

JEAN DE CROONE

**L'ÉPHÉMÉRIDE
DES
BATAILLES**

Juillet 2017

Avant-propos

On a beaucoup critiqué l'Histoire-batailles, l'Histoire événementielle telle qu'elle a été longtemps enseignée en France et, de fait, l'Histoire n'est pas une série de batailles et d'événements ni une galerie des grands hommes, et il faut tenir compte des tendances lourdes, démographiques, technologiques ou climatiques. L'enseignement de l'Histoire est maintenant tombé dans l'excès inverse, passant sous silence ces batailles, comme d'ailleurs ces grands hommes, et cultivant la repentance, ce fruit empoisonné de la haine de soi. Du reste, sous l'influence des souvenirs de juin 1940, de la guerre d'Indochine et des opérations de Suez ou d'Algérie, nos contemporains ne sont que trop portés à voir dans la France une éternelle perdante et dans son armée une vaincue héroïque, et ne parlons pas de sa Marine.

Or, nous avons répertorié plus de cent-trente victoires en 1300 ans, soit, sur un éphéméride, une victoire à célébrer ou à tirer de l'oubli tous les 3 jours. Et sur ce total, un cinquième sont des victoires navales, ce qui surprendra encore plus le lecteur.

L'armée française est peut-être, en effet, celle de toutes les armées nationales qui a gagné le plus de batailles. Il est vrai qu'elle bénéficie de l'antériorité sur les autres nations européennes, puisqu'on peut remonter jusqu'aux « Trois glorieuses » de Clovis (Soissons, Tolbiac, Vouillé) au V^{ème} siècle, fondatrices de la France, et à Poitiers (732), et, en tous cas, sur une étendue de huit siècles à partir des Capétiens. Cette longue tradition a permis la transmission d'un savoir et d'un savoir-faire militaires sur des dizaines de générations et a donné à la France, à différentes époques, de grands généraux : sous les Valois, du Guesclin, Gaston de Foix ou François de Guise, sous les Bourbons, Turennes, Condé, Luxembourg, Villars, Maurice, au XIX^{ème} siècle, Bonaparte, Davout ou Masséna, au XX^{ème} siècle Gallieni, Foch, Castelnau, Franchet d'Espèrey, Juin, de Lattre.

Il nous a donc paru utile de faire revivre le souvenir de souffrance, de bravoure, de sacrifice, endurés pour la France dans ces batailles. Bien sûr, du point de vue de l'héroïsme et du sang versé, de nombreuses défaites méritent tout autant notre souvenir et notre hommage et il est certain qu'on aurait tout aussi bien pu faire un livre avec les batailles perdues par l'armée française et peut-être aurait-il été aussi volumineux que celui-ci. Mais notre objectif est également de contrebalancer l'influence de l'idéologie de la repentance et la mentalité de perdants qui envahit les Français du XXI^{ème} siècle, sous l'influence d'un enseignement antinational et du discours officiel, et non d'alimenter l'auto-dénigrement. Nous avons donc choisi de nous concentrer sur les victoires.

Il est vrai que, de même que la perte d'une bataille (comme la bataille de France en juin 1940), ne signifie pas la perte de la guerre, l'inverse est également vrai et les batailles relatées dans le présent ouvrage ont souvent été, il faut bien le dire, des succès sans lendemain et certaines prennent même place dans des guerres qui ont été finalement perdues, comme celles de la guerre de Sept-ans ou celles de l'Empire.

Nous les avons néanmoins relatées, n'excluant que celles qui furent livrées en retraite et qui relèvent plus du combat retardateur, dans une campagne perdue, comme Bautzen (1813), Champaubert, Montmirail (1814) ou Villersexel (1870).

Qu'entend-on par bataille ?

Une bataille obéit à ce qu'on nomme au théâtre la règle des trois unités : c'est l'affrontement de forces armées organisées et d'une certaine importance sur un espace limité, appelé champ de bataille qui, à l'époque classique, mesure quelques hectares ou quelques milliers d'hectares et pendant quelques heures, au maximum quelques jours. Plus tolérants que les critiques littéraires, nous admettrons en règle générale qu'il peut y avoir bataille si au moins deux de ces conditions sont réunies.

Des forces armées organisées et d'un certain niveau : une bataille n'est pas un combat. On vise ici la « bataille rangée », l'affrontement - organisé ou de rencontre - entre deux armées régulières d'une certaine importance au regard des effectifs en usage à l'époque où elle se déroule et au niveau hiérarchique des chefs en présence. Une bataille peut comporter plusieurs combats accessoires. C'est peut-être sur ce point que nos choix pourront le plus prêter à discussion. Tel affrontement est-il une bataille ? Mérite-t-il d'être répertorié ici ?

Nous avons relaté quelques affrontements qui, sur un théâtre européen feraient figure de simples combats, mais qui, outre-mer, peuvent être considérés comme de véritables batailles.

Unité de lieu : dans les siècles passés, les ressources limitées des Etats, en argent comme en hommes, ne permettaient de s'affronter que de façon ponctuelle, au travers du siège d'une ville ou d'une bataille rangée. A l'époque moderne, l'avènement du front continu rend plus rare la bataille stricto sensu et, du fait du développement des moyens de communication et de la portée des armes, il faut parler de plusieurs dizaines de kilomètres. Les guerres modernes se prêtent peu à la bataille : pour la guerre de 1914-1918, nous avons retenu la Marne et Verdun, mais la fin du conflit a vu des offensives victorieuses, celle de Foch sur le front occidental, celle de Franchet d'Esperey sur le front bulgare, mais sans que l'on puisse parler de batailles à proprement parler. Pour la 2^{ème} guerre mondiale, nous n'avons retenu que le Garigliano.

Il y a bien d'autres actions de guerre que la bataille ou le combat : sièges, prise des bagages de l'adversaire, harcèlement de ses arrières-gardes ou de ses colonnes, pillage d'une ville ou d'un convoi maritime.

Nous nous sommes gardés de relater les prises de ville, même si elles ont pu avoir un rôle aussi déterminant qu'une bataille et que longtemps (jusqu'aux guerres de la Révolution et de l'Empire, en fait), on évitait les batailles et on préférait les sièges, même enfin si les combats auxquels un siège et les assauts donnent lieu peuvent avoir une ampleur comparable ou supérieure à celle d'une bataille rangée, mais le nombre de villes prises par l'armée française au cours de l'Histoire est infini, bien plus important que celui des batailles, dans lesquelles on ne s'engageait qu'avec circonspection, et cette recension serait fastidieuse.

Unité de temps : là aussi, les méthodes et les moyens de l'art militaire ont évolué au XX^{ème} siècle et la durée des batailles a eu tendance à s'allonger, passant de quelques jours à quelques semaines voir quelques mois. Dès lors que la bataille dure plusieurs jours, voire plusieurs mois, comme la bataille de Verdun, nous avons fait le choix de la placer dans l'éphéméride à la date de son achèvement, partant du principe que, tant qu'une bataille n'est pas terminée, un événement peut toujours faire basculer la victoire dans l'un ou l'autre camp.

Toutes ces batailles ne sont pas à mettre sur le même plan. Certaines sont très oubliées, en particulier celles, d'ailleurs rares, survenues pendant le siècle qui sépare Cérisolles (1544, dernière victoire remportée sur le sol italien pendant les guerres d'Italie), et Rocroi en 1643 : Renty, Toroella ou cette mystérieuse bataille d'Avins, remportée en 1635 par le maréchal de Brézé.

Qu'est-ce qu'une victoire ?

Le vainqueur reste maître du champ de bataille et, si possible, progresse, alors que le vaincu se retire. Même avec l'avènement des fronts continus, on peut encore parler de bataille gagnée par les uns, perdue par les autres, lorsqu'il y a le respect de la règle des trois unités, ou du moins de 2 des 3, la concentration de moyens sur un secteur particulier du front pendant un temps limité, et peut-être quelque chose en plus, comme un affect, une importance symbolique donnée à l'issue de ce moment de la guerre.

S'agissant de la guerre navale, pas plus que les villes prises dans la guerre terrestre on n'a pris en compte les nombreuses prises de convois marchands réussies par les escadres françaises aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles, sauf lorsque ces prises s'accompagnaient d'un combat contre les navires de guerre ennemies formant une véritable force navale, comme Lagos (1693) et Le Texel (1694). Les batailles navales ont la caractéristique d'être souvent indécises, les deux partis revendiquant la victoire, ou le vaincu minimisant sa défaite. Nous n'avons donc pas repris l'acception maximaliste de Castex dans son ouvrage « *Dictionnaire des batailles navales franco-anglaises*¹ » mais fait application des critères présentées ci-dessus.

Enfin, on a tendance à valoriser les victoires obtenues contre un ennemi supérieur en nombre ou, à l'inverse, à minimiser celles obtenues contre un ennemi inférieur. Or, la capacité à amener la bataille sur un terrain où l'on est localement supérieur en nombre (alors même qu'on peut lui être inférieur sur l'ensemble des fronts), est inhérente à la définition même de la stratégie. En d'autres termes, le succès d'une bataille ne se joue pas seulement sur le champ de bataille, mais aussi dans les manoeuvres stratégiques qui l'ont précédée.

Qu'est-ce qu'une victoire française ?

Nous avons, par principe, exclu les batailles intervenues entre Français, que ce soit entre le roi et ses vassaux ou les batailles survenues dans le cadre de guerres civiles. C'est ce qui explique que ne figurent ni Mons-en-Pévèle, Cassel ou Roosebeck, ni Saint-Aubin du Cormier, ni les batailles d'Henri IV (Arques, Ivry). Toutefois, Muret y figure (car, là, l'armée ennemie se composait à la fois de forces du comte de Toulouse et de celles du roi d'Aragon) et surtout les batailles de la Guerre de Cent-ans, car si le roi d'Angleterre était le vassal du roi de France pour ses possessions continentales – c'était même l'origine du conflit-, son caractère de souverain étranger l'emportait de plus en plus nettement sur ce caractère de vassal.

Du moyen-âge à la Révolution, ont également été exclues les batailles remportées par les armées de tel ou tel seigneur. Deux exceptions ont été faites à cette règle : la première est la bataille de Muret, en 1213, qui est gagnée par l'armée de la croisade, celle qui combat les Albigeois, dans la mesure où cette armée a la même composition que l'ost royal (les chevaliers de la France d'oïl) et qu'il y a convergence d'intérêt entre les croisés et le pouvoir royal : affaiblir le compte de Toulouse et chasser le roi d'Aragon du royaume. C'est aussi la plus ancienne bataille recensée dans cet ouvrage. La seconde concerne les batailles de Bénévent et de Tagliacozzo, en Italie, qui opposèrent, en 1265 et 1268, l'armée de Charles d'Anjou à celle des Hohenstauffen, car Charles est le propre frère de Saint-Louis, que son armée est, là encore, composée de chevaliers français (d'oïl) et que ses buts convergent avec la politique française de l'époque.

A toutes les époques se pose la question des armées coalisées. Quoique la France ait surtout été en position de combattre seule contre des coalitions, que ce soit à Bouvines, à Denain ou à Austerlitz, il est aussi arrivé que ses armées bénéficient d'un appoint étranger : les Suisses ou les Vénitiens durant les guerres d'Italie, les Anglais en Crimée ou à la bataille de la Marne, les Américains au Garigliano. Dans ce cas, c'est un faisceau de critères qu'il faut prendre en considération : la nationalité du chef, de celui qui a conçu la manœuvre, de la majorité des troupes ou de l'élément moteur de ces troupes.

Ces batailles ont-elles des points communs ? Autrement dit, y a-t-il une manière française ? Il nous semble qu'un grand nombre de batailles ont en commun deux caractéristiques. En premier lieu, une grande science de la manœuvre, que ce soit sur mer ou sur terre. En second lieu, ce que l'on appelle dès le XV^{ème} siècle, la *Furia francese*, qui méduse souvent l'adversaire, mais qui a comme corolaire que, quand la bataille est gagnée, le soldat s'est tellement donné, est tellement épuisé, que l'armée

¹ Editions Phare-Ouest.

victorieuse ne peut poursuivre l'ennemi, laissant passer l'occasion de l'anéantir et d'abrégé ainsi la guerre.

La présentation sous forme d'éphéméride est destinée à permettre l'entretien du souvenir. Elle brasse les époques et fait se cotoyer comme des frères d'armes les soldats de Philippe-Auguste et ceux de Napoléon, ceux de Marignan et ceux de la Marne. Elle commence avec Turennes en janvier et se termine avec Verdun en décembre. Il ne s'agit pas d'un récit chronologique et linéaire de l'Histoire nationale, car celui-ci nécessiterait bien d'autres ingrédients, à commencer par les défaites, mais du récit de tours de forces qu'il faut apprécier, chacun pour son intérêt propre, de tournois ou de matches, mettant en valeur le talent, l'habileté, le coup d'œil et, finalement, la réussite des armes françaises.

Pendant la longue période de l'Histoire humaine où l'on était tributaire, pour faire la guerre, du fourrage pour les chevaux, la période d'avril à octobre était traditionnellement la plus propice à la guerre. C'est la raison pour laquelle on observe, sans surprise, une concentration de batailles durant ces mois, avec plusieurs jours de l'année où se rencontrent, à un siècle ou deux d'intervalle, deux voire trois batailles, comme le 14 mai, ou le 14 octobre. Néanmoins, on constate qu'on s'est battu en toutes saisons, de janvier à décembre, mais une sorte d'ironie de l'Histoire veut que le mois de l'année qui se prête à la célébration du plus petit nombre de victoires (et peut-être aussi de défaites), est le mois consacré au dieu de la guerre : Mars.²

* *

*

² Sauf indication contraire, les notices sont rédigées d'après le site Wikipedia. Les notices tirées en tout ou partie du Dictionnaire des guerres et des batailles de l'Histoire de France. Perrin, 2004, ouvrage collectif sous la direction de Jacques Garnier sont signalées par le mot Dictionnaire.

5 JANVIER

5 janvier 1675 : Turckheim

Contexte : la Guerre de Hollande (1672-1678)

Au XVII^{ème} siècle, un enjeu essentiel est le devenir des Pays-Bas espagnols que la France convoite pour briser l'encerclement des Habsbourg et reculer la frontière septentrionale du royaume dangereusement proche de Paris. Dès 1646, le cardinal Mazarin affirme: « L'acquisition des Pays-Bas espagnols formerait à la ville de Paris un boulevard inexpugnable et ce serait alors véritablement que l'on pourrait l'appeler le cœur de la France ».

La même année, une résolution des États généraux des Provinces-Unies estime que la France agrandie des Pays-Bas du sud sera un corps redoutable pour leur État. D'où l'adage de la diplomatie néerlandaise: « Gallus amicus, sed non vicinus », le Français ami, mais non voisin.

À cela s'ajoute :

1. Un contentieux commercial. Colbert ne cesse d'alerter le roi sur l'hégémonie commerciale néerlandaise. À partir de 1667, la France engage une guerre des tarifs douaniers contre les Pays-Bas.
2. Le ressentiment entre les deux pays se nourrit également de l'opposition croissante entre leurs modèles socio-politiques respectifs : d'un côté, une économie agraire et une monarchie absolue de plus en plus affirmée et de l'autre, une oligarchie bourgeoise de plus en plus sûre d'elle-même, fondée sur la prospérité commerciale.
3. Le conflit religieux entre un Etat catholique et l'irréductible camp retranché de la confession calviniste.

Louis XIV est jaloux de la prospérité des Provinces-Unies qu'il désire abaisser : les Hollandais sont ses ennemis naturels.

Les hésitations du roi, qui ne tente aucune offensive sérieuse contre les Provinces-Unies, donnent à Guillaume d'Orange, alors *Stadhouder*³ de Hollande, un répit inespéré qu'il met à profit pour obtenir l'alliance de plusieurs pays inquiets de l'hégémonie française : Saint Empire, Espagne, Lorraine, Danemark.

En dépit de réels succès français (le passage du Rhin) et de la conquête de nombreuses places (notamment Maëstricht), la volonté de résistance de Guillaume d'Orange et de son peuple éמוש, tout au long de l'année 1673, l'élan offensif des troupes françaises.

A la fin de l'année 1673, subissant le revirement de l'Empire, excepté le duché de Bavière, faisant face à de nouveaux fronts, l'armée française est contrainte reculer et d'évacuer la Hollande. En 1674, la défection anglaise isole encore un peu plus la France. Pour autant, Louis XIV est porté par son élan offensif et s'engage dans la conquête de la Franche-Comté espagnole⁴, tout en assurant la défense des frontières dans le Nord et en Alsace. Le théâtre alsacien est alors confié à la vigilance du maréchal de Turenne (63 ans).

³ Chef de l'exécutif.

⁴ L'Espagne faisait partie de la coalition contre la France, avec la Hollande et le Saint-Empire.

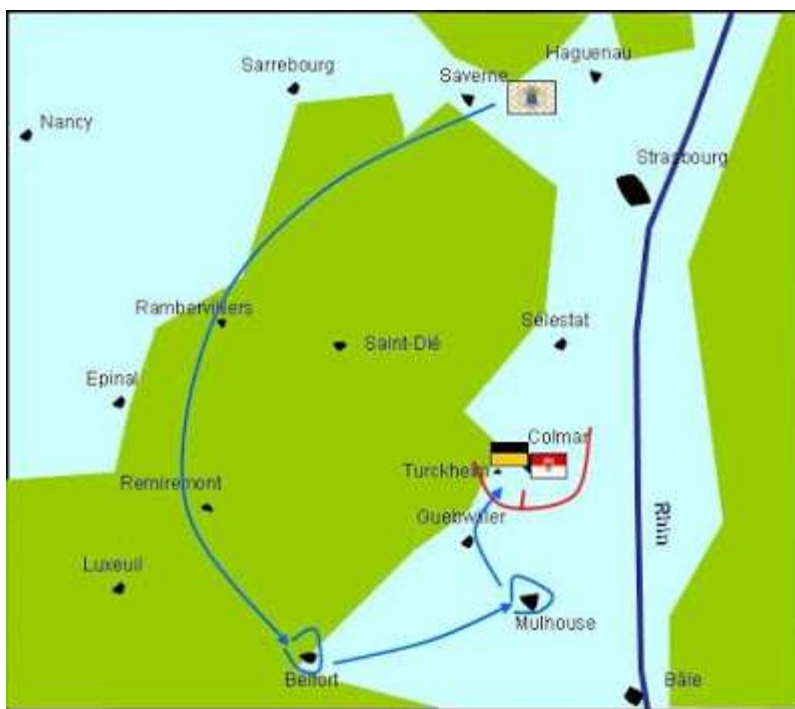


Le maréchal de Turenne

A l'automne 1674, Turenne fait face au franchissement du Rhin par 50 000 coalisés, 30 000 Impériaux et 20 000 Brandebourgeois, aux ordres de Frédéric-Guillaume de Brandebourg. En infériorité numérique, Turenne évacue ses 30 000 soldats vers la Lorraine, laissant l'ennemi envahir l'Alsace. Cherchant à compenser son infériorité par sa maîtrise de l'initiative, Turenne décide de concevoir une manœuvre en plein hiver, afin de prendre ses adversaires par surprise.

De minutieux préparatifs, des reconnaissances nombreuses sur les itinéraires, l'établissement de dépôts logistiques sur le parcours des unités, la mise en œuvre de ce que l'on qualifierait aujourd'hui

d'opérations d'influence et d'intoxication assurent, le moment venu, une traversée discrète du massif des Vosges. Turenne et son armée débouchent alors en Alsace par Belfort et Mulhouse. La surprise est immédiate et totale. Belfort est prise le 27 décembre 1674, Mulhouse trois jours plus tard. Refusant de ralentir le rythme de sa manœuvre, Turenne reprend sa progression immédiatement vers le nord, bousculant les lignes impériales. Il cherche à croiser le fer avec le gros des troupes de l'Electeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, déployé à hauteur de Turckheim, près de Colmar. La bataille ne durera que quelques heures.



Plan de la bataille de Turckheim.

Déroulement de la bataille :

Engageant son action avec force en direction de Turckheim, Turenne déploie le gros de son armée, entre midi et 14h, face aux troupes coalisées. Là encore, c'est la manœuvre (combinaison du feu et du mouvement) qu'il privilégie, en scindant ses forces en deux éléments dont les deux-tiers de ses hommes aux ordres de son neveu le duc de Bouillon, pour fixer les coalisés et mener une mission de diversion. Quant à lui, avec le tiers restant, il contourne la zone d'action par les massifs et les bois afin de s'infiltrer en discrétion par les coteaux du Brand, vers la porte de Munster. Ce débouché impromptu oblige l'adversaire à réorganiser en toute hâte son dispositif pour espérer

faire face à la pression française. En fin d'après-midi, la bataille fait rage, mais, en fin de journée, incapable de manœuvrer ou de coordonner ses unités, mais aussi craignant la marche de toute l'armée française, Frédéric-Guillaume replie ses troupes vers Kehl, à l'est du Rhin. Cette bataille clôt les engagements de la campagne d'automne 1674. Elle a pour résultat l'évacuation de l'Alsace par les troupes impériales. Quelques mois plus tard, voulant forcer plus loin son avantage, Turenne, ayant franchi le Rhin à son tour, perdra la vie le 27 juillet 1675, touché par un boulet à l'occasion d'une reconnaissance.

Enseignements de la bataille :

La bataille de Turckheim met en évidence la valeur centrale de la maîtrise de l'initiative pour le développement victorieux de la manœuvre. C'est dans l'action et dans le rythme que se crée le succès. Se sachant inférieur en nombre, voulant prendre l'ascendant sur des unités déployées pour occuper le terrain, Turenne conçoit un plan original qui consiste à s'infiltrer en plein hiver, par le massif des Vosges, pour porter, dans le sud de l'Alsace, l'ensemble de son corps de bataille. Les Impériaux, inscrits dans des schémas plus classiques (trêve hivernale, occupation des places, etc.) lui abandonneront de fait l'initiative, attendant les coups sans même anticiper leur propre faiblesse, née d'un maintien statique sur position.

Mais l'élan offensif n'est pas une longue marche désordonnée. Général en campagne, Turenne prend soin d'établir des boulangeries à Rambervilliers et à Remiremont pour assurer la subsistance à ses troupes, inévitablement harassées. Les reconnaissances permettent de choisir les itinéraires appropriés et garantissent la qualité des stationnements. L'ensemble des actions nécessaires sont orientées dans le respect de l'intention du chef qui oriente l'action en défendant ses critères de succès : surprise et discrétion.

Cette recherche des effets les plus performants au moindre coût se retrouve à un échelon plus tactique dans le développement du combat de Turckheim proprement dit. Là encore, plutôt que de se ruer vers la ligne de défense des Impériaux, Turckheim-Colmar, il préfère assurer à nouveau l'infiltration d'une partie de ses forces, qu'il accompagnera, tandis que les gros assurent par leur présence le maintien de l'orientation générale des forces austro-brandebourgeoise.

Se portant vers le point décisif de l'attaque surprise des abords de Turckheim, tirant le meilleur parti possible de la désorganisation des Impériaux, il dynamise par sa présence l'action de ses troupes, les galvanisant quand les menaces aux débouchés du Brand se faisaient les plus pressantes.

La préférence donnée à la manœuvre sur le choc frontal concourt directement à la prise en compte du principe d'économie des forces et de concentration des efforts. C'est bien en mobilisant l'action directe du minimum de forces utile à la réalisation des objectifs que Turenne fait s'écrouler le dispositif austro-brandebourgeois. Sans s'attacher à identifier de façon anachronique un effet majeur, c'est bien en faisant déborder vers la porte de Munster un volume de forces suffisant que le vieux maréchal assure le succès de sa manœuvre. Rapide, et faisant peu de victime, la bataille libère immédiatement l'Alsace de la présence impériale. Elle est incontestablement la preuve de son génie militaire et son plus beau succès.⁵

⁵ Source : Site lechodu.champdebataille.blogspot.com.

15 JANVIER

14-16 janvier 1797 : Rivoli et La Favorite

Rivoli

La bataille se déroule aux environs de Rivoli Veronese, en Lombardie, entre l'armée française et l'armée autrichienne. Elle s'inscrit dans la suite de batailles livrées pendant le siège de Mantoue, mené par l'armée d'Italie du général Bonaparte contre les armées autrichiennes envoyées pour délivrer la ville.

Prélude

Après la bataille d'Arcole, le général autrichien, Alvinczy, estimant que cette victoire de Bonaparte avait été due à la chance, alors que les effectifs français étaient bien inférieurs aux siens (19 000 Autrichiens et moins de 13 000 Français), décide d'attaquer pour soulager Mantoue assiégée par les troupes françaises de Masséna et Serrurier.

Bonaparte a distribué ses troupes à moins de trois jours de marche de la région de Mantoue, Rivoli et Vérone.

Déroulement

le 12 janvier 1797, Alvinczy, avec 28 000 hommes, attaque Joubert, qui est à la tête de 10 000 hommes. Ce dernier se replie sur le plateau de Rivoli, où il est rejoint par Berthier et par Bonaparte à 2 heures du matin le 14 janvier. Alvinczy pense que la bataille est gagnée. Il sait qu'il a l'avantage du nombre et que les troupes françaises sont démoralisées. Il attend donc le lendemain pour lancer l'attaque générale. C'est une erreur. En outre, il a divisé ses forces. Seconde erreur.

Joubert reçoit l'ordre de reprendre la chapelle de San Marco, et il attaque à 4 heures du matin, mais il est presque défait quand, à 7 heures, les Autrichiens menés par le colonel Liptay attaquent au mont Talembara. Les Français reculent, mais se replient en bon ordre à 11 heures. La division autrichienne de Quasdanovich arrive à son tour sur le plateau, Bientôt le corps de Joubert est à court de munitions, alors que Quasdanovitch le menace d'encerclement total. Les Français sont maintenant enfermés sur le versant de Rivoli, assiégés par 25 000 autrichiens.

Tout le monde croit à la défaite de l'armée d'Italie, tant attendue par les Autrichiens. Soudain, le canon tonne. Les deux armées n'en croient pas leurs yeux : Masséna est présent sur le champ de bataille après une marche de Vérone à Rivoli, soit 148 kilomètres parcourus en deux jours ! Un exploit que Napoléon ne crut pas tout de suite. Dans sa lettre qu'il enverra le soir de la victoire au Directoire, il écrira : *"Les soldats de l'armée d'Italie ont surpassé la rapidité, tant vantée, des légions de César."*

Revenu de Vérone avec des soldats épuisés, mais déterminés à venger leurs camarades, il va renverser la situation. Déjà les officiers autrichiens s'affolent. L'armée française, quant à elle, retrouve sa vigueur des jours précédents. Partout la contre-attaque s'organise. Le reste de l'armée ennemie tente de trouver une porte de sortie, mais partout elle tombe dans un défilé de tirs croisés (le plus célèbre : le capitaine René, avec 50 hommes, fait mettre bat les armes à tout un régiment).

Vers 18 heures, l'armée autrichienne est écrasée. Mais Bonaparte ne pense plus à la victoire si durement acquise. Il est inquiet pour Serrurier, qui n'a plus beaucoup de soldats pour faire le siège de Mantoue (le gros de son armée ayant été intégré au corps de Masséna). Il laisse Joubert avec 15 000

hommes à Rivoli pour consolider la victoire (le 15 janvier, Joubert renouvelle l'attaque et poursuit les ennemis défaits), et prend la direction de Mantoue avec le reste de l'armée d'Italie.

La Favorite⁶

Le 15 janvier, le général Wurmser, bloqué dans Mantoue depuis août 1796, tente une sortie, combinée avec l'arrivée d'une colonne de secours sous le commandement du général Giovanni Provera.

Provera dispose de 6 à 7 000 hommes, Wurmser de 8 à 10 000. Le général Sérurier ne peut leur en opposer, le 15 janvier, que 6 000. Mais au lieu de profiter immédiatement de leur supériorité numérique, les généraux autrichiens préfèrent attendre le lendemain pour engager le combat. Probablement sont-ils persuadés que Bonaparte, qui est engagé depuis la veille dans la bataille de Rivoli, à soixante kilomètres de là, ne pourra pas intervenir à temps.

Cette erreur d'appréciation va leur coûter cher. Le 16, à six heures du matin, quand il exécute sa sortie, Wurmser trouve en face de lui les troupes de Bonaparte arrivées dans la nuit. Provera, pour sa part, est contenu par celles de Masséna et de Victor, que le général en chef a rassemblées la veille et emmenées avec lui. Les deux généraux autrichiens doivent bientôt se rendre à l'évidence : ils ne perceront pas.

Après quelques heures de combat aux environs du château de la Favorite, Wurmser n'a plus qu'à ramener ses troupes dans Mantoue. Provera qui se retrouve, lui, après l'arrivée tardive d'Augereau sur le champ de bataille, face à des ennemis presque quatre fois plus nombreux que ses propres hommes, n'a pas d'autre choix que de mettre bas les armes. Il s'y résout vers dix heures du matin et en donne l'ordre à ses 6 700 soldats qui viennent rejoindre l'immense cohorte des prisonniers de Rivoli. En trois jours, l'armée autrichienne, forte de 42 000 hommes, en a perdu 26 000⁷. Il ne reste plus à Wurmser qu'à capituler, ce qu'il fait le 2 février.

Conséquences

Bonaparte, par cette double victoire, obtint le retrait des troupes autrichiennes, l'implantation solide de son armée grâce à la prise de Mantoue, et, le plus important, tient la ville de Vienne à portée de mains. Elle débouche sur la conclusion, le 17 avril, de l'accord nommé par les historiens Préliminaires de Leoben, puis, le 17 octobre, sur le traité de Campo-Formio, par lequel l'Autriche reconnaît la souveraineté française sur les Pays-Bas et le Piémont, et reçoit en échange, la Vénétie.

⁶ Source : Site Napoleon-empire.net

⁷ Le terme *perte*, *perdre*, au sens militaire ne concernent pas seulement les morts, mais aussi les blessés et disparus. Les pertes ne sont donc pas toutes définitives.

17 JANVIER

17 janvier 1941 : Koh Chang

Contexte terrestre

La Thaïlande cherche à profiter des difficultés de la France en Europe pour mettre la main des territoires de l'Indochine française. Le 10 janvier 1941 les forces thaïlandaises lancent une offensive sur les royaumes du Laos et du Cambodge, qui sont alors des protectorats français.

Le 16 janvier, la France lance une large contre-offensive terrestre sur les villages thaïlandais de Yang Dang Khum et de Phum Préay, où se déroulent de féroces combats. La contre-attaque des troupes françaises, très inférieures en nombre ne parvient pas à déloger les troupes thaïlandaises, mais les Thaïlandais ne peuvent poursuivre les forces françaises, leurs chars ayant été cloués sur place par l'artillerie française.

Opération navale

Alors que la situation à terre est critique pour la France, le gouverneur général de l'Indochine, l'amiral Decoux, donne l'autorisation à l'amiral Terraux, commandant la Marine en Indochine, d'exécuter une opération contre la Marine thaïlandaise.

La flotte française en Indochine est alors hétéroclite. Un « groupe occasionnel » est formé avec le croiseur léger La Motte-Picquet comme navire amiral, les avisos coloniaux de classe Bougainville Dumont d'Urville et Amiral Charner, et les vieux avisos Marne et Tahure. Cette flotte est placée sous le commandement du capitaine de vaisseau Bérenger, commandant le La Motte-Picquet. La force française possède plusieurs hydravions : 2 Loire 130, dont l'un a été laissé à Saïgon par le Suffren pour les besoins de l'opération, 3 Potez 452 dont 2 embarqués par le La Motte-Picquet, 3 Gourdou 832 dont 2 lancés par les avisos coloniaux. Bien qu'obsolètes, ces hydravions vont jouer un rôle clé dans la bataille en localisant précisément les navires thaïlandais à Koh Chang. Cinq canonnières fluviales accompagnent la flotte mais ne participeront pas au combat.



Le croiseur La Motte-Picquet

La flotte thaïlandaise est composée des deux garde-côte cuirassés Sri Ayuthia et Dhomburi, de dix torpilleurs, 9 modernes de fabrication italienne et un ancien de fabrication britannique, deux avisos, un sous-marin, deux mouilleurs de mines.

L'ordre est donné aux navires de guerre français disponibles d'attaquer dans le golfe de Thaïlande. Une reconnaissance aérienne est effectuée le 16 janvier à Satahib (pointe Est de la baie de Bangkok) et à Koh Chang par un Loire 130. Un Hawk III de la force aérienne royale thaïlandaise le repère et tire deux rafales qui manquent l'hydravion avant que ses mitrailleuses ne s'enraient. La petite escadre française quitte l'île de Poulo Condor le 15 janvier. Elle traverse le golfe du Siam, et surprend à l'aube du 17 janvier une formation de la flotte thaïlandaise au mouillage. Les navires thaïlandais tentent de tirer parti de la multitude d'îlots qui protège la base maritime de Koh Chang, mais les unités françaises bloquent les chenaux de sortie et les pilonnent de plusieurs côtés.

À l'issue du combat, qui dure un peu moins de deux heures, le bilan est lourd côté thaïlandais. Un tiers de sa flotte est hors de combat. Les torpilleurs Chonburi, Songhkla et Trad, construits en Italie entre 1935 et 1937, sont coulés (le Trad sera renfloué par la suite et remis en service). Le garde-côte cuirassé Dhomburi est gravement touché et il finit par chavirer sur la barre de Chantaboum. Son sister-ship le Sri Ayuthia est torpillé par le La Motte-Picquet. Sur les trois torpilles lancées, une seule touche, mais force le garde-côte cuirassé à s'échouer pour ne pas couler. Ces deux unités cuirassées construites au Japon en 1937 et 1938 étaient armées de tourelles doubles de 203 mm.

Le bilan officiel fait état de 36 hommes (dont le commandant du Thonburi) tués du côté thaïlandais, mais les chiffres sont probablement plus élevés, sans doute 300 hommes ont péri. Plusieurs officiers japonais présents à bord des bâtiments siamois auraient également trouvé la mort dans l'affrontement.

Une fois alertée, l'armée de l'Air thaïlandaise dépêche trois formations séparée de trois Hawk III à leur poursuite, et fait décoller trois Vought O2U Corsair. Seuls trois Hawk III sur neuf arrivent en vue des navires français. Ils larguent leurs bombes de 250 et 50 kg sur le Lamotte-Piquet, mais ne mettent pas de coup au but. Seule une des bombes explose suffisamment près du croiseur pour qu'il soit touché par des éclats. Les Corsair ne parviennent pas non plus à toucher un vaisseau français.

La flotte française rentre à Saïgon quasiment intacte. Elle ne déplore aucun tué, quelques blessés et seulement des dégâts matériels légers.

La bataille de Koh Chang est la seule bataille navale livrée et gagnée au cours des deux guerres mondiales par une force navale française, sur des plans et avec des moyens exclusivement français. Dans ses Mémoires de guerre, le général de Gaulle évoque « la brillante victoire navale du 17 janvier 1941 au cours de laquelle le croiseur La Motte-Picquet et quelques avisos français ont envoyé par le fond la flotte du Siam ». À la suite de cette victoire, le capitaine de vaisseau Bérenger est promu contre-amiral.

Ce fait d'armes reste cependant méconnu en France, peut-être parce qu'il a été remporté par la marine de Vichy. On retrouve néanmoins le nom de cette bataille pour quelques rues et places et quelques mémoriaux en Bretagne, en Vendée et bien sûr à bord du croiseur "La Motte Picquet" actuel.

13 - 17 janvier 1951 : Vinh Yen

La bataille de Vinh Yen (en vietnamien: *Trận Vinh Yên*), constitua un engagement militaire majeur de la guerre d'Indochine. Elle opposa les forces de l'Union française à celles du Viet Minh, et se solda finalement par une victoire tactique et stratégique décisive des Français, commandés par de Lattre de Tassigny, sur leurs adversaires, menés par Võ Nguyen Giap. Cette réussite française marqua un véritable tournant dans le déroulement du conflit, quelques mois après le désastre qu'avait représenté pour les Français la bataille de la RC 4.

Contexte

Depuis octobre 1950, le Viêt Minh avait pris l'initiative sur les Français. Pouvant bénéficier de positions et de bases depuis le territoire de la République populaire de Chine, les troupes viêt minhs, sous le commandement de Giap, harcelaient constamment les forces françaises le long de la RC 4 (route coloniale n° 4). Vers la fin de ces offensives, le 17 octobre, les Français avaient perdu sur le terrain 6000 hommes, poussant le gouvernement à réagir : le haut-commissaire pour l'Indochine, Léon Pignon, et le commandant-en-chef du Corps expéditionnaire français en Extrême-Orient, le général Carpentier, furent tous les deux rappelés et remplacés par de Lattre.

De Lattre se rendit au Vietnam dès le 17 décembre, afin d'assurer à la fois le commandement militaire et politique de l'Indochine. Le Corps expéditionnaire français comptait alors près de 190 000 hommes, dont 10 000 pour l'aviation et 5000 pour la Marine. Les Français occupaient la majeure partie du pays, mais le Viet Minh tenait, pour sa part, une zone considérable de l'arrière-pays et de la campagne vietnamienne. Giáp disposait de cinq divisions, toutes armées et équipées par les Chinois, et composées chacune de 10 000 combattants. Quatre d'entre elles se trouvaient à environ 200 km au nord d'Hanoi, retranchées autour de la région de Viet Bac, près de la frontière chinoise. La 320^e division tenait le sud du delta du Fleuve Rouge.

L'année 1951 s'annonçait particulièrement heureuse pour le Viet Minh. Giap et les stratèges du parti communiste vietnamien avaient prévu de lancer une lourde offensive qui aurait pu, selon eux, chasser définitivement les Français en leur infligeant d'importantes pertes. Giap décida de frapper Hanoi, et choisit de concentrer son attaque principale sur le site de Vinh Yen, à 45 km au nord de la capitale et de la pointe du « triangle » géographique grossièrement formé par les lignes de défenses françaises (le « Tonkin utile »).



Opérations en Indochine

Bataille Ordre de bataille et positions des belligérants

Vinh Yên était, en janvier 1951, défendue par deux groupes mobiles de 3000 hommes chacun. Le GM 3 tenait la ville elle-même, tandis que le GM 1 gardait une série de positions clés plus à l'est. Giáp opta pour un percement en

profondeur entre ces deux groupes, avant l'attaque victorieuse finale censée battre totalement le reste des forces françaises. Vers la fin décembre, les 308^e et 312^e divisions avaient été transférées, depuis la Viêt Bac, aux environs de la crête de Tam Dao. Le 13 janvier 1951, les forces viet minhs lancèrent l'offensive.

La bataille

La 308^e division effectua une diversion sur Bao Chuc, un petit avant-poste à environ 3 km au nord de Vinh Yen. Le GM 3 se porta rapidement au nord afin de prendre la relève des 50 soldats assiégés de la garnison, mais il tomba dans une embuscade tendue par les forces de la 312^e division à Dao Tu. Une série de frappes aériennes et des barrages d'artillerie permirent finalement au GM 3 de se dégager du piège et de battre en retraite à Vinh Yen, mais trop tard pour empêcher la perte d'un bataillon et la quasi-destruction d'un autre. Les forces du Viet Minh, profitant de leur succès, prirent une chaîne de collines face à Vinh Yên.

De Lattre arriva le 14 janvier à Vinh Yen pour prendre le commandement effectif des opérations. Il ordonna au GM 2 de venir de Hanoi pour servir de réserve, puis au GM 1 d'attaquer à l'ouest et de percer jusqu'à la ville de Vin Yen. Il demanda également un soutien aérien ainsi que des renforts. Le GM 1 réussit à avancer le long de la RC 2 et fit sa jonction avec le GM 3 afin de mener plusieurs attaques qui délogèrent finalement les Viet minhs des collines récemment conquises. Le 16 janvier, cependant, le Viet minh déclencha une contre-attaque massive à l'aide de la 308^e division. De Lattre répliqua par la plus importante concentration de frappes aériennes françaises de toute la guerre, lors de laquelle le napalm fut pour la première fois utilisé à grande échelle. Les troupes de Giáp durent battre en retraite. Dans les premières heures du 17 janvier, les soldats français, ayant poussé jusqu'à la colline 101, se trouvèrent immobilisés à court de munitions, tandis que les forces viet minhs prenaient la colline 47. Giap tenait le centre, alors que les Français tenaient les collines 210 (10^e bataillon parachutiste de chasseurs à pied) et 157 sur les flancs. A l'aube, la 308^e division recommença l'attaque.

De Lattre se servit du GM 2, sa dernière réserve, afin de se porter sur la Colline 47, tandis que le GM 3 était envoyé vers les positions françaises isolées de la Colline 210. Des attaques aériennes au napalm appuyèrent ces deux offensives. En fin de compte, l'aviation française emporta la décision. La 308^e division commença à retraiter, et la 312^e tenta une dernière action désespérée. Néanmoins, elle ne put renverser la situation. Le soir du 17 janvier, les deux divisions viet minhs se retirèrent dans les montagnes.

Conséquences

Si cette impressionnante victoire française ne fournit qu'un sursis de court-terme — Giap essaya de nouveau de franchir les lignes de défense françaises peu de temps après —, elle n'en fut pas moins un incontestable remontant moral pour les soldats français. Elle confirma en outre que Paris avait pris la bonne décision en mandatant de Lattre pour conduire les opérations contre le Viet Minh. Du point de vue stratégique, la bataille signifiait que la guerre n'était pas près de se terminer et que la victoire ultime et décisive demanderait, aux deux camps, des efforts considérables.

8 FEVRIER

8 février 1807 : Eylau

La bataille d'Eylau prend place durant la quatrième coalition contre la France, constituée par la Prusse, la Russie et l'Angleterre (l'Autriche étant hors combat suite à la paix de Presbourg de décembre 1805)

Prélude

Les Prussiens ayant été écrasés à Iéna et Auerstaedt, Bennigsen, que le tsar avait envoyé avec 60 000 hommes pour les soutenir, se trouve obligé de temporiser en attendant des renforts russes sous les ordres de Buxhovden. Sans faire jonction avec le corps d'armée prussien survivant, celui du général Lestocq, il se replie sur la ville d'Ostrolenka en Pologne.

Irrité par la reprise des hostilités par la Russie, qu'il avait relativement épargnée lors de la paix de Presbourg, Napoléon franchit la Vistule et tente d'envelopper la retraite des Russes par un mouvement de sa gauche mais qui, du fait des conditions atmosphériques, échoue, ne provoquant que des combats d'arrière-garde à Pultusk et à Golymin (26 décembre 1806).

Les renforts russes, 50 000 hommes avec Buxhovden et 30 000 de la Garde impériale russe, étant arrivés, Bennigsen dispose alors de 140 000 hommes en Pologne et se résout à passer à l'offensive en attaquant le corps du maréchal Bernadotte situé au nord du dispositif français et après l'avoir défait, à s'engager sur les arrières des Français. Cependant, Bernadotte réagit promptement en prenant l'offensive à Mohrungen, le 25 janvier 1807, ce qui permet de dégager son corps d'armée, face à des forces deux fois supérieures en nombre.

Napoléon, averti, lui ordonne ainsi qu'à Ney de se replier, pensant attirer Bennigsen pour le prendre de flanc et l'acculer à la Baltique. Mais la prise d'un courrier français met Bennigsen au courant du piège tendu et le pousse à nouveau à la retraite. Napoléon, décide alors de le contraindre à la bataille générale en marchant directement vers Königsberg (actuellement Kaliningrad), où il sait que se trouve la majorité des approvisionnements russes. Bennigsen, après deux combats d'arrière-garde à Hoff et Heilsberg le 6 février, acculé, choisit le village de Preussisch-Eylau (de nos jours Bagrationovsk) dans le nord de la Prusse-Orientale, pour tenter de l'arrêter.

Déroulement

Le 7 février

Arrivés vers 14 heures, Soult et Murat attaquent l'avant-garde russe commandée par Bagration, située à l'ouest sur la route de Lansberg et dans le village même. Les premières attaques menées par les brigades Schiner et Vivies, sur la droite à travers les bois, et les brigades Levasseur et Essards, au centre, à travers le lac gelé, se font sèchement repousser. Mais l'arrivée de la division Leval et du corps d'Augereau qui menacent de les envelopper par la gauche, contraint les Russes à se replier sur le village et, en début de soirée, la division Legrand appuyée par celles de Saint-Hilaire et de Leval arrache le village aux Russes lors d'un corps à corps où se distingue la brigade Essards. Bagration, battu, recule sur la gauche des positions qu'occupait son général en chef, sur les hauteurs à l'est du village. Napoléon, arrivé à 23 heures à Eylau, ne dispose que de 46 000 hommes et 300 canons, les corps de Davout et de Ney étant encore respectivement à 18 km au sud et 30 km au nord, tandis que celui de Bernadotte est encore plus éloigné. Face à lui, Bennigsen a 80 000 hommes appuyés par 400 pièces ; il décide néanmoins de livrer bataille le lendemain.

Le 8 février

Dès sept heures, l'artillerie russe, répartie en trois grandes batteries, pilonne les positions de Soult et le village.

À neuf heures Davout arrive, et attaque immédiatement par le sud, mais son infériorité numérique, malgré les succès initiaux, le met en difficulté ; l'Empereur pousse donc le corps d'Augereau et la division de Saint-Hilaire, pour l'appuyer. Mais, aveuglées par la neige, les colonnes de ceux-ci se présentent de flanc contre la batterie centrale russe et se font décimer ; le général de division Desjardins est tué, le maréchal Augereau et le général Heudelet sont blessés.

En dépit de l'opération de sauvetage que l'empereur ordonne à Augereau de tenter, le 14^e régiment d'infanterie, encerclé, est anéanti sous les yeux mêmes de Napoléon par la contre-attaque générale lancée avec la garde impériale russe, la cavalerie et la division du général Somov, qui vise à couper les Français en deux au niveau du village en profitant de la brèche créée. Napoléon, alors dans le cimetière d'Eylau, ne recule pas et fait donner la Garde (une première dans l'histoire du Premier Empire). La Vieille Garde reçoit l'ordre de ne pas tirer mais de charger à la baïonnette. Électrisés par la présence de leur Empereur, les grenadiers de Dorsenne et les chasseurs à cheval du général Dahlmann stoppent net la colonne russe de grenadiers qui vise le cimetière dans un titanesque corps à corps à l'arme blanche, et c'est l'une des rares batailles où l'infanterie de la Garde impériale intervient.

Napoléon provoque ensuite Murat (« *Nous laisseras-tu dévorer par ces gens-là ?* »), qui enlève une énorme charge de toute la cavalerie française disponible, soit 12 000 hommes, l'une des plus grandes charges de cavalerie de l'histoire. Celle-ci sabre, à l'aller et au retour, les deux divisions que Bennigsen avait engagées dans l'exploitation de l'anéantissement des troupes d'Augereau, rétablissant la situation.

Le combat reste indécis toute l'après-midi, malgré l'apparition du Prussien Lestocq et de ses 10 000 hommes attaquant la droite de Davout, qui est contrebalancée par l'arrivée de Ney et de ses 8 000 hommes, mais à la nuit tombée, les troupes russes sont à court de munitions et sans réserves, et Bennigsen décide de se replier vers Königsberg.



Épilogue

La victoire est française. Elle est réelle dans la mesure où Napoléon reste maître du terrain, mais elle a coûté fort cher : dix mille tués ou blessés chez les Français, douze mille morts et quatorze mille blessés, dont beaucoup mourront faute de soins, chez les Russes. Le lendemain matin, Ney s'exclama en parcourant le champ de bataille à cheval : « *Quel massacre ! Et tout cela pour rien !* ».

Napoléon, très affecté par les pertes subies, et contrairement à son habitude, restera huit jours sur le champ de bataille pour superviser les secours aux blessés. Il se retire le soir même de la bataille au château de Finckenstein non loin de Preussisch Eylau. Il déclare alors : « *Cette boucherie passerait l'envie*

à tous les princes de la terre de faire la guerre. ». L'empereur réunit alors une sorte de conseil où il demanda l'avis de ses maréchaux pour établir la conduite à suivre. Contrairement à l'avis de Ney et Murat, il suit l'avis de Soult qui lui conseille de se retirer derrière la Passarge.

Cette victoire n'est effectivement pas décisive car Bennigsen, quoique très entamé, s'est retiré en bon ordre et n'a pas été réellement poursuivi du fait de l'état d'épuisement de l'armée française, mais une autre grande bataille, décisive celle-là, à Friedland (voir 14 juin 1807), contraindra les Russes à la paix

11 FEVRIER

11 février 1675 : Stromboli

Cette bataille navale de la guerre de Hollande, également appelée bataille des îles Lipari, oppose, le 11 février 1675, au nord de la Sicile, une flotte espagnole — commandée par le marquis de Viso — à l'escadre française du duc de Vivonne, qui avait été chargée de porter secours à la ville de Messine.

Contexte

Pour soutenir les Siciliens révoltés contre la domination espagnole et le roi Charles II, Louis XIV leur envoie, à plusieurs reprises, la flotte française. En septembre 1674, la ville de Messine avait déjà reçu un premier secours, conduit par le marquis de Valavoire et le chevalier de Valbelle, qui occupèrent la ville au nom du roi.

Le 29 janvier 1675, une puissante escadre appareille de la rade de Toulon. Duquesne n'y commande encore que l'avant-garde, sous l'autorité du duc de Vivonne. Elle est composée de 8 bâtiments, un de 80 canons, 3 de 60, 3 de 56 et 1 de 32, auxquels s'ajoutent une frégate et trois brûlots.

Ces bâtiments sont accompagnés d'un convoi de navires marchands transportant du blé, des troupes, des armes et d'autres secours qu'il porte aux habitants. Des vents défavorables obligent la flotte à relâcher aux îles d'Hyères. L'escadre paraît en vue de Messine le 11 février 1675. Dans la ville, le signal est donné : les habitants réclament la protection de Louis XIV et arborent l'étendard de la France.

La bataille

La flotte française y trouve les Espagnols, qui, ayant joint à leurs vaisseaux et à leurs galères ceux du royaume de Sicile, de Naples et de Sardaigne, sont à la tête d'une flotte de vingt vaisseaux de guerre et de dix-sept galères, avec laquelle ils interdisent entièrement l'entrée de la ville. Cette flotte est commandée par Melchior de La Cueva.

Un faible vent de nord-est, favorable aux galères espagnoles, souffle alors. Les vaisseaux espagnols font porter vent arrière sur l'escadre française qui, de son côté, malgré les désavantages du vent et du nombre, court au sud-est et fait les manœuvres nécessaires pour s'approcher de ses adversaires. Comme ceux-ci, en étendant leur ligne, auraient pu attaquer en même temps les huit vaisseaux français et les envelopper, Vivonne, sur les conseils de Duquesne, prend la précaution de laisser de grands intervalles entre ses trois petites divisions, s'en remettant à la valeur et à l'expérience des officiers qui les commandent. Duquesne, à la tête de l'avant-garde doit d'abord soutenir tout l'effort du combat. Les Espagnols, désireux de vaincre ce vieux marin (65 ans), concentrent leurs assauts sur son vaisseau. Il arrive toutefois à se maintenir dans le combat presque sans perte jusqu'à ce que Vivonne, avec son corps de bataille ait le temps de lui venir en aide.

Le combat fait rage depuis quatre heures lorsque Vivonne s'aperçoit que les galères espagnoles commencent à reculer. Il ordonne alors à tous les vaisseaux de son escadre de se rassembler et, en particulier, à la troisième division - commandée par Preuilly d'Humières - qui n'avait pas encore rejoint le combat. Vivonne compte ainsi produire un effet décisif. Le signal de jonction est fait. Les six vaisseaux de Vivonne et de Duquesne se rapprochent sur-le-champ de l'arrière-garde de Preuilly qui, de son côté, les rejoint toutes voiles dehors. Les Espagnols, voyant que les Français allaient gagner le vent, revirent promptement pour les en empêcher. Le combat recommence alors avec plus de fureur qu'auparavant,

l'arrivée des vaisseaux français auxquels les Espagnols n'avaient pas encore eu affaire ne leur fait pas lâcher prise. Le *Saint-Michel* de Duquesne, qui continue à être l'objet des efforts les plus acharnés, détache de superbes bordées contre tous les vaisseaux qui l'approchent et les repousse les uns après les autres à bonne distance.



Abraham Duquesne

Le marquis de Valavoire, qui a été informé du secours que le duc de Vivonne amenait, a fait armer tous les vaisseaux qui se trouvent dans le port de Messine. Il ordonne au chevalier de Valbelle de se préparer à aller au-devant de lui.

Le combat est opiniâtre et sanglant de part et d'autre, et l'avantage est un temps incertain. Mais le chevalier de Valbelle, étant sorti du port au plus fort du combat avec les six vaisseaux qu'il commande, tombe sur les Espagnols par derrière, et commence à les mettre en désordre.

En même temps, le duc de Vivonne, secondé par Duquesne et d'Humières, profite du mouvement qu'ils sont obligés de faire, les attaque avec tant de vigueur que toute leur armée est obligée de prendre la fuite et de se retirer à toutes voiles à Naples, après avoir eu quatre vaisseaux coulés à fond et perdu un grand nombre de marins.

La flotte espagnole en déroute est poursuivie jusqu'à Naples et l'escadre française entre triomphalement dans le port de Messine.

26 FEVRIER

26 février 1266 : Bénévent

La bataille de Bénévent (Campanie) s'inscrit dans le conflit entre le Saint-Empire et le Saint-Siège, qui se déroula du XI^{ème} au XVI^{ème} siècle et dont le théâtre fut principalement l'Italie. Ce pays, n'ayant pas d'Etat central, se trouva divisé entre les partisans de l'Empire, dit « Gibelins » et ses adversaires, dits « Guelfes », qui se trouvaient dès lors partisan du Pape. Pour faire contrepoids à la puissance militaire des Empereurs, les papes firent appel à celle des rois de France, qui y trouvaient leur compte, ayant eux aussi besoin de contenir la puissance germanique.

La bataille opposa les Siciliens du roi Manfred de Hohenstaufen aux Français et Provençaux de Charles d'Anjou.

Charles, comte d'Anjou, du Maine, de Provence et de Forcalquier, frère du roi de France Louis IX, était alors le champion du pape contre les Hohenstaufen, dynastie régnante de Sicile (où elle avait succédé aux Normands). Cette campagne était considérée par l'Eglise comme une croisade, Manfred étant excommunié (il employait d'ailleurs une majorité de soldats musulmans).

Après avoir pris l'abbaye fortifiée de Mont-Cassin, Charles d'Anjou se dirigea vers Bénévent où le roi Manfred avait réuni son ost.

Les forces angevines comprenaient 25 000 hommes dont 6 000 chevaliers et sergents à cheval, 600 arbalétriers montés, et une infanterie - pour moitié d'arbalétriers - provençaux, auvergnats, champenois, gascons, bretons, flamands et des contingents de miliciens italiens. Manfred avait réuni une troupe moitié moindre 5 000 à 6 000 fantassins arabes, 3 000 à 4 000 cavaliers arabes et berbères, 1 000 chevaliers normands de Sicile, 1 200 chevaliers allemands, 1 000 mercenaires toscans et lombards.

Au matin, les Français se mirent en ordre de bataille dans la plaine qui longe le Calore, rivière bordant la ville de Bénévent. Manfred accepta le combat mais la sortie de ses troupes fut ralentie par la foule en liesse dans la ville.

De fait, alors que sa première ligne musulmane arrivait au contact, ses troupes allemandes n'avaient pas traversé le Calore et lui-même était encore en ville. Dans un premier temps, les musulmans harcelèrent la première ligne angevine, constituée d'infanterie, et qui ne tarda pas à lâcher pied. Les musulmans se précipitèrent pour massacrer ces fantassins.

À ce moment, la troupe des Provençaux, menée par le maréchal de Mirepoix et Philippe de Montfort, chargea et écrasa les musulmans. Cependant, les Allemands de Manfred, enfin en ordre de bataille, contre-attaquèrent les Provençaux en adoptant une formation en coin. Manfred n'avait toujours pas traversé le pont sur le Calore.

Charles d'Anjou ordonna alors un nouvel assaut qui prit de flanc les Allemands. Devant la déroute de ces derniers, les forces de Manfred se replièrent en arrière du pont. Lorsque les Angevins débouchèrent sur sa position, il ne put rallier que quelques centaines d'hommes qui ne suffirent pas à le défendre. Charles d'Anjou ayant ordonné de ne pas faire de quartier, Manfred fut massacré sur place. Cette bataille donna le royaume de Sicile à l'Angevin.

3 MARS

3 mars 1677 : Tabago (ou Tobago)

Cette bataille a lieu aux Antilles pendant la guerre de Hollande. Une escadre française commandée par le comte d'Estrées y affronte et détruit une force hollandaise commandée par Jacob Binckes.

Le contexte

Une escadre hollandaise, sous le commandement de l'amiral Binckes opérait aux Antilles. Elle s'était emparée de Cayenne, et de l'île de Tobago. Binckes avait aussi pillé Marie-Galante et Saint-Domingue.

La France ne dispose sur place que de l'escadre du marquis de Grancey, quatre vaisseaux et une frégate. Par manque de moyens financiers, elle ne peut armer et envoyer des renforts. Le comte d'Estrées, vice-amiral du Ponant, propose de financer en partie l'armement de l'escadre nécessaire. Cette escadre quitte Brest le 6 octobre 1676.

Le 22 décembre, de nuit, il attaque et reprend Cayenne. L'escadre passe alors par la Martinique, où elle embarque des troupes. Le 20 février 1677, elle jette l'ancre à Tobago et débarque ses troupes. Celles-ci devant attaquer par terre pendant que l'escadre française réglerait son compte à l'escadre hollandaise, ancrée dans la baie de la Nouvelle-Flessingue (*Nieuw-Vlissingen*). L'affaire ne débouche pas, les troupes montrant peu d'ardeur au combat.

Le 3 mars 1677 au matin, ayant réussi à s'emparer d'un marin local capable de servir de pilote, l'escadre française forme sa ligne de bataille et entre dans la baie.

Les forces en présence

Flotte française :

10 vaisseaux et 1 brûlot. Navire amiral : Le Glorieux.

Flotte hollandaise :

12 vaisseaux + 6 autres petits navires et plusieurs navires marchands.

La baie de Nieuw-Vlissingen a une forme grossièrement triangulaire, profonde d'environ 1 mille nautique. Les deux caps qui la bordent sont distants d'environ 2 milles mais le chenal utilisable ne mesure que 350 mètres de large environ, du fait de la présence de bancs.

Près de la côte, une zone offrant des fonds d'une quinzaine de mètres sert pour le mouillage. C'est là que sont ancrés les Hollandais, formant une ligne. Entre les vaisseaux et la terre, des navires marchands sont à l'ancre.

Le problème est la sortie de la baie. Les alizés soufflent du large et un navire ne peut sortir qu'en se halant sur ses ancres.

L'attaque française

L'escadre française, en ligne de bataille, pénètre dans la baie. Le brûlot s'échoue. Entre 9 et 10 heures du matin, les navires français se placent à très courte distance de l'adversaire qu'ils ont choisi. Les bordées répondent aux bordées et la distance est si courte que les flammes des tirs font que les incendies ne tardent pas à se déclarer.

Le *Huis te Kruieningen* est en feu. Pour éviter les flammes, *Le Glorieux*, ancré, laisse filer son câble, mais s'échoue non loin de là. Le hollandais saute, l'explosion détruisant l'arrière du vaisseau du comte d'Estrées, les débris lui communiquant l'incendie. Plusieurs navires marchands sont aussi incendiés.

La même mésaventure survient au vaisseau *Le Marquis*, dont l'adversaire a aussi pris feu. *L'Intrépide*, sévèrement touché et menacé par le brûlot hollandais, file son câble d'ancre et s'échoue. L'état-major, décimé, ne peut empêcher l'équipage de s'occuper des réserves d'alcool. Il n'y aura qu'une faible opposition aux Hollandais qui s'emparent alors du vaisseau. Ils l'incendieront un peu plus tard. *Le Précieux* s'échoue lui-aussi. Les marins empêchent le capitaine de le faire sauter et les Hollandais s'en emparent.



L'explosion du Huis te Kruieningen

Quand le combat se termine, les Hollandais ont perdu sept vaisseaux et les Français quatre. Plusieurs marchands ont aussi été incendiés.

Les suites du combat

Il faut trois jours aux Français pour sortir leurs navires de la baie, récupérer leurs troupes, quitter les lieux et gagner La Grenade. Revenu en France au mois d'août, d'Estrées prend le commandement d'une nouvelle escadre. Le 12 décembre, il s'emparera de Tobago, reprenant *Le Précieux*, une flûte et une frégate.

2 - 3 mars 1885 : Hoa-Moc

Le combat de Hoa-Moc est un épisode de la guerre franco-chinoise (août 1884 - avril 1885), survenu au Tonkin, dans l'actuelle province vietnamienne de Tuyên Quang : la brigade du colonel Giovanninelli, du Corps Expéditionnaire du Tonkin, bat les Pavillons noirs et l'armée chinoise du Yunnan et débloque le poste français assiégé de Tuyen Quang.

Contexte

Pendant la guerre franco-chinoise, au Tonkin, dans Tuyen Quang : deux compagnies du 1^{er} bataillon de la Légion étrangère commandés par le chef de bataillon Marc-Edmond Dominé sont assiégées par les Pavillons Noirs depuis le 21 décembre 1884.

Vainqueur de l'armée du Kouang-Si à Dong-Son le 13 février 1885, Brière de l'Isle, laissant la brigade Négrier à Lang-Son, rejoint Hanoï et avec la brigade Giovanninelli marche sur Tuyen Quang.

Ordre de bataille chinois

Sous le commandement personnel de Liu Yongfu (Lu-Vĩnh-Phuoc en vietnamien) sont rassemblés environ 6 000 hommes (Pavillons Noirs et soldats réguliers chinois) qui tiennent trois lignes de tranchées successives s'appuyant à l'est sur la Rivière Claire et à l'ouest sur les flancs de la montagne.

Ordre de bataille français

La brigade de Giovanninelli est renforcée à sept bataillons d'infanterie :

- deux bataillons de turcos du 1^{er} et 3^e régiment de tirailleurs algériens
- deux bataillons d'infanterie de marine du 4^e régiment de marche d'infanterie de marine
- deux bataillons mixtes
- deux compagnies du 1^{er} bataillon de la Légion étrangère
- une compagnie d'infanterie de marine du 4^e régiment de marche d'infanterie de marine
- un bataillon de tirailleurs tonkinois

Artillerie : deux batteries du 4^e régiment d'artillerie de marine

Flottille du Tonkin : Cinq canonnières (*Éclair*, *Henri Rivière*, *Berthe de Villers*, *Moulun* et *Trombe*)

Bataille

Le 2 mars la colonne de secours commandée par le colonel Giovaninelli, sous les ordres du général Brière de l'Isle, accroche les Chinois, à Hoa Moc, à 8 km de la citadelle. La colonne se heurte à trois lignes successives de palissades et de tranchées dans un défilé fortifié par Liu Yongfu. La configuration extrêmement accidentée et difficile du terrain ne permet ni à l'artillerie ni à la flottille d'appuyer l'infanterie par ses tirs.

Après un bombardement, un peloton de tirailleurs tonkinois est envoyé pour aborder les tranchées chinoises qui semblent abandonnées, mais une fusillade à bout portant tue ou blesse 20 hommes. Tôt dans l'après-midi, Giovanninelli décide d'attaquer le flanc gauche de la ligne défensive chinoise. Un premier assaut par un bataillon de turcos est repoussé.

Un deuxième assaut, par bataillon d'infanterie de marine est également repoussé, occasionnant de lourdes pertes. Giovanninelli renforce alors les attaquants avec le bataillon d'infanterie de marine de Lambinet pour un troisième assaut qui prend une grande partie des premières tranchées ennemies. Pour faire diversion, Liu Yongfu a lancé une contre-attaque contre le flanc français, mais il a essuyé de lourdes pertes.

Pendant la nuit du 2 mars les Chinois et les Pavillons noirs contre-attaquent pour récupérer les tranchées qu'ils avaient perdues, mais ils sont repoussés à la baïonnette par les turcos dans un combat au corps à corps.

Au matin du 3 mars, Giovanninelli attaque avec sa brigade entière la ligne de tranchée toujours dans les mains ennemies. L'infanterie française charge, s'attendant à une fusillade à bout portant. Au lieu de cela, les tranchées ennemies sont désertes. Les Chinois réguliers et les Pavillons Noirs avaient évacué leurs positions avant l'aube, laissant libre l'accès à Tuyen Quang.

Dans cette bataille, la colonne de secours a perdu 400 hommes dont 34 officiers.

Conséquences

Le matin du 3, la garnison est débloquée par les renforts de la colonne de secours, en tête de laquelle marchent deux compagnies de la Légion. Coûteuse, la victoire de Giovanninelli a débloquent la garnison de Tuyen Quang. L'Armée du Yunnan et les Pavillons Noirs ont levé le siège et se sont retirés à l'ouest.

En Europe continentale, cet affrontement serait considéré comme un combat, plutôt que comme une véritable bataille. Nous l'avons néanmoins retenu, car, à l'aune des affrontements de cette époque et de ce théâtre d'opération, c'est une bataille et sa recension permet aussi de témoigner de cette guerre oubliée où la France combattait -et battait- la Chine.

20 MARS

20 mars 1800 : Héliopolis

Contexte

En quittant l'Égypte, Bonaparte confie le commandement du corps expéditionnaire à Kléber. Celui-ci adresse au Directoire un rapport qui appelle l'attention sur la situation catastrophique du corps expéditionnaire et exprime sa volonté (et celle d'une partie de l'armée) de rentrer en France.

En septembre 1799, ayant achevé la conquête de la Haute-Égypte, le général Desaix est rappelé par Kléber qui pense utiliser sa notoriété pour entreprendre les négociations avec le vizir ottoman, dont l'armée commence à s'approcher des premières positions françaises en Égypte.

De son côté, l'amiral britannique Smith, commandant la flotte qui patrouille devant l'Égypte, commence le convoyage des troupes turques (8 000 janissaires) destinées à prendre Damiette. Un premier débarquement de 4 000 janissaires a lieu le 1^{er} novembre 1799, mais il est repoussé par les 1000 soldats français du général Verdier. Les pertes turques sont considérables, alors que les Français ne comptent que deux tués et cent blessés dans leurs rangs.

Afin d'évacuer honorablement l'Égypte et de participer aux actions militaires en Europe, Kléber engage avec les Ottomans et les Britanniques des négociations qui aboutissent à un accord, la convention d'El Arich, signée le 24 janvier 1800.

Smith s'engage à fournir les passeports à l'armée, mais les négociateurs français ne remarquent pas que l'amiral, censé représenter la Grande-Bretagne, n'a pas signé la convention, négligence qui entraîne de graves conséquences. Malgré ces faits patents, la convention d'El Arish est promulguée le 28 janvier 1800. L'application de cet accord s'avère impossible, à cause des dissensions internes des Britanniques, des attermolements du sultan et de la reprise des hostilités en Égypte.

Causes de la bataille

La convention d'El Arich n'est pas ratifiée par les autorités anglaises. Informé par l'amiral Sidney Smith, Kléber reprend les hostilités. Les Anglais et les Ottomans croient l'armée française trop faible pour leur résister. Le Grand Vizir, Youssouf Pacha, marche sur le Caire, dont la population se soulève contre les forces françaises.

Déroulement

Bataille d'Héliopolis, par Jean-Charles Langlois.

Le 19 mars, l'avant-garde ottomane de Nassif Pacha occupe le village d'El-Matarieh, tandis que le Grand Vizir est placé entre Abou-Zaabel et El-Kanqa. Nassif Pacha dispose de 5 000 à 6 000 janissaires et de plusieurs milliers de cavaliers et fortifie sa position avec 16 pièces d'artillerie.

Dans la nuit du 19 au 20 mars, Kléber sort du Caire et passe sur la rive droite du Nil. Le corps expéditionnaire se dispose en quatre carrés, fort chacun d'une brigade. La division Friant, constituée des brigades Belliard et Donzelot, forme la droite du dispositif dont le centre est formé par la cavalerie légère de Leclerc d'Ostein et la gauche par la division Reynier, constituée des brigades Lagrange et Robin.

Le mouvement français s'amorce à trois heures du matin. La division Friant tourne les positions ottomanes et se place à l'est d'Héliopolis pour couper la retraite à l'armée de Nassif Pacha. Lorsque

l'aile gauche française aborde le village d'El-Matarieh et l'enlève, les janissaires se débandent et, l'aile droite française leur coupant la retraite, cherchent à se diriger vers Le Caire. Simultanément, un corps de cavalerie turque se présente sur la gauche française en tentant de forcer le passage vers Le Caire, mais il est repoussé à l'issue d'un vif combat.

Après avoir dispersé l'avant-garde ennemie, l'armée française reforme ses carrés et marche sur Seriaqous et El-Merg. C'est alors qu'apparaît le gros de l'armée ottomane dont la cavalerie attaque la division Friant au bois d'El-Merg. La cavalerie turque encercle les carrés français mais le feu de l'infanterie françaises disloquées rapidement ses charges.

Conséquences

Les pertes françaises, environ 600 tués et blessés, sont minimales. Les Turcs perdent eux de 8 000 à 9 000 hommes, tués, blessés et prisonniers. Les Français pillent le campement ottoman et y découvrent un butin considérable. Malgré les demandes de ses conseillers anglais, le Grand Vizir évacue l'Égypte avec son armée. Mourad Bey se sépare de l'armée ottomane et gagne le désert avant de signer un traité avec les Français le 5 avril. La position française en Basse-Égypte sort donc renforcée de cette bataille.

Une partie des fuyards ottomans, dont Nassif Pacha et Ibrahim Bey, se jettent dans la ville du Caire, toute proche du lieu de la bataille. C'est le signal de la révolte de la population et les quelques forces françaises encore présentes dans la ville s'enferment dans la citadelle. Kléber reprend le contrôle total de la ville le 18 avril, après de durs combats.

22 MARS

22 mars 1421 : Le Vieil-Baugé

Contexte

L'année précédente, par le traité de Troyes, le roi Charles VI a déshérité son fils, le Dauphin Charles, et désigné son gendre, le roi d'Angleterre Henri V, comme son successeur. Le 1^{er} décembre 1420, Henri V fait une entrée triomphale dans Paris, en compagnie du duc de Bourgogne et de Charles VI. Il réunit le 6 décembre les États qui approuvent le traité de Troyes et fait bannir le Dauphin par arrêt du parlement (3 janvier 1421). Plus rien ne s'oppose à l'alliance des deux royaumes. Le roi d'Angleterre prend le chemin du retour auprès de ses sujets anglais, laissant son jeune frère Thomas, duc de Clarence, à la tête de l'armée d'occupation, avec pour mission de récupérer les territoires encore occupés par les Armagnacs et le Dauphin déshérité.

De son côté le Dauphin Charles s'allie avec les Écossais, ennemis des Anglais, et fait venir des mercenaires Écossais. En 1421, 5 000 à 6 000 Écossais sous les ordres de John Stuart, comte de Buchan débarquent à La Rochelle.

Campagne précédant la bataille

Le plan du duc de Clarence est de procéder par la tactique qui a bien réussi aux armées anglaises depuis près d'un siècle : la chevauchée, avec un corps d'environ 3 000 hommes.

Du côté du Dauphin, les nobles d'Anjou et du Maine constituent une troupe qui poursuit Clarence ; les Écossais, qui campaient à Selles (Indre), font route à la rencontre de Clarence, bientôt rejoints par quelques milliers de Languedociens et Gascons qui cantonnaient à Aubigny. Les Angevins sont placés en avant-poste à Vieil-Baugé, le reste de l'armée campant à La Lande-Chasles.

Ayant échoué à prendre Angers, le duc de Clarence se dirige vers Tours, passe à Pont-de-Gennes puis à Luché, et campe le 20 mars, Vendredi Saint, à Beaufort lorsqu'il apprend d'un prisonnier écossais que l'armée franco-écossaise du Dauphin, forte de cinq mille hommes, bivouaque à proximité, à Baugé. Voulant profiter de l'effet de surprise, Clarence ne prend pas le temps de réunir toutes ses forces, soit trois mille hommes, et décide d'attaquer uniquement avec sa cavalerie (1500 hommes) un peu avant la tombée de la nuit, bien qu'en infériorité numérique et de plus en contrebas de l'ennemi.

Les troupes franco-écossaises sont sur leurs gardes et s'installent sur les hauteurs du Vieil Baugé pour recevoir l'ennemi. La cavalerie anglaise, impulsive, commet les mêmes erreurs que les Français à Azincourt, six ans plus tôt.

Déroulement de la bataille

L'armée du Dauphin est commandée, pour les Écossais, par John Stuart, comte de Buchan, et pour les Français, par le chambellan du dauphin, Motier de Lafayette, ancêtre du fameux La Fayette.

Les forces de Clarence sont en partie dispersées, les archers s'étant ainsi éloignés pour piller les alentours. Une escarmouche a lieu entre un parti français envoyé en reconnaissance et les Anglais, qui font des prisonniers. Ses troupes se composent seulement de 1 500 hommes. Le premier affrontement a lieu sur le pont au-dessous de Vieil-Baugé, défendu par Jean de Fontaine, capitaine du Mans (son frère Guérin de Fontaine, écuyer, est une des seules victimes de la bataille côté franco-angevin). Le duc de Clarence parvient néanmoins à les déborder, mais le pont, endommagé,

l'oblige à franchir le Couasnon en crue, ce qui lui pose des difficultés et sa troupe s'étire. Quand il parvient au Vieil-Baugé, les Angevins se barricadent dans l'église et bombardent du clocher les Anglais à coups de pierres, dont ils avaient fait provision. Le reste des troupes françaises, qui jouait à la paume, arrive en désordre, armures incomplètes. Du côté anglais, les combattants arrivent eux aussi petit à petit au village et se jettent immédiatement dans la bataille. Néanmoins, le combat tourne au carnage pour les troupes anglaises, qui finissent par se retirer. Les Français, mal équipés, ne font pas de poursuite.

Ce combat est typique des batailles de la guerre de Cent Ans, menées dans le plus complet désordre, où « ni d'un côté ni de l'autre on ne fit le moindre effort d'intelligence ».

Bilan

Les pertes sont lourdes côté anglais : le duc de Clarence lui-même, le comte de Tancarville, le comte Riddisdale, comte Kyme, le baron Jean (ou John) Lumley, le baron de Ros sont tués, ainsi que 1000 combattants. De plus, les Français font encore 500 prisonniers, dont le comte d'Exeter, ceux de Somerset et de Huntingdon. Olivier Bouzy estime les pertes anglaises à 2 ou 3 000 tués. Les pertes franco-écossaises sont, elles, minimes.

Suites

Dans la nuit, le comte de Salisbury effectue la retraite vers la Normandie avec le reste de l'armée.

La bataille renverse temporairement l'équilibre des forces, mais aucune action militaire n'est entreprise par le Dauphin dans les deux mois qui suivent. Il se content de déplacer son armée à Sablé, où il rencontre le duc Jean V de Bretagne qui signe une alliance avec lui le 8 mai et l'accompagne dans sa campagne. Le Dauphin entre au Mans sans combattre, et Buchan remporte une victoire sur les Anglais à Alençon. Mais les hésitations de la campagne permettent à Henri V d'Angleterre de revenir sur le continent avec près de 30 000 hommes et de lancer Salisbury sur la Mayenne, de récupérer quelques places pendant que les Français piétinent, indécis. À l'automne, l'équilibre des forces est rétabli et on revient au *statu quo ante*.

Les Franco-Écossais ne subissent que des pertes infimes. Jean Stuart de Darnley, connétable d'Écosse, est récompensé de sa participation à la bataille de Baugé par la seigneurie de Concrossault, près de Sancerre. Il devient aussi seigneur d'Aubigny-sur-Nère en mars 1423. John Stuart de Buchan recevra du dauphin l'épée de connétable de France en avril 1424.

Cette bataille est la première défaite anglaise en bataille rangée depuis les débuts de la guerre de Cent Ans.

Anecdotes

En souvenir de cette bataille, la ville de Baugé est jumelée depuis 1965 avec la ville écossaise de Milngavie.

Selon certains historiens, les Écossais présents à la bataille de Baugé auraient assisté à une partie de chòle ou soule et auraient ensuite importé ce jeu en Écosse.

11 AVRIL

11 avril 1512 : Ravenne

Les guerres d'Italie

Les guerres d'Italie furent une suite de conflits menés par les souverains français en Italie au cours du XVI^{ème} siècle pour faire valoir leurs droits héréditaires sur le royaume de Naples, puis sur le duché de Milan. En effet, le royaume de Naples jusqu'en 1442 était aux mains de la maison d'Anjou, branche cadette des Capétiens. À cette date, l'Aragon, avec le roi Alphonse V, en prit possession. La maison d'Anjou essaya alors sans relâche d'en reprendre possession. Son dernier représentant, René d'Anjou, mourut en 1480 : ses droits sur le royaume de Naples passèrent alors au royaume de France, sur lequel régnait Louis XI, puis, à partir de 1483, Charles VIII. En 1486, certains barons du royaume de Naples, restés fidèles aux Angevins, se révoltèrent. Vaincus, ils se réfugièrent en France (voir 6 juillet, bataille de Fornoue).

Succédant à Charles VIII en 1498, Louis XII, qui avait épousé Valentine Visconti, de l'ancienne maison régnante du Milanais, ajouta à ces revendications celles relatives à ce duché, qui éclipsèrent les premières du fait de la richesse de celui-ci et de sa plus grande proximité de la France.



Contexte

À la suite de la victoire d'Agnadel (14 mai 1509), les troupes françaises pénètrent dans le Milanais. Inquiet de leurs progrès, le pape Jules II manifeste sa volonté de les chasser d'Italie. Le 24 février 1510, il lève l'excommunication contre Venise et les troupes papales aident les Vénitiens à reconquérir le terrain cédé aux Français.

En mai 1511, Louis XII parvient dans le nord des États du Pape et prend Bologne et convoque le concile de Pise, destiné à destituer le pape. Jules II riposte par sa bulle Sacrosanctæ, en excommuniant les membres du concile de Pise. Puis le 5 octobre 1511, il forme la Sainte Ligue avec l'Espagne, la République de Venise, l'Angleterre et les cantons suisses contre la France et l'Empereur.

Au début de 1512, les armées coalisées reprennent Brescia et marchent sur Bologne.

Mais les troupes françaises, commandées par Gaston de Foix⁸, vice-roi d'Italie, arrivant à marche forcée, parviennent à faire lever le siège de Bologne, et obligent les troupes de la Sainte Ligue à évacuer Brescia.

⁸ Duc de Nemours, neveu de Louis XII.

Pour forcer au combat les troupes de la Sainte Ligue commandées par l'Espagnol Raymond de Cardona, Gaston doit s'enfoncer vers le sud-est, en direction de Forlì, et, le 11 avril 1512 il se trouve face aux Italo-Espagnols sur les bords du fleuve Ronco, presque au confluent avec le Montone.

À la bataille prennent part les plus célèbres chevaliers et aventuriers de l'époque, entre autres Bayard du côté français et Romanello de Forlì, alors très connu pour être un des vainqueurs du défi de Barletta.

Les Français reçoivent l'appoint de l'artillerie du duc Alphonse I^{er} d'Este, qui était considérée à l'époque comme l'une des plus efficaces d'Europe. On raconte que pendant que le duc de Ferrare pointait ses canons, certains de ses subordonnés lui dirent qu'en tirant en cet instant, ils auraient frappé indistinctement aussi bien les ennemis espagnols que les alliés français ; Alphonse d'Este aurait répondu : « *Tirez sans crainte de vous tromper, ce sont tous nos ennemis* », phrase emblématique de la défiance qui circulait en Europe au début du XVI^e siècle.

La bataille

De façon très moderne, la bataille commença par un duel d'artillerie, d'abord très meurtrier pour l'infanterie française, restée debout sous les boulets, jusqu'à ce que Gaston fasse déplacer les batteries de Ferrare de manière à prendre les ennemis de flanc, ce qui poussa l'infanterie italienne à monter à l'assaut, suivie des Espagnols. Le combat d'infanterie fut un temps indécis, mais les charges de la cavalerie lourde française commandée par Yves d'Alègres, parvinrent à faire reculer les Espagnols. Les principaux lieutenants de Cardona et le cardinal légat Jean de Médicis tombèrent aux mains des Français.

Gaston de Foix, âgé de 22 ans, fut tué pendant la poursuite des vaincus, comme le rapporte Bayard dans une lettre à son oncle, l'évêque de Grenoble :

« Monsieur, si le roi a gagné bataille, je vous jure que les pauvres gentilshommes l'ont bien perdue; car, ainsi que nous donnions la chasse, M. de Nemours vint trouver quelques gens de pied qui se ralliaient, et voulut donner dedans; mais le gentil prince se trouva si mal accompagné, qu'il y fut tué, dont toutes les déplaisances et deuils qui furent jamais faits ne fut pareil que celui qu'on a démené et qu'on démène encore en notre camp; car il semble que nous ayons perdu la bataille. »

Le maréchal de La Palice prit le commandement et entra dans Ravenne, qu'il laissa piller par ses troupes.

Conséquences

Malgré leur victoire, les Français, suite aux graves pertes subies, ne peuvent envisager de tenter une marche sur Rome et doivent se retirer de Lombardie à l'approche d'une armée suisse hostile, laissant le duc de Ferrare en grande difficulté. Les troupes espagnoles et pontificales ont le temps de se ressaisir et les 18 000 soldats suisses arrivent en Lombardie. En juin 1512, les Français ont complètement évacué la Lombardie et Maximilien Sforza est placé sur le trône ducal à Milan.

Un monument, dit "colonna dei francesi", rappelle l'emplacement du combat.

11 avril 1544 : Cérisoles

La bataille de Cérisoles se déroula 32 ans jour pour jour après celle de Ravenne, durant la Neuvième guerre d'Italie, près du village piémontais de ce nom (actuelle ville de Ceresole Alba). Elle opposa l'armée française, renforcée d'un contingent suisse, commandée par le comte d'Enghien, aux troupes espagnoles, allemandes et piémontaises de Charles Quint commandées par Alfonso de Ávalos, marquis del Vasto.

Cérisoles est l'une des rares batailles rangées des dernières guerres d'Italie. Connue des historiens pour le combat à outrance qui suivit le choc des arquebusiers et des piquiers au centre, elle témoigne de l'importance conservée par la cavalerie lourde dans des engagements désormais dominés par les fantassins armés d'arquebuses et de piques.

Contexte

Charles Quint a rompu la trêve d'Aigues-Mortes de 1538, notamment en léguant le Milanais à son fils Philippe. La Neuvième guerre d'Italie commence, avec le siège de Nice, lancé de façon combinée par l'armée française avec la flotte ottomane en août 1543 ; entre-temps, les forces impériales s'ébranlent depuis la Lombardie vers Turin, occupée par les Français depuis la guerre précédente, en 1538. Au cours de l'hiver 1543–44, les troupes françaises, menées par le capitaine de Boutières, et les Impériaux du marquis d'Ávalos arrivent à une paix armée dans le Piémont. Les positions françaises, centrées autour de Turin, sont bornées par quelques places fortes : Pignerol, Carmagnole, Savillan, Suse, Moncalieri, Villeneuve d'Aste, Chivas, et quelques autres ; Ávalos, de son côté, contrôle plusieurs forteresses alentour : Mondovì, Asti, Casal, Verceil, et Ivree. Les deux armées attaquent mutuellement leurs places frontières ; Boutières s'empare ainsi de San Germano Vercellese, près de Verceil, et met le siège devant Ivree ; Ávalos prend Carignan, à 23 km au sud de Turin, et entreprend d'y loger une garnison et d'en renforcer les fortifications.

Alors que les deux armées prennent leurs quartiers d'hiver, François I^{er} relève Boutières de son commandement et nomme à sa place un prince encore dépourvu d'expérience militaire, François de Bourbon-Vendôme, comte d'Enghien. Il dépêche en outre des renforts vers le Piémont : plusieurs lances⁹, quelques compagnies de fantassins du Dauphiné et du Languedoc, et des piquiers suisses. En janvier 1544, Enghien met le siège devant Carignan, défendue par la garnison de Pierro Colonna.

Les Français estiment que le marquis d'Ávalos sera forcé de porter secours à la ville assiégée et qu'il est ainsi possible de le contraindre à une bataille rangée ; mais de telles batailles étant désormais jugées aléatoires, Enghien préfère dépêcher Montluc auprès du roi pour faire approuver son plan.

Apparemment, Montluc parvient à convaincre François I^{er} (sous réserve, cependant, que les capitaines du comte d'Enghien approuvent l'attaque) contre les avis du comte de Saint-Pol, lequel observe qu'une défaite exposerait la France à une invasion par le marquis d'Ávalos au moment même où Charles Quint et Henri VIII d'Angleterre s'en prennent à la Picardie. Montluc, en retournant en Italie, amène avec lui une centaine de jeunes nobles volontaires, dont le jeune Gaspard de Coligny.

Ávalos, qui attendait l'arrivée d'une troupe de lansquenets expédiée par Charles Quint, se met en route d'Asti vers Carignan. Son armée compte de 12 500 à 18 000 fantassins, parmi lesquels environ 4 000 arquebusiers et mousquetaires, mais il n'a pu réunir qu'entre 800 et 1 000 cavaliers, dont moins de 200 forment la cavalerie lourde. Ávalos admet la relative faiblesse de sa cavalerie mais considère qu'elle est compensée par l'expérience de son infanterie et le grand nombre d'arquebusiers dans ses rangs.

⁹ Dans l'armée médiévale, une lance est l'unité de base de la cavalerie lourde et comprend une dizaine d'hommes.

Enghien, prévenu de l'arrivée des Impériaux, laisse quelques troupes faire le blocus de Carignan et rassemble le reste de son armée à Carmagnole afin de barrer la route de Carignan à Ávalos. La cavalerie française, qui surveille discrètement les mouvements de l'armée adverse, découvre que les Impériaux se dirigent droit sur les positions françaises. Le 10 avril, Ávalos occupe le village de Ceresole Alba, à environ 8 km au sud-est des Français. Les officiers d'Enghien pressent celui-ci d'attaquer immédiatement mais Enghien est déterminé à combattre sur le terrain qu'il a choisi. Le matin du 11 avril, les Français quittent Carmagnole pour prendre position à 5 km au sud-est et attendent l'arrivée de l'armée adverse. Enghien et Montluc pensent que le terrain dégagé donnera à la cavalerie française un avantage. L'armée française se compose d'environ 11 000 à 13 000 fantassins, 600 cheval-légers et de 900 à 1 250 cavaliers lourds ; les deux armées ont chacune environ 20 pièces d'artillerie. La bataille arrive à point nommé pour Enghien, car ses mercenaires suisses menaçaient de rentrer chez eux s'ils n'étaient pas payés et l'annonce de la bataille imminente a permis de faire revenir le calme dans leurs rangs.

La bataille

Ordre des troupes

Les troupes d'Enghien prennent position sur une ligne de crête plus élevée au centre que sur les ailes, si bien que les deux ailes françaises ne peuvent se voir. L'armée française est ordonnée de façon traditionnelle : le corps de bataille, l'avant-garde et l'arrière-garde ont respectivement pris position au centre, à l'aile droite et à l'aile gauche du front. À l'extrémité de l'aile droite française a pris position un corps de cavalerie légère composé des trois compagnies des capitaines de Thermes, Bernadino et Mauré, soit près de 500 cavaliers. Ils sont flanqués des fantassins de Jean de Taix, près de 4 000 hommes, et, plus à gauche encore, d'un escadron de 80 gens d'armes commandés par Boutières, commandant en titre de l'aile droite française. Le centre français comporte treize compagnies de vétérans suisses, près de 4 000 fantassins. À leur gauche, le comte d'Enghien commande trois compagnies de cavaliers, un escadron de cavalerie légère, et les jeunes cavaliers venus de Paris, soit au total près de 450 cavaliers, ou 45 lances. L'aile gauche consiste en deux colonnes de fantassins, soit 3 000 Suisses et 2 000 Italiens, tous commandés par Descroz. À l'extrémité gauche, 400 archers montés sont déployés comme cavalerie légère ; ils sont commandés par Dampierre, qui commande toute l'aile gauche française.

Les lignes des Impériaux sont en position sur une crête parallèle à celle des Français. À l'extrémité de son aile gauche, face aux cavaliers de Thermes, se tiennent 300 cavaliers florentins ; ils sont appuyés sur leur droite par 6 000 fantassins italiens sous les ordres du prince de Salerne. 7 000 lansquenets tiennent le centre. À leur droite, le marquis d'Ávalos et 200 cavaliers. L'aile droite des Impériaux compte environ 5 000 fantassins allemands et espagnols commandés par Raimond de Cardona ; ils sont appuyés sur leur droite par les 300 cavaliers italiens de Charles II de Lannoy, prince de Sulmona.

Mouvements des troupes

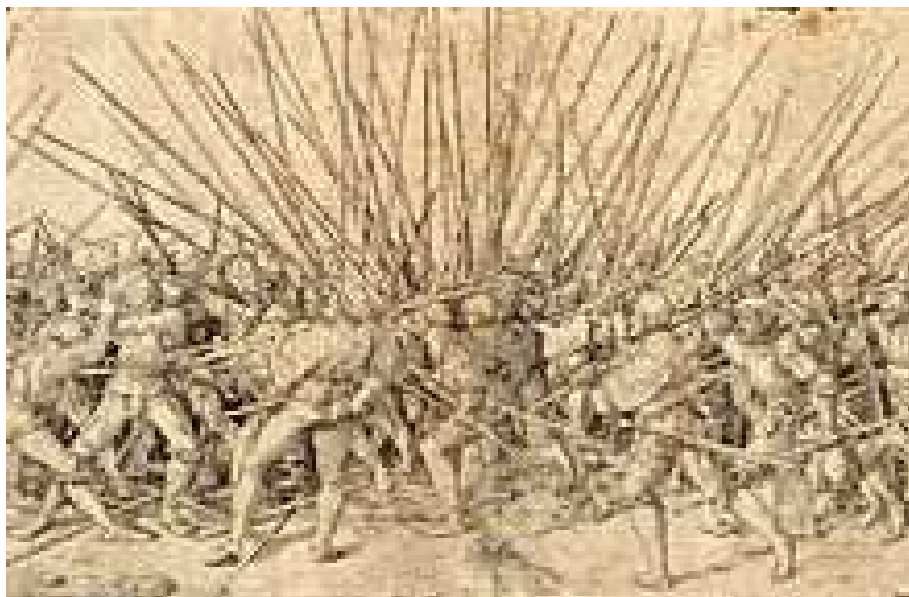
Les deux armées cherchent à tromper l'adversaire sur leur effectif et leurs positions : ainsi le comte d'Enghien ordonne aux Suisses de se coucher derrière la ligne de crête, cependant que seule l'aile gauche des Impériaux est visible des Français. Ávalos dépêche des escouades d'arquebusiers pour tenter de débusquer les ailes des Français ; Enghien, de son côté, détache près de 800 arquebusiers emmenés par Montluc pour gêner la progression des Impériaux. L'arquebusade entre les deux camps dure près de quatre heures. Lorsque la position et la taille des deux armées est reconnue, Enghien et Ávalos mettent leur artillerie en batterie. La canonnade qui s'ensuit dure plusieurs heures, mais n'a guère de résultat du fait de l'espace et des abris qui s'offrent aux soldats des deux camps.

L'arquebusade prend fin avec la charge de la cavalerie impériale sur les arquebusiers français ; Montluc demande l'aide de Thermes, qui fait donner tous ses escadrons légers. Ávalos, voyant le mouvement des Français, ordonne à ses troupes d'avancer sur toute la largeur du front. À

l'extrémité sud du champ de bataille, la cavalerie légère française repousse les Florentins sur les lignes de Sanseverino et entreprend de charger directement les colonnes d'infanterie. Mais la formation italienne tient bon, et Thermes lui-même, blessé, est capturé ; pourtant, lorsqu'enfin Sanseverino a remis les troupes en ordre de progression, le combat au centre est terminé.

Le choc

L'infanterie française descend à présent vers Sanseverino puis oblique vers la gauche pour prendre en tenaille les lansquenets. Madruzzo réagit en divisant ses troupes en deux groupes, l'un parant l'attaque de flanc des Français tandis que l'autre reprend la progression vers le haut de la colline pour en découdre avec les mercenaires suisses.



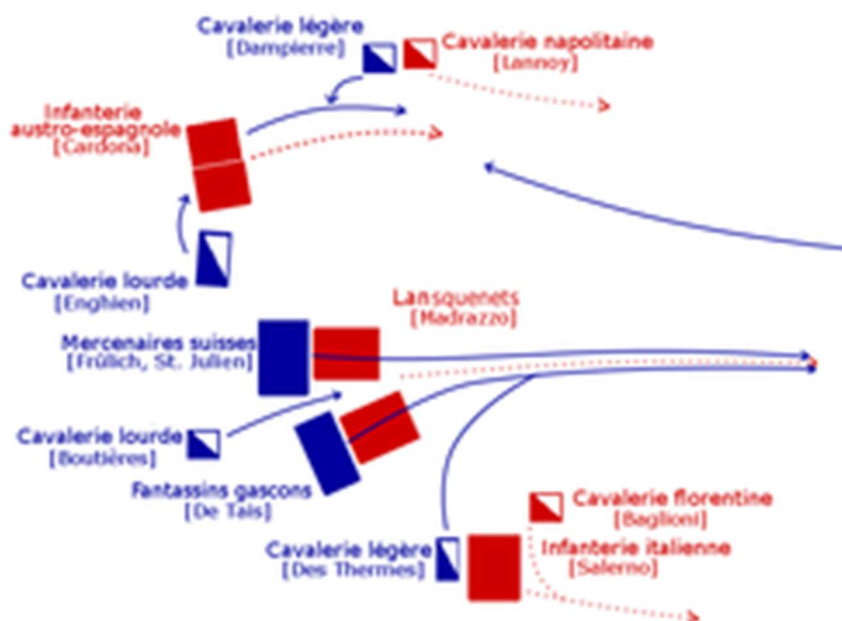
Choc de mercenaires suisses et de lansquenets (gravure de Hans Holbein le Jeune, début du XVI^e siècle).

L'infanterie, dans les deux camps, a adopté une formation mêlant arquebusiers et piquiers, les armes à feu étant disséminées au sein de larges formations de piquiers. Cette combinaison de piques et de mousquets rend le combat rapproché

extrêmement sanglant. Les formations d'infanterie mixtes comprennent normalement des pelotons d'arquebusiers et de piquiers bien distincts, les armes à feu appuyant une colonne centrale de piquiers ; mais à Cérises, l'infanterie française consiste en un premier rang de piquiers, suivi immédiatement par un rang d'arquebusiers ayant reçu l'ordre de soutenir leur feu jusqu'à ce que les deux colonnes entrent au contact. Montluc, qui affirme avoir mis au point cette formule, écrit à ce propos :

« De cette manière, nous devions tuer tous leurs capitaines au premier rang. Mais nous avons constaté qu'ils étaient tout aussi ingénieux que nous-mêmes, car derrière leur première ligne de piques ils avaient rangé leurs arquebusiers. Aucune des deux parties n'ouvrit le feu avant le choc, puis il se fit une grande tuerie : tous les coups portaient, de sorte que le premier rang de chaque camp fut décimé. »

Les Suisses, en voyant les Français engager l'une des colonnes de lansquenets, descendent à la rencontre de l'autre colonne, qui monte lentement à l'assaut du coteau. Les deux corps d'infanterie restent au contact jusqu'à ce que l'escadron de cavalerie lourde de Boutières charge les lansquenets par le flanc, rompant leur formation et leur progression vers la crête. La cavalerie lourde impériale, qui tient l'aile droite des lansquenets, et qui a reçu du général de Ávalos l'ordre d'attaquer les Suisses, prend la fuite devant le barrage des piques et se replie à l'arrière, laissant capturer Carlo Gonzaga. Les Suisses et les Gascons massacrent le reste des lansquenets (dont l'ordre serré empêche une retraite suffisamment rapide) qui tentent de se replier. La route de Cérises est jonchée de cadavres. Les Suisses, en particulier, désireux de venger les mauvais traitements infligés à la garnison suisse de Mondovì en novembre précédent, ne font pas de quartier. La plupart des officiers lansquenets trouvent la mort et l'infanterie allemande cesse d'exister en tant qu'unité combattante. Sanseverino, voyant la tournure prise par les combats, décide que la bataille est perdue et fait retraite sur la place forte d'Asti avec l'essentiel de l'infanterie italienne et les restes de la cavalerie florentine. Quant à la cavalerie légère française, elle se met en chasse des fuyards lansquenets.



Combats au nord

À l'extrémité nord du champ de bataille, les événements prennent une tournure très différente. Dampierre met la compagnie de cavalerie légère de Lannoy en déroute, tandis que les Italiens et les contingents de Gruyères rompent les rangs et fuient, laissant leurs officiers se faire tuer. Comme les régiments d'infanterie de Cardona débordent les lignes françaises, le

comte d'Enghien fait donner toute sa cavalerie lourde. L'engagement a lieu sur la contre-pente de la crête, à l'insu des autres combattants.

Seconde phase de la bataille : déroute de la cavalerie napolitaine et des lansquenets, repli de Sanseverino, charges successives de la cavalerie du comte d'Enghien, retraite de l'infanterie austro-espagnole, et retour des fantassins français et suisses depuis Cériseles.

À la première charge, la cavalerie lourde d'Enghien pratique une brèche dans la formation impériale, la traverse de part en part, perdant dans cette action une bonne partie des jeunes chevaliers volontaires de la Cour. Comme les rangs des hommes de Cardona se referment, la cavalerie française fait volte-face et charge à revers sous des tirs d'arquebuse nourris, une action plus meurtrière encore, sans parvenir à briser la colonne impériale. Enghien, désormais rejoint par la cavalerie légère de Dampierre, entreprend une troisième charge, aussi peu décisive que les précédentes, et qui ne laisse qu'une centaine de gens d'armes en vie. Selon Montluc, Enghien croit alors la bataille perdue et pense à se poignarder quand Saint-Julien, le commandant suisse, débouche du centre du champ de bataille et fait connaître que les forces impériales ont été mises en déroute.

La nouvelle de la défaite des lansquenets parvient à Cardona à peu près en même temps qu'à Enghien ; les Impériaux se replient vers leurs positions initiales. Enghien les poursuit avec le reste de sa cavalerie et reçoit bientôt le renfort d'arquebusiers montés italiens, qui ont rejoint le champ de bataille au son des premiers coups de canon. Ces arquebusiers, qui mettent pied à terre pour faire feu et se remettent en selle ensuite, harcèlent suffisamment la colonne impériale pour ralentir sa retraite. Pendant ce temps, l'infanterie française et suisse victorieuse au centre, après avoir atteint Cériseles, fait demi-tour et rejoint le champ de bataille.

Conséquences

Pour l'époque, le nombre de tués, environ 28 % de l'effectif engagé, est élevé. Les contemporains évaluent de 5 000 à 6 000 morts dans les rangs des troupes impériales. Un grand nombre d'officiers périssent, en particulier chez les lansquenets ; la plupart de ceux qui survivent sont faits prisonniers. Le nombre des pertes françaises, plus réduit, ne peut toutefois être inférieur à 1 500-2 000 morts. La plupart sont des officiers des régiments d'infanterie français et suisses, et un nombre important des gens d'armes menés par le comte d'Enghien.

Malgré la désintégration de l'armée impériale, cette bataille n'a pas de conséquence stratégique en Italie même. Sur instruction de François I^{er}, l'armée française est chargée de reprendre d'abord la place de Carignan, défendue par Colonna. Peu après sa reddition, Enghien doit renvoyer 23 compagnies de fantassins italiens et français ainsi que près de la moitié de sa cavalerie en Picardie, envahie par Charles Quint depuis les Pays-Bas espagnols. N'ayant pas les effectifs suffisants, Enghien n'essaie pas d'attaquer Milan ; Àvalos, entretemps, met en déroute des troupes de relève italiennes menées par Pierre Strozzi et le comte de Pitigliano lors de la bataille de Serravalle. On revient ainsi à un statu quo sur le théâtre d'opération italien.

Historiographie

Les spécialistes d'histoire militaire se sont surtout intéressés à ce combat pour le rôle qu'y a joué l'armement individuel et le carnage qui s'est produit sur les lignes centrales. L'ordre serré selon lequel piquiers et arquebusiers furent rangés a été jugé *a posteriori* trop coûteux et ne fut plus suivi avant longtemps. Lors des batailles ultérieures, on utilisa les arquebuses pour les combats d'escarmouche ou en appui à l'aile de grandes formations de piquiers. La bataille de Cérisesoles montre également qu'encore à cette époque, la cavalerie lourde conserve son rôle traditionnel sur les champs de bataille. Les Français croyaient toujours à l'efficacité de la cavalerie lourde pour rompre les rangs de fantassins. Il n'en reste pas moins que quelques gens d'armes avaient suffi à mettre en déroute les colonnes de lansquenets déjà aux prises avec les mercenaires suisses. Hormis son utilité tactique, la cavalerie joue un rôle évident dans la conclusion du combat, car les gens d'armes français étaient les seuls officiers pouvant recevoir une proposition de cesser le combat de l'ennemi : les fantassins français et les mercenaires suisses, en effet, combattaient à outrance et d'ordinaire ne faisaient pas de prisonniers. Selon Hall, la cavalerie était « presque naturellement portée aux pourparlers ».

Après Cérisesoles s'ouvre une période d'un siècle (99 ans), jusqu'à Rocroi, pendant laquelle les batailles rangées gagnées par l'armée française contre des armées étrangères vont presque disparaître, en partie à cause des troubles civils que va connaître la France et en partie par la préférence donnée à la guerre de siège, qui atteint alors son apogée, et les quelques rares affrontements de ce type sont les plus oubliés de l'Histoire de France.

10 et 11 avril 1677 : Cassel

La bataille de Cassel est un épisode important de la guerre de Hollande (1672-1678). Elle opposa l'armée française aux troupes coalisées des Provinces-Unies, de l'Espagne et de l'Angleterre, entre Noordpeene et Zuytpeene, deux villages situés sur la rive droite de la rivière Peene Becque, en Flandre française, entre Cassel et Saint-Omer (département du Nord), l'enjeu étant la prise de cette dernière ville. La Maison de la Bataille de la Peene relate cet événement.

L'aube de la bataille

En prenant Valenciennes, capitale du Hainaut, Cambrai et Saint-Omer, Louis XIV veut assurer à jamais le repos de ses frontières. Il s'est proposé de délivrer ses États des maux que Saint-Omer, seule place de l'Artois qui appartienne encore aux Pays-Bas espagnols, leur cause, en troublant le commerce des pays conquis par le roi en 1668, entre Dunkerque et Arras.

Aux premiers bruits du siège de Valenciennes, les alliés s'alarment et poussent Guillaume d'Orange, âgé de 27 ans, à rassembler promptement ses troupes devant Saint-Omer. Il accourt des Provinces-Unies à la tête de la plus puissante armée qu'eussent encore mise sur pied les États Généraux. Le prince de Robecq, Eugène de Montmorency, l'assure que Monsieur, (Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV) a peu de troupes avec lui pour le siège de Saint-Omer, mais qu'il faut faire vite. Le prince d'Orange s'en approche donc en toute hâte le 10 avril 1677.

Il est sûr d'être victorieux. Il a rassemblé toutes ses troupes aux environs d'Ypres, située à 55 km à l'est de Saint-Omer. Elles comptent 30 000 hommes (20 000 fantassins et 10 000 cavaliers). Il y a parmi eux le peu de troupes espagnoles dont Carlos de Gurrea, duc de Villa Hermosa, peut encore disposer. Guillaume d'Orange passe par Poperinghe et vient camper le 9 avril à Sainte-Marie-Cappel. Le lendemain, au point du jour, il contourne Cassel par l'ouest. Il se rend à Bavinchove et Zuytpeene et, cotoyant la rive droite de la Peene Becque, il arrête ses troupes entre ce dernier village et Noordpeene. Là, à une demi-lieue du campement français, le prince range son armée sur cinq colonnes.

C'est le 10 avril 1677 à midi que son armée est en présence de celle de Monsieur, frère du roi, duc d'Orléans, campée au-delà des ruisseaux : ce lieu est marécageux et incommode. La première chose que Guillaume d'Orange veut entreprendre, c'est de secourir Saint-Omer du côté du Bac, qui paraît l'unique voie praticable. À cet effet, il commande à ses dragons de se saisir de l'abbaye de Peene. Mille obstacles l'arrêtent dans ce projet. Il le reconnaît avec amertume et se voit obliger de livrer bataille, chose qu'il désire du reste, car il se croit supérieur aux Français.

Dès la pointe du jour du 11 avril, dimanche des Rameaux, le prince est dans la plaine. Les Français l'ont laissé faire. Guillaume d'Orange se trouve barré par un autre ruisseau : la Lyncke. Nous sommes au printemps qui a été pluvieux ; les becques (ruisseaux, rivières) sont à leur niveau le plus haut.

Vers 14 heures, Monsieur ordonne au maréchal d'Humières d'attaquer à droite, ce qui est fait, mais il est lui-même attaqué sur son flanc droit, et fait avancer l'infanterie et le maréchal de Luxembourg avance à gauche. D'Humières rattaque de plus belle et les Hollandais se trouvent pris en tenaille.

La bataille est terminée vers 17h30. Les Hollandais prennent la fuite et se dirigent vers Abeele (située sur la frontière franco-belge actuelle) puis Poperinghe.



La troisième bataille de Cassel ou le troisième Philippe victorieux.

Conséquences

La victoire des troupes françaises a permis le rattachement à la France de la ville de Saint-Omer, des châtellenies de Cassel, Bailleul et Ypres¹⁰, jusque là possessions du comté de Flandre, et plus largement des Pays-Bas du sud espagnols.

¹⁰ Ypres sera reperdue lors du traité d'Utrecht (1713).

12 AVRIL

12 avril 1796 : Montenotte

Livrée à Montenotte, en Ligurie, cette bataille est la première de la campagne d'Italie de 1796-97, qui oppose l'armée française, commandée par Bonaparte, et les armées du Royaume de Piémont-Sardaigne et du Saint-Empire sous les ordres du comte d'Argenteau.

Forces en présence

Lorsque Bonaparte, fraîchement nommé commandant en chef de l'armée d'Italie, arrive à Nice le 27 mars, il trouve l'armée en piteux état. Des 106 000 hommes annoncés par le ministère de la guerre, beaucoup sont morts, sont prisonniers ou ont déserté. Les quelque 31 000 soldats restant, dont 28 000 fantassins et 3 000 cavaliers, sont mal nourris, mal habillés, mal armés. Ils ne disposent plus que de 30 canons et 500 mulets pour le transport.

Face à eux, l'armée impériale compte 42 bataillons et 44 escadrons, l'armée piémontaise 30 000 hommes et la cavalerie napolitaine 2 000 hommes soit au total 80 000 soldats et 200 pièces de canons.

La bataille

Lundi 11 avril : Combat de la Redoute de Monte-Legino.

Vers 3 h du matin, la 1^{ère} demi-brigade¹¹ légère du colonel Fornésy, est déployée en avant de la redoute du Monte-Legino. Le 2^e bataillon de la 21^e demi-brigade occupe Savone, sous les ordres du chef de brigade Rampon. Au col de Cadibona, les restes de la 21^e demi-brigade. A Legino et Quiliano, 2400 h de la 8^e demi-brigade légère. À Savone, 3000 h de plusieurs unités.

Argenteau quitte Pareto, ayant reçu ses ordres en retard. Ordre est donné aux troupes stationnées à Cairo, Dego, Pareto, Giusvalla et Sassello de se mettre en marche en direction de Savone. À Sasello, le général Liptay, étant alité, les ordres de marche sont transmis avec retard. Deux bataillons resteront à Sassello. Les troupes passeront par Giovo.

Vers 12 h, les reconnaissances françaises trouvent l'ennemi à Montenotte ; elles le trouvent nombreux, en mouvement.

Argenteau arrive avec 3 bataillons sur les hauteurs de Montenotte, où il est rejoint par Rukavina avec 2 bataillons et 3 compagnies du corps franc de Giulay (300h) le tout pour un total de 4000 h. Rukavina engage le premier l'attaque, qui est menée par les 3 compagnies en tirailleurs, direction Savone, en refoulant les reconnaissances situées sur le Mont San-Giorgio et Monte Pra.

Après une légère fusillade, elles se replient sur la redoute du Monte-Legino. Rampon accourt et prend le commandement en chef de cette position. La redoute est située sur une crête étroite à 3 km au sud de Montenotte. Les hommes se mettent en défense, soutenus par la demi-brigade d'infanterie légère.

Rampon arrête pendant une journée les colonnes autrichiennes.

Le 3^e bataillon de la 99^e demi-brigade sort de Savone, se porte sur le lieu du combat, engage la fusillade avec l'ennemi qui, déjà repoussé par Rampon, occupe encore les premiers retranchements français.

¹¹ Synonyme de régiment.

Trois fois l'ennemi tente l'assaut, trois fois il est repoussé. Rukavina est touché à l'épaule lors d'une attaque de la redoute.

Vers 16 h, les pertes françaises sont de 57 hommes.

Argenteau met fin aux combats. Il envoie un message au général Liptay, à Sassello, lui demandant des renforts. Les Impériaux se retirent sur un mamelon qui se trouve en face de la redoute; ils ont perdu une centaine d'hommes.

Vers 17 h 30, Rampon demande à Massena des vivres, de l'artillerie et des renforts.

Mardi 12 avril : Combats de Montenotte.

Bonaparte arrête les dispositions suivantes :

- Laharpe attaquera de front.
- Masséna tournera l'ennemi par la gauche, par Altare, qui commande les positions de l'armée autrichienne de Montenotte.
- Dans la même direction, Augereau effectuera un mouvement enveloppant de plus grande envergure encore, descendant du Monte Alto en terrain accidenté, afin de couper la retraite à l'ennemi battu. Il surveillera aussi, vers l'ouest, les Piémontais pour le cas où ils voudraient se joindre à leurs alliés.

À 1 h du matin, Bonaparte quitte Savone avec Berthier, Salicetti, Masséna, conduit par le frère du curé d'Altare. Il gagne la hauteur de Casa Bianca.

À 2 h, Laharpe quitte Savone, rallie la brigade de Cervoni, prend à Monte-Legino la 1^{ère} et la 21^e demi-brigades avec 4 pièces de canon que Massena leur avait envoyées dans la nuit. Massena part à la tête de 2 bataillons de la 21^e demi-brigade qui occupait Cadibona situé à la gauche et doit tourner l'ennemi ; il marche vers la droite. Le chef de brigade Rondeau forme l'avant-garde avec les carabiniers et les grenadiers. Le général Ménard est à la tête de la 8^e, Masséna conduit la 21^e.

Plus à gauche, Augereau avec 6.000 hommes doit marcher de Maltare, par Carcare, sur Cairo avec ordre de « tourner et d'attaquer l'ennemi ». Enfin Sérurier doit faire des démonstrations pour contenir les Piémontais.

Du côté des alliés, le 3^e bataillon du régiment Terzy (800 h) a marché toute la nuit pour rejoindre au point du jour. Un bataillon du régiment Preiss est arrivé dans la nuit mais ne sera pas employé dans la bataille.

Vers 6 h, au point du jour, d'une butte voisine de Montenotte, Bonaparte en surveille le développement, par un mauvais temps de pluie froide et de brouillard. Arrivée en vue de Montenotte, la colonne de Masséna se divise. L'avant-garde et la 21^e marchent droit aux Autrichiens¹² déjà rangés sur les hauteurs ; la 8^e, prenant un détour, s'avance par des sentiers difficiles sur le flanc droit ennemi.

Pour garder la route d'Altare vers Castellazzo et Bric¹³ Tesoro, Argenteau déploie cette unité ainsi qu'une compagnie du corps franc de Giulay et quelques autres éléments. Argenteau, qui n'avait reçu

¹² Nous employons l'adjectif autrichien pour désigner les troupes du Saint-Empire romain germanique, qui est plus parlant que celui d'impérial et qui correspond de plus en plus à la réalité à cette époque. Le droit rejoindra les faits quelques années plus tard avec la dissolution du Saint-Empire, l'empereur François II devenant François I^{er} d'Autriche.

¹³ Non locale d'un piton, d'une hauteur.

aucun avis de son général en chef, persiste dans son projet de s'emparer de Monte-Legino, il donne donc le signal d'une attaque.

Le brouillard se lève et dévoile les pièces d'artilleries déployées sur le Monte-Legine, et la mitraille fait d'affreux ravages dans les rangs des Impériaux qui fuient en désordre. Argenteau s'aperçoit alors qu'il a devant lui des troupes renforcées. Puis il entend gronder le canon sur la route d'Altare.

Masséna attaque le flanc droit des Autrichiens. L'avant-garde se met aussitôt en bataille, ayant la 21^e demi-brigade en seconde ligne, et engage ses tirailleurs. Argenteau déploie, pour maintenir son centre, les bataillons Stein et Pellegrini. Les 2 bataillons d'Anton sont placés en défense sur le flanc gauche (Monte Pra). Puis il vient secourir le flanc droit avec le bataillon Alvinczy.

La 8^e demi-brigade cependant gravit à la course des montagnes escarpées. Elle débusque successivement les postes ennemis et touche au terme qu'elle devait atteindre, lorsque les carabiniers (sous Rondeau), emportés par l'impatience de combattre, se jettent en tirailleurs et attaquent, soutenus par les grenadiers en bataille. Les défenseurs sur le flanc droit tiennent bon dans un premier temps. La ligne ennemie du flanc droit est enfoncée et mise en fuite.

Pendant que Masséna déborde le flanc droit, Laharpe attaque les défenseurs du Mont Pra. La 1^{ère} demi-brigade légère passe à l'attaque sur l'aile gauche de l'ennemi qui, en un instant, est mis en déroute et culbuté dans le ravin en arrière de Montenotte. La 8^e demi-brigade, encore trop en arrière, ne peut lui couper la retraite. Les Autrichiens sont poursuivis avec chaleur par Murat.

Argenteau en retraite est obligé de défiler sous le feu de Masséna, qui occupe les hauteurs. Ni l'un ni l'autre n'essaie de prolonger une inutile résistance. Le régiment Alvinczy assure l'arrière-garde au travers de Montenotte. Les régiments Pellegrini et Stein se replient vers Dego, Alvinczi et Trezy vers Pareto, Anton vers Mioglia.

Vers 10 h, du champ de bataille, la 8^e demi-brigade marche sur Carcare, sans les carabiniers qui, emportés sur les traces de l'ennemi, se trouvent à plus de trois lieues en avant. Le général en chef avec son état-major a joint la demi-brigade.

1500 Autrichiens restent sur le champ de bataille, 1500 autres sont fait prisonniers, 4 drapeaux, 2 canons, une grande quantité d'armes et de munitions demeurent entre les mains des Français. Bonaparte couche à Carcare.

13 AVRIL

13 avril 1759 : Bergen

Cette bataille intervient durant la guerre de Sept-ans sur le front allemand, près de Francfort. La France étant en guerre contre l'Angleterre, dont le roi est aussi roi de Hanovre, et contre la Prusse, le front allemand comprend à la fois des opérations contre le Hanovre et contre les possessions rhénanes de la Prusse – c'est à ces dernières que se rattache la bataille de Bergen¹⁴.

La France entretient donc deux armées, celle de Hanovre et celle du Main, avec 30 000 hommes. Cette dernière, commandée par le duc de Broglie, est attaquée par une armée prussienne commandée par le duc de Brunswick. Broglie concentre ses troupes et place sa cavalerie au centre sur deux lignes, sa gauche appuyée à un bois tenu par des irréguliers et des troupes légères, sa droite en avant de Bergen et, derrière celle-ci, qui était la partie la plus faible du dispositif, une forte réserve massée à l'abri de la vue de l'ennemi.

Comme prévu, l'armée prussienne, déployée sur deux lignes, est arrêtée sur sa droite et son centre. Seule sa gauche, commandée par le prince d'Isambourg, réussit à enfoncer la droite française. C'est le moment que choisit le duc de Broglie pour lancer ses réserves. Les Prussiens, surpris par cette contre-offensive inattendue, reculent et prennent la fuite. Comme c'était pratiquement toujours le cas à cette époque, le vainqueur ne poursuit pas le vaincu.

Les dispositions remarquables prises par Broglie lui vaudront le bâton de maréchal donné par Louis XV et le titre de prince du Saint-Empire accordé par l'empereur François I^{er}.¹⁵

¹⁴ Localité sans rapport avec Bergen, en Hollande septentrionale (voir 19 septembre).

¹⁵ Source : J. Garnier, Dictionnaire

14 avril 1796 : Millesimo

Au lendemain de Montenotte, l'armée de Piémont-Sardaigne (qu'on appelle indifféremment piémontaise ou sarde)¹⁶, commandée par le maréchal Provera, recule à travers les montagnes pour protéger l'accès au Piémont.

Déroulement de la bataille

13 avril 1796

Vers 3 heures, les Français, commandés par le général Augereau, opèrent l'encerclement des positions de Provera par un mouvement fulgurant : Banel, de Biestro, attaque les avant-postes piémontais. Il fait descendre sur Millesimo le 3e bataillon de la 39e demi-brigade qui franchit la Bormida par le pont de Millesimo, coupant du même coup les communications entre les Piémontais. Les deux autres bataillons aident à cerner l'ennemi vers Cosseria. Ménard, sur le chemin du retour en direction de Carcare, avec la 8e demi-brigade légère reçoit l'ordre de marcher sur les Piémontais vers Cosseria, amputé de ses carabiniers et de trois détachements (200 hommes). Joubert remonte les collines au nord de Cosseria en surprenant près de Bric du Caballo et du bric Pattaria les deux régiments de Belgioioso et de Strassoldo, qui se retirent précipitamment au-delà du fleuve et de Millesimo, sur les hauteurs de Cengio.

Provera tente de garder contact avec les Sardes. Il recule vers le Piémont à la suite de la bataille de Montenotte. Provera, resté avec sept compagnies de Giulay (700 hommes) et un petit groupe de milice piémontaise (30 hommes), entouré par l'ennemi, n'a pas d'autre choix que de se réfugier dans le château en ruine de Cosseria où il retrouve, descendu de Montezemolo et ayant traversé en combattant Millesimo occupé par les Français, le lieutenant colonel Del Carretto di Camerano, commandant un bataillon de grenadiers (569 hommes) et six compagnies d'infanterie.

Vers 9 heures, Joubert est arrêté au niveau du château de Cosseria que défendent les Piémontais. Bonaparte envoie alors un émissaire sommer verbalement Provera de se rendre, et, sur son refus, fait battre la position par 4 pièces d'artillerie et 1 obusier. Le premier assaut est mené par Banel qui, avec la 39e demi-brigade, monte au pas de charge jusqu'au mur d'enceinte du château à la tête de ses troupes. À vingt pas des murs, Provera ordonne le tir. Les Français sont fixés sur place. L'assaut aura duré 20 minutes. A 11 heures, Quesnel avec la 69e demi-brigade et Joubert avec la 3e demi-brigade légère relancent l'assaut mais cette fois, on s'arrête à distance de tir. Cette attaque durera 5 minutes. Bonaparte somme à nouveau, mais par écrit, Provera de se rendre. Celui-ci demande à lui parler, mais le bruit d'une vive canonnade vers Dego oblige le général en chef français à s'absenter, laissant Augereau parlementer avec Provera.

Ménard, avec la 8e demi-brigade, escalade les collines qui se trouvent sur la droite de Cosseria, culbute les postes ennemis et les rejette à deux lieues de là. Vers 14 heures, lassé d'attendre la réponse de Provera, Augereau fait tirer quelques pièces sur le château. Provera donne sa réponse : il ne se rend pas. Vers 15 heures, un troisième assaut est ordonné contre la position par Augereau avec trois colonnes. Joubert avec la 3e demi-brigade légère au centre, Banel avec les 39e et 51e demi-brigades à l'est, Quesnel avec la 69e à l'ouest. Dès lors, la lutte devient acharnée et les pertes françaises sont considérables ; une avalanche de pierres s'abat sur les soldats, occasionnant de nombreux blessés. Le colonel del Carretto y laisse la vie alors que ses troupes défendent la place avec acharnement. Les généraux Banel et Quesnel sont tués, Joubert est blessé. La nuit mettra fin aux combats. Vers 23 heures, Augereau fait envoyer une troisième et dernière sommation à Provera.

¹⁶ Renforcés d'un corps autrichien.

Provera accepte cette fois l'offre de reddition, à court de vivres et n'ayant pas reçu de secours du général en chef piémontais Colli. Bonaparte, ne laissant qu'une demi-brigade à Augereau, ramène ses forces contre Dego. L'ennemi occupe toujours les montagnes qui s'étendent de Cosseria à Cairo. La 8e joint l'ennemi, appuyée par la brigade Dommartin. L'attaque menée de concert met l'ennemi en déroute et permet la capture de 4 à 500 prisonniers.

Pertes

Au terme des combats, les Austro-Piémontais totalisent 100 tués ou blessés. 37 officiers, dont Provera, et 1 134 prisonniers. Les Français comptent 600 tués ou blessés.

15 AVRIL

15 avril 1450 : Formigny

Origine

Le 23 mars 1449, alors qu'une trêve avait été signée entre la France et l'Angleterre, un aventurier à la solde des Anglais, Surienne dit l'Aragonais, s'empare de la ville bretonne de Fougères. Les Français lancent une offensive en Normandie, qui aboutit à la prise de Rouen le 29 octobre 1449 et oblige les Anglais à battre en retraite sur le Cotentin. Le 12 octobre, seules les places d'Avranches, de Bayeux, de Bricquebec, de Caen, de Cherbourg et de Saint-Sauveur-le-Vicomte sont encore tenues par les Anglais.

Profitant de la trêve hivernale, le comte de Suffolk, qui gouverne de fait l'Angleterre au nom du faible Henri VI, parvient à financer l'envoi de 3 500 hommes environ sous les ordres de Sir Thomas Kyriell, qui débarquent à Cherbourg le 15 mars. Ils doivent rejoindre les 2 000 hommes de la garnison de Caen. Sur leur trajet, Valognes est tenu par le parti français. Le 20 mars, son siège commence avec des renforts des autres garnisons anglaises menées par Matthieu Goth. Le roi est alerté et organise une armée de 3 000 hommes menée par le comte de Clermont, armée que devait rejoindre le connétable de France, Arthur de Richemont. Cette armée arrive à Carentan le 12 avril pour apprendre la reddition de Valognes deux jours auparavant. Le connétable, frère du duc de Bretagne, qui levait des troupes en Bretagne n'est averti que vers le 25 mars.

C'est une armée de 4 000 hommes que le duc de Bretagne et son frère ont levée. Cependant, le 8 avril, parvenu à Dol-de-Bretagne, le duc décide de rester en Bretagne en retenant la moitié de sa troupe. Ce n'est donc que le 10 avril qu'avec une armée bretonne de seulement 2 000 hommes, Richemont s'engage en Normandie.

Le 13 avril, Richemont arrive à Coutances où il reçoit un message du comte de Clermont pour l'informer de la situation mais, interprétant mal le mouvement de Kyriell, Clermont suppose un trajet vers Saint-Lô. En fait, Kyriell prend le risque de trouver un gué dans les marécages de la baie du Grand Vey et, dans l'après-midi, il parvient au village de Formigny, dans l'ouest du département actuel du Calvados, près de Bayeux, qu'il fortifie pour établir une étape. Le 14 avril, le comte de Clermont apprend le passage des Anglais mais ne réagit pas et n'envoie que dans la soirée un messager à Richemont, qui ne sera averti qu'au matin du 15.

Déroulement

Alors qu'ils levaient le camp et s'apprêtaient à reprendre la route de Bayeux, les Anglais sont rejoints par l'armée du comte de Clermont, venant de l'ouest, bien décidée à interrompre leur marche. Fidèle à la stratégie anglaise, Kyriell fait mettre ses troupes en bataille, les archers devant, protégés par des pieux, et attend. Tous les cavaliers descendent de cheval, seuls restent montés ceux qui font partie de la réserve, sur le flanc gauche, au sud. Le flanc droit, au nord, est renforcé par un petit réduit fortifié.

Clermont maintient son armée hors de portée des flèches anglaises et ne fait avancer que 60 lances et ses deux couleuvrines sous le commandement de Louis Giribaut, qui commence à faire des ravages parmi les archers. Le but est de s'emparer d'un pont et d'un gué voisin pour contrôler une rivière séparant les deux corps de l'armée anglaise.

Matthieu Goth ne tarde pas à contre-attaquer. Les hallebardiers anglais atteignent l'artillerie. Pierre de Brézé intervient à son tour pour dégager l'artillerie et toute l'armée française se trouve bientôt au combat et en difficulté. Vers le même moment, le connétable de Richemont est, à quelques lieues de là, prévenu par des paysans du début du combat. Il fait accélérer ses troupes. Côté anglais, seul le corps de Goth est au combat, Kyriell gardant le second corps en réserve. Le combat dure près de 3 heures.

C'est à ce moment qu'apparaissent 2 000 hommes sur une colline au sud. Leur arrivée est d'abord



accueillie par un cri de joie des Anglais, qui croient à un renfort de la garnison caennaise sous la direction d'Edmond de Somerset.

Cependant, lorsqu'apparaissent les bannières bretonnes, ils doivent déchanter : c'est l'armée du connétable, avec sa cavalerie, qui dévale la colline en chargeant la réserve de cavalerie anglaise. L'avant-garde de Richemont, emmenée par le chevalier de Kermoyan, assaille violemment l'ennemi.

La bataille de Formigny. Miniature issue du manuscrit de Martial d'Auvergne, Les Vigiles de Charles VII, vers 1484, BNF.

La ligne anglaise est enfoncée et disloquée. Les archers gallois, craignant de se voir amputés de leur index, se battirent jusqu'à la mort. Certains chroniqueurs ont parlé de 500 archers gallois, acculés, demandant à se rendre et massacrés, malgré tout, jusqu'au dernier par des paysans normands.

La bataille est souvent citée pour être celle où l'utilisation du canon eut pour la première fois un effet décisif. Il est difficile de juger en ce sens car il semble bien que ce soit plutôt l'arrivée de l'armée de Richemont, avec sa puissante charge de cavalerie sur l'arrière de l'armée anglaise qui eut un effet décisif et significatif pour la défaite anglaise.

Bilan

La Normandie entière est rapidement récupérée par la France, c'est la fin de la guerre de Cent Ans pour la partie nord.

14 -15 avril 1796 : 2^{ème} bataille de Dego¹⁷

Contexte

Après avoir battu une partie de l'armée autrichienne à la bataille de Montenotte, le général Bonaparte s'efforce d'empêcher la réunion des armées autrichiennes et piémontaises. La prise de la position de Dego par les Français leur permettrait de contrôler la seule route par laquelle les deux armées pourraient faire leur jonction.

Dego est situé sur le versant d'un coteau, la Bormida coule d'un côté, et de l'autre se trouve un profond ravin. Les défenses de la ville comprenaient un ensemble formé d'un fort sur une falaise peu élevée, accolée à une colline renforcée de tranchées. La garnison était composée d'une troupe mixte d'unités autrichiennes et sardo-piémontaises.

Les forces de Bonaparte combinées à celles de Masséna convergèrent le 13 avril 1796 pour la prendre d'assaut.

Ordre de bataille le 14 avril

Côté Français : 12 700 h.

Division Masséna (droite) : 5071 h

Division Laharpe (gauche) : 6619 h

Réserve : 1014 h

Artillerie : 15 pièces

Côté Austro – Sarde : environ 5 700 h.

Défense de Dego -Colonel Avogadro - : 2543 h

Colonne de secours du Feldmarschall-Leutnant Argenteau arrivant de Pareto : 2446 h

Artillerie : 18 pièces



Soldats autrichiens en 1796

Déroulement

14 avril 1796 Prise de Dego

Les troupes de Masséna tiennent le centre de la ligne de bataille. Les grenadiers se déploient sur la droite, sous les ordres du chef de bataillon Rondeau. Les troupes des coalisés ouvrent le feu depuis la colline.

Les colonnes d'attaque gagnent néanmoins du terrain. Celle de droite, au lieu de pousser directement sur Dego, effectue un détour et se porte sur les arrières des défenseurs. Elle rencontre sur sa route un régiment qui vient en renfort des Autrichiens. Elle l'attaque et le contraint à reculer.

L'engagement s'étend. Les troupes de Masséna s'emparent du village de Dego, et, profitant des accidents du terrain, gagnent rapidement le sommet de la colline et en chassent les coalisés. Bousculés sur plusieurs côtés, les défenseurs perdent leur cohésion et se rendent. Trois soldats

¹⁷ Sur la 1^{ère} bataille de Dego, voir 21 septembre 1794.

français, enhardis par la stupeur de l'ennemi, Giniez (sergent), Fabre (grenadier), et Cambon (éclaireur), se jettent à travers ses rangs et se saisissent chacun d'un drapeau.

L'armée autrichienne perd un peu moins de 600 hommes, de nombreux canons et drapeaux. Les forces françaises comptent 1500 hommes hors de combat.

Vers 18 h, après une longue marche, Vukassovitch est près de Pontivera. Caché dans les bois du Bric Schiena d'Asino, il attendra l'aube du 15 avril. Il a déjà une idée claire de la situation de Dego qu'il a apprise par des prisonniers piémontais et français. Cependant il prend la décision de s'en tenir aux ordres reçus.

De son côté, Bonaparte, après cette première journée, donne des ordres vers 22 h. pour porter la plus de troupes possible sur son aile gauche en vue de l'attaque du secteur de Montezemolo, prévue pour le lendemain :

- *Augereau peut envoyer des ordres de marche à Victor (à Ste-Julie) pour le rejoindre.*
- *Dommartin marchera sur Cenglio par Bormida pour rejoindre Augereau.*
- *Laharpe marchera sur Salicetto puis sur Montezemolo pour renforcer Augereau.*
- *Joubert marchera sur Rocca-Vignale puis Montezemolo.*
- *L'artillerie prise à Dego sera évacuée sur Carcare.*

15 avril (perte et reprise de Dego)

Les soldats français, après la prise du village, s'étaient dispersés pour piller. Ils ont dormi sur le champ de bataille, et sont encore dans le désordre lorsque le corps de Vukasovitch se présente. Un brouillard mêlé de pluie avait voilé son approche.

La surprise est extrême. Les avant-postes n'opposent qu'une faible résistance et se replient sur la troupe, parmi laquelle ils jettent le désordre. Le chef de brigade Dupuy et le chef de bataillon Rondeau sont blessés. Les forces françaises, bousculées, évacuent toutes les positions conquises la veille et ne peuvent se maintenir à Dego. Des compagnies placées dans une petite redoute qui domine le village contiennent un temps les assauts autrichiens, mais doivent finalement se rendre.

La plupart des généraux absents accourent au bruit de l'attaque. Massena arrive un des premiers. Il voit les troupes qui fuient éperdues, et va les attendre dans la plaine pour les rallier. Il rejoint la 32^e demi brigade d'infanterie de ligne sur une petite éminence en face de Dego et finit par ramener le calme et réorganise ses troupes de concert avec Laharpe.

Bonaparte apprend l'attaque autrichienne sur Dego, et modifie aussitôt ses plans :

- *Massena placera les pièces qui restent en position, arrangera ses troupes pour pouvoir faire une vigoureuse résistance, avancer vos tirailleurs afin d'être prévenu de la marche de l'ennemi.*
- *Laharpe ira se placer à Rochetta, il soutiendra les troupes de Massena.*
- *Victor ira se placer avec sa brigade sur les hauteurs entre Mori et Montenotte inférieur afin de tourner l'ennemi et le prendre à revers.*

Les généraux relancent l'attaque sur la colline de Dego, même objectif que la veille, tenue par les Autrichiens. Les coalisés lancent une attaque depuis le village, mais les troupes françaises tiennent bon. Des renforts envoyés par Bonaparte viennent soutenir la poussée française, qui chasse alors les ennemis, inférieurs en nombre, de la crête. Les Français restent maîtres du terrain.

Bilan

Près de 1 000 Autrichiens sont faits prisonniers, 670 sont morts ou blessés, et tout leur parc d'artillerie est pris. Les Français déplorent près de 1 000 hommes hors de combat. Cette victoire permet à Bonaparte de rejeter les forces autrichiennes et de fixer Beaulieu à l'est. La réunion des

coalisés n'aura pas lieu, et l'armée d'Italie peut se porter contre l'armée sarde du général Colli (voir infra 21 avril).

16 AVRIL

16 avril 1799 : Le Mont-Thabor

A la suite de la conquête de l’Egypte par les Français au deuxième semestre de 1798, le gouvernement turc, poussé par les Anglais, mobilise des troupes pour repousser les Français. Bonaparte décide d’aller au devant de l’armée turque et entreprend une offensive vers la Syrie. Après avoir emporté de vive force El-Arich et Jaffa, il met le siège devant Saint-Jean-d’Acre et presse vivement la place, dont la conquête lui aurait assuré celle de la Syrie.

Junot, envoyé à Nazareth avec trois cent cinquante hommes d’infanterie et cent cinquante chevaux, bat et disperse, à Cana, un corps de deux mille cavaliers. Apprenant que l’armée turque a passé le Jourdain, Bonaparte ordonne à la division Kléber, forte de 4 000 hommes, de se porter au-devant de l’ennemi.

La bataille

Kléber, le 11 avril, rejoint l’ennemi à Loubi, et le force à rétrograder. Cependant, un corps de trente mille Musulmans, fourni par les populations de Damas et de Naplouse et formé pour les deux tiers de cavalerie, s’était réuni dans la plaine d’Esrelon, et se disposait à venir chercher les Français. Kléber passe à l’attaque de l’armée d’Abdallah Pacha dans la nuit du 15 au 16 avril 1799 pour la surprendre. Mais l’attaque échoue car les troupes se perdent dans l’obscurité. Le jour arrivé, ce sont les troupes turques qui attaquent, avec une supériorité numérique écrasante. Kléber n’a d’autre choix que de faire former le carré d’infanterie. La bataille dure de longues heures.

Bonaparte, laissant deux divisions devant Acre, court avec le reste de son armée rejoindre Kléber. Le 16 avril au matin, du sommet d’une élévation d’où il découvrait la plaine d’Esrelon et le mont Thabor, il aperçoit à trois lieues la division Kléber aux prises avec l’ennemi. A deux lieues en arrière du champ de bataille, au pied des montagnes de Naplous, étaient les tentes des Musulmans. Prenant ses dispositions pour séparer ceux-ci de leurs magasins, et les pousser vers le Jourdain, Bonaparte envoie sa cavalerie et deux pièces de canon attaquer le camp, pendant que son infanterie, divisée en deux colonnes, commandées, l’une par le général Rampon, l’autre par le général Vial, manœuvre pour tourner l’armée.

Formée en bataillon carré, la division Kléber, qui combattait depuis six heures du matin, attendait derrière un monceau de cadavres la chute du jour, moment où les Musulmans se retirent, pour les attaquer de nouveau, et frapper un coup décisif. A une heure, il entend un coup de canon dans le lointain. Assuré du secours que lui promet ce signal, il reprend l’offensive, charge en tête les alliés, qui sont chargés en queue par le général Rampon, tandis que Vial leur ferme la route de Naplouse.

Cette combinaison eut un plein succès. Pressée par ces différents corps, cette cavalerie, qui n’a de retraite ouverte que sur le Jourdain, se précipite en désordre vers ce fleuve, dans les eaux duquel périssent un grand nombre de fuyards. La cavalerie française, cependant, s’était emparée du camp et des magasins des Musulmans. La perte des Syriens s’éleva à plus de six mille hommes. Celle des Français n’excéda pas deux cents. L’armée victorieuse passa la nuit au pied du Thabor, où elle avait combattu, et qui donna son nom à cette bataille.

Cette victoire ne laissa plus aucun espoir d'aide extérieure aux assiégés de la ville de Saint-Jean-d'Acre. Malgré cela, la ville continua à résister à tous les assauts jusqu'à juin 1799 date à laquelle l'armée française, diminuée par la peste fut contrainte de repartir en Égypte.¹⁸

¹⁸ Source complémentaire : [site france-pittoresque.com](http://site-france-pittoresque.com).

18 AVRIL

18 avril 1781 Praya (ou Praïa)

Praya est une bataille navale de la guerre d'indépendance américaine, qui opposa la flotte britannique commandée par le chef d'escadre George Johnstone et la flotte française commandée par le bailli de Suffren.

Les deux escadres étaient en route pour le cap de Bonne-Espérance, les Anglais pour prendre celui-ci aux Hollandais, et les Français dans le but d'aider ces derniers à le défendre, et de défendre les possessions françaises dans l'océan Indien. Le convoi anglais et son escorte avaient mouillé à Porto Praya (Praïa) dans les îles du Cap-Vert pour se ravitailler en eau lorsque la flotte française arriva pour les attaquer au mouillage. En raison des circonstances inattendues, aucune des flottes n'était préparée au combat.

Les Français obtinrent une victoire stratégique car Suffren arriva au Cap avant Johnstone et renforça la garnison hollandaise avant de continuer la route vers l'île de France.

Contexte

La France était entrée dans la guerre d'indépendance des États-Unis en 1778, et la Grande-Bretagne avait déclaré la guerre aux Provinces-Unies à la fin 1780 quand les Hollandais eurent refusé de cesser de commercer avec les Français et les Américains. L'amiral Johnstone avait eu l'ordre de mener une expédition pour s'emparer de la colonie hollandaise du cap de Bonne-Espérance. Le 13 mars 1781, Il quitta Spithead avec une flotte de 37 navires, comprenant cinq navires de ligne, trois frégates et un nombre important de navires transport de troupes. Début avril, la flotte jeta l'ancre dans le port neutre de Porto Praya, dans les îles du Cap-Vert sous domination portugaise, pour se ravitailler en eau et en vivres.

Le chef français, le bailli de Suffren, fut envoyé avec pour mission de porter assistance aux colonies françaises et hollandaises de l'Inde, à la tête d'une flotte de cinq bâtiments de ligne, sept transports de troupes et une corvette pour les escorter. Le 22 mars il naviguait en compagnie d'une flotte destinée à l'Amérique du Nord, commandée par l'amiral de Grasse, avec une idée sur la mission de Johnstone, mais surtout l'objectif d'atteindre d'abord Le Cap.

Un des vaisseaux de Suffren, l'*Artésien*, initialement destiné à l'Amérique, avait besoin de se ravitailler en eau. Aussi, le 16 avril, la flotte française marqua un temps d'arrêt à l'approche de l'île de Santiago, puis Suffren donna l'ordre à l'*Artésien* d'entrer dans le port qui était un lieu traditionnel d'escale pour les navires faisant route vers les Indes orientales.

Bataille

Forces en présence

La flotte française

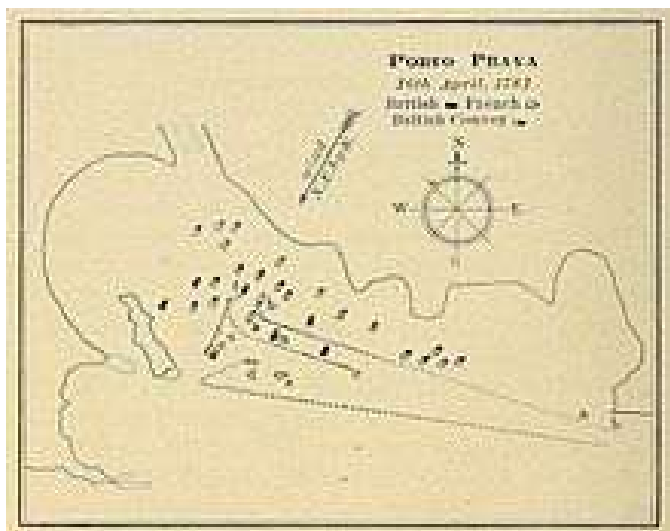
2 vaisseaux de 74 canons, 3 de 64

Une corvette

La flotte anglaise

1 vaisseau de 74, 1 de 64, 3 de 50,

Trois frégates (de 32 chaque)



Plan de la bataille avec mouvement des vaisseaux français et d'une partie des Anglais (carte d'Alfred Mahan).

Lorsque l'*Artésien* arriva à l'entrée du port, il découvrit la flotte anglaise au mouillage, et signala à Suffren que l'ennemi était en vue. Suffren, supposant que les équipages étaient à terre et devaient être quelque peu en déroute, donna immédiatement l'ordre d'attaquer en montrant le chemin sur son vaisseau amiral, le *Héros*. Johnstone était en train de donner des ordres de manœuvre aux navires pour écarter les navires qui avaient dérivé et qui étaient maintenant trop proches les uns des autres. Quand l'escadre

française fut repérée, il se rua pour préparer la flotte au combat et dut changer plusieurs fois de navire pendant le combat.

L'ordre de Suffren était de mouiller à l'avant la flotte anglaise et d'ouvrir le feu. Ce qu'il fit avec le *Héros*, en visant le *Hero* et le *Monmouth* les deux plus grands navires anglais. L'*Annibal* suivit le *Héros*, mais rata son engagement car son commandant, pensant que Suffren n'oserait pas attaquer dans les eaux neutres portugaises n'avait pas fait son branle-bas de combat. Par la suite, c'est lui qui reçut le plus de bordées et essuya les plus lourdes pertes. L'*Artésien*, dont le commandant fut tué au début de l'engagement, s'empara, dans la confusion, d'un transport de troupes, puis fut poussé au large par le vent. Le *Vengeur* et le *Sphinx*, médiocrement commandés, longèrent la flotte anglaise au mouillage, échangeant quelques bordées mais ne mouillèrent pas, et se virent entraîner par les courants et portés au large. Ils ne contribuèrent que peu à l'action.

Suffren, avec l'avantage de la surprise, maintint l'action avec les deux vaisseaux à l'ancre pendant une heure et demie. Pour ne pas succomber sous le feu, les vaisseaux coupèrent leurs câbles, portèrent au large. L'*Annibal* perdit tous ses mâts et fut remorqué par le *Sphinx*. Le *Héros*, criblé de boulets, abandonna la baie, étant dans l'impossibilité de détruire l'ennemi. Les Français durent quitter les lieux sans pouvoir saisir ou couler la flotte de transport, alors qu'une partie de celle-ci, dans la panique, avait déradé et que certains navires avaient commencé à baisser leur pavillon.

Les suites du succès français

Suffren rassembla sa flotte loin du port pour réparer les plus grosses avaries. Johnstone sortit du port avec son escadre trois heures plus tard, pour se lancer à la poursuite. Suffren forma la ligne de combat, et Johnstone qui avait le vent s'approcha à une portée et demie de canon, mais voyant les Français l'attendre de travers, n'osa pas recommencer le combat, l'*Isis* ayant souffert trop d'avaries, et revint au port pour réparations.

L'escadre de Suffren atteignit le cap de Bonne-Espérance le 21 juin, avec les transports de troupes arrivant neuf jours plus tard. Les Anglais arrivèrent quinze jours plus tard, mais renoncèrent à débarquer. C'était un important succès français, car le sauvetage du Cap permettait de maintenir ouverte la route de l'océan Indien. Après un mois de réparations et de réarmement, il laissa 500 hommes pour la défense de la colonie hollandaise, et poursuivit sa route pour l'île de France pour y faire sa jonction avec le comte d'Orves et poursuivre la guerre en Inde. Ce succès vaut aussi à Suffren d'être fait chef d'escadre à la mort du comte d'Orves, titre qui lui avait été refusé l'année précédente car il n'avait pas l'ancienneté requise dans l'ordre du tableau d'avancement.

18 avril 1797 : Neuwied

La guerre de la 1^{ère} coalition commencée en 1792 touche à sa fin. Les armées françaises se battent sur deux théâtres d'opération : dans le nord de l'Italie, avec l'armée d'Italie commandée par Bonaparte, et en Allemagne, avec l'armée de Sambre et Meuse, commandée par Hoche. Neuwied se trouve sur la rive droite du Rhin, face à Andernach, à une trentaine de kilomètres en aval de Coblenche. Hoche dirige une partie de l'armée française de Sambre-et-Meuse, forte de 35 à 38 000 hommes contre l'armée autrichienne de Franz von Werneck, d'environ 21 000 hommes. L'attaque française surprend les ennemis et franchit leurs lignes.

La bataille s'ouvre avec une canonnade autrichienne provoquant une attaque de l'aile droite française sur l'aile gauche autrichienne commandée par le général Kray. Après plusieurs attaques contre la position-clé sur la droite autrichienne près du village de Bendorff, l'infanterie française, aidée de plusieurs escadrons de chasseurs, parvient à en déloger les Autrichiens. Une charge de cavalerie française chasse les Autrichiens du village de Sayn. Hoche lance alors une colonne, sous les ordres de Richepanse, à la poursuite des Autrichiens en retraite. Richepanse réussit à prendre sept canons, cinquante caissons et cinq drapeaux autrichiens. L'infanterie française, appuyée par les canons de Lefebvre, parvient à déloger les Autrichiens du village de Zolzenberg, provoquant la défaite finale de l'aile gauche autrichienne.

Alors que l'aile droite française attaque l'aile gauche autrichienne, Hoche lance un deuxième assaut, cette fois contre le centre autrichien. Après un barrage d'artillerie, les grenadiers du général Grenier assaillent les redoutes de Hettersdorff et prennent le village à la baïonnette, tandis que les hussards de Ney débordent par la gauche la position centrale autrichienne. Ces attaques forcent le centre autrichien à battre en retraite.

Après avoir été délogée par Richepanse, la gauche autrichienne est ralliée par Kray qui peut ainsi résister à de nouvelles attaques françaises. Pour réduire cette résistance, Hoche lance les grenadiers de Grenier et plusieurs escadrons de dragons et de hussards de Ney contre Kray. Ney, avec quelque 500 hussards, fond sur Dierdorf, où il engage la réserve autrichienne, forte de 6000 hommes, pendant quatre heures, jusqu'à ce que le reste de l'armée française rattrape son retard. Lors d'une contre-attaque de la cavalerie autrichienne, le cheval de Ney tombe et ce dernier est fait prisonnier. Sous les coups de cette attaque, la gauche autrichienne s'effondre et, dans la poursuite, les hussards font 4.000 prisonniers et prennent deux drapeaux. De son côté, l'aile gauche française commandée par Championnet, réussit à chasser les Autrichiens d'Altenkirchen et de Kerathh.

L'armée autrichienne perd en tout 3 000 hommes tués ou blessés et 7 000 prisonniers. Les Français prennent vingt-quatre (ou vingt-sept) canons, sept drapeaux et une soixantaine de charriots dans ce succès majeur. L'offensive réussie de Hoche est cependant stoppée par la nouvelle des préliminaires de Leoben qui conduiront au traité de Campo Formio. La bataille de Neuwied est inscrite sur l'Arc de Triomphe à Paris.¹⁹

¹⁹ Source : Stringfixer.com

19 AVRIL

19 avril 1706 : Calcinato

Cette bataille très oubliée s'inscrit dans la campagne de Lombardie, qui fut, chronologiquement le premier théâtre d'opérations de la guerre de Succession d'Espagne. Gagnée par le duc de Vendôme, elle fait écho à celle de Cassano, remportée l'année précédente par le même général.

L'armée française paraît inopinément devant une armée impériale de 15 000 hommes retranchés sur la rivière de la Chiésa, entre Monte-Chiaro et Calcinato, dans le Bressan. Vendôme donne ordre à ses troupes d'essuyer, sans tirer, une décharge générale et de marcher ensuite à l'ennemi à la baïonnette, en tirant sur lui à bout portant.

Le comte de Reventlau, général autrichien, avait ordonné de laisser les Français avancer à vingt pas, espérant ainsi détruire toute leur infanterie par le feu de sa mousqueterie.

Ces troupes exécutèrent ponctuellement l'ordre qu'elles avaient reçu. Les Français montèrent, par des chemins assez rudes, la côte qui les séparait des Impériaux, et se rangèrent sur le plateau, vis-à-vis des ennemis. Ils avaient ordre de ne point tirer du tout. Comme M. de Vendôme jugea à propos de ne point faire attaquer qu'on eut pris une cassine²⁰ qui se trouvait sur la droite, les troupes demeurèrent un long espace de temps à se regarder de très près. Elles reçurent enfin l'ordre d'attaquer. Les Impériaux les laissèrent approcher à vingt ou vingt-cinq pas, tirèrent bien de sang-froid et avec toutes les précautions, mais ils furent rompus avant que la fumée fut dissipée. Il y eut beaucoup d'Impériaux tués à grand coups de fusils et de baïonnettes. Le désordre fut général dans leurs rangs.

Trois mille hommes demeurèrent sur le champ de bataille, autant furent prisonniers. Six pièces de canon, mille chevaux et presque tout leur bagage demeurèrent au pouvoir des vainqueurs, qui ne perdirent pas huit-cents soldats.²¹

²⁰ Petit fort.

²¹ Source : *Nouveau dictionnaire historique des sièges et batailles les plus mémorables*, 1808

21 AVRIL

21 avril 1796 : Mondovi

La bataille de Mondovi (dans le Piémont, province de Coni), s'inscrit dans la série des batailles livrées par l'armée française commandée par Bonaparte, aux troupes austro-piémontaises au début de la campagne d'Italie de 1796-1797. L'armée piémontaise est ici commandée par le général Colli.

Le champ de bataille

Le village de Vico couronne en amphithéâtre le coteau bordant au nord le petit bassin au fond duquel s'élève le dôme de Notre-Dame de Vicoforte. Son contour étendu, accessible de toutes parts, le rend impropre à être défendu, surtout la partie vers le levant, plus basse que l'autre. Dans le prolongement des coteaux de Vico qui se lient à la colline portant la ville de Mondovi, se trouve une colline dont un petit rideau forme au pied une espèce de contre garde, dont les pentes finissent sur l'Ellero. Son saillant, tourné vers la venue de Vico a comme des flèches qui le couvrent dans les buttes situées au long de cette venue, dont la principale, appelée le « briquet », facile à mettre hors d'insulte.

Dispositions des Sardes.

Les troupes de la droite sont laissées en avant de Vico, les autres rangées à grands intervalles à découvert autour de ce village et au long du grand chemin qui mène à Mondovi.

Une batterie de 2 pièces est postée à l'extrémité orientale de la petite butte située vers le milieu du coteau bordant le village de Vico. Des bataillons de grenadiers s'entassent au « briquet » sous la protection d'une batterie de 6 pièces. L'objectif de Colli est de retarder au maximum l'avance française afin de lui permettre de vider les magasins situés dans Mondovi avant d'effectuer sa retraite vers le nord.

Disposition des Français.

Vers 15h, Bonaparte quitte Lesegno, passe le Cursaglio à Prata, se dirige vers le Bric della Guardia d'où il embrasse l'ensemble des opérations. Les ordres sont donnés :

- Meynier se portera sur le champ avec ses troupes sur la position de la Biccoca afin de prolonger les corps en mouvement sur sa gauche (Serrurier) et soutenir l'attaque qui va être menée sur Mondovi. Attention sur votre droite.
- il enjoint à Serrurier et Masséna d'attaquer sur toute la ligne.

La bataille

Vers 4h du matin, la cavalerie traverse ; Stengel a avec lui le 5^e dragon et 25 hussards du 1^{er} régiment. Le reste est aux ordres de Beaumont. Au jour, vers les 8 h, c'est au tour de l'infanterie ; Meynier passe au pont de Lesegno, il s'avance vers Vico, embrassant par sa droite les coteaux de Briaglia. Dommartin par la grande route de la Torre à St-Michel, Fiorella passe à gué la Corsaglia vis-à-vis des Molline, enfin Guyeux et Pelletier par les hauteurs de Bellana.

Les avant-postes ennemis se replient sous l'avancée rapide des Français en direction de Vico.

Les premiers coups de canon tirés par l'avant-garde de Guyeux, partie à la droite de la chapelle St-Stefano ébranlent les troupes qui étaient postées sur la Costa dans les prés au-dessous de Poggio. Dès que les tirailleurs de la colonne de Dommartin commencent à se montrer, les troupes Piémontaises se débandent.

L'arrivée de Meynier venant de Pra presse la retraite des corps de la gauche piémontaise qui de très bonne heure, abandonnent St-Giovanni.

Fiorella descend à la course par le bric Ceirole et se met à l'abri derrière la petite maison de Blengine, qui est à l'extrémité du contrefort, du feu qu'on lui faisait de la Madona (sanctuaire) et de l'extrémité du bric St-Roc.

Les Piémontais, postée sur la Costa dans les prés au-dessous de Poggio, se mettent dans le plus grand désordre ; ils abandonnent très rapidement leurs positions ; la plus grande partie se retire par le village pour être plus à l'abri de la mousqueterie. Le corps de Colli se rallie et prend position sur le petit contrefort de Vuril et Blangin-Soprano.

Dès que Fiorella s'aperçoit que Guyeux fait des progrès, il se jette dans les cours et le bâtiment de la Madona. La fusillade est très vive sur les petits plateaux qu'on trouve sur les flancs du village, des murs d'enceinte qu'offrent ses jardins et au château. On tire aussi dans la grande rue près de l'église. Plusieurs régiments ennemis sont déjà à ce moment absolument désorganisés dans le village. Les Français profitent avec rapidité et audace du moment de désordre dans le village qu'a occasionné leur attaque.

Le chemin, traversant une butte, forme une espèce de défilé que gardaient les grenadiers Royaux ; Ils tiennent ferme un moment sur le flanc droit du village en avant de la chapelle de St-Joseph.

2 pièces placées sur Mercato Vecchio, tentent un moment de ralentir l'ardeur des assaillants en tirant quelques coups sur les têtes de colonnes, mais avec peu de succès. Les 2 pièces sont forcées de se retirer, parce que, pendant que les tirailleurs français échangent des coups de fusil avec leurs adversaires, Fiorella gagne les derrières par la route qui passe au sud et au-dessous de Pasquero.

Meynier se jette dans le vallon de Mons, afin de passer la planche du fossé d'Otteria pour menacer de tourner les troupes encore dans Vico.

Les chasseurs de Colli, derrière les murs des bâtiments du Pilon de Vuril, arrêtent l'avance Française pendant un moment, par un feu très vif. Ils sont soutenus par la batterie et les feux de peloton des grenadiers posté au « briquet ».

La manœuvre consistant à étendre les ailes pour embrasser la position ennemie en tenant le centre hors de la portée du canon du « briquet », dispose l'armée française en croissant, bordant les coteaux et les buttes en face de celles qu'occupaient les Piémontais. Les tirailleurs répandus dans les fonds redoublent d'audace et de nombre, le feu se fait de plus en plus près, tirant sur l'artillerie du « briquet » et les troupes qui la soutenaient. Cette lutte est soutenue près de 2 heures par divers bataillons de grenadiers, en se relayant.

Un officier français, avec quelques soldats, monte jusqu'aux canons. On assure que, pour y parvenir, il se donne pour parlementaire, arrivé aux pièces, ils sabrent les canonnières. Cependant, la petite troupe est assaillie si vivement qu'ils redescendent la pente rapidement. Le feu redouble de la part des grenadiers sardes. Les Croates se jettent avec bravoure dans le bois au-dessous des Moje, y poursuivent les Français et les repoussent jusqu'au pilon de Vuril.

Bonaparte dispose des pièces au bric Ste-Agnès et dans les vignes vis-à-vis du « briquet » un peu au sud-est du pilon de Vuril. L'artillerie française bat la butte et les troupes avoisinantes.

Au même moment, le général Colli, fait marcher à l'ennemi tous les corps qui étaient à Vico au matin et aussi un bataillon de Stetler pour soutenir les troupes du « briquet ». Ces renforts sont placés à la droite et à la gauche de la butte, mais n'y resteront pas longtemps. Dichat est mortellement touché.

Le 9^e régiment de grenadiers sarde souffre beaucoup. Les grenadiers de Chiusa, menacé d'être tourné, sont forcés d'abandonner leur position et se jettent sur la gauche du « briquet » dans le vallon des Moje.

Vers 14 h, l'officier le plus ancien chez les Sardes, le chevalier Ulerlini a pris le commandement sur la butte du « briquet ». La 16^e demi-brigade légère française monte en tête à l'assaut de la butte. Un instant elle est arrêtée par le feu meurtrier de l'ennemi; mais le 3^e bataillon en tête pousse en avant. Près d'être enveloppé par sa droite, attaqué vivement de front et sur le flanc gauche, Ulerlini prend le parti d'abandonner la position, y laissant l'artillerie faute de chevaux, sans même l'enclouer. Lui et ses hommes se précipitent dans le vallon des Moje. Le 3^e bataillon de la 16^e demi-brigade légère en profite et emporte la butte. À peine ceux-ci paraissent que l'artillerie postée à Li Gari et St-Croce commence à faire feu sur eux. Les Français retournent aussitôt l'artillerie prise sur la butte et répondent au feu des batteries ennemies.

Le bataillon sarde Stetler et les compagnies de grenadiers qui étaient en arrière à la gauche de la butte avaient été contraints eux aussi d'abandonner leurs positions. Les Français poursuivent leur attaque de tout côté. Les grenadiers occupant les maisons de la Moje sont capturés, les grenadiers de Varax sont harcelés. La légion légère qui occupait Li Gari est forcée par Gueux de se replier sous Mondovi.

Si le désordre a été considérable à Vico dans la matinée, il l'est davantage encore dans cette circonstance ; la grande route est pleine de fuyards. La porte de Mondovi est fermée et gardée par un piquet de dragons. Les troupes refluent sur la rive gauche de l'Ellero.

Vers 15h, Bonaparte accourt sur le « Brichetto ». De son côté, Colli, obligé d'abandonner Mondovi à sa propre défense, y laisse le régiment Aux gardes, un bataillon Stetler, quelques compagnies du régiment Tortone et les artilleurs nécessaires au service des pièces de la citadelle.

Vers 16h, la cavalerie, sous Beaumont, suit l'infanterie. Stengel avec le 5^e dragons et 25 cavaliers du 1^{er} hussard se porte sur la rive gauche de l'Ellero.

L'alarme se répand parmi l'infanterie sarde complètement découragée, battue, harassée, prenant un peu de repos sur la rive gauche de l'Ellero avant d'effectuer la retraite. On apprend que la cavalerie française a gué la rivière vers Pietra. Le colonel sarde Chaffardon, des dragons du Roi charge avec 125h (2^e et 4^e escadrons). La charge est vigoureuse, le général Stengel est mortellement blessé.

La ville de Mondovi se rend, vers 18h, après un bombardement soutenu d'une heure. Une partie des troupes piémontaise fait retraite sur Fossano, l'autre sur la Madonna dell' Olmo aux environs de Coni.

Pertes côté sarde : plus de 9000 prisonniers, 900 blessés, et 10 officiers généraux supérieurs (Stettler, Flayes.)

Conséquences

L'armée française, ayant définitivement séparé les Sardes de leurs alliés autrichiens, occupe la ville d'Alba, le 26 avril 1796 et proclame la République d'Alba, République qui eut une vie très brève, puisque, deux jours plus tard, le 28 avril, avec la signature de l'armistice de Cherasco au palais Salmatoris, Victor-Amédée III de Sardaigne récupère Alba et garde le contrôle de Turin, mais cède aux Français les forteresses de Coni, Ceva, Alexandrie et Tortona, en concédant en outre le libre passage des troupes françaises à travers le Piémont pour poursuivre la guerre contre l'Autriche.

Le 15 mai 1796, avec le traité de paix signé à Paris, le royaume de Piémont-Sardaigne cède le comté de Nice et la Savoie à la France.

22 AVRIL

22 avril 1676 : Agosta

14 mois après celle de Stromboli (voir 11 février), la bataille navale d'Agosta oppose, au large des côtes siciliennes, dans le cadre de la guerre de Hollande, une flotte française commandée par Duquesne à une flotte combinée, espagnole et hollandaise, commandée par don Francisco de la Cerda et Ruyter. Elle est connue aussi sous les noms de bataille du Mont-Gibel et bataille de Famagouste. Le port d'Agosta, appelé actuellement Augusta, est situé à une vingtaine de kilomètres au nord de Syracuse, sur la côte est de la Sicile.

Contexte

Pendant la guerre de Hollande (1672-1678), la ville de Messine se révolte contre les Espagnols. Soumise à un blocus, elle appelle à son secours le roi de France. Celui-ci accepte la demande et envoie une flotte sur les côtes de Sicile, en 1674 avec Valbelle, en 1675 avec Abraham Duquesne et en 1676 sous le commandement du duc de Vivonne. L'escadre bleue est alors commandée par Duquesne, la blanche et bleue par le chef d'escadre de Preuilly-d'Humières.

Le ravitaillement des révoltés doit être assuré par des convois, surtout de blé. Le premier convoi avec Jean Baptiste de Valbelle se présente le 29 septembre 1674 avec 6 navires de guerre, 3 brulots et 2 transport de vivres qui réussissent à entrer dans le port de Messine en dépit des tirs du fort San Salvatore occupé par les Espagnols, qui se trouve sur la jetée du port, face à l'extérieur. Messine avec une population d'environ 100 000 personnes, a besoin de grandes quantités de vivres, subissant un blocus terrestre et naval des Espagnols.

Les Espagnols, depuis leurs bases de Calabre, saisissent de nombreux navires chargés de ravitailler la ville, qui est constamment soumise aux incursions et aux bombardements des Espagnols. Les Français une fois à terre, investissent le fort San Salvatore, creusent des tranchées et installent des batteries. Ils réussissent à prendre une embarcation avec des vivres et des munitions pour le fort, réduisant la capacité de défense de celui-ci. Le 8 octobre le fort se rend, faute de poudre.

En Espagne, une escadre réunie à Barcelone, qui se préparait à partir pour le Roussillon, reçoit l'ordre d'appareiller pour la Sicile. Elle comprend 21 navires de guerre aux ordres de Melchior de la Cueva, plusieurs galères aux ordres du marquis Del Viso pour celles d'Espagne, de Filippo Doria pour celles de Gêne, du prince Ludovisi pour celles de Naples et du prince de Montesachio, Andrea D'Avalos, pour celles de Sicile.

Le 10 octobre les Espagnols se présentent devant le détroit de Messine et bombardent le port, mais doivent renoncer à lancer leurs brûlots à cause du vent contraire. Les navires français restant à l'abri du port, les Espagnols se dirigent vers Milazzo.

Après quatre jours d'attente, les navires français quittent le port et se dirigent vers la France. Depuis la côte de la Calabre, les Espagnols envoient des navires patrouiller devant Messine, empêchant l'arrivée de vivres, effectuant de temps en temps des débarquements pour lancer des coups de mains. Une épidémie de choléra se déclare dans la population affaiblie par la famine, et cause 400 morts parmi les équipages des navires espagnols. Le 24 décembre des renforts arrivent d'Espagne.

Des difficultés en Afrique du Nord, le Peñón de Alhucemas en 1673, les places fortes de Ceuta en 1674, Oran en 1675, obligent les autorités espagnoles à dérouter des ressources vers ces places et à chercher une alliance avec les Provinces-Unies.

Les Hollandais décidés à venir en aide à l'ennemi de leur ennemi envoient une flotte en Méditerranée, sous le commandement de l'amiral Ruyter. Dans la lettre du 26 juillet 1675 que le Stathouder adresse à Ruyter, il lui donne l'ordre d'aller trouver :

« ... l'armée navale d'Espagne, afin que, celle-ci étant jointe à la flotte des États, elles allassent ensemble, avec la bénédiction de Dieu, faire rentrer Messine sous l'obéissance du roi d'Espagne. »

L'accord hispano-hollandais stipule l'envoi par les Provinces-Unies de 18 navires de guerre de 44 à 80 canons, 6 pataches de 10 ou 16 canons, 2 frégates et 6 brulots, mais la campagne manque de véritable intérêt pour les Pays-Bas et la flotte hollandaise est faible et mal équipée. Ruyter est un adversaire du Stathouder dans la politique intérieure des Provinces-Unies et c'est la raison pour laquelle c'est lui qui reçoit l'ordre de commander cette flotte : tous les deux savent que c'est une mission impossible.

Sur place, le duc de Vivonne décide de s'emparer d'Agosta, centre de ravitaillement espagnol et base intéressante pour surveiller la côte méridionale de Sicile. La place est prise le 12 août 1675.

Le 26 septembre 1675, les Hollandais se présentent à Cadix, puis après deux mois d'attente, lèvent l'ancre pour Barcelone, d'où ils partent le 29 novembre, en compagnie du galion espagnol Nuestra Señora del Rosario de 50 canons aux ordres de Mateo de Laya. Le 23 décembre ils sont devant Milazzo, ayant été obligés de séjourner en Sardaigne à cause d'une tempête. Une partie des navires hollandais ira à Palerme pour réparations.

Le 6 janvier 1676 une partie des navires hollandais, le galion espagnol Nuestra Señora del Rosario, et plusieurs galères lancent une attaque combinée avec l'infanterie contre le fort d'Ibiso, qui se rend après trois heures de combat.

Le 7 janvier, 30 voiles françaises font leur apparition près des îles Lipari, avec le vent en leur faveur. C'est l'escadre de Duquesne, avec, à l'avant-garde Preuilly d'Humières et, à l'arrière-garde, Jean Gabaret. La flotte ennemie se divise en trois corps, l'avant-garde avec Verschoor, le centre avec Ruyter, l'arrière-garde avec Jan den Haen. Celui-ci n'aura pas une attitude coopérative avec les Espagnols, en dépit des ordres reçus, et les relations entre Ruyter et Den Haen ne sont pas non plus des meilleures, ce dernier s'estimant victime d'une injustice. Le 8 janvier, vers 10 h, le duel d'artillerie commence, et après trois heures, les Français envoient un brûlot contre le navire de Ruyter, qui le repousse, ainsi que deux autres brûlots. À la tombée de la nuit les galères espagnoles se joignent à l'escadre ennemie. Elles prendront en remorque les navires touchés. L'amiral hollandais Verschoor trouvera la mort au cours du combat. Les deux adversaires ayant souffert du combat, passent la nuit à réparer les navires.

Les jours suivant, douze navires aux ordres du marquis d'Almeras se joignent à Duquesne depuis Messine, et neuf navires du prince de Montesarchio se joignent à l'escadre alliée. Les officiers coalisés réunis en conseil décident de ne pas reprendre le combat. Ils escomptent que les forces françaises seront prochainement diminuées par le départ de navires français partant pour aller chercher du ravitaillement en France, et sur le manque de poudre à bord des navires. Dans le même temps, les officiers français décident de ne pas reprendre la bataille, en raison du manque de munitions (ils n'ont plus que six heures de poudre) et de contourner l'île pour rentrer à Messine par le sud, afin d'éviter ainsi les navires des coalisés.

Au cours du trajet, devant Syracuse, les galères espagnoles aux ordres du marquis de Orani, de Silva y Mendoza, réussissent à reprendre le galion la Madonna del Popolo, capturé par les Français le 11

février 1675. Peu de jours après, l'escadre hollandaise décide de se retirer, en vertu de l'accord, et met le cap sur Naples. Près de Liorna, Ruyter reçoit l'ordre de continuer la coopération avec les Espagnols, et retourne vers Milazzo, où il se présente le 20 mars. Le lendemain a lieu une réunion à bord du navire Nuestra Señora del Pilar où il est décidé d'attaquer Messine depuis la mer et l'intérieur, avec 3 000 soldats d'infanterie et 600 cavaliers, les Espagnols voulant profiter du mécontentement de la population de Messine envers les Français, pour s'appuyer sur une révolte populaire. L'opération commence par l'attaque terrestre, les galères assurant l'appui feu. Les soldats espagnols avancent par San Salvatore dei Greci au nord de la ville, prenant de nombreuses positions françaises. Au cours des combats, le comte de Buquay, chef de l'infanterie espagnole meurt ; privée de son chef, l'infanterie espagnole cède et finit par se replier.

Devant ces faits, la flotte ennemie change de plan et se dirige vers Agosta, pénétrant dans le port, bombardant les positions françaises, et brûlant plusieurs navires.

Les forces en présence

Flotte française (A. Duquesne)

- Avant-garde (d'Alméras) : 1 vaisseau de 74 canon, 1 de 72, 1 de 60, 1 de 53, 2 de 54, 1 de 50, 1 de 38.
- Corps de bataille (Duquesne) : 1 de 80, 1 de 72, 2 de 60, 2 de 56, 1 de 54, 1 de 50, 3 de 46.
- Arrière-garde (Gabaret) : 2 de 72, 1 de 70, 1 de 60, 2 de 56, 2 de 54, 1 de 50, 1 de 46.

Flotte hispano-hollandaise

La flotte est commandée, conformément à ce qui était convenu entre l'Espagne et la Hollande, par don Francisco de la Cerda.

- Avant-garde (Ruyter) : 1 vaisseau de 76, 1 de 70, 1 de 60, 1 de 54, 1 de 50, 1 de 46, 2 de 36, 1 de 34 ;
- Corps de bataille : 1 vaisseau de 76, 1 de 68, 1 de 64, 1 de 60, 1 de 54, 1 de 50, 3 de 46, + 10 navires plus légers ;
- Arrière-garde (den Haen) : 1 de 76, 1 de 68, 1 de 60, 1 de 50, 3 de 46, 1 de 34.

+ une dizaine de galères espagnoles.

Le combat

Au matin du 22 avril, la flotte française, qui a quitté Messine et fait voile vers le sud, est à 6 lieues (25 km) d'Agosta. Le vent souffle du nord-ouest, la mer est très calme. L'intention de Duquesne est d'y mouiller pour se ravitailler en munitions.

La flotte alliée est signalée au sud. Les deux flottes commencent à former leur ligne de bataille. À 11h, le vent passe au sud puis tombe. À 15h, une brise légère revient, soufflant du sud-sud-est, donnant l'avantage du vent à l'ennemi.

La flotte alliée suit une route qui l'amène à couper celle de la ligne française. De la sorte, ce sont les avant-gardes qui entament le combat. Rapidement, trois des capitaines français sont hors de combat : d'Alméras et Tambonneau sont tués, Cogolin est gravement blessé ; l'escadre bleue²² menace de se briser. Mais Valbelle en prend le commandement et rétablit la situation.

²² A partir de la fin du XVII^{ème} siècle, l'organisation du combat naval tend à se fixer et même à se figer pour plus d'un siècle. Les armées navales sont divisées en trois escadres : avant-garde (bleue-blanche chez les Français, blanche chez les Anglais), corps de bataille (blanc chez les Français, rouge chez les Anglais) et arrière-garde (bleue chez les Français, bleue chez les Anglais). Le chef de chaque escadre est au centre de son unité ; les ordres sont transmis par signaux au moyen de pavillons. Comme les navires sont rangés en ligne de file, une frégate, sur le côté, est chargée de répéter tous les signaux faits. Elle n'est pas censée prendre part au combat.

Pendant ce temps, le centre espagnol, est resté à distance et les tirs d'artillerie sont de peu d'effet. Le vice-amiral (Jan den Haen) suit les Espagnols et reste aussi à distance.

Duquesne envoie alors le signal de forcer de voiles. Ainsi, compte tenu de l'apathie apparente de l'amiral espagnol, il pourrait tenter d'assaillir avec le gros de ses navires la seule escadre de Ruyter. Celui-ci voit le danger et fait masquer ses voiles et la ligne française défile devant les Hollandais. L'Eendracht se retrouve opposé au Saint Esprit de Duquesne, mais aussi aux deux vaisseaux qui l'accompagnent, Le Sceptre, de Tourville, et Le Saint Michel, de Preuilly d'Humières. Les trois navires français ont peu souffert du combat, alors que le Hollandais vient de combattre durement l'avant-garde française. Peu de temps après, Ruyter est gravement blessé, son navire sort de la ligne mais involontairement semble-t-il. Callenburg le ramène au combat.

Les navires espagnols et hollandais du vice-amiral den Haen se sont rapprochés mais sans être aussi près que les navires de Ruyter. Seuls les trois derniers hollandais se sont mis à portée de pistolet, au point que les capitaines français peuvent les héler, les défiant de tenter l'abordage.

Le combat d'artillerie continue jusqu'au soir. Pour conserver la ligne de bataille, les flottes tendent à s'éloigner l'une de l'autre, les Français dérivant sous le vent. Les alliés cherchent à rester au vent, aidés par les galères qui prennent en remorques les vaisseaux les plus dégradés.

La nuit se passe à réparer. Au matin du 23, la mer a fraîchi, les remorquages deviennent difficiles. Les alliés mettent le cap sur Syracuse, ce n'est que le 25 que Duquesne peut se présenter devant ce port. Les alliés ne sortent pas et les Français retournent à Messine le 29, sur ordre de Vivonne, vice-roi de Sicile.

Suites du combat

Les Français perdent leur plus redoutable adversaire. Ruyter, qui meurt des suites de ses blessures le 29 avril 1676, à Syracuse. Qualifié d'« homme qui faisait honneur à l'humanité » par Louis XIV, nommé duc de Ruyter et fait Grand d'Espagne à titre posthume, ses restes seront ramenés en Hollande.

Les flottes espagnoles et hollandaises regagnent la rade de Palerme, où elles seront à nouveau défaites le 2 juin de la même année, à la bataille de Palerme.

22 avril 1809 : Eckmühl

La bataille d'Eckmühl s'est déroulée en Bavière, au cours de la guerre de la Cinquième Coalition. Les troupes françaises et alliées, sous les ordres de Napoléon I^{er}, remportent une importante victoire sur l'armée autrichienne.

Contexte

L'Autriche, profitant du borbier espagnol et poussée par l'Angleterre, décide de reprendre la lutte contre la France. Au début d'avril 1809, sans déclaration de guerre, l'armée autrichienne envahit la Bavière et pénètre dans le grand-duché de Varsovie. À la tête d'une armée de 200 000 hommes, Napoléon part à la rencontre de l'armée autrichienne commandée par l'archiduc Charles, frère de l'empereur François II d'Autriche.

Enjeu

La bataille livrée à Eckmühl, localité aujourd'hui intégrée à la commune de Schierling (Bavière, entre Ratisbonne et Landshüt) devait être, pour Napoléon, la bataille décisive qui devait précéder la prise de Vienne.

Déroulement

Napoléon entreprend de pousser le corps de Lannes vers cette région qui décidera du sort de la campagne. Accompagné des maréchaux Berthier et Masséna, l'empereur, parti de Landshut, se dirige vers le nord pour gagner Eckmühl où se trouve l'avant-garde de l'armée autrichienne. Dans un premier temps, Napoléon entreprend d'enfoncer le centre autrichien et de détruire sa gauche à Eckmühl, puis de se tourner vers l'armée de l'archiduc Charles en empruntant la route de Ratisbonne.

Les troupes de Lefebvre et de Davout sont chargées de repousser les Autrichiens sur la route d'Eckmühl à Ratisbonne, tandis que Vandamme avance sur Eckmühl et repousse les troupes adverses vers le défilé de Hagelstadt. De l'autre côté, Lannes progresse en direction de Ratisbonne.

En face, l'archiduc Charles est préoccupé par le défilé et les ponts sur le Danube qu'il lui faudra franchir si la situation tourne mal.

Le 22 avril à midi, la droite autrichienne attaque les forces de Davout en direction d'Abach. La réaction de Davout est immédiate, il lance ses divisions contre l'ennemi. Par le sud, la brigade wurtembergeoise de Vandamme marche sur Eckmühl, dont elle parvient à s'emparer vers 14 heures.

La division de Saint-Sulpice suit le mouvement et s'empare d'une grande batterie autrichienne positionnée au nord-ouest de la ville. Pendant ce temps, la division Gudin, qui appartient au corps provisoire de Lannes, parvient à s'emparer d'une hauteur boisée située au nord d'Eckmühl, sans grande résistance. Il poursuit son avance et sera rejoint dans la soirée par la division Morand.

La division wurtembergeoise, suivant de près la division Morand, depuis le village de Seligenthal, près de Landshut, avance en direction d'Eckmühl et se positionne près d'Eggolsheim.

La bataille est rude mais, en fin de journée, les 64 escadrons des divisions de cuirassiers Saint-Sulpice et Nansouty et comprenant également des éléments bavarois et wurtembergeois, réunis en une seule masse, livrent combat à l'infanterie et à la cavalerie autrichiennes. La cavalerie menée par l'archiduc Charles échoue à arrêter les cuirassiers français et l'armée autrichienne fait retraite. La poursuite s'interrompt près de Köfernig en raison de l'épuisement des chevaux.

Au soir, peu après la charge de Nantsoury et de Saint-Sulpice, l'empereur, ayant pris conseil auprès de ses généraux, décide d'abandonner la poursuite et de laisser reposer ses troupes harassées par des combats incessants.



Le maréchal Davout

Bilan - Suites

Napoléon n'a pas livré à Eckmühl le combat décisif qu'il avait prévu au petit matin du 22 avril 1809, même si la bataille est l'une des plus importantes de la campagne d'Autriche. Il remporte la victoire en infligeant des pertes relativement élevées à l'ennemi, mais ne parvient ni à l'écraser, ni à empêcher son repli.

Le maréchal Davout et le général Vandamme se distinguent particulièrement au cours de cette bataille. Davout est nommé prince d'Eckmühl par Napoléon peu après. Le général Cervoni, qui s'était illustré à Lodi (voir 10 mai) avec Bonaparte, est tué par un boulet de canon lors de cette bataille.

25 AVRIL

25 avril 1707 : Almanza

Cette bataille eut lieu durant la guerre de Succession d'Espagne, sur le front espagnol dans la province espagnole d'Albacete (Castille-Manche).

Le duc de Berwick, bâtard du roi d'Angleterre Charles II, passé au service de France, remporta à Almanza (ou Almansa), à la tête d'une armée franco-espagnole, une grande victoire sur les troupes luso-britannico-hollandaises de l'archiduc Charles, commandées par lord Galloway, comte de Ruvigny, huguenot passé au service d'Angleterre, et par le marquis des Minas. Cette victoire rendit le trône à Philippe V. Elle est probablement la seule bataille de l'Histoire à avoir opposé des troupes françaises commandées par un Anglais à des troupes anglaises²³ commandées par un Français.



Bataille d'Almansa

Depuis plusieurs semaines, les Anglo-Espagnols cherchaient le contact avec l'armée franco-espagnole, qui évitait le combat. Le 25 avril 1707, cette dernière fit halte entre Almanza et Caudete, Lord Galloway et le marquis de las Minas attaquent, mêlant en plusieurs colonnes infanterie et cavalerie, pendant que Berwick a disposé ses troupes en deux lignes minces d'infanterie, avec sa cavalerie sur les ailes et son artillerie devant.²⁴

Les Anglais firent d'abord plier la première ligne de l'aile droite de l'armée française ; puis le chevalier d'Asfeld, à la tête de la seconde ligne, battit les assaillants et chargea ensuite leur aile droite, la mit en fuite et poursuivit les fuyards. La victoire procéda moins d'une idée de manœuvre exceptionnelle que du fait que les troupes franco-espagnoles avaient plus de fraîcheur que leurs adversaires et que les Espagnols ont vite senti l'enjeu de la journée ; par ailleurs les communications entre Anglais et Portugais n'étaient pas aisées.

Le lendemain de la bataille, les Français firent prisonniers plusieurs généraux et 13 bataillons ennemis, dont 5 Anglais, 5 Hollandais et 3 Portugais.

La bataille d'Almansa fut décisive pour la guerre, mais n'a pas signifié la reddition immédiate du royaume de Valence. L'armée des Bourbons dut conquérir les villes et les villages qui résistaient. Xàtiva a été la première cité assiégée, au commencement de mai : l'armée des deux couronnes de France et d'Espagne ayant été divisée en deux corps, l'un, commandé par le chevalier d'Asfeld, emporta la place en quelques jours, n'hésitant pas à détruire deux monastères retranchés. La garnison, composée d'Anglais et de Hollandais, secondée par les habitants, ayant défendu le terrain

²³ Le corps expéditionnaire anglais comprend aussi un régiment de cévenols protestants commandé par Jean Cavalier, le chef des camisards. Ce régiment sera détruit dans la bataille et son chef, grièvement blessé, se retirera en Angleterre.

²⁴ Source : J.-P. Bois, Dictionnaire

rue par rue, les Franco-espagnols firent passer au fil de l'épée quiconque se trouvait pris les armes à la main. Les troupes réglées se jetèrent dans le château et, comme les Franco-espagnols ne pouvaient les y forcer qu'en s'exposant à de lourdes pertes, ils prirent le parti de faire bloquer ce château par quatre bataillons, afin de remobiliser le reste de leurs troupes pour d'autres expéditions. Xàtiva fut finalement occupée et le roi Philippe V ordonna sa destruction ; elle fut alors incendiée ; plus tard on changea son nom par celui de *San Felipe*.

3 MAI

3 mai 1800 : Engen et Stockach

Cette double bataille fut livrée par l'armée du Rhin, sous les ordres du général Jean-Victor Moreau, durant la campagne d'Allemagne de 1799-1800. L'armée, forte d'environ 100 000 hommes, était répartie en quatre corps de trois divisions chacune. Le corps formant l'aile gauche était commandé par le général Lecourbe, le centre par Gouvion Saint-Cyr, l'aile droite par Sainte-Suzanne et le corps de réserve était directement rattachée à Moreau.

Du 27 avril au 2 mai 1800, l'armée traverse le Rhin pour se mettre en bataille entre le Danube et le lac de Constance. En face d'elle se trouve l'armée autrichienne commandée par Paul Kray, qui attend les Français à Engen. Les sites d'Engen et Stockach se trouvent dans le sud du Bade-Wurtemberg et sont séparés d'environ 25 km.

Stockach (2nde bataille)²⁵

Tandis que Moreau est accroché à Engen, Lecourbe, en position de supériorité numérique, surprend l'aile gauche autrichienne commandée par le prince Joseph Marie de Vaudémont, forte de 12 000 h. alors qu'il se hâtait de rejoindre Kray.

À 7 heures, Lecourbe manœuvre pour encercler la ville. Les Autrichiens attendent les Français à la sortie des bois, mais une charge des dragons de la cavalerie de Nansouty les forces à se replier sur la ville.

Les Français rencontrent alors une vaillante résistance. L'infanterie autrichienne, bien servie par une puissante artillerie, tient bon. Les attaques répétées de Molitor sur le flanc gauche, permettent à Vandamme de menacer la retraite des Autrichiens. Devinant la manœuvre, ces derniers chargent, alors que Montrichard saisit ce moment pour attaquer le centre, l'enfonce, entre dans la ville, la traverse et gagne les hauteurs.

Débordé de partout, Vaudémont, coupé de l'armée de Kray, bat en retraite sur Moeskirch laissant 3 à 4 000 prisonniers, quelques canons, et d'importants magasins aux mains des Français.

Engen

Engen (également écrit Enghen) se trouve à proximité du lac de Constance. Moreau, pressé d'éviter la concentration des forces ennemies et n'ayant avec lui que 32 000 h, engage le corps principal autrichien sous les ordres du Général Kray, fort de 45 000 h. Celui-ci commet l'erreur de ne pas profiter de la relative lenteur de leurs mouvements pour écraser successivement les deux colonnes françaises.

La lutte pour la prise du plateau est intense. Kray l'a aménagé défensivement et équipé d'artillerie. Face à un adversaire supérieur en nombre, Moreau ordonne à Gouvion-Saint-Cyr, qui se trouvait à 20 km au nord, de venir à marche forcées pour le renforcer. Celui-ci, harcelé en chemin par les troupes légères autrichiennes fait enfin sa jonction.

Les combats sont acharnés, notamment autour du village d'Ehingen, qui est pris, perdu puis repris. Les ailers de l'armée de Kray fléchissent ; celui-ci, très combatif tout au long de la bataille, essaie de

²⁵ Une première bataille avait eu lieu près de la même ville le 25 mars 1799, perdue par les Français commandés par Jourdan.

défendre sa dernière position, mais la nouvelle de l'anéantissement du corps du prince de Lorraine par Lecourbe lui fait perdre tout espoir de recevoir des renforts et, à dix heures du soir, il décide de battre en retraite, en pleine obscurité et la mort dans l'âme. Moreau ne se lance pas immédiatement à sa poursuite, choisissant d'attendre que Gouvion-Saint-Cyr et Sainte-Suzanne aient rallié tous leurs régiments.

L'armée autrichienne eut au cours de cet engagement 4 000 morts et 8 000 prisonniers, auquel s'ajoute la perte de la quasi-totalité de son artillerie et des approvisionnements nombreux. Cette victoire, outre ces gains matériels, releva le moral de l'armée, affecté par plusieurs défaites essuyées en 1799.²⁶

²⁶ Source : Abel Hugo, 1838

4 MAI

4 mai 1734 : Ettlingen

La bataille peu connue d'Ettlingen prend place au début de la guerre de succession de Pologne. Le duc de Berwick est arrivé à Strasbourg en mars pour prendre le commandement de l'armée du Rhin. Les Impériaux, sous le commandement du Prince Eugène, sont alors campés sur une succession de vallées et de hauteurs que l'on appelle les « lignes d'Ettlingen », qui partent de Kepplemburg, dans le margraviat de Bade, et aboutissent au village de Mühlburg, sur le Rhin.

Elles constituent une sorte de vaste camp retranché naturel, renforcé par quelques ouvrages élevés par l'Electeur de Bavière en 1707. La partie des lignes qui protègent la plaine consiste en un parapet avec sa banquette et son fossé rempli d'eau, précédés de redoutes et de demi-lunes.

Accompagné du comte de Saxe, le duc de Noailles reconnaît les positions des Impériaux et se trouve vite convaincu que le seul point faible est la partie des lignes attenantes à la chaîne de la Forêt noire. Le 4 mai, de très bonne heure, le comte de Saxe conduit un détachement de hussards et de dragons accompagnés d'une colonne d'infanterie, et arrive au sommet dans la pluie et le brouillard. Après une courte attente, ses troupes se forment en colonnes d'attaque et forcent les retranchements protégés par une défense sommaire formée d'arbres entrelacés et disposés en quinconce.

La supériorité numérique et la rapidité de la manœuvre assurent le succès de cette attaque audacieuse. Maîtres du terrain, les fantassins du comte de Saxe dégagent la voie pour la cavalerie, qui précipite la retraite des Impériaux.

C'est la première affaire dans laquelle se fait remarquer le futur maréchal de Saxe face à un Prince Eugène dont les 70 ans ont sans doute pesé sur le génie militaire²⁷.

²⁷ Source : J-P. Bois, Dictionnaire.

10 MAI

10 mai 1796 : Lodi

La bataille du pont de Lodi oppose l'armée d'Italie aux armées coalisées commandées par le général Sebottendorf, sur l'Adda. Elle conclut de manière victorieuse la deuxième partie de la campagne d'Italie.

Campagne précédant la bataille

Bonaparte surprend tout le monde par son début de campagne : il sépare les armées Austro-Sardes, lors des batailles de Montenotte et Mondovì, et contraint le royaume de Piémont-Sardaigne à signer l'armistice de Cherasco, le 28 avril, puis le traité de Paris, le 15 mai. Il trompe ensuite le général autrichien Beaulieu en franchissant le Pô à Plaisance, après un petit engagement au cours duquel le général Laharpe trouve la mort, alors que le général autrichien l'attendait 80 km plus en amont, à Valenza. Beaulieu réussit néanmoins à éviter d'être tourné et à franchir l'Adda et le Mincio, mais il doit abandonner Milan. Bonaparte borde alors l'Adda à hauteur de Pizzighetone mais les défenses ennemies sont trop puissantes à cet endroit. Il longe l'Adda vers le nord et parvient à Lodi. C'est là qu'il trouve la faille dans le dispositif adverse : l'arrière-garde autrichienne, commandée par Sebottendorf, qui cherche à détruire le pont.

Le champ de bataille

Lodi est situé sur la rive droite d'un affluent du Pô, l'Adda. Devant les murs de la ville, des maisons de pêcheurs et une statue de Saint-Jean Népomucène font face au pont.

Dispositions des Autrichiens

Sebottendorf a ordre de ne rester à Lodi que 24 heures avec ses 10 000 hommes, puis de se replier de nuit sur Crema. Il dispose de 12 bataillons, 14 canons et 16 escadrons.

Il est installé sur la rive gauche où s'élèvent des levées de terre formant digue. Il a rangé ses soldats sur deux lignes : 3 bataillons de Croates au débouché du pont, appuyés par l'artillerie postée sur une langue d'alluvions au pied de la digue ; pouvant battre le pont, 5 autres, 100 pas en arrière. La cavalerie est positionnée à Fontana (1/2 h de marche de Lodi). Ce corps retranché derrière l'Adda contrôle un pont de bois sans parapet, étroit (de 6 à 8 mètres), long de 195 mètres, seul autre pont de la région sur l'Adda.

3 bataillons sont détachés à Corte di Palasio, à une lieue en aval, où se trouve un second passage (probablement un bac ou un gué). Le général Rosselmini avec 1 bataillon et 2 escadrons sont restés au-delà du pont, à Lodi, pour recueillir Wukassovitch qui rejoint avec son arrière-garde.

Disposition des Français

Le pont doit être pris intact car Bonaparte veut franchir l'Adda rapidement pour poursuivre le gros de l'armée autrichienne, qui se replie sur Mantoue. Les batteries d'artillerie françaises sont placées de part et d'autre de la ville, tenant le pont sous leur feu afin d'empêcher l'ennemi de le détruire. En amont, la cavalerie traverse à gué pour attaquer la redoute et contraindre les Autrichiens à l'évacuer. L'instant choisi est celui où la colonne française, formée dans la rue principale de Lodi, progresse sur le pont.

La bataille

Vers 9 h, à Zorlesco, les Français trouvent l'arrière-garde autrichienne. Ayant à combattre le bataillon aux portes de la ville, ils concluent de la présence même de ce bataillon que le pont ne devait pas être coupé. Vers 11 h, Vukassovich et le 2^e bataillon de Carlstadt atteignent le pont de Lodi sans encombre. Le bataillon et les deux escadrons de la rive droite se retirent aussi, sans être serrés d'assez prêt pour que les Français passent à leur suite. Vers 12 h, Bonaparte court jusqu'au débouché de ce pont et aussitôt, sous le feu adverse, fait mettre en batterie deux pièces d'artillerie à cheval de son avant-garde à la droite du pont, le long de la rive (vraisemblablement un peu à couvert), afin d'empêcher d'éventuels travaux de destruction du pont par les sapeurs autrichiens. Dans le même temps, le bataillon autrichien Nadasky rejoint la première ligne.

N'ayant que son avant-garde à sa disposition, Bonaparte attend l'arrivée de renforts pour essayer de passer le pont. Vers 17 h, une canonnade violente commence de part et d'autre, car au fur et à mesure de l'arrivée des renforts (Masséna avec son avant-garde commandée par le général Cervoni), une batterie plus imposante de 28 canons est constituée au pied du mur d'enceinte qui fait face au pont et le long de la rive. Un feu nourri est ouvert sur l'artillerie autrichienne, qui, entièrement découverte, est très éprouvée et doit retirer ses pièces un peu en arrière pour échapper à des salves de mitrailles très efficaces.

Vers 18 h, Bonaparte résout d'enlever le pont de vive force : il forme une colonne serrée avec ses grenadiers et carabiniers réunis, qu'il cache au plus près du débouché du pont. Les Savoyards (combattant du côté français) du 2^e régiment de carabiniers reçoivent la mission d'être les premiers à franchir le pont. Le général en chef envoie également chercher un gué au sud, et Beaumont au nord, avec ses cavaliers qui doivent normalement déboucher dans deux heures à droite et à gauche des Autrichiens, forçant la décision.

Dès que le feu des batteries ennemies ralentit, la colonne d'infanterie s'ébranle sur le pont, soutenue par le feu de ces pièces et malgré le feu des canons adverses. Les Autrichiens retiennent leur feu puis tirent à mitraille sur les premiers qui s'engagent. Autour de Dupas, c'est un massacre, l'assaut se rompt. Voyant que ce coup d'arrêt peut tout perdre, les généraux réagissent, Masséna, Dallemagne, Lannes, Berthier et Cervoni, suivis par leurs aides de camp, se ruent en avant aux cris de « Vive la République ». Cette charge des chefs fait merveille. Passé le milieu du pont, des carabiniers savoyards et dauphinois remarquent que la profondeur du fleuve diminue d'un coup. Ils se glissent dans le flot et poursuivent l'attaque jusqu'au débouché du pont en hurlant. Au même moment, en quelques minutes, deux compagnies abordent l'autre rive par le pont. La première salve a couché de nombreux soldats, mais la fumée gêne les artilleurs autrichiens et ces derniers sont sabrés par les carabiniers du 2^e bataillon alors qu'ils rechargent leurs pièces.

Entre temps, Beaumont passe un gué à Mozzanica (à une demi-lieue au nord de Lodi), mais la traversée du passage s'avère plus difficile que prévu, et Beaumont ne peut pas coopérer efficacement à l'attaque. La division Masséna suit les grenadiers : Cervoni a passé le pont. Joubert traverse et se porte à sa gauche. Augereau, qui arrive à son tour, se porte lui aussi sur le pont.

Le 25^e chasseurs à cheval passe sous le commandement du général Rusca. Une partie du régiment est chargé, de concert avec un corps d'infanterie légère, de se porter sur le pont de Lodi, tandis qu'un deuxième contingent galope jusqu'à l'Adda qui est passé à la nage, afin de couper la retraite de l'ennemi. Le régiment passe le pont le premier, immédiatement après les premières troupes d'infanterie, qui se sont dispersées à droite et à gauche. Le 25^e charge l'ennemi sur la grande route et lui prend plusieurs pièces de canon défendues par les hulans et hussards autrichiens qui, chargés à plusieurs reprises, sont obligés d'abandonner le terrain. Les chasseurs les poursuivent et leur tuent ou prennent beaucoup de monde et de chevaux. Les deux lignes autrichiennes cèdent : les bataillons autrichiens sont repoussés sans peine et l'artillerie enlevée. La cavalerie autrichienne charge mais les Français lui opposent un mur de baïonnettes.

Sebottendorf rallie alors son infanterie à Fontana, sous la protection de sa cavalerie et de la brigade Nicoletti. Les hussards hongrois du régiment *Meszaros* arrêtent la progression de l'infanterie française. Les premières unités de Beaumont arrivées sur le flanc droit ennemi sont repoussées par les hussards hongrois. Un peu au sud, des éléments du 25^e chasseurs à cheval passent tant bien que mal l'Adda à la nage. Les Napolitains chargent les éléments de la division Augereau qui était en train d'attaquer Cantonada. Vers 19 h, lors de leur repli au sud, les Napolitains se heurtent à la division Masséna qu'ils arrivent à contourner afin de poursuivre leur repli sur Benzona. La fatigue de l'infanterie empêche les Français de poursuivre.

Bilan

Les pertes françaises sont estimées de 500 à 900 hommes. Les Autrichiens se replient en assez bon ordre (le régiment Terzy fait l'arrière-garde avec la cavalerie) sur Benzona, puis dans la nuit à Crema, mais ils ont perdu 21 officiers, 2 015 hommes (dont 277 Napolitains), 235 chevaux, 12 canons, 2 obusiers et 30 caissons.

Bonaparte entre à Milan quelques jours plus tard. Après avoir conquis le Piémont, l'armée française s'empare de la Lombardie, et élimine une armée de l'empereur d'Autriche.

11 MAI

11 mai 1689 : Bantry

La bataille de la baie de Bantry (sud de l'Irlande) est un épisode de la guerre de la Ligue d'Augsbourg.

Forces en présence

La flotte de la Ligue était commandée par Arthur Herbert.

La flotte française était aux ordres du marquis de Châteaurenault. En dehors des opérations côtières à La Rochelle en 1627-1628, la bataille de la baie de Bantry est la première bataille entre vaisseaux anglais et français depuis 1545.

Contexte

À la suite de la « Glorieuse Révolution » de 1688, le roi d'Angleterre Jacques II perdit son trône au profit de Guillaume III, prince d'Orange, qui régna conjointement avec sa femme Marie. Jacques II s'enfuit en France, où il obtint le soutien de Louis XIV pour la reconquête du trône d'Angleterre. Louis XIV soutint Jacques II parce qu'il considérait que les membres de la famille Stuart étaient les héritiers légitimes du trône d'Angleterre, que Jacques II s'était converti au catholicisme et qu'il voyait dans ce soutien un moyen d'éloigner les forces de Guillaume d'Orange du théâtre des Pays-Bas espagnols, cible principale des deux pays dans la suite de la guerre de la Ligue d'Augsbourg.

Durant son séjour en France, Jacques II avait levé une armée pour soutenir son Lord Deputy d'Irlande, le comte de Tyrconnell. Jacques II ne put regagner l'Irlande pour diriger la campagne qu'en 1689, même s'il avait envoyé des aides financières auparavant. Après qu'il eût débarqué à Kinsale en compagnie de cent officiers français et 2 500 hommes, Jacques II et le comte de Tyrconnell (qu'il avait fait duc pour l'occasion) gagnèrent Dublin. Jacques II espérait prendre rapidement le contrôle de l'Irlande avant de s'intéresser à l'Écosse ou à l'Angleterre, mais il en fut empêché par les mouvements protestants irlandais bien établis et hors de son contrôle. À ce stade, et pour soumettre l'Irlande, Jacques II avait absolument besoin d'un renfort de la France, que Louis XIV devait lui faire parvenir par mer. Le Parlement anglais s'inquiéta de la tournure que prenait la situation en Irlande, et la flotte anglaise fut envoyée pour contrer les plans de Jacques II.

La bataille

Le nouveau commandant en chef de la flotte anglaise, Arthur Herbert, prit la mer le 4 avril 1689 à la tête de dix-neuf navires, mais en laissa derrière lui de nombreux, dont les équipages s'étaient mutinés pour des salaires non payés. La flotte anglaise croisait au large de Cork le 12 avril, cherchant à intercepter la flotte française. Celle-ci, sous le commandement de Châteaurenault, consistait en vingt-quatre vaisseaux de ligne de troisième et quatrième rangs, deux frégates et quelques brûlots. La flotte transportait des armes, des munitions, de l'argent et du ravitaillement pour l'armée jacobite. Le départ de Brest eut lieu le 6 mai 1689.

Tandis que les Français s'approchaient de la côte sud de l'Irlande, l'escadre de l'amiral Herbert avait rendu le débarquement impossible à Kinsale, ce qui força Châteaurenault à jeter l'ancre dans la baie de Bantry. Le lendemain, le 11 mai 1689, pendant que 1 500 hommes et du matériel étaient débarqués, la flotte anglaise rejoignit la flotte française, espérant la détruire au mouillage, technique de combat naval favorite des Anglais. Les Français levèrent l'ancre dès qu'ils aperçurent les vaisseaux ennemis, ce qui engendra une bataille navale dans les eaux confinées de la baie.

Les deux flottes commencèrent par s'affronter en deux lignes parallèles, mais Châteaurenault, qui avait l'avantage d'être au vent des vaisseaux anglais, réussit à déplacer la bataille vers la haute mer. Le combat qui s'ensuivit et qui dura quatre heures, s'avéra indécis, aucune des flottes ne prenant nettement l'avantage sur l'autre. Toutefois, les navires français étaient parvenus à protéger ceux qui déchargeaient le ravitaillement destiné à Jacques II d'Angleterre. Tard dans l'après-midi, lorsque les vaisseaux français rompirent le combat pour regagner les côtes françaises, la flotte anglaise avait subi de lourdes pertes et était trop endommagée pour prendre la poursuite.

Conséquences

La flotte française regagna Brest le 18 mai, n'en ayant pas moins arraisonné sur la route du retour sept navires marchands hollandais en provenance des Indes Occidentales. De son côté l'amiral Herbert gagna d'abord les Îles Scilly, puis Plymouth et enfin Spithead qu'il atteignit le 22 mai. À la fois pour la France et l'Angleterre la bataille n'était pas satisfaisante ; bien que la flotte anglaise fût suffisamment endommagée pour être retenue deux mois à Plymouth, période durant laquelle les côtes irlandaises étaient libres de toute couverture anglaise, Châteaurenault ne profita pas de cette avantage, au grand dam de ses deux jeunes chefs d'escadre Job Forant et Jean Gabaret. Guillaume d'Orange, était aussi insatisfait de l'issue du combat ; néanmoins, il fit Arthur Herbert Comte de Torrington, par reconnaissance pour le rôle que ce dernier avait joué durant la « Glorieuse Révolution » et fit Chevalier deux capitaines qui secondaient Herbert : John Ashby et Cloudesley Shovell.

Pendant ce temps, Jacques II avait commencé le siège de Derry, dont la prise lui eût permis de communiquer directement avec les jacobites d'Écosse. Trois frégates françaises sous les ordres de Duquesne lui fournissaient un moyen de communication avec l'Écosse. Pour parer au soutien français, le parlement d'Écosse envoya deux petits croiseurs, le Pelican et le Janet, mais, le 20 mai, Duquesne s'en empara dans le canal du Nord.

11 mai 1745 : Fontenoy

Campagne précédant la bataille

Durant la guerre de Succession d'Autriche (1740-1748), l'armée française, commandée par le maréchal de Noailles, envahit en mai 1744 les Pays-Bas autrichiens et s'empara rapidement des places flamandes de Menin, Ypres, du fort de La Kenoque et de Furnes, situées près de la frontière française.

L'année suivante, placée sous le commandement du roi et du maréchal Maurice de Saxe, l'armée française entama le siège de Tournai, importante place militaire verrouillant la vallée de l'Escaut. Annexée en 1521 aux Pays-Bas espagnols, cette ancienne cité française avait été reconquise en juin 1667 par la France, qui l'avait dotée d'une puissante enceinte bastionnée et d'une redoutable citadelle, édifiée de 1668 à 1674. Conquise par Marlborough et le prince Eugène en 1709, la ville fut rattachée en 1713 par le Traité d'Utrecht aux Pays-Bas autrichiens; sa défense fut dès lors assumée par une garnison hollandaise, commandée en 1745 par le baron van Dorth et groupant 11 bataillons d'infanterie et 3 escadrons de cavalerie.

Sous le couvert d'une diversion lancée vers Mons, le maréchal de Saxe rabattit le gros de son armée vers Tournai qui fut totalement investie le 26 avril 1745. Leurrés par la diversion française, les généraux ennemis rassemblèrent dans la précipitation leurs effectifs près de Bruxelles et se mirent d'abord en route le 30 avril 1745 vers Mons avant de faire finalement obliquer leur marche vers Tournai. Arrivé le 8 mai à la tête de l'armée, le roi Louis XV établit dans l'après-midi du 9 mai 1745 ses quartiers au château de Curgies, à Calonne, sur la rive gauche de l'Escaut, à quelque 2 kilomètres de Fontenoy.

La bataille

Les forces en présence

Maurice de Saxe dispose de 47 000 soldats, soit 67 bataillons d'infanterie, 129 escadrons de cavalerie y compris les dragons et la Maison du Roi comprenant 3 bataillons de Royal Artillerie avec 60 pièces ainsi que la compagnie de mineurs de l'Epinois.

Le duc de Cumberland dispose de 51 000 soldats anglais, hollandais et allemands en 51 bataillons d'infanterie et 90 escadrons de cavalerie dont 4 régiments autrichiens aux ordres du maréchal de Konigsegg-Rothenfels avec 80 pièces d'artillerie.

Le déroulement



Plan de la bataille de Fontenoy

La bataille se déroula le mardi 11 mai 1745 dans la plaine de Fontenoy, à 7 kilomètres au sud-est de Tournai.

Prévoyant l'arrivée de l'armée alliée, le maréchal de Saxe avait ordonné de construire des retranchements sur la rive droite de l'Escaut. Dès le 8 mai, le village de Fontenoy fut fortifié et deux solides redoutes édifiées près de la corne du bois de Barry. Le 10 mai, trois nouvelles

redoutes furent érigées entre Fontenoy et Antoing.

La bataille commença vers 5 heures du matin par de violents tirs d'artillerie. Par suite de nombreux retards dans le déploiement des troupes alliées, les premières attaques ne commencèrent que vers 9 heures. Par deux fois, les attaques lancées par les régiments hollandais contre Fontenoy et Antoing furent repoussées par la puissante artillerie et l'infanterie françaises. Voulant forcer le destin, Cumberland ordonna à ses bataillons anglo-hanovriens d'attaquer vers 10 h 30 entre la corne du bois de Barry et le village de Fontenoy. Malgré une canonnade meurtrière, les régiments britanniques arrivèrent au contact de la première ligne française vers 11 heures.

S'avançant à la tête du 1^{er} bataillon des Gardes britanniques, un officier, Charles Hay (Lord Hay), voulut encourager ses hommes en se moquant des Français. Sortant une petite flasque d'alcool, il but à leur santé en se moquant d'eux. En voyant cet insolent Britannique, un officier français, le comte d'Anterrockes (1710-1785) crut qu'il s'agissait d'une invitation à tirer. Il lui fit une réponse vraisemblablement proche de celle que Voltaire publia par la suite : « *Monsieur, nous n'en ferons rien ! Tirez vous-mêmes !* »

La tradition populaire ne devait retenir de cela qu'une citation : « *Messieurs les Anglais, tirez les premiers !* »

Sous l'effet de la nervosité, les premiers tirs partirent, entraînant à leur suite un feu désordonné et confus de la première ligne.



Louis XV à la bataille de Fontenoy

Ouvrant à leur tour des salves meurtrières, les Anglais ne tardèrent pas à faire tomber les premiers rangs adverses, ouvrant une brèche et s'avançant dans le dispositif français. Craignant que son armée soit coupée en deux, le maréchal de Saxe lança aussitôt de violentes contre-attaques qui finirent par arrêter les Anglais. Le duc de Richelieu se distingua à ce moment en

indiquant la direction de ces contre-attaques.

Forcés de se réorganiser défensivement, les régiments anglo-hanovriens adoptèrent alors une position de rectangle à trois côtés fermés.

Voyant apparaître vers 13 heures les premiers renforts français conduits par Lowendal, le duc de Cumberland ordonna finalement le repli sur Vezon. Au cours de cette manœuvre, le régiment irlandais de Bulkeley (au service de France) parvint à s'emparer d'un drapeau du second bataillon des Gardes anglais.



La bataille prit fin vers 14 heures ; une heure plus tard, les derniers éléments hollandais quittaient le champ de bataille. Les forces alliées se replièrent au cours de la nuit vers la place d'Ath.

Le maréchal de Saxe, commandant des armées françaises

Les pertes

Pajol évoque une perte de 12 000 à 14 000 soldats alliés tués ou blessés, sans compter 3 000 prisonniers. Les pertes françaises sont de 5 161 hommes, dont 53 officiers tués et 336 blessés, 1 662 sous-officiers et soldats tués et 3 110 blessés. Pour Voltaire, dans *le Précis du Siècle de Louis XV*, les pertes alliées sont de 9 000 hommes, dont 2 000 blessés. Les pertes françaises sont de 1 681 sous-officiers et soldats tués et 3 282 blessés dans l'infanterie. 53 officiers sont morts et 383 sont grièvement blessés. Les pertes de la cavalerie sont d'environ 1 800 morts ou blessés. Sur la base d'une étude détaillée des pertes, effectuée par l'historien belge Alain Tripnaux sur l'ensemble des archives européennes, le total des pertes des deux armées fut de quelque 15 000 tués et blessés, dont 2 300 tués français et 2 500 tués alliés.

Le bilan

Après la victoire de Fontenoy, les troupes du roi s'emparèrent aisément de la ville de Tournai et, en l'espace de deux années à peine, conquièrent l'ensemble des Pays-Bas autrichiens.

Au terme de trois grandes batailles (Fontenoy, Rocourt et Lauffeld) et de 24 sièges de places dans les Pays-Bas (Pays-Bas autrichiens et Provinces-Unies), la paix fut signée le 18 octobre 1748, à Aix-la-Chapelle. Voulant traiter "*en roi et non en marchand*", Louis XV rétrocéda toutefois toutes ses conquêtes autrichiennes sans la moindre contrepartie. À l'inverse de Frédéric II, leur allié, qui avait gardé la Silésie, les soldats français, tombés à Fontenoy, Rocourt ou Lauffeld, ne s'étaient finalement battus que « pour le roi de Prusse » et l'expression "*Bête comme la paix*" est à la mode quelque temps.

14 MAI

14 mai 1509 : Agnadel

Agnadel, en Lombardie (entre Milan et Bergame), est le théâtre d'une bataille entre l'armée française et celle de la République de Venise, durant la Quatrième guerre d'Italie.

Le contexte

En 1504, le pape Jules II a soumis la Romagne et conquis Bologne et Pérouse, mais il ne tarde pas à se heurter à Venise. La Sérénissime République prétend en effet étendre ses possessions de Terre Ferme et conquérir la Romagne. Jules II a constitué le 10 décembre 1508 la Ligue de Cambrai, qui comprend le roi de France Louis XII, l'empereur d'Allemagne Maximilien I^{er} et le roi d'Aragon Ferdinand, pour défendre les États pontificaux menacés.

La bataille

Le 15 avril 1509, l'armée commandée par Louis XII quitte Milan et fait mouvement vers le territoire vénitien. Pour entraver sa progression, la République lève une armée de mercenaires commandée par les cousins Orsini, Bartolomeo d'Alviano et Niccolò di Pitigliano, qu'elle fait stationner devant Bergame. Les Orsini ont reçu l'ordre d'éviter toute confrontation directe et de s'en tenir à des démonstrations et des escarmouches pour harceler l'ennemi.

Pourtant, le 9 mai, Louis XII, à la tête de 30 000 hommes dont 6 000 Suisses et 2 000 cavaliers, fait traverser à son armée l'Adda à hauteur de Cassano d'Adda. Alviano et Pitigliano, dont l'armée, de force égale, campe sous les remparts de Treviglio, hésitent sur l'attitude à tenir : Alviano est partisan d'enfreindre les consignes des doges et d'attaquer de front l'envahisseur ; mais finalement, ils se décident à décrocher sur le Pô, afin de tenir des positions plus solides.

Le 14 mai, alors qu'il faisait marche vers le sud, Alviano se heurte à un détachement français commandé par Charles d'Amboise, qui faisait stationner ses troupes autour du village d'Agnadel. Alviano range son armée d'environ 8 000 hommes, en ordre de bataille, sur un coteau surplombant un vignoble. Les Vénitiens engagent l'action et se heurtent à l'avant-garde française. Amboise répond par une charge de cavalerie, puis fait monter les piquiers suisses à l'assaut, mais ses troupes sont ralenties dans l'ascension de la colline par le franchissement d'un fossé de drainage et par la pluie. Dans ces conditions, les positions vénitiennes soutiennent le premier choc.

Lorsque Pitigliano, qui est à plusieurs kilomètres au sud, reçoit un message d'Alviano l'appelant à la rescousse, il fait répondre qu'il vaut mieux interrompre la bataille, et quant à lui, poursuit sa marche vers le sud.

Dans l'intervalle, le gros de l'armée française, dirigé par Louis XII, arrive à Agnadel et encercle Alviano et son armée. Les bataillons français et vénitiens se combattent dans une terrible mêlée, sans pouvoir presque se reconnaître, et dans un tel tumulte que les ordres sont à peine entendus par les soldats. Le roi ayant fait disposer son artillerie dans les broussailles, hors de la vue des ennemis, la fait tirer, éclaircissant les rangs Vénitiens. Il fait ensuite donner ses gens d'armes, mettant en fuite les forces ennemies.

Les Français, notamment le chevalier Bayard, s'illustrent aux côtés de leurs alliés. La cavalerie vénitienne s'enfuit, puis en l'espace de trois heures, l'armée vénitienne est détruite et compte 4 000 morts, cependant qu'Alviano, blessé, est fait prisonnier.

Une victoire décisive, pour peu de temps

Bien que Pitigliano eût évité d'engager les troupes ennemies, l'issue de la bataille lui fut connue dans la soirée, et au matin la moitié de ses troupes avait déserté. Confronté à l'avance inexorable de l'armée française, il précipita sa retraite sur Trévis et Venise, laissant le roi de France prendre possession de toute la Lombardie. La victoire française met la République de Venise à la merci d'une invasion, voire d'une disparition. Machiavel a pu dire de cette bataille qu'en un jour, les Vénitiens avaient perdu ce qu'ils avaient mis 800 ans à arracher.

Mais peu après, Jules II va renverser les alliances et se retourner contre les Français. Avec le doge de Venise et le roi d'Espagne, il crée cette fois une Sainte Ligue contre la France.

16 MAI

16 mai 1364 : Cocherel

La bataille de Cocherel (dans l'actuel département de l'Eure) oppose l'armée française, commandée par Bertrand du Guesclin, à celle de Charles II, roi de Navarre, dit Charles le Mauvais²⁸, commandée par le captal de Buch Jean de Grailly et renforcée par des archers anglais sous Blanchbourg et Jean Jouel. Des compagnies de routiers figurent des deux côtés, commandées par Arnaud-Amanieu d'Albret du côté anglais et par Arnaud de Cervole, dit l'Archiprêtre, du côté français.

Contexte historique

Le nouveau roi de France, Charles V, hérite d'une situation catastrophique. Son père Jean le Bon, fait prisonnier lors de la chevauchée du Prince noir en 1356, à Poitiers, a été obligé de payer une très forte rançon et contraint de signer le traité de Brétigny. Composées principalement d'Anglais et de Gascons, les Grandes Compagnies, livrées à elles-mêmes, se répandent dans tout le pays situé entre Seine et Loire et y commettent d'intolérables excès. Elles infestent particulièrement les routes de Paris à Orléans, à Chartres, à Vendôme et à Montargis.

D'autre part, Charles le Mauvais, en guerre contre la France pour la succession de la Bourgogne confiée à Philippe le Hardi, recrute des troupes parmi ces Grandes Compagnies et parvient en Normandie avec l'intention d'empêcher le sacre de Charles V en coupant la route de Reims. Il est toutefois arrêté, au château de Rouen, par Jean le Bon (fils de Philippe le Hardi). Charles de Navarre se tourne alors vers le roi d'Angleterre qui en profite pour se déclarer roi de France et d'Angleterre. Le roi de France doit donc combattre sur plusieurs fronts.

Forces en présence

Forces anglo-navarraises

Elles comprennent de 5 000 à 6 000 hommes, dont 700 lances, soit 4 200 hommes, environ 300 archers et 500 mercenaires normands et Gascons, dont le Captal de Buch lui-même, et des Anglais. L'ensemble des forces combat à pied.

Forces françaises

3 000 hommes environ composés de chevaliers bourguignons (dont Jean de Vienne), de Bretons, de Picards, de gens de l'Île-de-France et aussi de Gascons dotés de lances raccourcies, maniables pour le combat rapproché, ainsi que des mercenaires, sous le commandement de Bertrand du Guesclin. Ces hommes ont reçu comme principale instruction celle de s'employer à éviter d'être en contact avec les archers anglais, dont la réputation n'était plus à faire. L'ensemble des forces combattait également à pied.

Prémices

À partir de ses possessions normandes, Charles le Mauvais a entamé un blocus de Paris. En réaction, Charles V ordonne à du Guesclin de dégager la vallée de la Seine.

²⁸ Petit-fils de Louis X le Hutin, il est également comte d'Evreux (la bataille a donc lieu sur ses terres) et possessionnés dans différentes régions du royaume.

Le 14 mai 1364 à Évreux, le captal de Buch réunit toutes les garnisons navarraises à sa disposition afin de marcher contre le Breton. Ce dernier est parti le 11 mai de Rouen.

Le captal, arrivé le 15 mai à Cocherel, plutôt que de couper la route à son adversaire, dispose ses troupes, suivant la stratégie anglaise, sur une éminence voisine qu'il fait fortifier. Il s'agit de la colline du Bois de la Ronce, à deux kilomètres du bourg.

Pendant que les Anglo-Navarrais se fortifient, les troupes du Guesclin arrivent à Cocherel et disposent leur campement, sachant que les Navarrais préféreront tenir leur réduit fortifié que de tenter un coup de main.

Conditions météorologiques

Plein soleil. Les Anglo-Navarrais profitent de l'ombrage du Bois de la Ronce, les Français doivent se faire porter de l'eau de l'Eure qui traverse Cocherel.

Ordre de bataille

Les forces anglo-navarraises sont divisées en 3 corps rangés de front sur la colline.

- L'aile gauche, commandée par le Bâtard de Mareuil, Bertrand du Franc, et don Sanche Lopez, comprend 400 armures de fer.
 - Le centre sous les ordres du Captal de Buch Jean de Grailly, comprend 400 chevaliers gascons
 - L'aile droite commandée par Jean Jouel, comprend les hommes d'armes et les archers anglais.
- L'étendard du captal, point de ralliement, est disposé près d'un buisson épineux avec une garde de soixante hommes.

Les forces françaises sont également divisées en 3 corps rangés avec une réserve placée en arrière.

- L'aile gauche, commandée par Jean III de Chalon, comte d'Auxerre, est composée de milices communales, notamment de Normandie et de Picardie ;
- Le centre, commandé par Bertrand du Guesclin, est composé de Bretons, dont son cousin Olivier de Mauny.
- L'aile droite, commandée par Baudouin de Lens, sire d'Annequin, gouverneur de Lille, grand maître des arbalétriers de France, c'est-à-dire commandant de l'infanterie française, appuyé par Arnaud de Cervole, la bannière bourguignonne du Vert Chevalier, et celle du Gascon d'Albret.
- L'arrière-garde, qui se compose essentiellement de Gascons, a pour mission de prendre l'adversaire à revers et de lui enlever ses étendards.

Pour simuler une armée plus importante, du Guesclin fait placer de nombreux étendards supplémentaires.



La bataille

La bataille de Cocherel selon une enluminure du XV^e siècle (Toison d'or de Guillaume Fillastre)

Comme à leur habitude les Anglais tiennent une position surélevée et retranchée. La matinée se passe en négociations entre les deux camps et à l'intérieur même de chacun d'eux (choix tactiques, cri de guerre, etc...). Le captal de Buch fait croire aux Français qu'un renfort doit lui parvenir, quelque 1 500 hommes supplémentaires, pour inciter les Français à se lancer à l'assaut. En effet, les Anglo-Navarrais tiennent à rester sur leurs positions et les

Français, avertis des précédentes défaites, savent qu'une charge leur serait défavorable.

De son côté, Arnaud de Cervole négocie avec l'ennemi puis quitte le champ de bataille en prétextant une reconnaissance. Cette désertion à peine déguisée, qui lui vaudra la colère du roi Charles V, affaiblit le bataillon de Baudouin de Lens.

À midi, les deux armées tiennent toujours leurs positions. Les gens d'armes subissent la chaleur suffocante. Bertrand du Guesclin, arrivé aux environs de 15 h, décide de feinter et au son des trompettes, l'armée française commence à se retirer en direction de l'Eure, les fourgons, les varlets et quelques gens d'armes s'engagent sur le pont et traversent la rivière. Le capital de Buch soupçonnant une nouvelle ruse de du Guesclin décide de garder sa position. Mais Jean Joüel, croyant à une retraite de son adversaire, décide de faire charger ses hommes. Alors que les Anglais dévalent à toute allure la colline où ils étaient postés, du Guesclin fait faire volte-face à ses hommes. En peu de temps, la troupe de Joüel est submergée par les trois bataillons français, et ses archers, se trouvant trop près de l'ennemi, ne peuvent intervenir dans ce combat au corps-à-corps.

Un groupe de trente chevaliers gascons de l'arrière-garde, après avoir contourné le dispositif anglo-navarrais, capture le capital et son étendard.

Dans la mêlée, Baudouin de Lens est renversé, blessé et écrasé sous le poids de son cheval ; il est achevé par le Bâtard de Mareuil. La mort de ce dernier, la capture du Capital de Buch ainsi que les blessures de Jean Joüel, qui en mourra quelques jours plus tard, privent le contingent anglo-Navarrais de ses chefs, et il finit par battre en retraite. Pierre de Sacquenville, l'un des principaux chevaliers et conseillers de Charles le Mauvais, est fait prisonnier ; il sera décapité à Rouen sur ordre de Charles V.

Conséquence

Cette victoire permet à Charles V de se faire sacrer roi de France le 19 mai 1364 dans la cathédrale de Reims. La perte des capitaines Jean Joüel et Jean de Grailly est une véritable catastrophe pour les Anglo-Navarrais.

Charles le Mauvais signe en 1365, le traité de Saint-Denis avec le roi Charles V, dans lequel il renonce à ses prétentions au trône de France. En mars 1365, au traité d'Avignon, les deux Charles s'accordent sur un échange. Le roi de Navarre cède au roi de France ses possessions de la basse vallée de la Seine, en Normandie (Mantes, Meulan et le comté de Longueville), places stratégiques sur la route de Paris. En échange, Charles V abandonne à son cousin la ville et la seigneurie de Montpellier.

18 MAI

17-18 mai 1794 : Tourcoing

Le contexte

En 1792, après Jemappes (voir 6 novembre), l'armée française occupe les Pays-Bas autrichiens, mais en est chassée 4 mois plus tard, à la suite de la défaite de Neerwinden, le 18 mars 1793, qui ouvre la voie à un retour des coalisés dans le nord de la France. L'armée française fait face aux forces alliées, entre la mer du Nord et les Ardennes. Deux victoires françaises, à Hondschote et Wattignies, ont marqué l'automne 1793 et ralenti l'offensive des ennemis. Tourcoing sera la bataille décisive qui enrayera définitivement cette offensive.

Les prémices

En avril 1794 la gauche de l'armée coalisée est au Quesnoy, sa droite s'appuie sur l'Escaut, son centre est à Valenciennes et à Cateau-Cambresis. Elle dispose d'environ 100.000 hommes, un corps de 25.000 hommes commandé par Clerfayt sur la Lys couvre Tournai et son aile droite, un autre corps de 30.000 hommes sous Kautnitz garde la Sambre et l'aile gauche.

Pichegru, nommé fin 1793, commande l'armée du Nord, secondé par Souham, Moreau et Macdonald. Résolu à tenir sur tous les points à la fois, il a fait l'erreur d'éparpiller ses forces face à Cobourg résolu à tenir sur tous les points à la fois. La majeure partie de ses forces se trouvait entre Cambrai et Guise destinée à repousser les coalisés qui avaient commencé l'investissement de Landrecies. A sa droite Desjardins devait opérer une jonction avec Charbonnier, qui commandait l'armée des Ardennes, et se porter contre Kautnitz, alors qu'à sa gauche, Moreau et Souham devaient faire diversion en Flandre contre le *feldzeugmeister* comte Clerfayt. Pichegru se réservait le centre, sur lequel il projetait son offensive principale.

Fin avril les attaques françaises au centre échouent. Le 26, l'une des colonnes commandées par Chapuis fut même totalement détruite au combat de Troisvilles, face au duc d'York. Ces échecs entraînent la prise de Landrecies le 30 avril 1794. Si Cobourg avait su profiter de son succès, la route de Paris lui aurait été ouverte, mais sa lenteur sauve l'armée du Nord. Le corps de diversion en Flandre a plus de succès : les deux divisions de Moreau et Souham, fortes de 50.000 hommes, sorties de Lille, reprennent Courtrai et battent Clerfayt au combat de Mouscron²⁹ le 29 avril, permettant la reprise de Menin. Sentant le flanc de l'armée coalisée menacé, Clerfayt tente à nouveau de s'emparer de Courtrai le 10 mai, sans succès.

Les Alliés vont faire glisser tout leur dispositif pour prendre cette avancée française en tenaille et opérer la destruction d'une armée coupée de sa base arrière. Six colonnes s'élancent pour effectuer leur jonction autour de Tourcoing. L'empereur d'Autriche est à Templeuve. Le prince de Saxe-Cobourg dirige les opérations conçues par son chef d'état-major, Karl Mack. Les Hanovriens et Prussiens de De Bussche visent Mouscron, les Autrichiens du Feldmaréchal Otto se dirigent vers Tourcoing par Wattrelos, le duc d'York, fils du roi d'Angleterre, a Mouvaux pour objectif, le comte Kinsky et ses 10 000 Autrichiens et Hessois doivent atteindre Lannoy par Bouvines, l'archiduc Charles, qui vient de prendre Landrecies, traverse la plaine en direction de Lannoy également, mais par Pont-à-Marcq.

²⁹ Ville-frontière belge, face à Tourcoing.

Toutes ces marches convergent vers Tourcoing d'est en ouest. C'est la sixième colonne, celle de Clerfayt, qui doit refermer le piège en traversant la Lys et en descendant du nord au sud vers Linselles.

La bataille

Tourcoing aurait pu ainsi devenir un Waterloo avant l'heure. La montée des Français vers le nord dans l'ignorance du plan des alliés, la concentration des troupes ennemies pouvaient conduire à un désastre militaire. Ce fut, au contraire, une éclatante victoire. Le commandement y a une grande part : en face de la hiérarchie nobiliaire, qui inhibe la qualité militaire, apparaît la fougue, le courage et l'intelligence de jeunes généraux qui ne doivent leurs grades récents qu'à leurs talents.

Cinq colonnes alliées ne forment que deux armées, l'une commandée par un fils de roi, l'autre par un archiduc. L'empereur, au caractère incertain, intervient dans les décisions. Les rivalités entre les chefs ne manquent pas. On peut même soupçonner dans les étonnants retards de Clairfayt, excellent tacticien, la volonté de nuire à York.

Côté français, en revanche, la solidarité est forte, par exemple entre Souham et Moreau. Le second, commandant lui aussi une division, se place de bonne grâce sous les ordres du premier, à la demande de Pichegru. Souham sait écouter les avis, et notamment ceux de Reynier, le chef d'état-major qui jouèrent un rôle déterminant.



Soldats français de 1794

Vandamme oppose une farouche résistance à Clerfayt à partir d'Halluin et Bousbecque et empêchera sa jonction avec les Alliés parvenus à Tourcoing. Il ne manque que de peu de l'anéantir avant qu'il eut repassé la Lys.

Macdonald, à partir de Neuville et du Mont d'Halluin, fonce sur Tourcoing par le nord, et, passant par le Dronckaert, le Pont de Neuville, les Orions et les Phalempins, viendra se

heurter aux Autrichiens retranchés rue Saint-Jacques (à l'époque, des

Récollets) et rue du Haze.

Le corps de Malbrancq était, lui, parvenu jusqu'à la rue de Lille à partir du Blanc-Four et du Brun-Pain, et c'est alors que Jean-Baptiste Castel, un Tourquennois, indique le passage de la ruelle des Madriles aux Français, qui peuvent déboucher par surprise sur la Grand-Place et bousculer les Autrichiens.

Otto, le chef autrichien, est alors contraint à une sanglante retraite sous le feu des canons installés à L'Épidème autour du Moulin Tonton. Le duc d'York, dont les troupes anglaises avaient ouvert avec une ardeur féroce la route de Mouvaux la veille et s'apprêtaient à joindre celles de Clairfayt par Bondues, est maintenant menacé par les Français qui débouchent de Tourcoing, tandis que le général Noël, venant par Roubaix et Croix et franchissant le Pont du Breucq laissé intact par l'ennemi, le prend à revers, et disloque la colonne britannique. Dans sa fuite, le duc d'York faillit être fait prisonnier par des Français menés par François Desurmont, le fils du Maire de Tourcoing.

Pour résumer ces deux journées des 17 et 18 mai 1794, la première avait vu la mise en œuvre du plan allié, mais aussi les retards et les atermoiements qui vont précipiter son échec. La colonne de l'archiduc Charles arrive épuisée par une marche de 60 km et avec six heures de retard. Elle ne prendra pas part au combat décisif. De Bussche, d'une prudence sans doute excessive, se tiendra coi. Clerfayt prendra également du retard.

Ce sont donc les deux colonnes aventurées à Tourcoing et ne comptant que 25 000 hommes qui vont, sur l'exigence de l'empereur d'Autriche, tenir leurs positions et recevoir l'assaut de 72 000 Français durant le deuxième jour qui décidera de la victoire. Les soldats français font preuve, durant les combats et aussi durant les marches et contremarches épuisantes, d'une résistance et d'un entrain animés par un patriotisme inconnu des mercenaires aguerris et courageux, mais nullement enthousiastes, qui font face à leurs redoutables charges à la baïonnette. La cavalerie alliée est très supérieure, mais le terrain bocager et coupé de nombreux petits cours d'eau ne se prête pas à son utilisation et est donc plutôt un handicap pour les effectifs en présence.

Conséquences

Avec la victoire de Tourcoing, c'est l'arrêt de l'offensive des armées alliées sur Lille et la fin à leur présence sur le territoire français jusqu'en 1814. C'est l'écrasement de leurs colonnes à Tourcoing et dans ses environs immédiats qui a retourné la situation, permis l'invasion de la Belgique actuelle par les armées de la République et amené la victoire de Fleurus.

L'historien anglais, Hilaire Belloc affirme que « *Tourcoing est une phase fondamentale dans le développement des forces politiques qui menèrent à l'établissement du monde moderne.* » On peut y voir, en effet, la bataille de la Marne de la Révolution.³⁰

³⁰ Sources : Revolution.1789.free.fr ; christian.vanneste.fr.

19 MAI

19 mai 1643 : Rocroi

La bataille de Rocroi (actuel département des Ardennes) voit la rencontre entre l'armée espagnole des Flandres, commandée par Francisco de Melo qui assiégeait Rocroi, et l'armée française de Picardie, sous les ordres de Louis de Bourbon, duc d'Enghien (le futur Grand Condé).



Le Royaume de France en 1643 et acquisitions du règne de Louis XIV.

Contexte politique et militaire

Richelieu, le 4 décembre 1642, puis Louis XIII le 14 mai 1643, meurent en attendant la nouvelle d'une victoire française sur les Espagnols. La guerre de Trente Ans déchirait l'Europe depuis 1618, opposant le camp des Habsbourg, mené par Philippe IV, à des puissances européennes protestantes, auxquelles la France s'était jointe tardivement.

Comme l'année précédente, l'armée espagnole envahit le Nord de la France depuis les Flandres. Elle met le siège devant la place forte de Rocroi, dont la garnison ne comprend que 400 à 500 hommes, afin d'ouvrir la route vers Paris par la vallée de l'Oise.

Louis de Bourbon venait de prendre le commandement de l'armée de Picardie le 17 avril 1643 à Amiens. Cette armée couvrait la frontière du Nord contre la nouvelle invasion espagnole ; elle était cantonnée dans les vallées de la Somme et de l'Authie : 21 régiments de cavalerie autour d'Amiens et de Doullens, 20 régiments d'infanterie entre Abbeville et Montdidier.

L'armée de Champagne, commandée par le comte d'Espenan, qui devait combiner ses opérations avec celle de Picardie, cantonnait entre Chauny et Guise.

Enfin, face à l'Alsace et à la Franche-Comté, le maréchal de La Meilleraye avait rassemblé plusieurs milliers d'hommes autour de Langres, avec le titre d'armée de Bourgogne.

Les opérations avant la bataille

Le duc d'Enghien, âgé de vingt-et-un ans, était entouré de François de L'Hospital, un vieux capitaine aguerri et brave, que Louis XIII lui avait donné pour lieutenant général, mais surtout comme guide et conseil, de Jean de Gassion, maréchal de camp de la cavalerie légère, du marquis de la Ferté-Senneterre, général de cavalerie, du baron de Sirot, du chevalier de La Vallière, maréchal de bataille (chef d'état-major), et d'Henri de Chivré, marquis de la Barre, chef de l'artillerie.

Louis de Bourbon suit les mouvements des Espagnols avec toute la célérité possible. Il s'inspire de la tactique militaire de cavalerie légère mise au point par Gustave II Adolphe de Suède et lance l'intrépide Gassion, commandant des cheveau-légers. À la tête de quinze cents cavaliers, celui-ci

réussit à jeter quelques soldats dans Rocroi, puis, le 17 mai, rejoint Enghien au château de la Cour des Prés, à Rumigny. Enghien s'est avancé et a fait camper successivement son armée à Péronne, Joigny, Guise puis entre Rumigny et Bossus-lès-Rumigny, à quatre lieues de la ville assiégée. Le même jour, le duc reçoit la nouvelle de la mort de Louis XIII, qu'il dissimule à son armée.

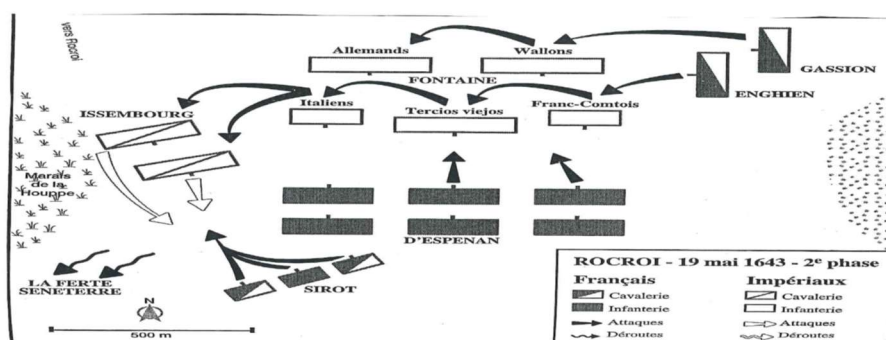
Le lendemain, l'armée française s'avance à une lieue du camp ennemi, se déploie dans un champ au sud de la forteresse de Rocroi et commence des escarmouches. La bataille n'est pas aisée à engager : Rocroi est située à l'entrée des Ardennes, sur un plateau qui, à l'époque, présente l'aspect d'une vaste clairière, de toutes parts entourée de bois et de marais. C'est un vrai champ clos auquel on arrive par des défilés faciles à défendre. La bataille se déroule sur un terrain allant de Rocroi à Sévigny-la-Forêt.

Don Francisco de Melo eût pu tout à la fois poursuivre son siège et barrer le passage aux Français. Mais se sachant supérieur en force, il veut la bataille autant que le duc d'Enghien. Il laisse les Français déboucher dans la plaine et lève le siège pour attendre le choc.

Les Espagnols et leurs alliés se placent en face dans une formation en carrés massifs, à part un détachement pour bloquer toute sortie des assiégés. Avec 17 000 fantassins, 6 000 cavaliers et 12 canons, ils obligent le duc d'Enghien, qui dispose de troupes légèrement moins nombreuses, à livrer bataille avant l'arrivée des renforts de 1 000 cavaliers et 3 000 fantassins.

L'artillerie espagnole ouvre le feu. Enghien veut y répondre en attaquant sur-le-champ, mais une fausse manœuvre (erreur ou désir de « se signaler » ?) d'un de ses lieutenants, La Ferté-Senneterre, qui écarte un moment l'aile gauche du reste de l'armée oblige à remettre la bataille au lendemain.

Les forces en présence



Le plan de la bataille.

Armée espagnole

5 tercios viejos espagnols
3 tercios italiens
5 régiments wallons
5 régiments allemands
2 régiments bourguignons

Armée française

12 régiments français
2 régiments suisses
1 régiment écossais

La bataille

Dans la nuit du 18 au 19, Enghien apprend que les Espagnols attendent un renfort de près de quatre mille hommes conduits par le général Jean de Beck. Il presse ses dispositions et le mardi matin du 19, dès l'aube, les Français se mettent en mouvement. Enghien prend le commandement de l'aile droite avec Gassion. À l'aile gauche se place le maréchal de l'Hospital. Au centre se trouve le gros de l'infanterie et l'artillerie sous les ordres du comte d'Espanan. En arrière se trouve la réserve commandée par le baron de Sirot.

L'aile gauche des Espagnols, face à Enghien, est commandée par le duc d'Albuquerque, Francisco Fernández de la Cueva, secondé par ses deux lieutenants généraux : Don Pedro de Villamor, chevalier de Santiago et Don Pedro de Vivero. Composée de mille mousquetaires, elle est à l'abri d'un petit bois. Enghien culbute ces tirailleurs et va, en tournant à la gauche du bois, attaquer de front Albuquerque, que Gassion, à son tour, prend en flanc en contournant le bois en sens inverse. Albuquerque est culbuté au premier choc. Enghien et Gassion se séparent : Gassion poursuit Albuquerque tandis qu'Enghien fait demi-tour à gauche, et attaque l'infanterie ennemie, au centre.

Pendant ce temps, l'autre extrémité du champ de bataille offre un spectacle tout contraire : don Francisco de Melo enfonce les rangs des troupes du maréchal de l'Hospital. La cavalerie, commandée par La Ferté-Senneterre, effectue une charge, mais (probablement) au galop, ce qui est inhabituel à l'époque. Mal entraînée, prenant le galop trop loin, elle arrive disloquée et épuisée au contact des Alsaciens de Melo. Ceux-ci, expérimentés et disciplinés, n'ont aucun mal à repousser la charge et à la mettre en déroute. La Ferté est blessé et fait prisonnier. Melo attaque l'infanterie d'Espanan, enlève une partie des canons et n'est arrêté que par le brave Sirot et son corps de réserve. À ce moment, l'issue de la bataille est indécise et les chances semblent à peu près égales.

Enghien, parvenu au centre de la ligne ennemie voit ce qui se passe. Il aurait pu reculer pour porter secours au maréchal de l'Hospital. Il décide au contraire de poursuivre son avance, de passer derrière les fantassins espagnols, au centre du dispositif ennemi, et de charger en queue la cavalerie de l'aile droite et la réserve ennemies, pendant que Gassion achève de disperser la gauche espagnole. Cette illumination de génie décide du sort de la journée.



Rocroi, le dernier tercio, par Augusto Ferrer-Dalmau.

La victoire était alors certaine mais encore incomplète : au centre de cette plaine jonchée de morts et parcourue en tous sens par les fuyards, un gros

bataillon espagnol reste immobile. C'est le noyau dur de cette armée. Ils sont quatre mille cinq cents vieux soldats, sous les ordres d'un général picard octogénaire perclus de douleurs mais d'une indomptable énergie, le comte de Fontaine qui, à près de 83 ans, se fait porter en fauteuil à la tête de ses troupes. Les Espagnols nommaient le comte de Fontaine Fuentes. Son fauteuil est conservé aux Invalides à Paris.

Enghien ramasse ce qui lui reste de cavalerie. Au moment où il fond sur l'infanterie espagnole, le bataillon s'ouvre et dix-huit canons chargés à mitraille tirent sur les Français. Puis les fantassins espagnols font usage de leurs mousquets sur les cavaliers et les accueillent avec leurs piques. La cavalerie recule en désordre. Trois fois, Enghien la ramène à la charge, trois fois l'attaque se brise sur les piques sans pouvoir rompre les rangs de cette infanterie.

Pendant ce temps, la réserve de Sirot est arrivée avec l'artillerie française. De son côté, Gassion revient de la poursuite de Beck. Les Espagnols sont cernés et le comte de Fontaine vient d'être jeté mort à bas de sa chaise. Ayant perdu leur commandant et se voyant menacés d'une quatrième charge, les officiers espagnols demandent quartier. Enghien s'approche alors l'épée haute. Des soldats ennemis, croyant qu'il va charger de nouveau, font feu. Des cris de trahison éclatent autour du duc. La cavalerie de Gassion commandée par Gibert de Lhène d'une part, et la réserve de Sirot d'autre part, se ruent alors sur les Espagnols qui sont finalement ébranlés puis culbutés.

Pertes

La majeure partie de la cavalerie espagnole réussit à se sauver. Par contre, l'infanterie fut presque toute prise. Il y eut côté espagnol au moins six mille morts et autant de prisonniers.

Conséquences de la bataille

Cette bataille a des effets géopolitiques certains. Le fantassin espagnol régnait sur les champs de bataille européens, il y est supplanté par la cavalerie française. Toutefois, dans l'art militaire, le rôle primordial de cette cavalerie sera ensuite progressivement remis en cause, à la suite des progrès de l'armement. Un siècle plus tard, en 1745, à la bataille de Fontenoy, la puissance de feu sera devenue déterminante.

À la suite de cette bataille, l'Espagne et le Saint-Empire vont perdre petit à petit de leur puissance. La France, quant à elle, renforce sa position dans la région, au moment même où s'entame une succession difficile à sa tête. Une défaite pour la France aurait eu des conséquences hasardeuses pour la régente Anne d'Autriche et pour le petit roi Louis XIV, qui n'a que 4 ans.

15, 17 et 19 mai 1780 : Sainte-Lucie

Cette bataille navale se déroula dans le canal de Sainte-Lucie, qui sépare cette île de la Martinique, pendant la guerre de l'Indépendance des Etats-Unis d'Amérique. Elle fait suite à la bataille de la Martinique (voir 18 décembre 1779)

Contexte:

Après la bataille navale de la Dominique, les deux flottes ennemies continuèrent à manœuvrer dans le secteur en se surveillant de près. L'amiral Rodney tentait d'éviter la confrontation, mais restait sur le qui-vive pour empêcher les Français de s'emparer d'autres colonies anglaises. Le 9 mai, les Français menaçaient Sainte-Lucie. Déjà, le marquis de Bouillé et 600 hommes montaient la frégate qui devait les déposer à terre lorsqu'on signala la présence de la flotte anglaise dans le canal qui sépare les deux îles. *«Je louvoyai devant eux, écrivit Guichen, afin de les engager à sortir du canal pour les combattre.»* Mais ce fut inutile. Les escadres restèrent en présence jusqu'au 14, chacune essayant de son mieux de saisir l'avantage de la position et du vent.

Ordre de bataille de la flotte française

Les 23 vaisseaux français n'avaient que 50 ou 74 canons chacun. Un seul, le vaisseau-amiral, la Couronne, en avait 80.

Au total 1410 canons.

Escadre Blanche et Bleue (avant-garde) : de Sade : 3 vaisseaux de 74 canon, 2 de 64, 1 de 60.

Escadre Blanche (corps de bataille) : de Guichen : 1 de 80, 3 de 74, 3 de 64.

Escadre Bleue (arrière-garde) : de Grasse : 4 de 74, 3 de 64, 1 de 70

5 Frégates, 6 Corvettes

La tactique employée est celle d'une simple canonnade en lignes parallèles.

Chaque amiral épiait les fautes que pourrait commettre son habile adversaire et tâchait de saisir la supériorité du vent afin d'être en mesure de tomber sur un ennemi affaibli. Le Dauphin-royal étant arrivé, l'escadre française comprenait 23 vaisseaux. À force d'évolutions savantes qui détruisaient tour à tour leurs avantages réciproques, les deux flottes se trouvèrent enfin, le 15 mai, à portée de canon. Branle-bas de combat des deux côtés. Le vent favorisait d'abord les Anglais, mais au moment où Rodney allait profiter de cette heureuse circonstance et couper, avec sept vaisseaux d'avant-garde, la ligne française, la brise changea tout à coup de camp. Guichen, sans perdre de temps, vira de bord et forma successivement ses unités en bataille. À 19 h, le combat s'engagea enfin. La Couronne et le Palmier (son matelot avant) ouvrirent le feu qui se propagea comme une traînée de poudre sur toute la ligne. A cause de l'obscurité, on n'apercevait les vaisseaux ennemis qu'à la lueur de leurs canons. La canonnade dura 35 minutes puis se calma. Pendant trois longs jours, les escadres restèrent ainsi face à face, manœuvrant pour prendre ou reprendre le vent. Les Anglais refusèrent systématiquement tout contact direct.

Le 19 mai, les Français remarquèrent chez les Anglais un mouvement insolite. Les plus gros vaisseaux passaient à l'avant-garde et des chaloupes à voile laissaient croire à leur va-et-vient que les équipages des frégates renforçaient ceux des vaisseaux. Le combat semblait imminent. Les lignes de bataille étaient à bords opposés. Dans la ligne française, De Grasse était en tête, Guichen parvint à bien se placer. Le vent était si faible que les vaisseaux gouvernaient à peine. A 15 h, les lignes s'embrasèrent. Deux heures plus tard, Guichen signala à la ligne française de bien garder le vent et à son avant-garde (escadre bleue) de venir soutenir l'arrière-garde afin d'empêcher les Anglais de leur prendre le vent en dépassant la ligne française et en virant. Leur manœuvre contrariée, les Anglais cessèrent le combat pour ne s'occuper que d'arriver à remettre en bon ordre leur ligne sous le vent.

La nuit était tombée et le combat cessa complètement. Les deux lignes, courant maintenant le même bord, restèrent en parallèle. Durant la nuit, la ligne anglaise fit porter *plus plein* pour s'éloigner un peu des Français.

Le 20, l'escadre anglaise décrocha sans être poursuivie. Elle se porta vers la Barbade. Les Français partirent deux jours plus tard pour Fort-Royal de la Martinique.

Pertes

♦ Royal Navy: deux vaisseaux perdus et deux autres très endommagés.

♦ Marine royale: 159 tués et 816 blessés.

Durant le combat du 17, les vaisseaux qui eurent le plus de victimes furent Le Destin (65 tués ou blessés), le Pluton (39), l'Intrépide (61). Le 15, le Sphinx avait été le plus éprouvé avec 28 victimes; 12 vaisseaux n'avaient eu aucune perte.

Conséquence

La maîtrise de la mer échappait à la Marine anglaise et la Marine royale put transporter le Corps expéditionnaire français en Amérique. Lorsque celui-ci prit la mer à Brest le 2 mai 1780, sous le commandement du lieutenant-général comte de Rochambeau, la flotte qui le transportait comptait 48 navires dont 7 vaisseaux :

Le Duc-de-Bourgogne, le Conquérant, le Provence, le Neptune, l'Éveillé, le Jason, l'Ardent et le vaisseau-hôpital, le Fantasque; 5 frégates : la Bellone, la Surveillante, l'Amazone, la Guêpe, le Serpent; et 36 transports.

Faute de moyens de transport, Rochambeau dut laisser à Brest les régiments de Neustrie et d'Anhalt, un bataillon de Soissonnais et 400 chasseurs à pied de la Légion de Lauzun. Les 5000 hommes emmenés au cours de cette traversée faisaient partie des régiments d'infanterie Bourbonnais, Soissonnais, Saintonge, Royal-Deux-Ponts 2, de la Légion mixte de Lauzun, de deux bataillons d'artillerie de Gribeauval, d'un bataillon du génie et du matériel de siège. Ils abordèrent à Newport le 11 juillet, dans la presqu'île du Rhode-Island, où Rochambeau construisit un camp retranché³¹.

³¹ Source : J.-Cl. Castex, op. cit.

20
MAI

20 mai 1635 : Les Avins

La bataille des Avins (ou d'**Avins** ou **Avein**) est une bataille de la guerre de Trente Ans. Totalement oubliée, elle se déroule au début de la « phase française » de la guerre, aux Avins, dans les Pays-Bas espagnols, (actuelle province de Liège, en Belgique), et oppose une armée française commandée par les maréchaux de Brézé et de Châtillon aux troupes espagnoles commandées par le prince Thomas de Savoie, qui voulait s'opposer au passage des Français.

En 1634, la France verse des subsides aux Provinces-Unies pour prix de leur neutralité, puis renouvelle l'alliance qu'Henri IV avait conclue avec elles. La même année, la France entre officiellement en guerre contre l'Empire et envoie une armée estimée à 26 000 hommes (20 000 fantassins et 6000 cavaliers) dans les Pays-Bas dans l'espoir d'y favoriser un soulèvement contre les Habsbourg et de faire sa jonction avec l'armée hollandaise du prince de Nassau.

L'armée espagnole est vaincue et ceux qui en réchappent se sauvent vers Namur. L'ennemi laisse 5000 morts et blessés dans la bataille ainsi que 900 à 1 500 prisonniers et une quinzaine de canons.

Le 28 mai 1635, dans une lettre au Cardinal de la Valette, le roi rend compte de cette bataille :

« Les ennemis ayant pris un poste fort avantageux pour s'opposer au passage de mon armée, se sont présentés en bataille devant elle. Ils ont été chargés avec tant de vigueur et de bon succès, que l'honneur et la victoire en sont demeurés à mes armes. Quarante-cinq cornettes de cavaleries et 120 enseignes de gens de pied, choisies dans leurs meilleures et plus vieilles troupes, commandées par leurs plus renommés capitaines, y ont été défaites, et ont laissé sur la place plus de 6 000 morts, 1 500 blessés, et 7 à 800 prisonniers. Entre lesquels sont reconnus le comte de Feira gouverneur de la citadelle d'Anvers, qui faisait la charge de Lieutenant-général de leur armée sous le prince Thomas qui la commandait, don Alonzo Ladron mestre de camp du premier régiment espagnol, Sfondrate mestre de camp italien, le comte de Villerval, et plusieurs autres officiers. Seize pièces de canon, tout leur attirail et munitions y sont demeurés. Cette victoire m'est d'autant plus heureuse, qu'il n'y est mort des miens qu'un capitaine d'infanterie du régiment de la Meilleraye, un lieutenant de celui de Champagne, et moins de cent soldats. »

Néanmoins, faute de moyens, l'armée française doit vivre sur le pays et se disperser. Elle laisse échapper les Espagnols, manque la jonction avec les Hollandais et revient en France.

20 mai 1756 : Minorque (ou Port-Mahon)

La bataille de Minorque ou de Port Mahon est un affrontement naval et terrestre qui a lieu en mai et juin 1756 au début de la guerre de Sept Ans. Cette bataille oppose la France et l'Angleterre pour le contrôle de l'île de Minorque en Méditerranée occidentale. Le combat naval, le 20 mai 1756, met aux prises l'escadre française de Toulon, commandée par La Galissonnière, à celle de John Byng, arrivé de Gibraltar pour s'opposer au corps expéditionnaire du maréchal de Richelieu, qui vient de débarquer. La retraite de l'escadre anglaise provoque, le 29 juin, la reddition de l'île qui va rester entre les mains de la France jusqu'à la fin de la guerre. L'opinion française considère cette victoire comme une revanche sur les attaques de la Marine anglaise en période de paix. En Angleterre, cette défaite provoque une grave crise dans la marine et le gouvernement. Elle culmine avec la condamnation à mort de John Byng et le retrait du premier ministre Newcastle en 1757 au profit de William Pitt, partisan de la guerre totale avec la France, et qui devient l'homme fort du nouveau gouvernement anglais.

Le contexte : le début de la guerre de Sept Ans

À la fin de la guerre de Succession d'Autriche (1748), les rivalités coloniales entre la France et l'Angleterre n'ont pas été réglées, malgré la restitution mutuelle des conquêtes faites pendant le conflit (Madras contre Pondichéry). En 1755, l'Angleterre décide de reprendre les hostilités et de se donner le maximum de chance de victoire en attaquant sans déclaration de guerre. C'est ainsi qu'au début de cette année-là, la Marine anglaise tente d'intercepter des renforts français pour le Canada – lui-même menacé par une forte armée anglaise – et qu'à l'automne, 300 navires de commerce français sont saisis dans l'Atlantique. Ils sont revendus à Londres pour 30 millions de livres tournois. Plusieurs vaisseaux français isolés sont attaqués près des côtes. L'opinion publique, outrée, s'indigne de la piraterie anglaise.

Le gouvernement français, qui cherche à préserver la paix, ne réagit pas immédiatement et maintient les discussions diplomatiques malgré les attaques de la Marine anglaise. Les navires de commerce anglais continuent à fréquenter impunément les ports français et le roi ordonne même de relâcher une frégate capturée au large de Brest et qui se rendait en Amérique avec le gouverneur de Caroline du Sud. En décembre 1755, Versailles, qui se rend compte que Londres ne cherche qu'à gagner du temps pour préparer de nouvelles offensives, lance un ultimatum demandant la restitution des navires marchands et la libération de leurs équipages, soit 6 000 marins. Son rejet, le 13 janvier 1756, signifie l'instauration de l'état de guerre, même si celle-ci n'est pas encore officiellement déclarée.

Le succès de l'expédition et du débarquement (avril 1756)

Alors qu'une grande guerre continentale menace aussi, Versailles décide une grande opération navale et terrestre en Méditerranée. Gibraltar semblant hors de portée, l'objectif retenu est l'île de Minorque, en Méditerranée occidentale. Cette île, conquise en 1708 par l'Angleterre lors de la guerre de Succession d'Espagne, servait depuis cette époque de base à la Marine anglaise pour surveiller les côtes espagnoles et françaises et, au besoin, en faire le blocus. Le Conseil du roi décide de s'en emparer par une attaque surprise. La guerre n'étant pas encore officiellement déclarée, l'expédition est perçue comme une juste représaille aux rafles des navires civils français en pleine paix. En cas de succès, le gouvernement français peut aussi promettre à Madrid de lui restituer l'île pour prix d'une entrée en guerre à ses côtés ou bien de la conserver comme gage à échanger contre les conquêtes que l'Angleterre pourrait faire en Amérique.

L'attaque est préparée avec soin pendant les premiers mois de 1756. Pendant qu'on arme une escadre à Toulon, on masse des troupes dans les environs, soit vingt-cinq bataillons avec des parcs d'artillerie, des bestiaux, des vivres, des munitions. Ces dernières sont confiées au maréchal de Richelieu, qui a reçu le commandement général des côtes de la Méditerranée, de Port-Vendres à Antibes. Une concentration de moyens aussi importante devrait normalement éveiller la curiosité

des espions et mettre au jour l'objectif. Il n'en est étonnamment rien : le secret de l'attaque, partagé par trois ou quatre personnes à Versailles et à Toulon, réussit à être préservé. Les officiers de l'armée de terre, qui s'interrogent sur les mouvements qu'on leur fait exécuter, n'ont aucune information et le commandant de Toulon laisse courir des bruits fantaisistes. À Londres, lorsqu'on est enfin informé de cette concentration de troupes, on ne soupçonne rien d'important. On regarde même ailleurs, puisqu'une armée de diversion, confiée au maréchal de Belle-Isle, fait mine de préparer une opération de débarquement dans la Manche. L'amirauté anglaise tombe dans le piège et retient ses escadres qui se retrouvent à surveiller du mauvais côté, laissant le champ libre aux Français. Lorsque l'inquiétude commence à gagner et que Londres décide d'envoyer une flotte avec des renforts, il est trop tard, La Galissonnière et Richelieu sont passés à l'offensive.



L'embarquement des troupes à Marseille. L'expédition mobilise 12 000 hommes et 176 bâtiments de transport. (J. Kapeller).

Dans les premiers jours d'avril, tout est prêt. L'embarquement des troupes de terre, environ 12 000 hommes, se fait du 4 au 8 sur les vaisseaux de guerre et sur 176 bâtiments de transports arrivés de Marseille. L'escorte compte douze vaisseaux et cinq frégates. Elle est

confiée à un marin expérimenté, le comte de La Galissonnière, qui s'était aussi illustré comme un remarquable administrateur au Canada. Il met son pavillon sur le Foudroyant (80 canons) et embarque avec lui l'état-major du maréchal de Richelieu. Un hôte de marque se joint à eux : le prince Frédéric de Wurtemberg, autorisé à suivre la campagne sur le désir du roi de Prusse, alors allié de la France pour quelques mois encore. Au total, l'expédition compte 193 voiles qui se rassemblent en rade de Toulon sur trois divisions. Le 10 avril, La Galissonnière donne l'ordre d'appareiller. Le 18, on est en vue de Minorque. La Galissonnière s'établit à l'ouest de l'île, à l'opposé de Port-Mahon, dans le canal entre Majorque et Minorque. Aucune voile anglaise n'est en vue : la surprise est totale.

Le débarquement commence le jour même, vers sept heures du soir, et se poursuit sans incident pendant la nuit. La population, fatiguée de la domination anglaise, accueille favorablement les Français et facilite les opérations. C'est une aide plus qu'utile, car La Galissonnière est arrivé sans carte précise sur une île qui lui est inconnue, rien n'ayant été anticipé pendant la période de paix pour préparer une éventuelle reconquête. Le débarquement se fait donc un peu au hasard, dans la baie de Ciutadella qui n'est pas gardée et où le vent a poussé la flotte. Le 20 avril, toutes les troupes sont à terre et on commence la traversée de l'île. Le 22, on entre dans Port-Mahon sans combat. Le gouverneur anglais Blakeney, qui a moins de 3 000 hommes, n'est pas en mesure de s'opposer aux envahisseurs et se replie précipitamment sur le fort Saint-Philippe. Richelieu n'est pas plus renseigné sur les fortifications de Mahón que La Galissonnière ne l'est sur les atterrages de l'île, puisqu'il ne dispose que d'un vieux plan antérieur à la conquête anglaise, trouvé au Dépôt de la Marine. Mais le duc, qui passe pour un courtisan avide de bons mots et d'aventures galantes, est aussi un chef habile qui s'est illustré lors du conflit précédent. Les abords sont rapidement reconnus et les travaux du siège commencent aussitôt. À titre d'anecdote, citée par Lacour-Gayet, à Toulon, Richelieu avait montré son vieux plan du fort Saint-Philippe à un capitaine de navire marchand qui connaissait la

région ; ce plan, lui avait dit celui-ci, ne ressemble pas plus au fort Saint-Philippe que la Bastille ne ressemble à une bonne place de guerre.

Après être resté jusqu'au 24 avril, soit six jours, au mouillage de Ciudadella pour y achever le débarquement de l'artillerie et du matériel, La Galissonnière remet à la voile pour venir croiser devant Mahón. Mais dès le 21, soit trois jours après l'arrivée, il a été informé de la présence de cinq vaisseaux anglais dans le port. Il s'agit de la division du contre-amiral anglais George Edgcumbe arrivé peu de temps avant avec dix bâtiments de commerce français raflés en mer. L'Anglais abandonne ses prises civiles et s'enfuit à toutes voiles. La Galissonnière, malgré la supériorité de ses forces, n'a pas essayé de bloquer Edgcumbe dans le port, ce qui lui vaut de sévères critiques. Le chef français, contraint de se justifier, doit rappeler les ordres très stricts qu'il a reçu avant le départ, à savoir qu'il ne doit prendre aucun risque et veiller avec le plus grand soin à la sécurité de l'escadre et des troupes qui doivent toujours rester ensemble même après le débarquement. La Galissonnière, qui n'a pas osé s'affranchir d'ordres qui lui auraient pourtant offert une victoire facile, laisse donc Edgcumbe foncer sur Gibraltar y annoncer l'attaque française.

La bataille (20 mai)

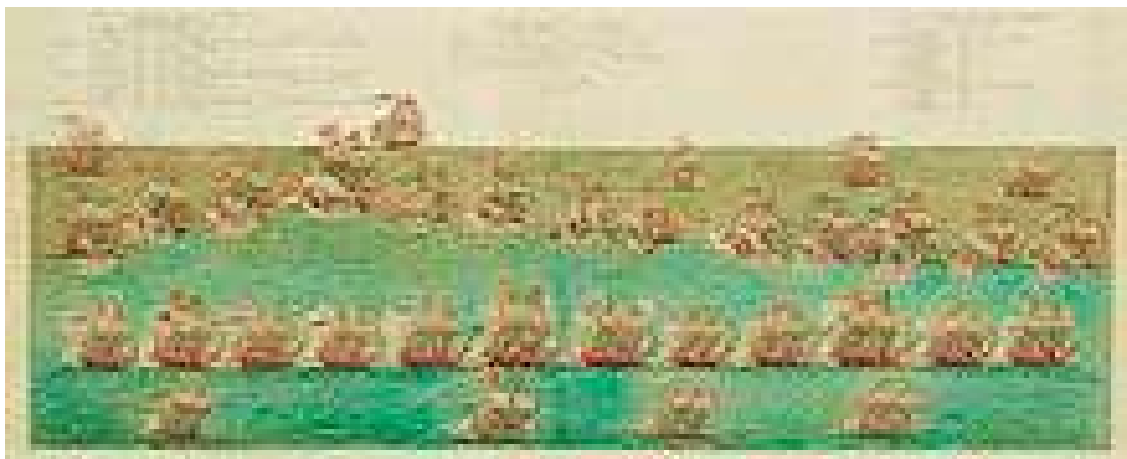
À Gibraltar, George Edgcumbe fait sa jonction avec les onze vaisseaux de John Byng. Byng porte un nom prestigieux. Son père, George Byng, avait écrasé la flotte espagnole en 1718 au cap Passaro lors de la courte guerre de la Quadruple-Alliance. Il avait ensuite présidé au destin de la Navy dans les bureaux de l'Amirauté jusqu'à sa mort en 1727. John Byng, dont la carrière a été très rapide grâce à son père, passe en 1756 pour un spécialiste de la Méditerranée. C'est aussi le seul chef dont le rang convienne au moment du déclenchement des hostilités.



L'amiral anglais John Byng.

Il exerce ainsi à 52 ans son premier grand commandement, contrairement à La Galissonnière, habitué depuis longtemps aux responsabilités importantes. L'escadre de Byng a appareillé de Spithead le 6 avril avec un corps de troupes de 4 000 hommes, au moment même où s'est fait à Toulon l'embarquement final des Français. Byng n'arrive à Gibraltar que le 2 mai, soit quatorze jours après que La Galissonnière a abordé Minorque. Byng, pessimiste sur la suite des événements, dépêche une frégate pour informer ses supérieurs de la situation en se plaignant de la faiblesse de ses forces et du médiocre équipement de la base de Gibraltar. Le 8 mai, il lève l'ancre pour se porter au secours des troupes anglaises qui occupent l'île. En intégrant plusieurs bâtiments d'Edgcumbe, il dispose maintenant de treize vaisseaux de ligne, quatre frégates et une corvette. Contrarié par les vents, il n'arrive que le 17 au soir dans les eaux de Minorque, du côté sud. Le drapeau anglais flotte toujours sur le fort Saint-Philippe. Il est encore temps de lui porter secours en livrant bataille et en débarquant le corps de troupes.

Côté français, une frégate repère dès le 17 au soir l'arrivée des forces anglaises. Avec habileté, La Galissonnière manœuvre près de la côte, vers le nord-est de l'île, pour garder l'avantage du vent. Préoccupé de renforcer ses équipages, il demande à Richelieu de lui fournir des hommes. Le maréchal lui envoie 13 compagnies, mais trois seulement réussissent à atteindre les vaisseaux. Les autres, montées sur de fragiles tartanes, sont ballottées par une mer forte et doivent rebrousser chemin. Trois d'entre elles, qui se sont égarées, sont même capturées par les Anglais.



Les deux lignes de bataille lors du combat. Celui-ci est indécis et les pertes sont faibles. La retraite de Byng laisse cependant la victoire à La Galissonnière.

Dans la journée du 19, vers 11 h, les deux escadres sont en vue, Byng arrivant par l'île d'Ayre, La Galissonnière croisant vers le nord et ayant l'avantage du vent. Une brume assez épaisse et le désavantage de la position de Byng tiennent celui-ci à distance jusque vers le milieu de la journée du lendemain. Dans l'après-midi du 20, les deux flottes sont de nouveau face à face. Sur le papier, avec treize vaisseaux de ligne anglais contre douze français, les forces sont presque équilibrées. Néanmoins, les Anglais disposent d'un trois-ponts de 90 canons, le *Ramillies* (navire amiral), alors que les Français n'en ont aucun (le *Foudroyant* est un deux-ponts de 80 canons). Avec le bâtiment supplémentaire dont il dispose, Byng aligne 836 bouches à feu contre 796 pour La Galissonnière.

Le 20, vers midi, le vent tourne : il passe au sud-ouest, ce qui donne tout à coup l'avantage à Byng. Les Français étant sous le vent, John Byng en profite pour manœuvrer – il vire de bord – et se placer en position favorable. Les deux escadres se retrouvent disposées en deux lignes à peu près parallèles, orientées environ de l'ouest à l'est, perpendiculairement à la côte. Vers 14 h 30, le combat s'engage en suivant la classique tactique de la ligne de bataille, chaque vaisseau anglais devant se laisser porter sur le vaisseau français qui lui fait face. L'avant-garde française, qui subit l'assaut au plus près, est « assez maltraitée », selon le mot de La Galissonnière. Elle parvient cependant à résister et endommage même gravement les matures de plusieurs vaisseaux anglais³². Au centre, la situation est plus confuse : le dispositif anglais se défait lorsque le sixième vaisseau, l'*Intrepid* (64 canons) sous le commandement du capitaine James Young, perd son mât de misaine et commence à culer. Les *Revenge* (64), *Princess Louisa* (60), et *Trident* (64) qui suivent, doivent donner de vigoureux coups de barre pour éviter une collision. Byng, sur le *Ramillies*, placé juste après, ordonne au *Deptford* (64 canons), en dernière position, de remonter la ligne toutes voiles dehors pour prendre la place de l'*Intrepid* désarmé. Byng fait même signal au *Chesterfield*, sa plus grosse frégate (44 canons), de serrer les rangs sur le vaisseau sorti de la ligne, mais les ordres circulent mal.

La situation, à ce moment-là, devient très délicate pour le chef anglais : La Galissonnière, dont le dispositif n'a pas été ébranlé, est en position avec les huit vaisseaux de son centre et de son arrière-garde de tenter la percée sur le centre anglais (en laissant les deux avant-gardes combattre de leur côté). Mais La Galissonnière reste corseté par des ordres exigeant la prudence. À cela s'ajoute le poids des habitudes sur le respect de la ligne de bataille. Il n'exploite donc pas son avantage, se contentant de maintenir sa ligne dans l'ordre le plus strict. Les Anglais, dira-t-il dans son rapport, « la trouvèrent si serrée et essayèrent un si grand feu, qu'ils s'en éloignèrent assez promptement. » À la nuit tombante, après trois heures de canonnade, les deux escadres se trouvent hors de portée de tir. Byng se replie en virant du côté sud. La Galissonnière cherche à lui donner la chasse un moment,

³² Traditionnellement, la marine française, toujours pauvre en bâtiments, « tire à démater », dans l'espoir de récupérer le vaisseau ennemi, tandis que la marine anglaise « tire à couler » donc dans les oeuvres vives.

mais les quatre vaisseaux de l'avant-garde font signal qu'ils ne sont plus en état de le faire, et comme l'escadre est encore sous le vent, personne ne peut manœuvrer facilement.

Le lendemain, l'aube se lève sur une brume épaisse. Deux bâtiments anglais se sont égarés. Byng dépêche deux frégates pour les rechercher alors que les Français, toujours sous le vent, ne sont pas en position de pouvoir reprendre le combat. La Galissonnière ne peut que surveiller les forces anglaises afin qu'aucun renfort ne tente de débarquer. Des deux côtés, on s'active pour réparer les dégâts dans les agrès. Le 24, après trois jours d'attente, Byng convoque un conseil de guerre. Devant les officiers de marine et de l'armée de terre, il répète sa mission : « secourir l'île de Minorque, et, au cas où une flotte française passerait le détroit de Gibraltar, envoyer un nombre adéquat de navires pour l'intercepter. » Certains officiers font des commentaires très négatifs sur ces ordres difficiles à exécuter, compte tenu de la distance entre les deux bases. Le Conseil décide donc que si la flotte doit surveiller Gibraltar, vu que de nombreux navires ont besoin de réparation et que Port-Mahon est déjà fortement investi par les Français, le mieux est de se replier vers Gibraltar. Après remise en état de l'escadre, on pourra revenir avec de nouvelles troupes pour secourir l'île. Si celle-ci tombe entre-temps, il faudra alors défendre Gibraltar qui sera probablement la prochaine cible des Français. Ordre est donc donné d'abandonner le combat.



La Galissonnière.

Les historiens jugent aujourd'hui sévèrement cette bataille. Étienne Taillemite parle d'un « combat mollement mené de part et d'autre. » Michel Vergé-Franceschi n'y voit qu'une « modeste canonnade ». L'affrontement, il est vrai, a été livré à bonne distance par deux chefs prudents et respectueux des manœuvres ritualisées de la ligne de bataille. Byng, sollicité pendant le combat par un de ses officiers pour tenter de s'approcher du centre français, en a rejeté l'idée – comme La Galissonnière – se rappelant qu'en 1744, l'un de ses prédécesseurs, l'amiral Matthews, avait été condamné pour avoir rompu sa ligne lors de la bataille du cap Sicié (guerre de Succession d'Autriche). Comme dans l'escadre anglaise, les Français n'ont qu'un seul vaisseau endommagé (le Sage, 64). Les pertes sont faibles : 38 morts et 184 blessés côté français, 45 morts, 162 blessés côté anglais. Quoi qu'il en soit, la retraite anglaise offre de facto la victoire à la France : laissé sans secours, le fort Saint-Philippe est condamné, même si ses défenseurs offrent encore une belle résistance.

Au milieu des opérations militaires, on avait appris l'ouverture officielle des hostilités : le 23 mai, trois jours après le combat naval, George II avait signé l'entrée en guerre de l'Angleterre (la nouvelle de la bataille n'était pas encore arrivée dans les deux capitales). Le 9 juin, alors que le siège du fort Saint-Philippe bat son plein, Louis XV prend acte de la rupture définitive et signe à son tour la déclaration de guerre française.

La chute du fort Saint-Philippe (29 juin)

À terre, l'état-major français avait suivi l'affrontement à la lunette, non sans inquiétude : « *Messieurs, il se joue là un jeu bien intéressant. Si M. de La Galissonnière bat l'ennemi, nous continuerons notre siège en pantoufles ; mais s'il est battu, il faudra avoir recours à l'escalade, aux derniers expédients* » avait déclaré Richelieu. Une défaite en mer, coupant les liaisons avec Toulon, aurait en effet mis les 12 000 hommes à terre dans une situation rapidement intenable. À ce constat répond indirectement le courrier de La Galissonnière, rédigé après le combat : « *J'ai préféré votre gloire à la mienne et le principal objet de notre mission à l'honneur particulier que j'aurais pu tirer en poursuivant quelques vaisseaux ennemis.* » La Galissonnière — c'est-à-dire la Marine — a rempli son rôle d'escorteur. À Richelieu — l'armée de terre — de remplir le sien, c'est-à-dire s'emparer de la forteresse Saint-Philippe, but de l'expédition.



Le siège du fort Saint-Philippe. Après la retraite de l'escadre anglaise, la place est condamnée. La garnison capitule le 29 juin avec les honneurs de la guerre.

Le siège est pourtant loin de se faire « en pantoufles ». Le terrain très rocailleux sur lequel sont établis les divers ouvrages du fort ne facilite pas les travaux d'approche. Il avait fallu attendre le 11 mai, soit dix-neuf jours après l'entrée dans Mahon, pour pouvoir déployer la première batterie de mortier. Richelieu, inquiet, avait même écrit à Marseille et Perpignan pour demander du renfort en artillerie. La victoire navale ne lève pas toutes les difficultés. On redoute logiquement un retour offensif de Byng avec plus de moyens, ce qui provoquerait inévitablement un nouveau combat naval si le fort n'a pas été pris entre-temps. Crainte d'ailleurs justifiée car c'est bien ce qu'a l'intention de faire le chef anglais depuis Gibraltar. Son rappel en Angleterre coupe court à toute velléité de secours, mais à ce moment-là, les Français n'en savent rien. Le fort Saint-Philippe, bien commandé par William Blakeney oppose une résistance acharnée. Il faut prendre un par un les bastions. Le 29 juin, après plus de deux mois de siège, la garnison hisse le drapeau blanc. Blakeney capitule avec les honneurs de la guerre. Les Anglais ont eu 400 morts ou blessés, les Français ont perdu 1 600 hommes — tués ou morts de maladie — et déplorent 2 000 à 3 000 blessés. L'acte de reddition précise que les 4 878 prisonniers sont libres de servir ailleurs et doivent être reconduits à Gibraltar sur des bâtiments français, ce qui est effectué dès le 9 juillet.

Le rembarquement des troupes françaises précède celui des prisonniers anglais. La Galissonnière tient à ce que la nouvelle de la chute du fort n'arrive à Gibraltar que lorsque ses vaisseaux seront en sûreté. Le chef français, qui redoute toujours un retour offensif de l'ennemi, demande même des renforts quelques jours après la capitulation anglaise. Le port de Toulon lui envoie deux vaisseaux, l'Achille (64) et l'Hector (74), qui rallient l'escadre le 2 et le 5 juillet. On laisse dans l'île une garnison de prise composée de onze bataillons formés en six régiments. Elle est placée sous les ordres du comte de Lannion, nommé gouverneur de l'île. Les troupes commencent à rembarquer le 4 juillet. Le 7, l'escadre reprend la mer. Le 18, presque trois mois après son départ, elle rentre en rade de Toulon. Les derniers traînards arrivent le 21. Les craintes de La Galissonnière n'étaient pas totalement vaines : le surlendemain de son départ, une escadre anglaise reparait effectivement devant Minorque. Elle aligne vingt-et-un vaisseaux sous les ordres d'Edward Hawke, qui a relevé Byng. Mais Hawke, qui n'a pas de troupes avec lui, n'insiste pas et s'en va faire une croisière contre le commerce français au large de Marseille. On lui reprochera ensuite, à Londres, de ne pas avoir essayé de faire le blocus de l'île.

21 MAI

11-21 mai 1944 : Le Garigliano

La bataille du Garigliano, connue aussi comme la percée des Monts Aurunci, ou quatrième bataille de Monte Cassino, est une bataille de la campagne d'Italie livrée en mai 1944, près du mont Cassin, dans la province de Frosinone, par les Alliés contre les forces allemandes pour percer leur ligne de défense (« ligne Gustav ») afin de faire la jonction avec les forces débarquées à Anzio et d'occuper Rome.

Cette bataille permit aux troupes du Corps expéditionnaire français (CEF) de déborder puis d'enfoncer la ligne Gustav sur le fleuve Garigliano, permettant ainsi aux Alliés de reprendre leur progression vers Rome, interrompue depuis janvier 1944.

Contexte

Les attaques frontales contre Cassino ont échoué et les alliés attendent les beaux jours pour la reprise de l'offensive.

Au printemps 1944, les Alliés opèrent un repositionnement de leurs unités en vue de leur nouvelle offensive. La VIII^e armée britannique et le Corps expéditionnaire français sont ainsi redéployés en secret. L'offensive alliée qui se prépare s'appuie sur les plans audacieux du général Juin, qui a réussi à imposer ses vues à l'état-major anglo-américain. Juin veut éviter toute nouvelle attaque frontale contre Monte Cassino, dont les défenses ont été encore renforcées et d'où les troupes allemandes d'élite paraissent inexpugnables. C'est au contraire par la montagne, là où l'ennemi ne s'y attend pas, qu'il faut porter l'effort principal : à travers les monts Aurunci, à 25 kilomètres au sud-ouest de Cassino, considérés par les Allemands comme « impénétrables aux armées ».

Dans le plan d'attaque, le plus gros effort incombait à la 8^e armée qui devait tâcher de « briser les lignes de défenses ennemies dans la vallée du Liri et avancer en direction de Rome ». La 5^e armée américaine avait reçu l'ordre d'attaquer et de pénétrer dans la vallée du Liri, par les monts Aurunci, ainsi que d'opérer le long de la route côtière n° 7, pour se diriger vers Minturno.

Dans le cadre de ce plan les rôles furent distribués ainsi :

Pour la 8^e armée britannique :

- le 2^e corps polonais doit « conquérir le mont Cassin et opérer contre Piedimonte »,
- le 13^e corps britannique doit traverser le Gari et attaquer dans la vallée du Liri,
- le 1^{er} corps canadien doit avancer par la vallée du Liri à la suite du 13^e corps,
- le 10^e corps britannique, ayant une tâche défensive, dans le secteur nord-est du Monte Cairo, c'est-à-dire à droite du 2^e corps polonais, doit simuler sur son aile gauche une attaque en direction d'Atina ;

Pour la 5^e armée américaine :

- le corps français doit opérer contre les monts Aurunci et ensuite sur le cours supérieur du Liri,
- le 2^e corps américain doit opérer le long de la route côtière no 7.

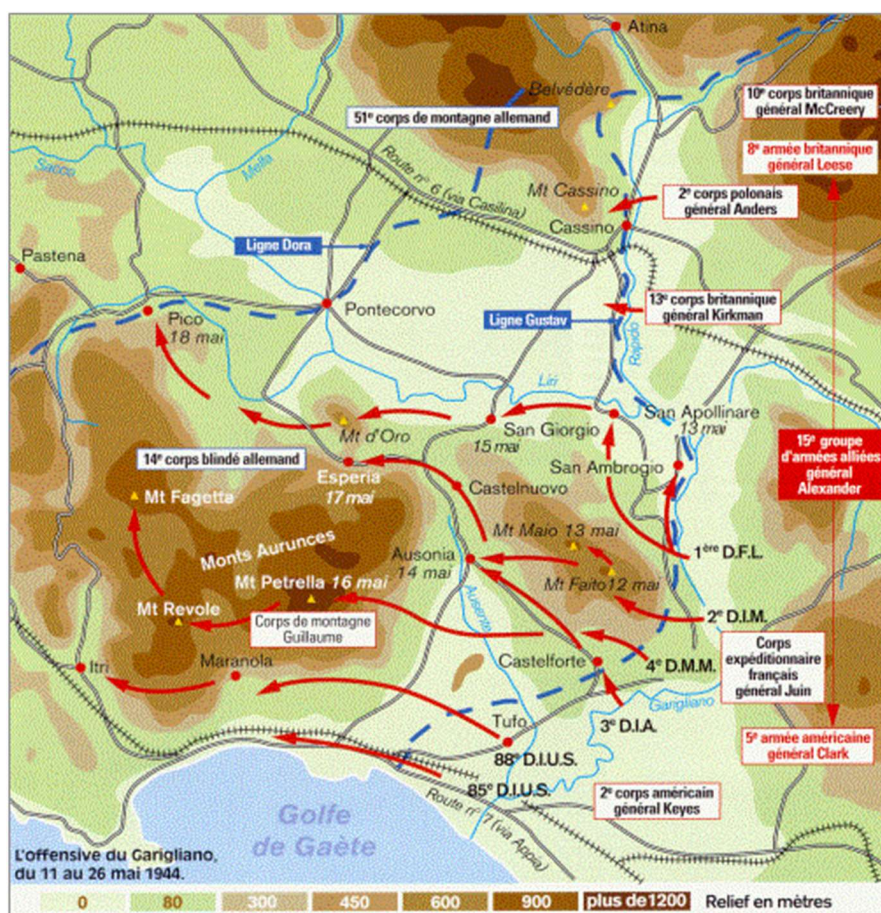
Ce plan doit permettre de couper les positions arrières de l'ennemi, enveloppant ainsi toute la ligne Gustav. Pour Juin, seul le CEF, qui a déjà gagné le combat du Belvédère au mois de janvier, est

capable de mener à bien cette opération, grâce à l'aptitude au combat en montagne des tirailleurs et des goumiers du général Guillaume, ainsi qu'à leurs trains muletiers.

Le plan prévoit une attaque du 2^e corps polonais contre le monastère par le nord, tandis que le 13^e corps britannique doit franchir le fleuve Rapido pour couper la route nationale et isoler la ville.

Tout en acceptant ce plan, Anglais et Américains doutent néanmoins que les Français puissent réussir à accomplir la manœuvre de débordement qui permettrait d'ouvrir enfin les portes de Rome. La date et les objectifs de cette offensive restent inconnus des Allemands, comme en témoigne l'envoi de leurs réserves vers Anzio, où ils prévoient une tentative de percée des Alliés. Une autre inconnue inquiète Kesselring : « savoir où et comment le CEF, avec ses divisions entraînées pour la montagne et ses solides combattants marocains, allait être engagé. »

Phases de la bataille



Rupture de la ligne Gustave (11-13 mai)

L'opération de rupture de la Ligne Gustave est initialement confiée à la 2^e division d'infanterie marocaine (2^e DIM), « le bétier du CEF » selon l'expression de Juin, qui doit s'emparer pour cette mission des monts Faito et Majo. L'offensive générale des Alliés se déclenche le soir du 11 mai 1944, à 23 heures, sur l'ensemble du front italien. Une intense préparation d'artillerie de 2 000 canons précède l'attaque. Mais dans le secteur de la 2^e DIM, ce bombardement n'arrose que les crêtes, sans détruire le dispositif de défense allemand (blockhaus, barbelés, mines...), qui sillonne les pentes que doivent gravir les tirailleurs marocains avant de pouvoir s'emparer des sommets. Dans les autres secteurs d'attaque du CEF, comme celui de la 4^e division marocaine de montagne (4^e DMM), aucune préparation d'artillerie n'a lieu. Cet assaut va s'avérer redoutable. Les régiments de la 2^e DIM se lancent ainsi dans une attaque de nuit aux combats souvent confus et très meurtriers, mais la ligne Gustav tient toujours. Juin décide la reprise de l'offensive pour la nuit

suivante, après une préparation d'artillerie plus importante et mieux ciblée. Très tôt dans la matinée du 13 mai, c'est la ruée des tirailleurs marocains sur les positions allemandes, ravagées par le « rouleau de feu » des canons français, qui finissent par céder. La prise du mont Majo par les troupes marocaines de la 2e DIM est saluée par un drapeau français de 30 m² hissé à son sommet (940 mètres) et visible à des kilomètres à la ronde, par les troupes du CEF comme par les Allemands.

Exploitation à travers les monts Aurunci (14-21 mai)

L'exploitation est maintenant possible vers les monts Aurunci puis, plus à l'ouest, les monts Lépins. C'est la 4e DMM et les trois Groupes de Tabors marocains (GTM) du général Guillaume, formant le corps de montagne du CEF, qui s'en chargent dès le 14 mai, à « un train d'enfer ». « Les Français avancent si rapidement, que les communiqués ne peuvent suivre leur rythme », rapporte un journaliste américain. À la suite de cet assaut des goumiers marocains dans les monts Aurunci, les Britanniques prirent l'habitude de qualifier toute attaque audacieuse de « goumisation ». Les combattants marocains prennent par la suite le mont Fammera (1 175 mètres) et le mont Revole (1 307 mètres).

Parallèlement, le 4e régiment de spahis marocains (4e RSM) incorporé temporairement à la 3e DIA œuvre à la prise de Castelforte, sur le Garigliano, qui ouvre la route d'Ausonia dans la vallée de l'Ausente ; ce qui permet de déboucher sur la vallée du Liri, au sud-ouest de Cassino, derrière les lignes allemandes. De son côté, le 3e régiment de spahis marocains (3e RSM), mis provisoirement à la disposition de la 1re division française libre (1re DFL), participe au mouvement général de cette division qui s'engage dans la haute vallée du Liri via San Apollinare (6 kilomètres au sud de Cassino), en débordant également Cassino par le sud.

Tandis qu'une attaque aérienne détruit le quartier général de la Xe armée allemande, l'avancée du CEF, tant en montagne que dans les vallées, entame le dispositif défensif allemand de la ligne Gustav et facilite la progression des Britanniques et des Américains. Ces derniers atteignent ainsi rapidement Spigno, sur l'axe Minturno - Cassino.

Le 17 mai 1944, Kesselring ordonne à ses troupes d'abandonner Cassino, de crainte de se voir envelopper par la manœuvre française. Le même jour, la route nationale est coupée par le 13e corps britannique et les Polonais parviennent à s'emparer du mont Cassin qui leur avait coûté de lourdes pertes.

Sur la gauche du CEF, le 2e corps américain réussit à faire sauter les verrous et avance le long de la côte. Il rencontre une résistance plus forte en approchant d'Anzio.

Le 21 mai, le corps de montagne du CEF atteint la rocade Itri-Pico à l'extrémité nord du massif Petrella et le 23, la VIIIe Armée, qui était arrêtée face à la ligne Hitler, reprend l'offensive et le 1er Corps canadien s'empare de Pontecorvo, arrivant à la hauteur de la 1re DFL.

Pertes

Au cours de l'opération Diadème, les Alliés ont perdu en trois semaines 43 387 hommes tués, blessés et disparus dont 18 000 Américains, 10 500 Anglais, 3 885 Polonais et 3 742 Canadiens. Quant aux pertes du CEF, elles sont de 9 324 hommes (1 704 tués, 396 disparus et 7 224 blessés), réparties comme suit:

Unité	Tués	Disparus	Blessés	Total
ERG et services	87	9	227	323
1re DMI	300	81	1 338	1 719
2e DIM	258	78	1 643	1 979

Unité	Tués	Disparus	Blessés	Total
3e DIA	473	115	1 686	2 274
4e DMM	409	100	1 558	2 067
Goums marocains	177	13	772	962
Total	1 704	396	7 224	9 324

Bien que le CEF fut intégré dans une armée américaine, cette victoire peut lui être créditée dans la mesure où l'idée de manœuvre est celle de son chef, le général Juin, et où c'est bien le CEF, avec ses qualités combatives, qui a gagné la bataille.

27 MAI

27 mai 1694 : Torroella (ou bataille du Ter)

Cette bataille a été livrée sur le fleuve du Ter, à proximité de Torroella de Montgrí en Catalogne, sur le théâtre d'opération secondaire que constitue le front espagnol durant la guerre de la Ligue d'Augsbourg, par les troupes françaises du maréchal de Noailles contre les Espagnols du duc d'Escalona, vice-roi de Catalogne.

Prélude

En 1694, le roi de France décide de faire un effort en Catalogne, et de mettre l'armée de Catinat dans le Piémont sur la défensive, réservant le gros de ses troupes pour le front espagnol.

Le vice-roi de Catalogne, le duc d'Escalona, également capitaine général de l'armée, déploie le long des rives du Ter toute l'infanterie qu'il parvient à rassembler pour s'opposer au corps expéditionnaire français, commandé par le maréchal duc de Noailles, qui a pour objectif de prendre Gérone.

Les deux armées sont à peu près de la même force : 20 000 fantassins et 4 à 5 000 cavaliers, mais les régiments français sont essentiellement composés de vétérans, alors que les forces espagnoles comptent un grand nombre de jeunes recrues et d'unités nouvellement constituées. En outre l'artillerie française est supérieure par le nombre et la puissance de feu de ses pièces, et par l'expérience de ses servants.

La bataille

L'armée espagnole est divisée en trois corps pour garder les gués et les rives de la rivière, à Vergès, Ullà et Torroella de Montgrí.

Le jour précédent, les Français ont essayé de traverser à Vergès sans succès et se sont alors déplacés à Ullà. Le 27 mai, profitant d'un épais brouillard accroché au-dessus des rives du fleuve, 2000 dragons et cavaliers, suivis d'un grand nombre de grenadiers d'infanterie, chargent les positions de l'infanterie espagnole et traversent le fleuve à Torroella de Montgrí.

Dès la première décharge de leurs mousquets les Espagnols ne peuvent s'opposer efficacement à l'approche de l'ennemi. Ils commencent à fuir le champ de bataille, semant la panique dans le reste de l'armée. Beaucoup périssent sans même parvenir à s'opposer aux Français, tandis que la cavalerie se retire, laissant l'infanterie sans protection. À l'annonce de la défaite et parce qu'un grand nombre de troupes françaises ont déjà traversé le fleuve à gué et sont maintenant en ordre de bataille, l'armée espagnole est en débandade. La cavalerie et l'arrière-garde se sauvent jusqu'à Gérone.

Conséquences

Les Français ont pris l'ascendant sur les Espagnols, rencontrant une faible opposition. Les Espagnols subissent de lourdes pertes humaines et perdent bagages et artillerie.

Dans cette situation le vice-roi n'a pas d'autre choix que d'envoyer quelques troupes à Gérone et reculer avec le gros de son armée jusqu'à Barcelone, où il reste pendant tout le mois de juin. En attendant, les Français s'emparent d'une dizaine de villages dans les environs du Ter.

Le 30 mai, 3 trois jours après la défaite espagnole du Ter, le duc de Noailles commence le blocus par voie de terre et de mer de la forteresse de Palamós, qui se rend le 10 juin. Gérone est prise le 29 juin.

Barcelone est épargnée en raison des réductions du budget de l'armée, ordonnées par Louvois, ministre de la guerre et par l'approche de la flotte anglaise.

29 MAI

29 mai 1692 : Barfleur

Cette bataille navale s'est déroulée pendant la Guerre de la Ligue d'Augsbourg, dans un secteur situé à 40 km au nord-est de Barfleur, péninsule du Cotentin

Contexte

En cette année 1692, dans l'intention d'aider Jacques II à regagner son trône selon la volonté de Louis XIV, François d'Husson de Bonrepas, intendant général des classes et des armées navales, projetait de prendre le contrôle maritime de la Manche et de faire débarquer 20 000 hommes en Angleterre.

Le roi autorisa l'expédition malgré l'avis de certains ministres, qui soulignaient que la popularité de Jacques II en Angleterre était surestimée. Les troupes furent rassemblées en Normandie sous le commandement du maréchal de Bellefonds, l'infanterie devant embarquer à la Hougue, la cavalerie au Havre. Tourville avait pour rôle d'escorter les transports jusqu'à Torbay et d'appareiller le 25 avril sur les ordres du ministre Pontchartain, quels qu'étaient les risques de faire face à la flotte coalisée. De plus il était subordonné à Jacques II et à Bellefonds, une fois le débarquement fini, il avait pour ordre de renvoyer les bâtiments de charge à Brest et de garder les frégates dans la Manche.

L'amiral d'Estrées avec l'escadre du Levant quitta Toulon pour soutenir Tourville, mais fut retardé par les mauvaises conditions de mer. Contrairement aux Hollandais et aux Anglais qui purent se regrouper.

Après que Tourville eut prudemment avancé qu'il fallait renoncer à l'aventure, Pontchartain lui rappela la volonté du roi : *« Ce n'est point à vous de discuter les ordres du Roi. C'est à vous de les exécuter et d'entrer dans la Manche. Mandez-moi si vous le voulez faire, sinon le roi commettra à votre place quelqu'un de plus obéissant et moins circonspect que vous. »*

Tourville appareilla le 12 mai à la tête de 39 vaisseaux et renforcé de 5 vaisseaux commandés par Villette. Entretemps, les responsables de l'opération, se rendant compte du risque qu'elle comportait, envoyèrent un messenger pour annuler l'appareillage, mais trop tard.

Forces en présence

Chefs en présence



Anglo-Hollandais : amiral anglais Russell et amiral hollandais van Almonde.

Français : amiral comte de Tourville.

Flotte française :

44 navires transportant 20 900 hommes avec environ 3 240 bouches à feu, 11 brûlots

– A l'avant: l'escadre « Bleue/Blanche », 14 navires de ligne compris en 3 divisions dirigées par les officiers généraux De

Nesmond, D'Amfreville (vaisseau-amiral, le « Merveilleux ») et Relingue.

– Au centre, l'escadre « Blanche » 16 vaisseaux commandés par Villette, Mursay, Tourville (vaisseau-amiral, le « Soleil Royal ») et Langeron.

– A l'arrière, l'escadre « Bleue », 14 vaisseaux commandés par Coetlogon, Gabaret (vaisseau-amiral, l'« Orgueilleux ») et Pannetier.

Flotte de Russel :

Royal Navy et Marine hollandaise: 99 vaisseaux (63 anglais et 36 hollandais) transportant 53 463 Anglais munis d'une artillerie de 6820 bouches à feu et 9 182 Hollandais avec 2 160 canons. Soit, au total, 9 000 canons alliés en prenant les chiffres (anglais) les plus bas et plus de 60 000 hommes.

Tourville

– A l'avant: l'escadre hollandaise « Blanche » sous le commandement d'Almonde (vaisseau-amiral, le « Prinz »), 36 vaisseaux répartis en 3 divisions sous les ordres de Van Der Putte, Gilles Schey et Callenburgh.

– Au centre: l'escadre « Rouge » anglaise, 27 vaisseaux commandés par Delaval, Russel (vaisseau-amiral, le « Britannia ») et Shovell.

– A l'arrière: l'escadre « Bleue » anglaise, 29 vaisseaux commandés par Carter, Ashby (vaisseau-amiral, le « Victory ») et Rooke.

Stratégie ou tactique

La longue ligne de la Marine royale se trouvait aussi formée en trois escadres. L'avant-garde (escadre Bleue et Blanche commandée par D'Amfreville) composait l'aile droite; au Sud : 14 navires à opposer aux 36 vaisseaux hollandais. Au centre, l'escadre Blanche de Tourville avait 16 navires à opposer aux 31 de l'escadre Rouge britannique. À la gauche (ou arrière-garde) de la ligne française, les 14 navires de l'escadre Bleue de Gabaret faisaient face aux 52 vaisseaux anglais d'Ashby.

Cette bataille est remarquable par la témérité dont a fait preuve le commandement français, qui peut s'expliquer par un message reçu la veille de la bataille par Tourville : « [...] *Sa majesté veut absolument qu'il parte de Brest, ledit jour 25 avril, quand même il aurait avis que les ennemis seraient dehors avec un nombre de vaisseaux supérieur à ceux qui seront en état de le suivre..., [...] elle veut qu'il s'approche d'assez près pour les reconnoître lui-même, quand bien même cela devrait l'obliger à combattre...* Ces remarques venimeuses, issues de Pontcharrain, ministre de la Marine, étaient destinées à piquer l'honneur de Tourville qu'il n'aimait pas.

La bataille

À l'aube du 29 mai, les deux flottes étaient en vue, à 40 km au nord-est de Barfleur. Les Anglo-Hollandais se rangèrent en bataille en travers du vent sur une ligne nord-sud. Les Français s'approchèrent lentement, car le vent était faible ; ils tenaient le vent (du sud-ouest). Sans attendre, Tourville donna le signal et toute la ligne française, vent dans le dos, se jeta sur la ligne anglo-hollandaise et engagea le combat avec une telle fougue que les alliés pensèrent d'abord à un piège. Le Soleil-royal de Tourville, au centre, faisait face au Britannia de Russell. Mais juste avant que les deux lignes se rencontrent, le vent capricieux tomba et les navires s'immobilisèrent. Alors, la plupart des vaisseaux mirent une chaloupe à la mer pour se faire remorquer à la rame. À 1 h du matin, enfin, les deux lignes parvenaient à portée de canon. Un vaisseau hollandais ouvrit le feu sur le Saint-Louis et toute la ligne s'embrasa en un instant du feu de la moitié des 12 000 canons des trois flottes. Un feu d'artifice gigantesque dans un tonnerre de fin du monde.

L'escadre bleue anglaise, inutilisée, se jeta à la poursuite de la petite division Panetier Shovell tenta d'encercler la première division de Tourville. Trois gros navires de 100 canons chacun³³ assaillirent,

³³ Britannia, Saint-Andrew et London.

pendant quatre heures de furieux combat, le Soleil-royal, qui repoussa tous les assauts. Vers 13 h, ce bâtiment, dont le gréement avait beaucoup souffert, dut être remorqué pour remonter dans le vent, alors que d'Amfreville, grâce au vent qui reprenait, accourait avec cinq navires pour le remplacer face au centre anglais.

A l'aile gauche française, la division Panrier avait eu plus de mal³⁴ à s'approcher à portée de canon des alliés. Aussi, les 32 navires de l'escadre bleue anglaise, n'ayant presque personne en face, s'étaient jetés dans l'espace situé entre les trois navires de Pannetier et ceux de Gabaret. Face à eux, donc, Panrier se retira vers le Sud-Ouest afin de ne pas être détruit et, de ce fait, entraîna pendant quatre heures l'escadre bleue d'Ashby à sa suite, loin du champ de bataille, apportant ainsi quelque soulagement au centre.

En début d'après-midi, l'amiral anglais, qui utilisait à fond sa supériorité numérique, réussit presque à encercler la flotte française. Au centre, huit ou neuf vaisseaux français, dont Tourville et Villette (l'Ambitieux), continuaient d'attaquer furieusement le cœur de la flotte alliée. L'Ambitieux malmenait le Royal-Sovereign (Delawall). De temps en temps, des navires totalement désarmés devaient être remorqués hors de la mêlée par les rames de leurs chaloupes: ainsi le Chester (anglais), l'Eagle (anglais), Le Henri (français), le Fort (français).

Voyant que le centre de la ligne française soutenait le combat contre des forces plusieurs fois supérieures, le contre-amiral de Coëtlogon quitta l'arrière-garde et lança son navire (le Magnifique), suivi du Prince en appui, en dépit des ordres de son supérieur hiérarchique Gabaret. La mêlée devint inextricable. Tout le monde tirait avec furie dans une visibilité amoindrie par la fumée et surtout par la brume qui s'épaississait de minute en minute. Lorsque le vent tombait, la visibilité devenait nulle, pour s'améliorer un peu à la moindre brise.

Soudain, le combat cessa complètement, car la visibilité ne permettait plus de distinguer les ennemis des amis, au moment où Tourville était sur le point de succomber sous le nombre toujours grandissant d'Anglais qui s'attaquaient à lui. Ce répit permit au centre français de se refaire un peu dans la brume. La marée était sur le point de changer de direction, Tourville ordonna aussitôt à la ligne française de jeter l'ancre, tandis que le centre anglais commençait à être entraîné vers l'est.

L'arrière-garde anglaise (l'escadre bleue d'Ashby), attirée à l'ouest de la ligne française par les 3 navires de Pannetier et qui se trouvait donc dans le dos du centre français, comprit la manœuvre des Français et jeta l'ancre aussi afin de ne pas dériver et de pouvoir prendre les Français à revers. Ces derniers étaient, à ce moment même, réduits à 36 vaisseaux, car les 3 navires de Pannetier et les 5 de Nesmond ne pouvaient retrouver des vents favorables pour regagner la ligne de bataille.

Enfin, le vent se leva de nouveau, venant du nord-est cette fois. Il acheva de balayer la brume et découvrir le champ de bataille dans toute son horreur. La canonnade reprit immédiatement avec intensité et les Anglo-Hollandais, la mort dans l'âme, se préparèrent à un nouvel assaut des Français. Sur certains navires, couverts de morts et de blessés, quelques combattants furent pris de panique, mais les officiers eurent tôt fait de rétablir la discipline. L'artillerie française se mit en action. Le soir tombait.

Pour épargner ses équipages à la limite de l'épuisement total, Russell décida d'essayer d'incendier les navires français. De nombreux brûlots furent donc envoyés contre eux. Le Soleil-royal à lui seul réussit à en éviter cinq ; l'Ambitieux trois, qui brûlèrent longuement dans la nuit.

³⁴ Par manque de vent

Ce fut alors que, incapables de soutenir le combat, les flottes alliées décidèrent d'abandonner le champ de bataille. Russell donna l'ordre à l'escadre rouge, le centre anglais, de décrocher, La flotte hollandaise, qui ne voulait pas supporter seule le fardeau du combat, le suivit bientôt. Puis l'escadre bleue anglaise (Ashby), qui se trouvait dans le dos des Français, décida aussi de suivre le mouvement de retraite ; mais Ashby eut la mauvaise idée de faire passer ses 32 vaisseaux dans les intervalles de la ligne de bataille française. Alors que les navires anglais défilaient lentement dans les intervalles, ils furent systématiquement truffés à bout portant de boulets et de balles et plusieurs, dont le navire-amiral de Shovell, le *Royal-William* lui-même, furent tellement maltraités qu'ils en restèrent désemparés, c'est-à-dire incapables de manœuvrer par leurs propres moyens. Le Duke perdit son amiral (Carter) et son commandant.

Cette terrible bataille de 15 heures se terminait enfin à la lueur des brûlots anglais qui achevaient de se consumer. Les Français restaient maîtres du champ de bataille. Tourville n'avait perdu aucun vaisseau. Aucun n'avait d'avaries totalement incapacitantes bien que le sang ruisselât sur tous les ponts.

Vers une heure du matin, Tourville donna l'ordre de lever l'ancre. Nesmond envoya deux vaisseaux endommagés à La Hougue et deux autres au Havre. Durant la nuit et dans une brume intense, Tourville réussit à regrouper 27 navires.³⁵



Pertes : Français : 1 700 tués et blessés.
Anglo-Hollandais : 2 000 tués, dont 2 amiraux, et 3000 blessés.

³⁵ Source : J.-Cl Castex, dictionnaire des batailles navales franco-anglaises.

2 JUN

2 juin 1676 : Palerme

Palerme est l'une des batailles navales de la guerre de Hollande, la cinquième menée en Méditerranée lors de ce conflit. Elle oppose, devant le port de Palerme, une flotte française, commandée par le duc de Vivonne, à une flotte combinée hispano-hollandaise, ébranlée par les défaites du Stromboli et d'Agosta et par la mort de son principal chef, Michiel de Ruyter. Elle se termine par une nouvelle victoire de la flotte française qui est désormais maîtresse de la Méditerranée occidentale jusqu'à la guerre de Succession d'Espagne.

Le contexte militaire en Méditerranée en 1676

Au mois de juin 1676, la guerre de Hollande en est à sa quatrième année. L'Espagne, qui s'est jointe à la Hollande contre la France en 1673, a reçu en 1675 en Méditerranée le renfort d'une escadre hollandaise alors que les Français ont réussi à débarquer à Messine, en révolte contre Madrid. Le combat de Messine (2 janvier 1675) et d'Alicudi (8 janvier 1676), les batailles de Stromboli (11 février 1675), et d'Agosta (22 avril 1676), ont donné la victoire à la flotte française. Lors du dernier combat, l'escadre hollandaise, mal soutenue par les forces espagnoles, a été sévèrement malmenée et a perdu son chef, le prestigieux Ruyter. C'est donc une armée navale hispano-hollandaise très éprouvée qui s'abrite à Palerme au début de l'été 1676 où elle essaie de réparer ses avaries.

Pour les Français, la guerre en Méditerranée n'est cependant pas encore gagnée tant que cette force n'est pas neutralisée. Ils décident donc de reprendre l'offensive et appareillent de Messine le 26 mai 1676. La flotte est sous les ordres du maréchal de Vivonne (corps de bataille), secondé par le lieutenant général Duquesne (avant-garde) et par le chef d'escadre Jean Gabaret (arrière-garde). À Palerme, le commandement hollandais est passé à l'amiral Jan Van Haën, successeur de Ruyter et celui d'Espagne à Diego de Ibarra, en lieu et place du vice-amiral La Cerda, qui n'a guère brillé lors du combat précédent.

Le brasier de Palerme

Le 31 mai, la flotte française est devant Palerme. Elle compte 29 vaisseaux, 9 brûlots et 25 galères. Dans le port, les Hispano-Hollandais n'ont pas encore terminé leurs réparations et Jean Van Haën est en train de faire embaumer la dépouille de Ruyter, conservée à bord de l'Eendracht. Gabaret et Tourville, sur une felouque, viennent les espionner. Ils dénombrent 27 vaisseaux (dont 17 hollandais), 19 galères et 4 brûlots. Aucune fortification sérieuse ne protège la baie. Informé, Vivonne décide d'attaquer ces navires au mouillage.

Au matin du 2 juin, le vent souffle du Nord-Est, c'est-à-dire vers l'intérieur du port. Vivonne en profite aussitôt pour s'approcher et lancer des brûlots. Ceux-ci, poussés par le vent, menacent immédiatement les navires au mouillage. Les capitaines, affolés, coupent leurs câbles d'ancre et laissent leurs bâtiments dériver vers le fond du port, poursuivis par les brûlots. Profitant du désordre, Vivonne et Duquesne accentuent l'attaque et lancent de nouveaux brûlots. Dans les rangs hispano-hollandais, c'est la panique. Le feu passe d'un navire à l'autre alors que certains bâtiments s'échouent ou se brisent au fond de la baie. La ville elle-même est menacée par l'incendie.

Le vaisseau amiral d'Espagne explose. Diego de Ibarra se noie. La Cerda est tué. La galère patronne d'Espagne s'embrase. Jean Van Haën est tué. Le contre-amiral Van Middelland se noie. Les Hollandais, outre ces deux officiers généraux, perdent 7 lieutenants, 250 soldats ou matelots, les Espagnols entre 2 000 et 2 500 hommes. Douze vaisseaux, 4 brûlots, 6 galères sont détruits et

700 canons perdus, soit presque la moitié de l'escadre (en ne prenant en compte que les vaisseaux, seuls bâtiments réellement « utiles » au combat). Dans le camp français, hormis les brûlots qui ont rempli leur mission, tous les navires sont saufs et il n'y a que 200 victimes. Ces pertes sont faibles, mais témoignent malgré tout de l'intensité de la canonnade du côté des navires alliés qui ont pu échapper au feu et se sont défendus.

Les Français maîtres de la Méditerranée occidentale

Lorsque la nouvelle de la victoire arrive à Versailles, Colbert exulte : « *C'est la plus glorieuse action qui ait jamais été exécutée par aucune armée navale* ». Une joie qui s'explique par la peur qu'inspirait la flotte hollandaise jusque-là. En 1672, il avait fallu solliciter l'alliance de la flotte anglaise pour entrer en guerre contre les Provinces-Unies. Après le retrait anglais de 1674, la flotte hollandaise était restée maîtresse de la Manche, avait attaqué Belle-Ile et était venue narguer les Français devant Rochefort. L'entrée de l'escadre de Ruyter en Méditerranée en 1675 était apparue comme un défi que la flotte française, après sa prestation peu convaincante en mer du nord (1672-1673) et sa quasi inertie en 1674, semblait peu à même de relever. Cette bataille achève aussi de ruiner la puissance navale de l'Espagne, déjà très ébranlée par ses défaites lors de la guerre contre la Hollande, dite guerre de Quatre-vingts ans (1568-1648) et de 1635-1659 contre la France.

La victoire de Palerme, qui complète celle d'Agosta, n'est pas la dernière. En 1677, elle est suivie par la campagne d'Estrée à Tabago qui réussit, après un premier échec, à détruire l'escadre de Jacob Binckes et à ruiner de nombreux comptoirs hollandais (voir 3 mars 1677). Ces victoires sèment l'inquiétude en Angleterre, où l'émergence de la France en tant que grande puissance navale est perçue comme une menace insupportable, en ce qu'elle additionne à la puissance terrestre de Louis XIV dont les troupes sont victorieuses dans les Flandres au même moment. Elles provoquent un rapprochement immédiat entre l'Angleterre et la Hollande et la signature d'une alliance, même si Londres n'entre pas en guerre, car la paix générale est signée en 1678 (traité de Nimègue). Quoi qu'il en soit, avec cette victoire, les Français sont maîtres de la Méditerranée occidentale pour plusieurs décennies. Il faudra attendre la guerre de Succession d'Espagne (1701-1714) avec la chute de Gibraltar, le siège de Toulon et la prise de Minorque pour que cette suprématie soit remise en cause par la Marine anglaise.

4 JUN

4 juin 1859 : Magenta

La bataille de Magenta est l'un des épisodes déterminants de la campagne d'Italie. Elle se termine par une victoire des armées franco-sardes contre les Autrichiens du maréchal Ferencz Gyulai.

Le contexte

En juillet 1858, le Premier ministre du royaume de Piémont-Sardaigne, Cavour, rencontre secrètement Napoléon III à Plombières-les-Bains : selon les accords qui sont alors conclus, la France doit aider le royaume de Sardaigne en cas d'attaque autrichienne. En cas de victoire, l'Italie devra être partagée en trois Etats (l'Italie du nord sous le roi de Piémont –Sardaigne, le centre constitué des Etats pontificaux, et le sud, constitué du Royaume de Naples et de Sicile) organisés en une confédération sous la présidence honoraire du pape, mais ce projet ne vit jamais le jour. La cession de Nice et de la Savoie sera le prix de l'aide française. Le 10 décembre, la France et le Piémont signent le traité d'alliance.

Les préparatifs et les premières phases de la bataille

Le 10 janvier 1859, le roi de Piémont-Sardaigne, Victor-Emmanuel II, dans le discours d'ouverture du parlement sarde dont le texte a été préparé par Cavour et Napoléon III, proclame : « ... *Nous ne sommes pas insensibles aux cris de douleurs qui depuis de nombreuses régions d'Italie se lèvent vers Nous...* » L'écho est immense dans toute la péninsule : les Lombards manifestent leur enthousiasme pendant que les volontaires passent le Tessin pour s'unir aux Piémontais.

Le 23 avril, l'Autriche envoie un ultimatum au Piémont, lui intimant de désarmer sous trois jours. C'est l'occasion que Cavour a patiemment attendue pour provoquer la guerre. Le délai échu, les Autrichiens envahissent le Piémont avec l'intention de battre l'armée sarde avant l'arrivée des Français. Les Piémontais s'opposent à l'avancée du maréchal Gyulai en inondant les rizières de Lomellina et de Vercelli. Les Français traversent le col du Mont Cenis et rejoignent rapidement le champ de bataille. Le 20 mai, les Autrichiens sont battus à Montebello.

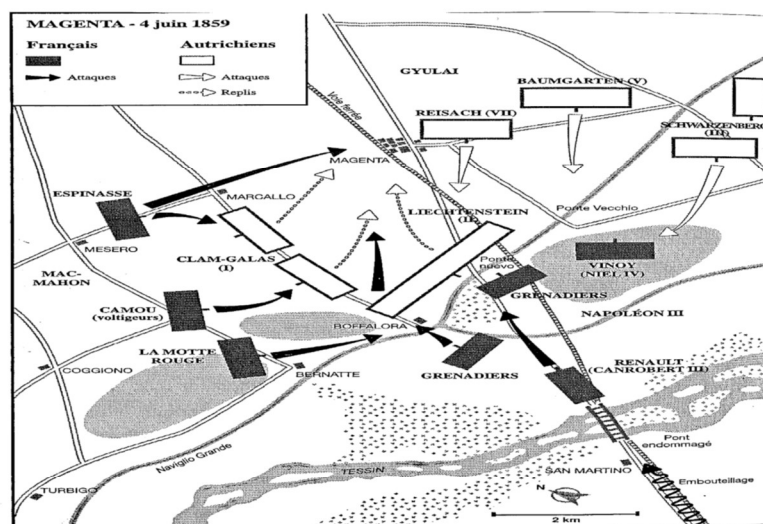
Pendant que Gyulai attend avec le gros de ses troupes à Plaisance, Napoléon III traverse le Pô à Casale Monferrato et place son armée dans la zone d'Alexandrie et de Novare, afin de pouvoir se diriger vers Milan. C'est seulement après les défaites subies le 30 et le 31 mai à Vinzaglio et à Palestro que le commandement autrichien s'aperçoit du piège et ordonne que le gros de l'armée soit déplacé, à travers Vigevano et Abbiategrasso, de Lomellina à Magenta. Les Autrichiens reculent et établissent une ligne de défense entre Naviglio Grande et le Tessin, faisant sauter le grand pont de Boffalora sopra Ticino, entre Magenta et Trecate qui résiste et reste partiellement exploitable.

Les colonnes françaises continuent à remonter le cours du Tessin. Cette région est peu faite pour une rencontre de masses, mais elle est favorable à une campagne de guérilla. Les forces françaises progressent au nord du Pô, dans un terrain coupé par plusieurs affluents. La Sésia est franchie sans opposition car les Autrichiens se replient derrière le Tessin. Initialement occupé à fixer les troupes autrichiennes sur le Pô, le 2^e corps d'armée français reçoit l'ordre d'envelopper par le nord l'armée autrichienne. Certains de ses éléments sont encore sur la rive ouest (rive droite) du Tessin quand le régiment de tirailleurs établit une tête de pont à Turbigo, le 2 juin. La nuit du 2 au 3 juin, le génie français, protégé par l'artillerie, jette un pont de barques de 180 mètres à Turbigo : le 2^e corps d'armée peut commencer à traverser afin de soutenir les premiers combats à Turbigo et Robecchetto.

Enfin, le 3 juin, la rive droite du Tessin est pratiquement reconnue jusqu'à la hauteur de Milan, c'est-à-dire près de Trécate.

On envoie la Légion étrangère observer le pont de San Martino, qui commande directement, à l'ouest, le bourg de Magenta. Les légionnaires arrivent sur de puissantes positions censées défendre l'accès de ce passage important. Ils ne découvrent que 7 pièces d'artillerie, abandonnées à la garde de trois factionnaires, oubliés là par erreur. Le pont lui-même est endommagé, mais les artificiers autrichiens n'ont pas eu le temps d'achever leur besogne car seules les deux dernières arches se trouvent affaissées et le Génie n'a pas grand mal à réparer les dégâts.

Pratiquement, le Tessin est franchi. Le combat s'engage le matin du 4 juin 1859. La bataille prend de l'ampleur sans que les commandants en chef des deux armées l'aient voulu. Une division de la Garde impériale tente d'élargir la tête de pont et se heurte à une forte résistance près de Magenta. Les Autrichiens profitent d'un terrain accidenté et d'un cours d'eau parallèle au Tessin pour établir leurs défenses.



Le général de Mac Mahon partage ses troupes en deux colonnes, la seconde division, commandée par le général Espinasse, est déplacée vers Marcallo con Casone et la première division du général de la Motte-Rouge vers Boffalora.

Pendant ce temps, les troupes autrichiennes tardent à arriver et le général autrichien Clam-Gallas dispose ses troupes en un triangle ayant pour sommets Magenta, Marcallo et Boffalora. Dès que Napoléon III entend tonner le canon, de son observatoire de la tour de San Martino al Basto, convaincu que l'attaque de Mac Mahon est engagée, il ordonne aux troupes en attente près du Tessin de se déplacer vers les ponts de Naviglio di Boffalora, Ponte Vecchio et Ponte Nuovo. Les

Autrichiens font sauter les deux premiers ponts, le pont de la douane et celui de la voie ferrée, un peu plus bas. Le ponte nuovo reste l'unique passage pour rejoindre la rive gauche du canal. Mac Mahon s'est arrêté en attendant que soit assurée la liaison entre ses deux colonnes et le 3e corps d'armée français tarde depuis Novare à rejoindre le champ de bataille. D'Abbiategrosso, le gros des troupes autrichiennes commence à arriver et son entrée en lice rend la situation critique pour les Français, à tel point qu'un télégramme est envoyé à Vienne qui annonce la victoire. Après de féroces combats, les Français réussissent à passer sur le ponte Nuovo après que les Autrichiens, menacés sur leur flanc droit par Mac Mahon qui a repoussé l'attaque à Buffalora, se retirent à Magenta. Côté français, le général Cler tombe dans les combats.

La dernière attaque



Prise de Buffalora pendant la bataille de Magenta.

Au bruit de la bataille, le 2e corps rallie Magenta, où il s'engage en échelons successifs, sans véritable coordination. Le 1^{er} régiment étranger du colonel Brayer avance sous la protection du 7e régiment de chasseurs à cheval quand ce dernier doit refluer sous la pression ennemie. Les Autrichiens progressent en trois colonnes, effectuant des feux de salve peu efficaces mais impressionnants.

La Légion engagée dès le début de l'action, en position vers Marcallo, reçoit le choc des Autrichiens massés en grand nombre de l'autre côté. Elle ne peut passer immédiatement à l'attaque. Il faut attendre que l'ensemble du corps expéditionnaire se regroupe pour pouvoir envisager une tactique propre à briser la résistance des 50 000 hommes bien équipés qui barrent la route de Milan et, par le fait, de la Lombardie tout entière. Au soir, les deux régiments étrangers bivouaquent à Turbigo, au nord et sur la rive gauche du Tessin qui vient d'être franchi par la 1re brigade, aux ordres du général de La Motte-Rouge. Les Autrichiens réagissent fortement. Les lignes ennemies connaissent un certain flottement avant de mesurer la force réelle de la petite troupe et de se reprendre, et le général de Mac Mahon, aventuré avec une faible escorte dans le village de Robechetto, pour monter dans le clocher afin d'observer les mouvements de l'ennemi, ne trouve son salut que dans une retraite précipitée.

Entre-temps, les tirailleurs du général de La Motte-Rouge dégagent le terrain et les autres corps peuvent bivouaquer dans les maisons et aux alentours du village. Le lendemain, à l'aube, la marche reprend vers Magenta. Les divisions ennemies sont massées aux alentours de l'agglomération et en surveillent sans défaillance les abords. Les plantations leur fournissent une barrière naturelle difficilement franchissable. Elles ont eu le temps d'organiser leurs liaisons.

Du côté des Français, le 2e corps les menace du nord, tandis que la Garde impériale, profitant des renseignements donnés par les régiments étrangers au sujet des ponts de San Martino, s'avance dans la direction de Magenta et resserre la tenaille. La 2e division doit former l'aile gauche du dispositif français et progresser le long de la grande route de Milan, tout en gardant le contact avec la 1e division, en route vers Buffalora, sur les rives du Tessin, ayant pour mission de faire sa jonction avec les forces qui ont pu franchir le fleuve par les ponts de San Martino. Entre les deux divisions, près de trois kilomètres se trouvent découverts. Les liaisons ne sont assurées que par quelques compagnies essaimées. Les attaques doivent s'effectuer suivant l'axe des trois routes qui, de Marcallo, Buffalora et San Martino, rejoignent l'axe de Milan dans Magenta même.

Les troupes françaises s'ébranlent rapidement en direction de Magenta. La 2e division occupe presque sans coup férir le village de Buffalora. À l'aile gauche, la progression est plus difficile. Le village de Marcollo dépassé, l'ennemi se dévoile, bien retranché de part et d'autre de la route. Il oppose une vive résistance. La situation est confuse. Le 1^{er} régiment étranger commandé par le colonel de Brayer et le 2e régiment de zouaves chargent d'abord, mais ne peuvent rompre les rangs de l'ennemi très supérieur en nombre. Le colonel de Chabrières, commandant du 2e régiment étranger, entraîne celui-ci vers l'ennemi pour tomber presque aussitôt, mortellement blessé. L'élan de ses hommes n'est pas pour autant brisé : rendus furieux par la mort de leur chef, ils foncent vers l'ennemi, baïonnette au canon. Le terrain accidenté ne permet pas de maintenir un ordre strict dans les rangs, mais les légionnaires bousculent avec fureur les lignes autrichiennes qui commencent à se débander. Le 1^{er} Étranger et le 2e Zouave se joignent à l'assaut qui ne s'arrête que devant les positions occupées par les réserves autrichiennes devant Magenta. Celles-ci sont composées de solides unités de chasseurs tyroliens et de redoutables croates.

L'élan de la Légion repousse les Autrichiens qui battent en retraite. Le lieutenant-colonel Martinez, l'ancien carliste espagnol, prend le commandement de la Légion à la mort de son chef. L'attaque continue sur toute la ligne et l'ennemi est poursuivi la baïonnette aux reins pendant 3 kilomètres. Arrivés au chemin de fer, les Autrichiens recueillis par de fortes réserves cessent de battre en retraite et la Légion se reforme dans un pli de terrain.

Les légionnaires attaquent le bourg à deux reprises, mais sont repoussés. Dans la violence et la confusion des corps à corps, l'Aigle du 2e Étranger est alors en danger d'être prise et doit être dégagée par les zouaves. Vers 5 h du soir, le général Espinasse donne l'ordre d'enlever le bourg de Magenta et se met à la tête de la Légion et du 2e Zouave.

L'obstacle redoutable est la gare : puissante bâtisse tenue par de nombreux défenseurs et bien approvisionnée. Les troupes du général de La Motte-Rouge sont déjà aux abords de l'édifice et ne tardent pas à le neutraliser. Les combats de rue se poursuivent jusqu'à neuf heures du soir et sont d'une rare violence.

Le général Espinasse est blessé à proximité de Casa Giacobbe, mais sa colonne et celle de Mac Mahon, par une manœuvre en tenaille, attaquent l'ennemi retranché dans le bourg. Le soir, les Bersagliers de la division sarde du général Fanti arrivent à couvrir le côté gauche des alliés.

Quand le général de Mac Mahon voit les légionnaires pénétrer dans la grande rue du bourg, il s'écrie « *La Légion est à Magenta : l'affaire est dans le sac.* » Magenta tombe, après une lutte au cours de laquelle le village de Ponte-di-Magenta est pris et repris sept fois. La population fait un accueil triomphal aux troupes françaises. Celles-ci sont cependant trop épuisées pour exploiter leur avantage. Gyulai vaincu se replie, envisageant une contre-attaque qui n'aura pas lieu.

Cette victoire doit être portée au crédit de la troupe, mais cette ardeur coûte cher et l'armée d'Italie perd 4 000 tués et blessés ainsi que 600 disparus sur les 50 000 hommes engagés. Sensiblement égales en nombre, les forces autrichiennes subissent des pertes deux fois supérieures.

Conséquences

Au soir du 4 juin, après la bataille, l'empereur Napoléon III nomme Mac Mahon maréchal de France et duc de Magenta. Le 8 juin, Victor-Emmanuel II et l'empereur des Français entrent victorieusement dans Milan, défilant sous l'arche de Paix, cours Sempione.

Un mausolée existe où reposent les restes des combattants tombés lors de cette bataille.

5 JUIN

5 juin 1595 : Fontaine-Française

Contrairement à celles d'Ivry et d'Arques, également remportées par Henri IV, mais contre d'autres Français, ceux enrôlés dans la Ligue Catholique, la bataille de Fontaine-Française mérite d'être recensées dans cet ouvrage, car elle opposa les troupes françaises commandées par Henri IV, aux troupes espagnoles de Juan Fernández de Velasco, les Ligueurs du duc de Mayenne ne fournissant qu'un appoint à celles-ci.

Les préparatifs

Fontaine-Française (département de la Côte d'Or, près de Dijon) était au Moyen Âge une seigneurie importante du duché de Bourgogne ; elle dépendait cependant de la couronne (d'où son nom).

Début juin 1595, Juan Fernández de Velasco (gouverneur du Milanais et connétable de Castille) franchit les Alpes à la tête d'une armée forte de 12 000 hommes venus des garnisons d'Italie et de Sicile. À Besançon, il est rejoint par la petite troupe du duc Charles de Mayenne, chef de la Ligue catholique. Ensemble, ils se dirigent vers Dijon afin de reprendre la ville. Henri IV, prévenu de leur arrivée, accourt de Troyes avec les 3 000 hommes qu'il a réussi à rassembler.

La bataille

La confrontation eut lieu le 5 juin 1595, à Fontaine-Française : Henri IV était parti ce matin-là en éclaireur, et tomba prématurément sur les troupes espagnoles. Comme à Eu l'année précédente, il les chargea en cheval-légers et, contre toute attente, réussit à les surprendre et à les obliger à battre temporairement en retraite de façon.

Après cette charge, Henri IV, utilisant une très ancienne ruse, décida de recruter parmi les habitants des alentours (des paysans principalement), et de les armer de leurs faux ou de tout objet métallique qui peut briller au soleil. Il regroupa ensuite ces recrues de fortune sur la colline tenue par ses troupes et les fit manœuvrer avec ses troupes, laissant croire à l'ennemi à une grande force de frappe.

Alors replié un peu plus bas, Fernández était persuadé qu'Henri IV attendait de nombreux renforts, car, à ses yeux, Henri IV ne pouvait pas être venu avec seulement 3 000 hommes. Le connétable de Castille, en homme prudent, attendait donc et observait de loin la position française, mais il se laissa berner par les apparences. Croyant avoir affaire à une armée supérieure en nombre et en armes, il décida finalement de rebrousser chemin, laissant le champ libre aux Français.

Cette bataille marque la fin définitive de la Ligue, qui fut l'un des plus grands dangers que connut la monarchie française dans cette période de troubles qui va des Guerres de religion (1561-1595) à la Fronde (1648). Il faut cependant attendre le 2 mai 1598 pour que l'Espagne tire les conséquences politiques de cette défaite en signant la paix de Vervins, aux termes de laquelle elle abandonne les places fortes qu'elle tenait encore en France.

9 JUN

9 juin 1800 : Montebello

La bataille de Montebello (Lombardie), qui prend place dans la campagne d'Italie de 1800, précède de cinq jours la victoire décisive de Marengo. Elle oppose l'avant-garde de l'armée française, commandée par le général Lannes (devenu par la suite maréchal et duc de Montebello), aux troupes autrichiennes, dirigées par le feldmarschall adjoint Ott.

Contexte

Contraint à la guerre par l'arrivée de la nouvelle armée impériale en Italie, Bonaparte met sur pied une nouvelle campagne d'Italie, beaucoup plus audacieuse que la précédente. La situation militaire est difficile, depuis que le général autrichien Melas a coupé (en février) l'armée française d'Italie en deux : il assiège à Gênes les troupes commandées par Masséna, et a repoussé Suchet derrière le Var. Bonaparte élabore à partir des événements en cours une vaste combinaison stratégique. Il se constitue une armée de réserve (officiellement commandée par Berthier) à Dijon, laissant croire que le gros de l'assaut est confié au général Moreau vers l'armée autrichienne du Danube, qu'il doit refouler loin devant. En fait, l'objectif est de la couper du Tyrol pour interdire l'acheminement de renforts en Italie ; dès lors, au lieu de pousser toutes ses troupes vers l'Est, Moreau, une fois l'action de l'armée du Rhin bien engagée, doit détacher vers le sud, à travers le col du Saint-Gothard, 17 000 hommes du corps du général Lecourbe vers l'Italie, pour y rejoindre les troupes de Bonaparte, venues de Dijon au même moment par le col du Grand-Saint-Bernard. Cette armée est prévue pour attaquer sur les derrières des troupes impériales occupées au siège de Gênes d'un côté, et à attaquer le Var de l'autre.

L'Autriche, peu inquiète des préparatifs de l'armée de réserve, que l'on croit destinés à renforcer Moreau, maintient son armée d'Allemagne sur la défensive, et concentre tout son effort sur l'Italie, rendant terrible le siège de Gênes où l'armée de Masséna est épuisée par la famine, les épidémies et les combats. Alors que la dureté du siège presse à agir, Moreau est lent à lancer ses opérations vers le Tyrol, ce qui retarde Bonaparte dans son franchissement des Alpes par les cols du Petit et Grand-Saint-Bernard.

À la fin du mois de mai 1800, le général Melas, qui commande les troupes autrichiennes d'Italie du Nord, ne s'est pas encore aperçu du danger que représente pour ses arrières l'armée de réserve, commandée par Bonaparte. Le 16 mai, celui-ci s'empare d'Aoste et, malgré les difficultés, le 23 mai, le passage vers les plaines du Piémont est tout de même terminé dans de bonnes conditions, le premier Consul, avec quarante mille hommes et une centaine de canons, franchit les Alpes, par le col du Grand-Saint-Bernard, et débouche dans la plaine du Pô, créant la surprise escomptée.

Le 2 juin, Murat, à la tête de l'avant-garde, entre à Milan ; les impériaux sont repoussés sur Turin. Mais la stratégie initiale s'effondre lorsque le 4 juin, Masséna doit capituler à Gênes. La prise en étau de Melas entre Masséna et Bonaparte est désormais impossible, et un grand nombre de troupes autrichiennes sont libérées pour de futures opérations contre les Français. Bonaparte doit modifier son plan. Il s'oriente donc plus au Nord, fortifie Milan, s'assure toute la ligne du Pô jusqu'à son affleurement avec les Apennins au défilé de la Stradella, fermant ainsi la presque totalité des lignes de retraite des différentes troupes du baron de Melas vers l'Empire. Il pense alors l'accrocher dans une bataille décisive entre Alexandrie et Tortone.

Voulant livrer une bataille décisive, le premier Consul passe sur la rive sud du Pô le 6 juin, à Belgioioso, et conquiert la passe stratégique de la Stradella. Le 9 juin le Consul fait lire une proclamation et décide d'aller de l'avant. Il dépêche l'avant-garde du général Lannes vers Voghera, pour atteindre Alexandrie et devancer le rassemblement des Autrichiens ; plusieurs accrochages ont lieu.

La bataille

Forces en présence

Armée française : général Lannes

- Corps de Lannes (8 000 hommes)

Division Watrin

unités rattachées :

12e Hussards, 2 batteries, artillerie de la Garde Consulaire

- Corps de Victor (6 000 hommes)

Division Chambarlhac

Armée autrichienne : Ott

Commandants de division : Vogelsang, Schellenberg, O'Reilly (16 000 hommes)

Régiment d'infanterie Reisky (IR) n° 13 (3 bataillons)

Stuart IR n° 18 (3 bns)

Splenyi IR n° 51 (3 bns)

Jellacic IR n° 53 (3 bns)

Josef Colloredo IR n° 57 (3 bns)

Ottocaner Grenz IR n° 2 (1 bn)

Ogulinier Grenz IR n° 3 (2 bns)

Dragons Lobkowitz n° 10

Hussards de Nauendorf n° 8

Hussards de l'Archiduc Josef n° 2

Prémices

Face à Lannes, il n'y a apparemment que les troupes du général O'Reilly, qui ne comportent que 6 000 Autrichiens, pas assez pour l'empêcher de passer. Le reste de l'armée française est empêchée de passer le Pô à cause d'une crue subite ; Lannes reçoit alors de Bonaparte l'ordre de continuer sans s'arrêter en direction de Tortone et de Voghera. Le 9 juin, l'avant-garde s'élance pour exécuter l'ordre.

Mais, suite à la capitulation de Masséna à Gênes, le 4 juin, après une résistance acharnée, le feldmarschall autrichien Ott, arrivé de Gênes, rejoint O'Reilly à Casteggio le 8 juin, portant ainsi le nombre d'Autrichiens à 16 000 environ. Lannes, à la tête de ses 5 à 7 000 soldats, se heurte donc à une force presque trois fois supérieure.

Déclenchement

Les Autrichiens marchent sur Plaisance, dans l'intention de dégager la route de Vienne. À dix heures le 9 juin, le général Watrin, qui commande l'avant-garde française, se heurte aux Autrichiens à Santa Giuletta ; il les repousse jusqu'à Rivetta. Ott déploie une division sur les hauteurs situées au sud de Montebello. Les dragons de Lobkowitz sont rassemblés plus au nord et, en arrière, d'autres bataillons sont stationnés à Montebello. L'armée autrichienne, décidée à bloquer la progression française, domine bien la vallée et dispose d'une puissante artillerie.

Les Français attaquent Casteggio : deux bataillons du 6e de ligne se portent sur la droite pour contourner les batteries ennemies ; le général Malher, avec le 40e de ligne et le 3e bataillon du 6e léger, part sur les hauteurs ; le 22e de ligne attaque directement le village. D'abord repoussés, le 28e

de ligne et la réserve commandée par Lannes, entrent dans Casteggio. Les deux cent hommes du 12^e hussards ayant pu traverser le Pô chargent régulièrement, mais Casteggio change de main. Les Français parviennent néanmoins à se replier en ordre ; il est alors quinze heures.

À quatorze heures, la division Chambarlhac, de l'aile gauche française, partie de La Stradella et progressant à marches forcées, débouche sur le champ de bataille. Cette intervention marque un tournant et décide de l'issue de la bataille. Le centre autrichien, soumis à une violente poussée, vole en éclats. Les troupes de Lannes passent en seconde ligne. Riveaud, à droite, à la tête du 43^e de ligne, s'empare des hauteurs, cerne et prend le château de Lordone ou Dordone. Herbin, à gauche, déborde également les Autrichiens avec le 24^e léger. Le 96^e de ligne, au centre, enlève définitivement Casteggio.

L'importante artillerie d'Ott est aux prises avec celle de la garde des consuls. Cinq heures de combats sont nécessaires pour repousser les forces d'Ott vers Montebello où ils livrent un combat acharné sans perdre de terrain. Bonaparte arrive sur le champ de bataille et lance Victor avec six bataillons sur le centre ; il prend à la baïonnette le pont défendu par l'artillerie à mitraille. En même temps le général Geney, avec cinq bataillons et un régiment de hussards, bouscule la gauche d'Ott. Rivaud avançant depuis le château de Dordone vers Montebello ferme le dispositif. Les troupes d'Ott finissent par battre précipitamment en retraite jusqu'à Castelnova, à dix kilomètres à l'ouest de Voghera.

Conséquences

« C'était chaud, très chaud », déclare Lannes à la fin du combat, en mettant l'accent sur la dureté de la bataille qui a duré près de onze heures. Les troupes du général Ott ont, lors de cet engagement, montré une forte pugnacité. Supérieures en nombre, elles ont failli avoir raison des Français. Bonaparte, passant par Voghera et Tortone, après avoir dispersé ses moyens, débouche le 13 juin dans la plaine de Marengo en avant d'Alexandrie, là où Melas se prépare à frapper.

Le capitaine Coignet témoigne également de l'ampleur de la victoire :

« On faisait des prisonniers; on ne savait qu'en faire, personne ne voulait les conduire, et ils s'en allaient tous seuls. C'était une déroute complète. Ils ne faisaient plus feu sur nous ; ils se sauvaient comme des lapins, surtout la cavalerie, qui avait mis l'épouvante dans toute leur infanterie... Le Consul arriva pour voir la bataille gagnée et le général Lannes couvert de sang (il faisait peur), car il était partout au milieu du feu, et c'est lui qui fit la dernière charge. Si nous avions eu deux régiments de cavalerie, toute leur infanterie était prise. »

Les Autrichiens sont passés très près d'une victoire mais finirent par laisser trois mille hommes perdus, cinq mille prisonniers, six canons et plusieurs drapeaux aux mains des Français. Ott rallie le reste de ses troupes et rejoint Melas sous les murs d'Alexandrie.

14 JUN

14 juin 1658 : Les Dunes

La bataille des Dunes est la bataille décisive de la guerre franco-espagnole (1635-1659). Elle s'est déroulée dans les dunes de Leffrinckoucke, commune de Flandre française, près de Dunkerque, et s'est conclue par une victoire des armées française et anglaise – alors alliées depuis peu – sous le commandement de Turenne, sur l'armée espagnole commandée par le prince de Condé, passé au service des Espagnols après l'épisode de la Fronde, et Don Juan José d'Autriche.

Contexte

En 1656, les Français ne sont pas parvenus à s'emparer du Hainaut : ils ont perdu plusieurs milliers d'hommes lors du siège raté de Valenciennes (15-16 juillet 1656), et le prince de Condé, par sa contre-attaque, a pu leur reprendre Condé-sur-Escaut et a été près de faire tomber Saint-Ghislain (sauvée grâce à l'armée de relève de Turenne).

Le 23 mars 1657, par le traité de Paris, l'Angleterre et la France s'allient contre l'Espagne. Les armées de Mazarin repartent aussitôt à l'assaut des places du Nord, mais la campagne commence mal : Cambrai résiste au siège des armées françaises. Abandonnant cette opération, Turenne marche sur Saint-Venant puis s'empare de Mardyck (30 septembre - 3 octobre), tandis que La Ferté-Senneterre prend Montmédy le 6 août, au prix d'un siège long et coûteux.

Campagne préliminaire

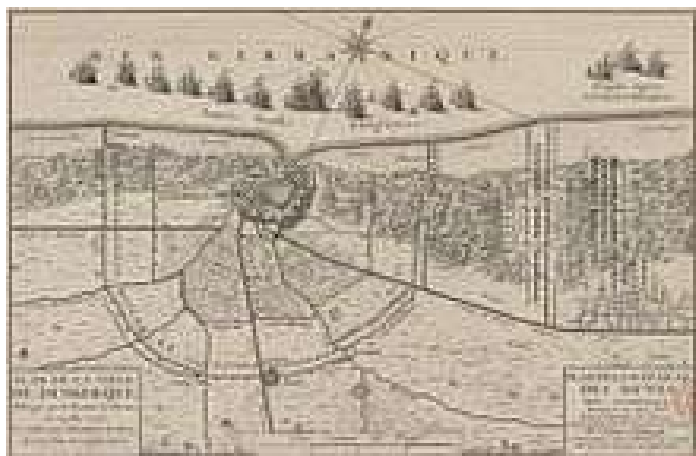
Turenne marche sur Dunkerque et, après des détours, y met le siège le 15 mai. La ville, prise par Condé pour le compte des Espagnols en 1656, est défendue par le marquis de Leyde avec 800 cavaliers et 2 200 fantassins. La flotte anglaise assure le blocus du côté de la mer.

L'archiduc Juan José d'Autriche, soutenu par un corps de gardes suisses aux ordres de Condé, fait marcher ses troupes au secours de la place, arrivant en vue des positions françaises le 13 juin, fatiguées, divisées et sans artillerie ni bagages.

Ayant reçu de bons renseignements de ses éclaireurs, Turenne laisse quelques bataillons face à la ville et marche sur l'armée espagnole avec 15 000 hommes. Il est secondé par Castelnau, Créqui, d'Humières, Richelieu, Gadagne et Bellefonds.

De l'autre côté, Don Juan d'Autriche est secondé par le marquis de Caracène et Estevan de Gamare. Il a auprès de lui les deux frères du prétendant à la couronne d'Angleterre, le duc d'York et le jeune Henry Stuart, duc de Gloucester. Condé est également accompagné de ses lieutenants dont Gitaut, ce qui donne une coloration anglo-espagnole à l'armée opposée au roi de France.

La bataille



Plan de Dunkerque et de la bataille des Dunes avec blocus de la flotte anglaise.

L'affrontement a lieu le 14 juin. Le centre et la droite de l'archiduc sont enfoncés en un clin d'œil par des régiments de piquiers anglais, mais la gauche avec Condé, d'abord ébranlée, reprend une brillante offensive. Turenne peut concentrer sa cavalerie et, aidé par les navires anglais, repousse les gardes suisses.

Les Franco-Anglais ont perdu 400 hommes, par contre les Espagnols et le corps de Condé laissent sur le terrain près de 5 000 hommes dont 3 000 à 4 000 prisonniers.

Conséquences

Le 25 juin, Dunkerque, espagnole le matin, française à midi, est finalement anglaise le soir, puisque Louis XIV la remet le jour même aux Anglais. (Charles II vendra Dunkerque à Louis XIV quatre ans plus tard). Quelques jours après, Bergues et Furnes tombent aux mains des Français.

Le 7 novembre 1659, le traité des Pyrénées scellera la paix, et mettra fin à trente ans de guerre entre la France et l'Espagne. Turenne est récompensé en 1660 par Louis XIV et reçoit le titre de maréchal général des armées du roi.

14 juin 1800 : Marengo

Marengo est une des dernières batailles de la guerre contre la Deuxième coalition. Elle voit s'opposer une armée française commandée par Bonaparte, alors Premier consul, à l'armée autrichienne sous la direction du feld-maréchal baron von Melas, près d'Alexandrie, dans le Piémont.

Les Impériaux tentent de profiter de l'allongement des lignes françaises, occupées à rechercher leur adversaire après la bataille de Montebello, pour couper l'armée française de ses arrières.

Contexte

Le 9 juin a lieu à Montebello près de la Stradella une bataille où Lannes, à la tête de l'avant-garde française, arrête une partie des impériaux en retraite, menés par le général O'Reilly, qui sont rejoints par une armée venant de Gênes, commandée par le général Ott. Battue, l'armée autrichienne se replie, puis rejoint derrière la Bormida le général Melas, qui arrive à son tour à Alexandrie. Cette victoire rend Bonaparte excessivement confiant en ses capacités et en celles de ses hommes. Il est désormais convaincu que Melas n'attaquera pas et, mieux encore, que les Impériaux étudient déjà les possibilités de retraite. Comme d'autres contingents français approchent à l'ouest et au sud, Melas doit retirer la majorité des troupes qui tenaient position près de Nice, Gênes et Alexandrie, les repliant sur la route entre Turin et Mantoue.

Déroulement

Préparatifs

Les Impériaux ont prévu de se frayer un chemin vers l'est mais, grâce à un agent double connu sous le nom de François Toli, ils essayent de tromper Bonaparte en lui faisant croire qu'ils se dirigent vers le nord, en direction de Milan, après avoir été rejoints par les forces en provenance de Gênes. L'espion conseille alors à Bonaparte de marcher à travers Sale au nord de la plaine, pour attaquer les Impériaux sur leur flanc gauche. Entretemps, le gros de l'armée impériale passe par le village de Marengo, se dirige vers le nord, avant de tomber sur le flanc gauche de l'armée française. Ott arrive de Montebello le 12 juin, portant les effectifs autrichiens à 30 000 hommes, soit 2 000 de plus que les Français de Bonaparte, qui arrivent à Sale le 13 juin. La décision des Impériaux de marcher vers l'est a été prise à l'issue d'un conseil de guerre tenu le jour de l'irruption de Bonaparte à Sale. Les généraux les plus expérimentés de l'armée impériale ont vigoureusement approuvé cette stratégie, l'alternative étant que l'armée autrichienne se repliât le long du Pô, abandonnant le Piémont aux Français sans se battre. Néanmoins, en abandonnant la plaine de San Giuliano, où la cavalerie autrichienne peut déterminer l'issue de la bataille en sa faveur, Melas a commis une erreur.

Bonaparte sait qu'Ott est coincé à Alexandrie, mais il ignore la position de Melas. Après sa rencontre avec l'espion et craignant de voir le général autrichien s'échapper vers Gênes ou Mantoue, il répartit ses forces dans un large périmètre en envoyant Desaix avec la division Boudet (6 000 hommes) au sud à Novi Ligure et la division La Poype (3 500 hommes) au nord, sur l'autre rive du Pô. Plus au nord, de Verceil au Lac Majeur, sont stationnées les divisions Béthencourt et Chabran, et, au nord de Plaisance, est stationnée la division de Lorge. Le Premier consul a également envoyé Lannes à San Giuliano. Il est convaincu d'avoir vu juste lorsque la division Victor, avec l'aide de la cavalerie de Murat, repousse O'Reilly de Marengo. Victor déploie ensuite les divisions Gardanne et Chambarlhac le long du Fontanone. Les généraux autrichiens débattent de l'option de construire un pont au nord afin de prendre à revers la position française, mais le manque de temps et de pontonniers a raison de cette stratégie, forçant les Impériaux à traverser la rivière Bormida pour attaquer.

Champ de bataille

La bataille a lieu à l'est d'Alexandrie, sur une plaine traversée par une rivière, la Bormida, sur laquelle les Impériaux ont établi une tête de pont. Les trois principaux sites de la bataille forment un

triangle, avec Marengo à l'ouest, Castelceriolo au nord et San Giuliano Vecchio à l'est. Un cours d'eau, le Fontanone, coule entre Marengo et la Bormida. Le Premier consul établit ses quartiers à Torre Garofoli, encore plus à l'est.

Forces en présence

Au départ, 30 000 impériaux et 100 canons sont opposés à 22 000 Français et 15 canons. Cependant, à la fin de la bataille, l'arrivée de Desaix, avec ses 6 000 hommes, va renforcer l'armée de Bonaparte.

La campagne de 1799 a épuisé l'armée autrichienne d'Italie, les pertes et la maladie ayant réduit certains régiments à 300 hommes. La composante principale de l'armée est stationnée dans le Piémont et dans la plaine du Pô, une poignée d'unités ayant été placées dans leurs quartiers d'hiver dans des zones mieux ravitaillées. Éloignées de leurs bases, les troupes vivent dans des conditions misérables. L'équipement et les uniformes ont été améliorés et mis à jour. Un nouvel uniforme a été mis au point, muni d'un casque en cuir et accompagné de mousquets de plus petit calibre, mais seule une minorité de soldats peuvent en bénéficier en 1800. Des efforts ont été fournis afin de pouvoir unifier l'équipement, mais on dénombre une multitude de calibres de mousquets, ainsi que plusieurs formes de sabres.

Melas divise son armée en trois groupes, face à la Bormida, juste devant Alexandrie. Au nord, Ott et son avant-garde, en plus des divisions de Schellenberg et Vogelsang, au sud la division d'O'Reilly, pendant que Melas lui-même assume le commandement du centre, la plus importante formation, regroupant les divisions Hadik-Futak, Kaim, Morzin et Elsnitz.

Face à eux, les 30 000 soldats de l'armée française d'Italie ne sont guère mieux lotis que leurs prédécesseurs de 1795. Le ravitaillement est inadéquat, la discipline et la cohésion font défaut, les désertions creusent les rangs, et parfois, des formations entières marchent vers l'arrière à la recherche de nourriture. Leur valeur combative est donc douteuse. En établissant l'Armée de Réserve en France, le premier mouvement de Bonaparte est de réviser intégralement le système d'approvisionnement en permettant aux troupes de bénéficier régulièrement de provisions et d'uniformes décents. L'essentiel du corps de réserve de Bonaparte, provenant principalement de la République batave, a servi en Vendée sous le général Brune afin de réprimer la rébellion royaliste. Des vétérans viennent rejoindre ce corps, notamment en provenance de l'Armée des côtes de l'Océan. La nouvelle doctrine militaire met plus l'accent sur l'attaque et l'action offensive, la mobilité et la baïonnette, que sur les affrontements en ligne.

En face de l'armée autrichienne est stationné, au sein et au sud de Marengo, le corps de Victor (les divisions Chambarlhac et Gardanne), soutenu à gauche par la cavalerie de Kellermann, et au nord-est par le corps de Lannes (la division Watrin, accompagnée de la brigades de cavalerie Champeaux), rassemblant 15 000 soldats. À l'est de Castelceriolo se tient la division Monnier, renforcée par la Garde consulaire, qui forme la réserve. Le corps de Victor prendra de plein fouet l'attaque autrichienne.

Les adversaires marchent à feront renversés, les Français progressant d'est en ouest et les Autrichiens d'ouest en est.

L'attaque de l'armée impériale

Les Autrichiens traversent le ruisseau du Fontanone, près de Marengo et quittent Alexandrie pour se diriger vers l'est, afin de traverser la Bormida, là où deux ponts débouchant sur un bras plus étroit de la rivière rendent la traversée plus aisée. Le travail médiocre de l'état-major autrichien empêche le déroulement rapide des opérations, et toute l'armée doit finalement traverser la rivière sur un seul pont étroit. L'opération commence à 6 heures du matin, les premiers coups de feu étant tirés vers 8 heures, mais l'attaque n'est véritablement lancée qu'à 9 heures.

Les 1 200 hommes composant l'avant-garde du colonel Frimont et une division de 3 000 hommes d'O'Reilly repoussent les avant-postes français et se déploient de façon à former l'aile droite de l'ensemble de l'armée autrichienne, faisant reculer les Français. Le centre de l'armée impériale (18 000 hommes sous les ordres de Melas) avance vers Marengo jusqu'à ce qu'il soit bloqué par la division Gardanne, déployée en face du Fontanone. Sur la gauche des Autrichiens, les 7 500 hommes d'Ott attendent que la route soit libre pour se diriger vers le village de Castelceriolo, au nord des positions françaises. Ce mouvement menace l'armée française d'un encerclement fatal, mais également ses lignes de communication vers Milan.

Les troupes de Gardanne réussissent à contenir l'avance des ennemis, faisant perdre à Melas des hommes et du temps. Quand la division Gardanne est épuisée, Victor la retire derrière le Fontanone et lance la division Chambarlhac. Les Français peuvent conserver Marengo et la ligne du Fontanone jusqu'à midi, avec leurs deux flancs exposés. Dans un premier temps, Melas envoie la division von Futak (quatre bataillons) sur les défenses de Victor, soutenue par la batterie d'artillerie de l'avant-garde de Frimont, le long du Fontanone. À cause du terrain boueux, la division de von Futak s'expose à des feux croisés. Son chef tombe et l'offensive s'arrête. Le commandement des Impériaux fait alors donner la division von Kaim, mais cette dernière est également repoussée à 11 heures. Finalement, alors que la position française est renforcée par la cavalerie de Kellermann, et que la formation de Lannes est en marche, von Morzin fait attaquer la position française avec ses grenadiers d'élite au niveau de Marengo. Mais Melas commet une nouvelle faute tactique en détachant le corps de 2 300 hussards du GeneralMajor Nimptsch et deux batteries d'artillerie par-dessus le pont de la Bormida afin de contenir le corps de Suchet, que les impériaux croient avoir repéré à 9 heures en provenance d'Acqui Terme et se dirigeant vers Alexandrie par le sud. Retarder la traversée de la gauche de l'armée autrichienne signifie que la brigade de Nimptsch ne peut prendre part à la bataille car située à 30 kilomètres de là.

Combat indécis au centre, près de Marengo

Il faut attendre jusqu'à 10 heures pour que Bonaparte (situé à 5 kilomètres de Marengo) comprenne que le mouvement des Impériaux n'est pas une diversion couvrant la retraite de Melas, mais bien une attaque massive dans le but de briser son centre. Ses subordonnés ayant dépêché leurs troupes en soutien du corps de Victor, afin de contenir les vagues des ennemis, le corps de Lannes se déploie sur le flanc droit. Les bataillons de Bellegarde rattachés à la division de Kaim traversent le Fontanone au nord de Marengo et occupent la ferme de la Barbotta. Lannes repousse l'infanterie de Bellegarde grâce à celle de Watrin, puis il fait traverser le Fontanone à ses hommes. Cependant, ils sont rapidement repoussés par l'intense barrage d'artillerie des batteries autrichiennes. La cavalerie lourde de Kellermann et le 8^e dragons se déplacent vers la gauche et viennent écraser la brigade de dragons légers de Pilati qui essayait de traverser le Fontanone afin d'envelopper Victor. À droite, le général Champeaux est tué dans sa tentative de bloquer la progression de la colonne d'Ott. Une petite partie du 6^e régiment d'infanterie légère occupe Castelceriolo au nord, mais vers 11h 30, les troupes d'Ott le reprennent aux Français, mettant la pression au niveau de l'aile droite française. Ott ne peut cependant prévoir l'arrivée d'un corps français en provenance de Sale (au nord-est), envoyant l'avant-garde renforcée de Gottesheim dans le but de prendre de flanc Lannes au nord. À 11 heures, Bonaparte arrive sur le champ de bataille. Il rappelle rapidement tous les détachements éloignés de sa position et fait donner ses dernières réserves. Dès leur arrivée, la division Monnier et la Garde consulaire sont envoyées au combat afin de renforcer le flanc droit, mais négligent d'apporter un soutien à Victor sur Marengo, où ses hommes commencent à manquer de munitions.

Percée des Impériaux au Fontanone

Vers 12 h 30, Lannes fait mouvement avec le reste de ses forces dans le but d'affronter Gottesheim, pendant que Kaim attaque à nouveau, mais cette fois-ci en ciblant les ailes de Victor. Un petit pont est jeté par-dessus le Fontanone, permettant aux Impériaux de traverser sous le couvert de leur artillerie. Les grenadiers de von Latterman traversent afin d'engager les deux demi-brigades du

général Rivaud qui tiennent Marengo, les quatre escadrons de Frimont et de Bellegarde ayant repoussé Watrin. O'Reilly reprend Stortiglione à Rivaud vers 14 heures tandis qu'au nord, Ott prépare la colonne de Schellenberg afin de l'envoyer en soutien à Gottesheim. Après avoir sécurisé le pont du Fontanone, la cavalerie de Pilati traverse mais est chargée et repoussée par celle de Kellermann. La colonne d'Ott se rabat sur le flanc droit de la division Watrin, tandis que la colonne d'O'Reilly exécute une manœuvre similaire sur la gauche de Victor. La position de ce dernier devient intenable, et il se replie vers le sud-est à travers les vignes, couvert par Lannes. Les troupes stationnées à la ferme de Marengo sont laissées à leur sort, et Melas s'empare de la ferme grâce à deux escadrons de cavalerie qu'il commande personnellement.

Le capitaine Coignet présente le recul des Français comme bien exécuté : *« Nous battions en retraite en bon ordre, mais les bataillons se dégarnissaient à vue d'œil, tous prêts à lâcher pied, si ce n'avait été la bonne contenance des chefs. »*

Vers 14 heures, les Français attaquent Castelceriolo, retardant l'avancée de la colonne de Schellenberg en l'affrontant au niveau de son arrière-garde. Epaulé par Frimont, Ott parvient à défaire Monnier, forçant les deux tiers de la division française à se replier vers le nord-est. Au même moment, Marengo passe sous contrôle ennemi, d'où une retraite des troupes de Bonaparte. Alors que les Impériaux continuent de traverser le Fontanone, l'artillerie de l'armée autrichienne pilonne l'infanterie française dissimulée dans les vignes. Dans une nouvelle tentative pour endiguer l'avancée des Impériaux de Schellenberg, Bonaparte fait donner le principal bataillon de la garde des consuls et son artillerie, celle-ci s'efforçant de flanquer la colonne autrichienne. Après avoir repoussé les dragons de l'armée autrichienne avec l'aide des débris de cavalerie de Champeaux (commandée par Murat), ils attaquent la tête de la colonne. Après un quart d'heure de mousqueterie, aux environs de 16 heures, le gros de la Garde est quasiment anéanti par la cavalerie de Frimont.

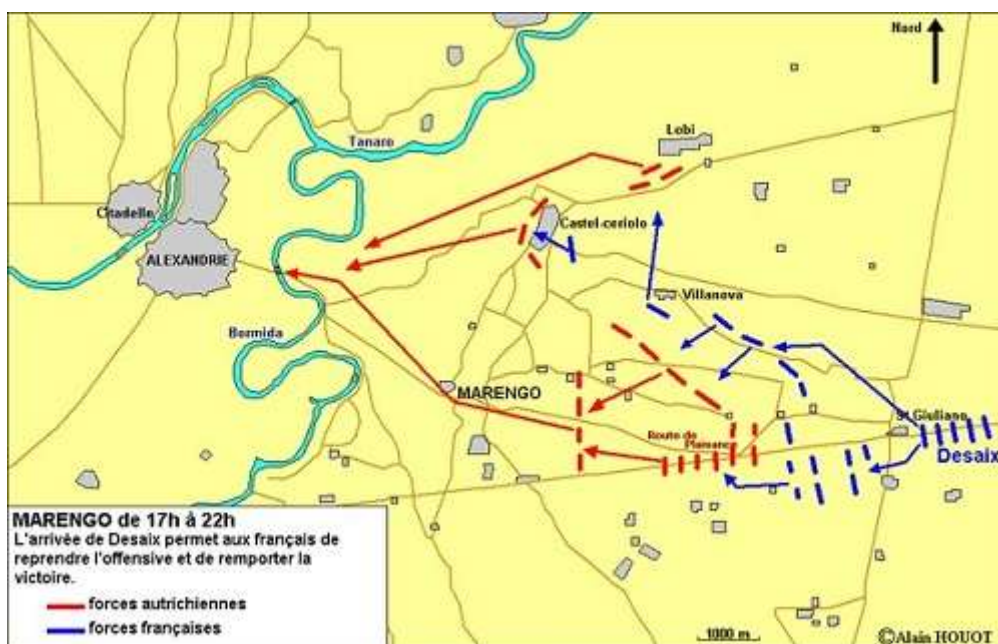
Les Français reculent de 3 kilomètres, se regroupant au niveau de San Giuliano dans le but de le défendre. Cependant, submergés par le nombre et expulsés de leurs positions défensives, ils ne peuvent tenir tête longtemps aux Impériaux. Déjà, ceux-ci pensent la victoire acquise. Melas, 71 ans et légèrement blessé après avoir eu deux chevaux tués sous lui, désigne comme commandant des opérations son chef d'état-major, le général von Zach, assisté de Kaim, dans l'espoir, dit-on, d'aller lui-même à Vienne pour annoncer son éclatante victoire. Au centre, les Autrichiens forment une colonne massive afin de poursuivre et de chasser les Français qui se replient ou se débandent, l'avant-garde du général Saint-Julien se positionnant en tête de colonne. Elle se forme à Spinetta, au sud-est de Marengo, et avance vers la nouvelle route. Cependant, la lenteur de ses flancs fait prendre à l'armée autrichienne une forme de croissant, étirant ses lignes. Sur l'aile droite, O'Reilly perd du temps à poursuivre un détachement de 300 hommes sous les ordres du général Picot de Dampierre (qui sera finalement pris), et se dirige vers le sud-est, ce qui éloigne ses hommes du principal corps d'armée autrichien, et donc de l'action qui va se jouer. Sur l'aile gauche, Ott hésite à exercer une pression sur l'aile française, la petite brigade de cavalerie de Rivaud rôdant au nord, derrière ses lignes.

Contre-attaque française

Pendant ce temps, Desaix, qui commande la force que Bonaparte a détaché de son armée auparavant, (9 000 hommes, neuf canons provenant de la division de Boudet), s'est hâté dans sa progression et a atteint un petit carrefour au nord de Cascinagrossa (3 kilomètres à l'ouest de San Giuliano). Peu avant 17 heures, il vient prévenir en personne Bonaparte que sa troupe approche. On rapporte qu'après avoir questionné Bonaparte sur la situation, Desaix répondit : *« Cette bataille est perdue. Cependant, nous avons encore le temps d'en remporter une autre »*. Il vient renforcer les troupes de Bonaparte avec ses troupes, réparties comme il suit :

Division Monnier : Brigade Schilt ; Brigade Saint-Cyr.

Division Boudet : Brigade Musnier ; Brigade Guénand.



Bonaparte fait rapidement se déployer les troupes fraîchement arrivées à l'entrée du village de San Giuliano, alors qu'à leur habitude, les Autrichiens sont lents à lancer leur attaque. Boudet et la 9^e demi-brigade légère sont rapidement disposés dans les vignes, où ils se heurtent à la colonne de Saint-Julien. Pendant que celle-ci se place en ordre de bataille, Boudet et son infanterie légère se replient vers la position de Desaix. Celui-ci envoie la brigade du général Guénand au nord, pendant que le reste des forces françaises (Monnier et Lannes) sont positionnés encore plus au nord. Les Impériaux déploient trois batteries d'artillerie sur le côté nord de la route, soutenues par un régiment de dragons. Le général Marmont masse les canons restants en une seule batterie, et les fait tirer contre les colonnes ennemies qui avancent. La division de Boudet avance en ligne contre la tête de la colonne, repoussant la principale brigade de l'armée autrichienne de Saint-Julien. Zach fait donner la brigade de grenadiers de Latterman afin de soutenir les colonnes autrichiennes.

Bonaparte voit que la bataille devient des plus indécises, cette confusion étant exacerbée par l'explosion d'un convoi de munitions autrichien. Il place Desaix à la tête de la cavalerie pour une charge qui se veut décisive. La 9^e demi-brigade légère contient l'avance autrichienne, alors que l'artillerie de Marmont arrose de mitraille les colonnes ennemies. Au summum de cette confusion, la formation de Latterman est chargée et désorganisée par les 400 cavaliers de Kellermann, la puissance des Français ayant enfoncé son flanc gauche. Au moment décisif, Desaix, au cheval plus léger et donc plus rapide, se retrouve isolé. Il est alors atteint par une balle au torse qui le désarçonne, le tuant ainsi au faîte de sa gloire. Zach et au moins 2 000 de ses hommes sont capturés.



Napoléon se recueillant devant le corps de Desaix

Murat et Kellermann se retournent directement contre les dragons de Liechtenstein qui sont trop lents à réagir et sont écrasés à leur tour. Les cavaliers autrichiens se heurtent aux rangs de Pilati, les entraînant dans leur débandade. Alors que la cavalerie de Kellermann continue sa poursuite, l'infanterie ennemie, épuisée, perd tout espoir et se débande dans un violent sauve-qui-peut. Les artilleurs autrichiens se replient

également, pressés par les sabres français, pendant que toute la ligne avance vers l'ouest. La 2^e brigade de grenadiers de von Weidenfeld et quelques unités de cavalerie n'ayant pas pris part à la débandade retiennent Boudet suffisamment longtemps pour permettre à la cavalerie d'O'Reilly de revenir. Celle-ci soutient Frimont dans sa défense de Marengo alors que la nuit tombe, permettant au centre des Impériaux de se replier au-delà de la Bormida. Ott ne peut intervenir, et trouve la route de Castelceriolo coupée par un contingent français avançant vers le nord-ouest par rapport au bloc central. Il peut cependant se frayer un chemin vers la tête de pont sur la Bormida. Les impériaux rétrogradent vers Alexandrie, abandonnant près de la moitié de leurs forces. Les Français se rendent maîtres du champ de bataille et ont désormais l'initiative stratégique.

Bilan

Ces douze heures de bataille ont coûté aux Autrichiens 15 drapeaux, 40 canons, 8 000 prisonniers, 6 500 morts et blessés.

Les Français, quant à eux, déplorent 4 700 morts et blessés, 900 disparus ou capturés. La division que commande Lannes a quatorze officiers tués et 40 % de son effectif hors de combat.

Conséquences

La victoire de Marengo scelle le succès de la campagne d'Italie de 1800.

Bonaparte devant revenir à Paris envoie le matin suivant le général Berthier faire une visite surprise aux quartiers généraux de l'armée ennemie. 24 heures après la bataille, Melas entre en négociations (Convention d'Alexandrie) qui oblige les Autrichiens à évacuer le nord-est de l'Italie et à se replier à l'ouest du Tessin, tout en suspendant leurs opérations militaires en Italie. La victoire de Marengo amène également la reddition de Turin que les Autrichiens restituent pour obtenir de retirer leur armée d'Italie. Ainsi par un seul succès, le premier consul se fait restituer les places de la Lombardie et du Piémont qui avaient été conquises par la coalition au prix de combats meurtriers et de sièges longs et difficiles.

Ce n'est pas la victoire du Premier consul à Marengo qui met fin à la guerre de la Deuxième coalition, mais celle de Moreau à Hohenlinden (voir 3 décembre) mais la position politique de Bonaparte est renforcée grâce à l'issue victorieuse de la bataille et de cette nouvelle campagne d'Italie. Après cette victoire, il peut enfin souffler. Il s'impose comme le sauveur de la patrie et de la République et, dans la période de près de cinq années de paix qui s'ensuivent, il va doter la France d'institutions durables.

14 juin 1807 : Friedland

Sept ans jour pour jour après la victoire de Marengo, la bataille de Friedland voit l'armée française commandée par Napoléon I^{er} s'imposer de manière décisive face à une armée russe dirigée par le comte de Bennigsen. Elle eut lieu sur le territoire de Friedland, appelée depuis Pravdinsk, à environ 43 km au sud-est de Kaliningrad (Königsberg).

La bataille marqua la fin de la guerre de la Quatrième Coalition (1806-1807) contre la France. Après près de 23 heures de combats, l'armée française se rendit maîtresse du champ de bataille.

Plusieurs historiens considèrent la bataille de Friedland comme l'une des plus brillantes victoires de Napoléon, à l'image d'Austerlitz. En effet, rarement il a pu défaire une armée de façon aussi totale qu'à Friedland.

Contexte

Deux ans auparavant, la Troisième Coalition avait été dissoute après la bataille d'Austerlitz (voir 2 décembre). La Prusse, en paix avec la France depuis 1795, reprit alors les armes pour regagner sa place de puissance continentale.

Bataille de Heilsberg

L'armée russe de Bennigsen occupait des positions défensives fortes à Heilsberg, sur la rivière Alle. Les corps d'armée des maréchaux Murat et Soult attaquèrent seuls le 10 juin. Bennigsen repoussa plusieurs attaques, notamment une charge de cavalerie de Murat. Les pertes furent lourdes des deux côtés, mais Napoléon arriva avec des renforts. 6 000 Français y laissèrent la vie, mais Bennigsen battu et ayant perdu 14 000 hommes, dut à nouveau se replier. Il se dirigea sur Friedland, afin de pouvoir repasser l'Alle et se rapprocher de Königsberg.

L'armée française, sous les ordres de Napoléon, poursuit deux buts : à Murat, Davout et Soult, la conquête de Königsberg, pour en finir avec ce qui reste du royaume de Prusse ; à Victor, Ney, Mortier et Lannes, la poursuite des Russes. Napoléon souhaite livrer une bataille décisive contre les Russes, et vise le pont de Friedland qui, selon lui, permettrait à Bennigsen de repasser sur la rive gauche de l'Alle, afin de devancer l'armée française sur la route de Königsberg.

La bataille

Préparatifs

L'armée française, le corps de Lannes à l'avant-garde, part d'Eylau le 13 juin. Elle doit partir sur Domnau, Lannes devant porter ses troupes sur Friedland même. Rencontrant dans la nuit les Russes à mi-chemin entre Domnau et Friedland, Lannes réunit les troupes arrivées (Oudinot, Grouchy et la cavalerie saxonne), et se porte au contact de l'armée russe, à Posthenen, afin de l'empêcher de se déployer avant l'arrivée du reste de l'armée. Il dispose son artillerie sur le plateau dominant Posthenen, une partie des voltigeurs au centre de la plaine, dans un bois entre l'Alle à droite et Posthenen à gauche, ordonne à Grouchy de garder la droite du bois, et au reste de la troupe (grenadiers et voltigeurs) de garder la plaine entre le bois et Posthenen. Nansouty arrive un peu plus tard avec ses carabiniers et ses cuirassiers, et occupe sur ordre de Lannes l'espace proche de la route entre Friedland et Königsberg, à gauche de Posthenen.

Champ de bataille

La description de Thiers dépeint le lieu où va se dérouler l'affrontement :

« Le cours de l'Alle, près du lieu où les deux armées allaient se rencontrer, offre de nombreuses sinuosités. Nous arrivions par des collines boisées, à partir desquelles le sol s'abaisse successivement jusqu'au bord de l'Alle. Le pays est couvert en cette saison de seigle d'une grande hauteur. On voyait sur notre droite l'Alle s'enfoncer dans la plaine en décrivant plusieurs contours, puis tourner autour de Friedland, revenir à notre gauche, et tracer ainsi un coude ouvert de notre côté, et dont la petite

ville de Friedland occupait le fond. C'est par les ponts de Friedland, placés dans cet enfoncement de l'Alle que les Russes venaient se déployer dans la plaine vis-à-vis de nous. On les voyait distinctement se presser sur ces ponts, traverser la ville, déboucher des faubourgs, et se mettre en bataille en face des hauteurs. Un ruisseau dit le ruisseau du Moulin, coulant vers Friedland, y formait un petit étang, puis allait se jeter dans l'Alle, après avoir partagé cette plaine en deux moitiés inégales. »

Forces en présence

Les états de situation sont basés sur les rapports respectifs des deux commandants le 1er juin 1807.

Armée russe

Bennigsen dispose en Pologne de 80 000 hommes. Le corps du comte Kamenski détaché par Bennigsen pour renforcer L'Estocq près de Königsberg est exclu. Sont également exclues les pertes subies à Heilsberg. Ainsi, en ôtant les 14 000 pertes russes et les 6 000 hommes séparés de l'armée de Bennigsen à l'issue de détachements divers, Bennigsen dispose de 60 000 hommes prêts à combattre à Friedland, et répartis comme suit :

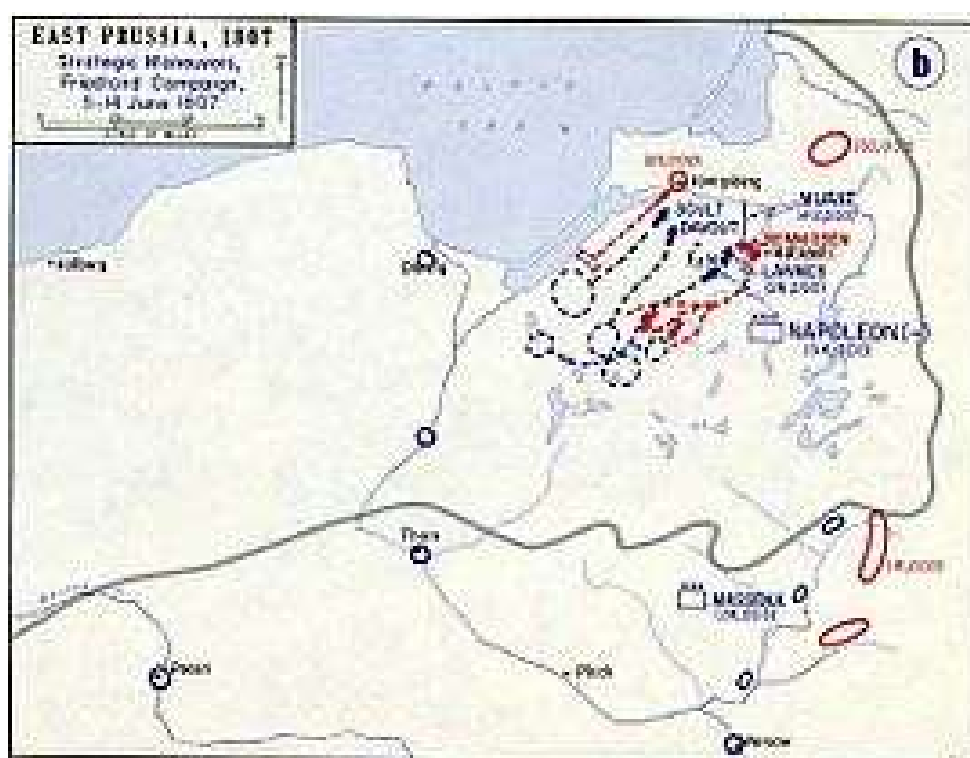
- avant-garde, commandée par le prince Bagration : 1 200 cavaliers, 8 100 fantassins, 200 artilleurs et 24 canons ;
- soutien de l'avant-garde du général Markov : 6 000 fantassins dont les grenadiers de Moscou ;
- Garde impériale russe, organisée en deux divisions (Kologrivov et Malioutine) sous le commandement direct de Bennigsen : 11 000 fantassins (dont le régiment de la garde Semionovsky), 2 200 cavaliers (dont les Chevaliers-Gardes), 300 artilleurs servant 36 canons ;
- première ligne de bataille commandée par le général-lieutenant prince Gortchakov : 23 000 fantassins, 9 000 cavaliers, 900 artilleurs servant 108 bouches à feu ;
- seconde ligne de bataille, commandée par le général-lieutenant Dokhtourov : 8 400 fantassins, 2 400 cavaliers, 400 artilleurs servant 48 bouches à feu ;
- corps de harcèlement du général-lieutenant Platov : 6 000 cavaliers (17 régiments de cavalerie cosaque), 900 fantassins (1er régiment de chasseurs, 2e compagnie de milice), 100 artilleurs servant 12 bouches à feu (artillerie légère).

Armée française

La quasi-totalité des sources concernant les effectifs français s'accordent à évaluer leur nombre à 80 000 hommes qui, progressivement, s'engagèrent dans la bataille. Ils sont sous le commandement de Napoléon à partir de midi, le maréchal Lannes ayant commandé depuis le petit matin par l'engagement initial de son corps d'armée. Ces effectifs se répartissent ainsi :

- Corps d'armée de réserve commandé par Lannes : 15 800 fantassins, 4 500 cavaliers, 500 artilleurs servant 18 canons ;
- VIIIe Corps (Mortier) : 9 900 fantassins, 2 800 cavaliers (dont les dragons du général Grouchy), 1 200 artilleurs servant 42 pièces ;
- Garde impériale (Bessières) : 7 900 fantassins, 2 400 cavaliers, 900 artilleurs servant 36 pièces d'artillerie ;
- Ier Corps (Victor, remplaçant Bernadotte, blessé à Spanden) : 15 700 fantassins, 3 500 cavaliers, 1 700 artilleurs servant 36 pièces ;
- VIe Corps (Ney) : 10 000 fantassins, 2 400 cavaliers, 1 300 artilleurs servant 22 pièces.

Début des combats



Manœuvres française et russe du 5 juin au 14 juin 1807

La cavalerie du général Galitzine repousse avec succès les avant-postes français de Friedland le 13 juin, et le gros de l'armée russe commence à occuper la ville dans la nuit. L'armée française marche sur Friedland, mais demeure dispersée, en raison notamment de la multitude et de l'étroitesse des routes (de longues colonnes étant des cibles de choix pour la cavalerie de harcèlement cosaque). Sachant que Napoléon est à proximité et avec au moins trois corps (en fait quatre : ceux de Ney, de Victor, de Mortier et la Garde), Lannes dépêche des messagers à l'Empereur pour lui demander de se hâter. Avec au mieux 26 000 hommes, Lannes oblige Bennigsen à envoyer de plus en plus de troupes à travers l'Alle pour le battre, usant ainsi ses hommes. En étirant au maximum ses lignes pour les faire paraître plus grandes, il prend le risque d'exposer tout son front, selon la stratégie de la ligne mince (mise en œuvre par Villars à Malplaquet notamment). Il engage dans un premier temps les tirailleurs russes dans le bois de Sortlack avec ses propres troupes légères, qui se feront relever par les grenadiers d'Oudinot, puis sur le front de Posthenen. Il est 3 heures du matin en ce 14 juin.

Les Russes, ne pouvant prendre pied sur la rive défendue par Grouchy, regroupent leurs efforts sur la route de Friedland ; Lannes demande alors à Grouchy de soutenir Nansouty, qui s'est replié devant l'attaque. Grouchy s'empare alors du village d'Heinrichsdorf, sur cette route, en ralliant Nansouty ; Lannes lui envoie une brigade de grenadiers qui vient de rejoindre son corps. Grouchy est repoussé par la cavalerie russe, puis elle-même est mise en déroute par Nansouty jusqu'à Friedland. Les grenadiers d'Albert prennent position sur Heinrichsdorf, et la division Dupas, du corps de Mortier, entre en ligne entre Heinrichsdorf et Posthenen.

Sur la gauche de Lannes, l'absence de Grouchy fait peser l'attaque russe, qui traverse enfin, uniquement sur les grenadiers d'Oudinot ; la division Verdier est séparée en deux colonnes pour attaquer des deux côtés du bois les Russes qui essaient d'y pénétrer. L'armée russe est maintenant entièrement déployée, mais les troupes de Lannes occupent toujours les positions clefs du champ de bataille, et les Russes ont le dos à l'Alle, tandis que leurs communications sont compliquées par le ruisseau coupant la plaine en deux. Le front s'étend sur cinq kilomètres.

Lannes parvient à contenir Bennigsen jusqu'à l'arrivée des renforts français. 80 000 Français se massent alors sur la rive gauche de l'Alle. Les deux camps font usage de leur cavalerie afin d'éclairer puis de harceler les positions adverses. Bennigsen est à présent piégé et doit se battre, car il a abandonné tous ses pontons, rendant toute retraite impossible.

Napoléon craignait que les Russes essaient d'éviter le combat, mais à 6 heures du matin, 50 000 Russes sont positionnés sur la rive gauche. L'infanterie russe, organisée en deux lignes, s'étend d'Heinrichsdorf à Friedland et les saillants tout au long de l'Alle abritent l'artillerie. Au-delà de la droite de l'infanterie, la cavalerie et les Cosaques s'étendent jusqu'aux bois au nord-est d'Heinrichsdorf. Quelques escadrons cosaques pénètrent même dans Schwonau. L'aile gauche bénéficie également de cavalerie, et au-delà de l'Alle des batteries d'artillerie la couvrent.

Le Corps franco-polonais de Mortier apparaît à Heinrichsdorf et repousse les Cosaques de Schwonau. Lannes maintient sa position, et à midi Napoléon arrive avec 40 000 hommes. L'empereur monte sur une hauteur d'où il peut embrasser tout le champ de bataille. Comme il est déjà tard, certains de ses lieutenants proposent de remettre l'action au lendemain. « Non, non, on ne surprend pas deux fois l'ennemi en pareille faute » répond Napoléon, et il prépare l'attaque générale. Il donne son ordre de bataille à ses subordonnés : Ney doit occuper la ligne entre Posthenen et les bois de Sortlack, couvert par le corps de Victor ; Lannes doit s'approcher de sa gauche en restant au centre ; Mortier reste à Heinrichsdorf, à gauche de Posthenen. Le I^{er} Corps de Victor et la Garde sont en réserve à Posthenen. La cavalerie de Grouchy se concentre à Heinrichsdorf.



Carte du champ de bataille le 14 juin.

Au début de l'après-midi, les deux armées sont rangées face à face, prêtes à livrer bataille. Acculés à l'Alle et massés devant Friedland, les Russes forment un demi-cercle dont la Grande Armée occupe la circonférence. C'est une des manœuvres préférées de l'Empereur : briser le centre pour battre séparément les deux ailes. La ville prise, les

ponts détruits pour couper la retraite de l'ennemi et il n'aura plus qu'à culbuter les Russes à la rivière.

L'attaque commence tard, vers 17 heures. Napoléon saisit le bras du maréchal Ney et en désignant le village de Friedland, il lui dit : « Voilà votre but, marchez sans regarder autour de vous, pénétrez dans cette masse épaisse quoi qu'il puisse vous en coûter, entrez dans Friedland, prenez les ponts et ne vous inquiétez pas de ce qui pourra se passer à droite, à gauche ou à l'arrière. L'armée et moi sommes là pour y veiller ». Ney prend donc la tête de l'attaque générale, et cible la gauche de l'armée russe, entassée dans une étroite bande de terre délimitée par le ruisseau du Moulin et par l'Alle. La colonne pénètre directement dans Friedland, tandis que les Russes sont encerclés par le reste de l'armée française.

La fumée, provoquée par des milliers de fusils et de centaines de canons, couvre et masque les masses de l'adversaire, si bien que la 3^e division oblique trop à droite. Ney ordonne à un colonel de l'appuyer à gauche. Mais pendant qu'il lui parle ce dernier est tué par un boulet. Un commandant met aussitôt son chapeau au bout de son épée en criant : « Vive l'Empereur ! En avant ! » Un second coup arrive et le commandant tombe sur les genoux, les deux jambes coupées. Un capitaine succède et fait exécuter le même mouvement. Soudain, le maréchal Ney arrive en personne et encourage ses hommes à grands coups de « Foutre nom de Dieu ». La marche vers la ville reprend, l'ennemi est refoulé malgré l'intervention de la Garde impériale russe. « Cet homme, c'est un lion ! » s'écrie avec admiration Napoléon au maréchal Mortier.

Le résultat semble incertain, mais la vaillance des dragons du général Latour-Maubourg permet à Ney de se dégager. De plus, pour appuyer l'action du maréchal, Napoléon met à la disposition du général Sénarmont 36 pièces d'artillerie. Celui-ci réalise un exploit : tirant 2 800 boulets à 120 mètres des troupes en progression, indifférente au feu de l'infanterie ennemie, l'artillerie française décime à bout portant les carrés russes et fait rebrousser chemin à une charge de cavalerie. Cet apport, ajouté à celui que donne la division Dupont (du corps de Victor) donne la victoire, une victoire éclatante et totale, aux Français. En effet, Ney repart à l'assaut puis s'empare de Friedland et détruit les ponts. Le flanc droit russe est culbuté dans la rivière par une dernière charge à la baïonnette des troupes de Lannes et de Mortier. L'armée russe se retire dans le désordre le plus complet au-delà de la rivière de l'Alle, où nombre de fuyards se noyèrent.

La victoire est totale vers 22 heures 30.

Les pertes

Les pertes françaises s'élèvent à 1 645 tués et 9 000 blessés.

Les pertes russes sont énormes : 25 000 blessés, prisonniers ou tués, 80 canons et 70 drapeaux pris. Les Français font en tout 10 000 prisonniers, car dans les deux jours suivant la bataille, les soldats russes, exténués, se couchaient dans les champs et se laissaient prendre.

Les conséquences

Les généraux russes supplient Alexandre de solliciter un armistice : les émissaires qu'il envoie à Napoléon, le 16 juin, sont bien accueillis. Le même jour, Königsberg tombe aux mains des Français et, trois jours plus tard, la Grande Armée atteint la rive du Niémen, mais l'empereur des Français ne se sent pas les moyens de poursuivre l'ennemi au-delà de ce fleuve. Il craint surtout de voir l'Autriche rejoindre la coalition et attaquer la Grande Armée, si loin de ses bases. De son côté, Alexandre redoute une révolte de paysans en Ukraine et une offensive des Turcs sur le Danube.

Le 25, le tsar rencontre l'empereur sur un radeau placé au milieu du Niémen, « la nouvelle frontière du monde » s'exclame Napoléon. Alexandre aurait abordé Napoléon en disant « *Sire, je hais autant les Anglais que vous* » et Napoléon de répliquer : « *En ce cas la paix est faite !* ».

Le 7 juillet, les deux souverains signent, à Tilsit, le traité du même nom. La Russie devient alliée de la France, elle abandonne ses territoires en Méditerranée, les îles Ioniennes en particulier, et elle adhère au Blocus continental. Ce traité comporte aussi des articles secrets, comme le projet de dépeçage de l'Empire ottoman. Un traité similaire est signé avec la Prusse le 9 juillet.

La conséquence directe de cette bataille fut la signature des traités de Tilsit, le 7 juillet 1807, faisant des deux nations des alliés après deux ans de guerre. Deux jours plus tard, la France signa un traité de paix avec la Prusse. Il s'agissait pour la Russie d'une paix relativement clémentine, en comparaison avec celle imposée à la Prusse, défaite à l'issue de la campagne de Prusse et de Pologne. En effet, tous les territoires à l'ouest de l'Elbe lui sont confisqués pour former le nouveau royaume de Westphalie attribué à Jérôme, frère de l'Empereur, tandis que ses possessions gagnées lors des

deuxième et troisième partages de la Pologne constituent le duché de Varsovie, associé à la Saxe alliée de Napoléon.

14 juin 1862 : Le Borrego

La bataille de Cerro del Borrego est un combat de la guerre du Mexique qui eut lieu non loin d'Orizaba, sous le commandement du capitaine Détrie.

Cette bataille qui est, avec celle de Camerone, un des plus célèbres combats de l'expédition du Mexique, vit une compagnie de seulement 150 hommes du 99^e de ligne mettre en déroute plus de 2 000 Mexicains de l'armée du général Jesús González Ortega, dont la retraite mit fin à la campagne de 1862 et aux opérations contre la division du général de Lorencez, retranchée dans la ville d'Orizaba.

Déroulement

Après son échec devant Puebla le 5 mai, la division du général de Lorencez bat en retraite jusqu'à Orizaba, où il se retranche à partir du 19 mai 1862. Le 13 juin, les troupes du général mexicain Ortega, qui encerclent la ville, s'emparent du Cerro del Borego, une hauteur qui domine Orizaba et que l'état-major français n'avait pas fait occuper, faute d'effectifs. Peu après, les Mexicains y installent une garnison et entreprennent d'y mettre plusieurs pièces en batterie afin de bombarder Orizaba.

Averti par une habitante, le colonel L'Hérillier envoie le capitaine Détrie et une compagnie du 99^e de ligne effectuer une marche de nuit sur le Cerro del Borego afin de surprendre et de déloger les Mexicains. À minuit, le capitaine Détrie et ses hommes commencent leur ascension. Profitant de l'obscurité, ils approchent des positions mexicaines sans se faire repérer.

Lorsque les Français parviennent au premier ressaut, ils sont accueillis par un feu de mousqueterie nourri mais imprécis en raison de l'obscurité. Détrie donne l'ordre de charger les Mexicains à la baïonnette. Les Français prennent rapidement l'avantage dans le combat qui s'ensuit et contraignent les Mexicains à battre en retraite. Pendant le court répit qui s'ensuit, la dernière section de Détrie rejoint le reste de la compagnie. Les Français passent aussitôt à l'offensive et font refluer une contre-attaque mexicaine. Ils s'emparent de trois canons qu'ils jettent dans le vide. Conscient de l'énorme supériorité numérique des Mexicains, Détrie décide alors de rester sur la défensive en attendant des renforts.

À deux heures, le colonel L'Hérillier, alerté par le bruit de la fusillade, envoie la compagnie du capitaine Leclerc soutenir Détrie. À trois heures et demie, Leclerc et ses hommes rejoignent la compagnie de Détrie. À quatre heures, les Français reprennent l'offensive et repoussent les tentatives de débordement des Mexicains. Les troupes d'Ortega, croyant avoir à faire au gros de l'armée française, paniquent et sont mises en déroute. Dans la confusion, des soldats mexicains tombent dans le vide ou sont victimes de tirs amis. Un drapeau, trois fanions et trois obusiers sont pris à l'ennemi qui compta dans ses rangs 250 morts ou blessés et 200 prisonniers. Les Français eurent 6 morts et 28 blessés, dont Détrie.

Conséquences

Plus tard dans la journée, les Mexicains déclenchent une vive canonnade contre Orizaba, mais la riposte française les oblige à se retirer. Le général Ortega abandonne le siège d'Orizaba et se replie vers Tehuacan. Sa retraite met fin à la campagne de 1862 et aux opérations contre la division du général de Lorencez retranché dans Orizaba.

Associé à la victoire de la Barranca Seca du 18 mai 1862, le succès du Cerro del Borego permet de remonter le moral des troupes françaises après la défaite de Puebla. Les Mexicains, quant à eux, renoncent à affronter les Français en bataille rangée.

Ce combat est modeste dans l'absolu, mais, à l'échelle des affrontements de cette guerre du Mexique, il est important et il permet de témoigner de cette guerre. Nous ne citerons pas d'autre bataille de celle-ci.

18 JUIN

18 juin 1429 : Patay

La bataille de Patay (Loiret), est un combat majeur de la guerre de Cent Ans, qui s'est déroulé entre les armées française et anglaise.

Contexte



Territoires contrôlés par les Anglais, leurs alliés bourguignons et les Français en 1435

À la fin de 1428, dans la dernière phase de la guerre de Cent Ans, les Anglais et leurs alliés bourguignons occupaient la quasi-totalité du nord de la France jusqu'à la Loire. Ils s'étaient également emparés de plusieurs places stratégiques le long de la Loire, et Orléans, la dernière grande ville sur ce fleuve, fut assiégée à partir du mois d'octobre 1428. Que les Anglais viennent à contrôler toute la vallée de la Loire, et le sud de la France, ultime refuge du « roi de Bourges », serait mûr pour l'invasion.

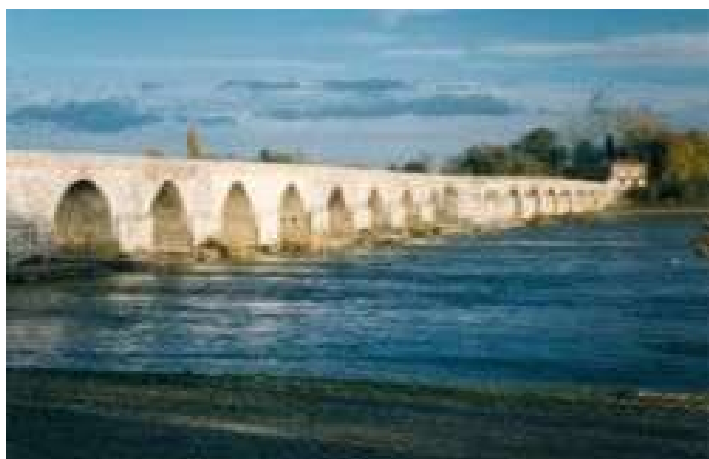
Dans les premiers jours de mars 1429, Jeanne d'Arc arriva à Chinon pour y trouver le Dauphin et, après un interrogatoire par les autorités ecclésiastiques à Poitiers, elle rallia un important corps d'armée en route pour libérer Orléans. Cette opération fut couronnée de succès, et la ville fut libérée le 9 mai.

La délivrance d'Orléans reste l'épisode le plus célèbre et le plus symbolique de l'épopée de Jeanne d'Arc. Mais la victoire la plus décisive est celle de Patay, le 18 juin 1429. Nous retenons cette dernière comme constituant la seule bataille rangée de cette campagne.

Une fois levé le siège d'Orléans, les Français reprirent aux Anglais plusieurs forteresses du Val de Loire. Ils prenaient ainsi le contrôle de ponts qui ouvrait la voie à la libération des territoires occupés par les Anglais et les Bourguignons plus au nord. La victoire d'Orléans s'était accompagnée de la destruction du seul pont tenu par les français sur la Loire : les batailles ultérieures leur permirent de recouvrer trois ponts.

Dès le 9 mai, Jeanne était partie rencontrer à Loches Charles VII et le presser d'aller se faire sacrer à Reims. Mais Charles VII refusa, car les places de Loire sont toujours tenues par les Anglais.

Le capitaine anglais le plus renommé, Jean Talbot, comte de Shrewsbury s'était retiré à Meung-sur-Loire et à Beaugency. William Pole, comte de Suffolk, tenait Jargeau. Aussi, début juin, Jeanne vint à Selles en Berry pour prendre la tête d'une armée française de 7 à 8 000 hommes. Le 12 juin, elle reprit Jargeau, le 15, Meung-sur-Loire était reconquise et le 17, Beaugency capitulait. Talbot restait dans le voisinage et attendait des renforts commandés par John Falstaff, mais, le samedi 18 juin, apprenant la capitulation de Beaugency, il battit en retraite vers le nord dans la direction de Patay.



La campagne de la vallée de la Loire rétablit l'autorité du roi de France sur trois ponts stratégiques franchissant le fleuve, dont celui de Beaugency.

Les Anglais s'en tinrent à leur tactique habituelle, qui leur réussissait contre la cavalerie lourde française depuis 83 ans (c'est-à-dire depuis la bataille de Crécy en 1346).

À Orléans, les Français avaient prouvé qu'ils surpassaient leurs adversaires dans

l'art des engins de siège. Les combats de Jargeau, Meung-sur-Loire et Beaugency n'avaient été que de simples escarmouches. Mais à Patay, le corps d'élite des archers anglais fut taillé en pièces, et avec lui, toute une armée anglaise défaite et décapitée.

Aucun pays d'Europe n'eut autant recours aux archers que l'Angleterre pendant le Moyen Âge. Malgré le coût modique de l'arc long anglais, d'origine galloise, en usage dans l'armée anglaise, l'entraînement intensif des hommes de ce corps d'élite était en réalité extrêmement onéreux, car ces soldats de métier devaient être rémunérés en permanence. Durant le Moyen Âge, beaucoup d'Anglais s'enrôlaient de façon saisonnière, les campagnes se terminant à peu près à temps pour qu'ils puissent participer aux récoltes d'automne. Seuls les archers et les chevaliers étaient des soldats de métier, encore que les nobles vissent d'un mauvais œil la présence de ce corps de roturiers, qu'ils considéraient comme une atteinte à leur rang.

Le corps des Longbow anglais souffrait de deux faiblesses : ces hommes employés pour frapper de loin et dépourvus d'armure faisaient de piètres défenseurs dans le combat au corps-à-corps, et le besoin d'un entraînement intensif ralentissait le recrutement d'une armée de relève. L'armée française exploita ces faiblesses à partir de 1429.

La bataille

À l'annonce de la défaite d'Orléans, une armée de secours anglaise, commandée par sir John Fastolf (ou Falstaff), quitta Paris. Les Français avaient exploité leur avantage avec énergie, reprenant coup sur coup trois ponts et obtenant la reddition anglaise à Beaugency la veille de la jonction des troupes de Fastolf. Ils voulaient affronter leur adversaire en bataille rangée avant que celui-ci ait réorganisé ses rangs. Ils opérèrent donc une série de reconnaissances en vue d'intercepter les Anglais avant qu'ils aient pu terminer leurs préparatifs. Tandis que l'armée anglaise arrivait à Coinces, 60 à 80 cavaliers français en éclaireurs s'approchaient, détachés de l'avant-garde forte de 1500 hommes.

Quand Talbot apprit qu'il était poursuivi, il décida de ne pas refuser le combat. Il se porta sur le territoire de Patay, à l'orée du bois de Lignerolles afin de se retrancher solidement dans un endroit encore désigné au cadastre sous le nom de "Grand réage du camp". Sur le vieux chemin d'Orléans à Patay, resserré entre des haies et des buissons, Talbot voulait tenir avec 500 archers d'élite jusqu'à ce que l'armée anglaise puisse s'installer derrière un rempart de pieux fichés en terre, inclinés et époutés afin de soutenir une attaque de cavaliers lancés au galop.

Les Anglais firent eux aussi des reconnaissances avec les troupes laissées en défense à Meung-sur-Loire. Les Français avaient pu s'emparer du pont, mais non du château qui commandait la ville. Les soldats anglais vaincus à Beaugency purent rallier la garnison de Meung-sur-Loire.

John Fastolf, John Talbot et Thomas de Scales commandaient l'armée anglaise. La tactique défensive habituelle des archers anglais consistait à ficher en terre devant leurs compagnies des épieux taillés en pointe, ce qui arrêtait les charges de cavalerie et ralentissait suffisamment les

progrès de l'infanterie pour leur laisser le temps d'éliminer les assaillants. Mais à Patay, ces hommes révélèrent leur position avant d'avoir pu se mettre en ordre de bataille : l'après-midi, à deux heures environ, par une chaleur accablante, l'avant-garde française venait de traverser Saint-Péravy-la-Colombe sans apercevoir les Anglais. Mais un incident inattendu les fit découvrir. Quelques éclaireurs firent sortir d'un taillis un cerf effrayé qui s'enfuit dans la direction des Anglais qui l'accueillirent par des clameurs joyeuses. Et les éclaireurs d'en faire aussitôt rapport à leurs capitaines. Le duc d'Alençon hésitait à le poursuivre. Jeanne d'Arc se serait aussitôt exclamée : *"En nom de Dieu, il faut combattre et tout de suite. S'ils étaient aux nues, nous les aurions"*.

L'avant-garde française d'environ 1 500 hommes, menée par les capitaines La Hire, Loré, Xaintrailles, grand écuyer, et le connétable de Richemont, attaqua les archers par les flancs qui n'avaient pas été protégés (par manque de temps).

Avant que les archers anglais aient le temps de prendre leur position, la charge fut foudroyante. La cavalerie française pénétra en ouragan dans leurs rangs. Le corps de bataille anglais s'imagina que tout était perdu et, pris de panique, prit la fuite. Le gros de l'armée française rejoignit prestement son avant-garde. La déroute des Anglais fut instantanée et complète. Tandis que l'élite des archers était taillée en pièces par les piquiers, les chevaliers anglais fuyaient la charge de cavalerie française. Pour une fois, la tactique française de la charge de la cavalerie lourde l'emportait.

On estime à environ 2000 le nombre de morts anglais, contre moins une vingtaine du côté français. Les historiens militaires anglais indiquent 2 500 morts du côté anglais sur les 5 000 engagés, et 100 du côté français. En outre, 400 à 500 Anglais furent faits prisonniers parmi lesquels les plus grands et les plus vaillants seigneurs d'Angleterre. C'est le capitaine Dagneau, sous les ordres de Xaintrailles, qui fit prisonnier le célèbre John Talbot. Ce fait d'armes lui valut ses lettres de noblesse. Falstaff réussit à s'échapper avec 700 à 800 cavaliers et se réfugièrent vers minuit à Etampes. Fatigués, les soldats français couchèrent sur place. Plusieurs gentilshommes furent faits chevaliers sur le champ de bataille. Le lendemain, dimanche, les soldats et leurs chefs entraient triomphalement à Orléans.

Le corps des archers anglais était décapité. Il ne sera pas reconstitué. Les armées françaises ne rencontreront plus de difficultés dans leur progression, seules les places fortes résisteront. Mais à partir de 1434, l'artillerie nouvelle conçue par les frères Jean et Gaspard Bureau mettra progressivement fin à la présence anglaise sur le sol français. L'amélioration portait à la fois sur la technique – boulets en fer, amélioration substantielle de la poudre – et sur l'utilisation tactique. Le boulet en fer s'avèrera redoutable, plus destructeur car moins friable à l'impact que la pierre. Chauffé au rouge, il permet de tirer « à boulets rouges », ce qui peut déclencher de gigantesques incendies dans les structures en bois des places fortes. Castillon (1453) sera la dernière bataille, où l'artillerie éliminera des champs de bataille les vestiges des archers anglais et fera tomber la ville (voir 17 juillet).

Conséquences

Outre Talbot, de nombreux officiers furent capturés par les Français. Fastolf, accompagné d'une petite troupe, parvint à s'enfuir mais fut dès lors disgracié : le duc de Bedford mit la défaite sur son compte et le radia de l'Ordre de la Jarretière. Ainsi prit naissance la fâcheuse réputation qui devait faire de lui le prototype du personnage de Shakespeare.

Ultime haut fait de la reconquête du Val de Loire, la bataille de Patay eut un effet moral prodigieux. Dès lors, les Français croient à l'intervention "miraculeuse" de la Pucelle tout comme les Anglais sont assurés de sa mission diabolique. Après Patay, Jeanne convainc Charles VII d'aller se faire sacrer à Reims, qu'il peut rejoindre avec son escorte sans avoir à combattre, mettant ainsi un terme aux contestations sur la succession au trône de France.

18 juin 1783 : Gondelour ³⁶

Cette bataille navale est la dernière de la Guerre d'indépendance américaine. Gondelour (Cuddalore ou Kadalur) est un port du Carnatic situé au sud de Pondichéry, sur la côte de Malabar (occidentale) de l'Inde.

Contexte:

Le 17 juin, l'escadre française de l'océan Indien apparut devant Gondelour où Bussy³⁷ était assiégé par les Anglais. Les préliminaires de paix avaient été signés entre la France et les Etats-Unis, d'une part, et l'Angleterre, de l'autre, pour mettre un terme à la guerre de l'Indépendance, mais la nouvelle ne fut divulguée par le gouverneur de Madras (qui espérait une victoire) que lorsque l'armée anglaise fut sur le point de capituler. Les signatures rendant le traité de paix définitif furent échangées à Versailles le 3 septembre 1783. Manchester signa pour l'Angleterre, Vergennes pour la France. « *L'Angleterre avait redouté que la France n'émette des prétentions qui l'humilieraient. Vergennes avait répondu à cela que le dessein de la France n'était pas d'humilier sa voisine mais de négocier une paix générale conforme à son honneur national.* »³⁸

Chefs en présence

Marine française : le Bailli de Suffren.

Marine anglaise: amiral Huges

Effectifs engagés

Marine royale: 14 vaisseaux³⁹ et 978 canons. Sur les navires de 74 canons, les équipages étaient réduits à 500 hommes au lieu de 740. Cinq vaisseaux de 74 canons, 8 de 64 et 2 de 50.

Marine anglaise : 18 vaisseaux de guerre avec 1 286 canons, dont 1 vaisseau de 80 canons, 7 de 74, 7 de 64 et 1 de 52.

Tactique:

La bataille se déroula selon la tactique traditionnelle en doubles files parallèles. Il n'y eut aucun abordage malgré la supériorité numérique des Anglais. Le danger pour les Français était que les Anglais, plus nombreux, prennent la tactique de Suffren qui consistait à utiliser les vaisseaux en surnombre pour envelopper l'arrière-garde et la prendre en tenaille.

³⁶ Dans sa campagne des Indes, Suffren battit les Anglais à plusieurs reprises. Nous avons fait le choix de ne retenir que les deux plus importantes batailles, celle de Gondelour et celle de Negapatam (voir 6 juillet).

³⁷ Vétéran de l'Inde, nommé depuis 1781 « commandant en chef des forces de terre et de mer au-delà du cap de Bonne-Espérance dans le continent et mers d'Asie ».

³⁸ Commentaires consignés par l'Américain Franklin dans son journal intime [il participa aux négociations) et cités par le duc de Castries dans *La France et l'indépendance américaine*, (Librairie académique Perrin, Paris. 1975), En fait, la France ne reclama rien de l'Angleterre. Elle n'essaya même pas de récupérer les colonies prises par ce pays au cours de la guerre de Sept Ans qui s'était terminée vingt ans plus tôt, en 1763. Quand on sait qu'elle aurait pu exiger que l'Acadie ou le Canada lui soit rendu, L'Angleterre, vaincue et seule pour une fois devant la France, aurait été forcée de se plier à l'exigence. Mais on peut se demander si le peuple canadien-français aurait accepté de se rallier en bravant l'interdit de l'Eglise catholique canadienne, laquelle avait refusé toute collaboration avec les troupes d'invasion américaines par méfiance pour cette nation « impie » qui risquait de la noyer dans son Union américaine [de près de 2 000 000 de protestants, alors que le Canada ne comprenait que 75 000 habitants, catholiques]. En fait, voyant le danger, Londres s'était empressée d'acheter la collaboration de l'Eglise catholique qui, à son tour, avait menacé d'excommunication les Canadiens français qui prendraient fait et cause pour les Américains.

³⁹ Mais huit d'entre eux n'étaient pas doublés de cuivre.

Dans le camp français régnait la méfiance. Lorsque Bussy s'adressa à Suffren, pour le « prier » poliment de venir à son aide, celui-ci, méfiant, crut déceler un piège dans ses phrases, qui semblaient déférentes, mais qui pouvaient devenir, en fait, un moyen de se dégager de toute responsabilité ; car il fallait risquer l'escadre française contre une escadre anglaise numériquement supérieure. L'escadre était le seul espoir de se maintenir aux Indes pour les Français. C'était donc un véritable coup de dé. Mais Suffren accepta et livra la bataille navale dite de Gondelour.

Une brillante manœuvre permit à Suffren de se débarrasser de la flotte anglaise afin de porter secours à Gondelour assiégée. Le 11 juin, l'escadre française, composée de 15 vaisseaux de ligne, de 3 frégates et d'un brûlot, sortit de sa base de Trinquemalé. Par manque de personnel, toutes les autres frégates avaient été désarmées et leur équipages répartis sur les vaisseaux. De plus, des cipayes et des lascars⁴⁰ avaient renforcé les équipages. En dépit de cela, les équipages français ne comptaient que les trois quarts de leurs pleins effectifs. Certains vaisseaux avaient des voies d'eau. Ce fut dans cette situation d'infériorité matérielle que l'escadre française⁴¹ se mit en mouvement afin de faire face à l'anglaise qui se composait de 18 vaisseaux de ligne, tous en parfaite condition après avoir été réparés à Bombay.

Le 13 juin, les Français furent en vue de l'escadre anglaise ancrée au nord de Porto Novo pour appuyer les opérations terrestres de Stuan. À la vue de la Marine royale, Hugues considéra avec justesse que l'objectif essentiel de la campagne était la prise de Gondelour et déplaça en conséquence ses vaisseaux un peu plus vers le nord, devant cette place. Le 14, les vaisseaux français approchèrent plus près et se déployèrent en ligne de bataille afin de provoquer la flotte anglaise. Suffren transféra ses quartiers à bord de la frégate la Cléopâtre⁴². Il voulait engager immédiatement le combat, afin de débloquer la façade maritime de Gondelour, mais les vents contraires l'empêchèrent de s'approcher des Anglais, qui mouillaient tranquillement devant la ville assiégée, peu soucieux d'une bataille inutile et hasardeuse.

Le 16 juin, enfin, les vents changèrent et les Français purent se précipiter à la curée. Hugues, se voyant obligé d'accepter le défi et désireux d'obtenir l'avantage du vent pour ses vaisseaux⁴³, hissa ses voiles et se dirigea vers la haute mer. Mais il se rendit vite compte que les vents ne favorisaient pas ses manœuvres. De plus, les Français piquèrent droit sur Gondelour, vers le mouillage que venait d'abandonner la flotte anglaise⁴⁴. L'audace et le courage de Suffren venaient de remporter une grande victoire sans tirer le moindre coup de canon. Il put ravitailler Gondelour, compléter ses équipages avec les soldats de la garnison et démoraliser l'armée anglaise assiégée⁴⁵, Bussy, commandant de la garnison française, avait été prévenu et tenait prêtes des embarcations de 15 à 20 m de longueur, pleines d'artilleurs et de cipayes. Suffren savait que des deux forces anglaises qui

⁴⁰ Troupes auxiliaires indigènes.

⁴¹ De Bussy insistait sur le fait que l'amiral était totalement libre de sa décision.

⁴² À la suite de la capture du comte de Grasse dans les eaux américaines, un ordre royal obligea les chefs d'escadre de la Marine royale à se tenir loin de la ligne de bataille, à la grande frustration de Suffren.

⁴³ C'est du moins l'explication qu'il donna de son décrochage subit.

⁴⁴ Ce tour avait été joué à l'amiral de Grasse par l'amiral anglais Hood, un an plus tôt, devant l'île de St-Christophe, le 25 janvier 1782.

⁴⁵ « Ainsi, avancez par des voies détournées et distrayez l'ennemi en l'appâtant. Grâce à ce procédé, il se peut que, parti après lui, vous arriviez avant. Qui est capable d'agir ainsi comprend la stratégie du direct et de l'indirect. Sun Tzu : L'Art de la Guerre, chap. VII, Ts'aoTs'ao ajoute en écho : « *Le spécialiste tirera profit des manœuvres ; pour celui qui ne l'est pas, elle est dangereuse.* »

assiégeaient Gondelour, il devait d'abord attaquer l'escadre, car s'il avait débarqué des troupes pour attaquer l'armée de terre en premier, son escadre aurait été dangereusement exposée aux coups de la flotte anglaise. Il devait donc en priorité renforcer ses équipages, battre l'escadre anglaise puis débarquer des renforts pour battre les assiégeants terrestres.

En dépit d'une certaine méfiance, la correspondance entre Suffren et Bussy montre une parfaite entente au moins quant à la tactique: les fortifications de Gondelour ne permettant pas de résister indéfiniment: à une armée trop nombreuse, il fallait d'abord éliminer l'escadre anglaise puis embarquer les blessés, libérant ainsi les mains de la garnison qui pourrait lancer une sortie générale contre les arrières de l'armée anglaise et lui infliger une défaite. Les renforts embarquèrent le 18.

La bataille

Le soleil baissait lorsque le pavillon blanc de la Marine royale apparut devant Gondelour. Elle resta au large et, pendant la nuit du 18 au 19 juin, les vents ayant changé et les Anglais ayant fait voile vers le large pour livrer bataille, il s'approcha de Gondelour et embarqua 600 artilleurs et 600 cipayes. Il était nécessaire de garder cette information bien secrète, car l'armée anglaise n'aurait pas manqué d'attaquer Gondelour si elle avait su que la garnison française était affaiblie.

Le 19 au matin, Suffren offrit le combat aux Anglais. Mais l'amiral Hugues déclina, voulant attirer les Français encore plus loin de Gondelour et, surtout, en dépit de sa supériorité numérique, désirant engager la bataille aux dernières heures du jour afin de pouvoir rompre le combat et décrocher à la faveur de la nuit en cas de difficultés. Suffren profita du répit pour faire entraîner ses 1 200 canonnières et cipayes au combat naval.

Le 20 juin au matin, enfin, après un jour et une nuit d'attente, le vent, venant de l'ouest, fut à l'avantage des Français (vent d'ouest) qui s'élancèrent vers les Anglais. Ils les atteignirent dans la soirée et leur offrirent à nouveau la bataille. L'amiral anglais ne pouvait plus refuser le combat sans perdre la face. Il l'accepta donc. À bord de la Cleopâtre, hors de la ligne française, Suffren parcourait le champ de bataille afin de ranger ses navires. Le Sphinx faisait face à deux Anglais, dont l'Isis, ce qui ne lui donnait que 64 canons contre 148. Pour prendre sa place dans la ligne française, Le Flamand vint faire une arabesque et un jeu de hanche sous le nez de l'escadre anglaise qui l'accueillit par une tornade de feu, qui tua Salvert, son commandant. Trubler prit le commandement. La canonnade faisait maintenant rage. Le feu prit à la hune d'artimon du Fendant, dont la réserve de grenades explosa, tandis que les Anglais le bombardaient sans cesse. Soudain, Le Flamand vint s'interposer pour donner le temps au Fendant de s'éloigner afin d'éteindre ses incendies.

Alors, le Gibraltar sortit de la ligne anglaise pour venir occuper le vide laissé par le Fendant. Le commandant du Gibraltar avait imprudemment parié qu'il ramènerait un navire français de son premier combat. Il s'en était vanté un peu fort et, pour le plus grand plaisir de ses subordonnés, le sort allait se charger de l'humilier. Le Flamand réduisit sa voilure pour se laisser rattraper et le Gibraltar, qui réapprovisionnait ses canons, reçut une bordée meurtrière à bout portant qui lui truffa de métal les flancs. Le capitaine Hicks manœuvra en catastrophe pour regagner la ligne anglaise sous les ricanements moqueurs des autres marins anglais. Il avait non seulement perdu son pari, mais il avait, avec ses 82 canons, battu en retraite devant les 64 canons du Flamand. Le Petit-Annibal, comme l'Ajax, tenait tête à deux navires anglais. L'Illustre aussi luttait contre deux vaisseaux anglais, tandis que le quart de son équipage devait pomper pour l'empêcher de sombrer, toute la ligne était embrasée. La bataille avait commencé à 15 h 30 et, petit à petit, les vaisseaux anglais prenaient une attitude défensive malgré leur supériorité numérique et matérielle en artillerie.

Peu avant la nuit, l'escadre anglaise commença à décrocher. Elle s'éloigna insensiblement, poursuivie par les Français. Les gros navires anglais ne présentaient pas directement la poupe, mais obliquaient leurs flancs armés. Deux heures de jour supplémentaires auraient permis aux Français de détruire la flotte anglaise qui put s'enfuir à la faveur de la nuit. Suffren avait beau essayer d'arrêter la poursuite, les navires feignaient de ne pas voir ses signaux afin de continuer de canonner les Anglais. Au jour, les Anglais avaient disparu au-delà de l'horizon. Suffren fit mouiller son escadre pour ne pas s'écarter trop de Gondelour qu'il devait couvrir et à laquelle il devait surtout rendre la garnison.

À midi, l'escadre anglaise fut signalée dans l'est-sud-est. Le 22, elle fut aperçue en route vers le Nord. Au début, Hugues n'avait pas vu les navires français dont les couleurs se mêlaient à la côte. Les Français, offrant une dernière fois la bataille, s'élancèrent en ligne de baraille vers la ligne anglaise, mais Hugues changea de cap et décrocha en toute hâte. Suffren ne poursuivit pas, car il n'avait pas encore débarqué la garnison de Gondelour, les assiégeants anglais pouvant se rendre compte à tout instant qu'ils n'avaient presque plus personne devant eux. De plus, raison supplémentaire, les vaisseaux anglais étaient beaucoup plus récents et plus rapides que ceux des Français et une poursuite aurait été vaine.

Gondelour était débloquée du côté maritime.

Pertes

- ♦ Marine royale: le navire français le plus touché fut le Flamand qui perdit une centaine d'hommes dont le capitaine Salvert.
- ♦ Marine anglaise: inconnues ; probablement du même ordre.

Suites

Après cette victoire, Suffren ne poursuivit pas Hugues, préférant aller rendre les 1 200 soldats à la garnison de Gondelour assiégée par les Anglais. En fait, débloquer Gondelour avait été le but essentiel de la bataille. ⁴⁶

⁴⁶ Source : J.-Cl. Castex, op. cit.

30 mai - 18 juin 1951 : Ninh Binh (ou bataille du Day)

Cette bataille de la guerre d'Indochine se déroula aux environs du delta du fleuve du Day dans le Golfe du Tonkin. Elle fut la première véritable campagne militaire conventionnelle du général vietminh Vo Nguyen Giap, et vit ses troupes envahir la région à dominante catholique du delta afin de briser la résistance des forces de l'Union française qui y étaient stationnées.

Elle s'inscrit dans une série d'opérations militaires lancées au premier semestre 1951 afin de contrôler les environs de Hanoï. Giap engage des troupes nombreuses pour mener une guerre classique dans le delta du Fleuve Rouge et le grenier à riz que constitue la basse vallée du fleuve, tandis que le général Jean de Lattre de Tassigny, commandant en chef de l'Indochine, fait construire de nombreux blockhaus pour protéger ce qu'on appelle alors le « Tonkin utile », et fait venir des troupes stationnées en Cochinchine,

Le 28 mai 1951, Giap lance l'offensive. Se remémorant ses précédentes et proches défaites face aux Français (voir Vinh Yen, 13-17 janvier), il conduit trois divisions dans des combats de guérilla et des attaques de diversion dans les zones de Ninh Binh, Nam Dinh, Phu Ly et Phat Diem à partir du 30 mai.

Le site rocheux de Ninh Binh (aujourd'hui Cuc Phûong), qui surplombe le Day, constitue un verrou stratégique. Tenus par un commando et un escadron du 1^{er} Chasseurs, formé de troupes indochinoises commandées par le lieutenant Bernard de Lattre de Tassigny, fils unique du général, les pitons de Ninh Binh sont pris par les combattants du Vietminh, et Bernard de Lattre de Tassigny est tué au feu lors des premiers jours des combats.

Pour reprendre le site et barrer la route de Hanoï à Giap, l'armée française, mobilise plusieurs brigades blindées et utilise l'aviation avec des bombes au napalm. Les différentes positions tenues par les Français sont prises et reprises, jusqu'à ce que les lignes d'approvisionnement de Giap soient coupées, le 6 juin. Ses troupes, se déplaçant massivement à la lumière du jour, se trouvaient vulnérables face à l'artillerie et aux forces terrestres françaises, soutenues par des milices locales alliées.

La reconquête victorieuse de Ninh Binh est opérée par le sous-officier Roger Vandenberghe, appuyé par l'artillerie du Groupement mobile nord-africain (G. M. N. A.) du colonel Edon. Les vietminhs furent forcés de se retirer entre les 10 et 18 juin, abandonnant 1000 prisonniers aux Français et 9000 tués ou blessés.

Cette victoire permet d'enrayer l'offensive de Giap, qui, après cette bataille du Day, change de tactique et abandonne les batailles classiques pour la guérilla.

19 JUIN

19 juin 1800 : 3^{ème} bataille d'Hochstadt⁴⁷

La bataille prend place dans le cadre de la campagne d'Allemagne, à la fin des guerres de la Deuxième coalition, parallèlement à la campagne d'Italie qui se clora par Marengo.

En Allemagne, c'est Moreau qui commande l'armée du Rhin. Face à lui, le général autrichien, Kray, dans l'incertitude des plans de Moreau, perdit un temps précieux sans rien entreprendre. Lecourbe, arrivé le 16 juin sur le Danube, avait pris aussitôt toutes ses mesures pour le franchir promptement. Starray renvoyait le gros de ses forces à Ulm, au moment où les Français allaient tenter de son côté un effort décisif. Tous les ponts, il est vrai, étaient détruits depuis Ulm jusqu'à Donauwoerth, et les français n'avaient ni barques, ni pontons.

Une attaque faite le 18 juin pour forcer le passage à Dillingen et une autre tentative à Leipheim, furent repoussées par les Autrichiens ; mais c'étaient de fausses attaques destinées à donner le change à l'ennemi sur le point où l'armée devait passer.

Les ponts de Blindheim et de Gremheim avaient le moins souffert ; Moreau, après les avoir fait reconnaître, les désigna pour servir au passage. Des madriers et des poutrelles furent rassemblées.

Le général Gudin fit établir le 19 au matin, contre ces deux postes, des batteries qui balayèrent en quelques instants les éclaireurs ennemis qui se trouvaient sur la rive opposée. Pendant ce temps, un détachement de nageurs dont une nacelle portait les armes traversait le Rhin à Gremheim et dispersait les postes de la rive gauche.

La nacelle que l'officier d'état-major Quesnot avait été récupérer sur la rive gauche sous un feu presque à bout portant servit ensuite à faire passer une cinquantaine d'hommes qui facilitèrent la construction d'un pont. Quatre bataillons le franchirent et continrent l'ennemi dans les villages voisins, jusqu'à ce que la cavalerie eût à son tour passé le Danube. C'est alors qu'un des bataillons remonta par la rive gauche et enveloppa un détachement autrichien qui s'opposait au rétablissement du pont de Blindheim.

L'ennemi ne tint pas contre ces dispositions. Un bataillon Wurtembergeois, débouchant de Donawoerth sur Schweiningen, fut enlevé par la brigade du général Puthod. Deux autres bataillons ennemis, survenus presque au même instant, obtinrent d'abord quelque succès, mais l'escorte du général Lecourbe étant arrivée, ils eurent le sort des Wurtembergeois.

Les deux ponts étant rétablis, la brigade Laval poursuivit sur la route de Donawoerth les Autrichiens, aux ordres du général Devaux, et Lecourbe se porta en forces sur Starray, qui avait rassemblé 4000 hommes à Hochstedt, mais qui, à l'approche des Français, se retira sur Dillingen, où il avait laissé 3 bataillons, et où il fut suivi et attaqué par les Français.

Pendant qu'un combat avait lieu dans ce dernier poste, le centre de Moreau rétablissait le pont de Dillingen. Un détachement, commandé par le capitaine Hugo, père de Victor Hugo, un des officier d'état-major du général en chef, parvint à jeter une poutre sur l'arche du pont qui avait été coupé ;

⁴⁷ La première bataille de ce nom a été remportée par Villard le 1703 (voire cette date) et la seconde, appelée aussi bataille de Blenheim, par Marlborough le 1704.

cet officier s'y lança le premier avec quelques braves, et, sous la mitraille, fraya un chemin à l'armée qui pénétra dans Dillingen. Moreau, témoin de cet acte de bravoure, le nomma chef de bataillon sur le pont même qu'il venait d'enlever à l'ennemi.

L'ennemi, culbuté à Dillingen et menacé par Lecourbe qui débouchait du côté d'Altheim, se retira en colonnes serrées par les plaines de Lauingen, abandonnant 1800 prisonniers. Les fuyards se rallièrent sous la protection de 2000 cuirassiers et d'une brigade d'infanterie que Kray avait détachée la veille sur la Brenz au secours de Starray.

Ce corps, appuyé par 3000 soldats allemands, arrivés récemment d'Ulm, obtint d'abord quelque succès contre la cavalerie de Lecourbe, harassée de fatigue ; mais l'arrivée de l'infanterie française et du centre de Moreau, qui débouchait par Dillingen, le décida bientôt à la retraite.

Cependant la cavalerie autrichienne s'étant ralliée près de Miedlingen, Lecourbe, renforcé de la division Decaen et de 4 régiments de cavalerie légère, la rejeta à 22 heures au-delà de la Brenz, pendant que Montrichard portait une demi-brigade sur Gundelfingen.

Le centre acheva pendant la nuit le passage du Danube que la gauche devait effectuer, le 20 au matin, par le pont de Gunzburg, avec ordre, en cas de trop d'obstacles, de se rabattre sur Lauingen.

Ney, pendant ce temps, masquait Ulm, et assurait la communication avec le corps de Richepanse, en marche pour suivre l'armée. Le passage du Danube et la victoire d'Hochstadt valurent aux français 4000 prisonniers, 20 pièces de canon et 4 drapeaux.⁴⁸

⁴⁸ Source : ljalamion.fr

22 JUN

22 juin 1372 : La Rochelle

Après le traité de Brétigny, les Anglais se sont emparés de tout le Sud-Ouest de la France. Le roi Charles V oppose aux chevauchées opérées par les troupes anglaises dans les provinces du domaine royal la tactique de la terre brûlée. Il évite les batailles rangées en rase campagne qui ont tourné à la déroute pour la chevalerie française (comme à Crécy ou à Poitiers) et reprend une à une toutes les places fortes par une guerre de siège.

En juin 1372, une flotte anglaise appareille d'Angleterre pour La Rochelle commandée par Jean de Hastings, comte de Pembroke, avec pour mission de secourir le port de La Rochelle assiégée par les troupes de du Guesclin par terre et par la flotte de Castille (alors alliée de la France) par mer. Elle compte 36 nefes de haut bord à faible tirant d'eau et 14 navires de transport.

Effectifs et commandement de la flotte castillane

Les 22 galères castillanes étaient commandées par Ambroise Boccanegra, fils d'Egidio Boccanegra qui avait combattu à la bataille de l'Écluse.

Stratégie du combat naval imaginée par Charles V

Les galères françaises et une escadre de navires plus légers devaient rejoindre la flotte castillane de 22 galères à Santander et intercepter la flotte anglaise. L'amiral génois Antoine Grimaldi, commandant les galères françaises, et Owen Tudor, ayant sous ses ordres l'escadre légère, ne vinrent pas au rendez-vous fixé. Après quelques jours d'attente, Ambrosio Boccanegra quitta Santander pour prendre la mer à la mi-juin 1372. Les marins castillans eurent en vue le port de La Rochelle le 22 juin 1372.

La bataille

Les navires anglais étaient ancrés à quelques encablures de La Rochelle. Malgré son infériorité numérique, l'amiral castillan fit feu sur la flotte anglaise. Les nefes anglaises, faisant rempart pour protéger les navires de transport, se défendirent avec vigueur. Les galères castillanes étaient armées de canons qui leur donnèrent une légère supériorité. Les nefes anglaises possédaient un tirant d'eau supérieur aux galères castillanes. À marée descendante, Jean de Hastings donna l'ordre à sa flotte de rejoindre la haute mer. Mais les bâtiments de transport firent des erreurs de manœuvre et s'échouèrent sur les hauts-fonds. Profitant de leur fâcheuse position, l'amiral castillan s'attaqua aux navires de transport immobilisés par le sable. Les marins anglais furent jetés à la mer.

Puis, Ambrosio Boccanegra feignit une approche de la terre par ses galères. Le leurre fonctionna et Jean de Hastings crut la flotte castillane à sa merci et pensa l'envoyer par le fond. Mais la stratégie d'Ambrosio Boccanegra était toute autre. L'amiral castillan n'ignorait pas que les grandes nefes anglaises lourdement chargées ne pourraient bouger à marée basse, il suffisait tout simplement de les attaquer par le feu et les flèches enflammées. La nuit était claire, mais les vents étaient contraires à la flotte anglaise.

Au petit matin du 23 juin 1372, la flotte castillane fut remise à flot, mais le grand tirant d'eau des nefes anglaises provoqua son immobilisation. Chaque galère castillane traînant des brûlots chargés d'huile et de suif vogua vers les nefes anglaises, les hommes d'équipage castillans envoyèrent les brûlots vers les bâtiments anglais et la bataille commença. Les nefes s'embrasèrent les unes après les

autres, beaucoup de navires anglais furent envoyés par le fond, dont celui transportant le trésor de guerre destiné à payer 3 000 mercenaires durant une année. Certaines nef purent échapper à l'incendie, mais encerclées de toutes parts, elles furent à leur tour envoyées par le fond.

Les nef anglaises avaient à leur bord l'état-major et les meilleurs éléments de l'armée anglaise. Jean de Hastings fut fait prisonnier avec quatre cents chevaliers et huit mille soldats. Il fut emprisonné à Santander. Lors du retour en Espagne, Boccanegra captura quatre navires anglais supplémentaires.

Conséquences

Les Anglais perdent la maîtrise maritime, doivent abandonner leur alliance avec les Portugais contre les Castellans et seront mis en difficulté sur le continent faute d'approvisionnement. La France prend sa revanche sur la bataille de l'Écluse. Les Français reprennent progressivement le contrôle des terres cédées au traité de Brétigny.

24 JUN

24 juin 888 : Montfaucon

Les raids vikings sur la Gaule franque commencèrent vers 830. Les effectifs infimes de l'armée royale ne permettaient pas de tenir tous les points où ils étaient susceptibles de pénétrer (les estuaires), et, lorsque l'attaque se produisait, la lenteur des communications ne permettait pas d'intervenir rapidement. Ce type de raid est ce qu'il y a de plus difficile à combattre pour un Etat, et c'était particulièrement vrai à l'époque, et les raids normands, intervenant pas voie maritime, étaient encore plus difficiles à combattre que ceux des Sarrazins. Les batailles rangées furent rares durant cette guerre qui durera trois-quarts de siècle, avec une alternance de succès et d'échecs, jusqu'au traité de Saint-Clair sur Epte (911).

Un combat victorieux eut lieu le 15 septembre 866, sous le règne de Charles II le Chauve, à Brissarthe, près du Mans. Il opposa environ 400 cavaliers normands aux troupes royales commandées par Robert le Fort (ancêtres des Capétiens), Ranulf comte de Poitiers et Gauzfrid comte du Mans. Les deux premiers trouvèrent la mort dans ce combat, mais les Normands furent mis en déroute.

A la mort de l'empereur carolingien Charles III le Gros, en janvier 888, Eudes, fils de Robert le Fort, fut élu roi. Profitant de ce changement dynastique, les Normands quittèrent leur campement de Chessy, (actuelle Seine-et-Marne), brûlèrent Troyes, envahirent brièvement la Bourgogne et remontèrent vers le nord pour piller Reims. Le roi et sa troupe les rencontrèrent près de l'abbaye de Montfaucon, en Argonne (département de la Meuse).

L'ost royal - les annales de Saint-Vaast parlent de 1000 cavaliers- bouscula les cavaliers normands, puis Eudes aurait massé ses forces et les aurait lancées contre les fantassins ennemis. La victoire revint rapidement aux Francs.

Cet affrontement, en d'autres temps, ne serait qu'un combat, mais, dans le contexte des siècles mérovingiens et carolingiens, caractérisés par la faiblesse générale des effectifs, il peut se voir gratifié du nom de bataille et être cité ici, en outre, comme témoin de cette guerre et comme preuve de ce que les Normands n'étaient pas invincibles⁴⁹.

⁴⁹ Source : Ph. Contamine, Dictionnaire.

24 juin 1859 : Solférino

La bataille de Solférino (Lombardie, dans la province de Mantoue) fait suite à celle de Magenta (voir 4 juin) ; elle est la bataille décisive de la guerre qui opposa en 1859 l'Autriche au royaume de Piémont-Sardaigne et à la France.

Plus de 330 000 soldats ont combattu dans cette bataille qui voit l'utilisation de techniques nouvelles comme le transport des troupes françaises en train, qui mettront seulement quatre jours pour aller de Lyon jusqu'au Piémont, les canons et fusils à canon rayé (plus précis et puissants). L'artillerie joue un grand rôle, peu de combats ayant lieu corps à corps.

Le contexte

Après la victoire de Magenta, l'armée française d'Italie reprend sa marche vers l'est pour poursuivre l'ennemi. La progression est ralentie par les destructions opérées par les troupes autrichiennes et par les pluies incessantes. L'ennemi se replie successivement derrière plusieurs affluents du Pô : l'Adda, l'Oglio et la Chiese.

La veille

Dans la matinée du 23 juin, l'empereur d'Autriche donne l'ordre à ses troupes de se tourner vers l'ouest. Elles regagnent la rive droite du Mincio où elles reviennent occuper les positions abandonnées quelques jours auparavant. Cette manœuvre est destinée à mettre l'armée autrichienne sur les collines morainiques au sud du lac de Garde et, à partir de cette position qui domine la plaine, lancer une attaque sur l'armée franco-sarde. Elle espère exploiter ainsi le chaos dans lequel celle-ci se trouverait lors de la traversée du Chiese, dont les ponts ont été détruits, au cours de la retraite, sur ordre de Gyulai, commandant l'armée austro-hongroise.

Contrairement aux suppositions des Autrichiens, grâce à l'efficacité du génie français, le gros de l'armée franco-sarde a déjà traversé le Chiese au cours de la journée du 22 juin et elle se prépare à avancer rapidement vers le Mincio, encouragée par les rapports des patrouilles de reconnaissance qui, quelques jours plus tôt, ont pu vérifier le repli de l'ennemi et par la conviction que la bataille aura lieu sur les rives de cette rivière comme cela semble logique et tactiquement favorable pour les Autrichiens.

Aux premières heures du 23 juin, Napoléon III et Victor-Emmanuel II se rencontrent sur la colline de Lonato pour discuter d'une dépêche envoyée par l'impératrice Eugénie, qui contient d'inquiétantes informations sur d'importants mouvements de troupes prussiennes sur le Rhin. La lettre contient une invitation pressante à la conclusion rapide de la campagne d'Italie afin que l'armée française puisse rentrer chez elle pour défendre ses frontières. Après un bref entretien privé, les souverains regagnent leurs quartiers généraux.

Les combats des patrouilles de reconnaissance qui se produisent tout au long de la journée convainquent les Autrichiens qu'ils ont intercepté les premières avant-gardes des Franco-sardes et ceux-ci pensent avoir établi le contact avec l'arrière-garde autrichienne, tout comme à Melegnano.

En fait, les deux armées sont déployées sur deux lignes parallèles très proches l'une de l'autre et qui s'étend du Nord au Sud sur 20 km.

Les forces en présence

L'armée française



Napoléon III à la bataille de Solfério

L'armée française est un extraordinaire instrument de guerre, composée principalement de combattants expérimentés et équipée d'armes modernes et efficaces.

Après la défaite de 1849, l'armée sarde avait été soumise à une période de dix années de restructuration confiée à Alfonso La Marmora, ministre de la Guerre. Le travail de La Marmora avait apporté de bons résultats avec la modernisation de l'armement, de l'instruction technique des officiers et la réorganisation des régiments, sur le modèle français, mais l'armée de Savoie restait affligée de défauts qui causèrent des résultats décevants au cours des affrontements. Le premier défaut provenait de la présence de volontaires enrôlés pour l'occasion, fortement motivés mais aussi sans connaissance du métier de soldat, mal équipés et mal armés. Le second et le plus important défaut résidait dans le manque de coopération manifesté par les officiers qui composaient l'important état-major de la maison de Savoie. Sa compétence tactique et stratégique fut souvent masquée par un excès d'individualisme.

Sous le commandement de François-Joseph, l'armée autrichienne fut divisée en deux armées reliées et approvisionnées par les forteresses du quadrilatère⁵⁰. La Ire armée s'approvisionnait à la forteresse de Mantoue et était déployée dans la plaine du Pô, tandis que la deuxième armée, approvisionnée par la forteresse de Peschiera occupait la colline morainique au nord.

Équipée d'armements modernes et efficaces et encadrée avec une discipline de fer, l'armée autrichienne trouvait sa faiblesse dans la structure qui la caractérisait. Selon la tradition médiévale, bien que le commandement de l'armée fût sous l'autorité de l'empereur, de nombreux régiments étaient de petites armées personnelles, propriétés de leur commandant. L'état-major était donc composé principalement par des nobles de haut lignage mais souvent mauvais tacticiens et divisés pour des raisons politiques, économiques ou personnelles.

La bataille

Selon le plan établi, à l'aube du 24 juin, l'armée franco-sarde se déplace vers l'est, afin de se déployer le long de la rive droite du Mincio. Comme première étape matinale, l'armée française aurait dû occuper les villages de Solferino, Cavriana, Medole et Guidizzolo, respectivement avec le 1er corps de Baraguey d'Hilliers, le 2e corps de Mac-Mahon, le 3e corps d'armée de Canrobert et le 4e corps de Niel, tandis que les quatre divisions de l'armée sarde devaient prendre place à Pozzolengo.

⁵⁰ Formé de quatre grandes places fortes (Mantoue, Peschiera, Vérone et Legnano) situées au cœur des possessions autrichiennes dans le nord de l'Italie et destinées à constituer un obstacle majeur à la progression d'un agresseur.

Après quelques kilomètres, inévitablement, les colonnes franco-sardes entrent en contact, les uns après les autres, avec les troupes autrichiennes, fortement implantées précisément à Solferino, Cavriana, Medole, Guidizzolo et Pozzolengo. En quelques heures, de 4 h à 7 h, de violents combats ont lieu qui conduisent à une mêlée générale, confuse et très violente, qui dure plus de 18 heures.

L'absence de plan de bataille ordonné, l'équilibre des forces en jeu et la détermination féroce des deux camps sont les principales causes de l'énorme carnage.

De nombreux combats se déroulent à Medole, Solferino et San Martino qui correspondent, respectivement, aux secteurs sud, central et nord d'un vaste front.

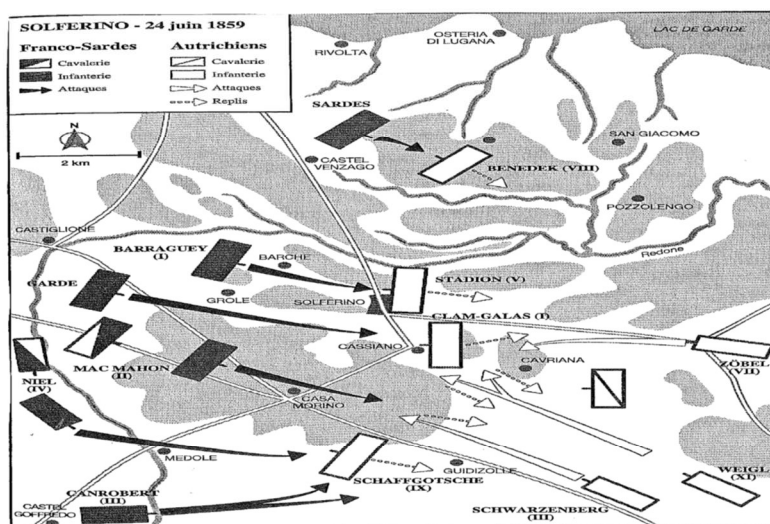
La bataille de Medole

Les combats du 24 juin 1859 commencent à Medole, dans le secteur sud du front, vers 4 heures du matin. Au cours de la marche qui doit le conduire à Guidizzolo, en passant par le village de Medole, le 4^e corps d'armée français affronte un régiment avancé de la I^{re} armée autrichienne.

Le général Niel décide d'engager immédiatement la bataille, et faisant preuve d'une stratégie peu commune, il déploie ses forces aux limites Est du territoire de Medole, empêchant ainsi les trois corps de l'armée autrichienne, présents à Guidizzolo, de soutenir les soldats de la II^e armée placés sur les hauteurs de Solferino et durement attaqués par les colonnes françaises du général d'Hilliers et du maréchal Mac-Mahon.

Les troupes de Niel, même si elles sont numériquement inférieures et déployées sur une ligne de 5 km, réussissent à contenir les assauts ennemis par une habile alternance d'actions de défense et de contre-attaques sur les points névralgiques de Crocevia, Quagliara, Casa Nuova, Baite et Rebecco.

Les combats, qui durent 15 heures et jusqu'à la retraite des Autrichiens, provoquent dans les deux camps la perte de plus de 14 000 hommes.



Plan de la bataille de Solferino

La bataille de Solferino

Vers 4 h 30, l'avant-garde du I^{er} corps d'armée française, commandé par le maréchal Baraguey d'Hilliers, établit le contact avec les troupes autrichiennes du Ve corps d'armée dirigée par le feld-maréchal Stadion à proximité de Grole sur le territoire de Castiglione delle Stiviere.

Une demi-heure plus tard, le IIe corps d'armée français, commandé par le général de Mac-Mahon rencontre les divisions austro-hongroises postées au hameau de Ca' Morino sur le territoire de Medole.

Les troupes autrichiennes, fortes de trois corps d'armée positionnés à Solferino, Cavriana et Volta Mantovana, résistent longtemps aux assauts conjugués des Ier et IIe corps français contraignant Napoléon III à engager la garde impériale dans la bataille.

Solferino est arrachée au Ve corps d'armée de Stadion en début d'après-midi et le déploiement français se poursuit pour conquérir Cavriana où il rencontre également une forte résistance du I^{er} corps d'armée autrichien du maréchal Clam-Gallas. L'engagement de troupes fraîches vers 15 heures, composées du IIIe corps d'armée de Canrobert permet d'occuper Cavriana peu avant 18 heures.

Les voltigeurs de la Garde chargent, baïonnette au canon, culbutent des forces quatre fois supérieures en nombre et s'emparent de la Tour de Solférino, réussissant ainsi la percée au centre.

La bataille de San Martino

La première unité sarde à entrer en contact avec les Autrichiens est la 29e compagnie de bersaglieri, commandée par le lieutenant-colonel Cadorna, qui précède l'avant-garde de la 5e division Cucchiari se dirigeant vers Pozzolengo. C'est l'action qui engage, vers 7 heures du matin, une longue et sanglante bataille pour le contrôle de Pozzolengo, conduite principalement dans les bourgs de San Martino et de Madonna della Scoperta. La formation autrichienne, en nette infériorité numérique, est déployée sur des positions dominantes. Le feld-maréchal Benedek mène ses hommes avec beaucoup d'habileté, réussissant à tenir ses positions jusqu'à la fin de soirée, lorsque les armées austro-hongroises se retirent de Solferino, Cavriana, Guidizzolo e Volta Mantovana, se mettant à l'abri au-delà du Mincio.

Les conditions sanitaires

Les pertes sont lourdes : 40 000 hommes sont hors de combat et abandonnés sur le champ de bataille, mais, contrairement à la légende, le taux de victimes (morts et blessés) à cette bataille est d'environ 12,5 % (10 % chez les forces franco-sardes et 14 % chez les Autrichiens), contre 20% à la bataille de Marengo, 25 à 30 % à bataille de la Moskova, 21 % à la bataille d'Eylau, 25 % à la bataille de Leipzig et jusqu'à 32,4 % dans les rangs confédérés à la bataille de Gettysburg en 1863.

Mais, surtout, les services sanitaires sont insuffisants, ils manquent de tout, de moyens, de nourriture et de personnel. La majorité des havresacs ont été abandonnés par les soldats lors du combat et les sources d'eau qui auraient pu servir au ravitaillement des hommes ne sont pas utilisables car elles sont infectées par le sang et les bactéries provenant des cadavres. De plus, la qualité du service médical est désastreuse : l'anesthésie est presque inexistante, et peut entraîner la mort quand elle est appliquée en raison du dosage délicat du chloroforme. De plus, les connaissances des infections par germes pathogènes étant inexistantes, les gangrènes sont courantes. Ainsi, l'utilisation du cérat, cataplasme imperméable fait à base de cire, favorise grandement les infections.

À Castiglione, les blessés sont omniprésents. L'église et l'école de la ville sont transformées en hôpitaux. Les blessés sont à même les rues, faute de place. Certains, quelle que soit leur nationalité, sont hébergés chez les villageois. Le Suisse Henri Dunant, témoin de cette vision d'horreur, décide

d'aider le peu d'infirmiers présents sur place. Pendant quatre jours, il s'investit personnellement et financièrement. Il apporte les premiers soins et achète lui-même vivres et habits pour les rescapés de la bataille (Italiens, Français et Autrichiens confondus) et il va même jusqu'à écrire à leur famille. Il prend contact avec la comtesse de Gasparin qui est la fondatrice de l'école d'infirmières de La Source, à Lausanne. Celle-ci écrit au président de la Société évangélique de Genève, dont Dunant est un membre actif, afin d'informer le public des besoins nécessaires pour les blessés de guerre. La lettre d'Henri Dunant à la comtesse est publiée et émeut les Genevois, Genève décide alors d'envoyer une mission de secours à Castiglione. Dunant rentre à Genève le jour de l'armistice. Son livre, « Un souvenir de Solferino » sort en octobre 1862. C'est un livre poignant et réaliste qui révèle la face cachée d'une victoire et surtout, qui décrit la souffrance des victimes. Par l'émotion qu'il suscite à Genève, il sera indirectement à l'origine de la fondation du Comité international de la Croix rouge, en 1863.

Les conséquences de la bataille

Au terme des combats, les Autrichiens sont rejetés au-delà du Mincio, mais ils ont la possibilité de s'appuyer sur leurs grandes forteresses et de recevoir des renforts des différentes parties de leur vaste empire. Menacé par ailleurs d'une intervention prussienne, Napoléon III décide de négocier une paix et prend contact avec François-Joseph.

Le 8 juillet, un accord est passé pour la suspension des hostilités. Le 11 juillet, les deux empereurs se rencontrent à Villafranca di Verona. Le 12 juillet, l'armistice de Villafranca est signé.

La paix de Zurich est négociée et signée les 10 et 11 novembre 1859 : les Autrichiens cèdent la Lombardie à la France qui la rétrocède au royaume de Piémont-Sardaigne et l'Autriche conserve la Vénétie et les forteresses de Mantoue et Peschiera.

26 JUIN

26 juin 1794 : 2^{ème} bataille de Fleurus

Cette bataille a lieu entre Charleroi et Namur, dans les Pays-Bas autrichiens (Belgique actuelle) un mois avant la chute de Robespierre et de ses amis, entre les coalisés (Royaume-Uni, Saint-Empire, Électorat de Hanovre) et la France. Les Français remportent une bataille décisive.

L'armée anglo-germano-hollandaise, commandés par le prince de Saxe-Cobourg, a pour objectif de forcer l'armée française à lever le siège de Charleroi, ignorant que la ville a accepté une reddition secrète la veille. Organisée en cinq colonnes, elle frappe simultanément les forces françaises déployées en arc de cercle autour de Charleroi et appuyées à ses deux extrémités sur la Sambre.

Ordre de bataille de l'armée française

L'armée, sous les ordres de Jourdan, est forte de 89 600 hommes, mais les 8 600 hommes de la division Muller ne participeront pas à la bataille.

- Aile droite (Marceau)
 - division Marceau (brigades Lorge et Hardy) 8 000 hommes ;
 - division Mayer (brigades Prestal et Lecourbe) 8 500 hommes.
- Centre
 - division Lefebvre (brigades Leval, Jacopin et Sultzmann) 8 800 hommes.
 - division Championnet (brigades Legrand, Grenier et Lerivint) 9 100 hommes.
 - division Morlot (brigades Olivier et Simon) 8 600 hommes.
 - Réserves du centre réserve d'infanterie Hatry (brigades Chapsal et Bonnet) 11 100 hommes.
 - division de cavalerie Dubois (brigades Soland et d'Hautpoul) 2 700 cavaliers.
- Aile gauche
 - division Kléber
 - division Montaigu (brigades : Richard, Poncet et Boisset) 8 400 hommes.
 (la division Muller, n'est pas présente le jour de la bataille car envoyée en renfort au général Schérer pour défendre la Sambre jusqu'à Maubeuge).
 - Réserve de gauche : Brigade Daurier forte de 5 900 hommes.
 - 100 canons

Armée alliée

52 000 hommes, dont 18 000 cavaliers. 111 canons

Déroulement

Les lignes françaises se déploient sur les hauteurs de Fleurus. Elles sont très étendues (28 km) et, par-là même, fragiles, mais Cobourg ne sait en tirer aucun parti et commet l'erreur d'attaquer les Français sur tous les points à la fois. La première décharge des Autrichiens fait plusieurs milliers de victimes mais ne décourage pas les Français.

La gauche française recule d'abord à travers le bois de Monceau jusqu'à Marchienne, mais là, les Impériaux, s'apercevant de la chute de Charleroi, hésitent. Kléber en profite pour les faire charger par ses troupes et les forcer à reculer.

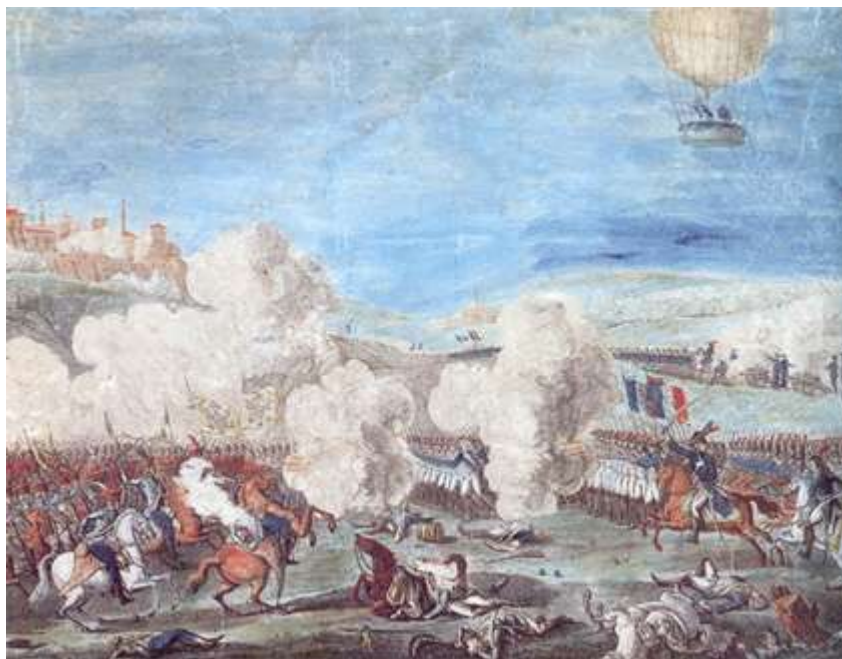
Morlot, au centre, se replie sur Gosselies, tandis que Championnet doit abandonner Heppignies. Mais Jourdan amène des renforts et fait reprendre ce dernier village. Le général autrichien Beaulieu,

qui l'a compris, arrive avec une nouvelle colonne ; mais Jourdan fait donner les réserves et secourt successivement Championnet au centre puis Marceau à droite.

Les Français, pendant plusieurs heures, reviennent à la charge en colonnes infatigables et, après les plus grands efforts, restent maîtres du village de Lambusart. Partout le combat s'est rétabli : la fin du jour approche. Beaulieu, apprenant, lui aussi, la prise de Charleroi, recule.

Aux environs de 18 h, Cobourg cède et se replie en bon ordre sur Mont-St-Jean, en avant de Bruxelles. La cavalerie française épuisée ne peut rien faire face aux escadrons ennemis.

Le ballon d'observation



La compagnie d'aérostiers transporte le ballon à Fleurus.

Cette bataille voit la première utilisation d'un ballon d'observation de l'Histoire militaire. Le capitaine de la compagnie d'aérostiers Coutelle et un officier peuvent ainsi observer le dispositif des coalisés. La présence de ce ballon espion affecte le moral des coalisés

Ce ballon, baptisé L'Entreprenant, d'un diamètre de 27 pieds (environ 9 mètres) d'une capacité de

523 m³, est gonflé à l'hydrogène. L'imperméabilisation de l'enveloppe a été réalisée par Jean-Marie-Joseph Coutelle et Nicolas-Jacques Conté (inventeur du crayon). L'Entreprenant restera deux mois entiers gonflé, à l'armée de Sambre-et-Meuse.

Il peut élever une nacelle occupée par deux hommes et atteindre l'altitude de 500 mètres, mais, en pratique, il suffit qu'il atteigne 250 à 400 mètres pour être opérationnel. Pour que les observations soient transmises rapidement, on utilisait des pavillons du code de signalisation maritime, ou bien des feuilles de papier annotées transmises au sol dans un petit sac en cuir glissant le long d'un câble.

Le ballon captif L'Entreprenant s'est élevé à Jumet, sur un plateau proche de l'aérodrome de Charleroi, où se trouvent l'état-major du général Jourdan et les représentants du Peuple Guyton de Morveau, Gillet et Saint-Just.

Les pertes

D'après le maréchal Soult, 5 000 soldats français ont été mis hors combat tandis que les coalisés ont laissé 7 000 morts. Les pertes des coalisés d'après Waldeck, sont de 5 000 hommes, dont les 2 800 hommes de la garnison de Charleroi. Le 4 juillet, l'état des pertes est dressé au quartier général de Cobourg, à Waterloo ; le bilan des troupes impériales à Fleurus est de 208 morts, 1 017 blessés, 361 prisonniers, un mortier, 3 caissons et un étendard. Selon l'historien Eugène Dupuis, les Hollandais ont probablement perdu environ 700 hommes.

Conséquences

Le lendemain, les coalisés abandonnent la Belgique et battent en retraite vers l'Allemagne. L'Autriche perd cette fois définitivement les Pays-Bas, qu'elle possédait depuis 80 ans⁵¹.

Les Français prennent Bruxelles (10 juillet) et Anvers (27 juillet) puis occupent sans coup férir Cologne et enfin Coblenz, alors que le corps expéditionnaire anglais est rembarqué. La dernière bataille sur le territoire de l'actuelle Belgique se déroulera à Sprimont le 18 septembre (voir cette date).

La victoire aura un grand retentissement à la Convention, où Barrère fera décréter que les "armées ne cessent de bien mériter de la Patrie". A l'Institut national de Musique, Marie-Joseph Chenier compose le Chant du départ, qui sera joué pour la première fois à Paris le 16 messidor⁵².

⁵¹ Depuis la paix de Rastadt, mettant fin à la guerre de Succession d'Espagne en ce qui concerne le Saint-Empire.

⁵² Sources : Sites Wikipedia et revolution.1789.free.fr

27 JUN

27 juin 1693 : Lagos

Cette bataille navale s'est déroulée au large du cap Lagos⁵³, dans le sud du Portugal, durant la guerre de la ligue d'Augsbourg.

Contexte

Cette attaque fut exécutée par Tourville en représailles contre Rooke qui venait d'attaquer Saint-Vaast-la-Hougue. Les divisions de Tourville et d'Estrées, totalisant 71 navires, tombèrent sur un convoi de 400 navires marchands escortés par l'amiral anglais George Rooke, celui-là même qui avait attaqué La Hougue.

Effectifs engagés

- ♦ L'escorte anglaise se composait de 20 vaisseaux de guerre. Les 400 vaisseaux marchands étaient tous armés d'artillerie.
- ♦ Les Français concentrèrent 16 vaisseaux contre l'escorte anglaise et les 55 autres navires de guerre de toutes tailles attaquèrent les 400 marchands armés. Jean Bart commandait le vaisseau Le Glorieux.

Stratégie ou tactique

- ♦ Selon le plan français, l'escadre de Brest (Tourville) et celle de Toulon (d'Estrées) devaient faire leur jonction près de Gibraltar pour surveiller le commerce de l'Angleterre et des Provinces-Unies.
- ♦ Le plan anglais prévoyait que 70 vaisseaux de ligne avec 30 frégates et d'autres vaisseaux plus petits devaient se concentrer dans la Manche sous l'amiral Killigrew et l'amiral Delawall pour escorter le Convoi de Smyrne, qui acheminait des marchandises anglaises, allemandes et hollandaise à vendre dans ce port, porte d'entrée vers le proche-orient. Ils devaient l'escorter un temps puis le confier à l'amiral Rooke avec 20 vaisseaux de ligne pour passer en Méditerranée.

Résumé de l'action:

Le grand convoi et l'escorte s'assemblèrent dans la Tamise et au Texel ; au moins 400 navires dont les cargaisons totalisaient des millions de livres sterling. Le convoi d'Amsterdam fit sa jonction à la fin d'avril et celui de la Zélande en mai. En juin, donc, cet immense convoi quitta les falaises crayeuses d'Angleterre. Tel le loup aux aguets, Tourville veillait déjà devant le goulet d'étranglement de Gibraltar. Les Anglais pensaient qu'il était à Brest.

Quelque 300 km plus au Sud, après Ouessant, les amiraux anglais passèrent la main à l'amiral Sir George Rooke qui continua vers le détroit de Gibraltar avec le convoi.

Le 17 juin, les patrouilleurs de Rooke aperçurent un navire de guerre français, le Chatham, au large du cap Saint-Vincent. Le 18 au matin, le convoi serrait la côte de près, au large de la ville portugaise de Villanova. Le vent baissa et dix voiles françaises réussirent à s'attaquer à des marchands et à les incendier.

⁵³ Les Anglais appelèrent aussi cette bataille : « Désastre du convoi de Smyrne ». Smyrne est l'ancien nom grec du port (actuellement turc) d'Izmir, sur la Mer Egée, où se déroulaient de grandes foires internationales.

Tous les marchands étaient alors armés d'artillerie ; aussi, les interceptions de ce genre ne se passaient jamais sans combat. Les Français ne négligèrent donc pas l'armement des transports et décidèrent de ne concentrer que 16 vaisseaux contre l'escorte anglo-hollandaise⁵⁴.

Vers midi, la brise reprit de l'Ouest-Nord-Ouest et l'escadre anglaise commença à se dessiner le long de la côte portugaise d'Algarve. Ce fut alors qu'apparurent les 71 navires de Tourville et d'Estrées.

Les 16 navires français se laissèrent porter vers l'escorte anglo-hollandaise, en trois divisions : la Bleue avec l'amiral et le vice-amiral et la Blanche avec le contre-amiral. Le vice-amiral de la Blanche resta au large pour attaquer le convoi.

Vers 15 h, les Français n'étaient qu'à quatre milles marins des Anglais. L'amiral anglais envoya aussitôt le Sheerness avertir les vaisseaux marchands qui naviguaient près de la côte de se réfugier dans les ports du Portugal et d'Espagne ou de s'enfuir.

Tourville se jeta à la poursuite de l'escadre anglaise qui, en fait de protection, avait mis toutes voiles dehors pour décrocher plus vite. Vers 18 h, il se trouva sous le vent. Enfin trois vaisseaux de guerre hollandais résolurent de se sacrifier pour sauver le convoi. Deux d'entre eux étaient commandés par les capitaines Schryver et Vander Poel. Pendant cinq heures, les courageux Hollandais combattirent six ou sept navires français puis réussirent à virer et à décrocher. Les navires marchands anglais et hollandais filaient à pleines voiles vers la côte ou vers le Nord en compagnie de vaisseaux de guerre anglais.

L'amiral anglais tint la mer toute la nuit sous un vent du Nord-Ouest et, le dimanche matin, on pouvait apercevoir plusieurs navires de guerre autour de lui, mais seulement 54 des 400 vaisseaux marchands. Avec ces survivants, l'amiral anglais arriva enfin à Madère et, de là, fit voile vers l'Irlande. Mais plus de 350 des vaisseaux qu'il avait convoyés étaient éparpillés à travers l'océan.

Certains atteignirent l'Irlande, d'autres La Corogne, certains Cadix et d'autres Lisbonne ; beaucoup furent capturés par les Français et d'autres détruits. Sept des plus gros vaisseaux tombèrent entre les mains de Coëtlogon et quatre autres furent coulés par lui dans la baie de Gibraltar.

Dans le port de Gibraltar, certains navires de guerre anglais, de type frégate, furent sabordés par leurs équipages pour leur éviter de tomber entre les mains des Français.

Pertes

♦ Les Français prirent et incendièrent 92 navires sans parler de deux vaisseaux de guerre de l'escorte. D'autres périrent corps et biens sous les coups des batteries de Malaga. Les pertes pour l'Angleterre, la Hollande et l'Europe du Nord furent immenses.

Conséquence

Lorsque la nouvelle de cette catastrophe parvint à Londres, ce fut la désolation et l'accablement total. C'était en effet une sentence de mort pour de nombreux armateurs. Tourville tenait sa revanche de Cherbourg et de Saint-Vaast-La-Hougue⁵⁵.

⁵⁴ Ce qui était presque une insulte à la valeur militaire des vaisseaux anglais, d'autant plus qu'ils furent mis en déroute.

⁵⁵ Source : J.-Cl. Castex, Op. cit.

28 JUIN

28 juin 1495 : Seminara (1^{ère} bataille⁵⁶ de)

Cette bataille a lieu durant l'expédition de Charles VIII dans le royaume de Naples. Elle se déroule en Calabre entre les troupes françaises qui viennent de conquérir le royaume et une alliance napolitano-aragonaise qui tente de le reconquérir.

L'Aragon suscite une coalition contre la France, qui comprend le Pape, l'Espagne, le Habsbourg, le duc de Milan, Venise. En juin 1495, Charles VIII divise son armée ; une moitié, sous le commandement de Gilbert de Montpensier, reste dans le royaume de Naples pour le défendre, l'autre, avec le roi, regagne la France. Au même moment, le roi de Naples détrôné par les Français, l'Aragonais Ferdinand II, débarque en Calabre avec le grand capitaine espagnol Gonzalve de Cordoue. La troupe espagnole prend Seminara, dont elle surprend la garnison française.

Une armée française se porte à la rencontre de l'ennemi et lui propose la bataille. Gonzalve de Cordoue serait partisan de la refuser, mais les barons espagnols, sûrs de leur force et de leur supériorité numérique, le poussent à l'accepter.

Dès le début de la bataille, la cavalerie espagnole, chargée par les gendarmes français, fit une évolution en arrière, pour revenir ensuite à la charge, selon l'usage des Maures, avec qui elle était accoutumée à combattre. L'infanterie napolitaine qui combattait au côté des Espagnols, prit ce mouvement pour le signal de la fuite et se débanda. Ferdinand essaya en vain de les rallier et faillit tomber aux mains des Français. Il ne dut son salut qu'au dévouement de Jean d'Altavilla, l'un de ses gentilshommes. Cette victoire laissa pour quelques mois de plus le royaume de Naples aux mains des Français.⁵⁷

⁵⁶ La 2^{nde} bataille de Seminara vit la défaite des Français, lors de la 3^{ème} guerre d'Italie, en 1503.

⁵⁷ D'après Charles Gavard, 1838.

29 JUN

29 juin 1694 : Le Texel

Cette bataille navale se déroule au large de l'île néerlandaise du Texel, pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg.

Elle oppose une petite escadre de corsaires dunkerquois commandée par Jean Bart à un groupe de navires de guerre hollandais commandé par le contre-amiral Hydde de Vries. L'enjeu est de reprendre une flottille de 170 navires chargés de blé, précédemment capturée par les Hollandais. Jean Bart parvient à reprendre 30 navires. L'amiral de Vries est blessé et fait prisonnier. Il succombera à ses blessures.

Le contexte

En 1694, le peuple de France a faim : le blé manque et les spéculateurs le cachent. Le roi achète bien du blé russe et polonais, mais les ennemis l'interceptent souvent, et les navires danois et suédois, payés pour le protéger, ne montrent aucune combativité pour le défendre, quand encore ils ne le vendent pas.

Affamer la France est bien un but de guerre conscient. Le contre-amiral de Vries avait ordre d'intercepter tout navire chargé de blé se rendant en France, comme il l'indiquera à Jean Bart « *Je vous dirai seulement que le contre-amiral m'a dit qu'il avait reçu ordre du prince d'Orange d'arrêter et d'envoyer en Hollande tous les vaisseaux chargés de grains qu'il trouverait venir en France.* »

Navires engagés

Flotte française :

1 vaisseau de 54 canons, 3 de 50, 1 de 44, 1 de 40, 1 de 24 ; Deux navires ne sont pas directement engagés : la *Biche*, corvette de 6 canons, et le *Bienvenu*, flûte de charge, 12 canons.

Flotte hollandaise :

2 vaisseaux de 58 canons, 1 de 54, 2 de 50, 1 de 44, 1 de 40, 1 de 34. Ces vaisseaux encadrent une soixantaine de navires marchands, eux-mêmes armés.

Le combat

Jean Bart reçoit l'ordre d'aller au-devant de la flotte qui transporte ce blé, et de la convoier lui-même. Les Français se doutent que le convoi va être attaqué.

Le 29 juin 1694, à trois heures du matin, Jean Bart rencontre une flotte de soixante voiles, qui se dirige vers l'île néerlandaise du Texel escortée par des vaisseaux de guerre. Il peut donc supposer, sans certitude absolue, que l'attaque a déjà eu lieu, et que le convoi est déjà aux mains des Hollandais. Il ne s'agit donc plus de l'accompagner, mais de la reprendre.



Prins Friso, le navire de l'amiral de Vries

Huit navires de guerre hollandais lui font escorte, totalisant 388 canons. Parmi eux, le *Prince de Frise*, sur lequel flotte le pavillon du contre-amiral Hidde de Vries en personne. En face, les Français n'alignent

que 330 canons sur neuf navires, dont une corvette peu armée et deux flûtes conçues pour le transport de pondéreux et non pour le combat naval.

Jean Bart réunit ses capitaines en conseil de guerre, signe que l'entreprise est très risquée. Ils sont unanimes : s'il s'avère que la flotte est bien chargée de blé, et dans ce cas seulement, on prendra tous les risques pour le pain de la France. De Chamblaye, commandant de « la barque longue », entreprend une délicate mission de renseignement. Il passe sous le canon des Hollandais, dont il essuie tout le feu, parvient à interroger un marchand, et vient rapporter à Jean Bart que cette flotte était celle de Hecker, qu'elle faisait voile vers Dunkerque; que le jour auparavant elle avait rencontré l'escadre hollandaise, qui s'en était emparé en remplaçant les capitaines d'une partie des vaisseaux les plus importants par des Hollandais, et l'obligeait ainsi à faire la route du Texel.

Dans ces conditions, les capitaines sont unanimes, l'attaque est décidée, on va même la brusquer, puisque les Hollandais sont maintenant au courant du danger.

Jean Bart prend quand même le temps de transférer un équipage corsaire sur le *Portefaix*, modeste navire de charge, qui va mener avec courage la mission d'« occuper » un des navires de guerre que les Hollandais ont en plus. Jean Bart raconte :

« Pour n'être point embarrassé par le nombre, je jugeai à propos de donner le commandement du "Portefaix" au sieur de la Bruyère, premier lieutenant du "Maure" pour occuper un des vaisseaux que les ennemis avaient du plus que nous, et lui fis un équipage de 120 hommes, qui furent tirés de ceux de l'autre flûte et de la barque longue. Le temps qu'il fut à s'apprêter donna aux ennemis celui de s'élever un peu au vent, parce que nous restâmes toujours en panne. Le "Portefaix" se trouvait sous le vent de mon escadre, celle des ennemis revira, et une partie coupa entre la flûte et nous. Le sieur de la Bruyère prit le parti qu'il devait sans s'en étonner, fit servir en même temps que moi, passa entre le second et le troisième, essuya les bordées de quatre avec fermeté, et vint chercher son poste ; j'arrivai ensuite sur les ennemis. »

Le transbordement de 120 hommes a pris du temps, un temps que les Hollandais ont mis à profit.

Le corsaire dunkerquois donne l'ordre de l'abordage. Il se réserve le commandement du *Maure*, et l'abordage du *Prince de Frise*. Cela tombe bien, car le navire amiral fait manœuvre vers le *Maure*, indice que de Vries s'est réservé Jean Bart. Il ne faut donc guère s'attendre à la fréquente reddition sans combat qui suit les abordages. Il s'agit d'une mission régulière et non d'une affaire de caprerie. Jean Bart s'attend donc à être payé par le roi quand le roi aura de l'argent, et il en a rarement.

Jean Bart fait aborder le *Prince de Frise*. Pendant une demi-heure, le temps du combat, 600 à 700 hommes s'entretuent sur ce seul navire. Au total, 300 Hollandais sont tués ou blessés ; les Français ont de la chance : ils n'ont que 3 tués et 27 blessés sur le navire amiral, 16 tués et environ 50 blessés au total. Deux autres navires hollandais sont abordés de la même façon, les cinq autres parviennent à prendre la fuite. Les trois frégates danoises et suédoises qui étaient censées assurer la protection du convoi de blé assistent à la bataille en spectatrices.

Entre autres blessures, l'amiral de Vries a eu un œil crevé d'un coup de pic alors qu'il tentait de défendre le pavillon-amiral. Il est conduit à Dunkerque, où il faut l'amputer d'un bras. Le barbier l'anesthésie à la corsaire, d'une bonne rasade d'eau de vie. L'horrible opération ne sauve pas le malheureux officier, mais il estime que son honneur est sauf, car il a été vaincu par des héros, et il meurt heureux, le 1^{er} juillet 1694, en déclarant qu'il n'a jamais été à si belle fête.

Les navires impressionnent, tous groupés à l'entrée du port de Dunkerque. Cette vision victorieuse démultiplie les effets militaires de la bataille du Texel, et fait sortir des greniers le blé des spéculateurs, dont le prix chute de 30 à 3 deniers le boisseau. La France est sauvée de la famine.



Jean Bart

Jean Bart envoie son fils François-Cornil porter à Versailles la nouvelle de la victoire ainsi que le pavillon-amiral de l'infortuné de Vries. Le jeune homme court, glisse sur le parquet ciré, tombe (presque) dans les bras du Roi, qui s'écrie en riant : « *Messieurs Bart sont meilleurs marins qu'écuyers* ». Jean Bart est anobli, il est même payé.

Les suites du combat

La bataille du Texel est, pour Dunkerque, ses corsaires, et tous ses habitants, un sujet de fierté. L'enjeu n'était pas un territoire ou une vaine gloire. C'est pour le pain de la France que l'on s'est battu, on tient à le souligner dans le petit peuple qui vit difficilement.

C'est aussi le début d'un immense respect du Roi pour Jean Bart et, à travers lui, pour Dunkerque.

On peut dire que c'est la bataille du Texel qui rattache vraiment, par les liens du cœur, Dunkerque à la France, alors même que cette ville très disputée avait changé de mains de multiples fois, et que les intérêts ne convergeaient que laborieusement entre le corsaire dunkerquois et les autorités maritimes françaises.



Pont de la bataille du Texel à Dunkerque

29 juin 1734 : Parme (ou San Pietro)

Parme est l'une des rares batailles rangées de la guerre de succession de Pologne (1733-1736). Elle opposa les troupes franco-sardes commandées par le maréchal de Coigny aux forces autrichiennes commandées par Mercy, à proximité de la ville de Parme au lieu-dit la Crocetta. La bataille de Guastalla confronta de nouveau les deux armées le 19 septembre 1734.

Le commandement

Pour les Français, l'expédition était commandée par le maréchal de Villars qui devait mourir le 17 juin 1734 à l'âge de quatre-vingt un ans. Ce sont donc les maréchaux de Broglie et de Coigny qui assumèrent le commandement des troupes alors que les troupes sardes étaient commandées par Charles-Emmanuel III de Sardaigne. Celui-ci quitta ses troupes car son épouse Polissena (Polyxène Christine de Hesse-Rheinfels-Rotenbourg) était malade et les maréchaux français avaient pris l'engagement de ne pas lancer les hostilités en son absence. Il ne prendra pas part à la bataille.

Pour les Autrichiens, les Impériaux, l'expédition était commandée par le maréchal Claude Florimond de Mercy assisté du prince Frédéric-Louis de Wurtemberg. Les préparatifs de l'expédition furent très longs et provoquèrent des désaccords importants entre les deux officiers généraux, ce qui ne fut pas sans conséquence sur la suite des événements.

Les raisons de cette bataille

Les armées franco-sardes s'étaient appropriées presque toutes les possessions autrichiennes en Italie du nord à l'exception de Mantoue, en raison de leurs maigres garnisons. Le 3 février 1734, le château de Tortona tomba en dernier, alors que la majeure partie des troupes s'était dispersée dans leurs quartiers d'hiver.

Au début du printemps, les opérations militaires se déplacèrent de la rive gauche à la rive droite du Pô, car les Autrichiens reprirent l'offensive en visant Parme. Il revenait à Charles-Emmanuel III, toujours inquiet de voir menacer la Lombardie reconquise, de défendre cette région depuis le départ de Charles I^{er} Bourbon, duc de Parme.

Le mois de mai

Entre le 1^{er} mai et le 2 mai, les Autrichiens, avec deux ponts improvisés à Portole et à San Benedetto Po, firent passer la majeure partie de leurs troupes. Les troupes françaises réparties le long du Pô pour empêcher ce mouvement ne s'en aperçurent qu'après qu'il eut été réalisé et se retirèrent en désordre pendant que les Impériaux occupaient sans opposition tout le terrain jusqu'à la rivière de l'Enza.

La cavalerie franco-sarde du Pô situé à hauteur de la Sacca, où les Autrichiens avaient jeté leurs ponts, avança par sa droite vers Parme. Les Autrichiens essayèrent de rompre cette ligne à Colorno et, ne réussissant pas, contournèrent Parme par le sud ; les alliés allèrent à leur rencontre.

Deux mois d'attente

Le maréchal de Mercy fit une crise d'apoplexie qui lui enleva pour quelque temps la vue et la parole. Il laissa le commandement au prince de Wurtemberg, entraînant le ralentissement des opérations. Durant le mois de juin, des changements de commandement et des attaques de bourgades, qui donnèrent lieu à des saccages parfois freinés par des contre-offensives des franco-sardes, s'alternèrent.

La bataille

Le 29 juin à trois heures du matin, l'armée franco-sarde s'était mise en marche. L'infanterie, composée de cinquante-deux compagnies de grenadiers, empruntait la route de Colorno à Parme,

avec en tête le maréchal de Broglie, alors que les cavaliers et les dragons empruntaient une route étroite passant par le chemin du bois de Cornocchio. La colonne d'infanterie, arrivée sur le glacis de Parme vers sept heures, longea les murs de la ville et pris la route de Plaisance et fit halte à l'auberge de la Crocetta. À mesure que le reste de l'infanterie arrivait, les troupes étaient rangées en ordre de bataille dans la prairie de Cornocchio sur trois lignes, l'infanterie piémontaise formant la quatrième ligne.

Le comte de Mercy fit passer le canal du Taro à son avant-garde. Derrière, les autres troupes s'engagèrent par de petits chemins entre les champs. Les grenadiers des Impériaux, qui formaient l'avant-garde, se montrèrent sur les coups de dix heures et firent feu sur le poste avancé des quatre compagnies de grenadiers français qui se retirèrent à travers champs, et le feu cessa. Mercy ordonna au prince de Wurtemberg, qui commandait les premières troupes, d'attaquer sans tarder : le prince objecta qu'il devait d'abord aligner les troupes, Mercy finit par se mettre lui-même à la tête de quelques troupes et se jeta dans la bataille.

À treize heures, les troupes françaises furent repoussées. C'est au cours de cet engagement que Mercy fut tué, il s'ensuivit une grande confusion avant que les troupes impériales se ressaisissent et résistent vaillamment aux troupes franco-sardes.

Le combat, acharné de part et d'autre, dura neuf heures et fut très vif de midi jusqu'à dix-neuf heures et fort ralenti depuis dix-neuf heures jusqu'à vingt-et-une heures.

Enfin, les canons cessèrent de tirer et l'armée impériale abandonna sur le champ de bataille ses blessés et ses morts, fuyant par le chemin de Valera. De gros détachements qu'ils avaient placés derrière les haies à mi-chemin entre la route de Plaisance et le chemin du Milieu entretenaient le feu jusqu'à vingt-deux heures, ce qui permit leur retraite. A minuit, la bataille fut considérée comme terminée.

Les troupes autrichiennes se réfugièrent dans l'actuelle province d'Emilie, le prince de Wurtemberg trouvant refuge dans le château de Montechiarugolo.

Pertes

Les Impériaux laissaient près de 6 200 morts et blessés. Outre le maréchal de Mercy, quatre généraux périrent et cinq furent blessés, dont deux furent faits prisonniers et moururent à Parme. Il y eut de très nombreux déserteurs qui, par bande, se présentèrent au camp franco-sarde.

Les Français eurent plus de 100 officiers morts, 450 officiers blessés, 1100 soldats morts, 2 300 blessés. Les Piémontais, selon un document de la bibliothèque royale de Turin, eurent, entre les troupes officielles et les partisans, 75 morts, dont 12 officiers, et 320 blessés, dont 40 officiers.

1^{er} JUILLET

1^{er} juillet 1690 : Première bataille de Fleurus

La première bataille de Fleurus, 104 ans, presque jour pour jour avant celle des armées de la République, voit la victoire du maréchal de Luxembourg contre les armées d'une coalition rassemblant les Provinces-Unies, le Saint-Empire, l'Espagne et l'Angleterre, commandée par un général allemand, le prince de Waldeck.

Les troupes françaises étaient, sous Luxembourg, sous le commandement du prince de Conti, du duc du Maine, du duc de Boufflers, du duc de Choiseul et du Grand-Prieur de Vendôme.

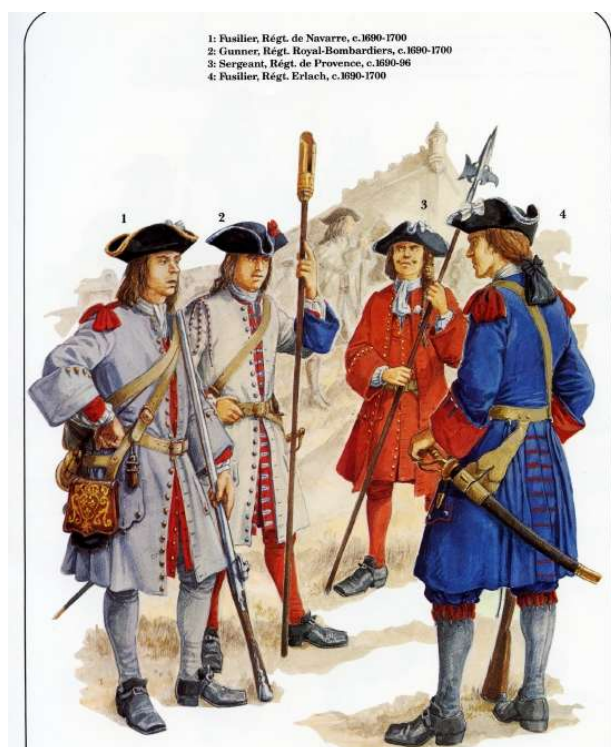


Le maréchal duc de Luxembourg

Si, durant la campagne de 1689, les Français avaient été réduits aux opérations défensives, dès que la campagne de 1690 s'ouvrit, le maréchal de Luxembourg ne tarda pas à changer en Flandre la face des affaires. Informé que Waldeck, général courageux et intelligent, mais irrésolu, indolent, apathique même, était campé derrière la Sambre, Luxembourg, qui avait un génie ardent, une imagination prompte, un coup d'œil juste, et quelques traits du grand Condé, dont il était l'élève, passa la rivière, et alla le 30 juin se poster à Vilaine, à environ 2 km des ennemis.

Le lendemain, 1^{er} juillet, l'armée française se mit en marche sur cinq colonnes, et se trouva à huit heures du matin en présence de l'ennemi, qui, pendant la nuit, s'était préparé au combat. L'armée impériale avait sa droite sur les hauteurs, entre Heppignies et Wangenies ; sa gauche s'alignait de Vagnée à Saint-Amand ; devant elle était Fleurus ; son artillerie était placée sur les hauteurs, et son front couvert par deux ruisseaux. L'armée française, rangée en bataille, s'étendait entre Vilaine et Fleurus ; la cavalerie de l'aile gauche avait sa droite devant ce village ; l'infanterie occupait le terrain entre l'aile gauche et Ligny ; l'aile droite s'étendait de Ligny à Boignée ; l'infanterie était formée sur six rangs de profondeur, avec les piquiers au centre des bataillons.

Luxembourg, qui avait autant d'infanterie et plus de cavalerie que Waldeck, observant que ce général n'avait aucun corps d'observation pour l'avertir des mouvements des Français sur ses dernières, résolut de le tourner : cette manœuvre, heureusement exécutée, fut décisive.



Soldats français fin XVII^{ème} - début XVIII^{ème} siècle

A la vue de ce mouvement, secondé par le centre et la gauche de l'armée française, Waldeck ordonna la retraite. Tilladet, qui avait remplacé de Gournay, culbuta les troupes chargées de la protéger ; les corps ennemis laissés dans les châteaux et les villages, séparés du gros de leur armée par ce mouvement rapide, ne purent opposer qu'une faible résistance. Luxembourg, se contentant de les faire investir, tourna ses efforts contre l'aile gauche ennemie, composée de quatorze bataillons espagnols, protégés à droite et à gauche par de la cavalerie, et ce noyau, autour duquel auraient pu se reformer les débris de l'armée vaincue, chercha son salut en se dispersant dans les bois.

Waldeck, abandonnant le champ de bataille couvert de morts, de blessés, de fuyards, se retira d'abord à Charleroi, ensuite à Bruxelles. Cette journée lui coûta 6 000 morts ; il eut 9 000 blessés, et laissa au pouvoir des Français 8 000 prisonniers, parmi lesquels plus de 700 officiers, 49 pièces de canon, 200 chariots remplis de munitions, et 200 drapeaux ou étendards qui furent exposés à Paris, en la cathédrale, valant à Luxembourg le surnom de « tapissier de Notre-Dame »⁵⁸.

« Je n'ai vu, dit un officier qui parcourut le champ de bataille après la victoire de Fleurus, sur le visage des Allemands et des Hollandais gisant dans la poussière, que l'image de la mort toute plate ; mais la fureur et la rage étaient peintes sur la figure des Français ; ils semblaient encore menacer l'ennemi et le vouloir égorger. »

Parmi les actions courageuses qui marqueront cette bataille mémorable, on distingua celle de Guesne, guidon de gendarmerie. Abattu d'un coup de sabre, cet officier fut un moment sans connaissance ; rappelé à la vie, son premier regard tomba sur son drapeau, qu'avaient enlevé des soldats ennemis ; le désir de l'arracher de leurs mains lui rendit son audace et sa force : il fondit sur les Impériaux, reprit son étendard, et rejoignit son corps au milieu des applaudissements.

Le lieutenant général Dumetz, le plus habile ingénieur de France après Vauban, fut enveloppé par la cavalerie impériale, et tué sur le refus qu'il fit de se rendre. Le roi en faisait un cas particulier. Il avait, quelque temps auparavant, rendu à sa valeur une justice éclatante. Dumetz était d'une grande laideur ; la dauphine l'apercevant, dit tout bas à Louis XIV : *« Voilà un homme qui est bien laid. — Et moi, répondit le roi, je le trouve bien beau ; c'est un des hommes les plus braves de mon royaume. »*

Les artilleurs français avaient tiré sur leurs régiments d'infanterie dont ils n'avaient pas identifié les couleurs. A la suite de cet accident, tous les drapeaux reçurent, comme signe distinctif commun, une écharpe blanche nouée au sommet de la hampe.

Comme le précise l'historien Pierre de Ségur, *« La journée de Fleurus fut la plus belle peut-être et la plus enivrante de celles que vécut Luxembourg. Jamais avec plus d'évidence n'éclatèrent son génie, son instinct puissant de la guerre. Nulle victoire ne fut davantage l'œuvre directe et personnelle d'un chef. »*

⁵⁸ Ses soldats l'appelaient aussi « le petit bossu ». A la suite de ses victoires, Guillaume d'Orange s'était exclamé : « je ne battrai donc jamais ce bossu ! ». Le mot étant parvenu aux oreilles de Luxembourg, celui-ci avait répliqué : « Comment sait-il que je suis bossu ? Il n'a jamais vu mon dos ! ».

« En cette occasion, écrit le marquis de Feuquières, ce grand capitaine a capablement pensé avant de marcher à l'ennemi; il a jugé avec une justesse infinie du temps qu'il lui fallait pour se mettre en état d'exécuter ce qu'il avait pensé, et il l'a exécuté avec une vivacité qui n'a pas laissé à son ennemi le temps de remédier au coup qu'il lui portait. »

Ce témoignage d'un connaisseur, tous les combattants de Fleurus le confirment unanimement. De ce jour, il conquiert dans les rangs de l'armée une popularité vraiment extraordinaire. Quand il est là, chacun de nous en vaut deux, fut parmi les soldats une locution courante. Même note dans le corps d'officiers. Dans le régiment de Touraine, qui avait spécialement souffert, les capitaines dissimulèrent l'étendue de leurs pertes, par peur d'être envoyés se refaire dans d'autres quartiers, sous les ordres d'un autre chef. Comme nous voulions, écrit l'un d'eux, finir la campagne sous cet illustre général, nous ne nous plaignîmes jamais, et nous dûmes toujours que nous étions en état." Tous, en effet, sous lui se croyaient invincibles.

2 JUILLET

2 juillet 1214 : La Roche-aux-Moines

La Roche-aux-Moines se situe près de Savennières, en Maine-et-Loire.

Contexte



La bataille de la Roche-aux-Moines. (Miniature du XIV^e siècle).

En 1214, le roi d'Angleterre Jean sans Terre, allié à l'empereur du Saint-Empire romain germanique Otton IV, attaque la France. Ils ont pour objectif Paris. Pendant que les Anglais attireraient les Français au sud, les impériaux auraient le champ libre et pourraient attaquer la capitale par le nord.

Le 16 février 1214, le roi anglais débarque avec ses troupes à La Rochelle. Prenant connaissance de ce débarquement, Philippe II Auguste, roi de France, descend le plus rapidement possible jusqu'à Châtellerault, avec son fils, le prince Louis, le futur Louis VIII le Lion. Jean sans Terre, ayant appris le déplacement des Français, amorce alors une manœuvre de repli, espérant attirer ses ennemis au plus loin de Paris. Mais Philippe II sent le danger et arrête son armée à Chinon. Apprenant alors l'attaque d'Otton IV au nord, Philippe II décide de scinder sa force en deux pour lui faire affronter les deux menaces qui pèsent sur son royaume. Il va alors au nord pour se confronter à l'empereur tandis que son fils s'occupe des Anglais au sud.

Déroulement

Craignant de se faire couper toute voie de repli en cas d'échec devant la capitale française, le roi d'Angleterre prend la décision de s'arrêter devant la forteresse de la Roche-aux-Moines (Savennières), plutôt que de l'éviter. De là, Jean peut se diriger vers Paris, plus tranquillement, sans devoir constamment se retourner pour voir si Louis n'est pas en train de le poursuivre.

La forteresse de la Roche aux Moines est commandée par Guillaume des Roches, sénéchal d'Anjou, et celui-ci, plutôt vaillant, est déterminé à ne pas céder devant la menace grandissante. Lorsque le siège commence, le prince Louis arrive, le 2 juillet 1214. Jean sans Terre, estimant le danger trop important, s'enfuit finalement sans combattre, en laissant sur place ses machines de siège, et se réfugie à La Rochelle, abandonné par ses vassaux poitevins.

Conséquences

L'affrontement de la Roche-aux-Moines permet aux Français de consolider leurs positions au sud, et d'affaiblir la force anglaise, en la privant de ses engins de siège, et en l'empêchant donc de prendre d'assaut d'autres places fortes. Cette bataille décisive contribuera à la victoire de la bataille de Bouvines. En Angleterre, la fuite de Jean sans Terre contribue à la révolte de la noblesse anglaise et Louis VIII se sent assez fort, en 1216-1217, pour tenter d'envahir l'Angleterre.

La victoire emportée par l'armée royale est également importante en ce qu'elle est la première bataille gagnée par un roi capétien contre une armée étrangère⁵⁹.

⁵⁹ Même si, à cette date, l'armée du roi d'Angleterre est encore en partie l'armée d'un grand seigneur français. Les prédécesseurs de Philippe Auguste, manquant de moyens, évitaient les batailles et les guerres dans lesquelles ils étaient impliqués les opposaient à leurs vassaux. La seule bataille livrée avant La Roche aux Moines l'avait déjà été contre un roi d'Angleterre et fut une défaite, à Brémules (Eure) le 20 août 1119, contre le duc de Normandie Henri Beauclerc, roi d'Angleterre.

2 juillet 1747 : Lauffeld

Parfois orthographiée Lawfeld ou Lafelt, Lauffeld fait aujourd'hui partie de la commune de Riemst, dans le Limbourg belge, à l'ouest de Maëstricht.

Le maréchal de Saxe commande l'armée française contre les forces combinées des Britanniques commandés par le duc de Cumberland, et des Provinces-Unies, sous les ordres du prince d'Orange. Cette bataille clôt la campagne des Pays-Bas de 1744-1747 qui a vu l'armée française triompher à Fontenoy (voir 11 mai) et à Raucoux (voir 11 octobre), pendant la guerre de Succession d'Autriche. Depuis la victoire de Raucoux, Maurice de Saxe a conquis la Flandre zélandaise, mais la confrontation revient dans la même région que Raucoux, dans la vallée moyenne de la Meuse, entre Liège et Maëstricht.

Prélude

Cumberland essaie d'anéantir un détachement de l'armée française commandée par Gaspard de Clermont-Tonnerre, mais une marche forcée de Maurice de Saxe déjoue sa manœuvre. Il est maintenant face à l'armée française tout entière. Le général Ligonier lui conseille d'occuper et de fortifier les villages sur une ligne de défense, pour faire face à l'avancée alliée, mais il ne suit pas ce conseil et compromet ainsi ses chances de succès.

La bataille

De nouveau, comme à la bataille de Raucoux, les Autrichiens de l'aile droite refusent de se placer contre le flanc français ouvert.

Le maréchal de Saxe commence son attaque à 10 H du matin. Les combats se concentrent sur un hameau du même nom que le village, tenu par une première ligne d'infanterie anglo-hanovrienne soutenue par une artillerie nombreuse et, en seconde ligne, par les troupes qui occupent le village. L'attaque et la défense du hameau, à quoi se réduit la bataille, représentent un fait d'armes : cinq charges successives de l'infanterie française connaissent le même sort : le hameau est pris, la première ligne de l'infanterie adverse est détruite, puis la seconde ligne, soutenue par une colonne de troupes fraîches descendues de la petite hauteur de Rosmaer, repousse les Français et reprend possession du village, où elle devient la première ligne du dispositif rétabli.

A la sixième attaque, le comte de Clermont parvient encore à occuper le hameau, pendant que le maréchal de Saxe charge la colonne d'infanterie de renfort ennemie et prend celle-ci à revers. La bataille cesse alors, Les Néerlandais battent en retraite devant l'avance des Français qui menacent d'anéantir l'infanterie britannique. Ligonier mène une charge de cavalerie qui sauve l'armée alliée, mais il est pris. L'ennemi abandonne le village de Lauffeld pour se replier sur Maëstricht. La cavalerie française ne poursuit pas.

Bilan

L'armée alliée n'est pas totalement défaite et se replie en bon ordre, laissant le champ de bataille aux Français, les empêchant dans l'immédiat de prendre Maëstricht, mais Maurice de Saxe a la voie libre pour envoyer 30 000 hommes prendre la ville Berg-op-Zoom, place forte qui défend la Hollande. Ce fait d'arme conclut cette campagne.

À l'ouverture de la campagne de 1748, les Français investissent Maëstricht et après un bref siège, la ville tombe le 7 mai. Cette prise est déterminante dans le processus de paix commencé en avril. La guerre se termine en octobre avec le Traité d'Aix-La-Chapelle⁶⁰.

⁶⁰ Source partielle : J.-P. Bois, Dictionnaire.

3 JUILLET

29 juin-3 juillet 1642 : Barcelone

Cette bataille navale se déroule pendant la guerre franco-espagnole de 1635-1659. C'est la sixième grande bataille navale opposant les deux pays après les combats de Guetaria (1638), sur la côte basque, de Vado (1638), au large de Gênes, de Cadix (contre un gros convoi, 1640), de Rosas (entre Barcelone et Port-Vendres), et de Tarragone (1641). Nous n'avons choisi, pour illustrer cette guerre que les batailles de Guetaria (voir 22 août) et de Barcelone, qui sont les seules significatives. Ces batailles franco-espagnoles sont aussi intéressantes du point de vue de l'histoire maritime en ce qu'elles sont l'occasion, rare à l'époque moderne, de combats de galères de guerre.

Trois jours de combats

En 1642, une grande flotte quitta Cadix sous les ordres de Juan Alonso Idiaquez, en direction de la Catalogne. Elle était composée de 31 galions, 2 frégates, 3 pataches, 6 brûlots, 6 navires avec la logistique et 35 *barcos longos*, de grandes chaloupes à rames, auxiliaires des galions pour les remorquer faute de vent, dévier les brûlots etc... L'amiral espagnol disposait au total de 64 navires et 22 galères. Il y avait aussi un convoi de navires chargés de vivres. À cette flotte vint se joindre une escadre de Dunkerque formée de 5 galions et une frégate, ainsi que 8 galères en un premier temps et deux autres un peu plus tard.

Dans le détroit de Gibraltar, ils capturèrent 3 navires hollandais avec un riche chargement d'Orient. En plusieurs escales ils complétèrent les équipages, arrivant le 29 juin à Barcelone où ils aperçurent la flotte française de Maillé-Brézé qui bloquait la ville. Maillé-Brézé était passé en Méditerranée avec 20 vaisseaux armés à Brest pour joindre ses forces à l'escadre de Toulon, afin de bloquer par mer Perpignan, déjà assiégée par voie de terre. Maillé-Brézé disposait, après la jonction des deux escadres, de 44 vaisseaux, 17 galères et 13 brûlots.

Le combat s'engagea aussitôt. Mais il y avait beaucoup de vent, et les galères espagnoles s'étaient séparées, la flotte espagnole était donc formée de 36 galions, 3 frégates, 3 pataches, 6 brûlots, avec des "*barcos longos*" et 10 galères à proximité. Malgré leur infériorité, le mauvais état de la mer, le fait qu'il soit déjà 3 heures de l'après-midi et en raison des ordres stricts du comte d'Olivares, les Espagnols n'hésitèrent pas à attaquer, la canonnade se prolongeant jusqu'au coucher du soleil. Le galion Testa de Oro en sortit très malmené, mais pu se replier vers les forces espagnoles. Les Espagnols cherchaient systématiquement l'abordage, et les Français l'évitaient par tous les moyens. Ils lancèrent 1 brûlot contre 3 pour les Espagnols mais tous sans résultats. Néanmoins pendant la nuit et après une collision nocturne, le galion espagnol Santo Tomás ingouvernable, se retrouva au milieu des bâtiments français et capitula au petit matin.

Le jour suivant le combat reprit avec acharnement une fois les galères espagnoles à nouveau incorporées à la flotte. Les Espagnols parvinrent à couper la ligne française par ses trois derniers navires et à faire aborder le *Guise*, puissant vaisseau de 48 canons, par le galion espagnol *Magdalena* de 34 canons, créant autour des deux bâtiments un regroupement de navires venus chacun secourir les siens. Les Français lancèrent alors un brûlot contre le vaisseau amiral espagnol. Celui-ci réussit à le dévier, et le brûlot alla donner sur le *Guise*. Tous les navires s'éloignèrent excepté les deux navires empêtrés qui furent dévorés par les flammes, avec la quasi-totalité de leurs équipage. Le Comte Tyrconnel, mestre de camp irlandais au service de France et un capitaine de la même nation périrent pendant le désastre.

Le 3 juillet, la bataille reprit avec vigueur, les Espagnols essayant toujours de parvenir à l'abordage, les Français l'évitant. Le combat tourna au duel d'artillerie, ce qui donna finalement la victoire aux Français : 15 vaisseaux espagnols étaient hors de combat, et les autres forcés à la fuite malgré le ravitaillement réussi de Rosas. Cette victoire coûta 4 navires à Maillé-Brézé, dont 3 brulots. Par contre il captura un galion espagnol. Les Espagnols eurent 2 navires perdus, un coulé et un capturé par les Français et 2 brulots aussi perdus. Le combat précipita la prise de Perpignan et la conquête du Roussillon. Elle ne fut pas la dernière, la guerre franco-espagnole étant un affrontement de longue haleine. Dès l'année suivante, Maillé-Brézé reparut dans les eaux espagnoles pour livrer bataille et y remporter une nouvelle victoire au cap Gate, près de Carthagène.

Rendre compte de ce combat n'est pas facile, car il s'agit d'une mêlée générale typique des batailles navales de cette époque. Les vaisseaux et galions cherchent le duel au canon ou à l'abordage, tandis que les galères tentent de prendre de flanc l'adversaire en ouvrant le feu au dernier moment par leur artillerie de proue tirant vers l'avant. La tactique de la ligne de file, caractéristique des combats navals d'après 1650, n'ayant pas encore été systématisée.

6 JUILLET

6 juillet 1495 : Fornoue

Charles VIII revendique ses droits héréditaires sur le royaume de Naples. C'est la première guerre d'Italie. Par une campagne rapide qui sidère les Etats italiens, il a réussi, en 1494, à s'emparer du royaume de Naples sans rencontrer beaucoup de résistance. Cependant, l'hostilité grandissante des États italiens face à la présence française et surtout la formation de la ligue de Venise contre la France, l'obligent à écourter son séjour à Naples et à faire retraite vers la France afin de ne pas se retrouver pris au piège. Ses ennemis lui bloquent le passage à Fornoue, l'obligeant à livrer bataille.

Campagne précédant la bataille

Après avoir quitté Naples, l'armée française fait plusieurs haltes prolongées, notamment à Sienne puis à Pise, ce qui donne le temps à l'armée ennemie de la devancer et de l'attendre au débouché des Apennins, à proximité de Parme. Mais, ne pouvant se résoudre à abandonner totalement sa conquête, Charles VIII a laissé de fortes garnisons dans les villes les plus importantes, réduisant d'autant l'effectif de son armée. Après avoir traversé à grand-peine les montagnes, encombré par son artillerie qu'il ne pouvait non plus abandonner, le roi parvient devant les coalisés le 5 juillet à Fornoue.

Déroulement

Le lendemain, après avoir envoyé Philippe de Commines proposer en vain aux coalisés de laisser l'armée poursuivre son chemin vers la France sans combattre, les Français, à court de vivres, se mirent en branle.

Le maréchal de Gié commandait l'avant-garde, la Trémoille le corps de bataille et le Vicomte de Narbonne l'arrière-garde.

La position de l'armée française était défavorable : elle se trouvait dans un vallon, d'où elle ne pouvait déboucher qu'en prêtant le flanc à l'armée ennemie située sur une colline de l'autre côté d'un torrent guéable à cette période de l'année. Voyant les Français en mouvement, l'ennemi passa le torrent et attaqua simultanément l'avant et l'arrière-garde françaises. S'emparant du bagage, l'ennemi se mit à le piller plutôt que de combattre et perdit ainsi la bataille avant de s'enfuir en déroute.

Le combat ne dura pas une heure en tout. Les troupes françaises montrèrent un courage et une fougue que les Italiens reconnurent en lui donnant le nom de *furia francese*. Le roi, tout particulièrement, y fit preuve de bravoure et risqua par deux fois de se faire capturer ou blesser en combat singulier avec l'ennemi.

Commines relate l'exploit réalisé par Mathieu de Bourbon dit le Grand Bâtard de Bourbon. Celui-ci sauva le roi et poursuivit les ennemis. À la suite de cette bataille, Mathieu de Bourbon resta prisonnier chez les Mantoue qui étaient ses cousins.

Bilan

L'ennemi fuit vers Parme. Les Français ne profitèrent pas pleinement de leur victoire ne cherchant pas à poursuivre les ennemis jusqu'à Parme pour tenter de leur infliger une défaite plus nette. Menacés par la disette, les Français levèrent le camp en secret pendant la nuit et prirent une certaine

avance sur les coalisés qui, après s'être regroupés et avoir pris conscience du départ des Français, furent bloqués par le torrent dont le débit avait brusquement augmenté.

La bataille de Fornoue permit donc à l'armée française de poursuivre sa retraite pour arriver à Asti.

Louis XII ayant conquis le Milanais, cherchera à relancer ses droits sur Naples. Ce sera l'objet de la 3^{ème} guerre d'Italie (1500-1504), où les Français ne rencontreront que des déboires face aux Aragonais.

6 juillet 1746 : Négapatam (1^{ère} bataille de - ou bataille de Madras)

Nagappatinam était un comptoir néerlandais sur la côte orientale de l'Inde (côte de Coromandel), dans le golfe du Bengale.

Cette bataille navale fut livrée lors de la guerre de Succession d'Autriche (1740-1748). La France et l'Angleterre s'y disputent le contrôle des eaux de la côte de Coromandel où se trouvent deux de leurs principaux comptoirs, Pondichéry et Madras. Le combat est indécis, mais se transforme en victoire française avec la retraite de l'escadre d'Edward Peyton. Son adversaire, La Bourdonnais, peut ainsi en profiter pour débarquer ses renforts et s'emparer du comptoir rival de Madras, offrant ainsi la victoire à la France en Inde pour quelques années.

Le contexte en Inde pendant la guerre de Succession d'Autriche

Les positions françaises en Inde sont défendues par Dupleix, qui est gouverneur général depuis 1741. Soucieux de préserver la prospérité de la Compagnie française des Indes orientales, Dupleix a signé une convention de neutralité avec la Compagnie anglaise et néerlandaise. On ne craint rien du côté des Néerlandais car ceux-ci, bien qu'alliés des Anglais, n'ont pas de vaisseaux de guerre dans la région. Mais la parole du gouverneur de Madras n'engage pas la *Royal Navy* qui saisit des navires français sur la côte de Sumatra, ce qui provoque le déclenchement des hostilités. Dupleix dispose d'une force armée terrestre pour faire face aux entreprises anglaises contre Pondichéry, mais n'a pas de navires. Il reçoit le soutien de La Bourdonnais, gouverneur de l'île-de-France, qui arme une petite escadre depuis la base principale de la Compagnie dans l'océan Indien et embarque des troupes de renfort.

Les forces en présence

La Bourdonnais dispose de 9 bâtiments. C'est un excellent marin, mais sa situation est délicate, car un seul de ses vaisseaux, l'*Achille* (70 canons) est un véritable navire de guerre. Les 8 autres sont des vaisseaux de la Compagnie des Indes qui sont tous armés en flûte, c'est-à-dire qu'ils ne portent qu'une partie de leur artillerie, celle des ponts supérieurs équipés des plus petits calibres. Ces navires sont le *Bourbon*, de 42 sabords mais armé seulement à 34 canons, le *Phénix*, de 44 mais armé seulement à 38, le *Neptune* de 36 armé à 30, le *Saint-Louis*, de 36 armé à 26, le *Lys*, de 36 armé à 24, le *Duc d'Orléans*, de 36 armé à 24, la *Renommée*, de 28 armé à 24 et l'*Insulaire*, de 30 armé à 20, soit un total de 290 canons. Sachant qu'un navire portant moins de 50 canons est traditionnellement classé dans la catégorie des frégates, on peut aussi dire que La Bourdonnais dispose au mieux, en puissance de feu, d'un vaisseau de ligne et de 8 frégates. Ce déficit en artillerie est dû aux longues années de paix entre la France et l'Angleterre de 1713 à 1744. Le temps passant, la Compagnie française des Indes a de moins en moins armé ses navires pour faire plus de place aux marchandises. Faute de mieux, La Bourdonnais embarque de nombreux canons factices dans le but d'impressionner l'adversaire.

En face, le commandement est assuré par Edward Peyton, qui vient juste d'entrer en fonction. Il a sous ses ordres une division de 6 navires qui portent tout leur armement. En tête se place le *Medway*, vaisseau-amiral de 60 canons, puis le *Preston* (50 canons), le *Harwich* (50) et le *Winchester* (50). Les deux dernières unités sont du niveau de la frégate, avec le *Medway's Prize* (40) et le *Lively* (20), soit un total de 270 canons. Le décompte des bouches à feu donne un léger avantage de 20 canons pour La Bourdonnais, mais celui-ci est largement annulé par le fait qu'il s'agit de calibres très inférieurs. La plupart des navires, armés en flûte, ne portent que du calibre de 8 ou 12 livres, alors que les vaisseaux anglais embarquent des pièces de 24 livres. La division de Peyton dispose donc d'une puissance de feu supérieure à celle de La Bourdonnais d'autant que la portée des pièces de gros calibre est supérieure à celle des petites pièces. À cela s'ajoute la différence d'entraînement. Celui-ci est toujours très supérieur sur un vaisseau de ligne à ce qu'on trouve sur un navire de la Compagnie des Indes, même porteur d'une grosse artillerie. L'armement des navires de la Compagnie ne sert

normalement qu'à se protéger des corsaires (ou des pirates), à impressionner les princes indigènes, et à repousser les navires concurrents des autres compagnies. La Bourdonnais, qui a armé en toute hâte avec des moyens de fortune sa petite escadre ne part donc pas favori dans cette confrontation, même s'il déploie de gros efforts pour entraîner continuellement ses équipages.

Victoire française



Négapatam

Le 6 juillet au matin, les deux forces sont en vue l'une de l'autre au large du comptoir néerlandais de Négapatam. Peyton dispose de l'avantage du vent et va le garder jusqu'à la fin de l'engagement. Le chef anglais connaît les déficiences en artillerie des vaisseaux français, mais craint que La Bourdonnais, qui a pour seul avantage de

disposer de beaucoup plus d'hommes que lui (à peu près 3 400 contre 1 660, puisqu'il porte des renforts pour Pondichéry), ne cherche à en profiter pour prendre les vaisseaux anglais à l'abordage en faisant fi de leur supériorité en artillerie. Peyton, chef extrêmement prudent par ailleurs, s'approche lentement et s'emploie à rester à distance de sécurité pour canonner les navires français qui semblent en position de faiblesse avec leur plus faible artillerie.

La bataille, qui se réduit à un duel d'artillerie, commence tard dans l'après-midi, vers 16 h 30. Cinq vaisseaux français participent réellement au combat, les autres n'ayant pu entrer en ligne. Les tirs se concentrent sur les agrès pour tenter de paralyser l'adversaire. Trois navires subissent rapidement de graves avaries, dont l'*Insulaire* qui démâte complètement. La Bourdonnais, sur l'*Achille* (70), se détache pour engager le combat au plus près et couvrir la retraite des autres bâtiments. Le vaisseau amiral polarise pendant un long moment tout le feu anglais, ce qui sauve probablement la division navale de la dislocation. Le combat, finalement indécis, cesse à la nuit tombante. Un vaisseau anglais a été sévèrement endommagé par les tirs de l'*Achille*. L'officier qui commande l'artillerie, M. de Rostaing, nous a laissé un récit qui livre la clé du succès du navire français presque seul face à l'escadre adverse : « *Toute mon artillerie était garnie de platines de fusil appliquées à côté de la lumière et d'un bout de ligne attaché à la gâchette que le pointeur tirait à propos lorsque le mouvement du navire mettait la pièce vis-à-vis de l'objet, par le moyen desquelles on faisait partir le feu aussi promptement que le coup d'œil. Cette invention, dont M. de La Bourdonnais a renouvelé l'usage, n'a pas peu contribué à la vivacité de notre feu ; aussi Peyton nous a-t-il rendu justice de convenir que, quoique vieux guerrier, il n'en avait jamais vu de pareil à celui qui était sorti de l'Achille.* » Les Français comptent 27 morts et 53 blessés, contre 14 morts et 46 blessés pour les Anglais. Ces faibles pertes montrent que la canonnade, bien qu'intense, est restée relativement lointaine.

Les deux flottes se retrouvent le lendemain matin, toujours en ligne de bataille, les Anglais ayant encore l'avantage du vent. On s'observe attentivement, mais le combat ne reprend pas. Peyton, à l'issue d'un conseil de guerre, décide de retraiter vers Ceylan pour réparer, abandonnant ainsi les eaux de Madras qu'il est censé protéger. La Bourdonnais tente un instant de le poursuivre, mais ses

forces, qui sortent de deux mois de navigation depuis l'Isle de France n'ont plus guère de vivres et il reste peu de munitions. On risque aussi de tomber sous le vent de Pondichéry et d'avoir toutes les peines du monde à y revenir. C'est cependant une victoire française car les eaux de la côte de Coromandel sont dégagées, ce qui permet à La Bourdonnais d'arriver à Pondichéry le 8 juillet au soir après avoir pris en remorque l'*Insulaire*. Il y débarque les renforts, du matériel de guerre et 5 300 000 livres.

La prise de Madras, gain décisif de la bataille

Le 4 août, La Bourdonnais remet à la voile pour rechercher Peyton. L'escadre fait relâche dans le port de Negapatam, où l'accueil des Néerlandais, alliés traditionnels des Anglais, est plus que tiède. La Bourdonnais obtient cependant la promesse de ravitaillement pour ses navires. Le 19 août, alors que La Bourdonnais est reçu par le gouverneur, on signale des voiles à l'horizon. Il s'agit de Peyton qui tente de revenir en louvoyant depuis le sud. La Bourdonnais rembarque aussitôt et fait voile vers le secteur. Il tente une ruse de corsaire en arborant le pavillon hollandais, mais Peyton ne se laisse pas bernier et décide de décrocher. Le signal est fait de donner la chasse, mais seul l'*Achille* est un bon voilier, les autres n'étant que « des coffres chargés de monde et de canons. » Il faut donc renoncer, « faute d'avoir des vaisseaux fait pour la guerre. » La Bourdonnais reste encore 48 heures dans les environs de Negapatam. En vain. Peyton a définitivement quitté la région pour aller se mettre à l'abri à Ceylan, dans la base néerlandaise de Trinquemalay. Cet abandon du champ de bataille, sévèrement jugé par les historiens anglais, va provoquer la chute de Peyton. Désavoué par la Compagnie anglaise des Indes, il est arrêté par son successeur, Thomas Griffin, et renvoyé en Angleterre. Aucune charge ne sera retenue contre lui, mais il n'exercera plus de commandement et mourra en 1749.

Le combat de Négapatam et la fuite de Peyton se transforment donc en importante victoire française : non seulement Pondichéry est protégée, mais La Bourdonnais se retrouve maître du golfe du Bengale et en position d'attaquer Madras.

Le chef français ne veut pas laisser passer l'occasion et prépare activement l'opération. Le 14 septembre, il lève l'ancre avec les troupes et le matériel de siège et arrive le jour même dans les eaux de Madras. Le débarquement se passe sans encombre et les travaux d'investissement de la place débutent sur le champ. Le 18, le bombardement commence. La ville, pourvue d'une artillerie obsolète et d'une maigre garnison — démoralisée par la retraite de Peyton — capitule le 21 septembre 1746. C'est un coup terrible porté à la prospérité du commerce anglais dans le secteur, même si la victoire est en partie gâchée par la violente dispute qui oppose les chefs français au sujet du sort à réserver au comptoir capturé. Dupleix veut conserver la place, alors que La Bourdonnais désire la rendre contre rançon. Une polémique qui révèle deux visions de l'expansion coloniale, comme l'analyse Philippe Haudrère, spécialiste de la Compagnie française des Indes : « *Le Gouverneur de Pondichéry (Dupleix) est, tout autant que celui des îles (La Bourdonnais), un aventurier et un commerçant, mais sa conception est celle d'un terrien. Il conçoit l'expansion coloniale comme le contrôle d'un territoire, de routes terrestres, alors que, pour La Bourdonnais, il faut d'abord dominer la mer, moyen essentiel de communication, en s'appuyant sur des bases bien équipées (...) Ce sont deux conceptions du commerce, de la colonisation, de la maîtrise de l'Europe sur le monde qui s'opposent.* » Dupleix a finalement le dernier mot : la place, qu'il a fait raser en partie, reste entre ses mains. Exaspéré, La Bourdonnais décide de rentrer sur l'Isle-de-France alors qu'un cyclone détruit à l'ancre une partie de son escadre. À son arrivée, il trouve l'ordre de rentrer en Europe, Versailles ayant donné raison à Dupleix alors que le détail de la dispute n'y est pas encore connu.

Londres, humilié par cette défaite, envoie une escadre de 6 vaisseaux de ligne, deux galiotes à bombes et une vingtaine de transports embarquant 4 000 hommes de troupe pour reprendre la place. En vain. Cette force, qui avait quitté l'Angleterre le 28 novembre 1747, tente brièvement de s'emparer de l'île-de-France (juillet 1748), puis fait sans succès le siège de Pondichéry (30 août-6 octobre). La place, malgré un intense bombardement, est défendue avec brio par Dupleix alors qu'il

n'a plus de soutien naval. Madras servira de monnaie d'échange avec Louisbourg pendant les négociations de paix à Aix-La-Chapelle. La bataille de Négapatam jette donc les bases d'une complète victoire française en Inde pendant la guerre de Succession d'Autriche. Elle a coûté cher à la Compagnie des Indes qui a assuré l'essentiel du coût des opérations, mais place celle-ci, sous la férule de Dupleix, dans une meilleure position que sa rivale anglaise pour faire prospérer ses affaires au retour de la paix en 1748. Une prospérité et une expansion territoriale qui seront cependant brisées par le conflit suivant, mais que rien ne laisse présager en 1746-1748 et qui explique pourquoi cette bataille est ensuite tombée dans l'oubli.

6 juillet 1779 : La Grenade

Cette bataille navale se déroule dans les Antilles le 6 juillet 1779 pendant la guerre d'indépendance des États-Unis. Elle oppose une escadre de la Marine britannique commandée par John Byron à une flotte française sous les ordres du comte d'Estaing. C'est la deuxième grande bataille opposant la France et la Grande-Bretagne après le combat d'Ouessant au large de Brest en 1778. Elle intervient alors que le conflit, entré dans la deuxième année de l'engagement français, reste très indécis.

La bataille témoigne de l'intensification de l'effort de guerre des deux puissances européennes et de la confiance retrouvée de la France dans sa marine de guerre sortie humiliée, quinze ans plus tôt, des défaites de la guerre de Sept Ans.

Le contexte de la Guerre d'Indépendance américaine

La France s'engage dans la Guerre d'Indépendance américaine au début de l'année 1778 avec une escadre de 12 vaisseaux et 5 frégates sous les ordres du vice-amiral d'Estaing pour soutenir la révolte des « *insurgents* ». Cette force navale arrive en juillet 1778 sur les côtes américaines. D'Estaing a pour mission d'attaquer les Anglais « là où il pourrait leur nuire davantage et où il le jugerait le plus utile aux intérêts de Sa Majesté et à la gloire de ses armes ». Ces ordres lui laissent donc carte blanche, mais il lui est recommandé de ne pas quitter les côtes américaines avant d'avoir « engagé une action avantageuse aux Américains, glorieuse pour les armes du roi [et] propre à manifester immédiatement la protection que Sa Majesté accorde à ses alliés ». D'Estaing renonce à attaquer New York défendue par des troupes nombreuses, puis échoue devant Newport (août 1778). Une violente tempête l'empêche d'affronter les 14 vaisseaux de Howe. L'escadre française se replie alors sur Boston pendant plus de deux mois pour se ravitailler et réparer les avaries. D'Estaing fait ensuite voile sur la Martinique (novembre), mais subit un échec en tentant de reprendre l'île voisine de Sainte-Lucie (décembre) enlevée par les troupes et l'escadre de Barrington.

Au début de 1779, les forces navales françaises n'ont pas remporté la victoire rapide espérée l'année précédente à Versailles. Des renforts sont donc envoyés de France et arrivent progressivement entre février et avril avec les divisions navales du comte de Grasse (19 février), de Vaudreuil (26 avril), et de La Motte-Picquet (27 juin). De petites expéditions permettent de s'emparer de Saint-Martin (24 février), de Saint-Barthélemy (28 février) et, pour finir, de Saint-Vincent (17 juin).

D'Estaing dispose ainsi au début de l'été 1779 de 25 vaisseaux, soit plus du double des effectifs de l'année précédente, l'ensemble étant accompagné d'une dizaine de frégates. Côté anglais, des renforts sont également expédiés : l'escadre du vice-amiral Byron arrive à Sainte-Lucie le 6 janvier avec 10 navires et reçoit ensuite des navires supplémentaires. En juin, il dispose de 21 vaisseaux, sans compter les transports de troupes et les frégates.

D'Estaing décide de prendre l'initiative en attaquant la Barbade, île qui abrite une base de la Marine anglaise, mais les circonstances météorologiques ne lui sont pas favorables. Il reporte donc son choix sur l'île de la Grenade devant laquelle il se présente le 2 juillet. 1 200 soldats sont débarqués. L'attaque dure deux jours, conduite en personne par d'Estaing, l'épée au poing. C'est un succès : les défenses anglaises sont balayées et la garnison capitule en laissant 700 prisonniers, 3 drapeaux, 102 canons, 16 mortiers et le gouverneur, Lord Macartney, alors que les Français n'ont que 106 hommes tués ou blessés. Mais le 6 juillet au matin, l'escadre de Byron arrive accompagnée d'un gros convoi de 50 voiles chargé de troupes, sans savoir que l'île est déjà aux mains de d'Estaing. Lorsqu'il s'en rend compte, Byron n'a guère le choix : il lui faut absolument tenter une action d'éclat contre les Français à moins d'encourir de graves sanctions.

Déroulement de la bataille



L'escadre de Byron se faufile entre les vaisseaux d'Estaing et la Grenade, mais se retrouve prise sous le feu des canons français débarqués dans l'île. (F. Dumoulin)

D'Estaing dispose d'un nombre de vaisseaux plus importants que Byron, mais cet écart n'est que relatif, car d'Estaing n'oppose que 1 468 canons aux 1 516 bouches à feu de son adversaire, ce qui s'explique par la

composition des escadres. Les deux vaisseaux les plus puissants de d'Estaing sont le *Languedoc* (navire amiral) et le *Tonnant* de 80 canons à deux ponts, alors que Byron dispose d'un trois ponts de 90 canons, le *Princess Royal* et aucun vaisseau de moins de 64 canons. D'Estaing et Byron alignent chacun 12 navires de 74 (ou 70) canons et respectivement 7 et 8 navires de 64 (ou 60) canons, mais l'escadre française comprend aussi 4 vaisseaux de 50 (ou 54) canons de faible utilité militaire. Le vice-amiral anglais dispose donc d'une force plus homogène que celle de son adversaire et peut envisager le combat avec de bonnes chances de succès.

Les frégates repèrent la force anglaise vers 3 h 30 du matin et donnent l'alerte à coup de canons, laissant aux Français le temps de faire leur branle-bas et d'embarquer leurs chaloupes. Byron tente alors un coup d'audace : pensant sans doute que les équipages sont à terre, il se faufile avec ses vaisseaux entre l'île et l'escadre de d'Estaing au mouillage, espérant pouvoir la détruire ou la capturer. Mais les équipages sont au complet et d'Estaing peut compter, avec Suffren, de Grasse et La Motte-Picquet, sur la présence de brillants marins pour le seconder. Les forces françaises débarquées sur la Grenade constatent que les navires ennemis passent à portée de tir et retournent leurs canons pour bombarder les vaisseaux anglais qui se retrouvent ainsi pris entre deux feux, transformant la manœuvre de Byron en piège pour ses propres forces.

D'Estaing fait couper les câbles et la bataille s'engage au petit matin en suivant la classique tactique de la ligne de file. Les deux escadres s'affrontent en deux passes d'armes parallèles, la première à contre-bord, la seconde sur la même route. La canonnade est acharnée, comme le confirme le témoignage d'un officier du *Fantasque* (64 canons), le navire de Suffren, qui combat en deuxième position sur la ligne française et qui essuie le tir des 21 vaisseaux anglais passant devant lui : « *Notre vaisseau fit des merveilles, nous tirâmes 1 600 coups de canons, autant que le Languedoc [le navire amiral] qui tint son poste.* » L'escadre anglaise, qui essuie 21 000 coups de canons, est sévèrement ébréchée. L'arrière-garde anglaise se disloque avec 4 vaisseaux totalement désarmés, les *Lion* (64), *Grafton* (74), *Cornwall* (74) et *Monmouth* (64) qui sortent de la ligne.

Byron réussit à se retirer vers l'île de Saint-Christophe en prenant en remorque ses 4 vaisseaux hors de combat. La flotte française est victorieuse, mais d'Estaing n'engage pas la poursuite malgré les conseils pressants de Suffren et de La Motte-Picquet. Rien n'est tenté non plus contre le convoi de troupes, pourtant extrêmement vulnérable et que, selon Suffren, un simple vaisseau de 50 canons accompagné de quelques frégates aurait pu capturer.

Le bilan

Les Français comptent 176 tués, dont trois capitaines de vaisseau, et 776 (ou 773) blessés. De leur côté, les pertes anglaises atteignent plus de 1 000 tués et blessés. « *Le général [d'Estaing] s'est conduit, par terre et par mer, avec beaucoup de valeur. La victoire ne peut lui être disputée ; mais s'il avait été aussi marin que brave, nous n'aurions pas laissé échapper 4 vaisseaux anglais démâtés* » juge Suffren dans sa correspondance.

Les historiens sont plus sévères. Cette bataille fut « *la défaite la plus désastreuse de la Marine anglaise depuis la bataille de Béziers en 1690* » estime le stratège américain Alfred Mahan à la fin du XIX^e siècle. « *Le combat de la Grenade aurait pu, aurait dû être une grande victoire française* » note Rémi Monaque. D'Estaing ne comprend pas la portée de sa victoire. Le chef français s'était fait remarquer pendant la guerre de Sept Ans avec une brillante campagne corsaire dans l'océan Indien, mais, ayant commencé sa carrière sur terre, il aurait eu beaucoup de mal à voir dans les escadres autre chose qu'un moyen de transporter des troupes. Par ailleurs fait remarquer Jean Meyer, « *cela correspond à l'état d'esprit des amiraux français qui considéraient que le seul fait d'avoir tenu tête était suffisant et qu'il ne fallait pas risquer davantage le matériel et les hommes* ».

D'Estaing se contente donc de la conquête de la Grenade, victoire complétée par la prise des petites îles voisines des Grenadines, quelques jours plus tard. La bataille eut un retentissement considérable dans les opinions publiques. Le 22 juillet, d'Estaing, qui a peut-être quelques regrets, atteint l'île de Saint-Christophe où s'est réfugiée l'escadre anglaise. Mais Byron refuse de reprendre le combat et préfère rester à l'abri des batteries côtières. Les deux vice-amiraux ne se reverront plus et ne termineront pas la guerre à la tête de grandes escadres. Byron ne va exercer que très brièvement le poste de commandant en chef en Amérique du Nord et rentrer bientôt en Europe. Quant à d'Estaing, cette bataille lui vaut sur l'instant une grande popularité : l'opinion, avide de revanche afin de laver les défaites de la guerre de Sept Ans, ne regarde que la victoire sans voir le faible gain militaire de l'opération, ni le sanglant échec sur Savannah qu'il subit peu de temps après (octobre).

6 juillet 1782 : 2^{ème} bataille de Negapatam

Cette bataille est un des épisodes de l'affrontement maritime entre la France et l'Angleterre durant la guerre d'Indépendance américaine. Par une coïncidence remarquable, elle se produit 36 ans jour pour jour après la première bataille de ce nom, qu'on appelle souvent bataille de Madras pour la distinguer.

Contexte

Dans les Indes, la politique de la France était favorable à Haïder Ali, qui résistait à l'expansion anglaise. Or, en 1781, le bailli de Suffren, qui commandait l'escadre française sur la côte du Coromandel (Carnate indien), reçut l'ordre du ministre de la Marine de se porter vers l'Île de France, dans les Mascareignes, de compléter ses approvisionnements et d'attendre, là, un renfort de France. Mais Suffren refusa d'abandonner Haïder Ali à son sort et la côte du Coromandel à l'amiral anglais Hugues. Il savait, en effet, que seule la présence de l'escadre française maintenait les alliances avec les princes locaux et Haïder Ali. Il ravitailla donc les vaisseaux de l'escadre française à Batticaloa (actuel Sri Lanka), où il débarqua 1 500 malades du scorbut.

Les Hollandais, maîtres de Batticaloa, ne coopérèrent pas bien. Les Anglais profitèrent du fait que les hasards de l'histoire mettaient cette fois les Hollandais du côté des Français pour leur confisquer leurs comptoirs indiens : Sadras, Pulicat, Négapatam, de même que Trinquemalé et Fort Osterburgh dans l'île de Ceylan. Le 5, les Français mouillèrent dans le port danois de Trinquebar.

Le 15 juin, ils prirent le vaisseau *Resolution*, une relique anglaise que Cook avait jadis conduite autour du monde, et le 16, le *Yarmouth* et le *Railleux*.

Chefs en présence

- ♦ Marine anglaise : Sir Edgard Hughes.
- ♦ Marine royale : Suffren.

Effectifs engagés

- ♦ Marine anglaise : 11 navires, dont un de 80 canons, 1 de 70 et 1 de 64.
- ♦ Escadre française : 3 vaisseaux de 74 canons, 6 de 64, 2 de 50, 2 frégates.

Tactique :

Dans les navires français s'entassaient de nombreux anglais prisonniers ; ils encombraient littéralement les vaisseaux. Suffren avait demandé à l'amiral anglais Hugues de les échanger⁶¹, mais celui-ci, humilié de sa défaite, avait refusé. Son surprenant refus avait été confirmé par le gouvernement anglais de Madras. Suffren avait donc décidé de se débarrasser des prisonniers en les envoyant au nabab et les prisonniers anglais pleuraient, craignant que ce cruel potentat les torture.

Le 3 juillet, Suffren compléta les effectifs de ses équipages avec des lascars (auxiliaires indiens mahométans), embarqua de l'artillerie de campagne pour assiéger éventuellement Négapatam et fit route vers le Sud. Après quelque recherche, il repéra les Anglais à Trinquemalé. L'escadre française défila devant le port, leur offrit le combat, mais ils ne sortirent pas. Afin de les débusquer, Suffren s'éloigna donc et le 6 juillet, les Anglais appareillèrent enfin. Suffren se lança sur eux et les rencontra au large de Négapatam.

⁶¹ À la bataille de Providien. Plus tard, Suffren renouvela son offre. Mais cette fois, le refus était destiné à gêner les navires français.

Mais à 14 h, une tempête faillit couler l'Ajax qui y perdit ses mâts de hune et de perroquet. Suffren envoya la Bellone l'aider à réparer ses avaries. Ce fut alors que les Anglais prirent l'avantage du vent. Suffren mit en panne et mouilla en attendant l'Ajax.

Un cotre anglais vint se présenter, sous pavillon parlementaire, pour réclamer le Sévère (Ciliart de Suville). Ce dernier avait baissé pavillon la veille puis avait « rouvert » le feu sur le Sultan qui lui envoyait un canot de prise.

Suffren répondit que le Sévère n'avait pas baissé pavillon, mais qu'un boulet le lui avait arraché. Comme l'amiral Hugues insistait, Suffren lança aux parlementaires: «*Si Hugues veut le Sévère, qu'il vienne le prendre*», ce que Hugues ne fit pas.

Selon l'enquête qui suivit, voilà ce qui se passa : le Sévère combattit durement contre le Burford et en sortit fort avarié, avec une partie de sa voilure seulement. Il fut alors pris sous les feux croisés de trois vaisseaux anglais (dont le Sultan, 74 canons, lequel canonait son tribord) qui voulaient l'achever. Derrière lui, sur sa hanche, frappait un 64 canons, et un 74 à bâbord. Se voyant sur le point de succomber, Cillart ordonna à deux fantassins de baisser le pavillon. Ils refusèrent. Il le fit alors amener par un de ses marins. Les trois vaisseaux anglais cessèrent alors la canonnade, et le Sultan mit en panne pour envoyer un canot de prise.

Ce fut alors que des hurlements de fureur s'élevèrent des batteries françaises. L'équipage français devenait menaçant pour Cillart qui fut consigné dans ses quartiers par deux lieutenants de brûlot. Ces officiers, Dieu et Rosbo, commandaient des batteries sur le Sévère. Ils relevèrent le pavillon et reprirent la canonnade sur le Sultan, en panne par le travers par rapport au vent; le navire anglais reçut d'horribles et cruelles bordées dans ses flancs. Le Sultan s'éloigna alors du champ de bataille et le Sévère revint prendre sa place dans la ligne française.

Le 6, à l'aube, comme l'Ajax n'était pas encore réparé, Suffren fit lever l'ancre à l'escadre française. Le vent venait de l'Ouest. La ligne française, bâbord amures⁶², montait parallèlement à la ligne de bataille anglaise, dans le noroît. Mais les deux lignes étaient trop séparées. Alors, pour se rapprocher, la ligne française vira pour redescendre vers le sud-est et les deux lignes de bataille se rapprochèrent à bords opposés. Aucune des deux n'était régulière. Les Anglais virèrent à leur tour pour remettre de l'ordre dans leur propre ligne et les deux formations s'accompagnèrent parallèlement.

Puis les avant-gardes s'embrasèrent soudain : les canons tonnaient dans la fumée. Les arrière-gardes n'y participaient pas. Le Bizarre, ne distinguant pas un signal de Suffren, sortit de la ligne pour demander confirmation. Suffren l'envoya à l'arrière.

Le changement de direction ayant été mal exécuté par les vaisseaux de tête, ils s'étaient séparés des six vaisseaux français bien groupés qui faisaient face à la ligne anglaise. L'arrière-garde anglaise tardait aussi. Hugues décida donc, par ruse, de maintenir son Superb⁶³ en face du Héros⁶⁴. Ainsi, le Flamand français (Cuverville), à la tête, se trouvait aux prises avec les deux vaisseaux anglais de l'avant. Mais Cuverville les reçut dans un feu d'enfer. Le Flamand fut entraîné dans la bataille presque dans la ligne anglaise, écrasé lui-même sous les boulets et la mitraille; il perdit 80 hommes. De leurs côtés, les deux navires anglais (l'Exeter et le Hero anglais) étaient eux-mêmes mis à mal : le Hero perdit son gouvernail et cessa le feu et l'Exeter quitta la ligne de bataille pour aller réparer sans

⁶² C'est-à-dire vent à gauche

⁶³ Sixième de la ligne anglaise.

⁶⁴ Vaisseau de Suffren, cinquième de la ligne française.

même demander l'autorisation. Le Petit-Annibal se battit contre l'Isis ; le Brillant (Saint-Félix, 64 canons) contre le Sultan (74 canons). Le Brillant souffrit beaucoup, perdit son grand mât et fut assailli par plusieurs Anglais. Suffren (le Héros) arriva alors à la rescousse, s'interposa avec un feu terrible et le dégagea. Derrière le Héros, le Sphinx (64) prit en charge le navire-amiral anglais le Superb (74). Pendant ce temps, le Sévère (Cillart) se battait aussi avec vigueur.

C'était la mêlée organisée. Or, vers 13 h, le vent changea soudainement au Sud et les deux lignes furent jetées dans le plus grand désordre. Alors, les Français virèrent de bord vent arrière pour remonter vers le Nord et se regrouper en direction du Brillant) démâté, impuissant et incapable de manœuvrer, qui dérivait, sous le vent des Français, en pleine ligne anglaise. Dans le désordre général, les Anglais amorcèrent un début de retraite vers Négapatam. Les navires se canonnaient au hasard des rencontres. Le Héros voulut aborder le Superb au passage, mais le vaisseau-amiral anglais se déroba. Furieux, le Héros envoya une bordée sur l'arrière du Superb, ce qui déclencha une masse de hurlements et de God Damned sur le pont du navire anglais. Le Sévère fut durement touché.

Finalement, l'escadre anglaise ne retraite pas, mais cessa le combat dès qu'elle fut au vent des Français et mouilla. L'escadre française, sous le vent, se trouvait pour cette raison incapable de s'approcher des Anglais pour les attaquer. Suffren proposa le combat, mais les Anglais ne bougèrent pas. Il lança des bordées de provocations contre la Marine anglaise, de jurons et même d'insultes contre les Anglais, vainement. Alors, il ordonna à son escadre de regagner Karikal, à 10 km au Nord.

Pertes

- ◆ Marine royale: environ 100 tués et 400 blessés, soit 1/8 des effectifs hors de combat.
- ◆ Marine anglaise; sévères pertes aussi.

Suites

Cette bataille ne fut pas déterminante, mais elle servit plutôt les Français. Le lendemain, l'escadre française fit voile vers Gondelour. Cillart (le Sévère), De Maurville (l'Artésien), Forbin (le Vengeur) et Bouvet (l'Ajex) furent punis pour manque de mordant⁶⁵.

⁶⁵ Source : J.-Cl. Castex ; Op. cit.

5-6 juillet 1809 : Wagram

Wagram est la bataille décisive de la guerre de la Cinquième Coalition. Elle a eu lieu dans les plaines du Marchfeld, sur la rive nord du Danube, la principale zone de combats se localisant aux environs du village de Deutsch-Wagram, à 10 km au nord-est de Vienne. Les deux journées de combat ont vu s'imposer l'armée française, sous le commandement de Napoléon I^{er}, face à l'armée autrichienne commandée par l'archiduc Charles. La bataille de Wagram fut plus meurtrière qu'aucune des batailles des guerres de la Révolution et de l'Empire qui l'avaient précédée, mais elle sera égalée ou dépassée par les batailles de la Moskova et Leipzig.

Contexte

Après la défaite autrichienne à la bataille d'Austerlitz en décembre 1805, l'empereur François II d'Autriche ratifia le traité de Presbourg qui concluait une paix coûteuse avec la France. En effet, l'Autriche dut lui verser une indemnité de guerre de 40 millions de florins et lui céder l'équivalent de 10 % de sa population de 24 millions de sujets, qui fournissait à l'Empire 16 % de ses revenus annuels. Cette population se retrouva dans les **Etats** créés par Napoléon à l'issue de ce traité, en Italie et en Allemagne (la Confédération du Rhin), qui servaient à la France d'Etats-tampons contre les ennemis de l'est, procurant également de nouvelles zones de recrutement militaire. La défaite prussienne à l'issue de la campagne de 1806 poussa enfin François II à abandonner son titre d'empereur du Saint-Empire, ne conservant que le titre d'empereur d'Autriche. Bien évidemment, ce traité s'avéra impopulaire dans les cercles décisionnels autrichiens, et un parti belliqueux se forma.

L'archiduc Charles, stratège reconnu et le seul général autrichien pouvant tenir tête à Napoléon, fut désigné comme Generalissime (commandant suprême), avec l'ordre de réformer l'armée, dont l'incompétence fut exposée au grand jour après la défaite de 1805. Parallèlement, l'Autriche se mit en quête d'alliés. Après le traité de Tilsit de 1807, la Russie devenait alliée de Napoléon. La Prusse remit les négociations à plus tard, pour ensuite refuser l'invitation à la guerre. La Grande-Bretagne, déjà en guerre contre la France, reçut favorablement cette proposition, mais elle fut incapable de participer à l'effort de guerre autrichien, ses forces militaires étant mobilisées en Espagne. L'Autriche dut conduire cette guerre seule, mais en nourrissant l'espoir de rallier à sa cause les mouvements nationalistes naissants en Allemagne et en Italie. Finalement, hormis la révolte pro-autrichienne d'Andreas Hofer dans le Tyrol bavarois, les populations allemandes demeurèrent fidèles à la France.

Début des hostilités

Le 9 avril 1809, les armées autrichiennes, sous le commandement de l'archiduc Charles, envahirent l'Italie par le nord et la Bavière, sans déclaration de guerre préalable, un simple message de Charles (*"J'ai ordonné à mes forces d'avancer et de considérer comme ennemis tous ceux qui s'opposeront à elles"*) parvenant aux avant-postes français. Quelques heures plus tard, les Autrichiens attaquèrent. Si Napoléon s'attendait à une attaque autrichienne, elle vint plus tôt qu'il l'avait prévu, et il était encore à Paris alors que Charles avançait déjà. La lenteur de l'attaque ne l'empêcha pas d'être initialement réussie, Munich tombant aux mains des Autrichiens; devant eux ne se dressait plus qu'une armée française divisée. Cependant, l'arrivée foudroyante de Napoléon I^{er} avec la Garde Impériale changea la donne. En effet, à l'issue de contre-attaques réussies à Abensberg, Landshut, Eckmühl et Ratisbonne, il parvint à refouler les Autrichiens sur la rive nord du Danube. Napoléon continua sur sa lancée et entra à Vienne le 12 mai.

La bataille d'Essling

La chute de la capitale autrichienne ne provoqua pas la capitulation. En effet, Charles conservait intact son corps principal stationné au nord-est de la ville. Napoléon décida alors de traverser le Danube afin de rencontrer et vaincre l'armée autrichienne.

L'archiduc, qui s'attendait à ce mouvement, attendit jusqu'à ce qu'une partie de l'armée française vînt s'établir dans le saillant de Mühldorf et les villages d'Aspern et d'Essling pour la flanquer et attaquer ensuite la tête de pont française. Napoléon tenta de renforcer sa position en envoyant des renforts, mais l'acheminement de ces derniers fut rendu impossible par des barges chargées de pierres que les Autrichiens envoyaient s'écraser contre les chétifs ponts français. S'ensuivirent deux jours d'intenses combats, où les Français, inférieurs en nombre et constamment à court de munitions, durent repousser les Autrichiens, et à l'issue desquels Napoléon ordonna une retraite sur l'île de Lobau. La Grande armée y laissa 7 000 morts et l'un de ses maréchaux les plus compétents, le maréchal Lannes (20 mai 1809).

Lobau

À Lobau, les hommes étaient exposés aux canons ennemis, les denses paquets de troupes françaises offrant des cibles de choix aux canonniers autrichiens. Cependant, Charles préféra placer un corps d'observation sur la rive gauche et se replia quelques kilomètres en arrière. Napoléon reconnut nécessaire une nouvelle traversée du Danube, et s'y prépara avec plus de minutie. Le 1^{er} juin, le génie français commença la construction d'un ponton et de ponts, cette fois-ci bien plus solides que les précédents. Les ponts (trois principaux et 8 secondaires) furent achevés le 21 juin. Des bateaux furent réquisitionnés, chargés de canons afin de patrouiller le long du Danube. Enfin, Lobau devint une grande base de ravitaillement pour l'armée impériale, recelant provisions, munitions et troupes. Le 5 juillet, 162 000 soldats français se retrouvèrent sur la rive gauche du Danube pour se diriger vers la plaine de Marchfeld. Cette plaine servait de terrain d'entraînement pour les soldats autrichiens, et était donc bien connue de l'archiduc, qui avait déployé ses troupes défensivement tout au long du Wagram, versant sud d'une terrasse alluviale, et derrière le Russbach.

La bataille de Wagram

Forces en présence

Armée autrichienne

Pendant les deux jours de combats, Charles ne put compter que sur la principale armée autrichienne. L'archiduc avait prévu que l'armée de l'archiduc Jean participerait à la bataille, mais elle n'arriva qu'à la fin du second jour. Par conséquent, les forces autrichiennes disponibles se chiffrent à 137 000 hommes et 415 pièces d'artillerie. L'armée autrichienne fut divisée en plusieurs corps.

Avant-garde sous le commandement du lieutenant général von Nordmann

I^{er} Corps : Général de Bellegarde

II^e Corps : prince Friedrich de Hohenzollern-Hechingen

III^e Corps : Kollowrat

IV^e Corps : prince de Rosenberg-Orsini

VI^e Corps : von Klenau

Corps de Réserve : Jean I^{er} Joseph, prince de Liechtenstein

Le Ve Corps (9 000 hommes) sous le commandement du prince de Reuss de Plauen fut laissé de côté afin de surveiller les lignes de communication entre la Bohême et la Moravie. Il ne prit donc pas part au combat.

Armée française

Contrairement à son homologue autrichien, Napoléon put rassembler deux armées secondaires pour la bataille à venir. La première, l'Armée d'Italie, venant d'Italie du Nord, était sous le commandement du vice-roi d'Italie, Eugène de Beauharnais. La seconde était le XI^e Corps de l'Armée de Dalmatie, commandé par Marmont. Cependant, ces deux armées n'arrivèrent sur le champ de bataille que le 6 juillet à midi, en même temps que la division bavaroise du général von Wrede du VII^e Corps.

Par conséquent, Napoléon rassembla 165 000 hommes et 433 pièces d'artillerie, organisés en 10 Corps :

La Garde Impériale sous le commandement direct de Napoléon;
 II^{ème} Corps (général Oudinot) ;
 III^{ème} Corps (Davout)
 IV^{ème} Corps (Masséna)
 VII^{ème} Corps (Lefebvre (absent) en plus de la division bavaroise du général de Wrede;
 IX^{ème} Corps (Franco-Saxon) Bernadotte;
 XI^{ème} Corps (Armée de Dalmatie) Marmont;
 Le Corps de Réserve de Cavalerie (3 divisions de cavalerie lourde) Bessières.

L'armée d'Italie, qui constituait l'avant-garde, était composée de deux corps et d'un bataillon de gardes:

Un détachement du régiment des Gardes Italiens Royaux du général de division Fontanelli;

V^{ème} Corps (Macdonald)

VI^{ème} Corps (général Grenier).

Napoléon disposait également d'une artillerie massive sur l'île de Lobau : 28 canons de 18 livres, 24 de 12, 17 mortiers lourds de 28 centimètres de calibre, 10 obusiers et un nombre important de petits calibres (4 et 6 livres).

Champ de bataille

La bataille eut lieu à environ 10 km au nord-est de Vienne. Située sur la rive gauche du Danube, la ville de Presbourg, où l'armée de l'archiduc Jean était stationnée, n'est située qu'à 40 km du champ de bataille. La plaine de Marchfeld était une étendue vaste et presque entièrement plate, recouverte partiellement de cultures en ce mois de juillet. En 1809, il existait plusieurs villages, séparés par de courtes distances, la plaine était délimitée au nord par un fleuve, le Russbach, aux rives couvertes de végétations fluviales. Le fleuve fut un véritable obstacle pour la cavalerie, et la traversée de l'artillerie nécessita la construction de ponts. Au nord du fleuve existait une sorte d'escarpement au niveau du village de Deutsch-Wagram, lui donnant ainsi son nom. Les villages tout au long du Russbach représentaient pour l'armée autrichienne des positions défensives stratégiques, alors que derrière le Russbach s'étend l'escarpement de Wagram, qui forme un excellent point d'observation. Le champ de bataille sera délimité au nord par le village de Deutsch-Wagram, à l'ouest par le village de Kagan, au sud par les villages d'Aspen et d'Essling et à l'est par le village de Glinzerdorf.

Stratégie

La manœuvre de Napoléon consistait à faire diversion au nord de Lobau, au niveau du site de la bataille d'Essling, dans le but d'y attirer l'armée autrichienne. Parallèlement, il comptait traverser le Danube à l'est de ce point, afin de pouvoir flanquer l'armée autrichienne. Cette stratégie lui évitait une attaque directe en traversant le Russbach, et lui permettait d'encercler une armée autrichienne sans issue.

Charles savait que Napoléon allait traverser au même endroit que précédemment. Mais plutôt que de défendre la rive gauche sous le feu de l'artillerie française de Lobau, ou même essayer de défendre les plaines de Marchfeld —le terrain accidenté étant trop avantageux pour les troupes légères de Napoléon —, il retira la majeure partie de son armée derrière le Russbach, en forme de V, ses deux extrémités se situant au niveau des villages de Süssenbrunn à l'ouest et de Markgrafneusiedl à l'est, le sommet de ce triangle se situant au niveau du village de Wagram. Charles oscilla constamment entre une stratégie offensive et défensive, mais à l'aube de la bataille, il décida de conserver cette disposition dans le but d'utiliser une aile afin d'encercler Napoléon lors de son attaque sur l'autre aile. La communication étant défailante, il en résulta que le lieutenant-général Nordmann qui commandait l'avant-garde sur la gauche autrichienne, conserva une position qu'il ne devait pas occuper.

Premières manœuvres

Grâce à sa tête de pont fortifiée, Napoléon fit traverser le Danube à ses 165 000 hommes pendant la nuit du 4 au 5 juillet.

Parallèlement, Charles ne prit pas le soin de réunir toutes ses forces disponibles. Une brigade du Corps de Kollowrat fut mise à l'écart, le Ve Corps du prince de Reuss-Plauen fut considéré comme réserve et conservé au nord-ouest, et les forces de l'archiduc Jean furent laissées à Presbourg. Enfin, quelques divisions supplémentaires pouvaient être appelées en renfort de Galicie et de Bohême. Si Charles avait rassemblé toutes ses forces à Wagram, il aurait pu bénéficier de 60 000 hommes de plus.

Premier jour

L'artillerie autrichienne pilonnait intensément les deux villages pendant que l'armée française se déployait. Quelques avant-postes sous le commandement de Nordmann et Klenau furent envoyés, les troupes de Nordmann ayant perdu 50 % de leurs effectifs mais conservant cohésion et efficacité. À midi, toute la zone voisine d'Essling fut aux mains des Français. Plus tard dans l'après-midi, l'armée française forma un demi-cercle avec Masséna à gauche, Bernadotte, Eugène et Oudinot au centre, et Davout à droite, épaulé par deux brigades de cavalerie couvrant son flanc droit afin de faire face à l'arrivée anticipée de l'archiduc Jean.

Aux environs de 18 heures, afin de mener une action décisive susceptible de lui donner l'avantage au terme de cette première journée mais également afin d'éviter l'arrivée de l'archiduc Jean, Napoléon ordonna une attaque sur le centre autrichien, visant en particulier les Corps de Bellegarde et Hohenzollern tout au long du Russbach. L'attaque fut peu coordonnée et s'avéra désastreuse. Les forces autrichiennes furent d'abord repoussées de Wagram, mais Charles parvint à rallier à lui ses hommes et repoussa les Français. Les contre-attaques autrichiennes permirent alors de récupérer tout le terrain concédé aux Français. Les combats de rue dans Aderklaa furent un avant-goût de la bataille du lendemain, et se caractérisèrent par une abondance de tirs dits amis, notamment lorsque les Italiens de Macdonald tirèrent sur les troupes saxonnes de Bernadotte, leurs uniformes blancs les ayant fait confondre avec les Autrichiens.

Deuxième jour : l'offensive autrichienne

Examinant la situation tactique, Charles conclut que la relative petitesse du front français et de la profondeur de ses lignes permettaient à Napoléon de frapper et de briser sa ligne n'importe où. Afin d'y remédier, il ordonna une attaque simultanée, à la fois sur les deux flancs français et sur le centre. Il feignit une attaque sur le flanc droit français pour attirer les réserves françaises et les éloigner. La véritable attaque visait le flanc gauche de l'armée française à Aderklaa. Si sa stratégie réussissait, il récréerait l'exploit d'Hannibal à Cannes, puisque les Français seraient encerclés, le Danube coupant toute retraite.

Cependant, la longueur du front autrichien, l'incompétence de l'état-major et l'absence des renforts de l'archiduc Jean eurent raison de la stratégie de Charles. À 4 heures, au matin du 6 juillet, les premières attaques autrichiennes visèrent le flanc droit français. Peu coordonnée, cette attaque fut brisée par les hommes de Davout. Cependant, les III^e et VI^e Corps représentèrent une menace réelle pour Napoléon sur son aile gauche.

Au centre, les Autrichiens réussirent à repousser le IX^e Corps de Bernadotte, abandonnant Aderklaa, qui tomba aux mains des Autrichiens sans un coup de feu. En avançant dans le village, les Autrichiens repoussèrent les Saxons qui se débandèrent devant les tentatives de ralliement de Bernadotte. Napoléon rencontra alors Bernadotte en train de rallier ses troupes, et lui retira le commandement du IX^e Corps. Pour repousser les Autrichiens, Napoléon rassembla 112 canons de tout calibre et forma en son centre une grande batterie (restée célèbre sous le nom de « Grande batterie de Wagram »), qui arrosa de plomb les colonnes autrichiennes. L'artillerie et les attaques de cavalerie bloquèrent la progression du Corps de Kollowrat. Klenau entra en contact avec une

division française, mais s'exposa aux canons de Lobau. Le corps de Masséna, qui s'était retiré vers le nord, revint ensuite vers Essling sous le feu autrichien, et fondit sur le flanc gauche de Klenau pendant qu'il essayait de se frayer un chemin dans les arrières gauches de Napoléon. Ce mouvement stabilisa le flanc gauche français⁶⁶.

La contre-offensive française



Les chasseurs à cheval de la Garde impériale à Wagram, par Henri Chartier.

Pendant ce temps, sur le flanc droit, la situation commença à s'améliorer, Oudinot et Davout avançant vers le village de Markgrafsneusiedl. La zone du village fut le théâtre d'un combat intense et le Corps de Davout refoula les troupes de Rosenberg hors du village et occupa celui-ci vers 15h. Davout attaqua ensuite le flanc gauche autrichien.

Une attaque vigoureuse fut alors lancée, sous le commandement de Macdonald, (Armée d'Italie), contre le centre autrichien qui avançait. Macdonald forma un carré de 8 000 hommes (27 bataillons) qu'il lança sur le centre autrichien. Ce dernier riposta par un barrage intense d'artillerie et plusieurs attaques de cavalerie légères. Le général Lasalle vint alors soutenir Macdonald avec ses hussards et mourut dans cette action. Après une féroce mêlée, l'attaque de Macdonald s'interrompt sans pouvoir briser le centre autrichien, mais elle empêcha Charles de renforcer son flanc gauche, et les Autrichiens commencèrent à évacuer la position, se retirant vers Znaim au nord-ouest.

À droite, Davout dérobait Hohenzollern ; au centre, Eugène de Beauharnais et Oudinot avançaient, au sud, Masséna repoussait Klenau. Vaincue, l'armée autrichienne abandonna le champ de bataille.

Épuisée par près de 40 heures de combats, l'armée française suivit plutôt qu'elle ne poursuivit les Autrichiens. Macdonald reçut ce jour-là, et sur le champ de bataille, son bâton de maréchal.

Conséquences

Charles appela son frère au secours, mais celui-ci ne parvint à Wagram qu'au matin du 7 juillet, et donc dans l'incapacité de changer le cours de la bataille. Cinq jours plus tard, Napoléon vainquit l'avant-garde autrichienne à Znaim (voir 11 juillet), et Charles proposa un armistice, que Napoléon accepta.

⁶⁶ C'est cette manœuvre, et non la bataille de mai qui valut à Masséna le titre de prince d'Essling.

Analyses

Les Français perdirent près de 34 000 hommes à Wagram, auxquels s'ajoutent les 20 000 perdus à Essling. Ceci pourrait être interprété comme la manifestation du déclin progressif de la qualité des troupes napoléoniennes, et de l'amélioration de celles de ses adversaires, qui ont désormais compris leurs erreurs passées et ont globalement appréhendé la stratégie de Napoléon. Ces lourdes pertes, qui frappaient aussi des troupes expérimentées et une trentaine de généraux, dont Lasalle et Lannes, à Essling, ne purent être compensées par la suite.

Selon I. Castle, les pertes autrichiennes furent de 41 250 hommes, dont 23 750 tués ou blessés, 10 000 disparus et 7 500 capturés. Quatre généraux autrichiens furent tués ou mortellement blessés : Nordmann, Vukassovich, Vecsey et Karl d'Aspré.

8 JUILLET

8 juillet 1758 : Fort Carillon

La guerre de Sept-ans, sur le théâtre d'opération nord-américain, prend essentiellement la forme de combats pour la prise ou la défense des forts qui jalonnent la frontière entre les possessions françaises et anglaises. Nous avons retenu l'affaire de Fort-Carillon car, par sa nature et son ampleur, elle peut être considérée comme une véritable bataille à l'échelle des effectifs en usage sur ce théâtre.

Cette bataille eut lieu à Ticonderoga, de nos jours dans l'État de New York, (Etats-Unis). Le fort Carillon est situé entre le lac Champlain et le lac George, qui séparaient alors la colonie anglaise de New York de la colonie française du Canada (plus précisément les actuelles provinces de Québec et de l'Ontario, des États américains de l'Ohio, de l'Indiana, de l'Illinois, du Michigan et du Wisconsin).

La bataille a eu lieu à environ un kilomètre du fort lui-même. Une armée française et amérindienne de presque 4 000 hommes sous le commandement du général Louis-Joseph de Montcalm et du chevalier de Lévis remporta une victoire sur une force militaire anglaise quatre fois supérieure (16 000 hommes) sous le commandement du général James Abercrombie, qui attaqua des positions françaises bien retranchées. La bataille fut la plus sanglante de la guerre avec plus de 3 000 morts, dont 2 000 anglais.

Abercrombie, confiant en une victoire éclair, sur la foi d'un rapport erroné de son officier de Génie concernant la faiblesse des défenses du fort, ne chercha pas à contourner les défenses françaises en attendant son artillerie, ni à faire le siège du fort et décida un assaut frontal sur les positions françaises, sans l'appui de l'artillerie. Montcalm, malgré son mépris pour la faible position militaire du fort, conduisit la défense avec brio.

Prélude à la bataille

Le fort Carillon est situé en un lieu naturel d'affrontement entre les forces françaises se déplaçant vers le sud de la Nouvelle-France par la rivière Richelieu et, à travers la vallée du lac Champlain, vers la vallée de l'Hudson, et les forces britanniques de New York remontant vers le nord. Le fort est entouré d'eau sur trois côtés et, sur une moitié du quatrième côté, par un marécage. La portion restante avait été puissamment fortifiée par de hauts retranchements, soutenus et accompagnés par trois batteries de canon, et devant cet ensemble, par des abattis d'arbres dont les bouts des branches furent durcis au feu, créant ainsi une formidable défense. C'est de ce fort que les troupes du marquis de Montcalm étaient parties détruire le fort William-Henry, en août 1757.



Plan de la bataille

Les armées en présence

L'attaque fut lancée le matin du 8 juillet par les Rogers' Rangers et l'infanterie légère. Le 80^e régiment d'infanterie légère commença à repousser les quelques éclaireurs français en arrière des retranchements. Suivaient les soldats provinciaux de New York et du Massachusetts, et

ensuite trois colonnes de réguliers, qui passèrent au travers les formations des provinciaux pour commencer l'attaque. Le 27^e et le 60^e composaient la colonne de droite, sous le commandement du lieutenant-colonel du 27^e, Haviland, le 44^e et le 55^e celle du centre, et les 42^e et 46^e celle de gauche. Chaque colonne était précédée d'un régiment d'infanterie légère. La réserve était constituée des régiments provinciaux du Connecticut et du New Jersey. Au total 16 000 hommes (dont 6 000 « Tuniques rouges » et 10 000 provinciaux) avec leurs alliés Mohawks (qui ne prirent pas part à la bataille).

Montcalm avait organisé les forces françaises, composées de 3 600 Français (dont les 400 Français du Canada du chevalier de Lévis) et de 300 Indiens Abenakis, en trois brigades et une réserve. L'infanterie se battait en avant du fort, à l'abri de retranchements et couverte par l'artillerie du fort. Le général commandait le Régiment Royal-Roussillon et le Régiment de Berry au centre des retranchements défensifs alors que le chevalier de Lévis commandait le Régiment de Béarn, le Régiment de Guyenne, et le Régiment de la Reine sur la droite et M. de Bourlamaque commandait le Régiment de la Sarre et le Régiment de Languedoc sur la gauche. À chaque bataillon fut donné à peu près 100 verges de retranchements à défendre. Des redoutes armées de canons protégeaient les flancs des retranchements, bien que celle de droite ne fût pas achevée. Le terrain plat entre le flanc gauche et la rivière La Chute était gardé par la milice et la marine, qui avaient aussi construit des abattis pour protéger leurs positions. Les forces de réserve étaient soit dans le fort, soit sur les terrains entre le fort et les retranchements, sur le Mont Espoir. Des détachements de chaque bataillon étaient tenus en réserve, pour intervenir sur les points où l'on aurait besoin d'eux.

La bataille du 8 juillet

Bien qu'Abercromby ait prévu de commencer la bataille à 13 h, dès 12 h 30, les régiments de New York commencèrent à engager la défense française. Le bruit de la bataille fit croire à Haviland que la ligne française avait été pénétrée. Il commanda alors à ses hommes d'avancer, bien que les soldats réguliers ne fussent pas tous en position, et qu'Abercrombie n'en eut pas donné l'ordre. Le résultat fut que les troupes régulières avancèrent sans ordre ni coordination. À mesure que les troupes régulières s'avançaient, elles se mettaient en lignes comme commandé, et commencèrent leur progression. La colonne de droite, ayant moins de distance à parcourir, attaqua la première, suivie de celle du centre et de celle de la gauche. Le 42^e Highlander avait initialement été tenu en réserve mais, après avoir insisté pour participer à l'attaque, ils s'y joignirent.

La défense française fit des ravages dans les rangs des attaquants. Montcalm se déplaçait sur tous les points du champ de bataille, encourageant ses soldats et s'assurant qu'ils ne manquaient de rien. L'abattis fut vite couvert de corps.

Vers 14 h, il était clair que la première vague d'attaque avait échoué. Au même moment, les barges britanniques qui portaient l'artillerie lourde commencèrent à descendre la rivière La Chute mais, contrairement au plan initial, descendirent le chenal entre une île de la rivière et la rive, ce qui les amena à portée de la gauche française et des canons du côté sud-ouest du fort, qui coulèrent deux barges. Les autres battirent en retraite.

Abercrombie ordonna aux réserves du Connecticut et du New Jersey d'entrer dans la bataille à 14 h mais, à 14 h 30, il était clair que l'attaque avait échoué. Abercrombie a ensuite essayé de rappeler ses troupes, mais une grande partie d'entre elles, surtout les 42^e et 46^e régiments sur l'aile gauche, continua à attaquer. À environ 17 h, le 42^e régiment fit une offensive désespérée qui réussit finalement à atteindre les défenses françaises, mais ceux qui avaient traversé furent repoussés à la baïonnette. Un observateur britannique mentionna que « Nos forces tombèrent très vite », et un autre écrivit qu'« elles furent fauchées comme de l'herbe ». La tuerie continua jusqu'au coucher du soleil et beaucoup d'hommes se retirèrent à l'abri des travaux défensifs érigés à l'arrière du champ de bataille.

Prenant la mesure du désastre, Abercrombie ordonna à ses troupes de se replier et de marcher vers un espace dégagé sur le lac George. La retraite à travers la forêt sombre prit des allures de panique, car des rumeurs circulaient dans les rangs d'une contre-attaque française. À l'aube, le matin suivant, l'armée anglaise remonta le lac du Saint-Sacrement (appelé auparavant lac Horican et aujourd'hui Lac George), pour regagner sa base au coucher du soleil. La défaite humiliante de la retraite était manifeste à certain participants à la bataille ; le lieutenant colonel Artemas Ward écrivit qu'« ils se sont retirés avec honte ».

Pertes

Les assaillants perdaient 500 morts, 1 000 blessés et 20 disparus, abandonnant armes, munitions et blessés. Le 42^e régiment royal des Highlands (Black Watch) perdit la moitié de son effectif.

Du côté français, les pertes furent nettement moindres : 104 tués et 273 blessés.

Suites

L'année suivante, le 27 juillet 1759, le commandement français fit détruire le fort et la garnison fut retirée pour défendre Québec. L'endroit fut par la suite occupé par les Anglais, qui reconstruisirent le fort et le nommèrent **fort Ticonderoga** (du mot iroquois *Cheonderoga*, qui signifie « la place entre deux grandes eaux »).

Pour cette victoire éclatante, dont les échos étaient parvenus jusqu'à la cour de Louis XV, « Montcalm, de son côté, fut célébré à Versailles et dans la colonie comme le sauveur du Canada. »

Le fort a été restauré en 1909 et est devenu un lieu touristique.

10 JUILLET

10 juillet 1690 : Bévezier

Bévezier est la forme française du nom du cap de Beachy Head⁶⁷, sur la côte méridionale de l'Angleterre entre Brighton et Hastings. Cette bataille oppose une flotte française à une flotte anglo-hollandaise au début de la guerre de la Ligue d'Augsbourg.

Contexte

En mars 1689 Jacques II d'Angleterre, qui a été chassé de son trône par la Révolution de 1688 et qui a trouvé refuge auprès de Louis XIV, se rend en Irlande accompagné de troupes françaises, espérant rallier les catholiques à sa cause et regagner son trône. Louis XIV a bien volontiers apporté son soutien au roi déchu, car la perspective d'une guerre en Irlande détournerait une partie des armées de Guillaume d'Orange du théâtre de la guerre qui faisait, à ce moment, rage dans les Flandres.

La coalition a également remporté un certain succès. Le 10 août 1689, l'amiral George Rooke transporte des troupes d'Angleterre en Irlande du Nord pour forcer les troupes jacobites⁶⁸ à lever le siège de Derry (nord de l'Irlande). Plus tard, il débarque les forces du maréchal Schomberg⁶⁹ près de Carrickfergus et parvient à garder des communications ouvertes entre l'Angleterre et l'Irlande. Cependant, quand le secrétaire d'état Daniel Finch de Nottingham et l'amiral Edward Russell élaborent les plans de l'année suivante, la puissance des forces navales est toujours en faveur de la France.

Le gros de la flotte anglaise est posté dans la Manche, sous les ordres de Torrington, mais une partie non négligeable de cette flotte sous les ordres du vice-amiral Killigrew, est en Méditerranée, occupée comme l'espère Nottingham à tenter de neutraliser l'escadre française de Toulon. Les alliés ont également une petite escadre sous les ordres du vice-amiral Cloudesley Shovell en mer d'Irlande, mais bien trop petite pour arrêter les Français, s'ils décident de prendre le contrôle de la région. Au lieu de cela, Louis XIV dirige sa marine contre Torrington dans la Manche.

Le mois suivant, la flotte française du comte de Tourville, est rejointe à Brest par l'escadre de Toulon qui est parvenue à se débarrasser de Killigrew au large de Cadix.

Tandis que la flotte française est en attente à Brest, les Anglais rassemblent une armée sur la côte occidentale de l'Angleterre. Le 21 juin, Guillaume d'Orange embarque ses forces à Chester à bord de 280 navires de transports. Le 24 juin, il débarque à Carrickfergus avec 15 000 hommes.

Prélude

Tourville, qui commande maintenant les forces combinées de la flotte du Ponant et de la flotte du Levant, quitte Brest le 23 juin. Le 30 juin, il est au large du Cap Lizard (voir la carte). La flotte anglaise quitte l'île de Wight où, les dix derniers jours, elle a reçu des renforts d'autres navires anglais, et d'une escadre hollandaise commandée par Cornelis Evertsen. Mais comme une grande partie de la marine anglaise a été détournée pour protéger des corsaires français le commerce maritime, la flotte ennemie ne compte finalement que 57 navires de ligne.

⁶⁷ Le nom de Beachy étant lui-même la déformation du toponyme français Beau chef.

⁶⁸ Partisans de Jacques II.

⁶⁹ Maréchal de France passé au service d'Angleterre en raison de son appartenance à la religion protestante.

Le 5 juillet Torrington aperçoit les Français et évalue leurs forces à presque 80 navires de ligne. La reine Marie et son Conseil s'empressent de prendre des mesures pour la défense du pays. Carmarthen recommande le combat, de même que Nottingham et Russell, qui sont persuadés que les Français ne sont pas aussi forts que le pessimiste amiral Torrington l'a rapporté, et que seuls le défaitisme ou la trahison peuvent expliquer ce rapport.

Torrington annonce son intention de faire retraite devant la supériorité de la flotte française, mais l'ordre de combattre lui parvient le 9 juillet alors qu'il est au large du cap Béziers. Il n'a d'autre choix que d'obéir.

Les forces en présence



La carte des événements

Chaque escadre est répartie en divisions, de 3 vaisseaux au minimum. Une armée navale doit donc, en théorie, regrouper au moins 27 vaisseaux de ligne.

Les Français, sous le commandement du vice-amiral Anne Hilarion de Tourville alignent 75 vaisseaux de ligne, 6 frégates et 5 brûlots.

Soit 4 600 canons et 28 000 marins. L'arrière-garde, sous les ordres du vice-amiral d'Estrées, est de 23 vaisseaux; le centre, sous les ordres de Tourville, 25 vaisseaux, et l'avant-garde, de Châteaurenault, 22 vaisseaux. Tourville est sur le Soleil Royal, au milieu du corps de bataille. Ce navire est un trois-ponts, réarmé au début de la guerre avec 104 canons. Mais pour des raisons de stabilité, il n'en porte, pour cette campagne, que 98.

Les Anglais, sous les ordres du vice-amiral Arthur Herbert de Torrington, alignent une soixantaine de vaisseaux dont 22 hollandais. Soit 4 153 canons et 19 000 marins. L'avant-garde est composée des Hollandais, sous les ordres de Cornelis Evertsen, soit 22 vaisseaux de ligne mais seulement 6 de 70 canons ou plus. Le centre, sous le commandement de Herbert, 21 vaisseaux dont 15 de 70 canons ou plus. Enfin, l'arrière-garde, sous les ordres de Ralph Delaval, comprend 13 vaisseaux dont 9 de 70 canons ou plus. Herbert est aussi au milieu de l'escadre du centre, sur le Royal-Sovereign, 100 canons.

Les forces semblent assez équilibrées. Les avant-gardes ont chacune 22 vaisseaux et environ 1 312 à 1 374 canons. Les corps de bataille, 25 vaisseaux contre 21 et 1 568 contre 1 510 canons. La différence la plus marquée est dans les escadres bleues d'arrière-garde. Les Français alignent 23 vaisseaux contre 13 et 1 390 canons contre 912.

Pour avoir une idée de ce que représentent ces armées en ligne de bataille, en admettant que les navires soient espacés d'une encablure chacun, il faut imaginer une ligne déployée sur plus de 10 milles nautiques (19 kilomètres) devant être commandée.

La bataille

Le jour suivant, 10 juillet, les deux flottes avancent en ligne. Les Hollandais se font encercler par l'avant-garde française. Les Anglais ne les soutiennent que mollement.

Pendant plusieurs heures les Hollandais livrent un combat inégal avec un soutien minime du reste de la flotte alliée. Evertsen, qui a perdu beaucoup d'officiers, dont son second, est forcé de se retirer. Deux navires hollandais coulent. Un autre, brisé et démâté, réduit à l'état de ponton, est capturé. Beaucoup d'autres sont gravement endommagés.

À la mi-journée, lors du changement de marée, les Français sont entraînés par les courants, tandis que leurs adversaires, ayant pris la précaution de mouiller leurs ancres, sont hors de portée des canons.

Les Anglo-Hollandais ont perdu 17 vaisseaux. Les Français dont la flotte est quasiment intacte, sont victorieux. Quand la marée s'inverse de nouveau vers 21h00, les ennemis dérapent leurs ancres. Tourville les poursuit mais, au lieu de commander la chasse il a maintenu la ligne de bataille, ramenant la vitesse de la flotte à celle des navires les plus lents. Beaucoup, et en particulier Seignelay, estiment alors que la flotte ennemie aurait pu être détruite si Tourville avait été plus entreprenant.

Torrington parvient à gagner l'embouchure de la Tamise. Dès qu'il est en sûreté dans le fleuve, il commande d'enlever toutes les bouées de navigation, rendant sa poursuite trop dangereuse.



Maquette du vaisseau amiral de Tourville, le Soleil royal

Les conséquences

La défaite du cap Béveziers cause une panique en Angleterre. Tourville a provisoirement pris le contrôle de la Manche.

En Angleterre, dans l'atmosphère de paranoïa qui règne alors, personne n'attribue la défaite aux ordres donnés. Nottingham accuse Torrington de trahison, et personne ne conteste son interprétation. Celui-ci est envoyé à la Tour de Londres en attendant d'être traduit devant le conseil de guerre de Chatham, mais à l'étonnement de Guillaume et de ses ministres — et au

soulagement des marins anglais qui le considéraient comme un sacrifié politique — la cour l'acquitte. Il n'eut cependant plus jamais de commandement, et lorsqu'il tenta de regagner son siège à la Chambre des lords, Guillaume refusa de le voir et l'écarta.

Cette bataille est considérée comme la plus belle victoire de la marine du Ponant sous le règne de Louis XIV.

11 JUILLET

10 et 11 juillet 1809 : Znaïm

Zneim - aujourd'hui Znojmo)- se trouve en République tchèque, à environ 90 km au nord-ouest de Vienne)

Contexte

Battue à Wagram le 7 juillet précédent, l'armée de l'archiduc Charles retraite vers la Moravie. Le général Marmont, à la tête de l'armée de Dalmatie, qui devient pour la circonstance le 11^e corps de l'armée d'Allemagne, se voit au soir du 7 juillet chargé par Napoléon I^{er} de lui couper la route à Znaïm, sur la rivière Thaya.

La bataille

Manœuvres françaises

Il est 11 heures lorsque Marmont arrive devant Znaïm pour constater que son adversaire l'a devancé. Néanmoins, et malgré l'infériorité numérique (environ 47 000 Autrichiens contre 10 000 Français environ), il passe à l'attaque pour tenter de couper la retraite à l'ennemi, comme le veulent les ordres reçus, sans toutefois pouvoir empêcher les Autrichiens de poursuivre leur retraite.

Le lendemain, 11 juillet, alors que la situation de Marmont est délicate, arrive le maréchal Masséna à la tête du 4^e corps et d'une batterie qui oblige les Autrichiens qui défendaient le pont sur la Thaya à se replier. Sur le coup des 10 heures, arrive Napoléon qui ordonne à Marmont d'attaquer sur trois colonnes de façon à faciliter le débouché de Masséna sur la rive gauche. Mais, à 14 heures, ces trois attaques ont échoué. De son côté, Masséna, après avoir refoulé une partie de l'armée autrichienne, a atteint le faubourg de Znaïm, qui est l'enjeu de violents combats. Vers 19 heures, Marmont parvient enfin à se relier à Masséna, mais le centre français n'a pas pu progresser.

Le général Guyot écrit dans son journal : « Znaïm, petite ville de Moravie en pays montueux et vignoble. Les Autrichiens sont dans la ville et sur les hauteurs qui la couvrent en s'étendant sur Brünn ; ils y ont 80 000 hommes restant de leur armée. Hier, le général Marmont avec 15 000 hommes s'est emparé malgré eux de positions très belles. Ce soir toute notre armée se met en ligne sur une belle position ; demain il y aura probablement une bataille. »

Cependant, l'archiduc Charles propose un cessez-le-feu qui sera accepté par Napoléon, jugeant son armée trop affaiblie pour livrer à nouveau bataille.

Conséquences

C'est la fin de la campagne de 1809, mais pas de la Cinquième Coalition. L'armistice qui sera signé le 12 juillet ne fait que suspendre les hostilités jusqu'à la conclusion de la paix. Celle-ci se fera à Vienne le 14 octobre 1809 : le traité de Schönbrunn est évidemment désavantageux pour l'Autriche puisque celle-ci doit céder à la France la Carinthie, la Carniole, la Croatie maritime avec Fiume et l'Istrie avec Trieste. Salzbourg passait à la Bavière. D'autres cessions de territoires concernaient le Grand-Duché de Varsovie et la Russie.

14 JUILLET

14 juillet 1808 Medina de Rioseco (ou Moclín)

Cette victoire prend place dans une guerre, la guerre d'Espagne (1808-1814) qui fut par ailleurs très dure et finalement malheureuse pour la France.

Pour prévenir le débarquement d'un corps expéditionnaire anglais au Portugal (quasi colonie britannique depuis le traité de Methuen de 1703) et face aux dissensions entre le roi d'Espagne Charles IV et son fils Ferdinand, qui affaiblissent l'Espagne (alors alliée de la France) et la mettent hors d'état de résister à une invasion anglaise, la France envoie une armée, commandée par Junot, prendre le contrôle du Portugal en traversant l'Espagne, avec l'accord du gouvernement espagnol. Un coup d'État fomenté par l'infant Ferdinand renverse alors Charles IV et Ferdinand prend le pouvoir sous le nom de Ferdinand VII (mars 1808). Charles IV en appelle à l'arbitrage de Napoléon, qui convoque le père et le fils à Bayonne pour une conférence (avril-mai 1808). Face à la faiblesse du gouvernement espagnol, Napoléon envoie un autre corps d'armée à Madrid en avril 1808, sous les ordres de Murat. L'entrée des Français dans Madrid entraîne un soulèvement (le dit de M. L'ayo) qui marque le début de la guerre d'Espagne.

La rébellion anti-française s'organise et est rapidement en mesure d'affronter l'armée française en bataille rangée. La bataille de Medina de Rioseco prend donc place au début de la guerre. Une armée se constitue en Galice, composée de miliciens et de réguliers espagnols, sous le commandement conjoint des généraux Blake et Cuesta. Au mois de juillet 1808, cette armée fait mouvement pour tenter de rompre les lignes de communications françaises avec Madrid. Les Espagnols furent toutefois interceptés par le maréchal Bessières au nord de Valladolid.

Préparatifs espagnols

Cuesta, qui a déjà rencontré les Français au combat de défaite à Cabezón le mois précédent et a été battu, proposa d'effectuer un coup de main contre Valladolid, ville située à cheval entre les lignes de communication françaises et où il avait anciennement établi son quartier-général avant la déroute de Cabezón. Cuesta rassembla dans ce but quelque 350 cavaliers et plusieurs bataillons d'infanterie, mais pas un seul canon. Les juntes du nord de l'Espagne accueillirent froidement le plan de Cuesta tandis que celle des Asturies, quoique refusant de se laisser entraîner dans ce qu'elle considérait comme une folie, envoya plusieurs bataillons en signe de bonne volonté ; quant à la Galice, elle se montra plus ouverte et chargea le général Blake de coopérer avec Cuesta.

Officier compétent mais malchanceux, Blake jugeait imprudent d'affronter l'armée française en rase campagne et entendait tirer parti des collines et du terrain accidenté du nord de l'Espagne pour contrebalancer la supériorité des troupes françaises. Il était particulièrement inquiet de l'état de délabrement de la cavalerie espagnole qui rendait hasardeux toute expédition dans les plaines de Castille. Blake préconisa donc d'occuper les provinces de Léon et de Galice et de les fortifier en tenant compte de la nature particulière du terrain, mais il se reporta finalement aux ordres de Cuesta.

Les efforts des deux généraux espagnols aboutirent à la formation d'une armée d'environ 25 000 hommes, la plupart démoralisés et mal équipés. En mai 1808, la *Royal Navy* débarqua près de 5 000 ex-prisonniers de guerre espagnols, capturés pour la plupart lors des raids britanniques contre les

colonies hispaniques quelque temps auparavant, avec armes et munitions. Parmi ces hommes se trouvaient les 800 réguliers du bataillon *Colorados*, habillés de rouge (couleur de l'uniforme anglais) en raison du manque d'uniformes espagnols. Cuesta, arguant de son ancienneté, prit le commandement suprême et se mit en marche le 12 juillet malgré les objections de Blake. Le généralissime, en totale méconnaissance des mouvements français faute de cavalerie suffisante, s'attendait à trouver le corps d'armée français, commandé par le maréchal Bessières, près de Valladolid.

Le 14 juillet, l'armée de Cuesta s'établit près de Medina de Rioseco. Tandis que Blake occupait une hauteur en avant de la ville, Cuesta se déploya à environ 1 500 m en arrière avec le gros des troupes. La faible cavalerie espagnole se tenait à proximité de la route entre les deux corps.

Réaction française

Bessières, informé des agissements espagnols par un agent double, fit mouvement en direction de Burgos le 9 juillet afin d'empêcher la jonction de Blake avec Cuesta, procédant au regroupement de ses forces en cours de route. L'arrivée du gros d'une division à Palencia le 10 juillet porta l'effectif de son corps à 14 000 hommes et 40 canons, avec lesquels le maréchal se porta à la rencontre de ses adversaires. Les troupes impériales arrivèrent en vue des positions espagnoles à l'aube du 14 juillet. L'armée française alignait à ce moment trois divisions de qualité inégale : une division de réserve, une division de vétérans venue de France et les unités de la Garde impériale expédiées depuis Madrid.

Déroulement de la bataille

Blake, imprudemment séparé de Cuesta, dut affronter les Français avec ses flancs découverts et une ligne de retraite qui menaçait à tout moment d'être coupée. Bessières décela rapidement la faiblesse du dispositif espagnol et fit mouvement sur le centre de Blake, prenant soin de tenir Cuesta à distance en détachant face à lui la division du général Mouton. L'infanterie française prit la crête d'assaut tandis que vingt pièces d'artillerie positionnées sur le mont Moclin pilonnaient les Espagnols, occasionnant de nombreuses pertes dans leurs rangs. Le général Merle dirigea l'attaque sur l'aile gauche de Blake tandis que Mouton, sur la droite, continuait d'occuper les troupes de Cuesta.

Blake, de son côté, réagit promptement à la menace qui pesait sur son armée. Il étendit sa ligne de bataille pour éviter l'encerclement et riposta à la canonnade adverse avec ses propres batteries. À cet instant, la cavalerie française du général Lasalle chargea dans la brèche maintenue ouverte par Mouton, enfonça le flanc droit de Blake et disloqua sa petite armée qui fut poursuivie jusqu'au sommet de la crête. Les Espagnols échappèrent néanmoins à l'anéantissement grâce au sacrifice d'un bataillon régulier de Navarre, qui stoppa les cavaliers impériaux suffisamment longtemps pour permettre au reste des troupes de Blake de fuir en direction de la rivière Sequillo.

Avant que Bessières puisse contourner Cuesta, le général espagnol, très réticent à suivre la retraite de Blake, forma ses troupes en colonnes et les lança contre les Français, à présent maîtres de la crête. Les tirailleurs de la division Mouton, brutalement chargés par 300 carabiniers et gardes espagnols, furent rejetés dans le ravin alors que l'infanterie de Cuesta s'avancait jusqu'à la crête sous la protection de ses cavaliers. La cavalerie française de la Garde impériale chargea à son tour et culbuta sa faible homologue espagnole qui fut ramenée sur les fantassins placés en soutien. L'armée de Cuesta continua néanmoins sa progression et prit deux canons de l'artillerie de la Garde, menaçant l'ensemble des positions françaises sur la crête.

Pendant ce temps, le général Merle, qui poursuivait sa marche le long de son axe initial, conduisit sa division sur l'aile droite de la deuxième ligne espagnole ; saisissant l'occasion, Bessières ordonna à son subordonné de charger à la baïonnette. Les tirailleurs de Mouton se déployèrent face à la gauche espagnole et, sous la pression, les hommes de Cuesta craquèrent et cédèrent à la panique.

Les bataillons de grenadiers espagnols résistèrent encore un moment contre le centre français avant d'être pris sous un feu croisé et d'être expulsés des hauteurs, contraignant Cuesta à évacuer le champ de bataille. De la même manière que pour Blake, les bataillons réguliers en arrière-garde tinrent les Français à distance tandis que le reste de l'armée fuyait au nord de Medina.

Conséquences

La déroute espagnole fut complète. Les deux généraux, Blake et Cuesta, parvinrent à s'échapper mais **l'armée de Galice cessa d'exister en tant que force combattante.** Les troupes de Blake furent celles qui souffrirent le plus, perdant treize canons et environ 3 000 hommes. De nombreux bataillons de vétérans espagnols furent sévèrement malmenés lors des combats sur la crête ; les *Colorados*, par exemple, furent quasiment anéantis. Au total, les Espagnols perdirent 2 200 morts, blessés ou prisonniers d'après l'historien Charles Esdaile alors qu'une autre source fait état d'environ 2 800 tués, blessés et prisonniers auxquels s'ajoutent 4 980 disparus et 13 canons. De son côté, l'armée française déplaça 400 à 500 tués selon certaines estimations. Ronald Brighouse considère cependant que ces chiffres sont sous-évalués et donne une autre estimation, plus vraisemblable selon lui, d'un millier d'hommes tués ou blessés dans les rangs impériaux.

Craignant d'être poursuivi, Cuesta conduisit son infanterie au nord des Asturies puis regagna Salamanque avec un petit corps de cavalerie, tandis que Blake retourna en Galice. **À la suite de cette victoire, Bessières prit aisément les villes de Léon et de Zamora.** Bessières, informé de la séparation des deux armées espagnoles, n'en profita pas et rappela le général Lasalle, commandant de sa cavalerie, à son quartier-général.

La victoire de Bessières améliora grandement la position stratégique de l'armée française dans le nord de l'Espagne. Enchanté, Napoléon déclara : « si le maréchal Bessières a été capable de battre l'armée de Galice avec si peu de pertes et d'efforts [...], le général Dupont sera capable de renverser n'importe qui il pourrait rencontrer. ».

Malheureusement, quatre jours plus tard, le général Dupont se faisait battre à Bailén par les Espagnols et se soumettait avec 18 000 hommes à une capitulation humiliante. Le commandement français fut pris de panique et ordonna une retraite générale jusqu'à l'Èbre, défaisant l'œuvre durement acquise de Bessières.

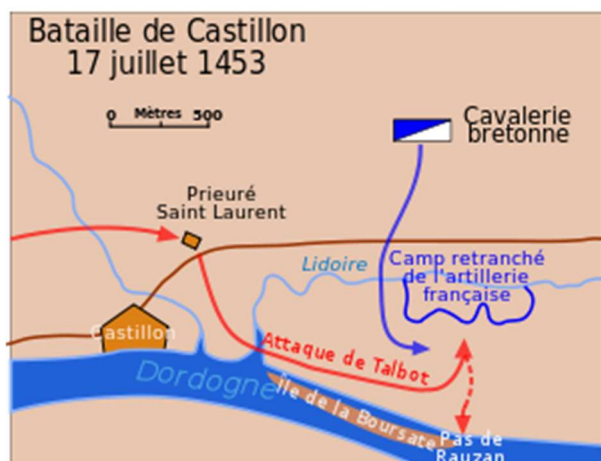
17 JUILLET

17 juillet 1453 : Castillon

Cette victoire, remportée sur l'armée d'Henri VI d'Angleterre par celle de Charles VII met fin à la guerre de Cent Ans. Castillon se situe dans le département de la Gironde, près de Libourne.

Contexte général

À la suite de la reconquête de la Normandie (campagne de 1450), les Français dirigent leurs efforts vers la seule région restée aux mains des Anglais. La Guyenne est presque reconquise. Après la reprise de Bordeaux par les Français en 1451, le roi d'Angleterre Henri VI envoie une armée, commandée par John Talbot, qui reprend la ville un an plus tard, à la grande satisfaction des habitants, dont la prospérité dépend largement du commerce avec l'Angleterre. Talbot est nommé lieutenant général de Guyenne. Le reste de la province se rebelle contre le roi de France. Charles VII envoie à son tour une armée pour reconquérir la Guyenne.



Plan de la bataille

Les préparatifs français

L'armée française est commandée collégialement par les maréchaux de France André de Lohéac et Philippe de Culant, l'amiral Jean de Bueil et d'autres seigneurs. Un corps d'armée descend la vallée de la Dordogne et arrive le 13 juillet devant le château de Castillon, tenu par les Anglais. Il s'apprête à l'assiéger mais veut d'abord attirer les Anglais dans un piège. L'armée comprend 1 800 lances fournies, soit 7 200 combattants de

cavalerie, 800 francs-archers, l'artillerie et des auxiliaires de cavalerie envoyés par le duc de Bretagne.

L'artillerie est sous les ordres de Jean Bureau, trésorier général de France (1441), et de son frère Gaspard, grand-maître de l'artillerie (1444). Jean Bureau choisit un terrain au nord de la Dordogne pour y placer ses canons. Le camp est installé derrière un ancien lit sinueux de la Lidoire, petit affluent de la Dordogne. Le lit sert de fossé et sa rive nord est aménagée en parapet, avec un rempart continu en troncs d'arbres. Le camp retranché, qui fait 600 mètres de long, est gardé au nord, à environ 1 km et 1/2, par les 1 000 hommes de la cavalerie bretonne, dissimulés sur la colline d'Horable, commandés par les sires de Montauban et d'Hunaudaye. La plaine de Colle, sur l'actuelle commune de Lamothe-Montravel, entre le camp retranché et la Dordogne, est un terrain plat idéal pour les tirs de l'artillerie française. Jean Bureau dispose d'un parc considérable, d'au moins 300 canons, servis par 700 manœuvriers. Cette grosse et menue artillerie du roi, mobile, montée sur chariots, avec des bouches à feu tirant des boulets de fonte de différents calibres forme une véritable artillerie de campagne, ce qui constitue une innovation militaire de première importance. A cette époque où l'artillerie était généralement utilisée pour les sièges, Jean Bureau dispose ses canons en direction de la plaine au sud et prépare ses positions de tir.

Les préparatifs anglais

Talbot sait que ses forces sont plus faibles que celles de son adversaire. Les Français arrivent en Guyenne par trois colonnes. Il doit dès lors tenter d'attaquer en premier, en détruisant séparément les trois corps, avant leur regroupement. Il subit aussi les pressions des vigneron qui craignent de

longs combats sur leurs terres et redoutent que les affrontements se poursuivent jusqu'aux vendanges. Bien qu'il soit prudent et très expérimenté, Talbot, informé de l'arrivée des Français à Castillon, décide de passer à l'attaque.

Il part de Bordeaux le 16 juillet au matin, avec une force anglaise de 800 à 1 000 combattants à cheval et 4 000 à 5 000 hommes à pied, ainsi que des renforts de 3 000 à 4 000 Gascons, et avance à marche forcée sur Castillon. À l'aube du 17, son avant-garde surprend et disperse un détachement de francs-archers français commandés par Jacques de Chabannes et Joachim Rouault, qui sont en avant-poste dans l'abbaye de Saint-Laurent, au nord de Castillon, en bordure de la route de Bordeaux. 100 à 120 Français sont tués et les autres s'enfuient vers le camp retranché. Les Français qui assiègent le château de Castillon se replient aussi dans le camp. Des habitants signalent aux Anglais des mouvements de cavalerie sortant du camp à l'est. Ces diverses observations font penser à Talbot que son adversaire prépare son repli et que c'est le bon moment de l'attaquer, sans grand risque.

Les assauts anglais

Talbot pénètre dans la plaine de la Colle, au sud des forces françaises. Les limites sinueuses du camp retranché et ses parapets ne lui permettent pas d'apprécier aussitôt la composition et l'importance des forces françaises. Talbot ne dispose que de peu d'artillerie, qui n'est d'ailleurs pas encore arrivée, et doit livrer initialement un combat d'infanterie. Il donne l'assaut dès qu'il est arrivé devant le centre du camp français. L'attaque est contenue par les Français. Talbot lance de nouveaux assauts qui sont chaque fois repoussés au corps à corps.

L'artillerie de campagne française

Entre temps, Jean Bureau a pu ajuster ses positions en fonction de celles de l'ennemi. Il lance les tirs en enfilades de toutes ses bouches à feu, presque à bout portant. La canonnade a un effet dévastateur sur les Anglais qui tombent en nombre. Les autres, sous l'effet de la surprise, commencent à reculer. Talbot fait mettre pied à terre aux cavaliers mais reste en selle, car, âgé pour l'époque (69 ans), il a du mal à monter et à descendre de cheval. Un boulet de couleuvrine tue son cheval et lui brise une jambe. Il est sans arme ni armure et ne porte aucun insigne de sa qualité. Non reconnu lors de l'attaque des Français, il est tué par un archer. Ainsi finit ce chef anglais fameux et redouté, qui passait depuis longtemps pour l'un des fléaux les plus formidables et un des plus jurés ennemis de la France.

La charge de la cavalerie

Malgré leur situation devenue très difficile, les Anglais lancent de nouveaux assauts, qui sont toujours repoussés. De leur position arrière sur la colline d'Horable, les cavaliers bretons entendent la canonnade et sont prêts à intervenir. Lorsqu'ils en sont requis par les chefs du camp retranché, ils longent ce dernier, sans qu'on sache exactement si c'est par l'est ou par l'ouest, débouchent sur le champ de bataille et chargent les Anglais, qui sont défaits et prennent la fuite, toutes leurs bannières abattues et renversées. À l'arrivée de la cavalerie, les Français abaissent les portes de leur camp, en sortent à pied et à cheval et attaquent. Ce qui reste de l'armée anglaise est débordé de toutes parts, ne peut se replier en ordre et est disloqué. Des rescapés fuient vers la Dordogne qu'ils traversent au gué du Pas de Rauzan. Ils sont poursuivis sur l'autre rive par les cavaliers bretons et beaucoup sont exterminés ou faits prisonniers. Un grand nombre d'Anglais et de Gascons, près de 5 000, peuvent cependant se réfugier dans le château de Castillon, dont sans doute les derniers éléments arrivés de l'armée de Talbot.

Les suites de la bataille

Chez les Français, la bataille a fait une centaine de tués et de blessés. Les Anglais ont perdu 30 chevaliers et 4 000 hommes, dont 500 à 600 morts (2 000 et plus selon la Chronique du temps de Charles VII conservée à la Bibliothèque Sainte-Geneviève de Paris), les autres étant blessés ou faits

prisonniers pendant la bataille. Parmi les morts se trouvent Talbot, deux de ses fils et le baron de L'Isle qui avait débarqué en Guyenne à la tête de 2 000 hommes de renfort.

Le lendemain de la bataille, les Français reprennent le siège de Castillon, leur artillerie pointée sur les remparts. La ville se rend le surlendemain 19 juillet et les rescapés anglais sont faits prisonniers. Le roi d'Angleterre n'a plus de troupes de campagne en Guyenne. Les autres places-fortes anglaises tombent bientôt. Il ne reste plus que Bordeaux. Le siège est mis et, le 14 octobre, la ville, affamée, préfère se soumettre.

Avec la bataille décisive de Castillon, la Guyenne redevient entièrement française, et le restera. La Guerre de Cent Ans est terminée. Les Anglais, boutés hors de France, ne conservent plus que la place forte de Calais, qu'ils perdront 99 ans plus tard (1552).

21 JUILLET

21 juillet 1242 : Taillebourg

Une révolte féodale

Le départ de ce dernier épisode de la « première guerre de Cent Ans » entre le roi de France et le roi d'Angleterre se trouve dans la révolte d'un baron poitevin, Hugues de Lusignan, comte de la Marche.

Le comté de Poitou a une longue tradition d'autonomie au sein de l'Aquitaine, loin des capitales du royaume de France ou d'Angleterre, auquel il a été rattaché lors du mariage d'Aliénor d'Aquitaine avec Henri II Plantagenêt. Le Poitou tombe en commise le 28 avril 1202 sur jugement de Philippe Auguste à l'encontre de Jean sans Terre, et est rattaché à la couronne de France peu après. Pour ménager la défiance des seigneurs poitevins à l'égard d'un suzerain récent, et pour constituer un domaine à son fils cadet, Louis VIII donne le Poitou en apanage à son fils cadet, Alphonse. Celui-ci n'a que 6 ans à la mort de son père, en 1226, et est donc comme son frère aîné Louis IX, placé sous la tutelle de sa mère Blanche de Castille.

Il est adoubé à l'âge de 18 ans, par son frère, et prend possession de son fief en 1240. Il reçoit à cette occasion l'hommage lige des seigneurs de la province, dont l'un des plus puissants, Hugues de Lusignan. Celui-ci, outre son fief familial, possède plusieurs places en Poitou, dont le château de Montreuil, et surtout, au sud, le comté de la Marche.

Tout comme de nombreux seigneurs poitevins, Hugues de Lusignan n'accepte pas de perdre l'autonomie qu'il avait auparavant, et la noblesse poitevine se ligue contre son suzerain trop puissant. Le point de départ de l'affrontement se situe à Noël 1241, lorsque, sans doute à l'instigation de son épouse Isabelle d'Angoulême, mère d'Henri III d'Angleterre et ancienne fiancée de son père Hugues IX, de Lusignan insulte le comte Alphonse de Poitiers dans son palais.

La reprise en main capétienne

Le 5 janvier 1242, Alphonse convoque la noblesse poitevine à Chinon pour la Pâques. Des seigneurs fidèles, d'autres moins fidèles mais ennemis des Lusignan, répondent à l'appel : ainsi Geoffroi IV de Rançon, seigneur de Gençay. Bien que sa mère Blanche ait déjà fait face avec succès à des révoltes féodales et gouverne le royaume depuis 1226 avec le titre de baillistre, Louis IX décide de porter secours à son frère et dirige la campagne. Il arrive à Chinon le 28 avril et, à Poitiers le 4 mai, avec une armée de 30 000 hommes, chevaliers et fantassins, et des engins de siège. Le 9 mai ils réussissent à s'emparer du château de Montreuil-Bonin, la place forte des Lusignan. Après avoir pris la tour de Béruges, Moncontour, Vouvant et Fontenay-le-Comte ils se dirigent vers Saintes. Le roi d'Angleterre, Henri III, a en effet débarqué à Royan à la mi-mai, avant de rejoindre à Pons son parent Hugues de Lusignan et Raymond VII de Toulouse, qui cherche des compensations au traité de 1229 qui lui a ôté la plus grande part de ses terres. Il est également accompagné de son frère Richard, prince de Cornouailles et prétendant au titre de comte de Poitiers en titre depuis 1225.

Déroulement

Le roi de France est hébergé au château de Taillebourg, qui surplombe le premier pont sur la Charente depuis son embouchure et commande un passage stratégique entre Saint-Jean-d'Angély et le Poitou au nord, et Saintes (qui appartenait alors aux Lusignan) et l'Aquitaine au Sud.

Le 19 juillet, les deux armées se font face de chaque côté du pont, sans qu'un véritable combat ait lieu. Louis, sur la rive droite du fleuve, occupe le château et la ville de Taillebourg, que lui a livrés le sire de Rançon, qui y commande. Ses adversaires se sont établis dans une prairie qui s'étend sur la rive gauche. Le 21 juillet, la bataille s'engage par une attaque des Français ; ils veulent s'emparer du pont de Taillebourg et de la chaussée de Saint-James, qui partage la prairie. Le comte de Poitiers dirige ce premier mouvement : il passe le pont sans obstacle, mais, à la chaussée il est repoussé par les arbalétriers anglais. Les soldats dispersés reculent en désordre, plusieurs sont jetés dans la rivière et, déjà, l'armée du roi de France hésite, quand Louis, accourant l'épée nue, suivi seulement de huit chevaliers, rallie son avant-garde et s'élance sur le pont au plus fort de la mêlée.

Sans considérer le péril, il frappe et renverse tout archer anglais qui se présente à ses coups. Il a ainsi franchi le pont et s'en est rendu maître ; mais ce premier succès faillit lui devenir funeste : son ardeur l'a emporté ; pendant un instant il reste presque seul au milieu des ennemis. De tous côtés on l'entoure et, « *pour un homme qu'il avoit quand il fut passé, dit Joinville, les Anglois en avoient bien cent.* » Heureusement, les barons ont vu la situation du roi ; son danger les anime : les uns accourent sur ses pas, en même temps que d'autres traversent la Charente dans des barques ; et les Anglais, qui déjà pensaient triompher, sont obligés de céder à l'impétuosité de cette nouvelle attaque. Ils s'ébranlent, reculent, tandis que Louis IX les pousse avec plus d'ardeur.

Enfin ils cèdent, s'enfuient dans un désordre complet et, à midi, la bannière royale flotte sur le camp du comte de la Marche et de ses alliés. Hugues de Lusignan et Henri III eussent été faits prisonniers vraisemblablement, si Richard, comte de Cornouailles, en qui le roi de France honorait un des héros de la dernière croisade, n'eût intercédé pour son frère. Tandis que celui-ci attendait avec anxiété, Richard, déposant son armure et couvert d'une simple robe de pèlerin, se rendit avec confiance au camp de Louis IX et demanda une suspension d'armes de vingt-quatre heures que le roi lui accorda.⁷⁰

Après cet engagement qui leur permet de contrôler un pont stratégique, les Franco-Poitevins exploitent leur avantage. Le 23 juillet, a lieu la bataille qui est réellement décisive sous les murs de Saintes (voir 23 juillet). Les Anglo-Poitevins sont à nouveau battus, de façon définitive.

⁷⁰ Source : La France pittoresque.com

21 juillet 1798 : Les Pyramides

La bataille dite des Pyramides se déroule à quelques kilomètres à l'ouest du Caire, entre l'Armée française d'Orient commandée par Bonaparte et les forces mamelouks commandées par Mourad Bey, lors de la campagne d'Égypte.

Dans un souci de propagande, Bonaparte décide d'appeler cette victoire « bataille des pyramides », nom plus glorieux que « bataille du Caire » ou « bataille d'Embabech » (où se trouvait l'emplacement du camp de Mourad Bey et où eurent lieu effectivement les combats), donnant ainsi à croire qu'elle s'était déroulée au pied même des célèbres monuments. C'est d'ailleurs ainsi que l'imaginaire collectif la représente souvent, notamment dans des tableaux. En réalité, les pyramides devaient tout au plus être seulement visibles au loin.

Préambule

Le 2 juillet 1798, Bonaparte arrive à Alexandrie puis marche sur Le Caire, en passant par le désert. Le 13 juillet, Un premier combat à Chebreiss se solde par une rapide défaite des mamelouks qui perdent 300 cavaliers. Ceux-ci se retirent alors vers Le Caire.

On informe Bonaparte que Mourad Bey l'y attend avec toutes ses forces réunies. Les Mamelouks ont en effet décidé de livrer une bataille décisive sous les murs de leur capitale. Leur armée, rassemblée sur la rive gauche du Nil autour du village d'Embabech près du plateau de Gizeh, est adossée au fleuve, couvrant ainsi Le Caire situé sur la rive droite. Mourad Bey est à la tête de plus de 10 000 cavaliers mamelouks, qui sont répandus dans la plaine qui s'étend entre le fleuve et les pyramides. Ils sont accompagnés de cavaliers arabes, de janissaires turcs et de 30 000 fellahs disposés dans le village, où de rapides travaux de fortification ont été réalisés. Cinquante pièces d'artilleries sont placées dans un camp retranché à Embabech.

L'approche

L'armée française, qui a commencé sa marche de nuit, arrive au lever du jour face à l'ennemi. C'est alors que l'on prête à Bonaparte cette courte harangue : « *Soldats ! Vous êtes venus dans ces contrées pour les arracher à la barbarie, porter la civilisation dans l'Orient, et soustraire cette belle partie du monde au joug de l'Angleterre. Nous allons combattre. Songez que du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent !* ». Comme à Chebreiss, l'armée française est composée de cinq divisions, soit 10 à 12 000 hommes : Desaix et Regnier commandent la droite, formée de deux divisions, Menou et Bon la gauche, également composée de deux divisions. Bonaparte est au centre avec la division Kléber commandée par Dugua en l'absence de ce général blessé à Alexandrie.

Bonaparte montre son génie militaire, et crée à la bataille des pyramides une innovation spectaculaire : le carré d'infanterie.

Bonaparte fait mettre l'armée en carrés de 2 000 hommes décrits ainsi par Thiers.

« *Chaque division formait un carré; chaque carré était sur six rangs. Derrière étaient les compagnies de grenadiers en peloton, prêtes à renforcer les points d'attaque. L'artillerie était aux angles ; les bagages et les généraux au centre. Ces carrés étaient mouvants. Quand ils étaient en marche, deux côtés marchaient sur le flanc. Quand ils étaient chargés, ils devaient s'arrêter pour faire front sur toutes les faces.*

Puis, quand ils voulaient enlever une position, les premiers rangs devaient se détacher pour former des colonnes d'attaque, et les autres devaient rester en arrière formant toujours le carré, mais sur trois hommes de profondeur seulement, et prêts à recueillir les colonnes d'attaque. »

La bataille

Bonaparte, en examinant l'ennemi remarque que les pièces qui garantissent le camp d'Embabech n'étaient pas montées sur des affûts de campagne. Les fantassins turcs n'oseront donc pas s'en

éloigner.

Il ordonne à Desaix de prolonger sa droite pour se mettre hors de portée de l'artillerie, et d'attaquer ensuite les Mamelouks, tandis que Bon, de son côté, attaquera de front les retranchements d'Embabech. Rapidement, Mourad Bey perd la majorité de ses soldats. Une partie tente de rejoindre la base arrière mais est prise en tenaille par les différents carrés français (Reynier, Dugua et Bonaparte). Seuls un peu moins de 3 000 Mamelouks parviennent à échapper aux Français et arrivent à leur camp d'Embabech. À cet instant, toute la partie gauche de l'armée française se rue sur Embabech.

Mourad s'aperçoit du mouvement des Français et en devine l'intention. Il donne alors l'ordre à sa cavalerie de charger les colonnes françaises pendant leur marche. Le choc est si rapide et brutal sur les colonnes françaises, qui se forment en carrés, que ceux-ci en sont un moment ébranlés. Les charges des Mamelouks se multiplient en vain face au déluge de feu qui s'abat sur les cavaliers.

La discipline des carrés français semble l'emporter sur leurs efforts désordonnés. De nombreux Mamelouks trouvent la mort devant eux, où viennent se briser tous leurs efforts. Bonaparte saisit alors ce moment décisif pour faire attaquer Embabech.

Les généraux Bon et Menou enlèvent à la baïonnette le village et ses retranchements, tuant de nombreux Mamelouks qui s'y sont retranchés.

Les Français prennent 50 pièces d'artillerie, 400 chameaux, des richesses de toutes sortes et des vivres. Bonaparte n'aura perdu qu'une trentaine d'hommes alors que 20 000 Mamelouks égyptiens seront tués ou blessés.

La division turque et les Fellahs sont alors resserrés entre les carrés français et le fleuve. Ils sont entièrement dispersés ou détruits. Mourad Bey, séparé de ses troupes, se retire vers Gizeh avec 2 500 cavaliers, seul reste de son armée, la majeure partie des troupes turques et des Fellahs se sont sauvés à la nage en traversant le Nil. La division de Desaix continue la poursuite au-delà des pyramides.

Conséquences



Cette bataille ouvre la route du Caire à Bonaparte qui y entre le 24 juillet. Immédiatement il lance des travaux dans la ville et s'emploie à faire de cette victoire le point de départ de recherches archéologiques et scientifiques. Il crée alors l'Institut français du Caire.

Les Anglais anéantissent la flotte française dans la rade d'Aboukir, rendant toute retraite impossible. La seule solution pour

Bonaparte est de continuer sur sa lancée. Il pousse ses troupes vers la Palestine dans les 6 premiers mois de 1799. Mais la situation de l'armée d'Égypte est sans issue. Bonaparte rentre en France en trompant la vigilance des croisières anglaises afin de préparer son avenir politique et d'éviter une déroute égyptienne qui porterait son nom. Il confie alors le commandement de l'armée française d'Égypte à Kléber.

La défaite des Mamelouks eut un impact important sur la formation de l'Égypte moderne, le peuple égyptien se rendant enfin compte que ces mamelouks, militaires étrangers qui l'opprimaient depuis des siècles, n'étaient pas invincibles. Les mamelouks ne retrouvèrent jamais leur place politique d'avant la campagne d'Égypte, même après l'échec de l'armée française devant la coalition turco-britannique.

23 JUILLET

23 juillet 1242 : Saintes

Après avoir battu les Anglo-Poitevins à Taillebourg (voir 21 juillet), le roi Louis IX reconduisit Hugues de Lusignan, comte de la Marche, jusqu'à l'extrémité de la chaussée Saint-James que le matin même il avait enlevée à ses ennemis. Dès que Richard de Cornouaille eut rejoint son frère et le comte de la Marche, tous trois au galop de leurs chevaux regagnèrent Saintes. Le délai qu'il avait accordé s'étant écoulé sans qu'il eût reçu de propositions de paix, Louis IX s'avança avec son armée sous les murs de Saintes et il y remporta une victoire, sinon plus brillante, du moins plus décisive encore que celle de Taillebourg. Louis s'y exposa à tous les dangers, comme il l'avait fait au pont de la Charente ; son courage s'y montra avec autant d'éclat et entraîna le succès de la bataille.

En trois jours le roi de France avait donc remporté deux victoires et forcé à la retraite ces adversaires qui s'étaient promis avec tant de haine de réduire la puissance du *fils de l'Espagnole*. Quelque juste que pût être son ressentiment, Louis IX usa de ses droits de vainqueur avec cette modération à la fois sainte et habile qu'il sut toujours conserver aux plus heureux instants de sa fortune et qui s'alliait si admirablement à la constance d'âme, à la fermeté qu'on le vit opposer plus tard aux revers.

Le soir même de la bataille de Saintes, le fils aîné du comte de la Marche était venu solliciter pour son père la clémence du roi et lui présenter la soumission de Hugues de Lusignan ; Louis l'accepta et entra dans Saintes, dont les échevins, les bourgeois et le clergé lui apportèrent les clefs, en souverain pacifique plutôt qu'en conquérant, ordonnant le respect des biens et des personnes, et disant aux chevaliers qui lui amenaient des prisonniers : « Ah, que moins vous priserois, beau sire, si l'aviez tué et féri à outrance ! » Cependant, à la nouvelle de l'accommodement du roi et du comte de la Marche, Henri III avait fui précipitamment à Blaye, puis à Bordeaux ; de là il proposa une trêve de cinq ans, et Louis consentit à traiter : « pensant en soi-même que nul méchant cœur n'acquiescât oncques salut. »

L'heureuse expédition de Louis IX affaiblit du même coup la domination anglaise en France et l'orgueil des grands vassaux du midi : la plupart des barons établis dans le Poitou, l'Angoumois, le Maine et la Saintonge furent obligés d'opter entre les deux souverainetés et de se prononcer pour Henri III ou de rendre hommage au roi de France. Toutefois Louis leur laissa la liberté de choisir entre lui et leur suzerain Henri, déclarant qu'aux termes de l'Evangile on ne pouvait servir deux maîtres à la fois. La tentative du comte de la Marche, derrière qui se cachaient des seigneurs du Midi, fut la seule qui, depuis la majorité du fils de Blanche de Castille, troubla son règne. La défaite d'Hugues de Lusignan assura définitivement sur le Midi la supériorité de la royauté capétienne, dont l'influence s'étendit encore par le mariage de Charles d'Anjou, frère du roi, avec la comtesse Béatrix, la riche héritière de Provence.

Bilan des batailles de Taillebourg et de Saintes

Le roi d'Angleterre signe une trêve de cinq ans à Pons le 1er août 1242. Une paix plus durable est conclue à Paris le 4 décembre 1259 (traité de Paris).

Le roi de France restitue à son vassal infidèle les terres dont il n'est pas sûr que la conquête ait été parfaitement légitime : Quercy, Limousin et Saintonge, pensant que ce noble geste lui assurerait à la fois la paix avec l'Angleterre, dont il estime le roi, et garde la possession du Poitou, du Maine, de l'Anjou et de la Normandie.

Le règlement de la révolte féodale est moins avantageux et plus rapide pour Hugues de Lusignan : un tiers de ses châteaux poitevins est confisqué, réarmé et vendu par Alphonse de Poitiers ; il perd aussi la pension qu'il percevait du trésor royal. Sa petite fille Isabelle de Lusignan, à peine pubère, épouse en 1250 le fils de son ennemi Geoffroi de Rançon, seigneur de Gençay, qui fait reconstruire son château avec la dot.

Quant à Raymond VII, la paix de Lorris, signée en janvier 1243, renouvelle les conditions qui lui avaient été faites auparavant⁷¹.

⁷¹ Source : Site France-pittoresque.com

24 JUILLET

24 juillet 1712 : Denain

Denain est un tournant décisif de la guerre de Succession d'Espagne, pendant laquelle le petit-fils de Louis XIV, Philippe V d'Espagne, et l'empereur Charles VI se disputent le trône d'Espagne, et une des batailles importantes de l'Histoire de France. Elle se solde par une victoire des armées françaises commandées par le maréchal de Villars sur les Austro-Hollandais du Prince Eugène. Elle permet à la France, après plusieurs défaites, de négocier une paix favorable.

Contexte :

La guerre de Succession d'Espagne fait rage depuis 1701, la France est dans une période noire sur les plans financier et militaire. Après les victoires du maréchal de Villars à Friedlingen en 1702 (voir 14 octobre) et à Höchstädt en 1703 (voir 20 septembre), trois défaites (la deuxième bataille d'Höchstädt, 1704, Ramillies, 1706, et Audenarde, 1708) ont ramené la guerre sur les frontières, tandis que les affaires d'Espagne prennent un tour alarmant. Les ennemis ont à leur tête le prince Eugène de Savoie et le duc de Marlborough. De plus, Villars, qui doit se rendre dans les Cévennes pour étouffer la révolte des Camisards, est remplacé par Tallard.

À cela s'ajoute une crise économique (l'hiver 1709, le « Grand hiver », est l'un des plus rigoureux de ce début de siècle) entraînant famine et surmortalité. Les caisses de l'État sont presque vides.

Le commandement de l'armée du Nord est rendu au maréchal de Villars. Celui-ci ne perd pas de temps et œuvre à sa réorganisation. Les coalisés, pressés d'en découdre, reprennent l'offensive et le 11 septembre 1709, c'est la bataille de Malplaquet. L'armée française bloque l'avance ennemie et se retire en bon ordre après avoir infligé aux ennemis au moins le triple de ses pertes, sauvant la France d'une invasion. En 1710, la situation se stabilise, la politique britannique semble s'infléchir : sous la pression des pacifistes, Marlborough est destitué. Dans le même temps, Vendôme redresse de façon inespérée la situation en Espagne, par ses victoires de Brihuega (voir 8 décembre) et de Villaviciosa (voir 10 décembre).

La campagne de 1712

Louis XIV confie sa dernière armée au duc de Villars. Le souverain de 73 ans, accablé par les deuils et les revers militaires, fait à Marly, le 16 avril 1712, des adieux émouvants à son maréchal.

En mai 1712, dans un contexte calme mais fragile, Villars décide de reprendre l'offensive, pour chasser les ennemis des places frontières qu'ils occupent. Les alliés anglo-bataves sont installés le long de la Scarpe entre Douai et Marchiennes, où est situé le dépôt de ravitaillement. Ils occupent Denain, place forte située sur l'Escaut, dans le Hainaut français, entre Douai et Valenciennes, à partir de laquelle ils menacent Landrecies. Leurs troupes sont fortes de 130.000 hommes.

Villars veut surveiller toute offensive ennemie éventuelle sur les places de Condé-sur-l'Escaut, Valenciennes et Le Quesnoy. Le prince Eugène, qui commande les forces ennemies, a prévu une attaque le 31 juillet. Il en a prévenu le Grand Pensionnaire de Hollande Heinsius. Villars l'apprend de source diplomatique.

Les coalisés font le siège du Quesnoy, entre l'Escaut à l'ouest et la Sambre à l'est. La place forte se rend le 3 juillet sans résistance excessive («*bonteusement*» au dire du maréchal). Le clocher d'Avesnes-

le-Sec est incendié le 17 juillet 1712. Le prince Eugène renforce la place de Denain par une ceinture de fortifications.

Devant l'impatience de Versailles, Villars doit tenter quelque chose pour reprendre l'initiative. Le 18 juillet, désireux de hâter la bataille, Villars fait battre la générale et déploie son armée sur la rive gauche (ouest) de l'Escaut. Mais le prince Eugène préfère consolider ses positions en faisant le siège de la dernière place forte à lui résister, Landrecies, sur la Sambre.

Par un plan audacieux et qu'il ne dévoile qu'au fur et à mesure à son état-major, le maréchal fait traverser la Sambre à son armée, de nuit, en faisant mine de se diriger vers Landrecies. Les 21 et 22 juillet, le prince Eugène rejoint sans attendre la place forte avec ses troupes d'infanterie. Mais Villars laisse Landrecies sur sa droite, traverse très vite l'Escaut et attaque par le côté nord le camp retranché de Denain, défendu par seulement 17 bataillons, soit 14.000 hommes. Le maréchal de Montesquiou (72 ans) mène l'opération avec 40 bataillons (plus de 30.000 hommes).

Les forces en présence

Forces françaises : 100 000 h. sous les ordres du maréchal de Villars.

Forces anglo-bataves : 120 000 h. sous les ordres du prince Eugène et du général hollandais Arnold van Keppel



Le maréchal de Villars (H. Rigaud).

Le 23 juillet, les troupes françaises sont au sud du Cateau, à Mazinghien. Après un examen minutieux du dispositif ennemi, Villars décide dans le plus grand secret de porter son attaque sur Denain, grâce aux conseils d'un magistrat, Lefebvre d'Orval, conseiller au Parlement de Flandres qui connaît bien la région, et à la tactique de son second, Pierre de Montesquiou d'Artagnan. Des cavaliers sont envoyés tout le long de la Selle, pour prendre possession des ponts. Ainsi, un détachement arrive à Haspres et prend position dans la soirée du cours du moulin, bloquant ainsi le franchissement de la rivière. Dans la nuit, les troupes se mettent en marche, elles prennent la direction de Landrecies où se trouve le prince Eugène. Cette manœuvre de diversion a pour but d'obliger les alliés à se renforcer sur ce point et ainsi alléger

leur aile droite à Denain. L'ennemi mord à l'appât.

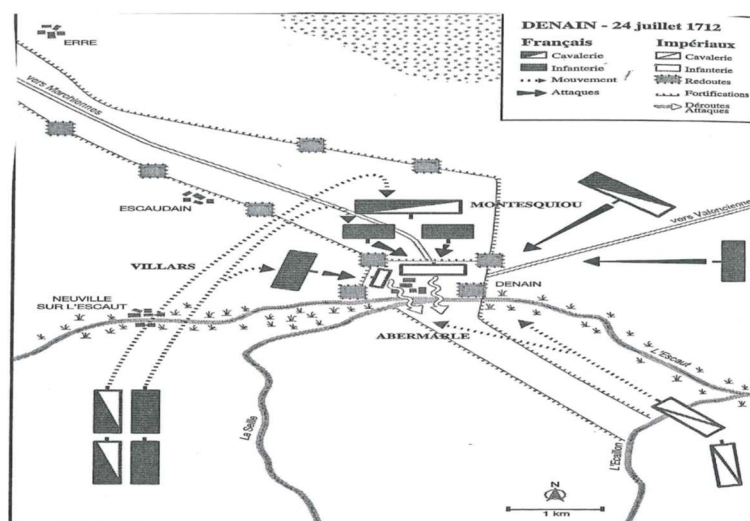
À l'aube du 24, Villars fait pivoter le long de la Selle son armée et la dirige en 3 colonnes vers Denain. À cinq heures du matin, Villars et ses principaux lieutenants établissent leur plan d'attaque à Avesnes-le-Sec ; ils choisissent le moulin comme point d'observation de la plaine environnante. À 7 h., les fantassins français sont à Neuville-sur-Escaut. Aussitôt, l'ordre de franchir les ponts enjambant l'Escaut est donné. À 8 h, les alliés sont étonnés de la présence française dans le secteur. Albermarle fait prévenir Eugène. Celui-ci ne s'inquiète pas de la situation. À 13 h, l'assaut de la palissade de Denain est donné. Les sapeurs, haches en main, entraînent l'infanterie qui se rue sur l'ennemi baïonnette au canon.

L'armée française, disposée sur quatre lignes, avance sur les retranchements, cependant qu'arrive en toute hâte l'armée du prince Eugène. Sous les salves ennemies, le maréchal accompagné de ses dragons descend dans les fossés et charge à la baïonnette. Surpris et décontenancés, les Austro-

Hollandais refluant en désordre. Ils laissent 2000 morts sur le terrain et 7500 prisonniers (dont 4500 à Marchiennes). Les Français déplorent 500 tués et 1000 blessés.

Les ennemis, pris de panique, s'enfuient et encombrent le pont du moulin, qui s'écroule sous leur poids, entraînant ainsi la noyade de centaines de fantassins. Eugène, parti trop tard, tente de franchir l'Escaut à Prouvy pour secourir Albermarle. Sous le commandement de prince de Tingry, des régiments français venus en renfort parviennent à repousser pendant plusieurs heures les assauts des Autrichiens ; enfin, la journée déclinant, les Français font sauter le pont pour empêcher qu'il tombe aux mains de l'ennemi. Sur son flanc gauche, Eugène est bloqué par l'Escaut et ne peut contre-attaquer pour reprendre Denain, qui reste donc aux mains des Français.

Villars organise la poursuite de l'adversaire, s'empare le 30 juillet à Marchiennes d'une dernière poche de résistance et déploie son armée le long de l'Escaut. Les coalisés doivent évacuer le Hainaut et aussi la Flandre.



Plan de la bataille de Denain

Conséquences

Faisant suite aux victoires remportées en Espagne par le duc de Vendôme, cette victoire est une étape décisive dans le règlement de la guerre de Succession d'Espagne.

25 JUILLET

25 juillet 1799 : Aboukir

Campagne précédant la bataille et enjeux

La bataille intervient durant l'expédition française en Egypte, un an après celle des Pyramides. L'Empire ottoman, poussé par la Grande-Bretagne, a déclaré la guerre à la France. Deux armées doivent attaquer l'Égypte : l'une transportée par la flotte britannique, l'autre concentrée dans le nord de la Syrie actuelle.

Bonaparte a choisi de prendre, comme à son habitude, l'initiative : en février 1799, il s'est emparé de Gaza, d'El-Arich et de Jaffa (actuelle Tel-Aviv), mais il a échoué devant la ville de Saint-Jean-d'Acre (actuelle Akko), après deux mois de siège éreintants. Cette ville était défendue par son gouverneur Djezzar Pacha et son ancien condisciple de l'École militaire de Paris, Antoine de Phélippeaux, un excellent artilleur passé au service des coalisés. De plus, la ville étant continuellement ravitaillée en hommes, nourriture, eau et matériel par la marine britannique et l'armée française étant décimée par la peste noire, Bonaparte mit fin à l'opération.

Le 14 juillet 1799, à Aboukir (à l'ouest d'Alexandrie), une flotte britannique de 60 vaisseaux met à terre 16 000 soldats ottomans, sous le commandement de Mustafa Pacha, un vétéran de la précédente guerre russo-turque. Ceux-ci prennent d'assaut les fortifications du port et mettent 300 Français, sous les ordres du chef de bataillon Godart, hors de combat. La presque île change de camp et les étendards turcs flottent sur les bastions de la ville.

Les forces

Bonaparte rassemble le plus de troupes possibles. Sans attendre Kléber, il marche sur Aboukir avec les divisions de Lannes et de Desaix, et la cavalerie de Murat, soit 10 000 hommes et 1 000 cavaliers. Les Turcs rassemblent 18 000 hommes, dont 8 000 (des janissaires) sont en état de combattre.

La bataille

Le 25, les Turcs se mettent sur la défensive et s'appuient sur une solide redoute, entre leurs lignes et la mer. Les Britanniques, trop loin des côtes à cause des hauts fonds, ne peuvent utiliser leur artillerie contre les Français. Bonaparte place son artillerie sur les hauteurs mais la première attaque qu'il lance est un échec : Desaix piétine, Murat n'ose pas charger, vu la mitraille qui s'abat au-dessus de sa tête.

Puis survient un événement macabre, mais qui provoque un véritable déclic dans l'armée d'Égypte : le pacha sort du fort avec ses hommes et coupe les têtes des soldats français morts, au vu des troupes françaises. Une rage s'empare des Français, qui sans ordres, se ruent sur les rangs ennemis. Murat, avec sa cavalerie, opère un mouvement tournant puis parachève la manœuvre en chargeant si rapidement qu'il traverse toutes les lignes adverses et débouche derrière la ville, coupant la retraite à Mustapha Pacha qu'il capture en combat singulier : le pacha le blesse par balle et Murat lui coupe trois doigts avec son sabre.

Pendant ce temps, le reste de l'armée turque se jette à la mer et périt noyé en tentant de regagner les vaisseaux. Pendant plusieurs marées, le rivage est couvert des turbans des Turcs. Trois mille Ottomans réussissent à se retrancher dans le fort, mais ils se rendent quelques jours plus tard, vaincus par la soif et la faim.

Murat est promu le soir même général de division. Il n'est pas le seul à avoir fait des prodiges : le colonel Bertrand, blessé deux fois dans la bataille, est stupéfait d'entendre Bonaparte lui ordonner de prendre 25 hommes et de charger *cette canaille*, en se voyant désigner une colonne d'un millier de cavaliers Mamelouks.

Le bilan

La « furia » française s'est révélée payante : l'armée ne compte que 220 morts et 600 blessés, alors que les pertes turques sont énormes : 2000 morts sur le champ de bataille, auxquels s'ajoutent 4000 hommes noyés et puis enfin les 1 000 morts et les 1 500 prisonniers du fort d'Aboukir.

Les conséquences

Kléber, n'arrive que le soir. Sidney Smith, l'amiral de la flotte britannique, fait porter la responsabilité de la défaite sur les chefs ottomans : ils n'ont pas suivi ses conseils, ceux en particulier de s'emparer de la ville de Rosette pour pouvoir isoler Alexandrie. De plus, les Ottomans n'ont pas engagé toutes leurs troupes par rapport à l'objectif recherché, la prise d'Alexandrie.

La victoire d'Aboukir donne aux Français plusieurs mois de répit. Desaix poursuit jusqu'en Haute-Égypte Mourad Bey. Celui-ci se fait surprendre par la colonne mobile du chef de brigade Morand (11-12 août 1799), mais le chef mamelouk reste insaisissable.

Le 23 août, laissant le commandement à Kléber, Bonaparte s'embarque sur la frégate Muiron, avec Berthier, Murat, Lannes et d'autres, car il apprend les récentes défaites du Directoire.

À moyen terme, la présence française en Égypte s'avère impossible à maintenir. Kléber rétablit la domination française sur le pays grâce à sa victoire à Héliopolis, le 18 mars 1800. Mais moins d'un mois plus tard, il est assassiné dans son jardin du Caire par un élève en théologie. Son successeur, Menou, qui n'a pas les compétences d'un chef de guerre, est battu à Canope, et capitule le 2 septembre. D'après la convention, les Britanniques ramènent l'armée en France.

26 JUILLET

26 juillet 1757 : Hastenbeck

Hastenbeck (près de Hameln, dans l'actuel land de Basse-Saxe) est une bataille de la campagne d'Allemagne qui se déroule au début de la guerre de Sept Ans. Les forces alliées de Hanovre, Hesse-Cassel et Brunswick sont battues par une armée française, victoire qui débouche sur la convention de Klosterzeven et l'occupation du Hanovre.

Contexte de la guerre de Sept Ans

La France, alliée avec l'Autriche, la Russie, la Suède et la Saxe, traverse le Rhin en avril 1757 avec deux armées totalisant 100 000 soldats, pour attirer l'attention de la Prusse, alliée de la Grande-Bretagne et du Hanovre hors du théâtre de Bohême où la Prusse et l'Autriche s'étaient affrontés lors de plusieurs batailles (Lobositz, Prague, Kolin).

Campagne précédant la bataille

L'une des armées françaises, commandée par le prince de Soubise, marche à travers l'Allemagne centrale. Elle se joint à la « Reichsarmee » commandée par le prince von Hildburghausen.

L'autre armée française est commandée par le maréchal d'Estrées (50 000 fantassins, 10 000 cavaliers et 68 canons). Elle avance à travers l'électorat de Hanovre. La Prusse étant occupée ailleurs, seuls six régiments d'une garnison participent à cette campagne. L'armée de Hanovre (pour 60 %) et de Hesse (25 %) et quelques troupes de Brunswick forment l'armée hanovrienne d'observation d'environ 40 000 hommes. Elle est commandée par le duc de Cumberland, le vaincu de Fontenoy (voir 11 mai).

Hanovre refuse de défendre le Rhin pour se replier derrière la Weser, obligeant les Prussiens à abandonner leur forteresse et la ligne de la Lippe en avril. Cumberland concentre d'abord son armée à Bielefeld, puis fait retraite à Brackwede avant de traverser la Weser au sud de Minden. L'idée est d'utiliser la rivière comme ligne de défense mais en été elle est facilement franchissable à gué.

Pendant la nuit du 7 juillet un fort détachement français traverse la Weser près de la ville de Beverungen et se dirige vers le nord pour établir une tête de pont à Hörter, permettant au reste de l'armée de passer, et ne laissant à Cumberland d'autre choix que de déployer ses forces au sud de Hameln et d'engager d'Estrées sans pouvoir compter sur l'appui de Frédéric II qui vient de perdre la bataille de Kolin.

Bataille

Les deux armées se rencontrent finalement au matin du 25 juillet près du village d'Hastenbeck. Le commandant de l'aile droite française, le général de Chevert, est chargé d'engager les troupes hanovriennes mais ne parvient pas à les repousser. D'Estrées décide alors de repousser la bataille au lendemain car l'aile gauche française, sous le duc de Broglie est encore en train de traverser la Weser près d'Hameln.

Le lendemain, les Hanovriens tiennent une ligne de Hameln au village de Voremborg, avec leur centre au nord d'Hastenbeck et leur gauche sur la colline de l'Obensburg, une colline que Cumberland considère comme infranchissable et qu'il ne défend que faiblement en y déployant trois compagnies.

À 9 h du matin, le général Chevert se lance à l'assaut de l'Obensburg à la tête de 4 brigades et submerge rapidement ses adversaires. Cumberland, voyant sa position menacée par l'arrière, fait donner sa réserve pour reprendre l'Obensburg, accompagnée des bataillons de grenadiers qui étaient chargés de protéger les canons placés au centre. Quand les Français donnent l'assaut sur les batteries de canons, celles-ci repoussent plusieurs attaques mais finissent par être prises faute de défenseurs. Dans le même temps, les Hanovriens arrivent sur l'Obensburg et l'occupent à nouveau mais Cumberland a alors déjà commencé à battre en retraite et ils ne peuvent tenir bien longtemps leur position désormais isolée.

La convention de Kloster Zeven et l'occupation de Hanovre par les Français sont les conséquences directes de cette bataille.

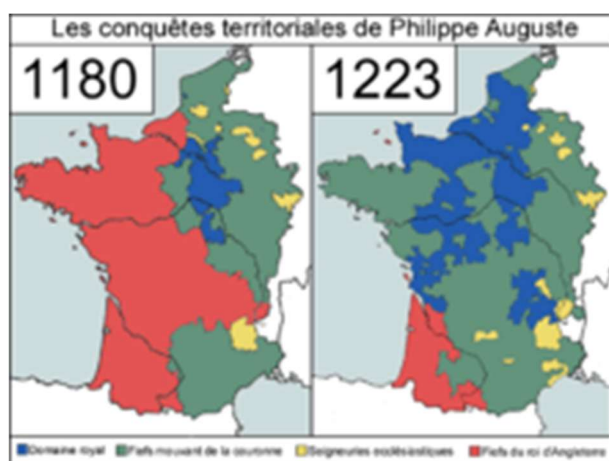
27 JUILLET

27 juillet 1214 : Bouvines

En 1214, une coalition s'est constituée contre le roi de France, comprenant le Saint-Empire, l'Angleterre et des seigneurs français en conflit avec leur suzerain, dont le comte de Flandres. Bouvines est située dans le comté de Flandre (aujourd'hui dans le département du Nord, à l'est de l'agglomération lilloise). La bataille oppose les troupes françaises du roi Philippe II, dit Philippe Auguste, comprenant des milices communales, à l'armée de la coalition, qui est commandée par l'empereur Otton IV.

Contexte

La bataille s'inscrit dans la série de conflits ayant opposé Capétiens et Plantagenêt aux XII^e siècle et XIII^e siècle et plus précisément dans l'affrontement entre le roi de France Philippe Auguste et le roi d'Angleterre Jean sans Terre. En 1202, Philippe Auguste condamne Jean sans Terre à la confiscation de l'ensemble de ses fiefs situés dans le royaume de France pour avoir refusé de donner la justice à l'un de ses vassaux. Philippe s'empare de la Normandie en 1204, puis des terres des pays de la Loire au cours des années suivantes. Après les campagnes victorieuses du roi de France, Jean sans Terre ne contrôle plus qu'une petite portion de territoire en Aquitaine.



L'évolution du domaine royal sous Philippe Auguste.

En 1214, le royaume de France est menacé par Jean sans Terre. Celui-ci réussit à monter, contre Philippe Auguste, une vaste coalition avec Renaud de Dammartin, comte de Boulogne, Guillaume I^{er}, comte de Hollande, Ferrand, comte de Flandre, fils cadet du roi de Portugal, Henri I^{er}, duc de Brabant, Thiébaud I^{er}, duc de Lorraine, Henri III, duc de Limbourg, et surtout l'empereur romain germanique Otton IV. La plupart des seigneurs possessionnés entre l'Escaut et le Rhin se joignent à cette coalition. L'année précédente, alors que Philippe guerroyait déjà contre le comte Ferrand, les Anglais avaient anéanti la flotte française dans le port de Damme (31 mai 1213). Les coalisés envisagent un plan d'invasion d'envergure dans lequel les troupes anglaises de Jean sans Terre attaqueraient par La Rochelle et Otton et ses alliés à la tête d'une armée un peu plus nombreuse que celle de Philippe Auguste par le Nord. En Flandre, le roi de France ne contrôle plus que les villes de Douai et de Cassel.

Philippe Auguste charge le prince Louis, futur roi Louis VIII, de garder la Loire avec une armée de 14 000 hommes. À la nouvelle de la victoire de la Roche-aux-Moines (2 juillet 1214), Philippe décide de prendre l'initiative sur le front nord avec le reste de son armée, avant que les renforts lorrains et allemands rejoignent les troupes de l'empereur.

Avant la bataille, une préparation tactique

Otton arrive avec son armée le 12 juillet à Nivelles⁷² et se dirige vers Valenciennes, où il établit son camp.

⁷² Aujourd'hui en Belgique, capitale du Brabant wallon.

Le 23 juillet, après avoir convoqué ses vassaux, ses arrière-vassaux et les milices des communes, Philippe Auguste et son armée, forte de 1 300 chevaliers et entre 4 000 et 6 000 piétons, quittent Péronne pour Douai et plantent l'oriflamme de Saint-Denis à Tournai le 26. Le roi entend couper ses ennemis des renforts en provenance d'Allemagne et tente de surprendre Otton par le Nord-Est.

L'empereur a vent de la manœuvre de Philippe Auguste et se déplace à Mortagne, à quelques lieues de l'armée royale. Après avoir observé l'armée d'Otton à deux lieues de distance, Philippe Auguste propose à ses généraux d'attaquer. Les barons, conscients de leur infériorité numérique, le lui déconseillent ; il décide de se replier sur Lille.

Otton pense que le roi de France veut éviter la bataille et ses armées pensent que l'ennemi fuit. Il dispose alors son armée en trois colonnes : la colonne de gauche, conduite par le comte Ferrand, la colonne centrale, sous le commandement direct de l'Empereur, et la colonne de droite, commandée par Renaud de Dammartin.

Ils suivent l'armée française qui se replie le dimanche 27 juillet. Arrivée à proximité d'un étang sur sa droite et d'un bois sur sa gauche, l'armée française doit traverser la rivière de la Marque et emprunter le pont de Bouvines situé entre Cysoing et Sainghin, comme le rapporte Guillaume le Breton, chapelain et chroniqueur de Philippe II, auteur de *La Philippide*, et qui était présent à Bouvines. C'est un véritable entonnoir : étang à gauche et bois à droite, on ne peut se battre ni dans l'un, ni dans l'autre.

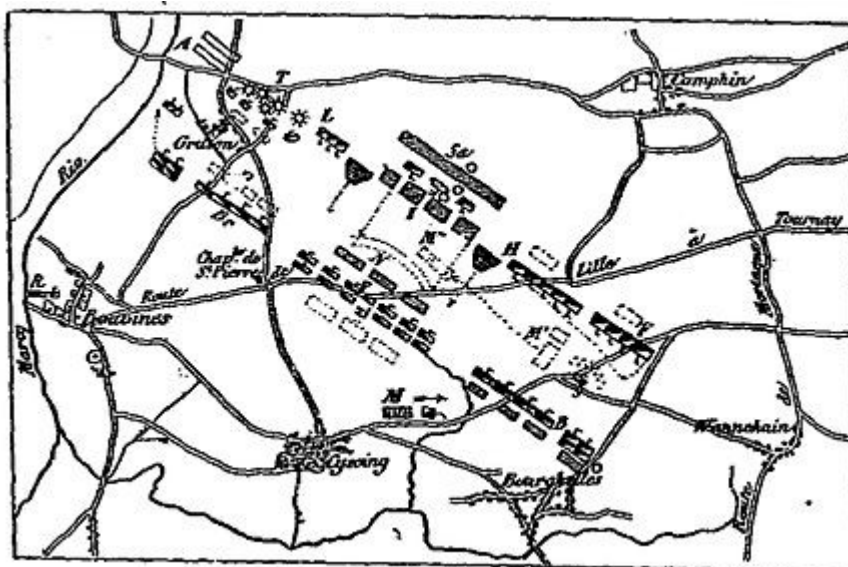
Otton s'étonne d'avoir rattrapé le roi de France (qui a sans doute attiré l'empereur dans ce piège). Bien que l'Église l'interdise, Otton, déjà excommunié, décide de lancer l'attaque sur ce qui est alors l'arrière-garde française. Philippe Auguste, étant en position d'agressé, peut livrer bataille sans risquer l'excommunication. Son armée se retourne brusquement.

Entre l'étang et le bois, l'armée française se déploie en ligne, et sur cette ligne, l'armée d'Otton n'a plus l'espace nécessaire pour déployer ses effectifs, et l'avantage du nombre est ainsi annulé. Elle est devenue bien trop nombreuse pour ne pas se gêner, puis se piétiner.

La bataille

Les forces en présence

Si, aujourd'hui encore, l'évaluation des forces en présence suscite des controverses - l'historiographie française classique fait souvent référence à des troupes coalisées trois fois plus nombreuses que celles du roi de France (Philippe Contamine n'est pas de cet avis : « En face, ses adversaires n'avaient pas une supériorité numérique évidente ») - on sait par Guillaume le Breton que les combattants se tenaient en ligne dans un espace de 40 000 pieds (15 hectares), ce qui ne laisse pas beaucoup de dégagement et prédispose au corps à corps. Guillaume le Breton ajoute dans sa chronique que « les deux lignes de combattants étaient séparées par un espace peu considérable ».



Position des armées sur le champ de bataille de Bouvines

Armée des coalisés

Otton a divisé son armée en trois groupes :

- Le flanc droit, sous les ordres de Renaud de Dammartin, formée des vassaux de Renaud comprend également de vieilles bandes de routiers et de Brabançons qu'il a pris à sa solde et 6 000 chevaliers ou archers anglais conduit par Guillaume Longuépée, comte de Salisbury, frère naturel de Jean sans Terre.

À l'extrême droite, appuyés à la Marque les archers anglais (A) et les routiers du Brabant (I) flanquaient les noblesses des deux Lorraines et du Palatinat (L).

- Au centre l'infanterie allemande (I) sous le commandement d'Otton, de Thiébaud, duc de Lorraine, d'Henri, duc de Brabant et du comte Philippe II de Courtenay-Namur, formée des chevaliers et des fantassins brabançons et allemands (dont 800 hommes d'armes du Brunswick) en phalanges profondes, hérissées de piques et flanquée par des compagnies formées en coin. En deuxième ligne, l'infanterie saxonne (Sa) (16 000 hommes) en réserve. Dans l'intervalle, se tient Otton, entouré de 50 chevaliers allemands.
- Le flanc gauche se compose de la noblesse flamande et hollandaise, commandée par Arnaud d'Audenarde, sous les ordres du comte de Flandre et du comte de Hainaut.

L'armée royale est divisée en trois batailles :

- L'aile droite (B) avec des hommes d'armes et des milices paroissiales de Bourgogne, de Champagne et de Picardie couvert par les sergents à cheval du Soissonnais (S) est commandée par le duc Eudes de Bourgogne et ses lieutenants : Gaucher III de Châtillon, comte de Saint-Pol, le comte Guillaume Ier de Sancerre, le comte de Beaumont, Mathieu de Montmorency et le vicomte Adam II de Melun.
- La bataille centrale est menée par Philippe Auguste et ses principaux chevaliers : Guillaume des Barres, Barthélemy de Roye, Girard Scophe dit « Girard la Truie », Guillaume de Garlande, Enguerrand III de Coucy et Gautier de Nemours. Ce centre se compose de l'infanterie des communes d'Île-de-France et de la Normandie, en avant du roi et de ses chevaliers.
- L'aile gauche, composée de la gendarmerie bretonne, des milices de Dreux, du Perche, du Ponthieu et du Vimeux (D) est emmenée par Robert de Dreux et le comte Guillaume de Ponthieu.

- Le pont de Bouvines, unique moyen de retraite à travers les marécages, est gardé par 150 sergents d'armes du roi (R) qui forment la seule réserve des troupes françaises.
Philippe Auguste avait lancé un appel aux communes du nord de la France, afin d'obtenir leur concours.
Dix-sept des trente-neuf communes de l'État capétien répondent à l'appel :
- Arras envoie 1 000 miliciens,
- la région d'Abbeville 2 000 hommes,
- Paris envoie un corps de 2 000 hommes, dont 1750 restent sur le champ de bataille.

Au total, l'armée royale atteindrait 7 000 combattants.

Les événements

Les forces d'Eudes de Bourgogne reçoivent le premier choc de l'aile gauche de l'armée d'Oton, commandée par Ferrand de Flandre. Les chevaliers bourguignons et champenois chargent vigoureusement et au bout de quelques heures, Ferrand se rend, consacrant la déroute du flanc gauche d'Oton.

L'affrontement au centre est initialement dominé par l'infanterie de l'empereur, avec l'objectif de tuer Philippe Auguste. Une partie des troupes coalisées de l'aile gauche se déportent au centre pour soutenir l'effort en vue de la capture du roi de France. Enguerrand III de Coucy charge Oton lance baissée et le désarçonne. Au même moment Philippe Auguste est à la merci des soldats allemands et ne doit son salut qu'à l'intervention in extremis de ses chevaliers qui abandonnent l'Empereur et agitent l'oriflamme pour rassurer les combattants français, et notamment de son chambellan Pierre Tristan qui lui fait un rempart de son corps. Mais, par contrecoup, une faille apparaît sur l'aile gauche des coalisés, ce qui facilite une percée de l'aile droite française, qui, à revers, surprend et capture Ferrand. Au centre et à gauche, les gens d'armes d'Oton qui essaient de reculer sous la charge des Français trébuchent sur les blessés et les morts qui sont en ligne de front. Ceux qui sont à l'arrière ne comprennent pas ce qui se passe devant. Ils commencent à voir des fuyards. C'est le début de la débandade sur une partie du front.

Quelques instants plus tard, Othon manque à son tour de se faire occire par les chevaliers français Guillaume Des Barres et Girard La Truie. Il ne doit son salut qu'à sa fuite du champ de bataille sous un déguisement.

Robert de Dreux est à la peine. Ses troupes sont tout d'abord enfoncées par les hommes conduits par Guillaume Longuépée et Renaud de Dammartin et sont obligées de défendre le pont de Bouvines pied à pied. Guillaume Longuépée finit par être capturé et ses soldats anglais prennent la fuite. Mathieu II de Montmorency s'empare lui-même de douze bannières ennemies (en souvenir de cet exploit, le blason des Montmorency comportera douze aigles supplémentaires soit seize, au lieu de quatre auparavant). Renaud de Dammartin, le dernier à résister farouchement sur le champ de bataille, finit par se rendre à la vue de la débandade générale de ses alliés.

La victoire de Philippe Auguste est totale, ses pertes en hommes minimales et une bonne partie des seigneurs coalisés est entre ses mains.

Après la bataille, un bilan très positif pour le roi de France

Selon Jean Favier, Bouvines est « l'une des batailles décisives et symboliques de l'histoire de France ». Pour Philippe Contamine, « *la bataille de Bouvines eut à la fois d'importantes conséquences et un grand retentissement* ».

Othon s'enfuit et perd sa couronne, Ferrand de Flandre passe quinze ans en prison au château du Louvre, Philippe Auguste confisque les terres de Renaud de Dammartin pour les donner à son fils

Philippe Hurepel et marie celui-ci avec Mathilde de Dammartin, fille de Renaud. Ce dernier restera emprisonné dans la forteresse du Goulet jusqu'à sa mort en 1227.

Dépossédé de la Normandie, du Maine, de l'Anjou, de la Touraine et de la Bretagne depuis 1206, Jean sans Terre cesse les hostilités contre la France, et regagne l'Angleterre. Pour sauver sa couronne, il est contraint d'accorder à ses barons la Grande Charte (1215).

Du côté français, cette victoire, faisant suite à celle de La Roche aux Moines, contribue à faire de Philippe-Auguste l'un des plus grands rois que la France ait eu. La dynastie capétienne sort renforcée tandis que les récentes acquisitions de Philippe Auguste sur Jean sans Terre sont consolidées. Contrairement à Jean sans Terre, Philippe Auguste est désormais l'arbitre incontesté au-dessus de ses barons. Le retour de Philippe Auguste à Paris est triomphal ; les festivités — qui durèrent six jours — seront exploitées par la monarchie pour en faire l'une des premières manifestations de l'unité nationale : Philippe Auguste écrit à l'université de Paris : « *Louez Dieu !, car nous venons d'échapper au plus grave danger qui nous ait pu menacer...* ».

Au lendemain de cette bataille, Philippe Auguste fonde, entre Senlis et Mont-l'Évêque, l'abbaye de la Victoire, qui sera intégrée au domaine de l'évêque de Senlis en 1486.

27 juillet 1778 : Ouessant

Cette bataille navale se déroule à 100 milles marins à l'ouest de l'île d'Ouessant, au cours de la guerre d'indépendance des États-Unis. C'est le premier grand affrontement entre les deux marines lors de ce conflit. Cette bataille est très attendue par l'opinion française qui vit dans l'attente de la revanche depuis les défaites de la guerre de Sept Ans.

L'armée navale du roi de France est commandée par le lieutenant général Louis Guillouet d'Orvilliers. La flotte britannique est sous les ordres du *vice admiral* Augustus Keppel.

La flotte de Louis XVI réussit sa mission et met l'ennemi en fuite, malgré une occasion perdue de remporter une victoire plus nette et qui donnera lieu à polémique sur la responsabilité du duc de Chartres. Les Anglais font passer l'amiral commandant leur flotte en cour martiale, ce qui montre clairement que le combat est perçu comme une défaite anglaise.

Les forces en présence

Flotte française

1^{re} escadre (comte du Chaffault) : 1 vaisseau de 80 canons, 3 de 74, 1 de 70, 3 de 64, 1 de 50, 1 frégate.

2^{ème} escadre (Orvilliers) : 1 vaisseau de 110, 3 de 74, 3 de 64, 1 frégate.

3^{ème} escadre (duc de Chartres) : 1 vaisseau de 80, 6 de 74, 1 frégate.

Flotte anglaise

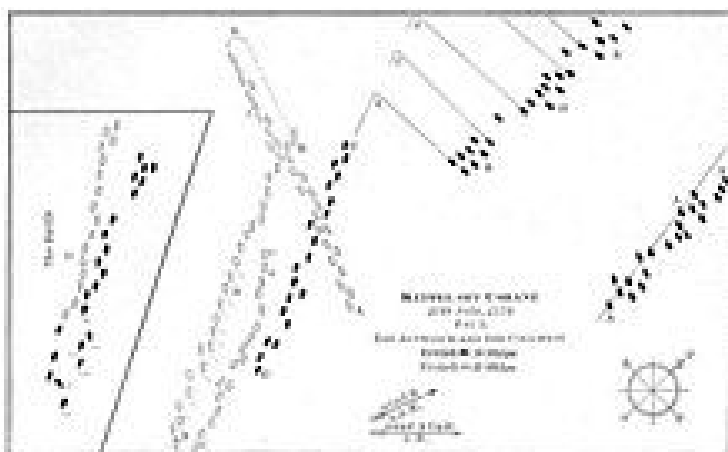
1^{re} escadre (Harland) : 2 vaisseaux de 90 canons, 7 de 74, 2 de 64.

2^{ème} escadre (Keppel) : 1 vaisseau de 100, 2 de 90, 1 de 80, 2 de 64.

3^{ème} escadre (Palliser) : 2 vaisseaux de 90, 4 de 74, 3 de 64.

+ 5 frégates de 28 et 5 petits bâtiments.

Déroulement des opérations



*Les manœuvres des deux escadres lors du combat.
(Carte anglaise)*

D'Orvilliers appareille le mercredi 8 juillet 1778 et aperçoit pour la première fois la flotte de Keppel le 23 à 1 h de l'après-midi, alors qu'il se trouve à 90 milles dans l'ouest-nord-ouest d'Ouessant. Les manœuvres continuent jusqu'au lundi 27 juillet au matin. Les Français vont nord-ouest, les Britanniques sous leur vent,

marchant à l'ouest, bâbord amures, en échiquier. D'Orvilliers ordonne son armée de manière très classique. La première escadre, bleue et blanche, à l'avant-garde, la sienne, la blanche, au centre du dispositif et celle du duc de Chartres, la bleue, à l'arrière-garde. D'Orvilliers ordonne d'abord d'abattre sur la flotte anglaise en virant lof pour lof, ce qui fait perdre quelque peu l'avantage du vent. Mais à peine l'ordre de bataille reformé, d'Orvilliers s'aperçoit que l'avant-garde anglaise fond sur son arrière-garde. Il ordonne alors le renversement sur place de l'ordre de bataille, ce qui transforme son escadre bleue en avant-garde et oblige les Britanniques à se mettre en ligne, tribord amures. Les deux flottes commencent à se croiser vers onze heures, et l'artillerie à gronder. La force du vent fait gîter les navires, ce qui empêche les Français d'ouvrir les sabords de leurs batteries

basses, où sont les plus gros canons. Les Britanniques n'ont pas cette gêne, la gîte de leurs navires est du côté opposé au combat, mais la fumée revient sur eux.



Vue générale du combat au centre avec les vaisseaux amiraux.

À l'issue de ce premier engagement et alors que les deux vaisseaux amiraux, la *Bretagne* et le *Victory*, se sont sérieusement empoignés, une brèche apparaît entre l'ensemble de la ligne anglaise et ses cinq derniers vaisseaux. L'occasion n'est cependant pas saisie par les Français d'isoler et de réduire ceux-ci. Cette maladresse donnera lieu à

polémique sur la responsabilité du duc de Chartres, qui commandait l'escadre bleue, la plus proche des attardés (voir *infra*).

Keppel signale d'ailleurs promptement à son escadre rouge, celle de Palliser, de rallier. Celui-ci ne réagit pas. Il est vrai que son navire, le *Formidable*, a perdu son petit mât de hune et est quasiment dégréé. Pour finir, Keppel signalera en particulier, à chaque navire de l'escadre rouge, ses ordres, omettant le *Formidable*...

Dans la nuit, la flotte britannique « file à l'anglaise » selon les Français. Les Britanniques, eux, affirment qu'ils ne quittent le champ de bataille, le lendemain, qu'après avoir constaté que les Français ne veulent pas reprendre le combat. Les deux camps estiment avoir gagné puis font route vers leur base. Les Britanniques comptent 407 morts et 789 blessés dans leurs rangs. Les Français regagnent Brest, comptant 163 morts, 517 blessés (sur 17 000 hommes embarqués) et plusieurs bâtiments endommagés.

Conséquences :

Chez les Britanniques

Bien que la Grande-Bretagne clame victoire, la polémique fait rapidement rage outre-Manche. Keppel et Palliser sont tous deux membres du Parlement, mais dans des partis opposés. Les reproches que s'adressent mutuellement les deux amiraux se transforment en combat politique.

Keppel est traduit en cour martiale sous cinq chefs d'accusation. Il sera acquitté, la cour les reconnaissant « malintentionnés et non fondés ». À son tour, Palliser se retrouve en position d'accusé. Il sera aussi acquitté, la cour ne trouvant blâmable que d'avoir omis d'informer l'amiral de l'état de son gréement... Keppel prendra sa retraite l'année suivante, se consacrant à sa carrière politique.

Chez les Français, l'affaire du duc de Chartres

À la fin de la bataille, l'escadre bleue n'a pas profité de l'occasion qui s'offrait à elle d'isoler l'arrière-garde britannique ou bien de prendre le centre entre deux feux.

Une version répandue dans les semaines qui suivent est que le duc de Chartres n'a pas réagi à l'ordre d'Orvilliers en ce sens, voire qu'il a d'abord fait route vers le navire amiral, ou lui a envoyé une embarcation, pour recevoir des précisions, puis n'a amorcé sa manœuvre qu'alors qu'il était trop tard, la flotte britannique s'étant reformée.

Il était tentant de mettre en cause un prince du sang. Son ascension rapide et ses visées sur la charge d'amiral de France pouvaient susciter une certaine animosité à son encontre. La faute pouvait être imputée soit à son peu d'expérience, soit à son entourage, craignant d'exposer la vie du prince dans un combat rapproché. Le duc était assisté par le comte de la Motte-Picquet, officier à la valeur reconnue. Si l'on peut imaginer que le duc comprît mal les signaux, il est plus difficile de croire que cela fût le cas de la Motte-Picquet. Notons qu'il y eut aussi querelle, chez les Britanniques, au sujet de l'absence de réaction de Palliser aux signaux de Keppel.

29 JUILLET

29 juillet 1693 : Neerwinden

La bataille de Neerwinden s'est déroulée pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg, sur le front nord. Le village de Neerwinden se trouve dans la province de Hainaut, en Belgique.

La bataille

Les alliés avaient pris position sur la rive droite de la Gèthe, entre Tirlemont, Wange et Neerwinden. Le duc de Luxembourg était campé, dans la soirée du 28, tout près d'eux à Landen et à Sainte-Gertrude.

Guillaume d'Orange avait habilement fortifié les abords de sa position défensive, pour en rendre l'accès impossible à la cavalerie française. Sur la rive droite de la Gèthe, entre Wange et Tirlemont, le plateau de Sainte-Croix dominait Landen, où campaient les Français. Les alliés en bordèrent la crête par des retranchements armés de 90 canons, s'appuyant sur quatre villages fortifiés : à droite Laër et Neerwinden, à gauche, Rumdorp et Neerlanden.

Le 29, à la pointe du jour, Luxembourg fait une reconnaissance de l'ennemi. Il prend rapidement ses dispositions et expose son plan d'attaque aux princes et aux généraux de son état-major, en expliquant à chacun sa mission.

A droite, le prince de Conti, avec 25 bataillons, occupera Rumdorp, pour faire face à la gauche de l'infanterie ennemie et appuyer l'attaque des retranchements ; 16 escadrons mettront pied à terre pour s'emparer de Neerlanden.

A l'aile gauche, le maréchal de Joyeuse disposera de 29 bataillons, formés en tenaille sur une seule ligne, entre Overwinden et l'abbaye d'Elixem, pour envelopper Laër et Neerwinden. Il aura 3 régiments d'infanterie en deuxième ligne. Les dragons Colonel-général seront à l'extrême-gauche. Derrière l'infanterie, 3 brigades de cavalerie légère, sous le lieutenant général de Ximénès, et les 16 escadrons de réserve du maréchal de camp de Bezons attaqueront l'aile droite des alliés aussitôt que cette cavalerie aura franchi les haies de Laër pour aborder le plateau de Sainte-Croix.

Au centre, le reste de l'armée sur huit lignes, sera commandé par le maréchal de Villeroi, assisté des lieutenants généraux de Roson et de Feuquières. La première et la troisième ligne encadrées par la Maison du Roi et la brigade Phélypeaux, ainsi que les autres lignes se composeront de cavalerie. La deuxième et la quatrième ligne donneront assaut aux retranchements du centre quand les colonnes latérales se seront emparées des villages.

A 8 h., 72 canons établis devant la 1^{ère} ligne française, bombardent Laër et Neerwinden pour en préparer l'attaque. Ces villages sont défendus par l'infanterie de Hanovre et de Brandebourg et par 3 bataillons anglais. Le reste de l'infanterie alliée garnit les retranchements depuis Neerwinden jusqu'au ruisseau de Landen, qui traverse les villages de Rumdorp et de Neerlanden.

L'infanterie de Guillaume, armée de fusils, a l'avantage de la rapidité et de la justesse de tir sur celle de Luxembourg, qui a encore le mousquet. La cavalerie des alliés est répartie entre les deux ailes.

A 9 h, les colonnes d'attaque françaises se lancent à l'assaut des quatre villages. Trois sont pris sans coup férir, mais Neerwinden, où les barricades et les épaulements ont été accumulés, oppose une vigoureuse résistance. Guillaume dégarnit son centre, renforce sa droite et reprend Laër et Neerwinden

A 10 h, Luxembourg rallie les colonnes repoussées, les renforce et ordonne au duc de Bourbon, qu'il met à leur tête, de reprendre les deux villages défendus par 32 bataillons, ce qu'il fait, mais Villeroi tarde à s'engager, faute d'ordre exprès.

Les villages sont à nouveau perdus. Guillaume d'Orange se croit vainqueur. Il active le tir de ses 90 canons, qui, depuis 6 h, déciment les troupes de Villeroi, mais les rangs ouverts par les boulets se referment. On n'entend que ce commandement des officiers : « *Serrez, Messieurs, serrez !* ». C'est à ce moment de la bataille que Guillaume, furieux que les Français ne reculent pas face au feu, s'écrie : « *Oh ! l'insolente nation !* »

Il est midi. Luxembourg estime qu'il a le temps d'engager une nouvelle bataille et de la gagner. Ses meilleures troupes n'ont pas encore donné et le marquis d'Harcourt, laissé à Vignamont avec 24 escadrons, vient d'arriver près du champ de bataille après avoir fait 5 lieues.

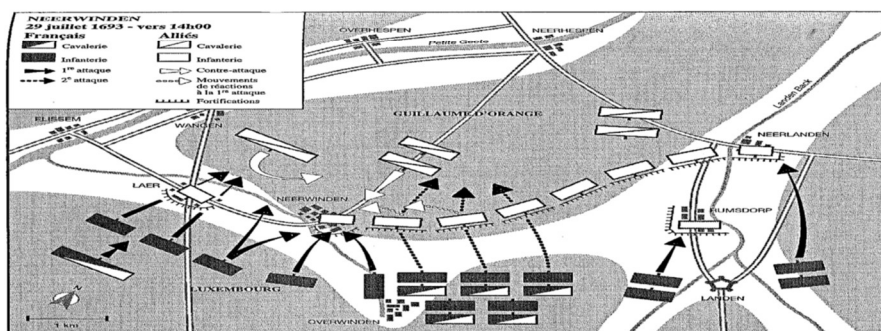
Luxembourg réunit ses généraux et distribue de nouveaux ordres. Conti, avec 13 bataillons, reprend Laër et s'y établit solidement, ouvrant la voie à la cavalerie de Joyeuse renforcée par celle d'Harcourt. Les gardes suisses s'emparent du secteur nord de Neerwinden et ouvrent des passages pour la Maison du roi. Il y a encore une grande mêlée de cavalerie où les princes et les généraux, de part et d'autre, combattent comme de simples soldats. La victoire reste aux Français.

Ces douze heures de combat sous le soleil de juillet ont harassé les hommes et les chevaux. On se contente de retourner contre les vaincus les canons qu'on leur a pris. Les alliés laissent sur le champ de bataille 18 000 morts ou blessés, 1500 prisonniers et 104 canons. La victoire coûtait 10 000 hommes à l'armée française. Luxembourg envoya au roi 22 drapeaux et 60 étendards⁷³.

L'état de l'armée, mais aussi du pays, ne permit pas de poursuivre la campagne par la prise de Bruxelles. Elle se conclut par la prise de Charleroi par Villeroi et Vauban (11 octobre)⁷⁴.

⁷³ Luxembourg mourut en janvier 1695 à 66 ans.

⁷⁴ Source : Batailles françaises. Colonel de Périni, 1894. Site Au fil des mots et de l'histoire.



3 AOUT

3 août 881 : Saucourt-en-Vimeu

À la suite de la bataille de Thiméon (près de Charleroi) où ils subirent une défaite face à Louis le Jeune, roi de Francie orientale, les pillards scandinaves recommencèrent leurs raids sur le royaume franc. En novembre 880 ils se trouvèrent à Courtrai, en décembre Cambrai et Arras flambèrent. En 881, ce fut au tour d'Amiens et de Corbie d'être saccagées. En août 881, le roi de Francie occidentale Louis III⁷⁵ affronte les Normands à Saucourt-en-Vimeu (l'actuel hameau de Saucourt situé sur la commune de Nibas, entre Valines, Ochancourt et Fressenneville à une quinzaine de kilomètres à l'ouest d'Abbeville).

À l'été 881, alors qu'il combat aux côtés de son frère Carloman près de Vienne, des reconnaissances franques ont averti Louis III de l'installation de Normands à Laviers (au nord-ouest d'Abbeville, Somme), qui, de là sont descendus sur Beauvais pour piller les abbayes et les villas.

Pour cet affrontement à venir, le roi convoque l'ost. Ses guetteurs sont en place en un endroit connu désormais comme le lieu-dit les "Grands yeux". Quand les Hommes du nord reviendront, chargés d'or et de pierres précieuses, les Francs leur couperont la route.

Le 3 août, les rabatteurs de l'armée franque poussent les Normands dans la vallée. À la tête d'une centaine de chevaliers et de soldats, le roi lance la charge. Le combat commence, cavalerie contre cavalerie. Très bons pour la guérilla, les Vikings sont beaucoup moins à l'aise lors d'une bataille rangée. Les Francs prennent donc vite l'ascendant ; les pillards abandonnent leur butin et font mine de fuir vers Laviers. Mais leur retour surprise désorganise l'ost : selon les Annales de Saint-Vaast, il y aurait eu alors cent morts du côté franc.

L'heure du troisième acte de la bataille sonne alors. Plus long, plus rude, plus intense. Les hommes se battent au corps-à-corps, à coups de haches et d'épées, coiffés de casques en métal ou en cuir, simplement protégés de cottes de mailles sur leurs vêtements tissés. Les Normands sont finalement vaincus et laissent de nombreux morts sur le champ de bataille (même si le nombre de 9000 morts mentionné par la chronique est évidemment exagéré).

Les survivants, laissés libres de repartir, propagent la nouvelle : les invasions vikings cesseront pendant de longs mois. Cette bataille, eut un retentissement tel qu'elle fut immortalisée par la Chanson de Louis (le Ludwigslied). Elle est également évoquée dans la chanson de geste Gormont et Isembart.

⁷⁵ Ne pas confondre Louis le Jeune, roi de Francie **orientale** (835-882) et Louis III, roi de Francie **occidentale** (863-882), encore que ce dernier aurait pu porter plus justement le surnom de *le Jeune*, puisqu'il est mort à 19 ans et son cousin à 46 ans.

3 août 1645 : Nordlingen (ou Norlingue),

Cette bataille de la fin de la guerre de Trente Ans a opposé les forces du Saint-Empire et l'armée française.

Contexte

Bien que les pourparlers de paix eussent commencé à Münster depuis le mois d'août 1644 entre les belligérants, les combats se poursuivent, chaque protagoniste cherchant à obtenir un avantage « monnayable » dans le cadre des négociations. Alors que les Français occupent l'Alsace en août 1644 après la bataille de Fribourg, les troupes de la Bavière et de l'Empire s'efforcent une fois de plus de retourner la situation à leur avantage. Elles défont l'armée française commandée par Turenne à la bataille de Mergentheim, le 5 mai 1645, ce qui a pour conséquence de pousser les Français à prendre leur revanche.

Déroulement

L'armée de Bavière, commandée par le maréchal Franz von Mercy, est stationnée autour du village d'Alerheim près de Nördlingen, en Souabe. Elle est attaquée par l'armée française commandée, comme à Fribourg l'année précédente (voir 9 août) par le duc d'Enghien, plus tard le Grand Condé, déjà vainqueur à Rocroi en 1643 (voir 19 mai) et qui le sera à nouveau à Lens en 1648 (voir 20 août), et par Turenne.

La bataille de Nordlingen, qui oppose ainsi les armées de France d'une part, de Bavière et de l'Empire d'autre part, est l'une des plus meurtrières de la guerre. Elle dure du début de l'après-midi jusqu'à la nuit et fait environ 8 000 morts et blessés, 4 000 de chaque côté environ. Mercy commande le centre de l'armée bavaroise, l'aile droite étant dirigée par le général Glesne (von Geleen, commandant l'armée impériale) et la gauche par le général Jean de Werth. Condé a quant à lui confié l'aile gauche de l'armée française à Turenne, le centre au comte de Marsin et l'aile droite au duc de Grammont. Au centre, les combats sont acharnés et Condé vient prendre en personne le commandement lorsque Marsin est grièvement blessé. La mort du maréchal von Mercy, frappé par une balle de mousquet, fait tourner le cours de la bataille, les Bavares se retranchant dans le village d'Alerheim. Condé porte alors ses troupes, qui ont beaucoup souffert, à l'aide de celles de Turenne et leurs forces réunies mettent en déroute la droite de l'armée adverse, le général Glesne étant fait prisonnier.

Pendant ce temps, sur l'autre aile, les Impériaux de Jean de Werth ont avancé et fait prisonnier le duc de Grammont, mais, en apprenant la mort du maréchal von Mercy, Jean de Werth donne l'ordre de se replier, et les Français restent maîtres du champ de bataille. Condé fait rendre les honneurs funèbres au maréchal von Mercy, qui est enterré sur le champ de bataille. Glesne est plus tard échangé contre le Maréchal de Grammont.

Les suites

À la suite de la bataille, la Bavière, épuisée, a commencé des négociations de paix qui ont conduit à la trêve d'Ulm deux ans plus tard.

3 août 1692 : Steinkerque

Steenkerque, se trouve en Belgique, dans la province du Hainaut. La bataille, qui prend place dans la guerre de la Ligue d'Augsbourg (1689-1697) est l'une des plus brillantes victoires du maréchal de Luxembourg.

Après la prise de Namur en présence du roi, les Français établissent une forte position défensive. Fin juillet 1692, Luxembourg s'installe vers Enghien pour se rapprocher des forces coalisées anglo-hollandaises. De leur côté, les ennemis, dont le nouveau commandant en chef est Guillaume d'Orange, décident de lancer une attaque surprise à l'aube du 3 août.

Le 2 août, Luxembourg apprend par un espion que les Coalisés feront "grand fourrage" le lendemain, sur la droite française, et s'attend donc à une belle journée calme. Pourtant, le comte de Tracy découvre que l'ennemi se livre à de considérables mouvements de troupes et avertit le commandant en chef.

Le 3 août au matin, l'armée française est attaquée. Les effectifs en présence sont quasi identiques, avec environ 80.000 hommes de part et d'autre.

L'attaque de l'avant-garde alliée surprend complètement les Français. Pris de court, le maréchal de Luxembourg ordonne à ses brigades de se ranger en ligne dès que possible, et masse son infanterie en un pêle-mêle de 5 rangs. La cavalerie est déployée derrière l'infanterie, et sur les ailes afin de couvrir les flancs.

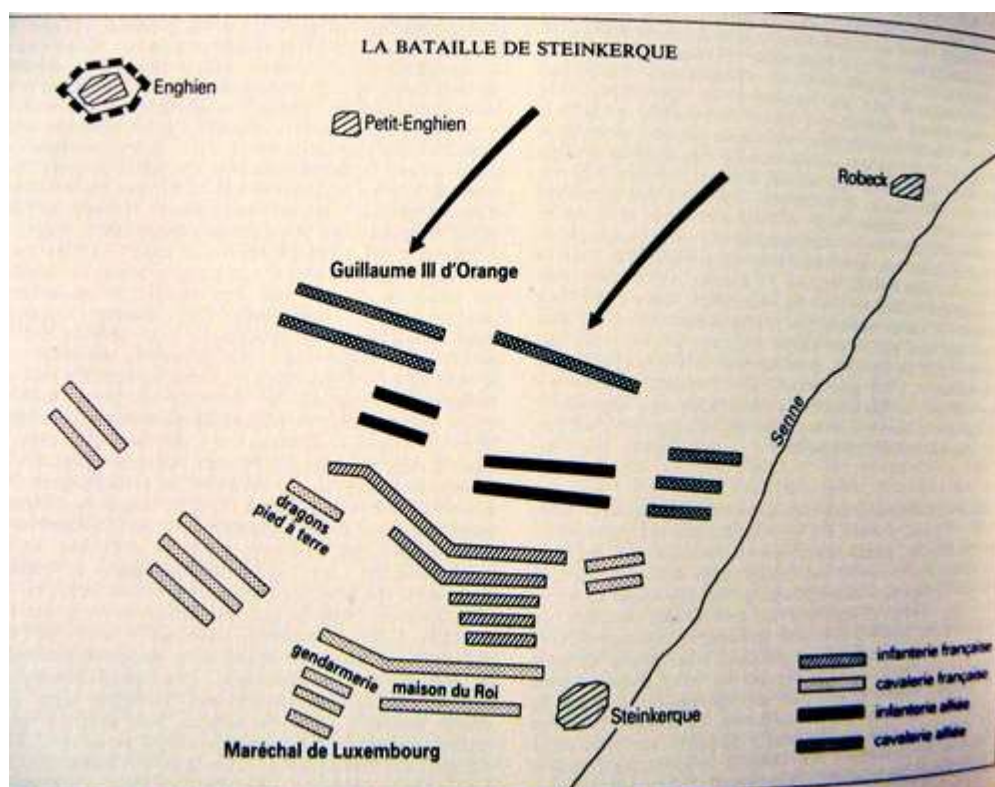
A neuf heures, l'ennemi débouche entre Rebecq et le Petit-Enghien, au nord de Steinkerque. Heureusement, le terrain très accidenté entrave son avance.

L'armée principale des ennemis perd beaucoup de temps durant sa marche : il faudra une heure pour qu'ils soient au contact, ce qui ôte quelque peu l'effet de surprise. Ainsi, les Français ont le temps d'organiser une ligne de défense efficace quand commence l'attaque principale, aux alentours de midi. Les premières lignes françaises perdent du terrain mais une extrême confusion règne dans l'armée alliée avec notamment la cavalerie hollandaise qui gêne la progression de l'infanterie anglaise.

Les Coalisés portent leurs coups sur l'aile droite française. Le maréchal de Luxembourg donne l'ordre de contre-attaquer et les Princes (le duc de Bourbon, le prince de Conti, le duc de Chartres alors adolescent, le duc de Vendôme...) donnent l'exemple en chargeant à la tête des troupes de la Maison du Roi. Toute cohésion tactique est illusoire en un lieu si peu commode. Par fraction séparée, toutes les lignes françaises prendront part à l'action. Par ailleurs, au cours de l'engagement, les piquiers abandonnent leurs armes obsolètes pour ramasser les fusils de l'ennemi. Enfin, le maréchal de Boufflers arrive d'Enghien à marche forcée avec ses dragons, au son du canon.

« Nous poussâmes les ennemis, dit le maréchal de Berwick, un grand quart de lieue, avec un prodigieux carnage. Notre troupe dorée, composée de M. le duc d'Orléans, de MM. les ducs de Bourbon, du prince de Conti, fut, pendant toute l'action, exposée au plus grand feu, avec le maréchal de Luxembourg. »

Après de rudes combats, les alliés sont repoussés.



Extrait de F. Bluche (dir.), *Dictionnaire du Grand Siècle*, Fayard, 1990.

Partout, la ligne française est triomphante. A la tombée de la nuit, Guillaume III se replie en bon ordre. Il a perdu 10.000 soldats, 1.300 prisonniers, 9 drapeaux qui iront décorer la nef de Notre-Dame, et 10 canons. Les Français, ayant également souffert de lourdes pertes, ne sont pas en état de poursuivre leurs adversaires.

Les ennemis du maréchal voulurent diminuer, auprès du roi, la gloire de cette journée, en répétant sans cesse qu'il s'était laissé surprendre : « Hé ! qu'aurait-il fait de plus, s'il n'avait pas été surpris ? » répondit Louis XIV.

La nouvelle de cette victoire fit une si grande sensation dans Paris et dans les provinces, que le prince de Conti et le duc de Vendôme trouvèrent, à leur retour, les chemins bordés de peuple ; « les acclamations et la joie allaient jusqu'à la démence écrit Voltaire dans son *Siècle de Louis XIV*. Les hommes portaient alors des cravates de dentelle, qu'on arrangeait avec assez de peine et de temps. Les princes s'étant habillés avec précipitation pour le combat, avaient passé négligemment ces cravates autour du cou. Les femmes portèrent des ornements faits sur ce modèle, on les appela des *Steinkerques*⁷⁶.

⁷⁶ Sources : sites Musebaroque.fr et France-pittoresque.com

5 AOUT

5 août 1796 : Castiglione

Castiglione se situe au sud-ouest du lac de Garde, non loin du site de la future bataille de Solfério (voir 24 juin). Cette bataille oppose l'armée d'Italie, commandés par Bonaparte et, sous ses ordres, par les généraux Masséna et Augereau, à trois armées autrichiennes commandées par les généraux Beaulieu, Quasdanovitch et Wurmser.

Contexte

Le 11 avril 1796, Bonaparte est vainqueur à la bataille de Montenotte. Le 21, la Sardaigne abandonne la coalition et conclut une paix séparée. Les Français passent le Pô le 7 mai, le 10 ils battent l'armée de Beaulieu à la bataille du pont de Lodi sur l'Adda. Le 31 mai, les Autrichiens sont rejetés derrière l'Adige. Le 1^{er} juin, Masséna occupe Vérone. En un mois et demi, l'armée française se rend maîtresse de l'Italie du nord, l'armée autrichienne est expulsée au-delà du Tyrol.

Bonaparte a encore avec lui 40 000 hommes, dont un certain nombre sont retenus par le blocus de Mantoue. Vers le 10 juillet, il reçoit le renfort de 4 000 hommes du général Despinoy qui sont venus à bout du château de Milan le 25 juin.

L'Autriche ne s'avoue pas pour autant vaincue. L'armée de Beaulieu compte encore 18 000 hommes, et la garnison de Mantoue 8 000. 10 000 Tyroliens et 31 000 Autrichiens marchent vers l'Italie. Ce qui fait 67 000 hommes, prêts à venger l'Empire. Le choc est à nouveau inévitable.

La bataille

Descendant du Tyrol en deux colonnes, les Autrichiens encerclent le lac de Garde et l'armée française, mais ainsi séparés, ils sont inférieurs en nombre. L'armée française a la faculté de se rassembler rapidement. Le blocus de Mantoue est levé, Vérone évacuée. Toute l'armée française est concentrée entre la Chièse et le Mincio. Laissant seulement 1 800 hommes sous les ordres du général Valette à Castiglione, pour bloquer éventuellement Wurmser qui descend la rive ouest du lac de Garde et l'empêcher de prendre ainsi son armée à revers, le 31 juillet, Bonaparte fonce sur les 15 000 Autrichiens qui descendent par la rive est.

Tandis que la division Sauret reçoit ordre de délivrer le général Guieu encerclé à Salò, ce qu'elle réussit, la division Dallemagne, qui a pour mission de prendre Lonato, a du mal à venir à bout de l'ennemi, finit par le battre, mais ne parvient pas à prendre la ville. Le 1^{er} août, Augereau entre à Brescia. Le 2, Masséna prend position à Ponte San Marco. Au soir, sous la pression de ses hommes, le général Valette abandonne précipitamment Castiglione. Dans cette fuite désordonnée beaucoup de soldats sont faits prisonniers.

Le 3 août au matin, l'armée française a changé de front. À l'ouest, Guieu s'en va récupérer Salò abandonnée la veille au soir par Sauret ; au centre, Masséna attaque Lonato, tandis qu'à l'est, Augereau attaque Castiglione, qu'il prend, perd et finalement reprend, malgré l'arrivée de renforts autrichiens. Au soir, la division autrichienne descendue par la rive droite du lac de Garde est partiellement détruite et complètement dispersée. Le 4, pendant que les restes de cette division qui s'enfuient par la vallée de la Chièse sont battus et fait prisonniers à Gavardo et à Salò, Wurmser rassemble les débris de son armée, et les forces disponibles de Mantoue. Au total 25 000 hommes se rangent et font face aux Français, entre Medole au sud et Solfério au nord (à dix kilomètres de distance).

Bataille du Mont Medolano

Le but des Français était de briser la défense du quadrilatère, tandis que les Autrichiens avaient choisi de se ranger sur la ligne Solferino - Medole pour bloquer l'avancée des Français et laisser le temps aux arrières de réorganiser la défense dans la forteresse de Mantoue.

La tâche des forces autrichiennes était donc assez simple : s'installer dans une position idéale pour résister aussi longtemps que possible avec les moindres pertes et se retirer ensuite dans la forteresse de Mantoue ou de Peschiera, dans l'attente d'une possibilité de passer à l'attaque, mais seulement dans des conditions favorables.

La tactique française a été mise au point par Bonaparte et Augereau sur proposition de celui-ci, le matin du 4 août. L'idée était de tromper les Autrichiens avec une fausse attaque sur le centre du déploiement ennemi pour reculer et s'exposer ensuite volontairement à une contre-attaque facile pour donner à Wurmser la possibilité réelle de briser en deux le déploiement français. L'arrivée ponctuelle de la Division Despinoy aurait créé le nouveau centre du déploiement français, dont les ailes seraient formées par deux tronçons séparés et déjà placés sur des positions latérales préétablies, Masséna à gauche et Augereau à droite. L'arrivée de la division Sérurier de Guidizzolo aurait pris les Autrichiens par derrière, provoquant la fermeture "en tenaille".

La tactique d'Augereau était intelligente et efficace, mais pas simple à mettre en œuvre, étant donné la nécessité, pour les trois unités françaises, d'agir au bon moment - qualité très difficile pour la lenteur des communications de l'époque et pour la mesure approximative du temps, en l'absence d'horloges. La veille de la bataille, lorsque les ordres avaient déjà été envoyés, Bonaparte souleva de sérieux doutes sur la réussite du plan convenu et exprima son intention de retirer toute l'armée sur le Pô. Augereau s'opposa avec fermeté et entre les deux hommes naquit une discussion qui finit en dispute. Fort de son prestige militaire et d'éclatantes victoires des jours précédents, Augereau réussit à dissiper les hésitations compréhensibles de Bonaparte.

À l'aube du 5 août, selon le plan, certaines unités des divisions de Masséna et d'Augereau lancèrent une attaque centrale contre le camp autrichien, qui surprit Wurmser par son audace ou par le manque inattendu de détermination des troupes françaises, qui agissaient avec peu de coordination et se retiraient en désordre, s'exposant ainsi à la réaction de l'armée autrichienne. Profitant de l'occasion, Wurmser donna l'ordre de préparer la contre-attaque.

Pendant ce temps-là, la division française Despinoy était après Montichiari et deux demi-brigades d'avant-garde, aux ordres du colonel Leclerc, allaient entrer à Castiglione, conformément aux prévisions.

Tout se déroulait selon le plan d'Augereau jusqu'à 7 heures du matin, quand ils entendirent plusieurs coups de feu venant de Guidizzolo. Cet imprévu était la conséquence indirecte d'une très forte fièvre qui avait terrassé le général Sérurier dans la nuit et qui l'avait obligé à déléguer le commandement de la division au général Fiorella. Celui-ci, désireux d'affronter l'ennemi, n'avait pas attendu le bon moment et était arrivé trop tôt, bouleversant le plan élaboré. Wurmser arrêta immédiatement la contre-attaque et organisa le déplacement de la deuxième ligne, près de San Cassiano pour intercepter la division Sérurier.

Napoléon aussi avait remarqué l'erreur de Fiorella : démontrant sa capacité de raisonnement et d'improvisation, il donna immédiatement une série d'ordres. Pendant que la deuxième ligne autrichienne faisait mouvement pour se ranger à San Cassiano, il ordonna à la division Despinoy de rejoindre la division Masséna et d'attaquer l'aile droite de l'ennemi. Tout de suite et sans attendre de réponses, il commanda une attaque imprévue sur le flanc gauche, se ruant à l'assaut du Mont Medolano avec ses forces considérables. Il avait compris que, au moment où la deuxième ligne

autrichienne se serait déployée à San Cassiano, le Mont Medolano n'aurait plus représenté l'aile gauche extrême, mais la charnière entre les deux lignes autrichiennes. L'assaut du Mont Medolano aurait gravement compromis la tenue de toute la ligne du déploiement autrichien, dont les forces auraient bientôt été déséquilibrées à droite.

L'enlèvement de la redoute du Mont Medolano, clé de voûte de la bataille, fut précédé d'un violent tir d'artillerie des batteries à cheval du colonel Marmont. Presque simultanément, le général Verdier se lança avec ses grenadiers vers les pentes de la colline, tandis que les dragons de général Beaumont attaquaient l'escadron des Uhlans. Vers 9 heures, le mamelon était fermement en la possession des Français.

Dans le but de freiner une avancée dont il ne connaissait pas la portée, Wurmser ordonna le repli de son aile gauche et quelques minutes plus tard, l'aile droite était investie conjointement par les divisions Despinoy et Massena. Tout de suite était arrangée la formation d'une seconde ligne de résistance à droite, mais qui affaiblit encore plus la partie centrale du déploiement autrichien, rapidement attaqué et détruit par la division Augereau.

Divisé en trois sections, le corps de l'armée autrichienne n'avait pas d'autre possibilité que se replier sur Peschiera, Valeggio et Roverbella, laissant 2 000 hommes sur le terrain et plus de 1 000 prisonniers. Même Wurmser échappa péniblement à la capture. Dès que les Autrichiens eurent commencé la retraite, Bonaparte ordonna à la cavalerie et à l'infanterie légère une poursuite immédiate de très près, non dans le but de frapper l'ennemi, mais plutôt de le forcer à une fuite précipitée et désordonnée, de façon à lui faire abandonner de grandes quantités de matériel de guerre dont l'armée autrichienne était bien fournie, mais qui faisaient défaut à l'armée française. La manœuvre procura une vingtaine de canons, 150 voitures de munitions, ainsi que des provisions de bouche et de guerre.

La bataille ne fut pas décisive, mais elle est considérée par les historiens comme la plus importante pour le sort de la campagne d'Italie. Les effets bénéfiques pour les Français ont été nombreux, à commencer par l'enthousiasme suscité par cette victoire, l'amélioration de l'équipement et de l'armement et, enfin, la conquête d'une grande partie de la vallée fertile du Pô, qui leur permettrait de passer l'automne et l'hiver sans les difficultés et les privations inhumaines subies au cours des mois précédents. Dans un sens historique plus large, le prestige militaire de Bonaparte fut mis en évidence, autant aux yeux de ses soldats que de ses généraux, à qui il avait démontré savoir tirer parti même de leurs fautes.

Conséquences

Le 6 août, l'armée autrichienne battit en retraite dans le Tyrol, où elle tenta de se reconstituer. Le 7, Sérurier entra à Vérone, et Masséna reprit les positions abandonnées le 29 juillet. Le siège de Mantoue fut repris. Le 2 septembre, l'armée française commença à remonter vers le Tyrol pour tenter de faire sa jonction avec l'armée du Rhin.

La bataille de Castiglione est en fait une suite de combats qui auront duré cinq jours, pendant lesquels Wurmser perd environ 21 000 hommes: 6 000 morts blessés et 15 000 prisonniers ainsi que 70 canons et leurs caissons.

En récompense de sa bravoure, Bonaparte désigne Augereau pour apporter au Directoire les drapeaux pris à l'ennemi. Bonaparte, devenu l'empereur, lui attribua le titre de duc de Castiglione.

9 AOUT

3-9 août 1644 : Fribourg en Brisgau

Cette bataille eut lieu dans la phase finale de la guerre de Trente Ans. Les Bavaois, commandés par Franz von Mercy, retranchés dans Fribourg (capitale du pays de Bade, à 37 km à l'est de Colmar) qu'ils avaient occupée le 28 juillet, sont battus après trois jours de combat par l'armée commandée par Condé et Turenne.

Déroulement

Le 29 juillet 1644, les forces coalisées impériales et bavaoises avaient repris aux Français la ville de Fribourg-en-Brisgau. Turenne, commandant l'armée d'Allemagne et Condé joignirent leurs forces pour reprendre cette position-clé.

Impériaux et Bavaois s'étaient retranchés sur les collines boisées ceinturant la ville lorsque, le 3 août à 5 heures du matin, les Français passèrent à l'offensive en attaquant les fortifications adverses. Le soir, après de furieux mais coûteux combats, les armées royales s'étaient emparé des lignes ennemies. Voulant profiter de l'épuisement des Français, Mercy s'installa sur une deuxième ligne fortifiée, mais, le lendemain, 4 août, les Français se lancèrent de nouveau à l'assaut et furent arrêtés, laissant 4 000 tués et blessés sur le terrain et il fallut l'arrivée de 5 000 hommes supplémentaires pour que Condé puisse emporter la décision.

Le 9 août, malgré les pertes subies, l'armée royale se préparait enfin à investir la ville de Fribourg elle-même, où Mercy s'était retranché, mais celui-ci abandonna la ville avec son armée.

Ce fut la seconde victoire qui signala la haute valeur du grand Condé, et par laquelle il fit respecter la minorité de Louis XIV, dont l'Espagne et l'Autriche cherchaient à profiter pour démembrer la France. Le combat recommença trois fois, à trois jours différents. On rapporte que le prince de Condé jeta son bâton de commandement dans les retranchements ennemis, et marcha pour le reprendre, l'épée à la main, à la tête du régiment de Conti.

Il fallait peut-être une action aussi hardie pour mener les troupes à des attaques si difficiles et si meurtrières. Pour se faire une idée de ce combat terrible, il faut voir le tableau qu'en a tracé Bossuet, dans l'oraison funèbre du prince de Condé :

« Quel objet se présente à mes yeux ! Ce n'est pas seulement des hommes à combattre, c'est des montagnes inaccessibles ; c'est des ravines et des précipices d'un côté ; c'est de l'autre un bois impénétrable, dont le fond est un marais, et derrière, des ruisseaux, de prodigieux retranchements ; c'est partout des forts élevés, et des forêts abattues, qui traversent des chemins affreux ; et au dedans c'est Mercy avec ses braves Bavaois, enflés de tant de succès et de la prise de Fribourg ; Mercy, qu'on ne vit jamais reculer dans les combats ; Mercy, que le prince de Condé et le vigilant Turenne n'ont jamais surpris dans un mouvement irrégulier, et à qui ils ont rendu ce grand témoignage, que jamais il n'avait perdu un seul moment favorable, ni manqué de prévenir leurs desseins, comme s'il eût assisté à leurs conseils. Ici donc, durant trois jours, et à quatre attaques différentes, on vit tout ce qu'on peut soutenir et entreprendre à la guerre. »

11 AOUT

11 août 1674 : Seneffe

Cette bataille se déroule dans le cadre de la guerre de Hollande le 11 août 1674 sur le front nord, dans la province belge de Hainaut, et opposa l'armée française commandée par le prince Louis II de Bourbon, prince de Condé (le grand Condé) à l'armée hispano-hollandaise commandée par Guillaume d'Orange, Vaudémont, Monterey et Waldeck.

Campagne précédant la bataille

Durant la guerre de Hollande, Guillaume d'Orange, à la tête d'une armée austro-hispano-hollandaise, mène ses troupes à travers le sud des Pays-Bas espagnols vers le nord de la France. Pendant cinq semaines, les deux armées manœuvrent sans s'affronter. Le 10 août, Guillaume d'Orange se dirige vers Paris afin de forcer l'ennemi au combat.

La bataille

L'armée française occupe une position très forte près de Nivelles, dans le Brabant wallon. Le prince d'Orange, reconnaissant qu'il ne pourra battre frontalement les Français tente le 9 août une manœuvre d'enveloppement par le nord et l'ouest. Ce que voyant, Condé réoriente son dispositif.

La bataille se déroule en trois phases. Condé commence par faire attaquer l'arrière-garde ennemie par la cavalerie et prendre le village de Seneffe, défendu par les Espagnols sous le commandement du prince de Vaudémont. L'infanterie française occupe le village. Dans un deuxième temps, la bataille prend la forme d'un combat contre la cavalerie espagnole, mêlée de bataillons hollandais dans la plaine couverte de houblonnières située entre la rivière de Senne (celle qui coule à Bruxelles) et le prieuré Saint-Nicolas.



Le duc d'Enghien sauvant son père, le Grand Condé, à la bataille de Seneffe. Détail d'une toile de Bénigne Gagneraux au Musée des Beaux-Arts de Dijon

Après plusieurs charges sanglantes, l'ennemi se retranche dans le prieuré. La troisième phase de la bataille consiste donc dans la prise de ce prieuré, à partir de 13 heures. Plutôt que de donner un peu de repos à son armée pour prendre le prieuré solidement défendu, Condé exige de ses troupes l'attaque immédiate, afin d'éviter que les Impériaux, qui font route à quelques distance, viennent au secours des défenseurs. Le prieuré est pris au prix de beaucoup de sang versé de part et d'autre (les Français exaspérés par l'opiniâtreté des défenseurs feront peu de quartiers).

Les Français laissent sur le champ de bataille environ 8 à 10 000 morts ou blessés et les Hispano-hollandais 12 à 15 000 morts et prisonniers. Cette hécatombe fit écrire à la marquise de Sévigné : « Nous avons tant perdu à cette victoire, que sans le *Te Deum* et quelques drapeaux portés à Notre-Dame, nous

croirions avoir perdu le combat ». De même Voltaire écrit à propos de cette bataille « *Ce ne fut qu'un carnage* ».

Conséquences

La bataille fut coûteuse en vies humaines de part et d'autre. Dans les semaines qui suivent, les deux armées, affaiblies, font assaut l'une contre l'autre mais sans combat. Guillaume d'Orange et Juan Domingo de Zúñiga y Fonseca, comte de Monterrey, gouverneur des Pays-Bas espagnols, tentent de reprendre Audenarde, mais se retirent dès que le prince de Condé marche sur eux.

13 AOUT

13 août 1554 : Renty

Dans la dernière phase des guerres d'Italie (1550 -1559), le conflit tendit à se déplacer du théâtre d'opération d'Italie à celui des frontières nord et est du royaume, car Charles-Quint avait désormais dans les Pays-Bas (l'actuelle Belgique), une force armée capable de prendre l'offensive contre la France. La bataille de Renty (dans le Pas-de-Calais, près de Saint-Omer) prend place dans cet ensemble de campagnes qui se terminera par la défaite française de Saint-Quentin (1557).

En juin 1554, le connétable de Montmorency reprend le projet d'une marche sur Bruxelles. Il dispose de 40 000 fantassins et de 1200 cavaliers. Coligny prend Dinant, mais doit se replier devant l'armée impériale vers Cambrai, Calais, Boulogne et enfin Renty dont le château est aux mains des troupes impériales espagnoles de Charles Quint.

La guerre continuait, mais faiblement soutenue par les deux monarques, dont le trésor était également épuisé. Charles-Quint manœuvrait avec 8 000 hommes le long de sa frontière des Pays-Bas, couvrant ses places les unes après les autres. Henri II, de son côté, suivait une marche parallèle à celle de l'empereur, se jetant sur toutes les villes qu'il pouvait surprendre, et mettant une triste gloire à *« laisser toujours après lui, pour ses brisées, feux, flammes, fumées et toute calamité. »*

L'armée française avait ainsi marqué son passage depuis la frontière du pays de Liège jusqu'au cœur de l'Artois lorsqu'elle arriva devant Renty.

De part et d'autre, les effectifs sont importants : plus de 30 000 hommes. Sous les ordres de Montmorency, les meilleurs généraux français sont présents : François de Guise, Gaspard de Saulx-Tavannes, les ducs de Nevers et d'Aumales, etc.

A midi, le 13 août, l'artillerie française commença à tirer sur le château de Renty.

L'empereur, retranché dans ses positions, demeura d'abord spectateur immobile de ce siège ; *« mais à la fin, le regret et honte qu'il avoit de laisser ainsi détruire et ruiner son pais, et devant ses yeux prendre et forcer cette place, se mêlèrent tellement ensemble que, se faisant ennemy de sa peur, résolut tenter fortune et faire tous ses efforts, quoi qu'il en peust advenir, pour la secourir et garder. »*

Il fit donc un mouvement en avant pour s'emparer d'un petit bois dénommé Bois-Guillaume, qu'occupaient les Français, et d'où il se flattait de détruire les batteries qu'ils dirigeaient contre la place. L'avant-garde impériale, avec 12 000 hommes attaqua. Montmorency fit mettre ses troupes en batailles au pied de la colline dominant Renty. Les gens de pied, formés en trois bataillons carrés, étaient encadrés par des gens d'arme à cheval et, en avant, les cheveau-légers du duc d'Aumale.

Un furieux combat s'engagea, où la cavalerie française, malgré d'assez lourdes pertes, repoussa les Impériaux, qui se replièrent dans le bois.

La cavalerie légère du duc de Savoie, et les reîtres du comte Volrad de Schwartzemberg, *« tous noirs comme beaux diables, afin de mieux intimider l'ennemi »* donnèrent dans ce bois avec une telle impétuosité, qu'en un moment les arquebusiers français en furent délogés, et la gendarmerie qui les soutenait dispersée ou couchée par terre. Mais le duc de Guise, avec le sire de Tavannes, rallia sur-le-champ

les fuyards, appela à lui la cavalerie légère du duc d'Aumale, et, chargeant à son tour les impériaux, rejeta leurs pistoliers en désordre sur le bataillon de leurs lansquenets qui les débandèrent.

Au même moment, le duc de Nevers, avec son régiment, s'était jeté *«au travers de l'arquebuserie espagnole qu'il avait toute renversée et mise à van de route.»* On ne laissa pas aux Impériaux le temps de se rallier.

L'amiral de Coligny, habile à saisir l'instant décisif, mit pied à terre et se lança à leur poursuite et, avec une partie de sa troupe, plus de 1000 hommes, pique au poing, nettoya le bois des ennemis et leur prit leurs canons.

Henri II récompensa la vaillance de Tavannes sur le champ de bataille même, en détachant de son cou son collier de l'ordre de Saint-Michel pour l'en décorer. Le combat coûta près de deux mille hommes à l'armée espagnole. Toutefois, faute de munitions, le siège de Renty fut levé le 15 août.

Une plaque commémorative de la bataille est située dans l'église⁷⁷.

⁷⁷ Sites : Audopale ; Histoire de l'Europe et de la Méditerranée.

14 août 1844 : L'Isly

La bataille de l'Isly est le dernier affrontement de l'expédition contre le Maroc, qui se déroule en marge de la conquête de l'Algérie. Il eut lieu à la frontière algéro-marocaine. Face à la progression de la conquête de l'Afrique du nord par la France, le Maroc, qui soutenait depuis cinq ans l'insurrection de l'Émir Abd el-Kader contre la France – en dépit du traité de la Tafna, avait déclaré la guerre à la France. La bataille se solda par une victoire française contre l'armée marocaine.

Contexte et prélude

À la suite des débuts de la conquête d'Algérie en 1830, Abd el-Kader avait, en 1832, pris la tête des tribus de la région de Mascara pour s'opposer aux Français. Un premier traité, signé par le général Desmichels en 1834, lui fut jugé trop favorable : en 1837, le maréchal Bugeaud fut donc chargé d'en signer un nouveau, le traité de la Tafna, qui exigeait qu'Abd el-Kader reconnaisse la souveraineté de la France en Afrique du Nord, en échange de quoi la France reconnaissait l'autorité d'Abd el-Kader sur une grande partie de l'Algérie (environ les deux tiers : l'ensemble du beylik de l'ouest -à l'exception des villes d'Oran, Arzew, Mostaganem et Mazagran-, le beylik du Titteri et la province d'Alger -à l'exception d'Alger et de Blida, de la plaine de la Mitidja et du Sahel algérois).

Néanmoins, Abd el-Kader n'avait cessé de vouloir en chasser les Français. Dans ce but, il demanda et obtint l'appui du sultan du Maroc le 5 mai 1839, ainsi que la concession du territoire situé entre Oujda et Tafna. Il avait levé une véritable armée et en novembre 1839, appuyé par le sultan du Maroc, Abd Al-Rahman, il déclarait la guerre à la France, suite au franchissement des Biban par l'armée française.

En réaction, les Français entreprirent alors véritablement la conquête systématique du pays. Cette conquête fut l'œuvre du maréchal Bugeaud de La Piconnerie, nommé gouverneur en 1840. Abd el-Kader vit sa smala prise par le duc d'Aumale à Taguine en 1843 et fut refoulé dans le désert. Il se réfugia alors au Maroc, mais, au même moment, l'armée du sultan Abd Al-Rahman fut vaincue à l'Isly, tandis que la flotte française bombardait les ports de Mogador et de Tanger. Abd el-Kader ne pouvait plus être protégé par le sultan, qui craignait que les Français continuent à bombarder les villes marocaines. Après trois années de guérilla, Abd el-Kader se rendit enfin au général Lamoricière en 1847.

Déroulement

Le 6 août 1844, Tanger avait été bombardée par des navires français commandés par le prince de Joinville, fils du roi Louis-Philippe. Dans la nuit du 15 au 16 août, le gouverneur général de l'Algérie ayant réuni toutes ses forces, qui ne s'élevaient qu'à 11 000 hommes, se porta sur le camp marocain établi à Djarf el-Akhdar, à peu de distance d'Oujda, sur la rive droite de l'oued Isly, un sous-affluent de la Tafna.

Devant avoir affaire presque exclusivement à de la cavalerie, il avait formé de son infanterie un grand losange dont les faces se composaient elles-mêmes de petits carrés. La cavalerie était dans l'intérieur de ce losange qui marchait par un de ses angles dument pourvu d'artillerie.

Au point du jour, voyant s'avancer l'armée française, le sultan lança contre elle toute la cavalerie marocaine, représentant une masse de 20 à 25 000 chevaux. Cette charge ne parvint pas à forcer les lignes de tirailleurs, et fut bientôt séparée en deux par les carrés qui s'avançaient dans la cavalerie. Le maréchal Bugeaud fit alors sortir sa cavalerie. Celle-ci, se formant par échelons, chargea la cavalerie marocaine qui était à la gauche de l'armée et la dispersa après avoir vaincu plusieurs centaines de ses cavaliers. Le premier échelon, composé de six escadrons de spahis et commandé par le colonel Youssouf, ne voyant plus devant lui que le camp marocain encore tout dressé, s'y précipita. Onze pièces de canon qui en couvraient le front de bandière firent feu une seule fois. Les artilleurs marocains n'eurent pas le temps de recharger.

L'infanterie marocaine se dispersa dans des ravins où la cavalerie française ne pouvait la poursuivre, et gagna par de longs détours, la route de Taza. Pendant que le premier échelon de la cavalerie française marchait sur le camp, le second commandé par le colonel Morris, se porta sur la partie de la cavalerie marocaine qui était à droite. Ce fut une lutte acharnée. Après que tout fut terminé, l'armée française se regroupa dans le camp des Marocains, et bientôt se mit à la poursuite des vaincus pour les empêcher de se rallier.

Bilan et conséquences

Les trophées de la victoire furent onze pièces de canon, dix-huit drapeaux, toutes les tentes des Marocains, y compris celle de Sidi-Mohammed, richement meublée, enfin, des approvisionnements de toutes sortes. Les pertes en hommes des Marocains furent de 800 morts.

16 AOUT

16 août 1705 : Cassano

Cassano (Lombardie) est une bataille livrée sur le front italien pendant la guerre de Succession d'Espagne.

Prélude

En 1705, l'armée du duc de Vendôme, qui a reçu des renforts, tente de soumettre Victor-Amédée de Savoie, qui a abandonné l'alliance française et s'est récemment allié aux Autrichiens. L'action semble couronnée de succès jusqu'à ce que le duc de Savoie implore l'empereur de lui envoyer de l'aide. **Eugène de Savoie** qui commande ces renforts, se trouve opposé à Philippe de Vendôme, le grand prieur. Ce dilettante se laisse surprendre sur les rives de l'Adda par l'attaque féroce d'Eugène de Savoie, mais celui-ci, plus à cause de la profondeur du fleuve qu'à cause de la résistance des Français, ne parvient pas à traverser et décide de reporter son attaque sur Cassano.

La bataille

Grâce à une marche forcée, le duc de Vendôme, frère du Grand prieur, se trouve face à Eugène de Savoie, ce qui ne détourne pas celui-ci de son idée. Il attaque si violemment l'armée française, que ses troupes parviennent à traverser et poussent les soldats français à l'eau. Ceux-ci reviennent à la charge et obligent les Impériaux à retraverser. Pendant une heure, malgré les efforts du duc de Vendôme qui se met deux fois à la tête de ses troupes pour les ramener au combat, les Français sont de nouveau repoussés avec pertes au-delà de l'Adda, par la droite de l'armée impériale.

L'attaque n'est pas moins rude sur le flanc droit des Français, dont plusieurs bataillons sont renversés. Mais les ennemis ne parviennent pas à y soutenir leur assaut car leurs armes à feu sont mouillées après avoir traversé la rivière. Ils sont repoussés, et beaucoup périssent noyés.

Les Autrichiens ne parvenant pas à traverser le fleuve, le combat tourne finalement à l'avantage des Français. Le prince Eugène, qui se trouve durant l'action au plus fort du feu, ordonne le repli. La bataille, commencée à 13 heures, finit à 17 heures.

Conséquences

Les Impériaux, qui ne sont pas poursuivis, se replient sur Treviglio. La nuit du combat, Eugène de Savoie fait conduire les blessés à Palazzuolo, où, selon un état du commissaire impérial, on en compte 4 347. Ils laissent sur le champ de bataille 6 584 hommes et 1 942 prisonniers. Parmi les blessés se trouvent le prince Joseph de Lorraine et le prince de Wurtemberg qui meurent de leurs blessures. Eugène de Savoie est également blessé.

La résistance française à Cassano ruine toutes les dispositions qu'avait prises le Prince Eugène pour pénétrer en Piémont et pour secourir le duc de Savoie, qui se trouve ainsi fort pressé. Elle contraint les Impériaux à prendre leurs quartiers d'hiver sur place. Cela donne au duc de Berwick l'occasion de terminer cette campagne par la prise du château de Nice, qui ôte au duc de Savoie toute espérance de secours.

18 AOUT

18 août 1690 : Staffarde

La bataille de Staffarde, dans l'ouest du Piémont, est **l'une des batailles livrées par Catinat sur le front d'Italie du nord**, qui fut l'un des théâtres sur lesquels l'armée française dut combattre durant la guerre de la Ligue d'Augsbourg.

La Ligue venant de se constituer contre la France, Louis XIV demanda par précaution au duc de Savoie, Victor-Amédée II, de lui céder pour la durée de la guerre la citadelle de Turin. Le duc ayant refusé, le roi décida de s'en assurer la possession par la force. Catinat, commandant en chef en Italie, cantonnait aux alentours de Pignerol, place française à l'époque. Il fit avancer son armée vers Saluce.

La bataille se déroula près de l'abbaye de Staffarde, lieu d'une grande valeur historique et culturelle, dont elle tire son nom. Victor-Amédée II attendait l'arrivée des troupes alliées, qui auraient pu modifier l'issue de la bataille et le sort même du duché, mais, quand il apprit le nombre effectif des troupes du maréchal de Catinat, seulement 18 000 hommes, il pensa pouvoir l'affronter sans aide de l'Espagne. Le général Eugène de Savoie, comme le marquis de Louvigny, commandant des troupes espagnoles, n'étaient pas du même avis. Mais Victor-Amédée, n'écoulant que son enthousiasme, attaqua immédiatement.

Catinat rangea ses forces sur deux lignes, selon un schéma classique. L'aile droite, forte de 18 escadrons, était commandée par Saint-Silvestre. L'aile gauche comptait 14 escadrons sous les ordres de Quinson, tandis que Feuquières était à la tête de l'infanterie au centre. En deuxième ligne, Lalande était à l'aile gauche, du Plessis-Bellièvre au centre et à droite. Derrière, huit escadrons étaient en réserve. Des canons étaient en batterie sur toute la ligne.

Dans la nuit, le duc de Savoie prit position dans une région isolée, sa droite et sa gauche s'appuyant sur des marais impraticables. Le terrain était boueux et malsain. Victor-Amédée voulut adopter un dispositif analogue à celui de Catinat et aligner ses troupes sur deux rangs. En première ligne, Louvigny commandait l'aile gauche, au bord du Pô, et Planesse la droite. Le centre des troupes était constitué de la fine fleur de la cavalerie espagnole et savoyarde. Victor-Amédée commandait l'infanterie. Saluces était à la droite des troupes françaises et l'abbaye de Staffarde au bord des marais situés à droite des troupes piémontaises. À l'arrière, les escadrons de réserve, dont les cuirassiers commandés par le prince Eugène.

Victor-Amédée fit occuper les fermes autour de Staffarde. À l'inverse, il ne jugea pas nécessaire de contrôler une vieille digue, pourtant importante pour toucher le flanc français. Il laissa trop d'espace libre entre les fermes, ce qui aurait permis à Catinat de pénétrer les lignes savoyardes.

Malgré les difficultés du terrain, Catinat ordonna à Saint-Silvestre d'entamer le combat et à ses dragons de traverser les troupes postées pour défendre les fermes : les Savoyards furent impressionnés par l'offensive française, et reculèrent. L'infanterie occupa les premières positions de l'ennemi. Victor-Amédée combattit sans relâche pour reprendre ses positions. La cavalerie française commandée par MM. de Quinson et de Saint-Silvestre, finit par pénétrer le marais, défit celle de Savoie, mais fut brisée par les contre-attaques des cuirassiers du prince Eugène, qui se mesuraient à l'armée française pour la première fois.

Catinat fit alors entrer en lice les bataillons de la seconde ligne, appuyés par les cavaliers des deux ailes, pour percer le centre ennemi : le choc fut si dur qu'il dispersa le front savoyard et Victor-Amédée dut ordonner la retraite.

La retraite de l'armée savoyarde fut protégée par les Gardes et les carabiniers de Savoie, pendant que le gros de la troupe se repliait sur Carignan et Moncalieri.

Staffarde est la bataille la plus sanglante qui ait été livrée sur le front italien durant cette guerre. Les Savoyards et les Espagnols perdirent 4 000 hommes, 1 200 furent faits prisonniers et 1 500 furent blessés. Parmi les pertes, onze canons et beaucoup de drapeaux. Profitant du succès, Catinat occupa Savigliano et Saluces, puis presque toute la Savoie. Le comportement des milices a été plus qu'honorable⁷⁸.

⁷⁸ Source complémentaire : J.-P. Le Flem, Dictionnaire.

20 AOUT

20 août 1648 : Lens

Le 20 août 1648 a lieu la bataille de Lens, appelée ainsi car elle fait suite à la prise de la ville de Lens occupée par les Français en 1647) par l'archiduc Léopold-Guillaume de Habsbourg le 17 août 1648. Mais la rencontre a lieu en réalité dans une plaine à l'ouest de Lens, entre Grenay et Liévin. Lens est la dernière bataille de la guerre de Trente ans.

Après avoir passé l'hiver 1648 à Abbeville, le grand Condé prit le commandement de l'armée des Flandres. Le prince divisa son armée en deux corps. Il prit la tête du premier et plaça l'autre sous les ordres du prince de Gramont. Il assiégea Ypres qu'il prit et laissa perdre Tournai.

Il arriva le 18 août devant Lens, qui venait d'être prise par l'archiduc Léopold. Avant de partir à l'attaque de Lens, le prince recommanda trois choses à ses troupes selon Quincy, l'auteur de l'Histoire militaire de Louis XIV : « *La première de regarder en marchant leur droite et leur gauche afin que l'infanterie et la cavalerie fussent sur la même ligne et puissent bien observer les distances et les intervalles ; la seconde de n'aller à la charge qu'au pas et la troisième de laisser les ennemis tirer les premiers.* » La stratégie était excellente, mais les Espagnols ne se trouvaient pas là où le grand Condé les attendait. En effet, leur aile droite était placée devant les chemins creux, l'infanterie était dans les bois et les taillis et l'aile gauche était sur les hauteurs de Lens.

Le prince ne lança pas l'attaque le 18 août et se contenta d'échanger avec les Espagnols quelques coups de canon.

L'archiduc Léopold disposait de 20.000 hommes, 12.000 d'infanterie formant 16 bataillons, 8.000 hommes formant 58 escadrons de cavalerie, et d'une quarantaine de pièce d'artillerie.

Condé engageait 16.000 hommes dans la bataille, 10.000 hommes d'infanterie formant 12 bataillons, 6.000 hommes formant 45 escadrons de cavalerie et une vingtaine de pièce d'artillerie. Il confia l'aile gauche au maréchal Gramont et se réserva l'aile droite. L'artillerie, commandée par le comte de Cossé, était en tête, devant le front et la cavalerie couvrait les deux ailes.

Le 20 août 1648, Condé harangua ses troupes en ces termes : « *Amis, vous souvenez-vous de Rocroi, de Fribourg, de Nordlingen ? Il nous faut vaincre ou mourir. Vous marcherez sur une seule ligne. Vous conserverez quoi qu'il en coûte votre ordre de bataille. Vous essuierez sans tirer le premier feu de l'ennemi. Ensuite seulement vous pourrez tirer.* » Au cri de « Vive le Roi ! », il lança la bataille, qui fut très longue. Au bilan, la cavalerie espagnole essuya un rude revers et les Français ne rencontrèrent presque aucune résistance du côté des premières et secondes lignes ennemies.

Quincy conclut l'histoire de cette bataille de Lens par ces mots : « *Jamais on ne vit une victoire plus complète. Le général Beck y fut blessé et fait prisonnier. Le prince de Ligne, général de la cavalerie espagnole, eut la même destinée, aussi bien que presque tous les principaux officiers allemands et tous les officiers, tant espagnols qu'italiens. Ils laissèrent sur le champ de bataille, trente-huit pièces de canon et huit mille hommes. On leur prit un grand nombre de canons et d'étendards et tout leur bagage. Le nombre de prisonniers s'élevait à cinq mille, dont, selon La Gazette n°137, datée de 1648 « près de 300 Espagnols naturels, 700 à 800 officiers, sans compter 600 blessés sont demeurés à Arras pour s'y faire panser et quelques-uns qui ont même fini dans notre armée. »*

Au cours de la bataille, le comte de Coligny-Saligny, général d'armée, eut le bras gauche cassé d'un coup de pistolet en se battant en duel à la tête de deux armées avec un colonel de l'armée ennemi qu'il tua sur place.

Une autre anecdote rapporte que c'est au cours de cette bataille que l'un des officiers de la cavalerie de Villequier, Lamiable, sieur de Grandmoulin, gentilhomme boulonnais fit prisonnier le général Beck. Pour sa récompense, le Roi lui donna le cheval de ce général prisonnier avec des lettres d'anoblissement pour lui et ses descendants.

Conséquences

Cette victoire arriva à point nommé pour le gouvernement français (la Régente Anne d'Autriche, Mazarin). D'une part, elle écarta durablement le risque -qui était réel- d'une invasion espagnole et précipita la conclusion de la paix de Westphalie, à l'avantage de la France. D'autre part, au même moment, éclatait la Fronde, qui allait affaiblir la France pour au moins quatre ans et il était indispensable que le gouvernement n'ait pas sur les bras à la fois une guerre civile et une guerre étrangère. La nouvelle de cette victoire arriva à Paris le lendemain, vendredi 21 août 1648 et, le mercredi 26 août 1648, le Roi (âgé de 10 ans) alla à Notre-Dame pour le Te Deum⁷⁹.

Ce sera le dernier combat de la guerre de Trente Ans. Depuis 1644, les ambassadeurs de France et de Suède associés à ceux de l'empire et de l'Espagne étaient réunis à Munster pour rétablir la paix. La victoire de Lens mit un terme à ces négociations et ce fut la signature du traité de Westphalie.

⁷⁹ C'est le jour même, après le Te Deum, qu'éclata la sédition populaire sans laquelle la Fronde parlementaire, qui couvait depuis un mois n'aurait pas eu l'ampleur que l'on connaît.

22 AOUT

22 août 1638 : Guetaria

Cette bataille navale a été livrée dans le petit port de Guetaria, sur la côte du pays basque espagnol, durant la guerre de Trente Ans. Elle se passe trois ans après l'engagement français dans le conflit, alors que celui est encore très indécis. Le combat oppose une escadre française qui soutient les forces terrestres progressant le long du littoral à une escadre espagnole arrivée en renfort. Alors que plusieurs affrontements ont déjà eu lieu en Méditerranée, c'est la première grande bataille navale franco-espagnole dans l'Atlantique. C'est une victoire française qui ébranle la puissance espagnole sur mer, mais qui ne profite pas à Louis XIII, car les troupes à terre sont tenues en échec.

La guerre entre la France et l'Espagne avait commencé en 1635. L'opération vise à contribuer au siège de Fontarabie engagé par les Français commandés par Condé.

La flotte française du Ponant est confiée à Henri d'Escoubleau de Sourdis. Marin et homme de guerre, il est aussi archevêque de Bordeaux. Il a participé au siège de la Rochelle avec Richelieu et ses talents militaires ont été remarqués par le cardinal, qui cherche à confier des responsabilités à des hommes nouveaux éloignés de la haute noblesse, toujours prompt à comploter.

Depuis la bataille des îles de Lérins pour laquelle Richelieu avait regroupé une flotte disparate, le marine royale s'est renforcée de nouveaux bâtiments : la *Vierge* et la *Cardinale* de six cents tonneaux, le *Vaisseau de la Reine* de 700 tonneaux, et la *Couronne*, de 2 000 tonneaux, construite sur les chantiers de La Roche-Bernard⁸⁰, qui porte 72 canons avec 500 hommes d'équipage. Le bateau est commandé par Claude de Launay-Razilly. Jean Guiton, amnistié⁸¹, commande l'*Intendant*, Abraham Duquesne a changé pour le *Saint-Jean*, Charles Daniel est sur la *Renommée*, le chevalier Paul a pris le commandement du *Neptune* à la place de Duquesne.

Sourdis est à la tête de 21 vaisseaux, 7 ou 8 brûlots et quelques bâtiments légers (essentiellement des flûtes). Une première division, sous les ordres du capitaine Treillebois, quitte la rade de Saint-Martin-de-Ré le 14 juillet, et le reste de l'escadre le 29 juillet. Le 2 août elle est visible par Condé depuis le littoral et empêche le ravitaillement de Fontarabie. Pour assurer le blocus, Sourdis détache 4 bâtiments : le *Cygne* commandé par Cangé, la *Licorne* avec La Chesnay, le *Neptune* du chevalier Paul, et le *Saint-Jean* sous les ordres de Duquesne.

Le 17 août, la division commandée par le chevalier de Montigny, réussit à bloquer une escadre espagnole venant de la Corogne, qui mouille alors dans la baie de Guetaria avec 14 galions ou vaisseaux et 4 frégates. Il envoie alors le chevalier de Marsay à bord de l'*Émerillon* prévenir Sourdis qui se trouve à bord du *Vaisseau du Roi*.

Sourdis prend position à l'entrée de la rade dès le 19, et y bloque immédiatement l'escadre de Don Lope de Hoces. Le chef espagnol embosse ses navires sur un front très resserré près du rivage. Cette configuration défensive interdit aux Français un combat rapproché avec abordage — tactique alors habituelle — car les Espagnols sont si près de la terre que le risque de s'échouer est trop important. Par contre la position est favorable à l'emploi des brûlots car elle ne met pas en danger les navires français et Lopez de Hoces n'a pris aucune précaution particulière contre une attaque de

⁸⁰ Morbihan

⁸¹ Ancien maire protestant de La Rochelle pendant le fameux siège de 1628.

ce genre, absence de protection qui s'explique aussi par une ruse de Sourdis qui a fait maquiller ses brûlots pour qu'ils ne puissent pas être identifiés comme tels.

Le 22 août, Sourdis, disposant de 24 navires (1 de 72 canons, 1 de 52, 14 de 30 à 38 canons et 8 de 20 à 28), décide d'attaquer les forces de Don Lope de Hoces sur les côtes du pays basque espagnol

L'anéantissement de l'escadre espagnole

Il ne reste plus qu'à attendre les vents favorables, c'est-à-dire soufflant vers les terres. Ceux-ci se lèvent dans la journée du dimanche 22 août. L'archevêque-amiral réunit un conseil de guerre qui n'a pas besoin de discuter longtemps : « Le vent promet une victoire certaine ; on conclut unanimement à l'attaque ; chacun se rend à son bord ; la joie remplit le cœur de tous les Français » note le père Fournier. On décide que la manœuvre se déroulera en trois temps : 1^o attaque au canon avec les plus gros vaisseaux ; 2^o lancement des brûlots sous leur protection ; 3^o retraite coupée à l'ennemi au moyen de bâtiments légers.

L'attaque commence vers 11 h du matin. Six vaisseaux français, sous les ordres de Montigny, viennent mouiller à une encablure de la ligne espagnole ; chacun d'eux emmenant avec lui un brûlot. Deux autres lignes de vaisseaux français se placent en soutien de la première. Sourdis, sur la deuxième ligne à bâbord de la précédente, se tient en réserve avec 7 bâtiments et un brûlot. Le reste de la flotte forme la troisième ligne, au large, prête à intervenir. Conformément au plan, la ligne d'attaque française déclenche une violente canonnade, à laquelle les Espagnols répondent aussitôt. « Ce tonnerre dura un bon demi quart d'heure », puis Montigny lâche ses brûlots⁷. L'effet est dévastateur sur l'escadre ennemie : les navires de Lopez de Hoces s'embrasent les uns après les autres. Le Chevalier Paul s'illustre particulièrement lors de la bataille. À l'issue de six heures de combats, il ne reste plus qu'un seul des 18 navires espagnols, « troué et rasé de coups de canons », une frégate semble-t-il. Entre 4 000 et 5 000 Espagnols ont trouvé la mort dans l'opération, l'amiral Lope de Hoces n'a pu se sauver qu'en nageant jusqu'au rivage, alors que Sourdis n'a perdu qu'une quarantaine d'hommes.

Suites

C'est la première victoire navale française de la guerre⁸². Sourdis envoie au roi le pavillon de l'unique navire espagnol rescapé et attribue généreusement le mérite de la victoire à son adjoint, le commandeur Des Gouttes.

La victoire donne à Sourdis la maîtrise des eaux de cette région. Pourtant, en dépit de l'enthousiasme de Richelieu, elle n'est pas décisive, l'Espagne disposant avec l'or des Amériques, de ressources considérables pour poursuivre la guerre sur terre comme sur mer, avec d'ailleurs une flotte qui reste bien plus importante que celle de la France. La victoire navale ne trouve pas son prolongement terrestre, puisque le siège de Fontarabie mené non loin de là tourne au fiasco pour l'armée française qui se débande. Condé doit lever le siège le 8 septembre, soit moins de trois semaines après la victoire navale, à la consternation de Louis XIII et de Richelieu.

Guetaria est l'un des rares combats navals du siècle à être une bataille de destruction, du fait de l'usage que Sourdis fit de ses brûlots. Duquesne retint la leçon et il imitera son maître à Palerme en 1676 (voir 2 juin). La principale conséquence de la victoire française, à long terme, fut de commencer à ébranler la domination espagnole aussi bien au Portugal qu'en Catalogne. Les soulèvements de 1640, après d'autres victoires navales françaises, y puisèrent une partie de leur force et la guerre franco-espagnole durera jusqu'en 1659.

⁸² Il y a eu la bataille des Iles de Lérins, en 1697, mais qui était plutôt une opération amphibie de prise d'une forteresse.

23 AOUT

23 août 1268 : Tagliacozzo

Contexte

Après sa victoire remportée sur Manfred de Hohenstauffen à la bataille de Bénévent, en 1266 (voir 26 février), **Charles d'Anjou**, comte de Provence, frère du roi Louis IX, s'était rendu maître du royaume des Deux-Siciles⁸³.

Des barons du sud de l'Italie et de Sicile, ainsi que les gibelins⁸⁴, firent alors appel au jeune prince allemand Conrad de Souabe, âgé de 16 ans, (surnommé en Italie Conradino), fils de Manfred. Encouragé par sa mère Elisabeth de Bavière et son entourage, le jeune prince décida de mener une expédition afin de chasser les Français du sud de l'Italie.

Ayant levé une très forte armée allemande en Souabe, Conrad descendit en Italie. Après avoir rejoint Vérone puis Pise à la tête d'une armée de soldats allemands et italiens, il arriva à Rome où il reçut l'appui du sénateur de Rome Don Henri de Castille. Faisant fi de l'excommunication du pape, il se dirigea ensuite vers le Sud, passant par les Abruzzes, où les armées de Charles le rejoignirent. Les deux armées se firent face le 23 août 1268 dans la plaine de Tagliacozzo, près de l'Aquila, dans le nord du royaume de Naples, près de la frontière avec les Etats pontificaux.

La bataille

Conradin disposait de la supériorité numérique, avec environ 5 000 à 6 000 hommes contre les 3 000 à 5 000 de Charles. Ce dernier était cependant à la tête de troupes bien entraînées et moins disparates que celles de son adversaire.

L'armée de Conrad fut divisée en trois corps de bataille, le premier étant commandé par l'infant Henri de Castille tandis que Conrad et Frédéric de Bade commandaient la réserve.

L'armée angevine fut elle aussi divisée en trois corps : le premier était composé des troupes provençales de Charles et de Guelfes⁸⁵ italiens, le second regroupait le gros de ses troupes françaises, sous le commandement d'Henri de Cousances. Le troisième corps, commandé par Charles lui-même, fut embusqué derrière une colline afin de le dissimuler, sur le conseil d'Erard de Vallery, chevalier français et vétéran des croisades. Les 400 chevaliers de Guillaume II de Villehardouin, prince d'Achaïe, constituaient la moitié de ce corps de réserve. Afin de faire croire à la présence de Charles dans le second corps, Henri de Cousances fut revêtu des armes de Charles et accompagné de sa bannière.

Les deux armées étaient séparées par la rivière du Salto.

Le premier corps allemand traversa la rivière au matin ; soutenu par le second corps prenant l'ennemi de flanc, il mit en fuite les deux premiers corps angevins. Henri de Cousances fut tué et la bannière angevine capturée au cours du combat.

⁸³ Le sud de l'Italie et la Sicile faisaient alors partie d'un même royaume, que l'on appelle indifféremment royaume de Naples, de Sicile, des Deux-Siciles ou de Naples et de Sicile.

⁸⁴ Partisans du rattachement de l'Italie au Saint-Empire germanique.

⁸⁵ Partisans du Pape contre l'Empereur.

Se pensant vainqueurs, les Allemands se dispersèrent, une partie partant à la poursuite des fuyards et d'autres commençant à piller le camp français. Le cours de la bataille fut renversé par l'intervention du corps de réserve de Charles, qui put venir à bout d'un ennemi ayant perdu sa cohésion.

À l'issue de cette bataille épique, où s'illustrèrent les chevaliers français Allard de Valéry et Guillaume de l'Etendard, après avoir rejoint Asturi, sur le littoral romain, pensant pouvoir embarquer *incognito*, **Conradin fut reconnu** par un gentilhomme romain de la famille guelfe des Frangipani qui, dans l'espoir d'une récompense, le ramena à Naples et le livra aux hommes de **Charles d'Anjou**. Celui-ci **fit voter son exécution**, qui eut lieu sur la Piazza del Mercato, provoquant l'indignation générale.

Les capétiens furent ainsi, pour le compte du Pape, les fossoyeurs du rêve des Hohenstauffen dans le sud de l'Italie et en Sicile. Quant à Charles, il se trouvait maître du royaume des Deux-Siciles. Son règne prit fin à l'occasion d'une révolte populaire, les « Vêpres siciliennes », 14 ans plus tard, le 31 mars 1282.

23 août 1884 : Fou Tchéou

La bataille navale de Fou Tchéou, (Fuzhou en transcription pi-nin, et en chinois : 馬江海戰, 馬江之役 ou 馬尾海戰, littéralement bataille de Mawei), est une bataille navale de la guerre franco-chinoise de 1884-1885. Elle a eu lieu au large du mouillage de la Pagode, dans le port de Mawei, à 15 kilomètres au sud-est de la ville de Fou Tchéou. Au cours de cette bataille, l'escadre d'Extrême-Orient commandée par l'amiral Courbet réduisit à néant la flotte du Fo-Kien (Fujian en pi nin), l'une des quatre flottes chinoises.



Les différents affrontements de la guerre franco-chinoise.

Contexte

Un corps expéditionnaire français tente d'établir un protectorat sur l'Annam et le Tonkin et se heurte aux menées des Pavillons noirs⁸⁶ soutenus par les Chinois. Après la défaite de Bac Lê (1884), précédée par la mort du capitaine de vaisseau Rivière au pont de Papier, près d'Hanoï en 1883, la composante navale du corps expéditionnaire français s'est lancée

dans une démonstration de force contre l'escadre chinoise dans la rade de Fou Tchéou, à l'embouchure de la rivière Min. L'escadre de l'amiral Courbet tient le blocus quasiment à bout portant en attendant la fin des tractations diplomatiques avec le vice-roi du Fo Kien. Les équipages français restent quasiment en permanence aux postes de combat. La situation de la flotte française est assez inconfortable, non pas tant à cause de l'escadre chinoise de l'amiral Ting (dont les navires ne sont pas blindés) mais par le fait qu'en s'ancrant au mouillage de la Pagode, l'escadre de Courbet est très proche des fortifications côtières chinoises qui verrouillent la sortie de l'estuaire vers la haute mer.

Flotte chinoise

La flotte chinoise réunie au mouillage de la Pagode le 23 août 1883 comprenait 4 bâtiments de 1000 à 1400 tonneaux, regroupant 31 canons, 4 canonnières de 260 à 580 tonneaux, 2 avisos de transport, 10 à 12 canots à vapeur armés de torpilles, le tout de construction européenne + 9 jonques de guerre armées chacune de 8 canons en moyenne, et 2 grandes jonques chargées de troupes avec un ou deux canons.

Elle était répartie en deux groupes, 6 navires de guerre et 6 jonques en amont et 3 navires de guerre en aval.

La flotte française comprenait 13 bâtiments (1 croiseur, des avisos, des torpilleurs).

Déroulement

L'amiral Courbet bénéficiait d'une confortable supériorité numérique mais surtout technique (navires cuirassés, équipages mieux entraînés, armement plus efficace) mais il opérait loin de ses bases, contrairement aux Chinois et, d'autre part, certains des navires de renfort qu'il avait demandés par n'avaient pu le rejoindre, le cuirassé *Triomphante*, rappelé de Shanghai, calant trop de tirant d'eau pour franchir les passes du port, tandis que le *La Galissonnière* était resté bloqué à Jilong par le mauvais temps.

⁸⁶ Milices irrégulières chinoises combattant contre la France en Indochine, pour le compte de la cour d'Anam ou pour leur propre compte.

L'amiral Ting avait concentré le plus gros de sa flotte au mouillage devant l'arsenal naval de Fou Tchéou (construit par l'ingénieur français Prosper Giquel dix ans auparavant) afin de le protéger d'une attaque par la mer.

La marée était un élément crucial dans le déroulement du plan d'attaque de Courbet. En effet, lors de la renverse de courant à l'étape de haute mer, les navires chinois ancrés par l'avant mais non embossés à l'arrière évitaient avec le courant et ne pouvaient pas tirer sur la flotte française avec leurs batteries latérales. Par ailleurs la marée haute devait permettre au cuirassé *Triomphante* de franchir les passes et de se mettre en bonne position pour bombarder les fortifications côtières.

Pour attaquer les navires chinois au mouillage et notamment le vaisseau amiral *Yang-Ou*, un croiseur en bois de 1 393 tonneaux et 10 canons, Courbet comptait sur les torpilleurs n° 46 et 47 commandés respectivement par les lieutenants de vaisseau Douzans et Latour. Il s'agissait de grosses chaloupes à vapeur, équipées non de torpilles comme nous les connaissons actuellement, mais de torpilles à hampe, c'est-à-dire de charges explosives installées au bout d'un tangon qu'il fallait amener au contact du navire ennemi, après avoir "apiqué" le tangon, de manière à faire détoner l'explosif juste sous la ligne de flottaison du navire visé.

Cette attaque "au contact" était périlleuse, car les deux petits bâtiments étaient sous un feu nourri de mousqueterie, mais elle se révéla pleinement efficace, car en coulant le navire amiral, les Français désorganisèrent la riposte de l'escadre ennemie.

La *Triomphante* ayant enfin pu rallier la flotte de Courbet, la suite du combat, très inégale, vit la destruction quasi totale de l'escadre chinoise qui, cependant, combattit avec acharnement, visant notamment le croiseur *Volta*, navire amiral de Courbet, qui eut plusieurs blessés et tués parmi les officiers rassemblés sur la passerelle de commandement.

L'arsenal de Fou Tchéou était l'objectif suivant mais Courbet préféra ne pas risquer un combat terrestre contre les troupes d'infanterie chinoise qui s'y étaient concentrées et ne débarqua pas ses troupes de marine, préférant bombarder avec ses navires les bâtiments de l'arsenal. La destruction ne fut cependant pas complète, car les navires portant les plus gros canons étaient aussi ceux de plus fort tirant d'eau, ce qui les empêcha de s'approcher à bonne portée.

Restait à forcer le passage pour retourner vers la haute mer en passant devant l'embouchure du fleuve Min, défendu par plusieurs importantes fortifications, ce qui fut fait le 25 juillet, en bénéficiant du fait que les batteries de ces forts étaient conçues pour tirer vers le large et non vers le port.

La planification intelligente par Courbet de cette bataille lui permit d'infliger aux Chinois une défaite spectaculaire (plus de 2 000 hommes hors de combat, dont 5 capitaines de navires et 30 officiers, neuf navires coulés alors que les pertes françaises furent légères (10 morts, dont le lieutenant de vaisseau Bouët-Willaumez, et 48 blessés). Un autre facteur déterminant dans l'issue de la bataille fut le fait que l'escadre française avait pénétré dans la rade de Fou Tchéou alors que l'état de guerre n'était pas encore déclaré, ce qui lui évita d'essuyer le feu des batteries côtières. Par ailleurs deux cuirassés chinois modernes, équipés de tourelles et bien plus puissants que les navires de Courbet, les *Dingyuen* et *Shenyuen*, construits en Allemagne aux chantiers Vulkan de Stettin, furent retenus par les équipages allemands chargés de les convoyer jusqu'en Chine. Leur présence à Fou Tchéou aurait peut-être pu renverser la balance des forces navales dans la guerre franco-chinoise.

24 AOUT

24 août 1665 : Cherchell

Cette bataille navale s'est déroulée devant le port de Cherchell, à 100 km à l'ouest d'Alger.

Jusqu'au milieu du XVII^{ème} siècle, la marine française a pris peu de part à la lutte contre les exactions des pirates et corsaires « barbaresques » (opérant à partir des ports d'Afrique du nord, Alger, Djidjelli, Bône, Cherchell, etc.). Les opérations furent principalement menées par les Portugais et, surtout, par les Espagnols, sous Charles-Quint et Philippe II. Après son accession au pouvoir personnel, Louis XIV souhaita que le rayonnement de la France se manifeste aussi dans ce domaine et il ordonna le lancement d'opérations de police en Méditerranée et de bombardement de ports barbaresques. Il confia le commandement de ces opérations à son cousin le duc de Beaufort, fils du bâtard d'Henri IV, César de Vendôme, qu'il fallait employer, tout en l'éloignant de la Cour.

Ce genre de guerre se prêtait peu aux batailles rangées. Nous avons néanmoins retenu l'affaire de Cherchell, qui peut être considérée comme telle et permet de témoigner de cette guerre oubliée.

L'expédition de Giger⁸⁷ avait été un échec, mais, loin de se décourager, le Roi ordonna au duc de Beaufort, de reprendre la mer et lui écrivait le 21 Novembre 1664 :

« Mon Cousin, Je veux que vous vous remettiez à la mer, pour aller rabattre l'orgueil des Barbaresques, que pour cet effet, on équipe les vaisseaux dont la liste est ci-jointe. Le vaisseau que vous choisirez, soit de La Royale, ou du Saint Louis, sera monté par vous, et l'autre par le Chevalier du Quesne. Monsieur de Martel montera Le Dauphin et il partira avec la première escadre. »

L'escadre, partie de Toulon le 17 février 1665, mit en déroute les barbaresques en mars. Lors d'un combat au large de Tunis, elle força la flotte des Reïs à se réfugier sous le canon du fort de La Goulette. Dans cet affrontement les barbaresques perdirent trois de leurs plus beaux navires : le navire amiral, de cinquante canons et de six cents hommes de meilleures troupes du secteur, le navire vice-Amiral portant trente-quatre canons et quatre-cents hommes et un troisième portant vingt-six canons.

Cette victoire compensa la perte des canons de *Gigery*, mais, dans cette bataille, l'escadre perdra le capitaine des Lauriers et un des fils du capitaine Gabaret.

En Mai 1665, le comte de Vivonne, avec ses galères, reçut l'ordre du roi, de rejoindre le duc, mais les vents contraires empêcheront Vivonne de rejoindre l'escadre du duc, qui bombardera Alger.

Le 24 Août 1665, devant Cherchell, une escadre composée de neuf vaisseaux, commandée par le duc de Beaufort et le chevalier Paul, remporte une victoire, coulant deux autres gros vaisseaux, dont le navire amiral, en capturant trois autres, et surtout en récupérant une partie de l'artillerie abandonnée à Giger.

L'escadre du duc de Beaufort était composée des bâtiments suivants :

- Le Saint-Philippe, (Gabaret)
- Le Dauphin, (Damien de Martel)

⁸⁷ Djidjelli, entre Alger et Bône.

- La Royale, (chevalier Paul)
- La Reine, (Hector des Ardens)
- La Perle, (Kerjean)
- Le Jules, (capitaine de vaisseau Bouillon)
- L'Hercule, (capitaine de vaisseau Verdille)
- La Notre Dame, (la Giraudrière)
- Le Saint Antoine de Padoue, (de Cou).

Les navires de l'escadre ottomane

- *Pots-de-Fleurs*, navire amiral, 30 canons
- *Hillel*, 33 canons
- *Chems*, 33 canons
- *Cheval Blanc*, 30 canons
- *Nekhla*, 22 canons

Monsieur de Riencourt, dans Histoire de Louis XIV, Paris 1693, décrit la bataille navale de Cherchell du 24 Août 1665.

« Nous gagnâmes sur mer une victoire au mois d'Août, contre les corsaires d'Afrique sous la forteresses de Sersilles (Cherchell), près d'Alger, aussi considérable que celle que nous avons remportée au commencement de cette année contre les Barbaresques de Tunis, et toutes les deux sous la conduite du Duc de Beaufort. Il ramènera, 113 pièces de canons et des pavillons amiraux qui furent portés à Notre-Dame. Dans ce dernier combat, le commandeur Paul se signala en cette occasion et plusieurs autres Officiers y donneront des marques de courage.

En septembre 1665, le chevalier d'Hocquincourt et Tourville, sur des vaisseaux fournis par le Doge de Venise, portèrent secours à trois navires marchands vénitiens attaqués par les barbaresques. Le vaisseau du chevalier de Tourville essuya une bordée du barbaresque, il attendit d'être bien près de celui-ci pour lui répondre, la bordée de Tourville abattit le grand mat du vaisseau corsaire. L'abordage suivit et le combat fut rude. Finalement le chef des barbaresques, un renégat Français, se rendit avec le peu de troupe vivante qui lui restait. Le chevalier d'Hocquincourt avait coulé l'autre navire barbaresque.

Les Français accompagnèrent les navires marchands vers Venise, ils transfèrent les prisonniers sur les navires marchands, puis repartir à la recherche des barbaresques, pendant deux mois, ils naviguèrent dans les tempêtes sans jamais les rencontrer.

Le 28 Novembre 1665, les deux navires des chevaliers, tombèrent sur vingt galères turques, la puissance des canons des deux vaisseaux, eu raison du courage des turcs avec des navires moins faciles à manœuvrer. Les galères turques se retirèrent en désordres, avec force de rames.

Les navires des chevaliers ayant souffert des combats et des tempêtes, choisirent de rentrer au port à Zante, pour radoubler leurs vaisseaux, ils regagnèrent Venise que le 12 décembre 1665.

Ces victoires et l'arrivée au pouvoir à Alger d'Ali Agha permirent la signature d'un traité avec la Régence d'Alger, le 17 Mars 1666. Ce traité stipulait la libre circulation des navires, la libération de 1.127 esclaves, et le rétablissement du commerce du Bastion de France. Il permit à la France de passer seize ans, dans un calme relatif, en Méditerranée

24 août 1704 Vélez-Málaga

Egalement appelée bataille de Malaga cette bataille navale, qui a lieu au sud de Malaga, fut **la plus grande bataille navale de la guerre de Succession d'Espagne**.

La prise de Gibraltar par l'amiral anglais Rooke le 4 août 1704 pose un grave problème à la France. Désormais, la jonction des escadres de Toulon et de l'Atlantique est plus aléatoire. Aussi, Louis XIV décide-t-il de reprendre Gibraltar aux Anglais.

Pour ce faire, il confie le commandement de la flotte à son fils bâtard, le comte de Toulouse, amiral de France, ce qui, au demeurant, constitue un acte unique dans l'histoire de la marine de la fin du XVII^e et du XVIII^e siècle. L'entreprise française n'aboutit pas au résultat escompté (Gibraltar reste aux Anglais), mais la flotte britannique subit de lourdes pertes en hommes, ce qui entraîne la démission de son chef, l'amiral Rooke.

Forces en présence

On trouve, d'un côté, une flotte franco-espagnole (mais la participation espagnole se limite à la présence de galères qui ne prendront pas part au combat), et, de l'autre, une flotte anglo-hollandaise.

Flotte française

La mobilisation de l'escadre du Ponant, basée à Brest dans l'océan Atlantique et de l'escadre du Levant, basée à Toulon en Méditerranée, permettent à la France de réunir un total de 93 navires. L'armée navale dispose de 3 522 canons et de 24 275 hommes.

Flotte anglo-hollandaise

Rooke possède 65 navires dont 53 vaisseaux et 12 autres bâtiments dont quelques galiotes à bombes, sans compter les navires hollandais. La flotte anglaise dispose de 3 614 canons et de 22 453 hommes. Mais au total, *« les flottes, pour le nombre des vaisseaux, étaient à peu près égales »*.

Le combat

Les préliminaires, 22 et 23 août.

Après la prise de Gibraltar, la flotte anglo-hollandaise est partie sur les côtes de Barbarie, pour s'y approvisionner. Le 19 août, l'un de ses navires éclaireurs, le *Centurion*, signale la présence des Français. Il revient vers Gibraltar pour rembarquer une partie des artilleurs et des fusiliers-marins qu'il avait débarqués pour prendre puis défendre la forteresse. Il repart alors vers l'est, louvoyant contre le vent.

La flotte française a appareillé de Toulon le 22 juillet. Le 12 août, elle est à Barcelone quand elle reçoit la nouvelle de la chute de la forteresse de Gibraltar et l'ordre de la reprendre. La flotte fait voile vers le sud. Le 21 août, elle est à Vélez-Málaga pour y faire de l'eau. Le 22, vers 15 heures, le comte de Toulouse est avisé de l'approche de la flotte ennemie, venant de l'est. Il n'y a pas de vent et les galères ne peuvent tirer les vaisseaux.

Le lendemain, 23 août, une légère brise d'est permet aux Français d'appareiller. Au soir les deux flottes sont toujours éloignées.

Le dimanche 24 août au matin, les adversaires sont à environ 9 milles de distance. Ils font route au sud, sous une légère brise d'est et sont formés en ligne de file qui s'étire sur près de 12 kilomètres.

La disposition des forces et les plans prévus



Le Comte de Toulouse

La flotte française est sous le commandement du comte de Toulouse. Âgé de 20 ans, celui-ci s'est vu adjoindre le maréchal d'Estrées pour compenser son inexpérience. Les autres officiers généraux comptent parmi les meilleurs de la marine. Villette-Mursay dirige l'avant-garde ; De Langeron, l'arrière-garde.

Déroulement du combat

Le combat s'engage le 24 août 1704 à 8 heures du matin. Les Anglais, placés au vent des Français, se laissent porter vers eux pour engager le combat.

L'avant-garde française de Villette-Mursay essaie de doubler l'avant-garde britannique de Schovell, pour la prendre entre deux feux. Celle-ci augmente sa vitesse

pour contrer la manœuvre. Ce faisant, se creuse un espace entre le corps de bataille et l'avant-garde britannique.

Le comte de Toulouse tente de profiter du passage pour rompre la ligne anglaise mais la manœuvre échoue. La canonnade devient générale tout au long de la ligne de bataille. Le vaisseau amiral français, *Le Foudroyant*, parvient à démâter le navire amiral anglais, *Royal Catherine*. Le *Sérieux*, de Champmeslin, tente par 3 fois de prendre à l'abordage le *Kent*, sans succès. Le hollandais *Albermarle*, deux-ponts de 64 canons, ne craint pas de se mesurer au *Soleil Royal*, trois-ponts de 102 canons.

« On n'avait pas vu de longtemps à la mer de combat plus furieux ni plus opiniâtre ». Rooke écrit : « C'est une des plus dures batailles que j'ai jamais vues. »

Vers 16 heures, le combat s'éteint à l'avant-garde. *Le Fier*, de Villette-Mursay, a reçu une bombe qui a détruit une partie de son arrière et de sa dunette. Le vaisseau sort de la ligne. Mais son escadre interprète mal son mouvement, croyant devoir suivre un ordre de dégagement. L'avant-garde britannique en profite pour venir au secours de l'escadre rouge.

Cependant les Britanniques ne poussent pas leur avantage et le combat au centre décroît et s'éteint vers 18-19 heures. À l'arrière-garde, le feu continue jusque vers 20 heures. Les deux flottes s'éloignent pour la nuit.

La situation les 25 et 26 août

Le 25, le vent est passé à l'ouest. Les deux flottes restent en vue l'une de l'autre et réparent leurs dommages. Les Britanniques ont été particulièrement malmenés car les Français ont surtout tiré « à démâter ».

Le 26, le vent est repassé à l'est. Les deux flottes reviennent en vue l'une de l'autre, mais évitent de reprendre le combat. Chez les Britanniques, il ne peut en être question : ils sont quasiment à court de munitions. Chez les Français, on discute, puis on décide que l'on a gagné puisque l'adversaire ne veut pas reprendre le combat. La flotte repart vers Toulon.

Le 27, au soulagement des Britanniques, la flotte française n'est plus en vue. Gibraltar ne sera pas inquiété. Mais Rooke sera critiqué et n'obtiendra plus de commandements.

Bilan

La bataille de Vélez-Málaga est l'une des plus rudes des guerres maritimes de Louis XIV. Les Français ont tiré 102 886 coups de canons.

Aucun navire n'a été pris ni détruit au cours de la bataille, mais les pertes n'en sont pas moins élevées. La France déplore 1 585 tués (34,4 %) contre 2 325 pour les Anglais (50,4 %) et 700 pour les Hollandais (15,2 %), soit un total de 4 610 morts en 12 heures. En moyenne cela représente un mort toutes les dix secondes.

Cette bataille, livrée selon les règles théorisées, entre autres, par le Père Hoste, va devenir emblématique. D'abord parce qu'elle sera le dernier engagement majeur livré pendant près de quarante ans et qu'elle restera comme référence pour les nouvelles générations de marins. Les Britanniques y trouveront les raisons de chercher l'avantage du vent pour combattre, les Français leurs raisons de choisir le combat sous le vent. Pour les deux camps, la sacralisation de la ligne de bataille, comme seule formation capable d'assurer la victoire ou, à tout le moins, d'éviter la défaite. En ce sens, Vélez-Málaga annonce, et explique la bataille de Toulon (1744)^{88 89}.

⁸⁸ Bataille (11 février 1744) au cours de laquelle une escadre espagnole de 12 bâtiments qui mouillait dans la rade de Toulon, parvint, avec l'aide décisive de 16 vaisseaux français, à forcer le blocus que la flotte anglaise assurait avec 54 vaisseaux et à regagner l'Espagne. L'amiral Matthews, qui commandait la flotte anglaise fut traduit en cour martiale et mis à la retraite d'office.

⁸⁹ Source : J.-Cl. Castex, Op. cit.

27 AOUT

27 Août 1798 : Castlebar

Ce combat s'est déroulé pendant la rébellion irlandaise de 1798 où une force combinée de 2 000 Français et rebelles irlandais l'emporta sur une force de 6 000 Britanniques. Elle faisait suite au débarquement français de l'expédition d'Irlande de 1798.

La bataille fut plus tard surnommée la « *course de Castlebar* » pour se moquer de la vitesse et de la distance que les Anglais parcoururent dans leur fuite.

Le débarquement

Les renforts français, attendus depuis longtemps pour aider la rébellion irlandaise arrivèrent le 22 août. Environ 1 100 soldats sous les ordres du général Humbert débarquèrent dans le comté de Mayo, dans l'ouest de l'Irlande. Bien que les forces aient été peu nombreuses, le site isolé avait permis un débarquement sans grande opposition, loin des dizaines de milliers de soldats britanniques concentrés dans l'est, dans le Leinster, occupés dans des opérations contre les poches de résistance des rebelles. La ville voisine de Killala fut rapidement occupée après une brève résistance des petits propriétaires orangistes. Ballina fut prise à son tour deux jours plus tard, après la déroute d'une force de cavalerie anglaise envoyée par la ville pour s'opposer aux républicains. Les volontaires irlandais se joignirent progressivement aux Français surtout après la prise de la ville de Ballina par ces derniers, le 24 août.

Le Lord lieutenant d'Irlande Cornwallis, demanda d'urgence des renforts d'Angleterre et toutes les forces disponibles furent concentrées à Castlebar sous le commandement du général Lake, le vainqueur de la bataille de Vinegar Hill. Ces forces comprenaient 6 000 soldats, une douzaine de pièces d'artillerie et avec d'importants approvisionnements.

Les préparatifs

Laissant environ 200 soldats à Killala pour couvrir ses arrières, Humbert prit la tête d'une force combinée d'environ 2 000 Français et Irlandais et marcha le 26 août sur Castlebar. Devinant sans difficulté son objectif, les Anglais s'y fortifièrent, forts de leur avantage numérique et de leur artillerie pour repousser une attaque frontale à partir de la route de Ballina. Cependant, les rebelles irlandais, connaissant bien le terrain, conseillèrent aux Français de prendre un autre chemin pour se rendre à Castlebar, en passant à l'ouest, par les rives du lac Lough Conn que les Britanniques croyaient infranchissable pour une armée moderne équipée d'artillerie. Quand les avant-postes repérèrent l'ennemi en approche, les Anglais, surpris, durent à la hâte déplacer leur artillerie.

L'attaque

Celle-ci était à peine redéployée quand la troupe franco-irlandaise apparut à proximité de la ville, à environ 6 heures du matin. Les Britanniques ouvrirent le feu. Les Français cependant identifièrent rapidement un défilé offrant une certaine protection, qui faisait face au centre de la ligne d'artillerie. Les grenadiers français et irlandais du général Sarrazin firent face aux canons anglais au centre du dispositif.

Le général Fontaine et le capitaine de Crestou, à la tête de 43 hommes du 3^e régiment de chasseurs à cheval, prirent à revers les Anglais sur leur flanc gauche, firent mettre bas les armes à un régiment,

lui enlevèrent 4 pièces de canon et mirent les canonniers en fuite. La panique gagna alors les rangs britanniques, qui furent mis en déroute.

Quelques soldats des milices de Longford et de Kilkenny coururent pour rejoindre les rebelles et prendre part à la lutte contre leurs anciens alliés. Une unité de cavalerie et l'infanterie régulière britannique essayèrent bien de tenir tête, mais furent rapidement submergées.

La « course de Castlebar »

Dans la déroute des soldats britanniques, des quantités importantes de fusils et d'équipements furent abandonnés, parmi lesquels les bagages personnels du général Lake. Bien que n'étant plus poursuivis un mile ou deux au-delà de Castlebar, les Anglais ne s'arrêtèrent pas avant d'atteindre Tuam, quelques unités se sauvèrent jusqu'à Athlone. La panique était telle que seule l'arrivée de Cornwallis à Athlone stoppa la fuite devant le Shannon. La ballade de la "Race of Castlebar", raconte l'épopée des cavaliers français dans les rues de la ville.

Bien qu'ils remportassent une victoire spectaculaire, les Français et les Irlandais eurent des pertes élevées, environ 150 hommes, tués pour la plupart lors de la canonnade du début de la bataille. Les Anglais ont déploré plus de 350 pertes dont environ 80 morts et peut-être 150 soldats qui se joignirent aux rebelles. Après la victoire, les milliers de volontaires se sont rassemblés pour rejoindre les Français qui également envoyèrent également une demande de renforts en France et proclamèrent la République du Connaught.

La petite troupe franco-irlandaise renouvellera l'exploit le 5 septembre à la « bataille » de Sligo (ou de Collooney), avant d'être vaincue après s'être battue à un contre dix, le 8 septembre 1798 à la bataille de Ballinamuck.

Ces combats de Castlebar et de Sligo sont modestes et n'auraient pas leur place ici s'ils étaient survenus dans une guerre continentale, mais ils sont emblématiques dans le contexte local, et **le bicentenaire des victoires de Castelbar et de Sligo a été fêté par les Irlandais en 1998.**

27 août 1810 : Grand Port

Cette bataille navale opposa deux escadres britannique et française dans la baie de Grand Port de l'Île-de-France (aujourd'hui île Maurice) entre le 20 et le 27 août 1810.

Contexte

Au début du XIX^e siècle, l'océan Indien formait un élément essentiel du réseau commercial reliant l'Europe au sous-continent indien et à l'extrême-orient. En 1807, dans le cadre des guerres franco-anglaises, les Anglais avaient mis la main sur les bases hollandaises du cap de Bonne-Espérance et de Java, sous prétexte d'empêcher qu'elles soient utilisées par des corsaires. Les possessions françaises de l'océan Indien, principalement l'île de La Réunion et l'Île-de-France (aujourd'hui l'île Maurice) quoique défendues par de puissantes fortifications et des garnisons de l'armée soutenue par une importante milice locale, étaient également menacées.

Durant les guerres de la Révolution (1793-1801), les Français avaient utilisé ces îles pour attaquer les convois ennemis dans la région mais à la fin de l'année 1807, les ressources navales allouées à la zone se résumaient à quelques frégates anciennes et un grand nombre de corsaires, dont le célèbre Surcouf. Ces forces subirent de lourdes pertes en 1808 du fait des combats et aussi à cause des accidents liés à l'ancienneté et au mauvais état des navires ; les autorités navales françaises réagirent en déployant cinq frégates modernes sous le commandement du contre-amiral Hamelin. Quatre d'entre elles franchirent le blocus britannique des côtes françaises et arrivèrent dans l'océan Indien au printemps 1809 où Hamelin les envoya dans le golfe du Bengale pour capturer ou détruire les convois britanniques. Le 31 mai 1809, la frégate *Caroline* captura ainsi deux *indiamen*⁹⁰ transportant pour plusieurs millions de livres de soie.

Une flottille regroupant les navires disponibles au cap de Bonne-Espérance fut hâtivement assemblée sous le commandement du commodore Josias Rowley afin de s'opposer aux attaques françaises. Incapable de poursuivre les rapides frégates françaises, Rowley décida de bloquer et d'attaquer les îles françaises de l'océan Indien en attendant le retour de Hamelin. En juillet 1810, une flotte plus importante débarqua des troupes près de la capitale de l'île, Saint-Denis, qui battirent rapidement la garnison française de la ville et installèrent un gouverneur britannique.

Alors que les Britanniques se préoccupaient de l'île Bourbon, Hamelin déploya de nouvelles frégates en 1809 et au début de l'année 1810 dont son navire-amiral, la *Vénus*, qui captura trois *indiamen* le 18 novembre 1809, et la *Bellone*, qui captura la frégate portugaise *Minerva* quelques jours plus tard.

Opérations au large de Grand Port

Avec l'occupation de l'île Bourbon en juillet 1810, les Britanniques possédaient une importante base fortifiée non loin de l'Île-de-France. Avant même que l'île Bourbon soit entièrement sécurisée, Rowley avait détaché le *Nereide*, qui transportait 100 soldats d'infanterie et quelques artilleurs de la garnison de Madras qui devaient prendre et défendre les îlots à l'entrée de Grand Port. Ces îles fortifiées, notamment l'île de la Passe, pouvaient être utilisées pour bloquer les entrées des ports de l'Île-de-France et ainsi piéger l'escadre de Hamelin.

Le 13 août, les Anglais lancèrent une attaque et leurs navires débarquèrent les soldats et les marins qui s'emparèrent du fortin abritant la batterie. Les assaillants parvinrent à s'emparer des livres de codes navals français et firent 80 prisonniers.

Avec le contrôle de l'île de la Passe, Willoughby prit le commandement du blocus de Grand Port. Et attaqua le littoral ; le 17 août, il débarqua 170 hommes au nord de Grand Port, qui s'emparèrent du fort et progressèrent vers l'intérieur des terres, mais durent se replier après l'arrivée de 800 soldats

⁹⁰ Navires de charge anglais de fort tonnage (environ 1000 tx) faisant le commerce de l'Inde.

français venant de Port-Louis et il rembarqua à bord du *Nereide*. Willoughby réalisa encore quelques débarquements limités le 19 et le 20 août qui se firent sans opposition.

Arrivée de Duperré

Le débarquement de Willoughby fut interrompu le 20 août, lorsque les cinq navires de l'escadre de Duperré furent repérés. Il s'agissait de la *Bellone*, la *Minerve*, de la corvette *Victor* et les navires capturés *Windham* et *Ceylan*, revenant des Comores. Après un mois de réparations à Anjouan, Duperré avait mis le cap sur l'Île-de-France sans rencontrer d'opposition et envisageait d'entrer dans Grand Port par le chenal protégé par l'île de la Passe. Duperré ignorait que les Britanniques occupaient l'îlot et Willoughby espérait piéger les Français en les attaquant quand ils se trouveraient dans le chenal. Il comptait ainsi endommager ou détruire les navires français, isoler l'escadre de Duperré de la flotte d'Hamelin et empêcher les Français de combiner leurs forces pour rompre le blocus britannique.

Hissant le pavillon français sur l'île de la Passe et sur le *Nereide*, Willoughby utilisa le livre de code pris aux Français pour transmettre le message « L'ennemi croise au Coin de Mire » et Duperré répondit qu'il avait compris. L'emploi de ce code convainquit Duperré, malgré les objections du capitaine de la *Minerve*, Bouvet, que le *Nereide* était le *Charles*, la frégate de Surcouf.

L'escadre française se rapprocha de la baie durant la matinée et le *Victor* entra dans le chenal à 13 h 40. Le *Nereide* et le fort ouvrirent alors le feu sur la corvette, qui se rendit dès les premiers tirs. Willoughby détacha des navires pour essayer de prendre possession du *Victor* mais ils ne parvinrent pas à le rejoindre. À la suite de la corvette, la *Minerve* et le *Ceylan* entrèrent dans le chenal et indiquèrent à la corvette de les suivre alors qu'ils échangeaient des tirs avec le fort. Alors que Morice relevait son pavillon et suivait la *Minerve*, une explosion ravagea le fort. Comme le fort était inutilisable et que nombre de ses marins étaient dispersés dans des canots, le *Nereide* était incapable d'empêcher l'entrée des Français dans Grand Port.

L'embuscade de Willoughby avait échoué et les navires anglais dispersés cherchèrent à rejoindre le *Nereide* en passant directement à travers l'escadre française. Plusieurs canots manquèrent d'être coupés en deux par les navires français et l'un d'eux percuta la *Minerve* mais tous parvinrent à rejoindre le navire britannique. L'occasion d'endommager gravement la flotte française dans l'étroit chenal était cependant perdue et la *Bellone* rejoignit le reste de l'escadre française sans encombre.

Les deux camps sachant qu'une nouvelle confrontation était inévitable, Willoughby envoya le *Sirius* pour demander de l'aide et Duperré ordonna au lieutenant Morice de rejoindre Port-Louis pour requérir le soutien de l'escadre d'Hamelin. Dans l'après-midi, Willoughby utilisa les mortiers de l'île de la Passe pour bombarder la flotte française et Duperré fut obligé de se replier dans les eaux peu profondes de la baie de Grand Port. Willoughby envoya par la suite des officiers à Grand Port le 21 août avec un drapeau blanc pour demander la libération du *Victor* car ce dernier s'était rendu et devait donc être livré en tant que prise de guerre. Duperré rejeta la requête.

Bataille



Plan de la bataille avec les navires français en bleu et les navires britanniques en rouge

Par des prisonniers français capturés sur le *Windham*, Pym apprit la composition et la situation de l'escadre de Duperré et envoya le capitaine Curtis à bord de la *Magicienne* récemment arrivée, demander à l'*Iphigenia* de rejoindre le *Sirius* et le *Nereide* au large de Grand Port. Le *Sirius* et la *Nereide* se retrouvèrent au matin du 22 août et Willoughby adressa à Pym le message « ennemi en force inférieure ». Même si l'escadre de Duperré était effectivement inférieure aux quatre frégates britanniques, les Français avaient formé une ligne de bataille dans la baie et pouvaient barrer le T aux navires britanniques qui ne pouvaient franchir le chenal qu'en file indienne³⁰. Duperré tablait sur l'arrivée des renforts de Port-Louis commandés par le gouverneur Decaen et pouvait compter sur le soutien des soldats et des batteries côtières. Les Français avaient également déplacé les bouées marquant l'emplacement du chenal dans le récif corallien pour perturber la progression ennemie.

Attaque britannique

Le 22 août à 14 h 40, Pym mena l'attaque contre l'escadre de Duperré sans attendre l'*Iphigenia* et la *Magicienne* en entrant dans le chenal menant à la baie de Grand Port. Il était suivi du *Nereide* mais Willoughby avait refusé que le pilote local monte à bord du *Sirius* de Pym, alors qu'il était le seul à connaître le chemin à travers le chenal. Le *Sirius* s'échoua en quelques minutes. Le *Nereide* s'anchra à proximité durant la nuit pour protéger le navire-amiral. L'*Iphigenia* et la *Magicienne* arrivèrent à 10 h et la flotte essaya à nouveau de franchir le chenal. Même si l'escadre était à présent guidée par le pilote du *Nereide*, le *Sirius* s'échoua à nouveau à 15 h et fut suivi 15 minutes plus tard par la *Magicienne* qui avait manœuvré pour éviter le même récif. Les deux autres navires poursuivirent l'attaque et le *Nereide* engagea la *Minerve* et le *Ceylan*, à courte portée tandis que l'*Iphigenia* tirait sur la *Bellone*. Les tirs à longue portée du *Magicienne* visaient le *Victor* qui, lui, tirait sur le *Nereide*.

Quelques minutes après le début de l'attaque, le *Ceylan* se rendit et des canots de la *Magicienne* cherchèrent sans succès à l'aborder. L'équipage français de l'*indiaman* l'échoua volontairement sur les bancs de sable à proximité et il fut rapidement rejoint par la *Minerve*, la *Bellone* puis par le *Victor*. À 18 h 30, toute l'escadre française était échouée mais, à l'exception de la *Bellone*, aucun des navires ne pouvait utiliser sa bordée principale car les autres vaisseaux bloquaient le champ de tir. La *Bellone* était cependant idéalement positionnée pour ouvrir le feu sur le *Nereide* et un boulet de canon sectionna l'embossure de poupe du *Nereide*. La frégate britannique vira alors de bord et présenta sa poupe à la *Bellone*. Balayé par la *Bellone* et incapable de répliquer, Willoughby fit couper l'embossure de proue pour qu'une partie des canons de tribord puisse tirer sur la *Bellone*.

À 20 h, Duperré fut gravement blessé et Bouvet prit le commandement de l'escadre française. Avec une passerelle improvisée entre les navires français et la côte, Bouvet fit venir des hommes et des

munitions à bord de la *Bellone*, ce qui permit d'augmenter sa cadence de tir. À 22 h, le *Nereide* était une épave dont la plus grande partie des canons et de l'équipage étaient hors de combat ; le premier-lieutenant était mourant, le second gravement blessé, et Willoughby avait perdu l'œil gauche à cause d'un éclat de bois. Le *Nereide* étant mis hors de combat, Bouvet orienta alors son tir sur la *Magicienne*.

À 23 h, Willoughby ordonna à un canot de rejoindre le *Bellone* pour informer le commandant français qu'il se rendait. Le canot avait cependant été troué par un boulet et fut incapable de naviguer jusqu'au navire français. Le message fut transmis par l'intermédiaire de prisonniers français à bord du *Nereide* qui avaient sauté par-dessus bord pour rejoindre la côte durant la nuit. Se souvenant du faux pavillon utilisé le 20 août, Bouvet attendit le matin avant d'accepter la reddition.



Détail du *Combat de Grand Port* de Pierre-Julien Gilbert. Visible de gauche à droite : *Iphigenia* (en train d'abaisser ses couleurs), les *Magicienne* et *Sirius* (au premier plan) incendiés par leurs équipages, le *Nereide* se rendant et l'escadre française composée de la *Bellone*, de la *Minerve*, du *Victor* (poupe visible dans la fumée) et du *Ceylan*. De nombreux détails représentés sur la peinture ne se sont pas produits simultanément mais s'étalèrent sur plusieurs jours.

Tentative de repli

Le 23 août à 7 h, Lambert indiqua à Pym qu'il s'était dégagé de son récif et que s'il lui envoyait des renforts depuis le *Sirius*, il serait capable d'aborder et de prendre l'ensemble de l'escadre française. Pym refusa et insista pour que l'*Iphigenia* l'aide à libérer le *Sirius*. À 10 h, l'*Iphigenia* arriva à proximité du *Sirius* et les deux navires commencèrent à tirer sur les troupes françaises sur la côte qui essayaient d'installer des canons pour tirer sur les frégates. La *Magicienne*, irrémédiablement bloquée sur le récif, prenait l'eau et ne pouvait se libérer ; il était à présent la cible des tirs à longue portée de la *Bellone* et des batteries côtières ; le commandant abandonna son navire et transféra ses hommes à bord de l'*Iphigenia*. À 19 h 30, la *Magicienne* fut incendié et ses munitions explosèrent à 23 h. Du côté français, Duperré envoya un équipage de prise s'emparer du *Nereide* vers 15 h. Après avoir libéré les derniers prisonniers français, Roussin cloua les canons pour empêcher leur utilisation et administra des soins rapides aux blessés avant de retourner sur le rivage, en indiquant que plus de 100 marins étaient morts ou mourant à bord de la frégate britannique.

À 4 h, le 25 août, la batterie d'artillerie assemblée sur la côte ouvrit le feu sur les *Sirius* et *Iphigenia* qui répliquèrent du mieux qu'ils pouvaient. Le *Sirius* étant irrécupérable, Pym fit évacuer l'équipage et les équipements militaires avant d'incendier la frégate à 9 h, peu après que l'*Iphigenia* se soit éloigné de la batterie française. Les Français tentèrent de prendre le *Sirius* avant qu'il explose, mais ils firent demi-tour quand Pym lança ses canots contre eux. Les dernières munitions de la frégate explosèrent à 11 h. Dans la matinée du 25 août, Duperré envoya à bord du *Nereide* une section d'abordage qui mouilla les ponts pour éviter un incendie provoqué par les braises issues des navires brûlant dans la baie et évacua 75 corps de la frégate.

Réponse française

Lorsque le gouverneur Decaen apprit l'arrivée de l'escadre de Duperré, le 21 août, il ordonna immédiatement à la flottille d'Hamelin, composée des frégates *Vénus*, *Manche*, *Astrée* et du brick

Entreprenant, de prendre la mer pour soutenir Duperré. Hamelin quitta Port-Louis pour longer la côte de l'île. Le 23 août, il prit un navire de transport britannique parti 24 jours plus tôt du cap de Bonne-Espérance avec 300 tonnes de provisions et d'équipements pour la garnison anglaise de l'île Bourbon.

Pendant ce temps, l'*Iphigenia* continua à tirer sur ses ancres pour rejoindre l'entrée du chenal et échapper aux renforts français. Les canots avaient évacué les équipages des *Sirius* et *Magicienne* sur l'île de la Passe dont les fortifications avaient été renforcées mais où les provisions diminuaient rapidement. La chaloupe de la *Magicienne* fut envoyée à l'île Bourbon pour demander des renforts immédiats et le soutien du reste de l'escadre de Rowley. Le matin du 27 août, Lambert repéra le brick *Entreprenant* au large de Grand Port et trois voiles françaises approchant à l'horizon. L'*Iphigenia* était encore à plusieurs centaines de mètres de l'île de la Passe, avait peu de munitions et était incapable de manœuvrer dans le temps calme. Reconnaissant que la résistance dans ces conditions était impossible, Lambert offrit à Hamelin de rendre l'île de la Passe si l'*Iphigenia* et les hommes de l'île étaient autorisés à rejoindre l'île Bourbon.

Reddition britannique

Le matin du 28 août, Lambert reçut un message de Hamelin promettant de libérer tous les prisonniers sur parole sous un mois si l'île de la Passe et l'*Iphigenia* se rendaient sans résistance. Le message indiquait également qu'en cas de refus, les Français attaqueraient la force britannique très diminuée. Constatant que ses provisions et ses munitions étaient limitées et que les renforts n'étaient pas en vue, Lambert accepta de se rendre. Les blessés furent soignés par des médecins français de Grand Port avant d'être rapatriés alors que les autres prisonniers furent internés dans des prisons surpeuplées de Port-Louis.

Rowley apprit les affrontements de Grand Port le 22 août, lorsque le *Windham* arriva au large de Saint-Paul. Impatient de soutenir Pym, il prit immédiatement la mer à bord de sa frégate *Boadicea* avec le transport de troupes *Bombay* emportant deux compagnies. Du fait des vents contraires, Rowley n'arriva au large de Grand Port que le 29 août. Ayant repéré un rassemblement de frégates autour de l'île de la Passe, il se rapprocha de l'île avant de faire demi-tour quand la *Vénus* et la *Manche* levèrent leurs pavillons français et se lancèrent à sa poursuite. Rowley fit plusieurs allers-retours en direction des navires français pour essayer de les éloigner de Grand Port pour que le *Bombay* parvienne à aborder l'*Iphigenia* pour le récupérer. Cette tentative échoua car l'*Astrée* et l'*Entreprenant* arrivèrent à proximité et Rowley fut poursuivi par la *Vénus* et la *Manche* jusqu'à Saint-Denis-de-la-Réunion, où il arriva le 30 août. Il fit une nouvelle tentative pour libérer l'*Iphigenia* la semaine suivante mais à son arrivée, la *Bellone* et la *Minerve* avaient été remises à flots et la flottille française était trop puissante pour le seul navire de Rowley.

La bataille est considérée comme la plus grave défaite de la Marine anglaise durant les guerres de la Révolution et de l'Empire. Non seulement quatre frégates avaient été perdues ainsi que tout leurs équipages, mais 105 marins expérimentés avaient été tués et 163 blessés dans l'un des affrontements entre frégates les plus sanglantes de la guerre. Les pertes françaises rapportées par Duperré se montaient à 37 tués et 112 blessés parmi les marins de son escadre et les soldats situés sur le rivage.

La perte d'une proportion aussi importante de sa flotte plaça Rowley dans une situation difficile en septembre 1810 car l'escadre de Hamelin, renforcée par l'*Iphigenia* renommé *Iphigénie*, était maintenant largement supérieure à la sienne ; le *Nereide* fut rebaptisé *Néréide* et attaché à l'escadre française mais les dégâts étaient si importants que le navire ne reprit jamais la mer. Après son retour à l'île Bourbon, Rowley demanda que les navires affectés à d'autres missions dans la région soient transférés sous son commandement pour remplacer les navires perdus et essayer de rompre le blocus français de l'île Bourbon mené par Bouvet. Ces nouvelles frégates, naviguant dans des eaux peu familières, devinrent des cibles pour Hamelin, qui obtint à deux reprises la reddition de frégates isolées, même si Rowley parvint à les récupérer après des combats.

Le 18 septembre, Rowley parvint à capturer Hamelin et son navire amiral, la *Vénus*, ce qui mit un terme à ses opérations de blocus et les navires français retournèrent à l'Île-de-France. Ils furent tous capturés quand 7 000 soldats britanniques menés par le contre-amiral Albemarle Bertie débarquèrent sur l'île le 29 novembre 1810. L'Île-de-France fut cédée au Royaume-Uni par le traité de Paris de 1814 et renommée île Maurice.

Ordre de bataille

Escadre anglaise (capitaine Pym) : 2 vaisseaux de 36 canons (Sirius et Iphigenia) et 2 de 32 (Nereide⁹¹ et Magicienne⁹²).

Total des pertes : 105 tués, 163 blessés, tous les survivants furent capturés

Escadre française

- capitaine Duperré : 1 vaisseau de 48 canons, 1 de 40, 2 de 26 et 1 de 18.
- Contre-amiral Hamelin : 3 vaisseaux de 40 canons, 1 de 26⁹³, 1 de 16.

Pertes : 36 tués et 112 blessés

⁹¹ Capturé et renommé *Néréide*

⁹² Sabordé pour éviter la capture

⁹³ Navire de commerce, repris par les Anglais

5 SEPTEMBRE

5 septembre 1781 : La Chesapeake

La bataille de la baie de la Chesapeake est la bataille navale décisive de la guerre d'indépendance des États-Unis, qui eut lieu près de l'embouchure de la Chesapeake (Etat de Virginie, Etats-Unis) entre la flotte du contre-amiral britannique Thomas Graves et celle du Lieutenant-général des armées navales de Grasse. La précision du tir français endommage suffisamment six vaisseaux britanniques pour forcer Graves à rompre le combat et à s'esquiver.

Un premier combat avait eu lieu le 16 mars précédent. Ce premier engagement est connu sous les noms de première bataille de Chesapeake, combat de Chesapeake ou encore bataille du cap Henry.

Préliminaires

À l'été 1781, le vice-amiral de Grasse est à Saint-Domingue. Il s'apprête à escorter vers la France un convoi de 160 navires marchands chargés de sucre, épices, cacao et indigo. L'escadre qu'il commande comprend 24 vaisseaux de ligne, dont le navire amiral Ville de Paris, auxquels s'ajoutent des frégates et des corvettes. Grâce à la passion de Louis XVI pour la marine, et au programme de construction navale qu'il a lancé entre 1774 et 1778, la Marine royale dispose alors d'une flotte sans précédent.

Au moment où ce convoi s'ébranle, les quatre plus grandes puissances navales du monde sont en guerre. D'un côté il y a la France, l'Espagne et les Provinces-Unies, ralliées aux insurgés américains, de l'autre la Grande-Bretagne. L'effort de guerre repose cependant pour l'essentiel sur la France, car l'Espagne, qui craint une contamination révolutionnaire dans ses colonies, refuse tout soutien direct aux Américains. Quant aux Néerlandais, entrés en guerre au début de 1781, ils essaient surtout de défendre — avec l'aide de la France — leurs possessions coloniales menacées par la Marine anglaise, car leur marine de guerre est peu importante.

C'est là qu'intervient le comte de Rochambeau, qui commande le corps expéditionnaire français. Il demande à l'amiral de Grasse de délaisser cette mission d'escorte et d'acheminer des troupes à 600 km au sud de New York, dans l'estuaire du fleuve Chesapeake. C'est en effet à l'entrée de l'estuaire que se trouve Yorktown, un gros bourg de Virginie où sont concentrés 8 000 soldats anglais, soit le tiers des forces britanniques. Rochambeau veut remporter contre eux une victoire décisive.

Le choix d'intervenir sur les côtes américaines



Gudin, La Bataille de la Chesapeake le 5 septembre 1781, XIXe siècle. À gauche, l'Auguste (80 canons) au combat.

Louis XVI laisse le choix à de Grasse. Il souhaite tout de même prendre sa revanche sur les Anglais, qui ont contraint la France à signer le traité de Paris en 1763, et à perdre la plus grande partie du premier empire colonial français (Canada et grande partie des États-Unis actuels).

De Grasse choisit d'intervenir et quitte Saint-Domingue le 3 août 1781 avec 3 000 soldats embarqués. Washington, mis au courant de la manœuvre, décide également de rejoindre la baie de Chesapeake avec ses troupes. Il pourra ainsi joindre son armée aux Français et vaincre avec eux les Britanniques.

Mais l'amiral anglais Hood apprend aussi la manœuvre française, et il se lance depuis les Antilles à la recherche des vaisseaux français. Il arrive le 28 août à la Chesapeake, mais la baie est déserte. Sachant que de Grasse a quitté les Antilles avant lui, il pense qu'il est en retard, et que la flotte française est partie vers le nord, vers New York. En réalité, de Grasse est derrière Hood, et il arrive à Chesapeake quatre jours après les Britanniques. Il peut débarquer ses troupes et bloquer l'estuaire avec ses navires. Cornwallis est piégé dans Yorktown, sa seule chance de secours ne peut venir que de la mer, et les navires français sont là pour barrer le passage.

Mais de Grasse est face à un dilemme. Il sait qu'une autre escadre française, commandée par le comte de Barras, vient du nord, depuis Newport, vers la Chesapeake. Elle risque donc de tomber nez-à-nez avec l'escadre de Hood, qui lui est supérieure. De Grasse craint donc la capture de l'escadre de Barras. Il a donc deux possibilités : bloquer la baie de Chesapeake et assurer une victoire terrestre décisive aux Franco-américains, ou bien appareiller vers le nord et aider Barras dans une éventuelle bataille navale contre Hood. De Grasse temporise pendant 10 jours, jusqu'à ce que l'arrivée des Britanniques vienne couper court à ce débat.

Navires engagés

On remarquera que la plupart des vaisseaux français sont des vaisseaux de 74 canons. Ce modèle représente l'aboutissement de la marine de guerre à voile de l'époque.

Flotte française (de Grasse)

Avant-garde (Bougainville) : 4 vaisseaux de 74, 1 de 80, 2 de 64

Corps de bataille (de Grasse) : 1 de 104, 6 de 74, 1 de 64

Arrière garde (Monteil) : 1 de 80, 7 de 74, 1 frégate.

Flotte anglaise Hood et Graves)

Avant-garde (Hood) : 1 vaisseau de 98, 5 de 74

Corps de bataille (Graves) : 1 de 98, 5 de 74, 2 de 64.

Arrière garde (Drake) : 4 de 74, 1 de 70, 1 de 64.

La bataille



Le navire amiral du comte De Grasse, le Ville de Paris

Les escadres anglaises de Hood et de Graves ont été prévenues par Cornwallis, et ont fait demi-tour vers le sud pour lui porter secours. De Grasse laisse quatre vaisseaux garder la baie, et mène le reste de l'escadre vers les Anglais.

Un témoin de l'époque, le capitaine Amblard, raconte l'approche française : « *De Grasse court à la rencontre de l'escadre anglaise qui s'enfuit. Elle était*

meilleure voilière que la nôtre et il ne put l'atteindre qu'avec douze de nos vaisseaux doublés en cuivre, qui chargèrent si vigoureusement leur arrière-garde que le Terrible, vaisseau de 74 canons, coula bas. »

La canonnade ne dure que quelques heures. Plusieurs navires sont néanmoins endommagés, et on compte près de 340 tués ou blessés. Au soir, les Britanniques rompent définitivement le combat, mis en fuite plutôt que vaincus par une flotte française en léger surnombre. Presque tous les vaisseaux de l'avant-garde sont endommagés et l'un d'eux, le Terrible doit être sabordé pendant la nuit. De Grasse tente de poursuivre l'escadre anglaise, mais il ne parvient pas à la rattraper et rentre sur la Chesapeake.

De retour dans la baie le 11 septembre, de Grasse y découvre l'escadre du comte de Barras, qui était arrivée la veille sans avoir croisé les Anglais. À terre, Washington, Rochambeau et La Fayette font jonction et lancent le siège de Yorktown. Depuis la baie, les navires français pilonnent la ville et les redoutes qui la protègent. Ils sont aidés par l'artillerie débarquée, munie du tout nouveau canon de Gribeauval, qui fera parler de lui dans les guerres de la Révolution et de l'Empire. Yorktown se rend le 19 octobre.

La victoire de la flotte française empêche la Marine anglaise de secourir les forces du général Cornwallis à Yorktown. Elle évite également toute interférence avec les renforts et provisions envoyés depuis Newport et les Antilles françaises aux armées de Washington, Rochambeau et La Fayette.

Dans une clairière près de la ville, les troupes britanniques défilent entre un rang d'Américains et un rang de Français. Cornwallis, humilié, s'est fait représenter par le major-général O'Hara. Ce dernier s'approche de Rochambeau, La Fayette et Washington côte-à-côte. Il tend son épée à Rochambeau, mais celui-ci laisse la primauté à Washington. Ce dernier reconnaîtra en l'amiral de Grasse « l'arbitre de la guerre ».

Cette bataille amène ainsi indirectement la fin de la guerre d'indépendance des États-Unis. Par cette victoire, la France a pu récupérer certaines de ses colonies perdues en 1763, dont Sainte-Lucie et Tobago.

6 SEPTEMBRE

6 septembre 1778 : La Dominique

Cette bataille navale se déroule près des côtes de l'île de la Dominique, dans les Antilles, pendant la Guerre d'indépendance des États-Unis. Une flotte française, sous le commandement du marquis de Bouillé, débarque des troupes dans l'île. Le détachement britannique se rend le même jour sans tirer un coup de feu. La prise de la Dominique par la marine française a incité les Anglais à renforcer leur flotte nord-américaine. Ils ont alors saisi l'île de Sainte-Lucie en novembre.

Contexte

À la suite de la bataille décisive de Saratoga en octobre 1777 et de la reddition de l'armée britannique du général John Burgoyne, la France décide de s'impliquer directement dans la guerre d'indépendance américaine en s'alliant aux insurgés américains. Le but du gouvernement français est notamment de reprendre des territoires cédés aux Britanniques lors de la guerre de Sept Ans. L'un de ces territoires est l'île de la Dominique, dont la position, entre la Guadeloupe et la Martinique, en fait un objectif prioritaire pour la France, car sa conquête permettrait d'améliorer les communications entre les colonies françaises des Antilles et de priver les corsaires britanniques de l'utilisation des ports dominicains.

La Dominique est à, cette époque, sous le commandement du gouverneur Shirley, qui est conscient de l'importance de l'île et renforce ses fortifications à partir de 1775. Toutefois, lorsque Shirley quitte ses fonctions en juin 1778, le travail de restauration des fortifications n'est pas terminé. Le commandement est alors confié au Lieutenant-gouverneur William Stuart, mais, lorsque François Claude de Bouillé, le gouverneur des Antilles françaises, apprend que la guerre a été déclarée, les défenses de la Dominique ne sont pas encore en état.

Prélude

La frégate française *La Concorde* atteint la Martinique le 17 août 1778 avec l'ordre de s'emparer de la Dominique le plus tôt possible. Bouillé s'attelle à la conception d'un plan d'invasion. Il est notamment en contact avec la population de la Dominique, qui est restée principalement française malgré la présence britannique. De ce fait, il bénéficie d'informations précises sur les défenses de l'île et sait que la garnison comprend moins de 50 hommes aptes au combat. En outre, il s'inquiète de la flotte britannique des Îles Sous-le-Vent, commandée par l'amiral Barrington qui est bien plus puissante que la sienne. Cependant, Barrington, qui vient de prendre son poste, a reçu l'ordre de laisser la majeure partie de la flotte à la Barbade, dans l'attente d'instructions. Quant aux troupes britanniques de la Dominique, elles sont composées d'une centaine d'hommes dispersées au sein des différentes fortifications de la capitale, Roseau, des collines qui la surplombent et de Cachacrou.

Bouillé maintient prudemment une attitude pacifique dans ses relations avec les autorités de la Dominique alors même qu'il prépare ses forces pour l'invasion. Le 2 septembre, il signe avec le lieutenant-gouverneur Stuart un accord interdisant aux corsaires de se livrer au pillage. Le jour suivant, il envoie un de ses officiers à la Dominique pour savoir si une frégate de la Royal Navy est toujours ancrée dans la baie du Prince Rupert (près de l'actuelle Portsmouth). Toutefois, Stuart soupçonne cet officier et l'interroge avant de le relâcher. Le 5 septembre, Bouillé apprend que la frégate britannique a levé l'ancre pour se diriger vers la Barbade. Il décide immédiatement de lancer l'invasion. Plusieurs Français (selon les sources anglaises, des soldats français étaient infiltrés sur l'île de la Dominique) réussissent à pénétrer dans les positions de Cachacrou cette nuit-là et à ennivrer

les soldats anglais avant de verser du sable dans les tubes des canons pour les rendre temporairement inutilisables. En réalité, il semble que Bouillé ait infiltré sur l'île plusieurs espions, qui sont parvenus à convaincre plusieurs membres francophones de la milice locale d'abandonner leurs positions lorsqu'ils recevront un signal particulier.

La conquête française



Carte de 1778 situant les différentes défenses de l'île. Cachacrou se situe en bas à gauche et la baie du Prince Rupert se trouve en haut à gauche.

A l'aube du 6 septembre, 1 800 soldats Français et 1 000 volontaires quittent la Martinique à bord des frégates *Tourterelle*, *Diligente* et *Amphitrite*, de la corvette *Étourdie* et d'une flottille de petits navires. Ces chiffres sont tirés du rapport de Bouillé, selon les sources anglaises, les forces françaises s'élèvent à 4 500 hommes. L'attaque commence par la prise de la batterie de Cachacrou où les soldats anglais, assommés par l'alcool et avec des canons inutilisables sont vaincus sans résistance significative. Après avoir sécurisé la batterie, les Français font feu avec les canons restant et envoient des fusées pour signaler leur présence à leur flotte. Ces actions alertent le Lieutenant-gouverneur Stuart à Roseau et l'alarme est alors donnée. Comme prévu, plusieurs membres de la

milice francophone ne se rassemblent pas. Seuls 100 miliciens répondent à l'appel et sont déployés au sein des fortifications de Roseau.

Les Français débarquent alors des troupes entre Cachacrou et Roseau, pour s'emparer des hauteurs au-dessus de Roseau. La force principale, composée de 1 400 hommes, est débarquée à 3 kilomètres au sud de Roseau, près de la Pointe-Michel. Elle subit les tirs nourris des canons anglais, qui occasionnent la mort de 40 soldats. Bouillé débarque une autre force de 600 hommes à Loubière, entre la pointe-Michel et Roseau. Enfin, un dernier détachement de 500 hommes est débarqué au nord de Roseau tandis que les frégates se mettent en position pour bombarder les défenses de Roseau. À terre, les Français capturent rapidement le fort côtier de Loubière mais en sont chassés à trois reprises du fait des canons anglais positionnés en surplomb. Ils finissent par se replier définitivement, préférant attendre que les batteries soient neutralisées, ce qui se produit assez rapidement.

Quand Stuart s'aperçoit que les hauteurs dominant Roseau sont aux mains des Français, il se rend compte que la situation est sans issue et décide de négocier et Bouillé signe les termes de la capitulation vers 15 heures.



Le marquis de Bouillé

Le processus de paix est interrompu par une frégate française dont la capitaine, ignorant des pourparlers, fait feu sur le fort Young sur lequel le drapeau britannique flotte toujours. Stuart et Bouillé se rendent alors immédiatement en direction du fort pour mettre fin aux canonnades. L'accord final stipule que les Français prennent possession de Roseau. Les troupes régulières britanniques sont capturées et les miliciens obtiennent le droit de retourner chez eux. Bouillé, qui tient à rester en bons termes avec la population, interdit tout pillage

de la ville. À la place, il lève une taxe de 4 400 livres sterling sur la population de l'île qu'il redistribue ensuite à ses hommes.

Conséquences

Dans sa correspondance officielle, Bouillé affirme que les Français n'ont souffert d'aucune perte lors de l'attaque, mais Stuart rapporte que les Français ont dissimulé les pertes subies lors de l'invasion. Bouillé laisse sur l'île une garnison de 800 hommes (700 soldats français et une milice de 100 Noirs affranchis) dirigée par le marquis de Duchilleau

La nouvelle de la prise de la Dominique est accueillie avec surprise par Londres. Considérant que la présence d'un seul navire de ligne aurait permis de prévenir l'invasion, l'amiral Barrington est tenu pour responsable de la perte de l'île et critiqué pour son application trop stricte des ordres. Les autorités britanniques lui envoient des renforts en lui ordonnant de lancer une attaque contre Sainte-Lucie qui a lieu en décembre 1778. Ces événements sont les premiers d'une série d'actions militaires dans les Antilles aboutissant à la prise de différentes îles par l'un ou l'autre des belligérants. En 1781, Shirley est nommé gouverneur des Îles Sous-le-Vent, avant d'être fait prisonnier l'année suivante par Bouillé à la suite de la prise de Saint-Christophe.

La Dominique reste aux mains des Français jusqu'en 1784, date à laquelle elle revient aux Britanniques en application du traité de Paris de 1783 et au grand déplaisir de Bouillé. Toutefois, les Français ayant fourni en armes les indigènes et les métis de l'île lors de l'invasion, les Britanniques doivent faire face à des résistances de la part d'une population autrefois pacifique. La pacification de l'île dure jusqu'en 1785.

8 SEPTEMBRE

8 septembre 1793 : Hondschoote⁹⁴

Cette bataille oppose les troupes françaises à celles de la première Coalition le 8 septembre 1793. Le général Houchard bat le duc d'York et d'Albany et libère Dunkerque.

Contexte

Après Jemappes, l'armée française conquiert les Pays-Bas autrichien, mais elle en est délogée à la suite de la défaite de Neerwinden (18 mars 1793) et, à l'été, le territoire français est à son tour à la merci d'incursions des alliés. Au mois d'août 1793, le prince de Cobourg occupe Condé, Valenciennes, Le Cateau. À Dunkerque, le général Souham, secondé par Hoche, résiste vaillamment au siège mené par les troupes britanniques du duc d'York. Hondschoote est occupée par les troupes de Hanovre commandées par le maréchal Freytag. Carnot ordonne au général Houchard de libérer Dunkerque.

Le 6 septembre à la tête d'une armée de 40 000 hommes, Houchard marche sur Rexpoede⁹⁵, Bامbecque, Oost-Cappel.



Carte du siège de Dunkerque et de la bataille de Hondschoote

La journée du 7 septembre 1793 fut employée par le général en chef à reconnaître la position des alliés, retranchés d'une manière formidable dans Hondschoote. L'armée républicaine réoccupa les postes abandonnés la veille.

Houchard commit une faute qui lui fut reprochée, en détachant la division Landrin pour contenir l'armée de siège de Dunkerque, tandis que le point décisif se trouvait à Hondschoote. On a dit pour l'excuser qu'il eut été imprudent de livrer la bataille d'Hondschoote sans faire surveiller un camp britannique fort de 20 000 soldats campés à une lieue derrière lui, sous les ordres du duc d'York et Albany et d'Alvinczy. La position de cette armée devant Dunkerque ne semblait cependant nullement à craindre pour les derrières de l'armée de Houchard, à cause de la diversion suffisante que l'on devait toujours attendre de l'artillerie de la

place et d'une sortie de la garnison.

Le 8 au matin, l'armée française partit à l'assaut du village d'Hondschoote. La droite, aux ordres de Hédouville et de Collaud, prit position entre Killem et Beveren, la gauche entre le canal de Furnes et Killem et le centre, en avant de ce dernier village, commandé par Jourdan. Les deux armées se trouvaient engagées de front, à l'exception, pour l'armée française, du corps de Leclaire, qui avait été détaché pour se glisser le long du Lang-Moor, sur le flanc droit de l'ennemi. Ce choix stratégique s'avérera d'importance capitale. Jourdan, en avançant sur Hondschoote, rencontra dans un taillis les tirailleurs hanovriens couvrant la position. Toutes les troupes de l'ennemi se trouvaient concentrées

⁹⁴ Prononcer Ondscote

⁹⁵ Prononcer Rexpoede

sur une même ligne aux ordres du général allemand Walmoden, car Freytag se trouvait, par ses blessures, hors d'état de commander. L'ennemi, plein de confiance dans sa position, défendue par des batteries rasantes, attendit les Français. Le combat s'engagea bientôt avec la plus grande vivacité, et les deux partis envoyèrent successivement le gros de leurs forces pour soutenir les corps avancés.

Les fossés et les haies dont le pays est couvert furent attaqués et défendus avec une sorte de rage. Ce n'était pas un combat, disent les témoins oculaires de cette action, ce n'était plus qu'une boucherie, un massacre au corps à corps. Cependant, le régiment de Brentano et une brigade hessoise avaient été en quelque sorte hachés par nos soldats, et le général Conhenhausen, ayant été mortellement blessé, la position resta au pouvoir des Français. Mais les redoutes qui entouraient le village de Hondschoote étaient encore occupées par 15 000 Britanniques ou Hanovriens qui ne cessaient de foudroyer les armées françaises.

La résistance avait été si opiniâtre que Houchard, désespérant de la victoire, refusa à Jourdan l'autorisation d'assaillir ces redoutes avec un corps de 10 000 hommes qu'il pouvait rassembler en un instant. Mais Jourdan, voyant ses tirailleurs se retirer en désordre et sentant la nécessité de porter un coup décisif, sollicita et obtint du représentant⁹⁶ Delbrel la permission que le général en chef lui refusait. Alors, formant une colonne de trois bataillons qu'il conservait encore auprès de lui, il s'avança vers les formidables batteries.

Son exemple et celui du conventionnel Pierre Delbrel, qui voulut partager sa gloire et ses dangers, électrisèrent les généraux, les soldats et les troupes réunis sur ce point. Blessé à cinquante pas des redoutes, Jourdan n'en continua pas moins d'avancer au pas de charge. Des soldats chantaient avec gaieté la Carmagnole, qu'un vieux grenadier français, Georges, dont le bras venait d'être mutilé, faisait retentir d'une voix de tonnerre alors même que d'autres entonnaient La Marseillaise.

Bientôt, un cri de victoire se fit entendre à la droite des retranchements. Le colonel Leclaire, qui commandait la gendarmerie et qui avait été détaché sur la droite, prenait les retranchements à revers, après avoir fait, avec ses soldats, deux lieues au pas de course, en longeant les marais de la Moere.

Le corps de gendarmerie à pied de Paris, aussi remarquable par son indiscipline que par son courage, était composé des anciennes Gardes-Françaises ; il seconda vigoureusement Leclaire et emporta les redoutes, après avoir été repoussé dans un premier assaut, dans lequel il se fit un grand massacre de Britanniques et de Hanovriens. Les soldats qui suivaient Jourdan, enivrés encore par l'exemple de leurs camarades, renversèrent tout ce qu'ils trouvaient devant eux, ils emportèrent en outre le village de Hondschoote défendu par les Hanovriens de Walmoden, par une attaque menée d'une main de maître à la baïonnette. L'armée britannique fut enfoncée sur toute la ligne et s'enfuit en désordre sur Furnes, abandonnant aux vainqueurs 6 drapeaux britanniques et hanovriens, ses canons et ses bagages.

Walmoden, parvenu avec peine à rallier ses troupes à quelque distance du champ de bataille, introduisit un peu d'ordre dans la retraite, qui s'exécuta, la droite par Houtem sur Furnes, la gauche par Hoogstade, en longeant le canal de Loo.

Le duc d'York et d'Albany leva précipitamment le siège de Dunkerque pour se réfugier à Furnes où il retrouva le reste des troupes de Freytag.

Accueilli en triomphe à Dunkerque, Houchard est cependant accusé de lâcheté pour avoir laissé échapper l'armée alliée et destitué de ses fonctions par le ministre de la Guerre Bouchotte au profit

⁹⁶ Représentant en mission : membre de la Convention envoyé par celle-ci aux armées comme commissaire politique pour s'assurer de la combativité et de l'orthodoxie idéologique des généraux.

de Jourdan. Le tribunal révolutionnaire le condamnera à mort et il sera guillotiné le 16 novembre 1793.

Dans ces trois journées, où la perte fut à peu près égale de chaque côté, l'ennemi eut 4 000 hommes tués, blessés ou prisonniers.

Par cette bataille et par celles de Wattignies (16 octobre 1793) et Tourcoing (18 mai 1794), la France enrayer l'avance ennemie et rétablit la situation. Elle passe ensuite à une contre-offensive décisive, marquée par la victoire de Fleurus (26 juin 1794).

7 SEPTEMBRE

7 septembre 1812 : La Moskowa

La bataille de la Moskowa (pour les Russes, Borodino) s'est déroulée près du village de Borodinskoïé srajenié), à 125 kilomètres au sud-ouest de Moscou. Elle a opposé la Grande armée commandée par Napoléon I^{er} à l'armée russe commandée par le maréchal Koutouzov. La rivière de la Moskowa coule à quelques kilomètres du champ de bataille.

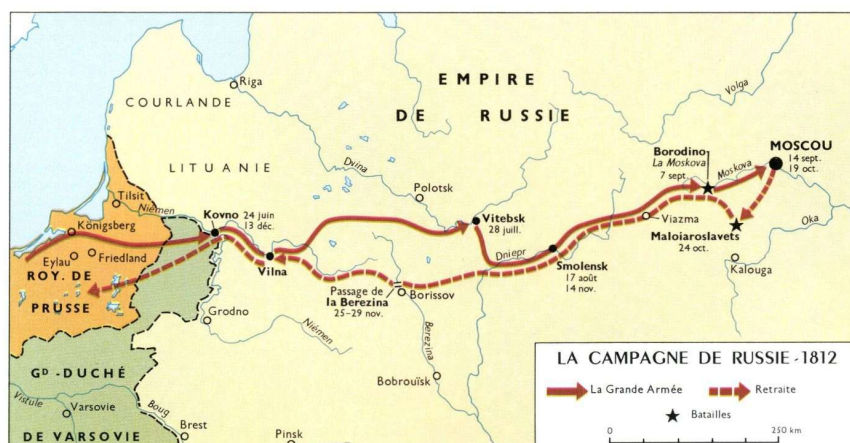
Qualifié de « bataille des géants », elle est la plus importante et la plus sanglante bataille de la campagne de Russie, impliquant plus de 250 000 hommes pour des pertes estimées à 70 000 hommes.

Contexte

La France a déclaré la guerre à la Russie en raison de la violation par celle-ci de l'engagement qu'elle a contracté dans le cadre du traité de paix signé à Tilsit à la suite de la victoire de française de Friedland (voir 14 juin) d'appliquer le blocus continental, c'est-à-dire le boycott des marchandises anglaises. Cette campagne nécessite une victoire éclatante afin d'obliger le tsar Alexandre I^{er} à demander la paix et à conclure un nouveau traité d'alliance favorable à la France et à sa stratégie de blocus continental.

La marche vers Moscou

La Grande Armée, composée pour moitié de contingents fournis par les Etats alliés (Saxe, Bavière, Italie, Hollande, Pologne...) commence l'invasion de la Russie en juin 1812. Les forces russes, initialement massées le long de la frontière polonaise, reculent devant les Français en appliquant la politique de la terre brûlée, selon la tactique de Barclay de Tolly, le commandant en chef de l'armée russe. Ce dernier a bien tenté d'établir une ligne défensive solide face à la Grande Armée, mais ses efforts sont à chaque fois ruinés par la rapidité de l'avance française. Depuis son entrée sur le territoire russe, Napoléon souhaite engager une bataille décisive face à un ennemi qui ne cesse de se dérober.



Napoléon marche sur Moscou par la route de Vilnius et de Vitebsk. La Grande Armée est cependant mal préparée pour une campagne terrestre prolongée. En effet, sa base logistique la plus proche est Kovno, située à 925 kilomètres de Moscou, et le dépôt de ravitaillement de Smolensk est situé à 430 km de la capitale russe. Les lignes d'approvisionnement françaises sont donc

particulièrement vulnérables aux attaques des partisans russes. Néanmoins, l'envie d'une bataille décisive pousse Napoléon à passer à l'action.

Pendant ce temps, les conflits entre les subordonnés de Barclay empêchent les Russes d'établir une stratégie commune. La politique de terre brûlée de Barclay est perçue comme une réticence à combattre. Alexandre I^{er}, lassé de cette stratégie, nomme un nouveau commandant en chef russe le 29 août : le prince Mikhaïl Koutouzov. Ce dernier n'est pas considéré par ses contemporains comme l'égal de Napoléon, mais il est cependant préféré à Barclay car il est ethniquement russe (contrairement à Barclay qui a des origines écossaises), et est très populaire dans l'entourage du tsar.

Koutouzov attend cependant que les Français soient à 125 km de Moscou pour accepter la bataille. Le 30 août, il ordonne une nouvelle retraite à Gjatsk. Le rapport de force reste à l'avantage des Français, mais il est désormais de 5 contre 4 contre 3 contre 1 auparavant. Koutouzov établit alors sa ligne défensive dans une zone facile à défendre, près du village de Borodino. À partir du 3 septembre, Koutouzov renforce la position avec des travaux de terrassements, notamment la redoute Raïevski dans le centre droit russe et les « flèches » de Bagration⁹⁷ sur la gauche.

Forces en présence

Français et alliés

130 000 hommes, dont infanterie : 102 000 h. ; cavalerie : 28 000 h. ; artillerie : 587 canons

Positionnée près de Chevardino, à 2,5 km des lignes russes, la Grande Armée dispose, de gauche à droite, des corps d'Eugène de Beauharnais, de Ney et de Davout, appuyés au sud par l'infanterie de Poniatowski et les forces de cavalerie de Nansouty, de Montbrun et de La Tour-Maubourg. La Garde impériale et les corps de Junot, de Grouchy et de Murat constituent la réserve. La Grande Armée comprend 214 bataillons d'infanterie, 317 escadrons de cavalerie et 587 pièces d'artillerie pour un total de 124 000 soldats. Cependant, la Garde impériale, qui dispose de 109 canons et qui comprend 30 bataillons d'infanterie et 27 escadrons de cavalerie pour un total de 18 500 hommes, n'a pas été engagée dans la bataille.

Russes

121 000 h. dont infanterie : 96 300 h. ; cavalerie : 24 500 h. ; artillerie : 640 canons

L'armée russe aligne, de gauche à droite, les corps de Toutchkov, de Borozdine, de Raïevski, de Dokhtourov, d'Ostermann, et de Baggovout. Le corps du grand-duc Constantin forme la réserve russe. Les éléments de cavalerie russes sont commandés par Silvers, Pahlen, Kork, Platov et Ouarov. L'aile gauche est commandée par Bagration, l'aile droite par Barclay de Tolly, qui appuient leurs lignes défensives sur un système de redoutes. La plus importante, la redoute Raïevski, au centre avec 18 canons, est prolongée au sud par trois autres retranchements : les « flèches » de Bagration. Les forces russes présentes le jour de la bataille comprennent au total 180 bataillons d'infanterie, 164 escadrons de cavalerie, 20 régiments de cosaques et 55 batteries d'artillerie, soit 640 canons. Au total, les Russes ont engagé 103 800 hommes. Toutefois, 7 000 cosaques, ainsi que 10 000 miliciens russes présents ce jour-là n'ont pas servi dans la bataille.

L'armée Russe bénéficie d'un avantage important, étant donné qu'elle est retranchée dans diverses redoutes.

La bataille

⁹⁷ Sortes de redoutes (constituées, en termes de technique poliorcétique, de deux lunettes et d'un redan) construites en terre, fin août 1812, à l'initiative du prince Bagration et destinées à protéger l'infanterie et l'artillerie et à faire obstacle à l'avance ennemie.

L'armée russe est disposée au sud de la route de Smolensk à Moscou, sur laquelle la Grande Armée progresse. Érigée sur une butte, la redoute de Chevardino, située près du village du même nom, constitue la gauche russe. Voulant percer la ligne défensive russe, les Français prennent position au sud et à l'ouest du village après un bref mais sanglant prélude à la bataille principale.

L'affrontement proprement dit commence le 5 septembre, quand la cavalerie française du roi de Naples, Murat, rencontre celle du comte Konovnitsine. La furieuse mêlée qui s'ensuit tourne à l'avantage des Français et les Russes battent en retraite lorsque leur flanc gauche est menacé. Le 6 septembre, les hostilités reprennent, mais Konovnitsine doit reculer à nouveau lorsque le 4^e corps d'armée du prince Eugène de Beauharnais renforce Murat et menace le flanc russe. Les Russes se replient sur la redoute de Chevardino à proximité de laquelle se trouve le général Gortchakov avec 11 000 hommes et 46 pièces d'artillerie.

Murat donne l'ordre aux 1^{er} et 2^e corps de cavalerie, respectivement commandés par les généraux Nansouty et Montbrun, d'attaquer la redoute. Ils sont soutenus par la division Compans et le premier corps d'infanterie du maréchal Davout. Au même moment, l'infanterie de Poniatowski attaque la redoute par le sud. Les Français, repoussés à deux reprises par les fantassins de Neverovski, finissent par s'emparer de la redoute en perdant 4 000 hommes, contre 7 000 Russes. L'avance inattendue des Français plonge les Russes dans le désarroi. L'effondrement de leur flanc gauche les contraint à ériger une position défensive de fortune autour du village d'Outitsa.



L'artillerie du général Friant canonne les flèches de Bagration. Détail du Panorama de Borodino.

Le 6 septembre au soir, la 2^e division générale de grenadiers commandée par le général Vorontsov prend position dans les flèches. Le 7 à 6 heures du matin une préparation d'artillerie est effectuée contre le centre russe, avec 102 canons. Mais les Français perdent ensuite un temps précieux à les déplacer, car ils sont trop loin des lignes russes. Davout donne l'ordre aux

divisions Compans et Dessaix d'attaquer la flèche située la plus au sud. Canonnés par l'artillerie russe, Compans et Dessaix sont blessés, mais les Français parviennent à avancer. Voyant la confusion, Davout dirige alors personnellement la 57^e brigade, jusqu'au moment où son cheval est abattu. Davout tombe si lourdement qu'il est signalé mort au général Sorbier. Le général Rapp est envoyé sur place pour le remplacer, mais Davout est vivant et toujours à la tête de la 57^e brigade. Rapp prend alors la tête de la 61^e brigade avant d'être blessé pour la vingt-deuxième fois de sa carrière. À 7 heures, Napoléon engage les corps de Ney puis de Junot pour venir en aide à Davout ; ce dernier conquiert enfin les trois flèches vers 7 heures 30. Mais les Français sont repoussés par une contre-attaque russe menée par Bagration avec la 27^e division d'infanterie de Neverovski, les hussards d'Akhtirski et les dragons de Novorossiïsk. Ney relance un assaut contre les flèches, et parvient à les reprendre vers 10 heures. Barclay envoie alors trois régiments de la Garde, huit bataillons de grenadiers et 24 canons sous le commandement de Baggovout pour renforcer le village de Semionovskoïe, au nord des flèches. Le retour offensif de Baggovout déloge les Français des flèches, mais Ney les reprend à nouveau à 11 heures. Le maréchal en est de nouveau chassé, mais il conquiert définitivement la position vers 11 heures 30. Napoléon hésite à engager la Garde impériale qui constitue sa dernière réserve, si loin de France.

Pendant ce temps, Eugène de Beauharnais pénètre dans Borodino après de durs combats contre la Garde russe, et progresse vers la redoute principale. Cependant ses troupes perdent leur cohésion, et Eugène doit reculer sous les contre-attaques russes. Le général Delzons se place alors devant Borodino pour protéger le village. Au même moment, la division Morand progresse au nord de Semionovskoïe, tandis que les forces d'Eugène franchissent la Kalatcha en direction du Sud. Eugène déploie alors une partie de son artillerie et commence à faire refluer les Russes derrière la redoute. Appuyés par l'artillerie d'Eugène, les divisions Morand et Broussier progressent et prennent le contrôle de la redoute. Barclay lui-même doit rallier le régiment Paskevitch en déroute. Koutouzov ordonne alors au général Iermolov de reprendre la redoute ; disposant de trois batteries d'artillerie, ce dernier ouvre le feu contre la redoute tandis que deux régiments de la Garde russe chargent la position. La redoute repasse alors aux mains des Russes.

L'artillerie d'Eugène continue à pilonner les Russes alors qu'au même moment, Ney et Davout canonisent les hauteurs de Semionovskoïe. Barclay envoie des renforts à Miloradovitch, qui défend la redoute, tandis qu'au plus fort de la bataille, les subordonnés de Koutouzov prennent toutes les décisions pour lui : selon Clausewitz, le général russe semble être « en transe ». Avec la mort du général Koutaïsov, qui commandait l'artillerie russe, une partie des canons, situés à l'arrière des lignes russes, sont inutilisés, tandis que l'artillerie française fait des ravages dans les rangs russes.

À 14 heures, Napoléon ordonne un nouvel assaut contre la redoute. Les divisions Broussier, Morand et Gérard doivent charger la redoute, appuyés par la cavalerie légère de Chastel à droite et par le second corps de cavalerie de réserve à gauche. Le général de Caulaincourt ordonne aux cuirassiers de Wathier de mener l'attaque contre la redoute. Observant les préparatifs français, Barclay déplace alors ses troupes pour renforcer la position, mais elles sont canonnées par l'artillerie française. Caulaincourt mène personnellement la charge et parvient à enlever la redoute, mais il est tué par un boulet. La charge de Caulaincourt fait refluer la cavalerie russe qui tente de s'opposer à elle, tandis que la gauche, où Bagration a été mortellement blessé, et le centre russe, sévèrement mis à mal, donnent des signes de faiblesse. À ce moment, Murat, Davout et Ney pressent l'Empereur, qui dispose de la Garde impériale en réserve, de l'engager pour porter l'estocade finale à l'armée russe, mais celui-ci refuse.

Fin de la bataille

Barclay demande alors à Koutouzov de nouvelles instructions, mais ce dernier se trouve sur la route de Moscou, entouré de jeunes nobles et leur promettant de chasser Napoléon. Toutefois, le général russe se doute bien que son armée est trop diminuée pour combattre les Français. Les Russes se retirent alors sur la ligne de crête située plus à l'est. Napoléon estime que la bataille reprendra le lendemain matin, mais Koutouzov, après avoir entendu l'avis de ses généraux, ordonne la retraite vers Moscou. La route de la « Ville sainte » est ouverte à la Grande Armée.

Pertes

Les pertes sont très élevées dans les deux camps. La Grande Armée perd environ 30 000 hommes : selon P. Dennice, inspecteur aux revues de la Grande Armée, il y aurait eu 6 562 morts, dont 269 officiers, et 21 450 blessés. En revanche, selon l'historien Aristide Martinien, les Français perdent au total 1 928 officiers morts ou blessés, incluant 49 généraux. Les Russes perdent environ 44 000 hommes, morts ou blessés, dont 211 officiers morts et 1 180 blessés. 24 généraux russes furent blessés ou tués, dont Bagration qui meurt de ses blessures le 24 septembre et Touthkov. Du côté français, le manque de ravitaillement, causé par l'allongement des lignes d'approvisionnement, pour les soldats valides fait que certains blessés meurent de faim ou de négligences dans les jours qui suivent la bataille.

Conséquences

Les Français entrent à Moscou une semaine plus tard, le 14 septembre. Le soir même, d'immenses incendies ravagent la ville, qui vont durer 6 jours. Moscou, essentiellement construite en bois, est

presque entièrement détruite. Un mois plus tard, la grande difficulté à trouver du ravitaillement pour les troupes dans la campagne russe en hiver et d'obtenir une bataille décisive qui aurait obligé le tsar à demander la paix, déterminent Napoléon à ordonner la retraite.

Murat et le vice-roi Eugène de Beauharnais, cités par le comte de Ségur dans son Histoire de la Grande-Armée pendant l'année 1812, font état de l'inertie et de l'indécision de Napoléon pendant cette bataille, comme si son génie en avait été absent. En fait, l'Empereur avait souffert d'une fièvre et de douleurs qui, en affectant sa santé, l'avaient privé de ses facultés habituelles de stratège extraordinaire.

8 SEPTEMBRE

8 septembre 1796 : Bassano

Après la bataille de Castiglione (voir 5 août), le maréchal Würmser s'était replié dans le Tyrol, où il compléta son armée, aux effectifs d'environ 50 000 hommes. Grâce à quelques renforts qui lui étaient parvenus, Bonaparte avait retrouvé des effectifs du même ordre et, au mois d'août, ils étaient disposés de part et d'autre du lac de Garde, sur le moyen Adige et autour de Mantoue. D'après les plans du Directoire, il devait pénétrer dans le Tyrol pour faire sa jonction, avec l'armée de Moreau venant d'Allemagne. Les Autrichiens, de leur côté, voulaient le prendre en tenaille, avec Davidovitch à Trente avec 20 000 hommes, et le corps de Würmser qui, par la vallée de la Brenta, Bassano et Vérone, remonterait le long de l'Adige.

Bonaparte, bien renseigné et prévenu de la présence de Meszaros à Bassano avec plus de 10 000 hommes, ainsi que de la marche d'autres troupes, décida d'attaquer Trente et d'y concentrer l'essentiel de ses forces. Il pourrait alors se joindre plus vite à Moreau (dont il était sans nouvelles) et barrer la route de l'Adige. Sahuguet restait devant Mantoue, tandis que Kilmaine était à Vérone et sur l'Adige avec une faible troupe d'observation et de soutien.

Les divisions de Vaubois et de Masséna, séparées par le lac, se mirent en marche le 2 septembre. Leurs ordres de marche prévoyaient leur réunion le 4, au sud de Trente, à Roveredo. Cette jonction se fera bien comme prévu. La division Augereau, empruntant une route plus à l'est, devait les y rejoindre. Davidovitch avait été forcé de rétrograder et il se retira très au nord de Trente, sans doute pour y attirer les Français, qui atteignirent la ville le 5, au moment où Würmser venait de la quitter pour la vallée de la Brenta.

Coïncidence heureuse ou efficacité du service de renseignement ? Bonaparte lança aussitôt Masséna et Augereau à leurs troupes. L'ennemi rattrapé tenta en vain de les arrêter. Près de Bassano, Würmser borda les deux rives de la Brenta et disposa la division réduite de Quasdanovitch à sa droite.

Le 8, Masséna attaqua par l'ouest et s'empara d'un mamelon qui s'allonge jusqu'aux faubourgs de la ville, tandis qu'Augereau, à l'est, tenait Quasdanovitch en respect, avant de le disjoindre par l'action de sa cavalerie.

Disposant d'une forte supériorité numérique, car Würmser avait fait filer ses troupes vers l'Adige, ils s'emparèrent de Bassano, faisant 3000 prisonniers et prenant 35 canons. Mais Quasdanovitch put s'échapper vers Padoue et Trieste, et Würmser, avec un millier d'hommes, descendre vers l'Adige. Il retrouva la division Meszaros et réussit, le 10, à franchir le fleuve et à atteindre Mantoue, où les Français le contraindront à s'enfermer, le 15.

Conséquences

La deuxième tentative de Würmser pour libérer Mantoue avait échoué. Depuis un mois, l'armée d'Italie avait livré quatre batailles rangées⁹⁸, parcouru, pour certaines unités, 200 kilomètres en quatorze jours, la plupart du temps en combattant, fait 20 000 prisonniers et pris 115 canons⁹⁹.

⁹⁸ Castiglione (cf. 5 août), Peschiera (6/8) et Roveretto (4/9) qui ne sont pas relatées, et Bassano.

⁹⁹ Source : A. Montarras, Dictionnaire

12 SEPTEMBRE

12 septembre 1213 : Muret

La bataille de Muret (à 25 km au sud de Toulouse) a opposé l'armée des Croisés commandée par Simon de Montfort aux troupes de Raymond VI, comte de Toulouse et de ses alliés Raymond-Roger, comte de Foix, Pierre le Catholique, roi d'Aragon, comte de Barcelone et seigneur de Montpellier et Bernard IV de Comminges.

Inquiet de l'ingérence et des assauts du parti du pape et des Croisés, et renforcé par le prestige de la victoire de Las Navas de Tolosa sur les Maures (1212), le roi d'Aragon ose finalement soutenir son allié toulousain, tolérant envers les Cathares. Avec ses vassaux et alliés, il attaque la forteresse de Muret conquise en 1212 par Simon de Montfort. Celui-ci est en claire infériorité numérique, mais la place tient. Pierre II d'Aragon est tué dans la bataille, son fils est fait prisonnier par les Croisés et les milices toulousaines sont massacrées. Simon de Montfort, en gagnant la bataille de Muret, va marquer le prélude de la domination française sur l'Occitanie et la fin de l'expansion de la Couronne d'Aragon au nord.

Contexte

Depuis quatre ans, à l'appel du Pape, une armée opère dans le sud de la France dans le but d'éradiquer la religion cathare (« albigeoise »). Après les sièges de Béziers et de Carcassonne (1209), le chef de la Croisade, Simon IV de Montfort, a accepté de poursuivre la lutte. Il avait d'abord fait la conquête des vicomtés de Raymond-Roger Trencavel, puis s'était attaqué au comte de Toulouse. La croisade tourne rapidement à la guerre de conquête. Le roi d'Aragon, également comte de Barcelone et seigneur de Montpellier, était alors suzerain d'un certain nombre de seigneurs languedociens, dont le vicomte Trencavel. Inquiet de la venue de cette croisade qui nuisait à son influence et à ses ambitions, il se propose plusieurs fois en médiateur entre les belligérants, et ne reconnaît Simon de Montfort comme vicomte de Carcassonne et de Béziers que du bout des lèvres. Ne voulant pas se brouiller avec l'Église, il ne peut pas soutenir militairement le comte de Toulouse.

D'autre part, il est également en lutte contre les Maures d'Espagne, qu'il a battus à Las Navas de Tolosa le 17 juillet 1212 (avec l'aide de chevaliers français). Auréolé de ce prestige, il plaide la cause du comte de Toulouse auprès du pape Innocent III, qui décida d'ouvrir le concile de Lavaur. Ce concile n'aboutit pas et, le 21 janvier 1213, le roi d'Aragon prend officiellement Raymond VI, comte de Toulouse, Raymond-Roger, comte de Foix, et Gaston VI, vicomte de Béarn sous sa protection et reçoit leur hommage, ce qui est une déclaration de guerre au roi de France, suzerain du comte de Toulouse.

Le roi, Philippe II Auguste, veut envoyer son fils Louis prêter main-forte à Montfort, mais doit au dernier moment l'envoyer combattre le roi d'Angleterre, ce qui oblige Simon à attendre d'autres contingents de Croisés, menés par les évêques d'Orléans et d'Auxerre. Pendant ce temps, le château de Pujols est assiégé puis pris par les Languedociens et les Catalans ; sa garnison est massacrée.

À la fin du mois d'août 1213, Pierre II, qui a fini ses préparatifs, franchit les Pyrénées, rejoint ses nouveaux alliés et commence le 8 septembre le siège de Muret, défendu par une trentaine de chevaliers de Montfort. La ville est rapidement prise, mais Pierre II doit modérer l'ardeur de ses

soldats qui veulent prendre également le château. Il souhaite que Montfort puisse atteindre et entrer dans le château à la tête de ses troupes pour ensuite mieux le vaincre, et il craint que si le château est pris avant l'arrivée de Simon de Montfort, ce dernier change ses plans.

Effectivement, Montfort, qui se trouvait alors à Fanjeaux, lève une troupe de mille cavaliers, arrive à Muret le 11 septembre et entre dans le château.

La bataille



Plan de la bataille de Muret

Les deux évêques, moins confiants que Simon de Montfort en la victoire, tentent d'entrer en pourparlers avec Pierre d'Aragon pour le convaincre de cesser de soutenir les barons languedociens et gascons. Le roi d'Aragon, croyant déceler dans cette démarche une faiblesse de Montfort, renonce à son premier plan consistant à attendre l'affaiblissement des assiégés dans Muret et décide de livrer bataille le lendemain. Le comte de Toulouse s'y oppose, connaissant le talent stratégique de Montfort, mais Pierre II le traite de lâche. De son côté, Simon, voyant que les vivres ne lui permettent de tenir que quelques jours, décide également de

livrer bataille le lendemain.

Au matin, il sort de la ville avec tous ses chevaliers qui se regroupent dans la plaine à proximité de la Porte de Salles. Il répartit ses troupes en trois « batailles » (bataillons) de 300 hommes, l'une commandée par Guillaume des Barres, la seconde par Bouchard de Marly et la troisième par lui-même. Les trois bataillons suivent la Louge vers le sud, évitant les milices toulousaines qui, à défaut de les intercepter, auraient pu sonner l'alarme. Cette manœuvre donne au contraire l'impression d'une fuite. Traversant la rivière plus loin, ils continuent en direction du camp opposé, et rencontrent la cavalerie ennemie à proximité. Le comte de Toulouse, manifestant son opposition, ne prend pas part à la bataille et reste au camp avec ses 900 hommes.

L'armée ennemie est composée de deux bataillons, l'un dirigé par le comte de Foix et composé de 200 Aragonais et 400 Fuxéens, l'autre de 700 Aragonais dirigés par Pierre II. Le bataillon de Guillaume des Barres charge aussitôt celui du comte de Foix, qu'il enfonce sans peine et qu'il fait refluer sur la ligne de Pierre d'Aragon. C'est alors que la charge de Bouchard de Marly arrive sur le lieu et continue de désorganiser les deux bataillons adverses. La mêlée est violente et tumultueuse. Rapidement deux chevaliers, Alain de Roucy et Florent de Ville, décident de viser la tête de la coalition et tuent un héraut d'armes, qui portait les habits du roi : il était courant qu'un seigneur choisisse avant la bataille d'échanger ses habits avec un de ses chevaliers pour partager la position de ses hommes et ne pas être avantagé par rapport à eux. Cette coutume est très chevaleresque mais catastrophique sur le plan stratégique. Les chevaliers se seraient étonnés que le « tueur des Maures » ait été aussi faible. Les Aragonais croient alors que leur roi était mort et commencent à désespérer, Pierre II proclame haut et fort qu'il est bien vivant et que le tueur de Maures allait leur montrer comment il avait gagné Las Navas de Tolosa. Mais cette bravade lui coûte cher, il se retrouve vite submergé par les Croisés et tué peu après par un seigneur d'Artois Alain de Renty. Pendant ce temps, Simon de Montfort et son bataillon effectuent un mouvement tournant pour attaquer l'ennemi sur son flanc droit.

Raymond VI de Toulouse, constatant la catastrophe des opérations telle qu'il l'avait craint, prend la fuite sans gloire vers Toulouse avec ses 900 hommes, sans combattre. Les survivants des deux premières lignes fuient alors en direction de la Garonne. Les milices toulousaines, qui n'avaient pas du tout pris part à la bataille et essayaient de s'emparer de la ville et du château ne cessent pas leurs assauts pour autant. Les Croisés s'attaquent alors aux milices toulousaines qui ne s'y attendaient pas et les massacrent : la plupart seraient morts sous les coups des Croisés ou noyés en essayant d'embarquer précipitamment vers Toulouse. Cet épisode est en tout cas le véritable drame et la grande catastrophe de la croisade des Albigeois : la majorité des hommes toulousains en âge de combattre y sont morts. Les Toulousains n'en ont cependant pas tenu pour responsable Raymond VI, qui a tenté d'éviter une attaque frontale face à Simon de Montfort, mais bien Pierre II qui s'est révélé trop sûr de lui et très téméraire.

Conséquences

Le fils de Pierre II, Jacques, âgé de six ans, est fait prisonnier. Mais le pape demande à Simon de le rendre à son royaume et impose une trêve, empêchant Simon d'exploiter immédiatement son avantage. Simon de Monfort met Jacques d'Aragon sous la garde de Pierre Nolasque puis les envoie tous deux en Catalogne.

Cette défaite et la mort de Pierre II mettent fin aux vellétés d'intervention de la Couronne d'Aragon contre la croisade. Elle renforce indirectement la monarchie capétienne, comme le feront plus directement l'année suivante les deux batailles de la Roche-aux-Moines contre l'Angleterre et Bouvines contre l'Empire germanique. Les comtes de Foix et de Comminges repartent sur leurs terres. Le comte de Toulouse part pour l'Angleterre rencontrer Jean Sans Terre et laisse aux consuls de Toulouse le soin de négocier avec les chefs de la croisade.

Bien que cette bataille n'ait pas été remportée par une armée royale stricto sensu, mais par l'armée de la « croisade des Albigeois » commanditée par le Pape, on peut la considérer néanmoins comme une victoire de l'autorité royale sur un vassal infidèle à son serment et qui, circonstance aggravante, a fait appel à l'étranger. La composition de la Croisade est d'ailleurs proche de celle de l'ost royal de l'époque, c'est-à-dire constituée de chevaliers du nord de la Seine (Franciliens, Picards, Champenois, etc.) et on peut dire qu'il y a une convergence entre les intérêts de la Croisade et ceux du roi.

Avec La Roche aux Moines (voir 2 juillet) et Bouvines (voir 27 juillet), elle s'inscrit dans une série glorieuses qui voit les ennemis du roi défaits sur les trois fronts en 10 mois : sud, ouest et nord.

12 SEPTEMBRE

5 - 12 septembre 1914 : La Marne

L'ensemble de batailles parallèles qui se sont déroulées entre le 5 et le 12 septembre 1914 sur un front de plus de 200 kilomètres, est entré dans la légende sous le nom unique de « Bataille de la Marne ».

Les combats se déroulèrent le long d'un arc-de-cercle à travers la Brie, la Champagne et l'Argonne, limités à l'ouest par le camp retranché de Paris et à l'est par la place fortifiée de Verdun. Ce champ de bataille est subdivisé en plusieurs batailles plus restreintes : à l'ouest les batailles de l'Ourcq et des deux Morins, au centre les batailles des marais de Saint-Gond et de Vitry, et à l'est la bataille de Revigny.

Au cours de cette bataille décisive, les troupes franco-britanniques arrêtent puis repoussent les Allemands, mettant ainsi en échec le plan Schlieffen (revu par Moltke) qui prévoyait l'invasion rapide de la France en passant par la Belgique, pour éviter les fortifications françaises de l'Est et ensuite se reporter contre la Russie. La retraite allemande se termine sur la rive droite de l'Aisne le 14 septembre, ce qui déclenche la bataille de l'Aisne.

Prélude à la bataille

La situation militaire au début de la Première Guerre mondiale est très favorable aux armées allemandes, qui viennent de remporter pendant la seconde partie du mois d'août 1914 une série de victoires sur tous leurs adversaires, que ce soit sur le front de l'ouest en Lorraine (bataille de Morhange le 20 août) ou en Belgique (batailles des Ardennes du 21 au 23 août, de Charleroi du 21 au 23 et de Mons le 23), ou sur celui de l'est (bataille de Tannenberg du 26 au 29 août).

« Les armées allemandes sont entrées en France, de Cambrai aux Vosges, après une série de combats continuellement victorieux. L'ennemi, en pleine retraite, n'est plus capable d'offrir une résistance sérieuse. », assure le communiqué allemand le 27 août 1914).



Un soldat français, son arme et son sac à dos.

De son côté, le communiqué français du même jour annonce que « dans le Nord, les lignes franco-anglaises ont été légèrement ramenées en arrière. », celui du 29 août au soir évoque la retraite à mots couverts : « la situation de notre front, de la Somme aux Vosges, est restée aujourd'hui ce qu'elle était hier. Les forces allemandes paraissent avoir ralenti leur marche ».

La retraite

Si sur le plateau lorrain et dans les Vosges l'armée française arrête sa retraite dès le 23 août et arrive à tenir ses positions face aux attaques allemandes (bataille de la trouée de Charmes du 24 au 26 août), toutes les unités françaises et britanniques qui s'étaient avancées en Belgique battent en retraite à partir

du soir du 23 août.

Une telle retraite s'explique par la disproportion des forces entre d'une part les Allemands et d'autre part les Franco-Britanniques : l'état-major allemand avait fait le choix de masser face à la Belgique et au Luxembourg la majorité de ses unités, à raison de 59 divisions (soit un total de 1 214 160 combattants) regroupées au sein de cinq armées (numérotées de I à V) formant l'aile droite allemande, tandis que la défense de l'Alsace-Lorraine était confiée à une aile gauche plus faible avec 16 divisions (soit 402 000 combattants) regroupées dans deux armées (n^{os} VI et VII). En comparaison, les Français n'avaient prévu initialement de déployer lors de leur mobilisation que les 16 divisions (soit 299 350 hommes) de la 5^e armée face à la Belgique, rapidement renforcées jusqu'à compter 45 divisions (soit 943 000 hommes) au moment de la bataille des Frontières, grâce à l'envoi des 3^e et 4^e armées françaises ainsi que du corps expéditionnaire britannique.

Dominées numériquement et en danger d'être contournées par le flanc, les armées franco-britanniques repassent rapidement la frontière franco-belge, puis foncent vers le sud-sud-ouest : cette retraite dure une douzaine de jours, jusqu'au début du mois de septembre, moment où les troupes arrivent à hauteur de Paris.

Redéploiement français



Situation à la fin d'août 1914 : l'aile droite allemande a traversé la Belgique et le Nord de la France jusqu'à l'Aisne, tandis que les offensives françaises en Alsace-Lorraine et dans l'Ardenne ont échoué.

Le commandant en chef français, le général Joffre, garde malgré tout l'espoir d'un rétablissement et, dans son rapport au ministre de la Guerre Adolphe Messimy, il affirme que l'armée française peut encore lancer une contre-attaque victorieuse. Il rejette la responsabilité de la défaite et des replis sur ses subalternes, critiquant ses généraux, qu'il estime ne pas avoir été assez offensifs. Il prend des sanctions et limoge ceux qu'il juge incompetents, y compris les commandants d'armée tel que les généraux Ruffey (3^e armée, remplacé le 30 août par Sarrail) et Lanrezac (5^e armée, remplacé le 5 septembre par Franchet d'Esperey). Aux échelons inférieurs, c'est un total de huit commandants de corps d'armée et 38 de division qui sont « limogés » par Joffre entre le 10 août et le 6 septembre.

Toutefois, Joffre est aussi conscient du fait qu'il doit d'abord céder du terrain. Il ordonne donc dès la fin d'août aux armées françaises en retraite d'opérer des contre-attaques localisées et très temporaires pour retarder un peu la poursuite allemande et gagner du temps : la IV^e armée allemande est ainsi contre-attaquée par la 4^e française le 27 autour de Sedan, puis la III^e allemande à Signy-l'Abbaye, enfin la II^e armée allemande par la 5^e française le 29, autour de Saint-Quentin et de Guise (bataille de Guise le 29 août).

Le 25 août, l'état-major français prévoit d'arrêter la retraite derrière la Somme et l'Aisne. Six divisions sont prélevées sur le front d'Alsace-Lorraine et envoyées à partir du 27 août par chemin de fer en renfort autour de Péronne, d'Amiens et de Montdidier, regroupées au sein de la 6^e armée, créée pour l'occasion. Mais le débarquement de ces troupes est menacé dès le début de l'opération par l'approche des unités de cavalerie allemandes : le projet de bataille sur la ligne Somme-Aisne est annulé le 31 août et la 6^e armée se joint à la retraite.

Le 2 septembre, Joffre annonce à ses commandants d'armée son projet de rétablissement le long de la Seine et de l'Aube, comptant s'y fortifier et reconstituer les troupes (par des envois des dépôts) avant de passer à l'offensive. L'intervalle entre les 5^e et 4^e armées françaises est comblé dès le 29 août par l'envoi de huit divisions prélevées ailleurs, créant ainsi la 9^e armée le 5 septembre ; l'intervalle entre la 5^e armée et l'armée britannique est comblé par deux divisions de cavalerie. Tous ces renforts arrivent par les lignes ferroviaires de rocade pour faire une manœuvre par les lignes intérieures, ce qui permet le renforcement de l'aile gauche française : de 45 divisions le 23 août, elle passe à 57 le 6 septembre puis 70 le 9 septembre.

Poursuite par les Allemands

Les transmissions entre le grand quartier général allemand -l'OHL- et ses armées, notamment la I^{re}, sont difficiles : l'aile droite avance trop vite pour que la transmission filaire soit assurée, tandis que les postes de radio ont une faible portée.

L'aile droite allemande s'est lancée immédiatement après ses victoires de la bataille des Frontières à la poursuite des Français et des Britanniques, les divisions de cavalerie en tête. Cette poursuite est menée le plus rapidement possible : les étapes réalisées sont au maximum de 40 à 45 kilomètres par jour pour la I^{re} armée allemande, la plus à l'ouest, dans l'espoir de rattraper leurs adversaires. Le 27, le chef de l'état-major allemand, le général de Moltke, envoie à ses commandants d'armée une *Directive générale* mentionnant la possibilité d'un rétablissement français sur l'Aisne ou la Marne, et ordonnant les axes de marche suivant :

« Sa Majesté ordonne que l'armée allemande se porte en direction de Paris : la I^{re} armée, avec le deuxième corps de cavalerie, marchera à l'ouest de l'Oise, vers la basse-Seine. La II^e armée, avec le premier corps de cavalerie, poussera entre La Fère et Laon sur Paris [...]. La III^e [...] progressera entre Laon et Guignicourt, sur Château-Thierry [...]. La IV^e [...] marchera, par Reims, sur Épernay [...]. La V^e [...] s'avancera vers la ligne Châlons-Vitry [...]. Verdun sera investi. [...] Si l'ennemi oppose une forte résistance sur l'Aisne et ultérieurement sur la Marne, il pourra être nécessaire de faire converger les armées de la direction du sud-ouest dans la direction du sud. »

Le 30 août, répondant à l'appel à l'aide de la II^e attaquée à Guise par la 5^{ème} armée française (de Lanrezac), la I^{re} armée allemande marche vers le sud-sud-est au lieu du sud-ouest ; Moltke valide ce choix le soir même, ordonnant la conversion de l'aile vers le sud, en évitant Paris : la I^{re} désormais sur Meaux, la II^e sur Épernay et la III^e sur Châlons. Le 2 septembre à 23 h 37, l'OHL envoie l'ordre suivant : « Intention du Commandement Suprême est de refouler les Français en direction du sud-est en les coupant de Paris. I^{re} armée suivra la II^e en échelon et assurera en outre couverture du flanc des armées ».

C'est cette inflexion qui va être fatale à l'offensive allemande à l'ouest.

Prise d'initiative

Le 3 septembre, des aviateurs français découvrent que les colonnes de la I^{re} armée allemande infléchissent leur marche vers le sud-est et ne marchent donc plus droit sur Paris.

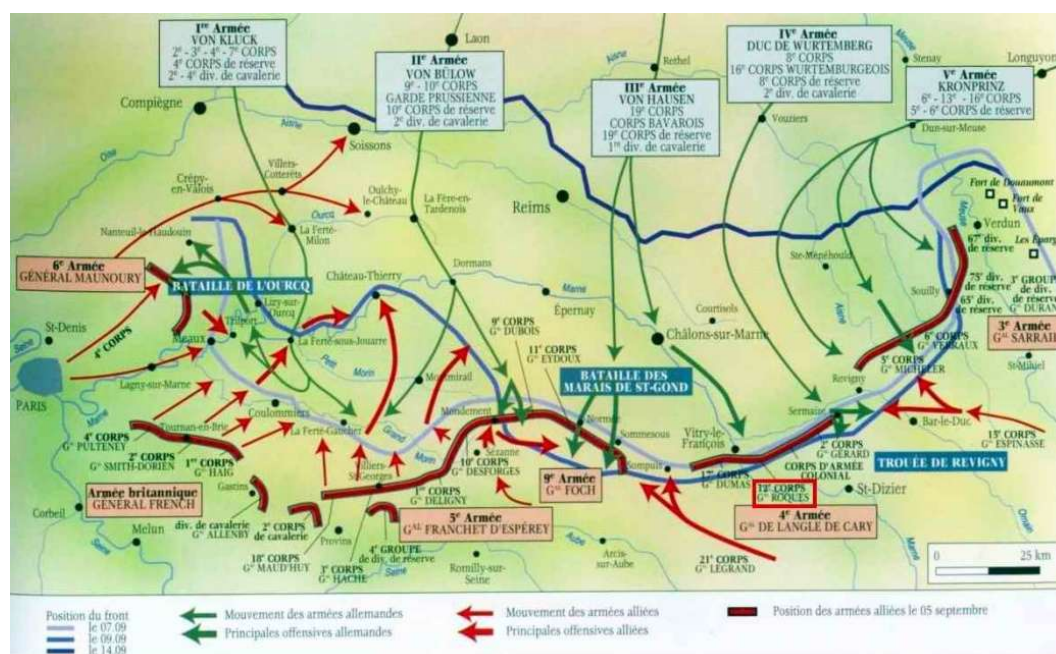
Le 4, Gallieni ordonne à la 6^e armée (alors placée sous ses ordres pour la défense de Paris) de se redéployer au nord-est de Paris et de marcher vers l'est entre l'Ourcq et la Marne, prenant ainsi l'initiative d'engager la bataille. Le commandant en chef Joffre, qui voulait attendre quelques jours de plus, est convaincu au cours d'une discussion par téléphone et, le 4 au soir, ordonne à toutes les armées françaises de se préparer à faire front : « il convient de profiter de la situation aventureuse de la I^{re} armée allemande pour concentrer sur elle les efforts des armées alliées d'extrême-gauche. Toutes dispositions seront prises dans la journée du 5 septembre en vue de partir à l'attaque le 6 ». Le 5 au matin, cet ordre est complété par un deuxième destiné à la 3^e armée qui, « se couvrant vers le nord et le nord-est débouchera vers l'ouest pour attaquer le flanc gauche des forces ennemis qui marchent à l'ouest de l'Argonne ».



Fac-similé de l'ordre du jour du général Joffre, daté du 5 septembre.

Puis Joffre informe le ministre de la Guerre Millerand, que « [...] la lutte qui va s'engager peut avoir des résultats décisifs, mais peut aussi avoir pour le pays, en cas d'échec, les conséquences les plus graves. Je suis décidé à engager toutes nos troupes à fond et sans réserve [...] ». Enfin, un ordre du jour est adressé le 6 au matin à toutes les troupes françaises.

Bataille de l'Ourcq



Carte de la bataille de la Marne.

La bataille de l'Ourcq désigne les combats du 5 au 9 septembre sur la rive droite de la Marne, entre Nanteuil-le-Haudouin et Meaux, entre la 6^e armée française (Maunoury) et l'aile droite de la 1^{re} armée allemande (von Kluck).

La 6^e armée française se met en marche vers l'est dès le 4 et, le 5 septembre, ses têtes de colonne rencontrent le 4^e corps de réserve allemand (laissé en flanc-garde par Kluck), qui contre-attaque en soirée. Les quatre autres corps de la 1^{re} armée allemande sont alors déjà sur la rive gauche de la Marne, en train de s'aligner sur le Grand Morin : les Français menacent ainsi le flanc mais aussi les arrières de Kluck. Les combats s'amplifient les jours suivants, entre Meaux au sud et Nanteuil-le-Haudouin au nord, du 6 jusqu'au 9 septembre.

Côté allemand, l'état-major de la 1^{re} armée renforce très rapidement son flanc en rappelant le 2^e corps qui était arrivé à Coulommiers le 5 : dès le lendemain, il est engagé de part et d'autre du 4^e corps de réserve. Le 7, c'est au tour du 4^e corps d'armée d'arriver, tandis que les deux derniers corps allemands (3^e et 9^e) retraversent la Marne (ordre du 7 à 10 h 15) : l'ensemble de la 1^{re} armée, qui

marchait vers le sud, est ainsi redéployé face à l'ouest. Côté français, face à ces puissantes forces allemandes, la 6^e armée reçoit aussi des renforts, cinq divisions envoyées par Gallieni, pour alimenter la bataille : une brigade (de la 7^e DI) est même acheminée de Paris à Nanteuil à bord de taxis réquisitionnés.

Le 9, les renforts allemands (le 9^e corps) lancent une attaque de Betz vers Nanteuil : la 6^e armée française est menacée d'enveloppement par le nord et n'a plus de réserve à engager. Mais à midi, un messenger envoyé par le Grand Quartier général arrive à l'état-major de la I^{re} allemande et annonce la retraite de la II^e armée depuis le matin. Malgré l'opposition du chef d'état-major, qui fait état des chances de victoire sur la 6^e armée française, le danger sur l'aile gauche oblige la I^{re} armée à suivre la retraite. Le décrochage allemand se fait dans l'après-midi du 9, les troupes françaises ne poursuivant que très lentement du fait de leur épuisement.



Bataille des Deux Morins

La bataille des deux Morins désigne les combats du 6 au 9 septembre en Brie champenoise, d'abord sur le Grand Morin puis sur le Petit Morin, entre, d'une part, la 5^e armée française (Franchet d'Esperey) et le corps expéditionnaire britannique (maréchal French) et, d'autre part, la gauche de la I^{re} armée allemande (von Kluck) et la droite de la II^e armée (von Bülow).

Côté allemand, le redéploiement de la I^{re} armée allemande sur la rive droite de la Marne laisse un intervalle de 40 km entre celle-ci et la II^e armée, masqué par les 1^{er} et 2^e corps de cavalerie (total de cinq puis quatre divisions), que l'état-major de la I^{re} armée ordonne de renforcer par deux brigades d'infanterie (ordre du 8 septembre au 9^e corps). Ces expédients retardent l'avance prudente des Franco-Britanniques (cinq divisions d'infanterie du BEF, la division de cavalerie britannique et trois divisions de cavalerie françaises, sans compter la gauche de la 5^e armée française), le 6 et 7 sur le Grand Morin, le 7 et 8 sur le Petit-Morin, le 8 sur le Dolloir et la Marne.

Côté français, le GQG n'identifie la brèche qu'à partir du 8, Joffre envisageant alors d'envoyer les Britanniques au nord de la Marne pour menacer les arrières de la I^{re} armée allemande, tandis que la 5^e armée française doit attaquer au nord de Montmirail. Mais le 8 au soir, Henstch arrive à l'état-major de la II^e armée : le lendemain 9 septembre au matin, le chef d'état-major Lauenstein décide avec lui de faire battre en retraite à son armée, qui est menacée sur sa droite, derrière la Marne. Les divisions britanniques franchissent au même moment la Marne à Charly et Nanteuil, tandis que la cavalerie française atteint Château-Thierry.

Bataille des marais de Saint-Gond

La bataille des marais de Saint-Gond désigne les combats du 6 au 9 septembre, entre Sézanne et Mailly-le-Camp, entre d'une part la 9^e armée française (Foch) et d'autre part la gauche de la II^e armée allemande (von Bülow) et l'aile droite de la III^e armée (von Hausen).

Dans la nuit du 4 au 5 septembre, Joffre prescrit à Foch d'entreprendre une action offensive sur les troupes allemandes présentes devant son armée. Le 6 septembre, les troupes françaises commencent leur mouvement vers le nord mais sont rapidement contenues par les troupes allemandes. Foch est contraint d'établir des positions défensives et de les protéger.

Du 6 au 8 septembre, les combats sont de plus en plus intenses, sur l'aile gauche, les troupes françaises s'opposent au X^e corps allemand et à une partie du corps de la Garde. Des villages sont pris et perdus plusieurs fois. Au centre du dispositif français, les troupes présentes au nord des marais de Saint-Gond sont rapidement repoussées mais toutes les tentatives du corps de la garde pour franchir les marais sont bloquées. L'aile droite de la 9^e armée française, formée par le 11^e corps d'armée, subit la pression d'une partie du corps de la Garde et du XII^e corps de réserve allemand et est obligée de se replier hors des villages de Morains-le-Petit, d'Écury-le-Repos et de Normée.

Le XII^e corps de réserve allemand est renforcé par des troupes du XII^e corps d'armée et soutenu par la 2^e division de la Garde, au cours d'une attaque de nuit entre le 8 et le 9 septembre, l'aile droite française est enfoncée entraînant le repli des troupes au centre du dispositif de la 9^e armée. Dans la journée du 9 septembre, Foch prend en compte le 10^e corps d'armée, précédemment intégré à la 5^e armée, sur son aile gauche. Il peut ainsi dégager la 42^e division d'infanterie pour se constituer une réserve. L'aile gauche de la 9^e armée est fortement attaquée, elle cède le village et le château de Mondement, point d'observation qui domine le champ de bataille, puis le reprend.

La 42^e division est dirigée vers Fère-Champenoise pour combattre les troupes allemandes qui en débouchent. Le 10 septembre devant la pression de la 5^e armée française, la II^e armée allemande entame un mouvement de repli pour éviter l'enveloppement. Ce mouvement entraîne également le repli des troupes de la III^e armée allemande. Foch et son armée restent maîtres du champ de bataille et entament la poursuite des troupes allemandes.

Bataille de Vitry

La bataille de Vitry désigne les combats du 6 au 10 septembre en Champagne crayeuse, de part et d'autre de la ville de Vitry-le-François entre l'aile gauche et le centre de la 4^e armée française commandée par le général de Langle de Cary et l'aile droite de la IV^e armée allemande du duc de Wurtemberg et l'aile gauche de la III^e armée allemande.

Les attaques allemandes au centre du dispositif de la 4^e armée française entraînent le resserrement de sa ligne de front. Le 17^e corps d'armée initialement chargé de la liaison avec la 9^e armée est contraint de prêter main forte aux troupes attaquées. Ce mouvement est masqué dans un premier temps par la 9^e division de cavalerie puis, à partir du 8 septembre, par l'arrivée des Vosges du 21^e corps d'armée. Ce renfort permet d'attaquer la III^e armée allemande puis, à partir du 10 septembre, de commencer l'enveloppement de la IV^e armée.

Bataille de Revigny

La bataille de Revigny désigne les combats livrés au sud de l'Argonne, autour de Revigny-sur-Ornain, entre, d'une part, l'aile droite de la 4^e armée française formée du 2^e corps d'armée et l'aile gauche de la 3^e armée française du général Sarrail et, d'autre part, l'aile gauche de la IV^e armée allemande et la V^e armée allemande (Kronprinz de Prusse).

Les troupes allemandes tentent au cours de cette bataille de percer les lignes françaises en lançant des combats frontaux très meurtriers. Les troupes françaises, sous la pression, sont contraintes d'adopter une posture défensive. L'arrivée du 15^e corps d'armée en provenance de Lorraine permet à Sarrail de renforcer son aile gauche malmenée par les attaques allemandes et d'empêcher la rupture du front.

Le 10 septembre, la II^e armée allemande, menacée d'enveloppement par la 5^e armée française, commence sa manœuvre de repli, entraînant avec elle le retrait de la III^e armée allemande. Le 12 septembre, le centre de la 4^e armée française entame un mouvement de débordement obligeant la IV^e armée allemande à rompre le combat et à se replier sur une ligne défensive au-delà de l'Argonne. La V^e armée allemande, également menacée, est contrainte de se replier en passant entre le massif de l'Argonne et la place fortifiée de Verdun.

Suites et conséquences

Le coup d'arrêt de la Marne marque l'échec de la manœuvre allemande à travers la Belgique et le Nord de la France. Mais, selon le mot du général Chambe, alors jeune officier de cavalerie, « ce fut une bataille gagnée mais une victoire perdue » : en effet, si les armées franco-britanniques mirent alors un terme à l'avance des armées allemandes commandées par Moltke, elles ne purent ou ne surent exploiter cet avantage en repoussant ces armées hors du territoire français. D'une part, les troupes françaises étaient trop épuisées et affaiblies pour se lancer dans une poursuite. D'autre part, l'état-major allemand avait redéployé une partie de ses forces, envoyant de Lorraine plusieurs corps d'armée en renfort sur leur aile droite.

L'aile droite allemande s'arrête dès le 13 septembre et s'installe sur les rives de l'Aisne : les attaques françaises et britanniques n'arrivent pas à les repousser lors de la bataille de l'Aisne et cette partie du front se stabilise en s'enterrant dans des tranchées.

Les belligérants recherchent alors la décision par une série de tentatives d'enveloppement mutuelles vers l'ouest, puis vers le nord, qui les mènent jusqu'aux rives de la mer du Nord, lors des combats appelés la « course à la mer » (septembre à novembre 1914).

La victoire de la Marne eut un retentissement mondial. Elle obligea les Allemands à réduire considérablement la portion de territoire français qu'ils occupaient (moins de 5 %) et, alors qu'ils avaient misé sur une guerre courte, à s'installer dans une guerre longue, les exposant ainsi aux effets du blocus maritime allié.

Compte tenu du rôle d'appoint modeste (mais précieux), qu'y joua le corps expéditionnaire anglais, il ne paraît pas illégitime de qualifier la bataille de la Marne de victoire française.

On donne le nom de « deuxième bataille de la Marne » à un ensemble d'opérations se déroulant en Champagne et en Picardie entre mai et juillet 1918. Cet ensemble ne constitue pas une véritable bataille, mais une série d'avancées et de reculs dans le cadre des offensives de 1918 sur un front continu. Elle n'est donc pas relatée dans le présent ouvrage.

14 SEPTEMBRE

13 et 14 septembre 1515 : Marignan

La bataille de Marignan (Marignano en Italie, aujourd'hui Melegnano, ville située à 16 km au sud-est de Milan) opposa le roi de France François I^{er} et ses alliés vénitiens aux mercenaires suisses qui défendaient le duché de Milan.

La bataille de Marignan ouvre la Cinquième guerre d'Italie, qui fait suite à la décision de Louis XII de revendiquer les droits de sa femme, Valentine Visconti, sur le duché de Milan.

Première victoire du jeune roi François I^{er}, acquise dès la première année de son règne, elle fit environ 16 000 morts et blessés en seize heures de combat. Elle donna lieu à une intense propagande développée par le pouvoir royal afin de justifier cette expédition.

Cette bataille met en lumière l'importance du rôle des Suisses dans les guerres de cette époque. Au tournant du XVI^e siècle, les Suisses opérèrent militairement pour leur propre compte ou comme mercenaires dans une Italie du nord affaiblie et morcelée. En 1495, ils aidèrent le roi Charles VIII à triompher des Milanais et des Vénitiens à Fornoue. En 1499, ils passèrent une alliance de dix ans avec le roi de France en vertu de laquelle celui-ci pourrait prendre 5 000 mercenaires à son service. Avec cet appoint, Louis XII conquiert le duché de Milan et en expulsa son maître, Lodovico Sforza, dit le More.

Toutefois, comme le roi de France ne s'acquittait pas de la solde promise, les Suisses mécontents changèrent de camp et les Français évacuèrent le duché sans livrer bataille, permettant le retour de Sforza. Louis XII revint avec 15 000 mercenaires suisses engagés au prix fort contre la volonté de la Diète de Zurich. Ainsi, des mercenaires suisses firent face à d'autres mercenaires suisses. À la suite d'une intervention de la Diète et des tractations entre les camps, le combat fratricide fut empêché et Louis XII récupéra les territoires perdus.

Les territoires du Milanais aux mains du roi de France continuaient à susciter les convoitises. Lorsque l'alliance de dix ans entre le roi de France et les Suisses arriva à son terme (1509), le pape Jules II, par l'intermédiaire de l'évêque de Sion, Schiner, convainquit les Suisses de rallier sa cause contre une forte solde et des pensions annuelles (1510). Fort de cette alliance, le pape ouvrit les hostilités contre la France. En 1511, les Suisses marchèrent sur Milan que les Français, très inférieurs en nombre, évacuèrent sans livrer bataille. En 1512, 24 000 Suisses se rallièrent aux Vénitiens en Lombardie, également alliés au pape, et prirent aux Français des villes qui tombaient entre leurs mains sans résistance, à l'exception de Pavie, qui nécessita un siège de courte durée avant de capituler. Il ne fallut que quelques semaines pour chasser les Français d'Italie.

Avec l'appui des Suisses, Maximilien Sforza se fit remettre Milan (29 décembre 1512). En contrepartie, les Suisses obtinrent la vallée de la Maggia, Locarno, Lugano, Mendrisio, Bormio, la Valteline, Chiavenna.

Dès le printemps 1513, Louis XII tenta de récupérer le Milanais. Une première tentative dirigée par La Trémoille se solda par un échec. Les troupes françaises échouèrent à prendre Novare défendue par les Suisses. Après une bataille qui coûta la vie à 1 500 Suisses et 6 000 Français, les troupes françaises durent se retirer.

À la suite d'une fausse nouvelle annonçant une défaite des Suisses à Novare, la Suisse envoya 30 000 hommes faire le siège de Dijon, défendue par La Trémoille, qui négocia leur départ à prix d'argent, mais Louis XII refusa de reconnaître cet accord, empêchant une conclusion de paix entre les deux pays.

Le lancement de la cinquième guerre d'Italie

L'avènement de François I^{er}

Louis XII mourut le 1^{er} janvier 1515 alors qu'il préparait une nouvelle campagne. Son successeur, François I^{er}, reprit ses prétentions sur le Milanais dès le début de son règne, en faisant valoir les droits de sa femme Claude, héritière des Orléans, et donc de Louis XII. Afin d'y parvenir, il obtint le soutien de Venise mais manqua à obtenir celui des Suisses, qui exigeaient toujours les indemnités promises lors de la prise de Dijon avant toute régularisation des relations. Dans une ultime tentative de conciliation, le jeune roi se déclara disposé à honorer la dette de Dijon à condition de récupérer le Milanais. Sous l'influence de Schiner et de la prédominance des cantons anti-français, la proposition fut repoussée par les Suisses.

Devant l'échec de la diplomatie, François I^{er} rassembla une armée de 50 000 hommes. Pour financer ses dépenses militaires, le roi augmenta les impôts et fit des emprunts, car il lui fallait acheter la neutralité d'Henri VIII d'Angleterre et de Charles de Gand, futur Charles Quint. 150 000 écus, soit quatre-cents kilos d'or, allèrent à la garnison suisse. En l'absence du roi, sa mère, Louise de Savoie, assura la régence.

Les forces en présence

Le roi confia le commandement de l'armée au Connétable de Bourbon, à la Trémoille, à Jacques de Trivulce, à Lautrec, et à Bayard. Renforcée par 22 000 lansquenets allemands et des mercenaires des Pays-Bas (la « bande noire »), elle comprenait 2 500 cavaliers lourdement armés des compagnies d'ordonnance, qui perpétuaient les pratiques et usages du chevalier médiéval ; vingt compagnies de Navarrais, Basques et Gascons (10 000 hommes), aux ordres du général navarrais Pedro Navarro ; 8 000 fantassins français et 3 200 sapeurs ou charpentiers ; une artillerie de 72 grosses pièces (couleuvrines, serpentines) et un important train des équipages, sous le commandement de Galiot de Genouillac, sénéchal d'Armagnac.

De mai à août, 32 000 Suisses avaient fait mouvement vers Suse, Pignerol et Saluces pour empêcher le passage des Alpes par les Français. L'infanterie des Confédérés s'articulait en trois corps : l'avant-garde, constituée d'arbalétriers et d'arquebusiers, qui servaient à renseigner le commandement sur la position de l'ennemi ; le corps de bataille formé de piquiers disposés en carré, protégés à l'extérieur par des halbardiers et des arquebusiers, la fonction principale des piquiers étant de repousser les charges de la cavalerie ennemie ; l'arrière-garde comptait d'autres arquebusiers prêts à intervenir parmi les réserves générales et habituellement appelés à exécuter un mouvement tournant ou enveloppant. Les Suisses étaient conduits par leurs meilleurs capitaines, Steiner de Zoug, Hugues de Hallwyl et l'avoyer de Watteville, de Berne. Le commandant en chef des troupes suisses, Ulrich von Hohensax, qui les avait conduits à la victoire lors des précédentes campagnes d'Italie, était retenu par la maladie.

Le franchissement des Alpes

Au printemps 1515, François I^{er} ordonna la concentration des troupes à Grenoble, sous la direction de Bayard, lieutenant général du Dauphiné. En mai 1515, les troupes françaises firent mouvement sur Gênes et occupèrent la ville. Alarmée par les événements, la Diète suisse commença par envoyer 8 500 hommes vers Novare rejoindre Schiner, devenu cardinal, et fit occuper les cols des Alpes du Piémont où l'armée française était attendue.

Solidement établis à Suse, les Suisses gardaient les débouchés des deux seules bonnes routes qui existaient alors au travers des Alpes, celle du Mont-Cenis et celle de Montgenèvre. L'avant-garde de l'armée française, commandée par le maréchal de Chabannes de La Palice passa le col de l'Argentière (ou col de Larche). A partir d'un sentier à peine praticable par des chevriers, trois mille sapeurs, avec l'aide de l'officier et ingénieur militaire Pedro Navarro, qui utilisait pour l'une des premières fois des explosifs pour élargir les chemins de montagne, y ouvrirent à la fin juillet 1515 un chemin carrossable sur lequel passèrent en cinq jours, du 4 au 9 août 1515, environ 30 000 fantassins, 9 000 cavaliers, 72 gros canons et 300 pièces de petits calibres.

Ainsi, l'armée française, forte d'environ 63 000 hommes, avec ses chevaux et son artillerie, franchit les Alpes, contournant les troupes suisses. Ce franchissement est une véritable prouesse pour l'époque et un morceau d'épopée. La stupeur fut telle chez les ennemis qu'un de leurs chefs, Prospero Colonna, surpris et enlevé par le maréchal de La Palice et ses coureurs, demanda si les Français « *n'avaient volé par-dessus les montagnes* ».

Les Suisses se replièrent alors sur Milan. Après quelques combats d'arrière-garde en août 1515 à Villafranca Piemonte, Chivasso et sur la Doire Baltée, ainsi que l'envoi d'un contingent de 15 000 hommes supplémentaires, les Suisses comptaient 45 000 hommes répartis entre Varèse, Monza et Domodossola, plus la garnison de Milan. Dans la plaine du Piémont, une partie de l'armée suisse prit peur et proposa, le 8 septembre à Gallarate, de passer au service de la France

Les négociations de Gallarate

Une campagne efficace de propagande française, visant à dissuader les cantons suisses de poursuivre les hostilités, entraîna le mécontentement parmi les troupes suisses et des différends parmi les chefs, permettant aux Français d'exercer une poussée sur toute la partie occidentale du Milanais. Une série de pourparlers furent engagés en septembre 1515 (pourparlers de Gallarate), lors desquels François I^{er} offrit des avantages aux Suisses pour qu'ils renoncent à leurs prétentions, aboutissant même au traité de Gallarate (9 septembre) qui finalement ne fit que consacrer la dissension entre les Confédérés souffrant de l'absence d'un chef unique.

Les Français négocièrent parallèlement avec le Pape. Le duc de Milan tardait à verser la solde et les vivres venaient à manquer. Après la signature du traité, les Bernois, Fribourgeois, Valaisans et Soleurois, peu enclins à se battre pour un commanditaire qui tardait à assumer ses obligations, rentrèrent en Suisse, ce qui représentait le départ de 10 000 Confédérés.

La bataille

Devant l'échec des négociations et la division des troupes suisses, François I^{er} fit mouvement en direction de Milan et établit son camp près de Marignan. Les Zurichoises et les Lucernoises, se sentant liés par le traité de Gallarate, reçurent l'ordre de leurs gouvernements respectifs d'accepter une paix honorable. Uri, Schwyz, Unterwald et Glaris refusèrent de battre en retraite. Ceux parmi les Suisses qui étaient restés à Milan se laissèrent entraîner au combat sur l'insistance du cardinal Schiner. Quelque 20 000 Suisses (jusqu'à 30 000 selon P. de Vallière) disposant de 8 canons et 1 000 arquebusiers devaient faire face à plus de 30 000 Français équipés de la plus belle artillerie de l'époque. La plaine maraîchère irriguée était ensoleillée.



L'affrontement du 13 septembre

François Ier, armé, lors de la bataille de Marignan, chargeant les Suisses armés de piques et de hallebardes.

Craignant le départ des dernières troupes des Confédérés sans livrer bataille contre les Français, le cardinal Schiner choisit de provoquer la bataille par la ruse devant Milan. Il envoya avec la complicité secrète de certains capitaines suisses, la garde ducale et des cavaliers pontificaux provoquer la cavalerie française. Le jeudi 13 septembre 1515, aussitôt le combat engagé, les cavaliers du pape revinrent appeler les troupes suisses à l'aide. Celles-ci se mirent immédiatement en route et sortirent de Milan pour affronter l'armée française. Une fois hors de la ville et constatant la tromperie, La Trémoille et Fleuranges s'étant repliés après une escarmouche, après un moment de confusion, on décida néanmoins de poursuivre.

Le combat s'engagea, frontal, sans imagination tactique ni d'un côté ni de l'autre. Les Confédérés durent faire face au feu de l'artillerie française ainsi qu'aux cavaliers commandés par Bourbon, Guise et Gaillards qui les attaquaient par le flanc. Le premier choc avait complètement enfoncé la première ligne de l'armée française qui se reforma, soutenue par la cavalerie, elle-même confrontée aux difficultés du terrain et aux piques suisses. François I^{er}, en personne, à la tête de la cavalerie et des lansquenets allemands, ordonna une attaque généralisée contre les Suisses. Un combat furieux s'engagea pendant lequel tombèrent Jacques d'Amboise, et François du Bourbon. Le fils du général Trivulce fut pris, et Bayard évita de justesse la mort.

Le corps à corps sanglant entre belligérants se poursuivit jusqu'en soirée et dans l'obscurité croissante. À la disparition de la lune vers 23 heures, la nuit noire ne permettant plus de distinguer amis et ennemis, tambours et trompettes sonnèrent le ralliement après six heures de lutttes ininterrompues. Après quelques instants d'hésitations, les Confédérés décidèrent de tenir leur position, légèrement en leur faveur, plutôt que de retourner sur Milan, malgré le froid et la faim. Ainsi s'acheva la première journée de la bataille. Dans l'obscurité, la confusion sur le terrain était grande. On raconta que le roi de France avait passé la nuit appuyé contre une pièce de canon à 50 toises d'un bataillon suisse (environ 90 mètres).

La victoire du 14 septembre

Au petit matin du 14, le combat reprit. L'artillerie française commandée par le sénéchal d'Armagnac fit des ravages, tandis que l'aile gauche de l'armée commandée par le duc d'Alençon ainsi que les lansquenets, fléchirent face au gros de l'ennemi.

À 8 heures l'armée royale ayant reçu le renfort des Vénitiens, menés par Bartolomeo d'Alviano, avec 3 000 cavaliers des fantassins et estradiots (cavaliers légers) originaires de Grèce ou d'Albanie, voire de Croatie et de Bosnie actuelles, écrasa le gros des Suisses tandis que les lansquenets repartirent à l'assaut avec vigueur. À 11 heures, les Suisses, qui avaient subi des pertes énormes, battirent en retraite vers Milan.

Le soir, entre 9 000 et 10 000 Suisses gisaient sans vie sur le champ de bataille, près de la moitié des contingents engagés. Tandis que le camp franco-vénitien comptait 5 000 à 8 000 morts.

Les conséquences

Cette victoire apporta une grande renommée au roi dès le début de son règne. Les conséquences diplomatiques furent nombreuses :

- François I^{er} entra à Milan et prit rapidement possession de la Lombardie, qu'il conserva jusqu'à Pavie, en 1525. Le 13 octobre, il signa avec le pape Léon X, le traité de Viterbe. Le pape s'engageait à reconnaître l'autorité du roi de France sur le duché de Milan, et lui offrait Parme et Plaisance, en échange de son soutien à Florence contre Venise.
- Les Suisses mirent leurs mercenaires au service du roi de France, par le traité de Genève, le 7 novembre 1515 ; le roi de France octroyait aux cantons suisses 700 000 écus d'or de

dédommagements, une pension annuelle de 2000 francs pour chacun d'eux ainsi que divers privilèges commerciaux ;

- Le roi signa ensuite une paix perpétuelle (Traité de Fribourg) le 29 novembre 1516 avec les cantons suisses, qui resta en vigueur jusqu'à la fin de la monarchie en France en 1792. En échange de cet engagement de paix de la part des Suisses, les Suisses purent garder une grande partie de leurs acquisitions territoriales de 1512. Seuls Luino et Domodossola échappèrent à la Confédération.



Le 13 août 1516, François I^{er} et le jeune roi des Espagnes Charles I^{er}, futur Charles Quint, signèrent le traité de Noyon, qui confirmait au premier la possession du Milanais, qui restituait la Navarre à Henri d'Albret et qui promettait à Charles la main de la fille aînée du roi de France, Louise, alors âgée d'un an (mais qui ne survécut pas à son troisième anniversaire). Dans la dot de la future mariée était inclus les droits sur le royaume de Naples.

Peinture du XVI^e siècle attribuée au Maître à la Ratière.

La gloire du roi François

À l'aube du règne de François I^{er}, la bataille de Marignan, qui a duré deux jours, fait inhabituel pour cette époque, est devenue un symbole de la gloire du roi : dès la victoire, le récit de la bataille est publié et

raconté sur les places publiques ou lors des prêches à l'église. Elle sert aussi à justifier une croisade imaginée par Léon X et que devait conduire François I^{er} (lors de leur entrevue en décembre 1515, le roi abandonne la Pragmatique Sanction de Bourges, en échange, le pape lui propose de mener une croisade héroïque). Dans le cadre de la préparation de cette croisade, est réécrite la geste de François I^{er}, unique vainqueur à Marignan le jour symbolique de la Sainte-Croix, les alliés vénitiens disparaissant du récit.

18 SEPTEMBRE

18 septembre 1691 : Leuze

Leuze est une bataille de cavalerie qui eut lieu à Leuze-en-Hainaut, en Belgique actuelle, durant la guerre de la Ligue d'Augsbourg.

Chaque année, durant cette guerre, le front nord se ranimait au printemps pour une nouvelle campagne dans les Pays-Bas espagnols, où les adversaires se cherchaient avec plus ou moins d'ardeur. Celle de 1691 fut marquée par cette bataille.

Persuadé que la campagne de 1691 était terminée, Guillaume III, avait regagné l'Angleterre, et le prince de Waldeck préparait ses quartiers d'hiver.

Après quantité de marches et de contremarches, les Anglo-Allemands avaient installé leur camp, la gauche à Leuze et la droite à La Catoire. Ils devaient lever le camp pour aller à Cambron le lendemain du jour où le maréchal de Luxembourg, à la tête de la Maison du roi, s'avancait de Resnay à Hérine. Il en fut instruit, chemin faisant, ce qui l'engagea à changer ses desseins. Il emmena sa colonne camper sous Tournai et envoya de la cavalerie, commandée par M. de Marsilly, surveiller les mouvements des Anglo-Allemands. Celui-ci lui apprit que le corps principal de l'armée alliée était en train de s'éloigner, ne laissant qu'une arrière-garde de cavalerie à Leuze.

Luxembourg envoya un détachement de la cavalerie de la Maison du roi suivre les mouvements du corps principal et, avec les escadrons de Villars et de Marsilly, sans attendre que sa droite ait reçu des renforts, il attaqua sans avertissement.

Il fit avancer son centre, essentiellement constitué d'escadrons de cavalerie lourde rangés sur deux lignes. Les ennemis s'étaient retranchés derrière des haies, le ruisseau de la Tourpe et d'autres cours d'eaux, forçant l'armée française à progresser sur un terrain difficile. Malgré cela et malgré que la première ligne allemande fut constituée de troupes d'élites, elle fut enfoncée par la 1^{ère} ligne française, puis par la 2nde, qui acheva le travail. N'utilisant que leurs épées, les cavaliers d'élite chargèrent la cavalerie alliée pourtant bien supérieure en nombre mais qui, par manque d'espace, ne pouvait se déployer. On vit ainsi un escadron français se partager en trois pour affronter trois escadrons ennemis, et les battre. Cette troupe d'élite ne se désunit jamais, malgré les pièges du terrain irrégulier, et garda ainsi toujours un avantage sur ses adversaires.

Au cœur de l'action, Luxembourg dut défendre chèrement sa personne. Il fut attaqué à l'épée par un garde de Guillaume d'Orange, para le coup avec sa canne et en donna un coup au garde téméraire.

La bataille ne dura que 2 heures et se termina par une victoire des Français. Les Anglo-Allemands furent poursuivis jusqu'à La Catoire et Audricourt. Les Français firent 400 prisonniers et conquièrent 38 étendards.

La cavalerie alliée ne dut son salut qu'à l'intervention de renforts envoyés par Waldeck. Cependant, la cavalerie française paya cher son attaque en infériorité numérique (28 escadrons contre 72) : les gardes perdirent le tiers de leurs effectifs, les chevaux-légers le quart.

Conformément aux usages de l'époque, les belligérants entrèrent dans leurs quartiers d'hiver, à Hérines et Courtrai en ce qui concerne l'armée française. Celle-ci était donc dans une attitude essentiellement défensive et cette bataille gagnée n'eut pas de conséquence stratégique.

17 - 18 septembre 1794 : Sprimont

Appelée aussi bataille d'Esneux ou bataille de l'Ourthe, cette bataille s'est déroulée sur le plateau situé entre les vallées de la Vesdre, de l'Ourthe et de l'Amblève, à une vingtaine de kilomètres au sud de Liège en Belgique actuelle.

Elle a consacré la fin définitive de l'Ancien Régime sur le territoire de l'actuelle Belgique (essentiellement Pays-Bas autrichiens, Principauté de Liège et Principauté de Stavelot-Malmedy), par la victoire des troupes françaises sur les troupes autrichiennes. Les Autrichiens occupant le plateau furent délogés par des troupes françaises venues du sud et de l'ouest, galvanisées par leurs succès récents de Fleurus (voir 26 juin). Ces derniers subirent cependant de plus lourdes pertes.

Les Français, positionnés sur la rive gauche de l'Amblève puis de l'Ourthe, de Nonceveux à Esneux, enlevèrent à la suite d'âpres combats, en particulier à Aywaille et Remouchamps, les différentes positions de la rive droite, forçant les Autrichiens à se replier vers le nord (vallée de la Vesdre), puis vers l'Allemagne.

Les Autrichiens quittèrent Liège et le fort de la Chartreuse, d'où ils avaient, 6 semaines plus tôt (du 28 au 30 juillet), bombardé le quartier d'Amercœur en guise de représailles aux sympathies révolutionnaires de la population.

19 SEPTEMBRE

19 septembre 1734 : Guastalla

Cette bataille intervient durant la guerre de Succession de Pologne, sur le front italien, où les Français et les Piémontais s'opposent aux Impériaux. Guastalla est une petite ville bâtie au confluent du Crostolo et du Pô. Ces deux rivières entourent presque complètement la ville.

Contexte

Au printemps 1734, une armée autrichienne forte de soixante mille hommes marche sur Mantoue. Charles-Emmanuel III de Savoie ne réagit d'abord que mollement. Alors que la Lombardie est déjà conquise, il se contente de faire une guerre défensive.

Au contraire, le vieux maréchal de Villars, âgé de quatre-vingt-un ans, commandant en chef de l'armée franco-piémontaise, se porte à la rencontre des Autrichiens. Ses troupes marchent sur Milan et occupent la Lombardie sans subir de pertes significatives. Mais Villars meurt le 17 juin à Turin et Louis XV donne le bâton de maréchal aux deux lieutenants de celui-ci, Broglie et Coigny.

Les Impériaux sortent de Mantoue, marchent sur Parme et rencontrent les Français le 29 juin à la bataille de San Pietro (ou bataille de Parme, voir cette date) et sont battus.

Les deux nouveaux maréchaux français manquent d'expérience et ne tirent pas parti de la victoire. Ils ne s'entendent pas et perdent du temps. Dans la nuit du 14 septembre, le comte de Waldeck remporte un combat dans le camp même de Coigny, près de Quistello.

Au petit matin du 15, dix-mille Impériaux commandés par Wurtemberg pénètrent dans le camp de Broglie, au gué de la Secchia. Réveillé en sursaut, le maréchal n'a que le temps de s'enfuir en abandonnant ses bagages et quatre mille prisonniers. Cela redonne courage aux Impériaux, qui décident de lancer un assaut décisif sur les positions alliées à Guastalla.

La bataille

Venant de Luzzara, von Königsegg est à la tête de quarante mille hommes quand il se présente le 19 septembre vers dix heures, devant les positions franco-piémontaises. Cette fois, les Français sont sur leurs gardes et ont reçu le renfort de cinq régiments français et de cinq régiments savoyards. Charles-Emmanuel III est enfin sorti de sa réserve et est présent à la tête de ses troupes. Les forces alliées comptent quarante-neuf mille hommes.

La cavalerie française, sous les ordres du duc d'Harcourt et du comte de Châtillon est attaquée la première par les cuirassiers allemands, qui sont repoussés dans le bois. Pendant ce temps, l'infanterie attaque l'aile gauche des alliés. Après trois heures de combat, Français et Piémontais repoussent les Autrichiens.

Sans se décourager, Königsegg reforme une colonne et lance une nouvelle attaque là où a eu lieu le premier choc contre la cavalerie française. Les trois régiments français du Dauphiné, de Soufré et de Picardie, encaissent le choc. Après plus de huit heures de combat, Königsegg renonce et commande la retraite.

Le prince de Montauban, colonel du régiment de Picardie, est chargé de rapporter au roi les étendards pris à l'ennemi.

Conséquences

La bataille se termine vers 19 heures. Parmi les douze mille morts et blessés (7000 Impériaux, 5000 franco-Sardes) se trouve le prince de Wurtemberg, les généraux Valpareze et Colminero.

Après la bataille, Charles-Emmanuel de Savoie retrouve son apathie et les alliés n'exploitent pas leur succès. Cela permet aux Autrichiens de stabiliser leurs lignes à Luzzara et de prévenir une poussée alliée sur Mantoue. Quelques jours plus tard, Königsegg force le général de Maillebois à lever le siège de Mirandole.

À la mauvaise saison, le climat malsain de la plaine du Pô et les maladies font plus de victimes dans les deux camps que le feu de l'ennemi.

Tandis que Coigny est affecté à l'armée du Rhin, Broglie reste seul jusqu'à ce qu'il soit remplacé par le maréchal de Noailles au printemps 1735.

Cette bataille de Guastalla, pas plus que celle de Parme, n'est ni une victoire écrasante, ni un chef-d'œuvre de l'art militaire. Elles s'inscrivent dans une guerre de succession de Pologne assez terne pour les armes françaises, mais qui permet néanmoins à la France, à terme, d'annexer le duché de Lorraine.

19 septembre 1799 : Bergen

Cette bataille fut livrée lors de la campagne de Hollande qui s'est soldée par une victoire de l'armée franco-néerlandaise commandée par les généraux Brune et Daendels, sur le corps expéditionnaire russo-britannique commandé par le duc d'York qui avait débarqué en Hollande-Septentrionale.

Ordre de bataille

Armée franco-hollandaises (général Brune) 22 000 h. **Armée alliée (York) 32 000 h.**

Troupes françaises (Vandamme), 6 500 h - 1^{re} division (Gouvion) - 2^e division (Reubell) - 2 compagnies d'artillerie à pied - 1 compagnie d'artillerie à cheval - Brigade Rostollant (avant-garde)	colonne gauche (Abercromby), 9 000 h Colonne centre-gauche (Pulteney), 5 000 h Colonne centre-droit (Dundas), 6 500 h colonne droite (forces russes) (von Fersen), 11 500 h

Troupes bataves (Daendels) : 12 000 h

- 1^{ère} division batave Daendels : 6 000 hommes
- 2^e division Dumonceau, 6 000 hommes

Réserve : 3 500 Français

Déroulement

La France avait envahi les Provinces-Unies en 1795 et instauré la République batave, une des « Républiques sœurs » de la République française. Les alliés cherchaient à ouvrir un front en Hollande. C'est dans ce cadre que le duc d'York débarqua en Hollande-Septentrionale le 15 septembre et prit le commandement d'une armée alors composée de 30 000 hommes et de 1 200 unités de cavalerie légère.

À ce moment précis, l'alliance anglo-russe disposait d'une armée supérieure en nombre à celle des franco-bataves. Les Néerlandais, au nombre de 12 000, possédaient des positions solides autour de *Langedijk*, légèrement plus au nord que les Français qui, en regroupant leurs contingents, avaient levé une armée composée de 10 000 hommes positionnés à Alkmaar, Bergen, Schoorl, et Egmond aan Zee.

Un plan audacieux

Le duc d'York décida d'exploiter au plus vite sa supériorité numérique et se prépara en conséquence à une attaque sur un large front. Afin de comprendre les difficultés qui ont marqué cette bataille, il est nécessaire d'analyser la nature particulière de la zone où elle s'est déroulée. Du côté de la mer du Nord, la péninsule de Hollande-Septentrionale est bordée par des plages, et une large bande de dunes, le long desquelles se trouve une bande vallonnée pouvant être facilement traversée par une armée en marche. Plus loin à l'est, cependant, la nature des terrains diffère sensiblement, avec d'anciennes tourbières et des terres basses formées d'anciens lacs asséchés par les Néerlandais au cours du XVI^e siècle. Ces terres basses étaient entrecoupées de fossés et de canaux de drainages plus larges, utilisés pour la gestion de l'eau de la région, et qui constituaient des obstacles importants pour des troupes en mouvement, même lorsqu'elles étaient asséchées. Les ingénieurs hollandais déclenchèrent progressivement l'inondation de ces terres tout au long de la campagne pour réduire la liberté de mouvement des troupes anglo-russes. Cependant, au moment où la bataille commença le 19 septembre, les inondations n'avaient pas encore été effectuées, si bien que les cours d'eau naturels constituaient toujours les principaux obstacles.

Le duc d'York imagina un plan d'attaque audacieux, pour prendre en tenaille les troupes franco-bataves. Il divisa ainsi ses forces en quatre colonnes. Celle située le plus à droite, placée sous le commandement du général russe Hermann, se composait de 9 000 soldats russes et de 2 500 Britanniques, et quitta Petten et Krabbendam, afin de rallier le village de Bergen. À ses côtés, un corps anglo-russe de 6 500 hommes, commandé par le lieutenant-général Dundas avait pour objectif de rejoindre Schoorlham. Le corps suivant, formé de 5 000 hommes commandés par le Lieutenant-General Pulteney devait rallier la zone de Langedijk et les hameaux de Oudkarspel et Heerhugowaard. Enfin, la quatrième colonne, composée de 9 000 fantassins et 160 cavaliers, sous le commandement du lieutenant-général Abercromby, devait attaquer le flanc droit de l'armée franco-batave, en arrivant dans un premier temps à Hoorn, puis en continuant en direction du sud vers Purmerend.

Une mise en œuvre laborieuse

Malgré le caractère élaboré de la stratégie, l'exécution du plan par les Anglo-russes fut désastreuse. L'offensive des Russes, qui était censée commencer à l'aube du 19 septembre, fut ainsi lancée vers trois heures du matin, dans une obscurité totale. Bien qu'elle parvint à prendre un avantage initial sur les troupes françaises placées sur la partie gauche de l'armée franco-batave, qui sont surprises, l'armée russe subit des pertes inutiles à cause de tirs amis, l'obscurité empêchant de distinguer correctement les ennemis des alliés. Elle atteignit finalement Bergen, mais se heurta à une contre-attaque de renforts français, progressant vers le nord depuis Egmond aan Zee. Ces derniers menacèrent de prendre le front droit des troupes russes à revers en progressant le long de la plage. Les Russes, forcés de quitter Bergen, battirent en retraite de manière désordonnée vers leur point de départ, afin de se défendre contre cette menace. Dans la confusion, le général Hermann fut fait prisonnier. L'attaque en tenaille par l'aile droite se solda ainsi par un échec cuisant.

Après avoir lancé sa marche à l'aube, la colonne menée par le général Dundas (accompagné par le commandant en chef, le duc d'York) fut fortement ralentie dans sa progression par plusieurs cours d'eau difficiles à franchir, les Franco-bataves ayant détruit plusieurs ponts. Alors qu'ils avançaient lentement vers Schoorlham, le général Dumonceau, chargé de la défense du hameau aux côtés de la seconde division batave, parvint à lancer une attaque de diversion sur les Russes pendant leur assaut sur Bergen, ce qui contribua à semer le désordre dans leurs rangs. Lorsque Dundas finit par atteindre Schoorlham, Dumonceau fut blessé par des tirs de mitraille. Le déroulement du combat du côté néerlandais à la suite de cet événement est inconnu, car le remplaçant de Dumonceau, le général Bonhomme ne rédigea pas de rapport après la bataille. Cependant, sa division fut contrainte de battre en retraite vers Koedijk dans le désordre. Malgré cela, les Britanniques ne furent pas en mesure de profiter de ce repli, en partie du fait d'une contre-attaque néerlandaise, mais surtout parce que les troupes russes situées sur le flanc droit furent aussi contraintes de se replier pour former l'arrière-garde des troupes d'York et de Dundas.

La troisième colonne, commandée par les généraux Pulteney, George Don et Eyre Coote, fut également confrontée aux difficultés posées par le terrain. Elle fut ainsi contrainte d'emprunter une route située sur une digue, la *Langedijk* (« longue digue ») faisant office de frontière entre plusieurs polders. Sur le côté droit, la digue était flanquée d'un canal de drainage, tandis que plusieurs fossés situés de l'autre côté rendaient compliqué un déploiement des troupes. La route conduisait au village de Oudkarspel, où la première division batave du général Daendels avait entrepris plusieurs travaux (les Néerlandais se plaignirent cependant du fait que Brune avait interdit le développement de fortifications complètes, ce qui rendait la défense du hameau plus difficile). La première attaque de ce point d'appui par Pulteney se traduisit par un désastre, les Anglais ayant pris la fuite en toute hâte pour pouvoir se mettre à l'abri derrière une autre digue, sous le feu des tirs d'artillerie néerlandais. Plusieurs autres attaques frontales des Britanniques se soldèrent également par des pertes humaines importantes, alors que les tentatives d'encercllement se heurtèrent à la présence du canal. Cependant, le général Daendels commit l'erreur d'ordonner une sortie de sa redoute avec 100 grenadiers. Non seulement celle-ci fut facilement repoussée, mais elle permit également aux Anglais de pénétrer les

positions néerlandaises, et de les mettre en déroute. Ce repli ne prit fin qu'au bout de la *Langedijk*, les tirs d'artillerie britanniques causant de lourdes pertes. Cependant, alors que Daendels se préparait à mener une contre-attaque avec un unique bataillon de grenadiers, les Anglais avaient déjà battus en retraite au niveau de leurs positions initiales, après que la débâcle du reste de l'armée sur le flanc droit fut connue. Sans parvenir à progresser sur le terrain, les Britanniques causèrent d'importantes pertes aux Néerlandais, et firent de nombreux prisonniers.

Enfin, la longue marche de la quatrième colonne dirigée par le général Abercromby ne fit face à aucune opposition. Il atteignit Hoorn sans accrochage, et parvint à prendre d'assaut la garnison mal gardée dans la ville. Hoorn fut occupée, et ses habitants arborèrent brièvement les couleurs du *stadthouder*. Cependant, la marche vers le sud à partir de Hoorn, qui était l'objectif premier de la manœuvre, et devait permettre à Abercromby de prendre le flanc droit de l'armée franco-batave se révéla impossible en raison des obstacles préparés par les habitants (ce qui expliquait par ailleurs la facilité de la marche jusqu'à Hoorn). Après la retraite des autres colonnes, Abercromby reçut l'ordre d'évacuer Hoorn et de regagner son point de départ de la même manière. Les habitants de Hoorn abaissèrent alors de nouveau leurs drapeaux orange. Les progrès d'Abercromby furent ainsi totalement vains, et l'auraient de toute façon été même si l'attaque sur le flanc droit avait réussi. Une route plus directe, et parsemée de moins d'obstacles aurait peut-être augmenté les chances de succès.

Les pertes

En définitive, aucun des deux camps ne prit l'ascendant en termes de possessions territoriales. Cependant, les pertes humaines furent significatives pour les deux camps, dans des proportions similaires.

Chez les Franco-bataves, 1 050 soldats furent tués. Plus de 2 000 soldats, dont 60 officiers furent blessés ou prisonniers. Environ 60 canons furent capturés.

Dans les rangs britanniques, 6 officiers, 2 sergents, 109 fantassins trouvèrent la mort. 43 officiers, 20 sergents, 2 batteurs, 345 fantassins furent blessés. 22 sergents, 5 batteurs, 463 fantassins, furent portés disparus. Les pertes furent encore plus lourdes chez les Russes, avec 1 741 sous-officiers et fantassins et 44 officiers morts ou capturés, et 1 225 blessés (dont 49 officiers).

Conséquences

Mis au courant de la débâcle des troupes russes alors qu'il se trouvait à Hambourg, Mikhaïl Koutouzov, général en chef des armées russes, parti en urgence de Saint-Pétersbourg pour rejoindre le front jugea la bataille perdue, et retourna en Russie.

Les républicains reprirent le contrôle de l'ensemble des zones dont ils avaient été évincés, et renforcèrent leurs lignes de défense principales avec des canaux inondés, tandis que l'unique route d'accès était fortifiée. La zone située entre Alkmaar et le Zuiderzee devint ainsi facilement défendable par une petite armée, et Amsterdam fut protégée d'une attaque dans l'arrière-pays. Le reste de l'armée, renforcé par plusieurs bataillons, se concentrait alors entre la *Langedijk* et la mer, et le poste d'Oudkarspel fut renforcé par des remparts supplémentaires, ainsi que par des inondations de cours d'eau. Schoorl et Koedijk furent également fortifiées. La principale bataille qui suivit eut lieu à Castricum, le 6 octobre (voir cette date).

20 SEPTEMBRE

20 septembre 1703 : Hœchstedt

Cette bataille, dont le nom s'orthographe également Hochstett, eut lieu près de Höchstädt an der Donau en Bavière, à mi-chemin entre Ingolstadt et Ulm, pendant la guerre de Succession d'Espagne. Elle se termina par une victoire de l'armée franco-bavaroise du maréchal de Villars sur les Autrichiens du général Von Stirum.

Prélude

Si, le plus souvent sous les Bourbons, l'armée française se bat plus ou moins seule face à des coalition, sur le front allemand, Villars expérimente les joies de la guerre de coalition, car il doit coordonner son action avec l'un des rares alliés de la France, l'Electeur de Bavière, Maximilien-Emmanuel.

Celui-ci par sa pusillanimité, conjuguée avec les lenteurs de Vendôme, qui commande dans le Tyrol, et de Tallard, va faire perdre environ 4 mois et, en ne prenant pas les mesures nécessaires pour protéger la ville libre d'Augsbourg et il va permettre au gros de l'armée impériale, commandé par Louis-Guillaume, margrave de Baden-Baden, de prendre la ville, le 5 septembre 1703, menaçant l'ouest de la Bavière.

Au nord du Danube, 16 000 hommes, sous le commandement de Von Stirum, passent à l'est et atteignent Höchstädt le 19 septembre. Villars juge qu'il faut leur barrer la route. Après beaucoup d'hésitations, l'électeur de Bavière se laisse convaincre, et une armée de 17 000 hommes s'avance pour les intercepter, cependant qu'une autre armée de 7 000 hommes commandés par d'Usson est chargée d'attaquer sur leurs arrières, près de Dillingen.

La bataille

Les deux armées se rejoignent le 19 septembre au confluent du Danube et de la Lech. Villars fait passer le Danube à 3000 chevaux et aux troupes de l'Electeur. Au soir, il ordonne à d'Usson, qui campait encore à Dillingen, de s'avancer à l'aube jusqu'au ruisseau d'Hoechstedt pour le franchir, la ville étant occupée par une garnison française. Son plan est d'attaquer Stirum à 10 h. du matin (l'heure sera ensuite repoussée à midi). Il donnerait le signal de l'attaque par neuf coups de canon. Il incomberait alors à d'Usson de franchir le ruisseau et d'attaquer les Impériaux par derrière.

Le 20 septembre à 11 h., l'armée arrive en vue des ennemis, qui se mettent en bataille. On tire les neuf coups de canon. D'Usson n'a pas attendu ce signal pour franchir le ruisseau, mais la deuxième ligne ennemie le lui fait retraverser et il se réfugie à Dillingen, malgré les objurgations de ses officiers. Villars déploie l'aile droite de sa cavalerie et l'appuie au bois sur la montagne, surpris de ne pas voir les troupes d'Usson dans la plaine d'Hoechstedt. Un escadron est posté devant le château de Scheweningen pour neutraliser la garnison de 200 hommes. L'aile gauche de la cavalerie se met en place en s'appuyant sur le Danube. L'infanterie du roi arrive alors, après une marche de 10 lieues, avec en tête les bataillons irlandais. Villars voulait attendre, pour attaquer, que toute l'infanterie fut arrivée, mais, en voyant le désordre de l'armée ennemie, Villars passe le ruisseau et attaque sa cavalerie avec sa droite. La gauche ennemie est rompue et se replie dans les bois.

Alors, on voit sortir du village d'Unterglauheim un drapeau blanc. Il s'agit de la brigade d'infanterie du Bourbonnais, abandonnée par d'Usson lors de sa retraite. Villars la réincorpore à sa droite, puis accourt à son aile gauche pour affronter la droite de l'ennemi. L'infanterie de celui-ci se retire alors,

couverte par six bataillons. Villars, qui commande désormais l'aile gauche, ordonne au comte Arco de Monasterol, à la tête de la première ligne, composée d'escadrons bavarois, d'attaquer. Après quelques désordres, la cavalerie bavaroise se reprend et le comte du Bourg, qui commande la cavalerie française en seconde ligne, entame la poursuite et la destruction de la cavalerie ennemie. Le maréchal décide alors d'attaquer l'infanterie avec quelques escadrons. Si Kercado, maître de camp du Dauphin-Cavalerie, réussit à prendre un drapeau au bataillon de droite, les autres se resserrent et résistent. Villars dispose ensuite sa cavalerie en deux colonnes, à gauche et à droite de cette infanterie, qui se replie alors en bon ordre sur un bois, après avoir franchi une lieue et demie de terrain découvert. Six bataillons prennent position à l'orée du bois et brisent, par leur feu, l'attaque des escadrons de La Ferronaye. La cavalerie française repart à l'attaque, mais appuyée cette fois par l'infanterie, et met en fuite les troupes de Stirum. Celui-ci ne doit son salut qu'à la farouche résistance de son arrière-garde, commandée par le prince d'Anhalt-Dessau, et parvient à s'enfuir vers Nordlingen.

Conséquences

Les Autrichiens ont perdu 7 500 hommes, la plupart fait prisonniers, 37 canons, un pont de bateaux sur charriots et le train de l'armée tout entière. Les Français et les Bavarois perdent 1 000 hommes.

La mésentente entre Villars et Maximilien-Emmanuel conduit Louis XIV à remplacer le premier par Marsin, qui se fera battre au même endroit le 13 août 1704, par les Autrichiens, alliés aux Britanniques et aux Néerlandais, lors de la deuxième bataille d'Höchstädt, également connue sous le nom de bataille de Blenheim¹⁰⁰.

¹⁰⁰ Source complémentaire : P. Le Fléon, Dictionnaire.

20 septembre 1792 : Valmy

Valmy (dans le département de la Marne, entre Châlons et Sainte-Menehould) est la première victoire décisive de l'armée française pendant les guerres de la Révolution. Les généraux Kellermann et Dumouriez réussirent à arrêter, près du village de Valmy, l'avance de l'armée prussienne du duc de Brunswick, qui marchait sur Paris.

En ces premiers mois des guerres de la Révolution — plus tard appelée guerre de la Première Coalition — la victoire de Valmy devint une victoire psychologique décisive pour la Révolution et ses partisans. L'issue de la bataille est considérée comme « miraculeuse » et est présentée comme une « défaite décisive » de l'armée prussienne. Après la bataille, la Convention nationale élue à la suite de la chute de la royauté est suffisamment renforcée pour déclarer la fin officielle de la monarchie en France, et l'avènement de la Première République. Valmy permet à la Révolution de s'établir, étant ainsi considérée comme l'une des batailles les plus décisives de l'Histoire.

Contexte historique

Depuis la déclaration de guerre de l'Assemblée nationale législative au Saint Empire, le 20 avril 1792, les armées françaises accumulent les échecs en Belgique. Certaines unités tuent leurs officiers et se dispersent. Les forces ennemies menacent la France : une armée de 150 000 hommes, formée d'une combinaison de troupes de Prusse, d'Autriche, et de Hesse-Cassel, à laquelle se sont joints 20 000 Français émigrés, s'avance contre la France sur toute la ligne de ses frontières, entre Dunkerque et la Suisse. Elle est sous le commandement du duc de Brunswick, désigné par le roi de Prusse.

Son objectif est de prendre Paris pour y libérer Louis XVI. Le « Manifeste de Brunswick » menace de représailles la ville et l'assemblée s'il était porté atteinte au roi. Il est en partie à l'origine de la prise des Tuileries et le 10 août 1792, Louis XVI est déclaré « suspendu ».

Le 12 août au lever du soleil, les troupes légères prussiennes pénètrent sur le territoire français. Le 15, l'armée prussienne vient camper entre Sierck et Luxembourg, et le général Clairfayt, à la tête des Autrichiens, coupe la communication entre Longwy et Montmédy. Le 19, 22 000 Autrichiens attaquent le maréchal Luckner à Fontoy. Le 23, après un bombardement de trois jours, Longwy se rend aux alliés, qui marchent alors lentement vers Verdun, place forte indéfendable. Le colonel Beaurepaire, commandant la place, indigné de la lâcheté du conseil municipal qui veut capituler, prend un pistolet et se suicide. Le jeune Marceau, qui voulait, comme Beaurepaire, s'ensevelir sous les ruines de la ville, finit par se rendre le 2 septembre 1792.

Avec la capitulation de la place forte, la route de Paris est ouverte. Certains ministres songent à quitter la capitale le même jour. Danton lance à l'Assemblée : « Pour les vaincre, Messieurs, il nous faut de l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace, et la France est sauvée. »

Les commandants en chef des armées françaises deviennent suspects ; aussi, avant qu'une action sérieuse puisse être entreprise, les trois armées de Rochambeau, de Lafayette et de Luckner sont redistribuées entre les généraux Dumouriez et Kellermann, réputés plus républicains.

Campagne précédant la bataille

Le duc de Brunswick mène une campagne méthodique, prudente et lente. Après sa prise de possession, le 2 septembre, de Verdun au nom du roi de France, il y réunit une armée forte de 80 000 hommes. Pressé par les émigrés et par le roi de Prusse, il avance à travers les plaines de la Champagne et marche droit sur Paris. Il s'arrête cependant à quelques lieues de Châlons. Il compte sur l'impréparation des troupes françaises, essentiellement composées de gardes nationaux sans expérience ni entraînement.

Dumouriez, qui entraînait ses nouvelles troupes à Valenciennes, avec des engagements fréquents mais réduits dans le dessein d'envahir la Belgique, comprend que les Prussiens vont vers Paris, il se porte dans l'Argonne par une marche rapide, à courte distance de l'avant-garde prussienne et va tenter de barrer la route de Paris. Il exploite la difficulté du terrain en faisant garder les défilés de l'Argonne par des paysans armés. Son objectif est de faire des clairières de l'Argonne les « Thermopyles de la France », « mais nous serons plus heureux que Léonidas », dit-il. Il ordonne à Kellermann de l'assister depuis Metz. Kellermann se rapproche lentement et, avant qu'il arrive, l'armée ennemie passe par La Croix-aux-Bois, passage du nord de l'Argonne qui n'était pas gardé. Alors que le ministre de la Guerre, Servan, avait ordonné de couvrir la Marne, Dumouriez fait une manœuvre de nuit, sous la pluie, qui regroupe ses troupes en changeant le front pour faire face au nord, avec son aile droite dans l'Argonne et sa gauche s'allongeant vers Châlons-sur-Marne. C'est sur cette position que Kellermann fait sa jonction avec Dumouriez à Sainte-Menehould le 19 septembre 1792.

Dumouriez campe à une lieue en avant de Sainte-Menehould, sur un plateau peu élevé au-dessus des prairies, à droite du chemin qui conduit à Châlons. Cette position s'appuie, à droite sur l'Aisne, qui descend de Sainte-Menehould. Des prairies marécageuses et un étang en couvrent la gauche. Une vallée étroite sépare le camp des hauteurs de l'Iron et de la Lune, où campent les Prussiens. Entre ces deux élévations se trouve un bassin de prairies d'où sortent quelques tertres dont le plus élevé est couronné par le moulin de Valmy. Deux petites rivières séparent cet espace, qui se jettent dans l'Aisne au-dessus et au-dessous de Sainte-Menehould, l'Auve au sud et la Bionne au nord. Le quartier général est placé à Sainte-Menehould à une égale distance du corps d'armée et de l'avant-garde commandée par le général Dillon, sur la rive droite de l'Auve. Un bataillon de troupes de ligne se trouve dans le château de Saint-Thomas. Vienne-le-Château, Moiremont et La Neuville-au-Pont sont occupés par trois autres bataillons d'infanterie et de la cavalerie. Le front du camp est couvert de batteries qui couvrent le vallon dans tous ses prolongements. La gauche du camp se termine sur le chemin de Châlons. La rive droite de l'Auve est laissée à l'armée de Kellermann.

Kellermann, arrivé le 18 septembre à Dampierre-le-Château, y reçoit le soir une dépêche de Dumouriez lui indiquant, en arrière et sur la gauche, une position excellente, formant équerre avec la sienne, ce qui sera déterminant pour couvrir une attaque sur Kellermann en la canonnant par les flancs depuis les positions de Dumouriez. Le lendemain, Kellermann obéit et fait passer l'Auve à ses troupes. Mais à peine est-il rendu sur l'emplacement désigné par Dumouriez que, frappé par ses inconvénients, il court à Sainte-Menehould pour faire observer au général en chef combien cette position est dangereuse : le flanc gauche, privé d'appui, est soumis aux hauteurs qui descendent du moulin de Valmy. La droite touche un étang qui gêne sa communication avec la gauche de l'armée de Sainte-Menehould. Le ruisseau de l'Auve, seule retraite en cas d'échec, est trop rapproché des arrières du camp. Une armée fuyant en désordre s'y retrouverait embourbée. Si les deux armées étaient attaquées, elles seraient battues par le seul fait du terrain. Kellermann prévient Dumouriez qu'il est décidé à repasser l'Auve le lendemain 20 septembre, à la pointe du jour, mais il n'a pas le temps de s'exécuter. L'armée prussienne, instruite de son arrivée et jugeant bien la difficulté de sa position, est déjà en marche pour l'attaquer.

Le duc de Brunswick a en effet passé les défilés du nord et pivoté pour couper Dumouriez de Châlons. La manœuvre prussienne est presque achevée. Kellermann, commandant en l'absence momentanée de Dumouriez, fait avancer son aile gauche et prend position sur le plateau adossé au moulin entre Sainte-Menehould et Valmy.

Déroulement

soufflé par l'explosion d'un caisson de munitions français il est tombé de cheval, met son chapeau au bout de son sabre et répète : *Vive la nation !* en passant devant les troupes sur un nouveau cheval. En un instant, tous les chapeaux sont sur les baïonnettes et un immense cri s'élève de tous les rangs de l'armée. La clameur dure près d'un quart d'heure, est reprise d'un bout à l'autre de l'armée et renaît sans cesse, atteignant une force « qui faisait trembler le sol ».

Ces mouvements, cet enthousiasme, annoncent une armée qui brûle de combattre. L'ennemi s'étonne, ses colonnes s'arrêtent : « *La victoire est à nous !* » crie Kellermann, et l'artillerie française redouble son feu sur les têtes de colonnes prussiennes. Devant tant de détermination, le duc de Brunswick donne le signal de la retraite.

Le feu continue jusqu'à quatre heures du soir. L'ennemi reforme ses colonnes et essaie une nouvelle attaque. Mais la bonne contenance de l'armée française, son ardeur manifestée par de nouveaux cris, suffit à l'arrêter une seconde fois. Vers sept heures du soir, les Austro-Prussiens regagnent leurs premières positions, laissant aux Français le champ de bataille. Le lendemain, 21 septembre, Kellermann, dont la position, malgré la retraite de l'ennemi, n'en est pas moins hasardeuse, s'établit sur les hauteurs de Voilemont, son front couvert par l'Auve et sa droite appuyée sur la gauche de Dumouriez.

La bataille est marquée surtout par une intense canonnade (les Français tirent 20 000 coups de canon) au cours de laquelle la nouvelle artillerie française créée par Gribeauval montre sa supériorité. Les deux armées ont assisté à la bataille sans vraiment y prendre part. Dumouriez a pris toutes ses dispositions pour venir au secours de Kellermann en cas d'échec, ou pour prendre part à l'affaire si elle devenait générale. Clairfayt s'est contenté de montrer trois têtes de colonnes vers Valmy et Maffrievart pour tenir les Français dans l'incertitude et menacer en même temps la tête du camp de Sainte-Menehould et les derrières de la droite de Kellermann. Avec ses Austro-Prussiens, le duc de Brunswick était si sûr de vaincre qu'il avait cru pouvoir se passer de l'assistance efficace de Clairfayt et des Autrichiens.

Il y a finalement 300 morts côté français, moins de 200 chez les Prussiens.

Portée stratégique et conséquences

La retraite des Prussiens étonne bien des observateurs. Les suppositions vont bon train : le duc de Brunswick n'aurait-il pas été acheté par Danton avec les diamants de la couronne royale de France, volés comme par hasard quatre jours plus tôt (16 septembre 1792) au Garde-Meuble de la Couronne ? Quelques jours plus tôt, l'invasion de la Pologne par la Russie et l'Autriche a aussi commencé ; or la Prusse a besoin de son armée pour participer au partage. On envisage ainsi une négociation entre Dumouriez et Brunswick (absent au début de l'engagement qui n'aurait été qu'un simulacre). Une autre hypothèse est que la victoire aurait été décidée par un accord entre le général Kellermann et le duc de Brunswick tous deux de la même obédience maçonnique.

Or, présentée parfois, surtout après la disgrâce de Dumouriez, comme une simple canonnade où la vigueur citoyenne et des tractations occultes auraient fait reculer une armée d'invasion troublée par une dysenterie due à la consommation de fruits verts, la victoire de Valmy reflète toutefois les choix du commandement français, qui permirent de rétablir une situation stratégique compromise et les erreurs de l'offensive prussienne, dont l'armée manque de soutien logistique.

Avant la bataille, les débris vaincus de troupes françaises inexpérimentées venaient de perdre leurs chefs et leurs places fortes et reculaient devant une armée entraînée, deux fois plus nombreuse, qui n'avait plus d'obstacle vers l'ouest pour prendre Paris et y libérer Louis XVI. La défense même de la capitale, retardée par le veto du roi, semblait incertaine, dans le chaos politique de la mise en place de la Convention. On aurait tort, cédant à une vision romantique, de voir dans l'armée française de Valmy une foule sans ordre de soldats en guenille, gagnant la bataille grâce à l'enthousiasme

révolutionnaire et patriotique. S'il est vrai que l'armée française avait perdu de nombreux officiers et que les recrues étaient inexpérimentées, elle avait de nombreux sous-officiers très professionnels, formés dans les cadres de l'armée royale et l'excellente artillerie héritée, elle aussi, de la monarchie.

La manœuvre de Dumouriez, qui concentre ses troupes sur les arrières de l'ennemi, est un choix tactique qui :

- facilite la jonction avec Kellermann ;
- coupe potentiellement l'approvisionnement et les communications de l'armée d'invasion ;
- permet de prendre pour terrain de la bataille décisive un plateau favorable au déploiement de l'artillerie, seul point fort des troupes françaises ;
- met les forces françaises dans une situation où il leur suffit de tenir le terrain alors que l'ennemi doit les disperser complètement pour pouvoir poursuivre son mouvement.

Pour Brunswick, continuer vers l'ouest sans tenir compte de la présence des armées françaises aurait en effet été dangereux : il aurait pu se faire prendre à revers lors du siège de Paris qu'il allait conduire. Il lui était également impossible de temporiser, car il risquait d'être pris en tenaille par une sortie des Parisiens, sans être ravitaillé. Il lui fallut donc se confronter au plateau choisi par les Français, cas inhabituel d'une armée contrainte au demi-tour après avoir pourtant forcé le passage. N'ayant pas pu disperser les Français, il n'eut d'autre choix que de repasser au nord-est, pour retrouver ses liaisons avec ses arrières. Les troupes de Dumouriez pouvaient alors le poursuivre et être renforcées depuis la capitale par la levée en masse de la nouvelle République.

Plus que la valeur tactique de la défense du plateau (liée surtout à la puissance de l'artillerie), plus même que le caractère du commandement (Kellermann dynamisant des recrues et évitant la panique) ou que l'enthousiasme des troupes, c'est cette manœuvre qui est à mettre au crédit du général dans ce « miracle de Valmy ».

Le 21 septembre 1792, la nouvelle parvient à Paris. Assurée de la sauvegarde du pays, sûre de sa force, la Convention nationale proclame l'abolition de la royauté, à laquelle se substitue la République. Kellermann passe pour le sauveur de la patrie. 80 000 ennemis, qui avaient marché comme en triomphe, reculent alors et l'armée française inexpérimentée, devant des soldats aguerris et disciplinés, s'aperçoit que le courage et le patriotisme peuvent la rendre redoutable. La bataille de Valmy est donc à l'origine du mythe du citoyen en arme, qui fonde la conscription (ou service militaire). Les conséquences de cette bataille furent l'évacuation du territoire français par l'armée coalisée le 22 octobre suivant. Goethe, qui a assisté à la bataille aux côtés du duc de Saxe-Weimar, a affirmé en 1822 avoir prononcé alors ces mots prophétiques : « D'aujourd'hui et de ce lieu date une ère nouvelle dans l'histoire du monde ».

20 septembre 1854 : L'Alma

La bataille de l'Alma est **l'une des grandes batailles de la guerre de Crimée** (1854-1856). Au cours de plusieurs conflits, l'empire ottoman avait perdu tous ses territoires des rives nord-ouest de la mer Noire, dont la péninsule de Crimée, au profit de la Russie. Cette dernière cherchait par ailleurs à saper l'autorité de Constantinople en revendiquant le droit de protéger l'importante minorité orthodoxe vivant dans les provinces européennes de l'Empire ottoman. La France et le Royaume-Uni craignaient que l'Empire devienne un vassal de la Russie, ce qui aurait bouleversé l'équilibre des puissances en Europe.

Les tensions furent accrues par les disputes entre chrétiens occidentaux et orientaux pour le contrôle des lieux saints en Palestine. Les Russes utilisèrent ce prétexte pour exiger d'importantes concessions de la part des Ottomans, mais ces derniers, soutenus par les puissances occidentales, refusèrent et la guerre éclata à l'automne 1853. Les Russes et les Ottomans s'affrontèrent dans le Caucase et dans le delta du Danube, tandis que le refus de Saint-Petersbourg d'évacuer les principautés danubiennes sous souveraineté ottomane provoqua l'entrée en guerre de la France et de la Grande-Bretagne. Les Français et les Anglais décidèrent d'attaquer la base navale de Sébastopol où se trouvait la flotte russe de la mer Noire. Les opérations terrestres se concentrèrent sur la Crimée.

La bataille de l'Alma, du nom du petit fleuve près des rives duquel elle eut lieu, près de Sébastopol, est la première grande bataille de la guerre. Elle voit les forces franco-anglaises du maréchal de Saint-Arnaud et de Lord Raglan emporter la victoire sur l'armée russe du général Menchikov.



Préliminaires

Le 14 septembre, les coalisés débarquent leurs troupes à Eupatoria. À Sébastopol, Menchikov, aussitôt informé, rassemble le maximum d'unités éparpillées en Crimée. Il décide de livrer bataille sur l'Alma, où ses troupes se trouveront en surplomb des forces adverses. Menchikov aligne 42 bataillons et demi, soit 40 000 hommes, 16 escadrons de cavalerie, 11 sotnias de cosaques et une centaine de pièces

d'artillerie.

En face, les Britanniques tiennent le flanc gauche, les Français le centre et la droite. La flotte tient la côte.

Dans l'après-midi du 19, quelques accrochages ont lieu entre Russes et Britanniques, les Russes venant « tâter » la résistance adverse. Les troupes alliées ne sont cependant pas toutes rassemblées, et certaines unités britanniques arriveront encore dans la nuit.

La bataille

Le 20 septembre, les armées franco-britanniques, qui viennent de quitter Gallipoli en route pour Sébastopol, arrivent en vue de l'Alma. Pendant que les Britanniques paradent, les Français montent à l'assaut des pentes menant au plateau de l'Aklès.

Le bataillon de marche de la Légion étrangère commandé par le commandant Nayral, est en tête du dispositif. Le général Canrobert ordonne aux autres troupes de suivre la Légion, à l'exception des

zouaves, qui franchissent le fleuve sur un pont, à son embouchure, et contournent les Russes. Les zouaves du 3^e régiment de zouaves de la division Bosquet¹⁰¹ accomplissent la manœuvre décisive : escaladant la falaise avec le soutien des canons de la flotte, ils s'emparent de l'artillerie russe et la retournent contre les troupes de Menchikov. Se retrouvant alors en pointe, ils doivent résister aux vagues d'infanterie qui leur sont opposées en attendant les renforts. Ceux-ci, pris en tenaille, se replient sur Sébastopol.

Sous le feu russe, le reste de l'armée française peine et s'immobilise finalement vers le village de Bourliouk. L'artillerie du général Canrobert parvient au pied de la falaise, mais les pentes sont très raides et leur ascension par l'artillerie va prendre du temps.

Sur le flanc gauche des Français, les Britanniques rattrapent leur retard, mais une erreur dans la manœuvre de Sir George Brown met à mal la formation de l'armée britannique. Espérant profiter de cette désorganisation, les Russes chargent mais sont repoussés par les fusiliers britanniques.

Il s'ensuit une série d'échanges assez confus : Menchikov craignant que l'action des zouaves lui soit fatale, s'est déplacé avec son état-major face aux Français. De sa position excentrée, il peine alors à percevoir la situation dans son ensemble et lance des contre-attaques contre des éléments de l'armée britannique. Croyant faire face à des divisions, l'infanterie russe se retrouve face à des bataillons et à des tirailleurs, avec le gros des Britanniques sur ses flancs. Malgré des ordres contradictoires, les commandants des unités britanniques ne laissent pas passer l'occasion et déciment leur adversaire.

À l'extrême flanc gauche du front britannique, trois bataillons, soit deux à trois mille hommes, font face à plus de 10 000 troupes russes, fraîchement arrivées, qui n'ont pas encore participé à la bataille. Les Britanniques, étirés en une fine ligne de deux rangs sur pratiquement deux kilomètres, avancent en faisant feu — une manœuvre difficile à l'époque. Dans la fumée et la confusion de la bataille, les Russes surestiment le nombre de troupes qui leur font face et se replient.

Sur la droite, le général Canrobert est finalement parvenu à hisser ses canons en haut de la falaise. Les zouaves repartent à l'assaut, percent et prennent le point culminant jusqu'alors occupé par l'état-major russe.

Les Russes battent en retraite sur tout le front et sans réserves capables de s'opposer aux Franco-britanniques. La bataille s'achève en déroute pour eux, mais, faute d'avoir eu le temps de débarquer leur cavalerie, les alliés ne peuvent les poursuivre.

Les Français perdent 140 tués et 1 200 blessés. La Légion perd 5 officiers blessés et 55 légionnaires blessés ou tués. Les Britanniques ont 343 tués et 1 612 blessés. Les Russes laissent 180 tués et 3 900 blessés sur le terrain. Le maréchal de Saint-Arnaud, malade du choléra, expire au lendemain de la bataille. Bien qu'intervenue dans le cadre d'une coalition franco-anglo-turque, compte tenu du rôle prépondérant de l'armée française dans cette bataille, on peut l'en créditer.

La guerre se poursuivra en 1855 avec les victoires franco-anglaise d'Inkerman et franco-piémontaise du Traktir et la campagne s'achèvera avec la prise de Sébastopol.

¹⁰¹ C'est la raison pour laquelle, à Paris, la statue d'un zouave est à l'honneur sur l'une des piles du pont de l'Alma, et que, dans le prolongement de celui-ci se trouve l'avenue Bosquet.

21 SEPTEMBRE

21 septembre 1794 : première bataille de Dego¹⁰²

La bataille est livrée lors de la première campagne d'Italie, en 1794.

L'armée d'Italie se prépare à l'offensive au début de l'année 1794. Sous les ordres de Dumerbion, vieux soldat qui ne dispose que de trois divisions de 10.000 hommes chacune, le divisionnaire Massena occupe la côte de Fréjus à Menton et le brigadier Bonaparte commande l'artillerie. En face, les 35.000 Piémontais sont soutenus par un corps de 8.000 Autrichiens et un corps de 18.000 Napolitains est attendu en renfort. Le plan conçu par Carnot consiste à tourner les Piémontais en longeant la côte jusqu'à Oneille puis à se rabattre sur leur arrière en remontant par la vallée de la Taggia. Cette manoeuvre dite de Saorge se déclenche le 6 avril 1794. Mi-mai, le col de Tende et les crêtes sont aux mains des Français qui ont ainsi complètement dégagé le comté de Nice.

L'armée des Alpes, commandée par le général Dumas, aligne quant à elle environ 40.000 hommes, face au duc de Montferrat et au duc d'Aoste qui tiennent les vallées de Suze et de la Stura et le val d'Aoste. Le 23 avril, le col du Petit Saint-Bernard est pris par les Français. Le mois de mai verra les troupes républicaines reprendre les hautes vallées de la Tinée, de la Stura et de la Doire Ripaire ainsi que le col du Mont-Cenis.

Fin mai 1794, le Comité de Salut Public veut maintenant envahir le Piémont, cette opération, qui portera le nom de manœuvre de Dégo devra être menée conjointement par les armées d'Italie et des Alpes. Le 30 juin, la manœuvre commence, des éléments de la division Macquard descendent le col de Tende en direction du nord, repoussant les forces piémontaises sur la rive gauche de la rivière Gesso. Le 7 août, Massena occupe Boves et se prépare à prendre Coni quand l'offensive s'arrête à la nouvelle du 9 thermidor. L'armée d'Italie revient vers la côte pour y prendre ses quartiers d'hiver.

Le 20 septembre 1794 les généraux Masséna et Laharpe marchent d'Aqua-Freda et de Monte-Lemo sur le château de Cosseria, défendu par un corps autrichien. Le général Masséna, arrivé le premier, s'en empare de vive force après avoir tué à l'ennemi une vingtaine d'hommes.

Les Autrichiens, sur le point d'être encerclés dans les gorges de la Bormida, ayant eu connaissance de la réunion de Laharpe et de Masséna à Cosseria, évacuent pendant la nuit Carcare et se retirent sur Cairo.

Le 21, à la pointe du jour, les trois colonnes françaises se mettent à leur poursuite, mais n'arrivent qu'à trois heures de l'après-midi à Cairo; l'ennemi a abandonné ce village et s'est retiré à la Rochetta et au-dessus de Dego, où il occupe une forte position sur les deux rives de la Bormida.

La bataille

Il ne reste plus qu'une heure et demie de jour ; l'attaque est néanmoins ordonnée immédiatement, et les troupes s'avancent sur trois colonnes avec une ardeur incroyable. Les deux ailes de l'infanterie autrichienne, abordées à la baïonnette par les généraux Laharpe et Cervoni, sont culbutées et se retirent en désordre. Masséna a obtenu le même succès au centre, et le général Beaumont, à la tête du 9^e régiment de dragons, s'ébranlait pour charger la cavalerie ennemie et enlever son artillerie, lorsqu'un ravin jusqu'alors inaperçu arrête l'impétuosité des assaillants et évite aux Autrichiens une déroute complète.

¹⁰² Sur la seconde bataille de Dégo : voir 15 avril.

Bilan

Les pertes des Français sont de 80 morts et autant de blessés; celle de l'ennemi s'élève à plus de 1 000 hommes, tant tués que blessés et prisonniers

On trouva des magasins considérables à Dego. Les 22 et 23 septembre furent employés à les consommer et à en évacuer une partie. Les troupes bivouaquèrent à droite et à gauche de Dego et sur la route près de Rocchetta Cairo.

Cette bataille n'eut guère de suite : on approchait de la mauvaise saison et la conduite de la guerre était désorganisée par le changement de politique faisant suite au 9 thermidor¹⁰³.

¹⁰³ Source : site Revolution.1789

23 SEPTEMBRE

23 septembre 1338 : Arnemuiden

Arnemuiden, près de Middelbourg, en Zélande, était au moyen-âge un port important de l'île de Walcheren, aux Pays-Bas. Aujourd'hui, la ville est isolée de la mer par des polders.

Contexte:

Sous le duc de Normandie Henri I^{er} roi d'Angleterre, plus jeune des fils de Guillaume le Conquérant, un nouvel ordre français de moines, les Cisterciens s'implantèrent en Angleterre et lancèrent un plan extensif de bonification des sols marécageux de la campagne anglaise, construisirent des routes et des moulins et découvrirent que l'élevage des moutons pouvait devenir extrêmement profitable. Sous le règne d'Henri II, l'Angleterre était devenue un important pays exportateur de laine.

Le 21 septembre 1338, les amiraux français Quiéret et Béhuchet se portèrent sur la côte des Flandres où le roi d'Angleterre se trouvait depuis la mi-juillet avec 11 600 combattants transportés par 200 vaisseaux. En débarquant à Middlebourg, le roi s'était aperçu avec stupeur qu'il avait manqué à sa parole envers ses alliés flamands. Au lieu des 20 000 sacs de laine promis pour rétablir l'industrie drapière flamande, Edouard III n'en avait apporté que 2500. Il envoya au plus vite chercher de quoi combler le déficit. Ce fut le convoi que l'escadre française vint intercepter.

Chefs en présence

- ◆ Les amiraux Quiéret et Béhuchet commandaient les navires français.
- ◆ Les Anglais étaient commandés par John Kingston, ayant sa marque sur le Christofer.

Effectifs engagés

- ◆ Français: 48 galères, 2 caraques et quelques vaisseaux armés d'artillerie, selon une estimation anglaise.
- ◆ Anglais: 5 grandes nefes armées d'artillerie, 1 000 hommes d'équipage.

La bataille

En contournant l'île de Walcheren, l'escadre française découvrit dans l'anse d'Arnemuiden, près de Middelbourg, cinq grands vaisseaux anglais qui venaient d'arriver avec l'énorme chargement de laine destiné à calmer la colère des Flamands. C'étaient les plus beaux vaisseaux de guerre du roi d'Angleterre Édouard III : le Christofer, l'Edgard, le Catherine, le Rose, le Saint-Mary. Une partie des équipages était à terre. En revanche, le Christofer était muni d'armes redoutables: trois canons de fer et un à main, analogues aux « pots de fer » embarqués cette même année sur un des navires de Béhuchet. Ce fut le premier combat naval avec artillerie. C'est ce qui explique le grand retentissement donné à cette bataille. La lutte fut acharnée. Le capitaine, John Kingston, tint tête un jour entier. Les autres navires anglais avaient capitulé depuis longtemps.

Le Christofer résista en voyant que les prisonniers étaient massacrés au fur et à mesure. Un dernier assaut triompha des Anglais submergés sous le nombre. Les matelots français, exaspérés par leur

résistance acharnée, massacrèrent effectivement les survivants, sous les yeux des amiraux français qui payèrent cher cet acte de barbarie deux ans plus tard à la Bataille de l'Ecluse¹⁰⁴.

Pertes Français : environ 900 hommes tués. Anglais : 1 000 tués, une riche cargaison de laine. Les cinq nefes furent emmenées à Calais et intégrées à la flotte française.

Cette défaite anglaise fut un camouflet pour le roi d'Angleterre qui joua sans aucun doute un rôle dans le déclenchement de la guerre de Cent Ans¹⁰⁵.

¹⁰⁴ Ils furent capturés lors de ce désastre (15 000 morts, 160 navires détruits), et respectivement pendu et décapité.

¹⁰⁵ Source : J.-Cl. Castex, Op. cit.

26 SEPTEMBRE

26 septembre 1799 : Zurich

Le contexte : la deuxième coalition contre la France

Face à la France révolutionnaire, sous le Directoire, une deuxième coalition s'est constituée début 1798 avec la participation de la Russie et de l'empire ottoman qui n'avaient jusque-là jamais combattu la France.

Toute l'Europe, à l'exception de l'Espagne et de la Prusse, se ligue contre elle. La faute en incombe aux manœuvres de l'Angleterre mais aussi aux maladresses du Directoire (politique expansionniste et antireligieuse, appui déclaré aux mouvements révolutionnaires dans tous les pays). Les jeunes États-Unis eux-mêmes sont très partagés sur l'opportunité d'intervenir contre leur ancienne alliée.

Les Français résistent au Nord...

Sur le front du Nord, l'armée de Hollande est placée sous le commandement du général Brune, qui vient de conquérir la Suisse. Elle a mission de repousser le corps expéditionnaire anglo-autrichien qui vient de débarquer en République Batave (la Hollande) sous les ordres du duc d'York. Les alliés ont l'avantage numérique mais ils manquent de détermination. Contre ces forces désunies, Brune prend l'initiative et remporte les victoires de Bergen (voir 17 septembre 1798) et Castricum (voir 6 octobre 1798).

... et cèdent au Sud

En Italie, les armées françaises conduites par Bonaparte ont créé des «républiques-soeurs», les Républiques ligure et cisalpine puis les Républiques romaine et parthénopéenne. Mais les «jacobini» qui tiennent ces républiques ne tardent pas à perdre l'initiative. En juin 1799, l'armée du général Championnet doit refluer vers les Alpes.

Le général russe Souvarov et ses cosaques, aventurés pour la première fois en Europe occidentale, profitent de cette débandade pour faire reculer en Italie du Nord les armées de Moreau, Macdonald et Joubert au cours d'une campagne irrésistible pendant l'été 1799. Fin août, Souvarov n'attend plus qu'un ordre pour passer les Alpes et déboucher en Provence sur les talons de Suchet. L'invasion de la France est imminente.

La Suisse au cœur du conflit

Le sort de la Révolution française va se jouer en Suisse, où les Français tentent de maintenir la République Helvétique instituée un an plus tôt, le 22 mars 1798.

Après un combat retardateur gagné à Andelfingen (canton de Zurich) le 25 mai, Masséna dispose ses forces (75.000 hommes) de Bâle au col du Saint-Gothard. Il charge le général Lecourbe de tenir les cols des Alpes contre les Autrichiens. En face de lui, en Thurgovie et Glaris, l'armée de l'archiduc Charles se renforce d'un contingent russe commandé par Korsakov. Le général autrichien Hotze tient la Linth au sud.

Début septembre, l'archiduc Charles reçoit l'ordre de marcher sur le Rhin inférieur pour secourir l'armée du duc d'York. Dans le même temps, le Conseil aulique, qui dirige la guerre à Vienne et qui prétend diriger les vieux maréchaux Mélas et Souvarov, ordonne à Souvarov de remonter du Piémont italien vers le Tessin et de renoncer provisoirement à l'invasion de la France. Les raisons

de ces décisions demeurent obscures - soit ineptie, soit pression des Anglo-Autrichiens pour secourir leurs forces en difficulté en Hollande, soit encore manœuvre visant à empêcher que le tsar puisse obtenir, en cas de succès, une influence indésirable dans les affaires d'Europe occidentale.

Tandis que l'archiduc Charles prend la route du Rhin, Souvarov emprunte le col du Saint-Gothard (2108 m) pour rejoindre ses alliés près du lac de Zurich. Mais Lecourbe l'attend de pied ferme, rendant sa progression difficile.

Masséna et ses généraux profitent du retrait de l'archiduc Charles qui enlève aux alliés 20.000 hommes, soit le quart de leurs effectifs.

Le 25 septembre, le général Oudinot franchit la Limmat près d'un cloître de religieuses, à Würenlos. Appuyé par le général Mortier sur la rive gauche, il culbute l'armée du général Korsakov près du village de Dietikon, dans les environs de Zurich.

Pendant ce temps, le général Soult bouscule les positions de Hotze. Ce dernier meurt sur le champ de bataille.

«Souvorof, qui croyait déboucher en Suisse dans le flanc d'un ennemi attaqué de tous côtés, allait trouver au contraire tous ses lieutenants dispersés et s'engager au milieu d'une armée victorieuse de toutes parts» (Adolphe Thiers).

L'armée française d'Helvétie, du Danube et du Rhin met ainsi 30.000 ennemis hors de combat et en perd seulement quelques milliers. La République helvétique est sauvée, même si l'agitation y reste endémique. Le tsar Paul I^{er} se retire de la coalition et menace de renverser son alliance.

Les conséquences de la victoire : le Directoire en sursis

Avec la victoire de Zurich (ou Dietikon), la France échappe une nouvelle fois à l'invasion. Le gouvernement du Directoire, à bout de souffle, est sauvé. Mais à Paris se développe une vive agitation politique et les royalistes croient enfin venue l'heure d'une restauration de la monarchie.

Deux semaines plus tard, le 8 octobre, le général Bonaparte débarque à Fréjus à bord de la frégate Junon, en vue d'un coup d'État destiné à sauver ce qui reste de la Révolution.

2 OCTOBRE

2 octobre 1794 : Aldenhoven

La campagne de Flandre de 1794 voit les armées françaises du Nord et des Ardennes, sous le commandement du général Pichegru et plus tard des éléments de l'armée de la Moselle sous le commandement du général Jourdan, attaquer les deux flancs de l'armée coalisée leur faisant face.

Retraite autrichienne vers la Rour

Après la bataille de Fleurus du 26 juin 1794, l'armée coalisée entame ce qui deviendra une retraite générale hors des Flandres, le gouvernement autrichien ayant décidé à ce moment-là que les Pays-Bas autrichiens étaient trop difficiles à conserver. La pression française obligeant l'armée coalisée à reculer de plus en plus, elle se divise en deux grandes forces qui suivent des voies de retraite divergentes dictées par les objectifs politiques de leurs gouvernements : les Britanniques et les Hollandais se replient vers le nord pour défendre les Provinces-Unies, tandis que les Autrichiens se replient vers l'est pour défendre le Rhin.

L'armée alliée, alors sous le commandement du prince de Saxe-Cobourg-Saalfeld, se retire d'abord à Mont-Saint-Jean (actuelle Belgique, près de Waterloo). Le 1^{er} juillet, après que les armées françaises eurent pris Mons sur leur flanc, elle commence une retraite vers Bruxelles.

À ce stade, bien que les contingents britannique et néerlandais de l'armée alliée restent nominalement sous le commandement de Cobourg, les forces autrichiennes et anglo-néerlandaises fonctionnent de manière séparée et sans coordination. Le 5 juillet à Waterloo, le prince de Saxe-Cobourg et le duc d'York, commandant du contingent britannique, conviennent de défendre une ligne allant d'Anvers à Louvain, Wavre, Gembloux et Namur, mais Cobourg annule rapidement cet accord le lendemain lorsqu'il est attaqué par Jourdan et se retire avec les Autrichiens vers Malines et Louvain.

Attaqué à nouveau les 7 et 8 juillet et contraint d'abandonner Namur, Cobourg recule encore, jusqu'à une ligne centrée sur Tirlemont. Une semaine plus tard, les Français s'emparent de Malines et Louvain, ce qui incite Cobourg à entamer une retraite vers la Meuse, qu'il traverse finalement à Maëstricht le 24 juillet, occupant une ligne défensive sur la rive est.

À la suite de cette retraite, Cobourg démissionne et est remplacé par le comte de Clerfayt. Les Autrichiens conservent leur position sur la Meuse tout au long du mois d'août, tandis que l'armée française (l'armée de Sambre-et-Meuse) attend le retour de quelque 40 000 hommes qui avaient été détachés, sous les ordres de Schérer, pour assiéger et reprendre les places fortes abandonnées par la Coalition à la suite de sa retraite.

Au retour de Schérer le 4 septembre, Jourdan, désormais assez fort, lance une attaque qui écrase le flanc gauche de Clerfayt lors de la bataille de l'Ourthe, également connue sous le nom de bataille de Sprimont (voir 17 septembre). L'essentiel de sa position sur la Meuse étant désormais débordée et compromise, Clerfayt est contraint de se replier plus loin sur la Rour¹⁰⁶, la dernière ligne défensive fluviale avant le Rhin lui-même.

¹⁰⁶ La Roër ou Rour est un affluent de la rive droite de la Meuse. Orientée sud-est – nord-ouest, elle se jette dans la Meuse à Roërmond ou Ruremonde.

Ordre de bataille français

L'armée de Sambre-et-Meuse, formellement constituée en armée le 29 juin sous le commandement de Jourdan, après la bataille de Sprimont, se composait de 120 000 hommes répartis en trois corps :

- l'aile gauche sous le commandement de Kléber, avec comme divisionnaires Bernadotte, Friant et Richard
- l'aile droite sous celui de Schérer, avec Marceau, Mayer et Hacquin
- le centre sous le commandement personnel de Jourdan, avec Lefebvre, Championnet, Morlot, Hatry et Dubois (cavalerie)

Quelques jours après Sprimont, Jourdan a détaché environ 15 000 hommes sous les ordres de Duhesme pour assiéger Maëstricht. Il lui reste donc environ 105 000 hommes.

Position autrichienne

L'armée de Clerfayt, forte de 76 000 hommes, est déployée derrière la rive escarpée de la Rour, son flanc gauche se trouvant à Düren et son flanc droit à Ruremonde. Les positions autour d'Aldenhoven (à une vingtaine de kilomètres au nord-est d'Aix-la-Chapelle) sont retranchées, tout comme d'autres portions de la ligne, et les Autrichiens ont détruit tous les ponts et creusé tous les gués le long du fleuve. La rivière est également en crue pendant cette période, ce qui renforce la défense. Clerfayt place le gros de ses forces entre Düren et Linnich, avec une position avancée sur la rive ouest à Aldenhoven devant son centre à Juliers. L'extrême droite est en communication ténue avec l'armée du duc d'York près de Grave.

Plan d'attaque français

La bataille ne laisse pas de place à l'ingéniosité stratégique. C'est un combat frontal : le 1^{er} octobre 1794, Jourdan ordonne à Schérer et à l'aile droite de traverser la Rour et de s'emparer de Düren. Au centre, Jourdan ordonne à Morlot et Championnet de s'emparer d'Aldenhoven et de traverser la rivière à Juliers, tandis que Lefebvre occupe Linnich sur leur gauche et Hatry Altorp sur leur droite. Pendant ce temps, Kléber et l'aile gauche reçoivent l'ordre de se déplacer en amont d'une position située en face de Ruremonde et de traverser la Rour à Ratheim (près de Hückelhoven).

Bataille

Le 2 octobre, les 100 000 hommes de l'armée attaquent donc sur un front de près de 96 kilomètres, de Ruremonde à Düren. Les Français sont en route dans la matinée et n'entrent en action que vers le milieu de la journée.

Attaque de l'aile gauche française

Kléber commence son avance à 5 heures du matin. L'infanterie régulière de Bernadotte contraint les troupes légères de Werneck, qui défendent la rive gauche, à se retirer derrière des retranchements et à traverser la Rour lorsque l'artillerie de Kléber arrive, tandis que ses troupes légères atteignent la Rour au milieu d'un feu nourri d'artillerie et de mousquets.

Bernadotte traverse alors la Rour au sud de Ratheim avec la 71^e demi-brigade et quatre compagnies de grenadiers, soutenu par l'artillerie avancée par Kléber. Cependant, malgré leur succès, les autres divisions de Kléber ne peuvent traverser que le lendemain, après la retraite autrichienne. Après avoir traversé la rivière, le futur maréchal Ney charge à la tête de son régiment de cavalerie.

Le centre français, sous les ordres directs de Jourdan, réussit également son attaque. Sur sa gauche, la division de Lefebvre avance en colonnes, s'empare de Linnich et repousse les Autrichiens jusqu'à Genevich sur la rive droite. Il établit ensuite un pont et franchit la Rour le lendemain matin. Sur la droite, Hatry prend Altorp.

Pendant ce temps, les divisions de Championnet et Morlot avancent vers Aldenhoven. Championnet rapporte qu'il a pu profiter du terrain accidenté devant sa position pour s'approcher rapidement et attaquer l'ennemi sur son front avec de l'artillerie légère et des colonnes d'infanterie. Les divisions s'emparent d'Aldenhoven et forcent les Autrichiens à se replier sur leurs fortifications préparées derrière la ville, où ils tiennent bon jusqu'à ce qu'ils soient menacés sur les flancs par les succès de Lefebvre et de Hatry. Ils se replient alors sur Juliers en traversant la Rour.

Attaque de l'aile droite française

Schéer ordonne pousse ses divisions depuis leurs camps d'Eschweiler et de Gürzenich à 4 heures du matin. Il prévoit de déborder l'aile gauche autrichienne, sous les ordres du comte de Latour, avec la division Mayer, tandis que les divisions de Marceau et Hacquin attaquent frontalement la défense autrichienne.

La division de Marceau fait des progrès considérables vers Düren, traversant la Rour à 15 heures, mais ne peut avancer davantage sans le soutien de Mayer et de Hacquin, qui sont tous deux retardés dans leurs avancées. Le mouvement de flanc de Mayer est retardé, mais il finit par rejoindre Marceau à 18 heures. Ensemble, ils prennent Düren et avancent sur son plateau, bien que la division de Mayer soit momentanément paniquée par une terrible canonnade provenant d'une batterie d'artillerie dissimulée. Hacquin les rejoint à 19 heures en provenance d'Eschweiler et de la forêt de Bergheim, mais il arrive trop tard dans la journée pour contribuer à l'attaque principale. Schéer ordonne alors à ses troupes de bivouaquer sur le terrain à la fin de la journée en attendant la reprise de l'attaque le lendemain matin.

À la fin de la journée, le corps de Scherer a complètement traversé la Roer et pris Düren, débordant et compromettant toute la ligne de défense de Clerfayt.

Conséquences de cette victoire

Jourdan prévoyait de poursuivre l'assaut le 3 octobre, mais **Clerfayt**, en infériorité numérique et avec sa ligne fluviale déjà percée sur les deux flancs, **se retira dans la nuit vers le Rhin**, qu'il franchit à Cologne le 6 octobre. Le même jour, les soldats français lancés à sa poursuite occupèrent la partie de la ville située sur la rive gauche. **Avec la retraite de Clerfayt, les Français se trouvent maîtres de toute la rive gauche du Rhin, qui va rester française pendant vingt ans (et divisée en départements français, dont l'un s'appellera la Roër).** Jourdan occupe Bonn et Krefeld les 8 et 9 octobre, et Clèves le 18 octobre. **Marceau s'empare de Coblenze le 17 octobre** à l'aide de renforts envoyés par l'armée de la Moselle, qui assiège alors le Luxembourg. Düsseldorf est prise le 23 octobre à la suite d'un bombardement massif qui chasse la garnison autrichienne.

La conquête des rives du Rhin a également permis à Jourdan de renforcer Duhesme à Maëstricht par le corps d'armée de Kléber. Rassemblant suffisamment d'artillerie de siège le 23 octobre, Kléber commence à bombarder la ville le 1^{er} novembre. N'ayant aucune chance d'être secourue, celle-ci se rend le 4 novembre, sécurisant ainsi les lignes de ravitaillement de Jourdan.

La bataille d'Aldenhoven est la dernière avancée entreprise par l'armée de Sambre-et-Meuse en 1794. Le 25 novembre, le ministre de la Guerre, Carnot, autorise l'armée à prendre ses quartiers d'hiver sur les bords du Rhin.

2 octobre 1796 Biberach

Cette bataille se déroule pendant la campagne d'Allemagne de 1796. L'armée du Rhin et Moselle du **général Moreau** y défait le corps de l'armée impériale du Saint-Empire dirigée par le feld-maréchal de Baillet-Latour. Biberach se trouve dans le Wurtemberg, près de Fribourg-en-Brigau et de la Forêt-Noire.

Contexte

La campagne d'Allemagne de 1796 oppose les armées du Rhin et Moselle de Moreau et de Sambre-et-Meuse de Jourdan aux forces impériales dirigées par l'archiduc Charles. Plusieurs fois défait par Moreau au début de l'été, ce dernier laisse face à l'armée du Rhin-et-Moselle le corps de Baillet-Latour, fort de 30 000 hommes et se retourne contre l'armée de Sambre-et-Meuse.

Moreau continue sa marche sur Munich et Vienne en repoussant Baillet-Latour lorsque, le 16 septembre, la nouvelle de la défaite de Jourdan à Amberg puis à Wurtzbourg lui parvient. Comprenant que l'archiduc Charles va remonter la vallée du Rhin pour tomber sur ses arrières, Moreau décide le 19 septembre de retraiter à travers la Forêt-Noire.

La mission de Baillet-Latour est alors de retarder le plus possible la retraite française par d'incessantes escarmouches pour permettre au corps principal des Impériaux de gagner le Rhin avant les Français. Pour mettre fin à ce harcèlement, Moreau décide de faire volte-face et attaque les Autrichiens avec toutes ses forces le 2 octobre près de la ville de Biberach.

Forces en présence

Autrichiens:

23 Bataillons (16 960 hommes)

43 Escadrons (6 481 cavaliers)

Français:

45 Bataillons (33 000 hommes)

52 Escadrons (2 800 cavaliers)

Position des armées

Français:

Aile Droite (*Férino*) entre Waldsee et Bodensee (lac de Constance)

Centre (*St.Cyr*) entre Schussendried et Buchau

Aile Gauche (*Desaix*) entre Alschhausen et Uttenweiler.

Autrichiens:

Aile Droite (*Kospoth*) bois de Oggelsthausen et Seekirch

Centre (*Baillet*) en avant de Steinhausen

Aile Gauche (*Mercandin*) entre Holzreute et Hoerschetsweiler.

Réserve (*Baillet-Latour*) près de Groth.

Cours de la bataille

À midi, Desaix pénètre sur 2 colonnes dans les bois au-delà de Seekirch et d'Ahlen, met en déroute les détachements autrichiens et les fait poursuivre par son avant-garde au-delà de Gufharzhofen et Burren vers Galgenberg. Le général Kospoth, près de Schafflangen, craignant pour son flanc droit, se retire également vers Galgenberg, où l'aile droite des autrichiens prend position. Toute l'aile gauche des Français (Desaix) se déploie juste en face entre Birkenhard et Schafflangen.

Sur ces entrefaites, trois colonnes sous les ordres de Gouvion Saint-Cyr se mettent en mouvement de l'autre côté du lac, sur les 3 routes d'Oggelsthausen, Steinhausen et Schussenried. La colonne du

centre se trouve arrêtée par une batterie autrichienne située près de Steinhausen. La colonne de droite marche au-delà de Schussenried, mais est finalement repoussée derrière cette localité par les troupes du général Mercandin.

Le prince de Condé et Mercandin, cédant aux attaques réitérées des troupes françaises, se retirent à Ingoldingen et Wintersetten. Gouvion Saint-Cyr, au lieu de poursuivre les Autrichiens dans leur retraite, se déploie entre Muttenschweiler et Wattenweiller, ce qui donne à Baillet-Latour le temps de retirer ses réserves de Groth à Ummendorf derrière la Riss et le Fischbach.

Informé des revers de son aile droite, Baillet-Latour voit la nécessité d'une retraite général.

Conséquence

Les Impériaux sont sévèrement battus et laissent sur le terrain 300 morts et blessés, 4 000 prisonniers, 18 canons et 2 drapeaux. Baillet-Latour se contente dorénavant de suivre de loin la retraite française sans rien tenter pour l'entraver. Les combats reprennent le 19 octobre à Emmendingen lorsque l'archiduc Charles rattrape l'armée française. L'armée parvient néanmoins à refranchir le Rhin.

4 OCTOBRE

4 octobre 1693 : La Marsaille

Cette bataille vit l'affrontement, entre Turin et le domaine de la Marsaglia (Piémont), d'une armée française commandée par le maréchal de Catinat et d'une armée hispano-savoyarde commandée par Victor-Amédée II de Savoie, pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg.

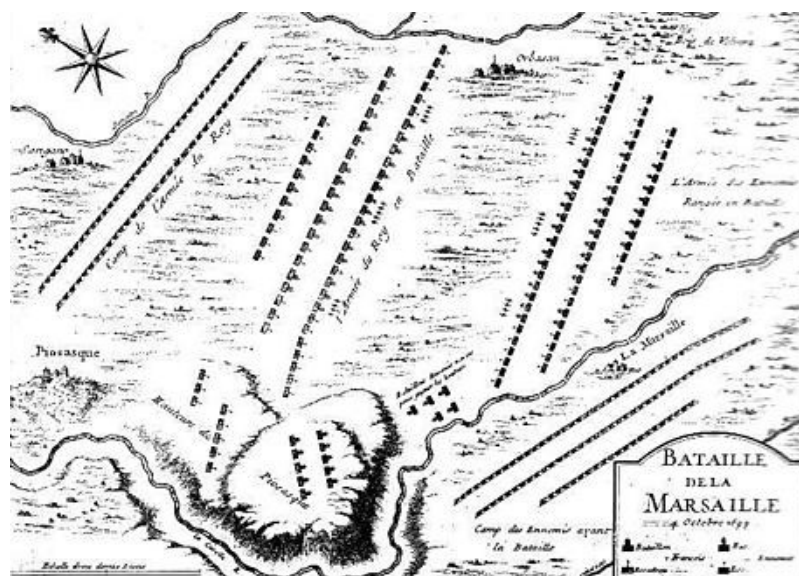
Victor-Amédée ayant bloqué Pignerol et assiégé Casal, place forte française en Piémont, en août 1693, Catinat, qui avait reçu la gendarmerie en renfort et était retranché dans son camp de Fenestrelle, décida de passer à l'attaque. Il forma son armée sur trois lignes, l'infanterie au centre et la cavalerie aux ailes. Le duc de Vendôme commandait la première ligne de l'aile droite ; le marquis de Larré, la seconde ; le lieutenant-général de La Hoguette, l'infanterie du corps de bataille ; le marquis de Vins et le grand prieur de Vendôme, l'aile gauche.

Bien que le prince Eugène et d'autres lui eussent conseillé d'attendre une occasion favorable et de se replier sur Turin, Victor-Amédée, toujours impétueux et désireux de prendre sa revanche de sa défaite à Staffarde, rangea ses troupes en trois lignes également. Les forces étaient identiques (35 000 Français contre 30 000 alliés) mais Catinat s'était assuré d'une position dominante.

L'attaque eut lieu sur tout le front : les troupes hispano-savoyardes furent enfoncées, l'infanterie française renversa à la baïonnette les escadrons de cavalerie intercalés entre les bataillons d'infanterie, sans tirer. À l'aile droite, la cavalerie déborda l'aile gauche alliée. La gendarmerie, exemplaire, ramena au combat les bataillons de première ligne et attaqua l'infanterie ennemie par le flanc. Le marquis de Mézières, commandant les gendarmes anglais (jacobites) fut tué à la tête de son régiment.

Les alliés fuirent, laissant sur le champ de bataille 8 000 morts ou blessés, 2 000 prisonniers, leurs canons et 32 drapeaux ou étendards. Les Français perdirent quant à eux 1 800 hommes.

Faute de matériel et d'argent, Catinat ne put assiéger Turin mais Casal était débloquée.



Carte de la bataille de La Marsaille, les forces françaises sont à gauche.

6 OCTOBRE

6 octobre 1799 Castricum

La bataille a lieu près de cette ville de Hollande septentrionale, à mi-chemin de Bergen (voir supra 19 septembre) et de Haarlem, au cours d'une expédition anglo-russe contre la république batave, alliée de la France, durant la deuxième coalition.

Contexte

Une force anglo-russe de 32 000 hommes débarque dans le nord de la Hollande le 27 août 1799, et capture la garnison hollandaise du Helder le 30 août. Après la bataille de Bergen le 19 septembre, où elle est vaincue, se déroule la bataille d'Alkmaar, indécise au point de vue tactique mais favorable stratégiquement aux Russo-Britanniques, et qui pousse Brune à ordonner un repli sur une ligne Monnickendam à l'est - Castricum à l'ouest. Le corps expéditionnaire ennemi se trouve à nouveau face aux troupes françaises et hollandaises à Castricum le 6 octobre.

La bataille

La ville de Castricum passe des mains britanniques et russes à celles des Français et Hollandais plusieurs fois, mais les combats tournent à l'avantage de Brune et Daendels. Frederick, duc d'York et Albany, se rend compte que la position est intenable et ordonne la retraite.

Conséquences

Les armées coalisées ont perdu 2 536 hommes et 11 canons, les armées républicaines seulement 1 382 hommes.

Avec ces victoires de Bergen et de Castricum, le général Brune oblige les Anglais et les Russes à signer, le 18 octobre, la convention d'Alkmaar et à quitter le territoire de la République Batave. Le 19, Paul I^{er} de Russie, dont l'armée a par ailleurs été battue en Suisse (cf. Zurich, 26 septembre) rompt avec la Grande-Bretagne et l'Autriche et quitte la coalition le 22.

Selon Napoléon, *«Brune fut à juste titre proclamé le sauveur de la République Batave. Les Romains lui eussent décerné les honneurs du triomphe. En sauvant la Hollande, il a sauvé la France de l'invasion»*.

Le 19 novembre toutes les troupes russes et britanniques ont réembarqué. L'année suivante, des lignes défensives sont construites pour protéger Amsterdam de futures invasions.

Brune qui s'est montré généreux envers les vaincus, reçoit un certain nombre de chevaux de la part du duc d'York et d'Albany, en signe de gratitude.

11 OCTOBRE

11 octobre 1746 : Raucoux

Cette bataille oppose les armées française et autrichienne le 11 octobre 1746, à Rocourt (graphie moderne) sur les hauteurs nord de Liège, dans l'actuelle Belgique, pendant la guerre de Succession d'Autriche.

Contexte

La France déclare la guerre à l'Autriche au début de l'année 1744 et ses armées ont été victorieuses des Anglo-Hollandais à la bataille de Fontenoy. Un soulèvement en Écosse oblige les Britanniques à alléger leur corps expéditionnaire aux Pays-Bas et l'armée des coalisés s'en trouve temporairement affaiblie. La campagne de 1745, marquée par la victoire de Fontenoy, s'achève par la prise de Bruxelles. Cherchant à exploiter au maximum cette circonstance, le maréchal de Saxe, commandant les forces françaises, décide en 1746 de reprendre l'invasion des Pays-Bas autrichiens : il prend Anvers, Namur et Charleroi ; son armée, forte de 60 000 hommes, surpasse numériquement celle de l'ennemi, commandée par Charles-Alexandre de Lorraine, qui ne peut plus lui opposer que 40 000 hommes.

Déroulement de la bataille

L'armée française était commandée par le maréchal de Saxe et celle des alliés par Charles-Alexandre de Lorraine et John Ligonier. Les alliés, pour empêcher l'invasion des Provinces-Unies par les Français, avaient pris position près de Liège sur un front Nord-Sud d'une quinzaine de kilomètres. Cette bataille résulte de l'exploitation spontanée par Maurice de Saxe d'une mauvaise position de repli de Charles de Lorraine. Appuyé sur la Meuse pour défendre à la fois Liège et Maëstricht, le prince avait choisi une position défensive sur une mince ligne étendue entre plusieurs villages, adossée à la Meuse et coupée par deux ravins, dont l'un conduisait à la Jaar, l'autre à la Meuse, ne laissant pas de communication possibles entre les différents corps de son armée. Les Autrichiens étaient campés au nord de Liège, autour de Herstal et jusqu'à Geer, les Anglo-Hanovriens et leurs alliés hessois étaient au centre derrière Liers, Varoux et Raucoux, et les Hollandais plus au sud, sous les ordres de Charles Auguste de Waldeck, entre Ans et Grâce.

Le maréchal de Saxe, venant de l'ouest, choisit l'offensive immédiate et disposa ses troupes en divisions autonomes. Il lança son attaque principale contre les Néerlandais, au niveau du bocage entre Ans et Raucoux (la route reliant les deux localités s'appelle actuellement la rue des Français) puis Varoux.

Clermont et d'Estrées attaquèrent les Hollandais, Mortaigne, au nord, se contenta de surveiller les Autrichiens trop éloignés pour intervenir, et Maurice de Saxe commanda lui-même l'attaque contre la position centrale. Les Hollandais étaient inférieurs en nombre aux Français et leur formation se rompit au troisième assaut, les forçant à se replier derrière les lignes britanniques. Pendant que d'Estrées décidait de la victoire en enfonçant les lignes hollandaises au contact desquelles il avait au dernier moment changé son dispositif de bataille et transformé ses lignes en colonnes, les grenadiers du régiment de Boufflers prenaient Raucoux à la baïonnette. La défense hessoise en ligne fut détruite sur place, les Anglais et les Hanovriens reculèrent. Maurice, à la tête d'un détachement de cavalerie du Royal-Etranger et des Volontaires royaux, tenta de les poursuivre, mais la nuit tombe vite en cette saison et il dut abandonner la poursuite ; en revanche, l'artillerie hollandaise, trop lente dans son repli, fut surprise et une cinquantaine de canons furent pris.

Les Autrichiens ne prirent aucune part aux combats, ne faisant aucune tentative pour attaquer le flanc gauche français. Ligonier organisa une arrière-garde pour permettre au reste de l'armée de s'échapper. Celle-ci évacua par le faubourg Sainte-Walburge, sur les hauteurs de Liège, au pied de la citadelle de la ville, et passa la Meuse au niveau de Herstal.

La victoire de Raucoux paraît incomplète, faute d'exploitation, ce qui est dû en partie aux atermoiements de la diplomatie. Charles de Lorraine a pu franchir la Meuse au nord de Liège, au pont de Visé, et a repris ses quartiers sur la rive droite. Cette bataille d'infanterie a réhabilité l'offensive (Fontenoy était une bataille défensive) et démontré avec éclat les possibilités du choc et du corps à corps après une charge à l'arme blanche. Un bilan brutal désigne le vainqueur : 7000 morts et blessés du côté ennemi, 3000 du côté français.

Étant donné la date, les deux camps se préparèrent alors à l'hivernage. Les Français se replièrent sur les villes brabançonnaises, et les Alliés restèrent, malgré leur défaite, à la charge de la Principauté de Liège. Le pays était en effet neutre, malgré une préférence pour le camp français. Le prince-évêque, Jean-Théodore de Bavière, frère du défunt empereur Charles VII, fit tenir les comptes de l'occupation alliée et les présenta lors de la conclusion du Traité d'Aix-la-Chapelle pour obtenir une indemnisation.

La victoire des Français permit de confirmer leur influence sur Liège et mit fin au contrôle de l'Autriche sur les Pays-Bas pour le reste de la guerre.

Sur le terrain, les traces de la bataille sont rares de nos jours, sur ces terres qui accueillent désormais essentiellement habitat et zones commerciales en banlieue nord de Liège¹⁰⁷.

¹⁰⁷ Source partielle : J.-P. Bois, Dictionnaire.

14 OCTOBRE

14 octobre 1702 : Friedlingen

La bataille s'est déroulée près de la ville de Weil-am-Rhein, en Allemagne, à quelques kilomètres au nord de Bâle (Suisse). L'armée française commandée par Villars, vainquit celle du Saint Empire, conduite par Louis-Guillaume I^{er} de Bade.

Prélude

Nous sommes dans les premiers mois de la guerre de succession d'Espagne, où la France va devoir tenir tête aux coalisés sur quatre fronts : l'Espagne, le Piémont, l'Allemagne et les Pays-Bas espagnols. Sur le front allemand, il s'agit de dégager l'Électeur de Bavière, allié de la France, surpris et investi par l'armée impériale, et de prouver aux alliés de la France qu'elle sait les protéger.

À l'automne 1702, Louis XIV envoie en Souabe une armée commandée par Villars. L'armée impériale tente d'empêcher la jonction des Français et de leurs alliés Bavaïrois. Tandis qu'au sud-est, l'électeur de Bavière est pressé par les Autrichiens et que, du nord-ouest, s'avance une armée de vingt cinq mille hommes conduite par le prince de Bade.

La bataille



Document relatant la bataille de Friedlingen, extrait de "Médailles sur les principaux événements du règne entier de Louis le Grand, avec des explications historiques." par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 1723

Catinat avait hésité à franchir le Rhin, Villars s'y résout, passe le fleuve le 14 octobre 1702, à Weil-am-Rhein, au nord de Bâle, et attaque immédiatement l'armée impériale près du château de Friedlingen. Le futur feld-maréchal Louis Guillaume de Bade, bien retranché, contient l'assaut des Français dans un premier temps.

Malgré un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie, les troupes françaises s'emparent avec audace des hauteurs de Tulick, dont la possession doit décider du sort de la journée, et les Impériaux sont culbutés et précipités dans la plaine.

Mais, à cette heure de triomphe, un moment de trouble faillit changer l'issue du combat. Les soldats de Villars, entraînés par l'ardeur de la poursuite, ont suivi leurs adversaires dans la plaine située au bas du fort de Friedlingen, lorsqu'ils se voient tout à coup entourés d'ennemis ; c'est la cavalerie du prince de Bade qui vient d'être enfoncée par celle de Villars ; nos régiments se croient coupés du reste de l'armée et un cri d'alarme retentit dans les bataillons français. Villars s'aperçoit de ce désordre et de cette hésitation : aussitôt il court à ses soldats en s'écriant *Vive le roi ! la victoire est à nous !* puis, saisissant un drapeau, il marche à la tête de l'infanterie et la ramène à la victoire.

D'une voix unanime l'armée proclame son chef maréchal de France sur le champ de bataille, et le roi en ratifiant ce choix, écrira au général victorieux *"J'unis ma voix à celle de mes braves soldats."*

Conséquences

Les pertes sont lourdes pour les Impériaux (3000 hommes) mais également assez élevées pour les Français, qui ne parviennent pas à faire la jonction avec les Bavarois.

14 octobre 1805 : Elchingen

Elchingen se situe en Bavière, au nord-est d'Ulm. La bataille se déroule au début de la campagne d'Allemagne, qui voit la grande Armée marcher du camp de Boulogne vers la Bavière et l'Autriche et se termine à Austerlitz.

Début

Durant le combat de Haslach-Jungingen, le général Dupont de l'Étang, établi sur la rive nord du Danube pour retenir les Autrichiens, dut combattre les 25 000 soldats de l'archiduc Ferdinand d'Autriche, avec seulement 6 000 hommes. Ayant pu faire croire que son corps était l'avant-garde d'une troupe plus nombreuse, il tint jusqu'à la nuit et put repartir en emmenant 4 000 prisonniers. À la suite de cet accrochage, Napoléon ordonna à Ney et à Murat de soutenir Dupont, en faisant passer leurs forces sur la rive nord du fleuve.

Préparation

Un corps autrichien de 8 000 hommes occupait une colline sur la rive nord, près des villages d'Ober et Unter-Elchingen. Il y avait là 14 bataillons d'infanterie et 11 escadrons de cavalerie, ainsi que 12 canons.

Côté français, le 6^e corps comprenait les divisions Dupont, Loison et Mahler. Dupont était déjà présent sur la rive nord avec la cavalerie de Tilly, Ney pensait à une attaque de Loison au sud des positions de Riesch. Murat, après que le pont eut été pris, envoya sa cavalerie pour appuyer Ney. Malher, quant à lui, traversa et partit en direction de l'est, avant d'obliquer et de balayer la rive nord vers l'ouest.

Ordre de bataille

Armée autrichienne (Riesch)

1^{re} division (von Laudon)
2^e division (von Hessen-Homburg)

Armée française (6^e Corps Ney)

1^{er} division d'infanterie (Dupont de l'Étang)
2^e division d'infanterie (Loison)
3^e division d'infanterie (Mahler)

Cavalerie (Murat, Colbert-Chabanais)
4^e division de dragons (Laplanche)

Réserve d'artillerie

Déroulement

À huit heures, Ney envoya la brigade de Villatte prendre le pont tenu par une garde autrichienne. Les ingénieurs réparèrent les dégâts causés par la prise du pont, puis les renforts français repoussèrent deux bataillons de Riesch venus les déloger. Villatte attaqua ensuite la position principale autrichienne, soutenu par la cavalerie de Colbert. Ober-Elchingen fut pris en majeure partie, mais Loison dut envoyer la brigade de Roguet pour lutter contre la cavalerie autrichienne. Dupont prit une part glorieuse à ce combat en empêchant le retour vers Ulm du corps de von Werneck, ce qui contribua à enfermer définitivement le corps de Mack dans Ulm.

Avec Mahler à l'est et Dupont au nord-est, Riesch commença à reculer. Il s'enfonça dans la forêt, poursuivi par la cavalerie de Murat qui venait de rejoindre les troupes françaises. Les dragons brisèrent les carrés autrichiens sous le commandement de Caulaincourt et Desnouettes, et les régiments de cavalerie de Roguet et de Colbert finirent le travail en chargeant les fuyards.

Conséquences stratégiques

Mack était désormais enfermé dans Ulm, la plupart des survivants autrichiens de cette bataille le rejoignirent. Murat continua de poursuivre les restes de l'armée de Riesch, les accrochant plusieurs fois jusqu'au 18 octobre. Seuls l'Archiduc Ferdinand, Friedrich Hohenzollern-Hechingen, Schwarzenberg et leur cavalerie s'échappèrent. L'armée française récupéra une grande partie de l'artillerie destinée à Mack.

En récompense de la part déterminante que le 6^e corps avait pris dans le déroulement des batailles d'Elchingen et d'Ulm, l'empereur lui donna la place d'honneur lors de la prise officielle d'Ulm, que Ney fut chargée d'exécuter. Il y gagna, quant à lui le titre de duc d'Elchingen.

14 octobre 1806 : Iéna

La bataille d'Iéna s'est déroulée pendant la Campagne de Prusse et de Pologne parallèlement à la bataille d'Auerstaedt dans l'actuel land de Thuringe et opposa les Français commandés par Napoléon et les Prussiens commandés par le général de Hohenlohe.

S'assurant d'une position en surplomb dès le début de la bataille, Napoléon y remporte une victoire totale qui, couplée à celle du maréchal Davout à Auerstaedt, précipite la fuite de l'armée prussienne et annonce la fin de la campagne de Prusse.

Le contexte

En août 1806, l'Europe semble en paix : l'Autriche désarme ; le Royaume-Uni, ruiné par la guerre et démoralisé par les victoires françaises sur le continent, fait tout pour trouver un accord avec la France, surtout depuis la mort de William Pitt et son remplacement par Charles James Fox tandis que le royaume de Naples est occupé, obligeant son roi à s'exiler en Sicile.

Pourtant, Frédéric-Guillaume III de Prusse est très inquiet lorsque Napoléon transforme, sans le tenir informé, le Saint-Empire en Confédération du Rhin. Pour lui, cette dernière est trop favorable à la France : les principaux États qui la composent sont sous son protectorat. De plus, dans la perspective de négociations de paix avec l'Angleterre, Napoléon envisage de restituer le Hanovre à celle-ci. Or, depuis moins de six mois, la France avait autorisé la Prusse à occuper ce territoire, en échange de sa neutralité, pendant que la Grande Armée était occupée en Bavière et en Moravie contre les armées russes et autrichiennes de la Troisième Coalition.

Pendant les mois d'août à septembre 1806, la reine de Prusse, Louise de Mecklembourg-Strelitz, attise la haine de l'armée et de la population prussiennes contre les Français ; les officiers de l'armée royale se plaisent à aiguiser leurs sabres sur les marches de l'ambassade de France à Berlin tandis que Frédéric-Guillaume III de Prusse lance à qui veut l'entendre :

« Pas besoin de sabres, les gourdinés suffiront pour ces chiens de Français. »

Alexandre I^{er} de Russie et Frédéric-Guillaume III se rencontrent à Potsdam, et jurent sur le tombeau du grand Frédéric II de Prusse de ne plus jamais se séparer avant la victoire sur la France.

La Prusse, la Russie, la Suède, la Saxe et le Royaume-Uni (à la suite de la mort de son Premier ministre Fox, le 14 septembre) forment la Quatrième Coalition et mobilisent leurs troupes le 9 août. L'armée prussienne est divisée en trois groupes : un sous les ordres du duc de Brunswick-Wolfenbüttel (70 000 hommes), un autre sous le commandement du prince de Hohenlohe (50 000 hommes) et un troisième dirigé par von Rüchel (30 000 hommes).

Le 4 octobre, la France reçoit un ultimatum l'invitant à se retirer de la rive droite du Rhin avant le 8 octobre. Le 6, on fait lire à la Grande Armée un bulletin qui annonce :

« Soldats ! L'ordre de votre rentrée en France était déjà donné, des fêtes triomphales vous attendaient. Mais des cris de guerre se sont fait entendre à Berlin. Nous sommes provoqués par une audace qui demande vengeance. »

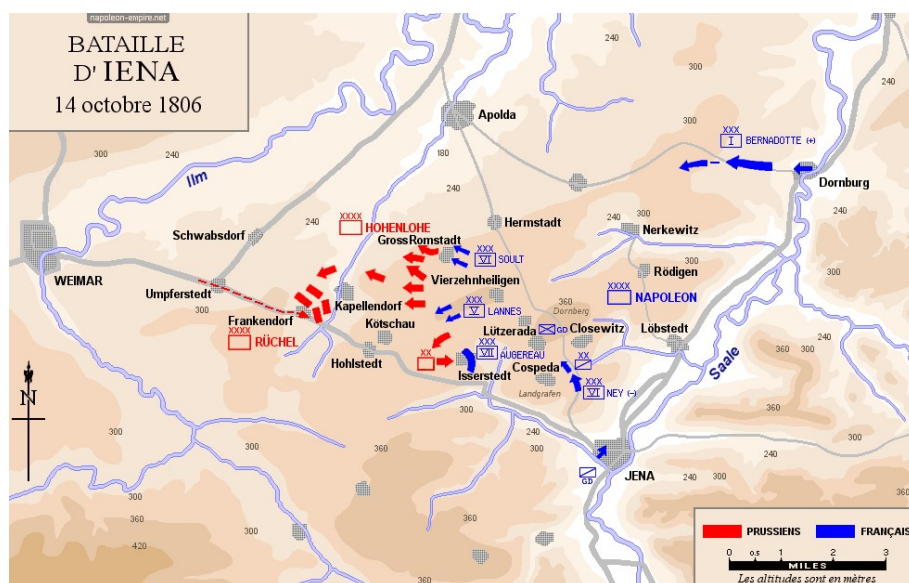
La bataille

Campagne précédant la bataille

L'armée française (180 000 hommes) envahit la Prusse, avec pour objectif de prendre Berlin. L'avant-garde, sous les ordres du maréchal Lannes, repousse un corps prussien à Saalfeld le 10 octobre. Le prince Louis Ferdinand de Prusse, le neveu du grand Frédéric, y trouve la mort en combat singulier. L'armée prussienne résiste. La cavalerie de Murat est envoyée en reconnaissance dans la plaine de Leipzig, mais sans résultat. En fait, les Prussiens ont décidé de se replier vers le Nord, ne laissant sous les ordres de Hohenlohe qu'une forte arrière-garde à Iéna. Napoléon s'y dirige alors avec le gros de ses troupes. Il donne l'ordre à Davout de marcher sur Naumbourg, à une

soixantaine de kilomètres au sud de Leipzig, pour prendre l'ennemi à revers et frapper ses arrières. Bernadotte est laissé en réserve, sur les hauteurs de Dornbourg, et doit prêter main-forte à Davout en cas de difficultés. Napoléon à Iéna et Davout à Naumbourg, les deux points importants de la Saale sont ainsi occupés.

Un accrochage entre les avant-gardes française et prussienne à Winzerla se termina par une victoire française, avec la prise du village par le général Claparède et ses carabiniers du 17^e léger. Les prisonniers faits à ce moment informent la Grande Armée que l'armée prussienne est placée entre Iéna et Weimar.



Carte de la bataille d'Iéna

Forces en présence

L'armée prussienne est divisée en deux colonnes : une sous le commandement du duc de Brunswick-Œls, et l'autre sous les ordres de Hohenlohe avec 50 000 hommes et 120 canons, dont l'ensemble du contingent saxon. Brunswick a pour but de protéger la retraite du second. C'est le corps de Hohenlohe qui soutiendra l'affrontement avec Napoléon.

Les forces françaises comprennent le 4^e corps de Soult, le 5^e de Lannes, le 6^e de Ney et le 7^e d'Augereau (ces deux derniers sont incomplets au début de la bataille), et la garde impériale, soit 55 000 hommes. La réserve de cavalerie s'y ajoute, soit 10 000 hommes. L'artillerie comprend 173 canons. Le tout est commandé directement par Napoléon.

Arrivée des troupes françaises

Le 13 octobre, à la tombée de la nuit, Lannes arrive devant Iéna, que les Prussiens viennent d'abandonner. La majeure partie du corps contourne la ville par les routes de Weimar et de Naumbourg. La ville est ravagée par les incendies. Ce site convient mal pour une bataille rangée. Il s'agit d'une vallée très encaissée, entourée d'une dense forêt. Au nord-ouest, le plateau de Landgrafenberg atteint 350 mètres, mais les Prussiens ont négligé de le garder, estimant ses pentes infranchissables.

Le futur général Marbot, à l'époque aide de camp d'Augereau, raconte que c'est un prêtre saxon, n'admettant pas l'alliance forcée de son pays avec la Prusse, qui guide l'état-major de Lannes, par un sentier étroit et caillouteux, qui servait habituellement à conduire les chèvres jusqu'au sommet. Le journal du 5^e corps précise uniquement que les éclaireurs de Suchet trouvèrent un moyen d'arriver sur les hauteurs. Quoi qu'il en soit, l'armée française avait trouvé un moyen de monter sur le plateau. Sitôt prévenu, Napoléon fait armer ses bataillons de pics et de pelles pour élargir le passage

afin de faire passer l'artillerie française, bloquée en bas du chemin. L'Empereur dirigeait lui-même l'opération, encourageant et aidant ses soldats. Tout le centre est massé sur ce plateau, la poitrine de chaque homme touchant le dos du soldat placé devant lui. Les Prussiens entendent enfin les préparatifs français, mais le brouillard est très dense, ce qui permet au corps d'attaquer seul pour gagner un maximum de terrain afin de se déployer correctement. La seule route d'accès vers la vallée est bien gardée par les troupes saxonnes.

Napoléon improvise aussitôt une manœuvre inverse de celle d'Austerlitz : il conquiert à l'insu de l'ennemi un plateau qui lui assure une situation dominante. Il surplombe ainsi l'armée prussienne concentrée juste devant lui. Mais il surestime tout de même le rassemblement prussien, ne se doutant pas que la seconde partie de l'armée prussienne marche alors sur Naumbourg en direction de Davout. Celui-ci fera face, à Auerstaedt, à des forces deux fois supérieures en nombre.



Déroulement de la bataille

La charge du maréchal Murat.

L'armée française progresse : le 5e corps de Lannes se trouve déjà sur le plateau, massé sur plusieurs lignes. À sa gauche, le 7e corps d'Augereau avance depuis le matin ; la division Desjardins vient se placer à côté

des troupes de Lannes, tandis que le reste de ses troupes passe sur la route d'Iéna à Weimar, toute en lacets. Le 6e corps de Ney avance à droite de Lannes, avec en avant-garde 3 000 hommes. Le 4e corps de Soult, enfin, monte de la vallée de la Saale, à droite du dispositif.

La garde impériale est en retrait, entre Augereau et Lannes, ainsi que la cavalerie de Murat, placée à l'extrême droite. En revanche, l'armée prussienne entre en ordre de bataille, en deux colonnes parfaitement alignées, comme pendant la guerre de Sept Ans. Le corps du prince von Rüchel (30 000 hommes) est placé sur le flanc droit prussien, en renfort, mais, trop éloigné, il ne peut participer immédiatement à la bataille.

À six heures du matin, Napoléon donne l'ordre de l'attaque. Les Prussiens, mal réveillés et ébahis, s'attendent à voir déboucher les Français sur leur droite. Les troupes de Lannes lancent les premiers combats : la brigade Claparède s'empare du village de Closewitz, la division Gazan prend possession à sa droite de vingt-et-un canons ennemis ; le terrain entre Closewitz et Cospeda est conquis, l'armée ennemie rejetée sur Lützen. Napoléon est alors maître du sommet du plateau et ralentit la progression de l'armée afin que les 4e et 6e corps entrent en scène. L'avant-garde de Ney s'intercale entre Lannes et Augereau, et la seconde phase de la bataille commence.

Les Prussiens soutiennent avec succès l'assaut d'Augereau, mais il s'agit d'une opération de diversion. Lannes se dirige d'abord sur le centre du dispositif prussien, à Vierzehnheiligen ; le village est pris par deux régiments des divisions Suchet et Gazan, et soutiennent le feu prussien. Le 5e corps bouscule la réserve du général Tauentzien ; Hohenlohe fait reculer Tauentzien et avancer la division Grawert pour maintenir la ligne. Lannes prend alors la tête du 100e régiment pour s'emparer des hauteurs de droite, mais doit être secouru par le 103e du général Gazan. Peu après, la division Grawert menace Vierzehnheiligen, et Lannes doit rallier ses troupes pour charger. Soult progresse par la droite en écartant la menace du général Holtzendorff. Augereau avance par la gauche et se heurte à la division saxonne von Zerschwitz.

Napoléon stabilise le front en alignant ses ailes par rapport à son centre, mais Ney, enthousiaste, continue son avancée et fait charger ses troupes. Il se retrouve vite au milieu des lignes adverses. Hohenlohe contre-attaque avec toute sa cavalerie, soit vingt escadrons. Aidé de l'artillerie, Ney redresse la situation.

Le général Massenbach rejoint Hohenlohe au moment où la situation devient critique. Vers midi, les lignes prussiennes sont enfoncées. Les Saxons, au sud, tentent de porter assistance au centre prussien mais se heurtent au corps d'Augereau qui les repousse. L'arrivée de la cavalerie de Murat sonne la fin de la seconde phase. L'armée prussienne entame son repli quand apparaît la colonne du général von Rüchel aux alentours du village de Kapellendorf, marchant au canon. Celle-ci arrive trop tard pour sauver ce qui reste des Prussiens, et ces renforts ne tiennent pas face à l'élan des troupes impériales toujours plus nombreuses sur le plateau. En peu de temps, ces forces se joignent aux soldats en fuite qui quittent le champ de bataille.

Suites de la bataille

Contrairement à Austerlitz, où Napoléon n'avait pas fait poursuivre par un nombre de soldats important les Russes et les Autrichiens battant en retraite (seule la cavalerie de Murat s'était élancée sur leurs traces, sans intention de détruire ce qui restait de l'armée ennemie), il donne cette fois l'ordre de s'élancer sur les traces des Prussiens. Murat progresse si vite qu'il saisit à l'entrée de Weimar l'artillerie et les bagages des Prussiens. La reine Louise de Prusse, « âme damnée » de la guerre, s'enfuit par une porte de la ville tandis que les Français entrent par l'autre. Excellente cavalière et surtout plus légère, elle avait, quelques heures plus tôt, déjà réussi à semer les dragons français.

Pertes

Les troupes coalisées subissent de lourdes pertes : 49 généraux (dont 19 saxons), 263 officiers et 12 000 hommes, tués ou blessés, 14 000 prisonniers, 40 drapeaux et 200 canons capturés.

Les Français perdent 6 087 hommes, tués ou blessés, dont 6 officiers supérieurs (dont le colonel Marigny du 20^e régiment de chasseurs à cheval) et 288 officiers.

Conséquences

L'armée prussienne perd dans la même journée, à Iéna et Auerstadt, environ 40 000 hommes et toute son artillerie. Ces défaites jettent les Prussiens dans le désarroi. Ainsi, on vit 500 hussards français commandés par le général Lasalle capturer à eux seuls et sans résistance une forteresse ennemie. Il n'y a plus d'armée prussienne. Le 17 octobre, Bernadotte écrase le duc de Wurtemberg au combat de Halle.

Dès le lendemain de la bataille, Napoléon fait mander les officiers saxons prisonniers et leur fait



jurer de ne plus prendre les armes contre lui. Les chevaux des cavaliers saxons permettront la remonte des dragons français. Diplomatiquement, des pourparlers sont engagés avec le prince électeur de Saxe, qui rejoindra l'alliance française et la Confédération du Rhin quelques semaines plus tard, et y gagnera le titre de roi.

*Napoléon entre à Berlin à la tête de ses troupes.
Charles Meynier, 1810*

Le 27 octobre 1806, soit moins d'un mois après être entré en campagne, Napoléon entre à Berlin. Le 28, à Prenzlau, la cavalerie de Murat soutenue par l'infanterie de Lannes fait prisonniers le prince de Hohenlohe et toute son armée (16 000 hommes, 6 régiments de cavalerie, 60 canons et autant de drapeaux). Le 7 novembre, Blücher capitule à Lübeck. Enfin, Ney met fin à la chasse à courre, selon l'expression d'un général prussien, s'empare de Magdebourg, et capture 15 000 hommes et un parc d'artillerie de plusieurs centaines de canons, fraîchement livrés par les Britanniques.

L'armistice est signé le 30 novembre. Le sort de la Prusse est décidé après la défaite de son allié russe à Friedland, le 9 juillet 1807 par le second traité de Tilsit. Elle est amputée de la moitié de son territoire et de la majorité de ses places fortes (Magdebourg, Erfurt, Stettin, Graudenz, Dantzig), la plupart à l'ouest de l'Elbe. Elle perd 5 millions d'habitants et doit payer une indemnité de guerre considérable, soit 120 millions de francs de l'époque.

14 octobre 1806 : Auerstaedt

Cette bataille se déroula le même jour qu'Iéna, et opposa l'armée prussienne du roi Frédéric-Guillaume III au 3^e corps d'armée français commandé par le maréchal Davout.

Préparatifs

Dans la nuit du 13 au 14, Napoléon envoie Davout en avant pour prendre l'armée prussienne à revers, mais, en fait, c'est l'arrière-garde que Napoléon affronte à Iéna, alors que Davout se trouve face à l'avant-garde suivie du gros des troupes ennemies, celles-ci pensant affronter le gros de l'armée française.

Le mouvement tournant des trois divisions de Davout (Gudin, Friand, Morand) devait passer par Auerstaedt où stationnaient au même moment les trois corps d'armée prussiens. En fin de journée du 13 octobre, Naumbourg est occupée et les Français tiennent le pont de Kösen, les Prussiens se disposent en retrait du village d'Hassenhausen.

En face de Napoléon, Schmettau avait pour mission de disposer ses troupes en écran pour permettre le reflux du gros de l'armée prussienne, il ne cherche donc pas la bataille.

Déroulement

À six heures du matin, dans le brouillard, la division Gudin, à l'avant-garde se dirige sur le village d'Hassenhausen. Un premier peloton de cavalerie française traverse le village et se retrouve face à la cavalerie de Blücher. Les Français font quelques prisonniers qui leur apprennent l'arrivée d'une division.

La cavalerie du général Blücher, qui déjà débordait la droite de Davout, menace de la tourner et de l'envelopper. Davout ordonne au 25^e régiment d'infanterie de ligne d'aller tenir le village. Avant d'y arriver, ils doivent affronter les troupes avancées de l'ennemi (hussards et artillerie); après un court combat, ils occupent le village et en contrôlent les accès.

À neuf heures, alors que le brouillard se dissipe, la division Gudin est fermement établie autour du village lorsqu'apparaît la division prussienne signalée. Voyant les Français, Blücher décide immédiatement d'attaquer, mais les charges successives de sa cavalerie se brisent sur les carrés français et finissent par une débandade.

Au nord, une batterie à cheval prend alors position pour canonner la droite des Français. Cependant, Davout a ordonné à la division Friant de manœuvrer sur ce côté. Elle bouscule cette batterie et dans la foulée occupe le village de Spielberg, mais ne parvient pas à pousser plus loin.

En même temps, le village de Poppel est enlevé par le colonel Higonet, qui prend aux Prussiens un drapeau et trois pièces de canon. Davout, toujours à la tête de la division Friant qui marche en colonnes serrées, se porte en avant, laissant Auerstaedt sur sa gauche. Le feu des batteries que l'ennemi a sur ce point n'empêche pas le général Friant de continuer son mouvement ; il appuie à droite pour couper la retraite à l'ennemi.

Les Prussiens font avancer leur deuxième ligne et la division Wartensleben menace de contourner au sud. Depuis quatre heures, la division Gudin luttait contre des forces supérieures, et se trouvait livrée à elle-même par le mouvement de la division Friant. Les Prussiens font reculer les Français qui sont sur le point de céder, dans le village, lorsque la division Morand entre en ligne vers onze heures. Une charge de la cavalerie prussienne est à nouveau décimée. La première brigade de cette division enleva, à la baïonnette, le village de Hassenhausen.

Le duc de Brunswick, qui commandait la charge en personne, est blessé grièvement à dix heures, de même que le général Schmettau, ce qui accentue la défaillance des troupes prussiennes. À onze heures du matin, le roi de Prusse ordonne une attaque générale ; le prince Henri, son frère, se met à la tête d'un corps nombreux de cavalerie prussienne, et tombe avec impétuosité sur la division Morand, qui se défendait contre une division d'infanterie prussienne. Le prince Henri ayant été blessé dans une charge, ses troupes se replient et viennent se ranger derrière l'infanterie. Le général Morand les attaque à son tour et les disperse dans la plaine.

Tandis que ces événements se passaient à la gauche de l'armée française, le général Friant lance ses tirailleurs dans la direction des villages de Poppel et de Tauchwitz, qui obligent la brigade du prince Henri à reculer.

Les trois divisions prussiennes engagées ayant été forcées de rétrograder, la droite de la division Morand gagne du terrain. Le général Debilly, à la tête du 61^e régiment, s'avance vers la tête du ravin qui conduit à Rehausen.

Les Prussiens renforcent leur droite pour arrêter les progrès de l'aile gauche des Français, tandis que quelques compagnies de tirailleurs filent le long du vallon. Depuis que le duc de Brunswick a été forcé de quitter le champ de bataille et a eu un cheval tué sous lui, le roi de Prusse commande en personne toutes les attaques.

La gauche des Français étant dégarnie de cavalerie, ce prince veut tenter d'enfoncer l'infanterie pour tourner ensuite la division Gudin, mais Davout, devinant ses intentions, envoie le général Morand empêcher cette manœuvre et, profitant du succès de ses deux ailes, fait avancer le centre de son corps d'armée et fait attaquer le village de Tauchwitz par Gudin. L'armée prussienne se replie en désordre, laissant sur les hauteurs de Hassenhausen la plus grande partie de son artillerie.

Les deux divisions de réserve, commandées par le général Kalkreuth, se mettent alors en ligne. Le prince de Prusse, commandant les grenadiers, et le général Blücher qui a rallié toute la cavalerie appuient le mouvement. Davout se rend à l'aile droite qui achève de décider la victoire par un mouvement de conversion, dirige sa gauche sur le Sonneberg, et envoie sur la gauche des plateaux d'Eckartsberg la division Gudin, qui débouche des villages de Tauchwitz et de Poppel.

Une des deux divisions de réserve de l'armée prussienne, presque tournée, prend position vers les quatre heures en avant d'Eckartsberg. Une forte batterie la soutient. Pendant ce temps, le général Grandeau, en tête de la division Friant, arrive par la droite sur le plateau avec le 3^e régiment.

À la vue de ce renfort, les Prussiens abandonnent précipitamment leur position, la dernière qui leur restât, laissant vingt-deux pièces de canon au pouvoir des Français. L'ennemi est poursuivi jusqu'à la nuit ; il éprouve une telle panique, que le général Viallanes, le chassant devant lui jusqu'à trois lieues du champ de bataille, ramasse sur son chemin, sans rencontrer aucune résistance, un grand nombre de prisonniers, de chevaux et plusieurs drapeaux.

Le roi Frédéric Guillaume III hésite, malgré son avantage numérique, puis fait sonner la retraite vers quatorze heures. Davout le presse de près et lance la poursuite à dix-sept heures, ce qui provoque la déroute des troupes prussiennes qui se mélangent aux fuyards de la bataille d'Iéna.

Bilan

Ce grand fait d'armes aurait probablement dû rendre Davout plus célèbre, si Napoléon n'avait remporté le même jour la bataille d'Iéna. Le III^e corps eut tout de même le privilège d'entrer le premier à Berlin.

Le corps de Bernadotte (20 000 hommes) ne participe ni à la bataille d'Iéna ni à celle d'Auerstaedt, non pas à cause d'un conflit de personnes entre Davout et Bernadotte, comme cela est parfois rapporté, mais en raison des ordres de Napoléon, qui avait mal jugé de la position des forces prussiennes, effectivement scindées en deux armées.

À la suite de cette victoire Davout sera fait duc d'Auerstaedt

16 OCTOBRE

15 - 16 octobre 1760 : Clostercamp

Prélude

Au cours de l'automne 1760, alors que la Guerre dite de Sept-ans dure depuis plus de quatre ans, le prince Ferdinand de Brunswick, commandant de l'armée alliée, menace Hanovre occupée par les Français. Pour créer une diversion, il attire 20 000 soldats français plus à l'ouest. Le commandement français se prépare à défendre la ville de Wesel, sur la rive droite du Rhin, et décide de brûler les ponts à proximité de l'embouchure de la Lippe, tandis que le marquis de Castries vient précipitamment renforcer la garnison locale.

Le prince de Brunswick entame alors le siège de Wesel et fait construire deux ponts de bateaux. Il se résout à une bataille contre l'armée de Castries dans le Kloster Kampen à l'ouest de la rivière. Le général George Augustus Elliot commande l'avant-garde constituée de deux escadrons de hussards prussiens, des *Royal Dragoons* anglais, des *Inniskilling Dragoons* ainsi que des 87^e et 88^e Highlanders. Les cavaleries hessoise et hanovrienne doivent constituer la réserve.



En bleu les mouvements français.

La bataille

La bataille commence au milieu de la nuit, lorsque l'avant-garde alliée repousse les Français de Kloster Kampen et prend le pont sur le canal. Le bruit de la bataille prévient le gros de l'armée française du début de l'offensive adverse. Le jour s'est levé lorsque les Anglais et les Prussiens s'apprêtent à passer à l'attaque. Les régiments de Highlanders se mettent alors à déborder les ailes françaises,

obligeant les Français à se reculer.

En danger, Castries décide de faire entrer dans la bataille ses réserves, qui rallient les régiments en retraite et lance une contre-offensive. L'attaque française surprend Anglais et Prussiens dont les régiments se désorganisent et doivent se replier de l'autre côté du canal. Malgré la mise en branle par le prince de Brunswick de ses réserves, celles-ci, trop éloignées du champ de bataille, ne peuvent arrêter la contre-offensive française.

À l'extrémité ouest du canal, Elliot conduit trois régiments de cavalerie britannique dans une charge qui provoque la confusion dans les rangs français. Ce qui permet au reste des forces alliées battant en retraite de toutes se replier sur l'autre rive sans trop de dommages. Mais le prince de Brunswick est conscient que la victoire lui a échappé et, réorganisant ses troupes, il se replie en direction du Rhin. À son arrivée, il constate que les ponts flottants qu'il avait établis ont été détruits et la traversée durera deux jours ; mais heureusement pour lui et ses hommes, le marquis de Castries n'avait pas ordonné la poursuite.

Le chevalier d'Assas

C'est au cours de la nuit de cette bataille que périt le chevalier d'Assas, capitaine en second de la compagnie des chasseurs d'Auvergne, qui était sous les ordres du capitaine commandant, le chevalier Jean de Spens. C'est à tort qu'on lui attribue la célèbre phrase : « *À moi, Auvergne, c'est l'ennemi !* », qui, au prix de sa vie, aurait donné l'alarme au camp français et lui aurait évité d'être surpris par l'ennemi. Elle fut prononcée par un caporal des chasseurs dénommé Dubois. Néanmoins, une pension de mille livres fut donnée à la famille du chevalier d'Assas. À cette bataille, le régiment d'Auvergne perdit huit-cents soldats, eut cinquante-huit officiers tués ou blessés dont ses colonel, lieutenant-colonel et capitaines commandant. À la compagnie des chasseurs, il ne survécut que sept soldats et son capitaine commandant.

Épilogue

Victoire française, de lourdes pertes, mais les ennemis quittent le terrain et abandonnent la manœuvre de diversion.

15 et 16 octobre 1793 : Wattignies

Cette bataille fait partie, avec Hondschoote et Tourcoing, de la « bataille des frontières » que livrent les armées révolutionnaires pendant un an, en 1793-1794, suite à la défaite de Neerwinden, pour éviter l'invasion du territoire français. Elle met aux prises, pendant deux jours, les armées françaises, commandées par le général Jourdan et Lazare Carnot, et les troupes autrichiennes, commandées par le prince Frédéric de Saxe-Cobourg, près du village de Wattignies (Nord).

Les origines de la bataille

Le 28 septembre 1793, le prince de Saxe-Cobourg met le siège devant Maubeuge (Nord). Jourdan, nommé commandant en chef de l'armée du Nord par la Convention le 25 septembre, en remplacement de Houchard, soupçonné de trahison par les représentants en mission et finalement arrêté (voir 8 septembre), quitte alors le camp de Gravelle à la tête de 45 000 hommes pour se porter au secours de la cité assiégée. Le prince, informé de ce mouvement de troupe décide de prendre position entre Avesnes-sur-Helpe et Maubeuge sur le plateau de Wattignies. Il ne dispose que de 21 000 hommes qu'il dispose avec le centre appuyé sur le village de Wattignies et l'aile droite sur la Sambre.

Le déroulement de la bataille

Le 14 octobre ont lieu les premières escarmouches entre les deux armées, mais sans conséquences. Lazare Carnot, surnommé « l'organisateur de la victoire », représentant du Comité de salut public, reconnaît les positions ennemies en compagnie de Jourdan. Deux stratégies opposées se dessinent alors : Jourdan suggère de fixer le centre de l'armée autrichienne et d'attaquer avec les ailes, ce qu'il pouvait se permettre au vu de sa supériorité numérique ; Carnot, quant à lui, préconise une attaque frontale, somme toute assez classique. Finalement, le politique primant le militaire en France à cette époque, c'est la stratégie de Carnot, plus brute, qui est retenue.

La bataille, qui va durer deux jours, s'étendra sur un front de 20 kilomètres et prendra la forme d'une bataille parallèle, les deux armées se faisant face, comme précédemment aux batailles de Jemappes et de Neerwinden ou plus tard à la bataille de Fleurus. Le 15 octobre, les Français lancent l'assaut contre les positions autrichiennes mais sans succès probant. Le lendemain, sous les ordres du jeune général Duquesnoy, un effort de l'aile droite française porté contre l'aile gauche autrichienne permet finalement de remporter la victoire et de contraindre le prince de Saxe-Cobourg à se replier. Duquesnoy, ancien sous-officier de la gendarmerie royale, s'était déjà signalé à la bataille d'Hondschoote, ce qui lui avait valu son grade de général. Devant Wattignies, il lance une manœuvre jugée irréalisable par les Autrichiens : au matin du 16 octobre, vers 5 heures, il profite de la brume matinale pour lancer ses artilleurs et ses fantassins qui tirent et poussent les canons le long de la pente menant sur la position autrichienne par son côté non protégé. Les pièces sont déplacées après chaque tir, provoquant la surprise complète chez les Autrichiens. Le prince constate que ses propres canons ont été pris au village de Wattignies et sont retournés contre lui par les Français de Duquesnoy. Il est pris en tenaille entre le sud tenu par Jourdan, l'est tenu par Duquesnoy et le nord tenu par la place forte de Maubeuge.

L'inertie de la garnison de Maubeuge fut sévèrement reprochée à son commandant, car une sortie aurait permis d'écraser les troupes de Cobourg.

L'issue de cette bataille était perçue comme très incertaine à Paris, au point de précipiter l'exécution de la reine Marie-Antoinette, qui eut lieu en ce 16 octobre 1793. Le même jour à 13 h, les Autrichiens sont bousculés sur le plateau de Souvergeaux, les combats sont intenses et, malgré les escarpements du terrain, les Français réussissent à gravir ces pentes sous une pluie de balles et de boulets. Pendant ce temps, de l'autre côté du village, d'autres combats se déroulent au lieu-dit « le

'Try Glarges », où la cavalerie autrichienne entre en jeu ; cette attaque est alors repoussée par les Français.

Conséquences et suites de la bataille

Certains auteurs observent que le succès français est peu glorieux, puisqu'il fallut tout de même deux jours à 45 000 Français pour défaire 21 000 Anglo-Autrichiens. Les Français ont des pertes plus élevées, car ils devaient affronter un ennemi en position défensive sur des hauteurs très difficiles d'accès. Cependant, les hommes de Cobourg étaient des militaires professionnels, tandis que les troupes françaises étaient constituées de jeunes recrues encadrées par les soldats de métier de l'ex-armée royale. De plus, les Français disposaient de peu d'équipement à l'exception des remarquables canons de Gribeauval.

Quoi qu'il en soit, cette victoire a permis de rétablir la situation militaire sur la frontière nord-est de la France après les défaites de la première partie de l'année 1793, surtout celle de Neerwinden, et la trahison du général Dumouriez le 3 avril de la même année. Après cette victoire, la Convention ordonne au général Jourdan de reprendre la Belgique aux coalisés mais celui-ci échoue, l'exploitation du succès obtenu à Wattignies n'ayant pu se réaliser, faute, notamment, d'armes et de munitions, qui faisaient alors cruellement défaut. Napoléon considérait la bataille de Wattignies comme la principale de la période 1792/1793.

Les pertes des Impériaux sont de 365 morts, 1 753 blessés et 369 prisonniers. Selon le rapport de Jourdan, les pertes françaises sont de 200 morts et 1 200 blessés, celles des Alliés sont estimées à 6 000 tués ou blessés.

21 OCTOBRE

21 octobre 1707 : Le cap Lizard

Egalement connue sous le nom de désastre du convoi du Portugal, il s'agit d'une bataille navale livrée pendant la guerre de Succession d'Espagne, au large de la pointe occidentale de la Cornouaille. Elle oppose une flotte française à l'escorte anglaise d'un important convoi armé emmenant des renforts à destination de Lisbonne. Les Anglais sont battus à l'issue d'un affrontement difficile et le convoi ne peut ravitailler le corps expéditionnaire anglais présent au Portugal.

Contexte

La guerre de succession d'Espagne (1701-1714), qui voit les grandes puissances européennes s'affronter afin d'imposer leur candidat sur le trône d'Espagne, est dans sa sixième année. La guerre sur mer, entre la flotte alliée franco-espagnole d'une part et la flotte anglaise d'autre part, se concentre en Méditerranée. Le dernier grand affrontement entre les deux flottes remonte à l'été 1704, lors de la bataille navale de Vélez-Málaga (voir 24 août). Entre juillet et août 1707, la flotte anglaise, sous les ordres de l'amiral Schovell assiège Toulon, sans succès, puisque le siège doit être levé au bout de deux mois.

Le 19 octobre de la même année, deux escadres françaises composées de six vaisseaux chacune, et placées sous les ordres du comte de Forbin et de Duguay-Trouin, appareillent de Brest.

Le 20 octobre 1707, une importante flotte marchande composée de 80 à 130 navires marchands anglais quitte Plymouth à destination du Portugal avec des vivres pour le corps expéditionnaire anglais en Espagne. Ces navires marchands sont escortés par cinq vaisseaux de ligne placés sous le commandement du *commodore* Edwards.

Forces en présence

 Royaume de France (liste partielle)	 Royaume de Grande-Bretagne
<i>Le Lys</i> , 74 canons, capitaine Duguay-Trouin	<i>Cumberland</i> , 80 canons - Capturé par <i>Le Lys</i> et <i>La Gloire</i>
<i>La Gloire</i> , 38 canons, capitaine La Jaille	
<i>L'Achille</i> , 64 canons, chevalier de Beauharnais	<i>Devonshire</i> , 80 canons - Explose
<i>Le Jason</i> , 58 canons, chevalier de Coursérac	<i>Royal Oak</i> , 76 canons - Parvient à s'échapper
<i>L'Amazone</i> , 42 canons, capitaine de Nesmond	<i>Chester</i> , 50 canons, Captain John Balchen - Capturé
	<i>Ruby</i> , 50 canons - Capturé
	80 à 130 navires marchands armés

La bataille

Le 21 octobre, à 40 km au large du cap Lizard, Forbin aperçoit le convoi et décide de l'attaquer. Forbin, chef d'escadre depuis le 27 septembre est l'officier supérieur le plus haut gradé et les décisions lui reviennent; cependant, c'est Duguay-Trouin, alors capitaine de vaisseau, qui va se montrer le plus agressif, et c'est le vaisseau de ce dernier qui conduit l'attaque et subira le plus de dégâts après que Forbin ait ordonné la chasse.

Le *Cumberland* est immédiatement pilonné par l'artillerie du *Lys* et attaqué par *La Gloire*. Avec 200 hommes hors de combat, il abaisse son pavillon et se rend. Le *Royal Oak* parvient à s'échapper du combat, il est immédiatement pris en chasse par *L'Achille*, mais une explosion accidentelle de gargousse endommage le vaisseau français, tue ou blesse 120 membres d'équipage, et le contraint à

abandonner la poursuite. Le *Chester* et le *Ruby* se battent respectivement contre *Le Jason* et *L'Amazone* mais doivent eux aussi abaisser leurs pavillons.

Issue et conséquence

La bataille se solde par une victoire sans appel de la flotte française; le *Cumberland*, le *Chester* et le *Ruby* sont capturés, et seul le *Royal Oak* parvient à rejoindre Kinsale avec quelques navires marchands. Le *Devonshire* quant à lui se défend pendant plusieurs heures, seul contre sept vaisseaux français, jusqu'à ce qu'un feu se déclare à bord et qu'il n'explose. Seuls deux marins survivent sur les 900 que comptait l'équipage.

La prise et la mise en déroute de ce convoi eut pour conséquence de retarder l'approvisionnement en vivres et en renforts du corps expéditionnaire anglais présent au Portugal et à le placer sur la défensive en Espagne.

Débat autour du nombre de prises

Le nombre de navires marchands capturés par la flotte française n'a pas été formellement tranché par les historiens. Des sources françaises parlent de 60 bâtiments capturés sur les 80 que comptait le convoi, certaines sources britanniques n'évoquent aucune perte. Le fait que Duguay-Trouin et Forbin se disputèrent dans leurs *Mémoires* respectives la paternité de cette victoire, a certainement conduit l'un et l'autre à « gonfler » le nombre de bâtiments capturés. Le nombre exact se trouve probablement entre les deux : Polak dans sa *Bibliographie maritime française* et Jean-Claude Castex dans son *Dictionnaire des batailles navales franco-anglaises*, parlent de 15 bâtiments marchands pris¹⁰⁸.

¹⁰⁸ Source : J.-Cl. Castex, Op. cit.

25 OCTOBRE

25 octobre 732 : Poitiers

En 732, le nouveau gouverneur d'Espagne, l'émir de Cordoue Abd er Rahman envahit le territoire basque, puis aux confins de la Vasconie et de l'Aquitaine, il battit les Aquitains, brûla les faubourgs de Bordeaux et de toutes les villes qu'il traversa jusques et y compris ceux de Poitiers ; il se dirigeait sur Tours lorsque Charles Martel, appelé au secours par Eudes d'Aquitaine, le rencontra avec une armée d'Austrasiens et de Burgondes.

Contexte

Conquêtes omeyyades précédentes

Au début du VIII^e siècle, le califat omeyyade, grâce à une armée composée majoritairement de Berbères islamisés, conquiert la péninsule ibérique puis la Septimanie, partie du royaume wisigoth qui avait échappé aux conquêtes des fils de Clovis I^{er}, y compris Narbonne.

Les gouverneurs musulmans de la Septimanie lancent alors des expéditions ponctuelles (*ḡaṣawāt*) pour piller l'Aquitaine. Cette province, qui représente à l'époque plus du quart sud-est de la France actuelle, a été annexée au royaume franc à la suite de la victoire remportée à Vouillé (localité elle-même proche de Poitiers) par Clovis sur les Wisigoth en 507, mais, depuis, cette partie du royaume a la personnalité marquée a constamment des velléités d'indépendance.

Eudes, gouverneur (duc) d'Aquitaine et de Vasconie, se retrouve en première ligne. En 721, avec l'aide de l'armée royale, il parvient à arrêter les musulmans à Toulouse. Quelques années plus tard, il s'allie au gouverneur omeyyade Munuza, subordonné du gouverneur d'Al-Andalous, Ambiza. Munuza tente de se constituer une principauté indépendante en Cerdagne. Nommé en 730, le nouveau gouverneur d'Al-Andalous, Abd er-Rahmān ibn Abd Allāh Al-Gāfiqiy, dirige alors une expédition punitive contre Munuza, qui est battu et tué.

Situation des Francs

Au nord de la Loire, Charles Martel, maire du palais (Premier ministre) du roi Thierry IV, bat Rainfroi, allié d'Eudes, et rassemble sous son autorité le Royaume franc, principale puissance chrétienne d'Europe de l'Ouest. Il lance également une expédition pour faire rentrer l'Aquitaine dans l'obéissance au roi l'année précédant la bataille de Poitiers : Eudes se retrouve pris entre deux feux.

Campagne précédant la bataille

Une décennie environ après la défaite des Omeyyades à Toulouse, Abd er-Rahmān lance une nouvelle offensive au-delà des Pyrénées, principalement constituée de Berbères et de contingents recrutés dans la péninsule ibérique. Parmi les participants à l'attaque omeyyade, les chroniques mozarabes font la distinction entre « Sarrasins », Arabes venus d'Arabie et de Syrie notamment, plus anciennement islamisés, et « Maures », Berbères venus d'Afrique du Nord (antique Maurétanie). Le nombre élevé de Berbères parmi les conquérants musulmans explique que ces derniers soient aussi globalement désignés sous le terme de Maures. L'incursion d'Abd er-Rahmān n'a pas pour but principal la conquête mais le pillage. Les Omeyyades envahissent l'Aquitaine, razzient le pays et prennent les faubourgs de la ville de Bordeaux. Eudes réunit une armée pour les contrer, mais il est battu entre la Garonne et la Dordogne et prend la fuite. Il appelle alors l'armée royale à l'aide, ce à quoi Charles Martel ne répond qu'après qu'Eudes lui promet de se soumettre à l'autorité du roi.

Abd er-Rahmān continue son avancée, marche sur Poitiers, pille et peut-être incendie l'église Saint-Hilaire le Grand. Attiré par les richesses de l'abbaye de Saint Martin, il se dirige ensuite vers Tours et se fixe probablement comme principal objectif le sac de l'un des sanctuaires les plus prestigieux de Gaule, la riche basilique Saint-Martin de Tours. Charles Martel marche aussi vers cette ville après avoir réuni une armée constituée principalement de fantassins francs. Pour les historiens chrétiens, c'est pour défendre le sanctuaire de Tours que Charles Martel entre en guerre et, à partir du XVI^e siècle, cette bataille est aussi parfois appelée bataille de Tours. Il décide d'attendre que les Omeyyades soient lourdement chargés de butin pour les attaquer. En fait, Charles Martel est très intéressé par le contrôle du riche sud-ouest et de la vallée de la Loire. Il est déjà venu l'année précédente en 731 et saisit l'occasion d'y revenir avec une armée importante.

La bataille

Lieu

L'appellation arabe de la bataille est, d'après une source du XI^e siècle, (*ma'arakat Balāṭ aš-šuhadā'*), la « bataille du Pavé des Martyrs ». Le lieu n'est cependant pas connu avec précision, mais cette appellation permet de la situer sur l'ancienne voie romaine entre Poitiers et Tours, et donc sur la rive droite du Clain.

Pour certains historiens, la bataille ne se serait pas déroulée à proximité immédiate de Poitiers, car la forêt de Moulière aurait gêné les cavaliers omeyyades. Ils préfèrent la placer à Cenon-sur-Vienne, au confluent de la Vienne et du Clain, ou entre Poitiers et Tours, à Preuilly-sur-Claise, où des tombes mérovingiennes avaient été retrouvées au pied de l'ancienne abbatale, ou encore près de Ballan-Miré.

Néanmoins, la tradition la plus établie situe le champ de bataille à Moussais (sur le territoire de l'actuelle commune de Vouneuil-sur-Vienne, entre Châtellerault et Poitiers), appelé aujourd'hui Moussais-la-bataille.

Dates

Les hypothèses relatives à la date oscillent entre 732 et 733, au mois d'octobre de ces deux années. Selon les chroniqueurs européens, l'affrontement a lieu un samedi du mois d'octobre. Selon les chroniqueurs arabes, il a lieu le premier samedi du mois de ramadan 114 de l'Hégire, soit après le 23 octobre 732. Le premier samedi est le 25, ce qui place alors la bataille au 25 octobre 732. Les historiens qui préfèrent placer la bataille de Poitiers l'année suivant celle de Bordeaux estiment que l'étendue du territoire à conquérir depuis les Pyrénées est trop vaste ; cependant, actuellement, on considère qu'il s'agit d'expéditions de razzia, et couvrir la distance entre les Pyrénées et la Vienne en moins de quatre mois de pillage semble raisonnable.

Déroulement

Après une semaine de manœuvre et d'escarmouches, aux confins du Poitou et de la Touraine, l'affrontement décisif va durer deux jours. Abd er Rahman lance sa cavalerie sur les Francs. Ceux-ci, formés en palissade « comme un mur immobile, l'épée au poing et tel un rempart de glace », les lances pointées en avant des boucliers, attendent le choc. Il semble que l'image ait quelque chose de juste dans la mesure où c'est bien la solidité des lignes d'infanterie franques qui impressionna les troupes arabo-berbères. La mêlée s'engage et les Francs parviennent à faire refluer l'ennemi. De leur côté les Vascons, commandés par Eudes, prennent les Maures à revers et se jettent sur le camp musulman. Croyant leur butin et leurs familles menacés, les combattants maures s'enfuient précipitamment vers leur campement. Ils subissent de lourdes pertes et Abd el Rahman est tué. Les survivants, obligés de regagner le versant méridional des Pyrénées, seront attaqués par les Vascons au passage des cols.

Le lendemain, au point du jour, Charles donne l'ordre de reprendre l'attaque, mais le camp est vide, les musulmans ont fui dans la nuit. Selon une légende locale du Haut Quercy, Abd el Rahman n'aurait pas été tué à la bataille de Poitiers mais aurait simplement reflué vers ses bases arrière de Narbonne. Poursuivi par les troupes franques de Charles Martel, il aurait été tué et son armée exterminée lors d'une bataille livrée à Loupchat au pied de la falaise du Sangou, dans le Lot, en 733. L'Hôtel de ville de la commune de Martel aurait été construit, toujours selon la légende locale, sur le lieu même de la bataille. Charles fut alors acclamé sous le nom de Martel.

Explications de la défaite arabe

Un des facteurs de la défaite réside dans l'éloignement des musulmans de leurs bases. Un autre facteur viendrait de ce que l'armée musulmane était composée en majorité de Berbères d'Afrique du Nord venus avec leur famille, ce qui gênait les manœuvres de l'armée et retardait ses mouvements, les hommes protégeant leurs femmes et leurs enfants. Le duc d'Aquitaine ayant attaqué, lors du combat final, le camp où étaient rassemblées les familles, aurait entraîné la débandade des musulmans.

On a aussi avancé que l'étrier utilisé par la cavalerie franque lui aurait permis d'asséner des coups puissants (« martels ») auxquels l'envahisseur, qui n'en était pas équipé, ne pouvait résister, mais il semble que la majorité de l'armée franque ait été composée de fantassins et que ce sont leur discipline et la supériorité de leur armure qui aient fait la différence.

Retentissement

Le retentissement de la bataille semble avoir été immédiat des deux côtés, les chroniqueurs du IX^e siècle, puis les auteurs de chansons de geste, donnent au maire du palais, Charles, le surnom de *Martel* (le battant).

Bède le Vénérable verra dans cette occasion pour Charles de s'imposer face à la dynastie mérovingienne, un châtement de Dieu. Pour des auteurs, cette bataille aurait servi de symbole de la lutte de l'Europe chrétienne face aux musulmans, à l'Est contre l'Empire ottoman, en Espagne avec la Reconquista, en Méditerranée contre les Barbaresques. Les historiens contemporains sont divisés quant à l'importance réelle de la bataille de Poitiers dans l'arrêt des incursions arabes, mais ils s'accordent pour dire qu'elle a été décisive dans l'établissement de la dynastie carolingienne.

Du côté des auteurs latins, les sources contemporaines de l'événement témoignent que dès le VIII^e siècle, la bataille est considérée comme importante. On peut citer Bède le Vénérable en 735, les *Annales de Metz* (XI^e) ainsi que la *Chronique de Moissac* (XIV^e) qui mentionnent l'événement en des termes brefs et similaires, rappelant que « Charles combattit les Sarrasins un samedi du mois d'octobre ». Le seul récit détaillé se lit dans les chroniques mozarabes, au milieu du VIII^e siècle, dans lequel l'auteur, anonyme chrétien de Cordoue, raconte la bataille et donne pour cause de la défaite omeyyade des dissensions internes. Le récit de la bataille de Poitiers se situe entre celui de la bataille de Toulouse (721) et celui de la bataille de la Berre (737).

Quelques chroniques arabes mentionnent l'événement, la principale étant celle d'Abd el-Hakam (861). Les batailles de Toulouse, de Poitiers et de la Berre apparaissent comme des défaites chez les chroniqueurs d'Al-Andalous. Les allusions arabes à la bataille de Poitiers sont très sèches et précisent simplement qu'Abd Er-Rahman et ses compagnons « ont connu le martyre ».

Conséquences

La victoire a dû être importante pour deux raisons : la victoire est telle que les envahisseurs abandonnent leur butin ; d'autre part, aucune autre expédition musulmane d'envergure n'a pu atteindre le cœur de la Gaule par la suite.

On a parfois tenté de minimiser l'importance de cette victoire, en observant que l'expédition d'Abd er Rahman avait pour but essentiel le butin, non la conquête et qu'il s'agissait pour les Arabes de Cordoue d'une expédition visant à piller les richesses de la Gaule, mais non d'une « invasion ». Mais ces expéditions de pillage étaient extrêmement dommageables pour les populations de Gaule et le premier mérite de la victoire de Charles a été sinon d'y mettre fin, du moins de les raréfier et de tenir les Sarrasins d'Espagne en respect. Au surplus, les razzias représentaient aussi un moyen de connaître le terrain, et plusieurs années de razzias réussies aboutissaient après quelque temps à une conquête définitive : ce fut le cas de la conquête de l'Espagne (711-720), mais aussi de la Perse auparavant. En 721, lors du siège de Toulouse, les envahisseurs sont équipés de catapultes, signe qu'ils entendent conquérir la ville.

L'organisation tactique de l'expédition musulmane de 732 dépasse celle d'un simple raid de routine. Il s'agit d'une opération combinée entre marine et cavalerie arabes. Une flotte débarque une armée arabe en Camargue, qui remonte la vallée du Rhône jusqu'à Sens, assiégée et conquise, pendant que d'un autre côté, Abd er Rahman passe les Pyrénées du côté le plus éloigné. Il compte ainsi obliger ses adversaires à se diviser et parcourir de longues distances pour l'arrêter. Abd er Rahman demande également à ses hommes d'abandonner une partie du butin pour être plus efficaces lors de la bataille (demande rejetée par les troupes). Surtout, il a accepté la bataille, qu'il aurait pu refuser s'il n'était venu que pour le butin, déjà considérable.

Cette victoire marque en fait le terme de l'expansion musulmane médiévale en Occident, mais non la fin des opérations militaires de Charles contre les Sarazins : à la suite de la bataille, les troupes musulmanes ne sont pas chassées de Gaule : allié aux Lombards, Charles Martel fait encore campagne contre elles en Provence et en Septimanie entre 737 et 739, mais il ne parvient pas à reprendre Narbonne, qui ne sera définitivement reconquise sur les musulmans qu'en 759, par son fils Pépin le Bref. Si l'expansion musulmane est endiguée, notamment dans le sud-ouest du pays, les populations souffriront encore des raids musulmans pendant plusieurs décennies, dans le Languedoc, la Provence et les Alpes du sud. Charlemagne bat, vers 800, à la bataille du bois des Héros (en Saintonge), une troupe musulmane qui razziait le pays. Des forteresses provençales servent de base à des incursions dans le pays jusqu'à la fin du X^e siècle (bataille de Tourtour).

Par ailleurs, la victoire est importante pour les Francs du Nord de la Gaule. Vue d'Occident, la progression de la conquête musulmane paraissait inexorable ; or le premier combat des Francs contre les Arabes est une victoire, suivie d'autres victoires, et empêche toute nouvelle attaque par la suite. En répondant à l'appel à l'aide d'Eudes d'Aquitaine, Charles *Martel* a profité de l'avancée des troupes musulmanes pour intervenir dans une région qui refusait de se soumettre à son autorité. Fort de sa victoire, Charles s'empare de Bordeaux et met un pied en Aquitaine, sans la soumettre immédiatement : à la mort d'Eudes, ce sont ses fils qui lui succèdent. L'appui du pouvoir royal reste indispensable à la lutte contre les Sarrasins : il intervient dans la vallée du Rhône et en Provence les années suivantes, où il soumet le patrice Mauronte (737), allié des Sarrasins. Au sud de Narbonne, il bat à nouveau ceux-ci sur les bords de la Berre, en 737. Ainsi, la victoire de Poitiers entraîne l'intervention systématique de l'armée franque en Aquitaine, seule capable de s'opposer aux Sarrasins.

Enfin, le prestige apporté par cette victoire aux Pépinides a pu les aider à supplanter, quelques années plus tard, les Mérovingiens.

6 NOVEMBRE

6 novembre 1792 : Jemappes

La bataille de Jemappes (ou Jemmapes, à l'époque) a eu lieu près de Mons en Belgique entre les armées autrichiennes et françaises, dans le cadre de la Première coalition, 1 mois et demi après Valmy (voir 20 septembre).

La bataille

L'armée française, constituée de 40 000 volontaires et commandée par Dumouriez, remporte la victoire, notamment grâce à son avantage numérique, contre l'armée autrichienne (environ 26 000 hommes) sous les ordres du duc Albert de Saxe-Teschén, qui doit évacuer le pays.

La bataille s'engage à 7h du matin au son de la Marseillaise. Après un duel d'artillerie inefficace de 7h à 10h, Dumouriez attaque de front, mais les Français sont bloqués par le feu des redoutes. D'Harville, avec ses volontaires n'ayant jamais subis l'épreuve du feu, n'ose pas avancer et reste inactif. À droite, Beurnonville, immobilisé par une très forte résistance ennemie, ne peut avancer.

À gauche, Ferrand de la Caussade, nommé maréchal de camp par Dumouriez en août 1792, gravit les hauteurs de Jemappes avec six bataillons et tombe sur le flanc droit des Autrichiens qu'il enfonce. Aussitôt (il est midi), le centre français entre en ligne mais se heurte de nouveau au feu terrible des batteries autrichiennes. Approchant des lignes ennemies, la fusillade des chasseurs tyroliens et la menace de toute la cavalerie autrichienne les arrêtent puis les fait reculer.

Après un instant de flottement, le duc de Chartres rallie ces brigades et les relance contre le centre autrichien qui plie et recule sur Mons. Beurnonville toujours bloqué sur la droite, Dumouriez s'y porte et entraîne les bataillons au chant de la Marseillaise, "À votre tour, mes enfants !" leur aurait-il crié. Toute la ligne autrichienne craque maintenant et reflue sur Mons.

Ferrand commande l'aile gauche de l'armée. Il contribue au succès de cette bataille par l'intrépidité avec laquelle il emporte à la baïonnette les villages de Carignan (la commune belge actuelle de Quaregnon) et de Jemappes, et par l'habileté qu'il déploya en manœuvrant sur le flanc droit de l'ennemi.

La bataille est gagnée. Les Autrichiens battent en retraite dans la direction de Mons. Si le général d'Harville avait exécuté les ordres de Dumouriez l'armée autrichienne ne pouvait que capituler.

Pertes

France : 1 950 morts ; Autriche : 1 241 morts.

Conséquences

Jemappes n'est pas une bataille stratégique ni même tactique, c'est une bataille frontale, la plus coûteuse en vie humaine. La bataille est confuse, la victoire n'est obtenue que difficilement et est chèrement payée, mais son retentissement en Europe est énorme. On y reconnaît de nouveau aux Français et aux armées de la République la capacité de gagner des batailles rangées.

Jemappes livre la Belgique aux armées françaises, les Autrichiens ayant préféré l'évacuer sans songer à la défendre. Dumouriez entre le 11 novembre à Mons, le 15 novembre à Bruxelles et le 28 novembre à Liège. Ses lieutenants, dans le même intervalle de temps, prennent Charleroi, Namur (2 décembre 1792), Ostende, Bruges, Gand et Anvers (30 novembre 1792). Début décembre 1792,

toute la Belgique est conquise, Aix la Chapelle est également occupé et la Belgique déclare ses liens rompus avec l'Autriche et souhaite se constituer en République.

Dès 1793, le Hainaut est attaché à la France et prend le nom de « Département de Jemappes ». Ce premier rattachement français est bref. En effet, le 18 mars 1793, les Français sont battus à Neerwiden. Pour la troisième fois, l'Autriche récupère les Pays-Bas, mais la bataille de Fleurus (26 juin 1794) inaugure le retour des Français.

Louis Philippe d'Orléans (1773-1850), duc de Chartres, futur roi des Français, âgé à l'époque de 19 ans, ainsi que son frère cadet, Antoine d'Orléans (1775-1807), duc de Montpensier, qui venait d'être promu au grade d'adjudant général, y participèrent du côté des révolutionnaires. Se distinguant dans le commandement de son aile droite, Louis-Philippe devait s'enorgueillir jusqu'à la fin de sa vie d'avoir été l'un des artisans de cette victoire décisive. Mais le spectacle du sang versé et de la tuerie devait aussi lui inspirer une profonde aversion pour la guerre. Lors de cette bataille, le général Drouet, présent à la tête de sa division d'infanterie fut mortellement blessé.

La mémoire



Le « Coq de Jemappes ».

En 1911, l'un des principaux dirigeants du Mouvement wallon, le socialiste Jules Destrée, inaugura sur les lieux de cette bataille un obélisque surmonté d'un coq.

9 NOVEMBRE

9 novembre 1870 : Coulmiers

Coulmiers est une bataille de la guerre franco-allemande de 1870-1871 qui a lieu près du village de Coulmiers, à l'ouest d'Orléans, dans le département du Loiret, et qui oppose les armées française et bavaroise.

Après la défaite du 11 octobre 1870 et la perte d'Orléans, les troupes du 15^{ème} corps rallièrent La Ferté-St-Aubin. Le général de la Motte-Rouge fut relevé de son commandement et le, 12 octobre, remplacé par le général d'Aurelle de Paladines. Le 18 octobre, d'Aurelle a sous ses ordres le 15^{ème} et le 16^{ème} corps d'armée.

Le 15^{ème} corps se reforme derrière la rivière de la Sauldre, à Salbris, Argent sur Sauldre, Pierrefite, Aubigny-sur-Nère, protégeant ainsi l'arsenal de Bourges.

Le 16^{ème} corps se forme entre Tours et Blois puis se concentrera entre Blois et Vendôme avant de venir derrière la forêt de Marchenoir. Des francs-tireurs patrouillent autour de cette forêt ; c'est ainsi que le 25 Octobre, à Binas, trois escadrons Prussiens se heurtent aux francs-tireurs de St Denis.

Mouvements préliminaires

Le 5 novembre, l'armée de la Loire se situe dans le triangle Mer-Beaugency-forêt de Marchenoir.

Le 6 novembre, l'armée quitte ses bivouacs, mais les patrouilles prussiennes suivent le mouvement.

Le 7 novembre à Vallières, près de Binas, une forte reconnaissance de cavalerie Prussienne vient tester l'Armée de la Loire ; ce combat tournera à l'avantage des Français et l'ennemi décroche avant l'anéantissement.

Le 8 novembre, l'armée de la Loire est établie entre Messas, Cravant, Ouzouer le Marché, Prénouvellon, Seronville et Villevêque.

En fin d'après-midi, d'Aurelle fait connaître son ordre de mouvement pour la journée du 9, avec l'interdiction de faire du feu aux avant-postes. On sonne le couvre-feu, le seul bruit étant le hennissement des chevaux.

Côté allemand, le 1^{er} corps d'armée bavarois du baron von der Tann-Rathsamhausen est établi sur une ligne allant de St-Péravy la Colombe inclus jusqu'à la Loire à St Ay.

La brigade de cuirassiers bavarois de Van Tauch surveillant la route de Patay jusqu'à la route Orléans-Le Mans, à Coulmiers, avec quelques bataillons d'infanterie en soutien.

La 2^{ème} division de cavalerie Prussienne a la charge de surveiller la route d'Orléans-Le Mans, le secteur de Baccon, la Touanne et à l'aile gauche, Chaingy et St Ay, ils seront aidés par un renforcement d'infanterie.

Force en présence :

Armée française : 70.000 hommes, 150 canons.

Armée allemande : 24.000 hommes, 110 bouches à feu.

La 3^{ème} brigade de cavalerie prussienne est en cantonnement à la Renardière chez l'habitant. Von der Tann, qui sait son infériorité numérique, se ménage les accès aux routes de Chartres et Paris en se fixant Toury comme point de ralliement, en cas de défaite, rejoignant ainsi les unités placées sous le commandement du grand-duc de Mecklembourg en attendant les renforts, puisque la capitulation

de Bazaine à Metz va permettre à la II^{ème} armée prussienne du prince Frédéric-Charles de se retourner contre l'armée de Loire.

Cette II^{ème} armée prussienne arrive à marche forcée pour couvrir le sud de la capitale. En attendant, en cette soirée du 8 novembre 1870, von der Tann se prépare au choc avec l'armée française. Depuis quatre semaines d'occupation, Bavares et Prussiens connaissent très bien la région, la connaissant d'ailleurs quelques peu avant leur arrivée, notamment les Prussiens, du fait des espions, des suspects, qui, avant cette guerre circulaient, soit comme ouvriers, soit comme colporteurs, connaissant ou apprenant notre langue, sachant faire des dessins, des croquis, des relevés.

Des plans et des cartes trouvés en la possession de ceux qui sont arrêtés en sont la preuve, alors que les Français n'ont même pas de carte de France (en revanche, ils ont des cartes d'Allemagne). Est-ce de la négligence ? La trop grande confiance des autorités politiques et militaires ? Les deux à la fois, c'est-à-dire leur incompétence.

En cette veille de bataille, l'occupant est nerveux, menaçant et même violent. Le mercredi 9 novembre à 8 heures, les régiments se portent en avant, éclaireurs en tête, précédant les lignes de tirailleurs, eux-mêmes devançant les divers bataillons.

Au 15^{ème} corps français, à droite avance la 2^{ème} brigade, qui surveille la route de Meung-sur-Loire, puis passe à Baccon puis à Huisseau sur Mauves. À gauche, se trouve celle du général Peytavin qui tente d'enlever le bourg de Baccon avec le 33^{ème} régiment de marche, le 6^{ème} bataillon de chasseurs à pied et un bataillon du 16^{ème} régiment de marche.

Les murs sont crénelés y compris le cimetière, travaux exécutés sous la menace par les habitants. Des barricades barrent les principales rues du bourg, avec des charrettes, tombereaux, charrues, herses. Un peu avant l'attaque, des habitants ont fui pour se réfugier dans les caves. Après bien des difficultés, les éléments de la 1^{ère} armée bavaroise du général von Dietl sont chassés.

Puis c'est au tour du hameau de la Rivière, où les Français prennent pied, avant de reculer et finalement, d'enlever ce lieu-dit. À la Renardière, de violents combats se dérouleront jusqu'à 14 heures. L'intervention de l'artillerie permettra de faire des brèches dans le mur crénelé du parc.

La brigade du général d'Aries, reçoit l'ordre d'avancer et de prendre le parc et le château du Grand Luz qui deviendra dans l'après-midi, le quartier général d'Aurelles de Paladines.

Au 16^{ème} corps d'armée, à gauche du 15^{ème}, se trouve la 2^{ème} division du général Barry puis la 1^{ère} division du contre-amiral Jaureguiberry¹⁰⁹. Les francs-tireurs du commandant Lienard servant d'éclaireurs. À l'extrême gauche marchent les francs-tireurs de Paris, et de la Sarthe, sous les ordres directs du général Reyau de la division de cavalerie du 15^{ème} Corps.

La division Barry a du retard, bloquée par les tirs longs des deux batteries prussiennes, qui, de Baccon, tentent d'arrêter la division Peytavin.

La division Jaureguiberry est plus avancée. Un bataillon tente d'investir le hameau de Champs, qu'il faudra quitter sous la pression des renforts bavarois et surtout de l'artillerie bavaroise. Le 37^{ème} régiment de marche et le 33^{ème} régiment de gardes mobiles de la Sarthe.

¹⁰⁹ Jaureguiberry, qui, plus tard commandera le 16^{ème} corps d'armée quand Chanzy commandera la 2^{ème} Armée de la Loire et deviendra Ministre de la Marine de 1879 à 1882.

Le manque d'initiative du Général Reyau, commandant la cavalerie du 15^{ème} corps, met l'aile gauche du 16^{ème} corps de Chanzy en difficulté, heureusement suppléé par la cavalerie du 16^{ème} corps.

C'est alors que Jaureguiberry engage une brigade, jusqu'ici en réserve et qui vient épauler les unités en difficulté. Cheminiers est enfin entre les mains des Français, Champs est pris définitivement, ainsi que la ferme de l'Ormeteau sur la commune de Coulmiers. La réserve d'artillerie ayant quant à elle épaulé efficacement l'infanterie.

La cavalerie de Reyau a été complètement inexistante et de plus a commis fautes sur fautes, en ne respectant pas les ordres donnés. Sa mission était de se porter vers Patay et de surveiller les routes de Chateaudun, Chartres et Paris puis de couper la retraite à l'infanterie bavaroise.

A la vue de soldats, entre Nids et Tournois, qui ne sont que des francs-tireurs, Reyau pense être tourné et prescrit la retraite sans s'inquiéter de sa mission, sans même prévenir Chanzy. Il revient à ses bivouacs du matin.

La division Barry, en retard, doit tout d'abord prendre les carrières de Coulmiers par le 22^{ème} régiment de Mobiles. Ensuite, il faut enlever le parc du château de Coulmiers tenu par le 13^{ème} régiment d'infanterie bavaoise, bien protégé par le rejet de l'important fossé à la lisière de ce même parc.



Prise du parc de Coulmiers par les Français (9 novembre 1870).

Quant aux habitants de Coulmiers, du moins une partie de ceux du bourg, ils se sont réfugiés dans l'une des caves de ce château, entendant les salves de canons qui s'intensifiaient, le va-et-vient des ambulanciers et brancardiers bavaoise qui amènent les blessés. Cette prise du parc fut difficile et causa beaucoup de pertes et de blessés.

A la première tentative pour enlever ce parc par le 31^{ème} Régiment de marche, le lieutenant-colonel Couderc de Foulongue, commandant la brigade, est tué. Les soldats désarmés reculent de 300 mètres.

A la seconde tentative, le commandant de Chadois qui entraîne le 22^{ème} régiment de mobiles, est grièvement blessé. Les moblots sont décontenancés. A ce moment, l'artillerie de réserve du 15^{ème} corps, installée dans le parc du château de Luz, canonnt l'artillerie bavaoise installée autour de ce même parc ainsi que la batterie de mitrailleuses bavaoise qui prend en écharpe les troupes françaises.

Le général Barry tente alors une troisième et ultime tentative. C'est le 38^{ème} régiment de marche, du lieutenant-colonel Baille qui donne l'assaut ; le sergent Charbonnier, le premier, pénètre dans ce parc, suivi du 38^{ème} régiment, du 31^{ème} régiment, du 22^{ème} mobile de la Dordogne et du 7^{ème} bataillon de Chasseurs qui attaquent la ferme de Cleomont.

Il est 16 heures, le ciel est chargé, le jour tombe, le parc est pris à la baïonnette, le château, transformé en hôpital-ambulance par les Allemands, est cerné. Il faut l'intervention du curé, l'abbé Garnier, le crucifix à la main, pour arrêter les mobiles qui veulent pénétrer à l'intérieur de ce château, et éviter le massacre des prisonniers bavaoise.

On se bat dans le bourg, des maisons sont en feu et 200 Bavares sont fait prisonniers. Ceux qui résistent sont passés au fil de la baïonnette. La tombée de la nuit avantage la retraite des Bavares, non poursuivis par les Français.

Suites

La bataille est finie. La nuit est tombée. L'armée de la Loire bivouaque sur place, à peu de distance de ses emplacements de combats. D'Aurelle de Paladines a établi son quartier général au château du Grand Luz. Il rédigera le 10, vers 3 heures du matin, une dépêche pour annoncer la victoire à Gambetta.

Quant à l'armée allemande, une partie marchera toute la nuit ; certains régiments, fatigués prendront un peu de repos avant de repartir dans la seconde moitié de la nuit. Von der Tann, quant à lui se repose au château de St Péru la Colombe.

Les bruits arrivent de la reprise d'Orléans et de la retraite des Bavares. La joie remplace l'incertitude, confirmée par toutes les reconnaissances faites depuis que le jour est arrivé. La cloche de Coulmiers sonne à toute volée pour célébrer la victoire et la délivrance de la veille.

La cavalerie française n'est pas là pour anéantir l'armée bavaroise. Cette désertion de Reyau lui coûtera d'ailleurs son commandement puisqu'il sera limogé. Il est vrai qu'il est âgé de 71 ans. Grâce à son inertie, les Bavares pourront s'enfuir, et plus tard, rejoindre Toury, en attendant du renfort, notamment la II^{ème} armée du prince Frédéric Charles, le neveu de Guillaume.

D'Aurelle, alléguant que ses hommes, fatigués, avaient besoin de repos avant de se battre à nouveau. Malgré l'insistance de Gambetta à poursuivre le mouvement et enfoncer les 45 000 hommes de von der Tann et de Mecklembourg qui barraient la route de Paris, il se retrancha dans la ville d'Orléans avec ses 100 000 hommes pendant un mois. Cette inertie permit aux troupes allemandes, renforcées par les armées libérées du siège de Metz, après la reddition du maréchal Bazaine, de reprendre Orléans en décembre.

Les pertes

Les pertes du côté Français sont de 297 tués, 1418 blessés.

Les pertes de l'adversaire sont très inférieures, du fait qu'il attendait l'assaut des Français ; il y aura 102 tués, 1400 blessés, 1600 prisonniers, dont 200 à Coulmiers

Cette victoire de Coulmiers fut un sursaut et une lueur d'espoir au milieu des angoisses poignantes de l'invasion, une éclaircie de courte durée, malgré le retentissement immense dans toute la France, une victoire tempérée par le manque d'audace d'Aurelle de Paladines, restant immobile, prescrivant des dispositions plutôt défensives qu'offensives, alors que, numériquement, les Français avaient un net avantage. Victoire diminuée également par l'habile stratégie du général von der Tann, rompant le combat à temps pour éviter l'arrivée de la division renforcée du général Martin des Pallières.

Nous ne relaterons dans le présent ouvrage que cette bataille de Coulmiers au titre de la guerre de 1870-71, bien que l'on puisse citer également les exploits du général Faidherbe, qui bouscula les Prussiens à Bapaume le 3 janvier suivants, mais ce dernier succès n'avait plus que la valeur d'un combat retardateur, pour ne pas dire d'un baroud d'honneur, 3 semaines avant l'armistice¹¹⁰.

¹¹⁰ Source : Site Loirebeauce-encyclopedia.fr

15 NOVEMBRE

15 novembre 1703 : Spire

La bataille de Spire ou de *Heiligenstein* a eu lieu au sud-ouest de la place forte de Spire, en Allemagne, au cours de la guerre de Succession d'Espagne (1701–1714). Alors que l'armée française commandée par le duc de Tallard tentait depuis le 13 octobre de reprendre la forteresse de Landau aux Impériaux, elle fut attaquée sur ses arrières par une armée de secours austro-hollandaise, qu'elle mit en déroute.

Contexte

Cette bataille fait partie des campagnes menées au début de la guerre sur le théâtre d'opérations allemand. Partis le 13 octobre, les Français encerclèrent par surprise la place de Landau le 17 du même mois ; le 28, les alliés mirent sur pied une armée de secours germano-hollandaise commandée par Jean Ernest de Nassau-Weilburg et Frédéric de Hesse-Cassel, qui rallia Spire le 13 novembre et installa ses campements au sud-ouest de la ville (et précisément au sud du ruisseau du Speyerbach), en attente de nouveaux renforts. Elle devait reprendre sa marche vers Landau le lendemain.

Tallard n'attendit pas que l'ennemi passe à l'attaque : il ordonna au marquis de Pracomtal de le rejoindre depuis Sarrebruck par Essingen.

Les Alliés n'imaginaient pas une contre-attaque des assiégeants et ils avaient négligé de fortifier leurs campements. En outre, l'état-major autrichien s'était joint à une fête donnée précisément le 15 novembre dans la région à l'occasion de l'anniversaire de l'empereur.

Déroulement

Les Français se regroupèrent vers 7 heures du matin autour du village d'Essingen et marchèrent sur Spire, où ils surprirent le campement ennemi vers midi. En l'absence de leurs généraux, les Impériaux firent face dans le désordre et le général Vehlen ne parvint pas à parer tous les assauts. Tallard fit attaquer par la rive gauche 14 bataillons, et parvint à ouvrir les lignes ennemies. Entre temps, le comte de Nassau-Weilburg parvint à lancer sa cavalerie et anéantit les escadrons français : Pracomtal trouva la mort dans cet engagement. Plutôt que de se regrouper avec le reste de la troupe, le comte de Nassau préféra poursuivre les Français, mais il se trouva bientôt engagé sur un terrain boueux défavorable aux chevaux.

Vers 14 heures, l'infanterie française regroupée attaqua en masse. Les Alliés parvinrent à contenir les colonnes au centre, mais les Français l'emportèrent à l'aile droite et bientôt ils mirent en déroute la cavalerie de Vehlen. Puis l'infanterie française entra au contact de la cavalerie de l'Électeur palatin, qui finit par se replier à son tour. Alors les Français resserrèrent le centre ennemi jusqu'à la mêlée. Les derniers bataillons hessois évacuèrent entièrement la rive sud du Speyerbach vers 17 heures.

Conséquences

Avec cette bataille, le général de Tallard remporta l'une des plus grandes victoires françaises de cette guerre. La forteresse de Landau capitula le soir même.

Tallard renonça à poursuivre l'ennemi. Les Français laissaient sur le champ de bataille 4 000 morts et blessés, et l'armée de secours autrichienne déplorait sensiblement les mêmes pertes, mais aux morts et blessés, il fallait ajouter 2 000 prisonniers, dont 149 officiers. Parmi les tués, on comptait le

prince Philippe de Hesse-Hombourg, comte de Nassau-Weilburg (et fils du commandant autrichien). La route de Spire était désormais barrée au régiment de la Garde de l'Électeur Palatin, si bien que deux de ses bataillons furent faits prisonniers. Le camp des ennemis livrait aux Français 23 canons, 50 drapeaux et étendards, des munitions et du ravitaillement pour plusieurs semaines.

17 NOVEMBRE

15 au 17 novembre 1796 : Arcole

Cette bataille de la deuxième campagne d'Italie opposa les 19 000 Français de l'armée d'Italie, sous les ordres de Bonaparte, aux 24 000 hommes de l'armée autrichienne, commandée par le général Alvinczy.

Contexte

Après les défaites qu'ils ont accumulées au printemps, les Autrichiens lancent une nouvelle armée, sous les ordres d'Alvinczy, qui entre en Italie pour tenter d'en déloger les Français. Répartie en deux colonnes, elle affronte ceux-ci à plusieurs reprises. Elle est battue sur la Brenta, mais le général Vaubois est battu à Rivoli puis à La Corona. Bonaparte, fragilisé par les défaites de Vaubois, doit se retirer sur Vérone. Tentant sans succès d'enlever la position de Caldiero, il laisse la garde de Vérone au général Kilmaine, et descend le long de l'Adige pour rencontrer les Autrichien.

Déroulement

Prélude

L'armée française traverse l'Adige à Ronco, et se dirige vers l'un de ses affluents, l'Alpone. Durant deux jours de bataille, les Français tentent de passer, mais la manœuvre de tenaille effectuée par Augereau et Masséna échoue.

Assaut français



Le passage du pont d'Arcole

Les forces françaises tentent de prendre le village d'Arcole en franchissant l'Alpone par un pont sous le feu des forces autrichiennes. Augereau passe l'Adige mais est repoussé par un feu violent devant le pont d'Arcole, tandis que Masséna s'enlise dans les marais. Dans les premiers assauts, Lannes tente de traverser à la tête de deux bataillons de la 58^{ème} demi-brigade, mais ses troupes doivent reculer devant la violence du feu ennemi, lui-même est blessé par deux fois. Augereau l'appuie avec trois bataillons. Lannes doit être transporté à l'ambulance de Ronco pour se faire panser.

Augereau tente alors d'emmener ses troupes sur la digue : prenant un drapeau, il s'élance le premier, mais les soldats ne le suivent pas. Bonaparte saisit lui aussi un drapeau, s'élance sur le pont et l'y plante.

Joseph Sulkowski, témoin de la campagne d'Italie et aide de camp d'origine polonaise de Bonaparte, décrit la scène :

« En attendant, le général en chef, instruit de l'état des affaires, s'était déjà avancé lui-même à mi-chemin : on lui apprend les pertes irréparables qu'on vient de faire, l'obstination de l'ennemi, le découragement de nos soldats. Le combat était engagé, il fallait vaincre ou périr, et il prend un parti digne de sa gloire. Nous le voyons tout à coup paraître sur la digue, entouré de son état-major et suivi de ses guides, il descend de cheval, tire son sabre, prend un drapeau et s'élance sur le pont au milieu d'une pluie de feu. Les soldats le voient et aucun d'eux ne l'imita. »

Un autre témoin décrit la suite : « *Sa colonne l'avait à moitié franchi lorsqu'un feu de flanc la fit rétrograder. Les grenadiers enlevèrent Bonaparte et l'entraînèrent. Lannes, qui était blessé, était accouru de Milan, il couvrit le général de son corps. Muiron, un aide de camp, en fit autant et il fut tué ainsi que le général Robert* ».

L'intervention de Lannes, à cheval alors que ses grenadiers sont à pied, permet à Bonaparte de se dégager des troupes adverses, alors qu'il se retrouvait entouré de toute part. Bonaparte tente alors d'envoyer des renforts à Masséna mais tombe dans un marécage. C'est le général Belliard qui rallie ses hommes et sauve à nouveau Bonaparte.

Celui-ci ordonne à ses tambours d'aller sur les arrières des Autrichiens et de faire le plus de bruit possible afin de faire croire que des renforts sont arrivés. Alvinczy, pensant que les Français sont en train d'attaquer ses arrières, désunit sa défense et poursuit les tambours avec son armée, ce qui permet à Masséna de traverser l'Adige. Bonaparte donne alors ordre à Masséna et à Augereau de tenter de nouveau de prendre l'armée ennemie en tenaille. Un gué découvert par Masséna rend enfin l'opération possible, ce qui permet d'anéantir l'ennemi.



Bonaparte au pont d'Arcole, par Gros, (1801), Louvre, Paris

Conséquences

L'armée française est victorieuse et reste solidement accrochée dans le nord de la péninsule italienne. Le siège de Mantoue continue, et la campagne aboutit, courant 1797, aux préliminaires de Leoben puis à la paix de Campo-Formio, qui consacre l'éviction des Autrichiens de la Lombardie (elle reçoit en contrepartie les territoires de l'ancienne République de Venise). Quatre jours après l'événement, Bonaparte décrit la bataille au Directoire :

« Ce fut en vain que les généraux, sentant toute l'importance du temps, se jetèrent à la tête pour obliger nos colonnes de passer le petit pont d'Arcole : trop de courage nuisit : ils furent presque tous blessés : les généraux Verdier, Bon, Verne, Lannes

furent mis hors de combat [...] Le général Lannes, blessé déjà de deux coups de feu, retourna et reçut une troisième blessure plus dangereuse. »

Le drapeau

Le drapeau que Bonaparte avait porté sur la digue d'Arcole fut envoyé au Directoire. Plus tard, au mois de février 1798, le Corps législatif fit hommage de ce drapeau à l'ancien général en chef de l'armée d'Italie. Bonaparte le donna à Lannes pour son action héroïque sur le pont. Longtemps conservé dans la famille du duc de Montebello, ce drapeau a disparu sans qu'on puisse savoir au juste à quelle époque.

19 NOVEMBRE

19 novembre 1809 : Ocaña

Ocana se trouve en Castille, actuellement dans la province de Tolède.

Contexte

Le général Juan Carlos de Aréizaga, qui s'est taillé une réputation lors de la bataille d'Alcañiz, perdue par Suchet le 23 mai 1809, est nommé le 22 octobre suivant par la Junte espagnole à la tête de l'armée du Centre. Cette dernière vient d'être constituée des débris de celles de la Manche et de l'Estremadure (la première vaincue deux mois plus tôt par Sébastiani à Almonacid de Tolède, la seconde dissoute après la démission de son chef). Diverses formations en provenance d'Andalousie complètent les effectifs, ainsi que de nouvelles recrues appelées à remplacer les innombrables déserteurs de l'armée de la Mancha.

Aréizaga a reçu pour objectif la prise de Madrid. Quoiqu'il s'agisse là d'une mission parfaitement irréaliste à ce moment de la guerre, le nouveau général en chef se met en route le 3 novembre 1809.

Le 8 novembre, un premier affrontement sérieux oppose les cavaliers du général Freire de Andrade y Armijo et ceux de Milhaud à la Cuesta del Madero, un peu au nord de La Guardia. Les Espagnols en délogent non sans mal les Français. Ceux-ci, qui ont acquis la certitude que l'armée espagnole se dirige vers Aranjuez, se replient en direction de cette ville, suivis de près par l'ennemi.

Le 10, les avant-gardes des deux armées se trouvent à nouveau au contact autour, mais se contentent de s'observer. Durant la nuit, le détachement français recule sur Aranjuez, où il rejoint le gros du IV^e corps et le maréchal Soult.

Forces en présence

Armée française (40 000 hommes) sous le commandement du maréchal Jean-de-Dieu Soult.

Armée espagnole (51 000 hommes) sous les ordres du général Juan Carlos de Aréizaga de Alduncin.

Combat de cavalerie d'Ontígola du 18 novembre 1809

Du 10 au 18 novembre, Aréizaga fait exécuter à ses troupes des mouvements sans résultats autres que d'épuiser (il fait un temps épouvantable) et démoraliser ses soldats. Le 18, il décide finalement de ramener tout son monde à Ocaña, s'avisant qu'il a jusque-là laissé sans surveillance la route de l'Andalousie.

Durant ces marches, la cavalerie du général Freire rencontre de nouveau celle du général Milhaud, près d'Ontígola. Forts d'une assez nette supériorité numérique apparente, les Espagnols attaquent, mais se voient soudain assaillis sur leur flanc droit par deux régiments (lanciers et chasseurs) du général d'Illins. Ceux-ci, après avoir remonté la rive nord du Tage jusqu'au niveau des Espagnols, ont franchi le fleuve à gué avant de gravir à la dérobée les collines qui le bordent et de fondre sur l'ennemi.

À l'issue du combat, la cavalerie espagnole laisse un tiers de ses effectifs et l'essentiel de ses illusions sur le terrain.

Pendant ce temps, le reste de l'armée espagnole se concentre progressivement sur Ocaña, à l'exception notable de son général en chef, qui, lui, s'est porté avec l'une de ses divisions, l'état-major et les bagages, sur Dos Barrios. Il en résulte une certaine confusion dans le commandement.

C'est le 19 novembre, entre huit et neuf heures du matin, que toutes les unités se présentent sur le champ de bataille. Plusieurs d'entre elles ont cependant dû effectuer d'épuisantes marches nocturnes pour y parvenir. Les différentes divisions espagnoles s'organisent sur le terrain au fur et à mesure de leur arrivée : Les 2^e et 3^e se placent au nord-est de la ville, prolongées sur leur droite par les 4^e et 1^{ère} et toute la cavalerie de Freire, à une division près. Derrière elles, formant une seconde ligne, se tiennent les 7^e, 5^e et 6^e divisions, qui se trouvent donc au sud et à l'est d'Ocaña.

À l'ouest et au sud sont installées l'avant-garde de José Pascual de Zayas y Chacón puis la division de cavalerie de José Rivas, formant presque un angle droit avec le reste de l'armée.

L'artillerie est répartie entre les différentes unités.

En face, les Français, eux, se sont rassemblés sans déplacements inutiles et attendent avec confiance l'engagement. Le roi Joseph a passé auprès d'eux la nuit du 18 au 19. D'ouest en est s'alignent la Garde Royale de Joseph puis la division Dessolles, les Allemands de Leval et les Polonais de Werlé. L'essentiel de la cavalerie est massé à l'extrémité est du dispositif, face à celle de Freire. Girard occupe la seconde ligne.

Le plan de bataille français, qui sera suivi presque à la lettre, est simple. L'artillerie doit dans un premier temps affaiblir la droite espagnole par ses bombardements tandis que la cavalerie la débordera, après quoi l'infanterie se jettera sur elle de front. Pendant ce temps, la gauche et les troupes présentes dans Ocaña seront contenues par les unités venues de Madrid avec la Garde royale de Joseph. Pour le réaliser, Soult, qui commande en chef, a pris les dispositions suivantes :

le maréchal Mortier rassemble sous ses ordres commande l'infanterie des IV^e et V^e corps, Sébastiani l'ensemble de la cavalerie, à l'exception de la division Dessollee, Sénarmont l'artillerie.

Les combats

Les Espagnols, forts de leur supériorité numérique, passent à l'attaque en faisant monter en ligne les divisions Lacy et Castejón, ainsi qu'une brigade de la division Girón. Elles trouvent en face d'elles les troupes polonaises et allemandes de Leval et Werlé qui se portent rapidement à leur rencontre sans se laisser arrêter par le feu de l'artillerie espagnole.

Un court duel de mousqueterie oppose alors les fantassins des deux camps. La 1^{ère} division espagnole (Lacy) plie très vite. La 4^e l'imité à l'approche de la division Girard. La brigade de la 3^e division, la plus exposée pourtant au feu des 31 pièces de la grande batterie organisée par Sénarmont, se maintient d'abord courageusement. Mais le général Girón, la voyant décimée par les canons français et isolée par la déroute du reste de l'aile droite, ordonne le repli.

Sébastien lance alors sa cavalerie à l'assaut de celle de Freire. Les Français ne rencontrent pour ainsi dire aucune résistance. Le moral des cavaliers espagnols, déjà atteint par leur échec de la veille à Ontígola, s'est effondré au spectacle de la déroute de leurs fantassins. Ils s'enfuient à brides abattues en portant à son comble le désordre dans les unités d'infanterie espagnoles qu'ils traversent.

Abandonnés à leurs propres forces, les artilleurs espagnols deviennent une proie facile pour les cavaliers français. Ceux-ci mettent rapidement la main sur la plupart des canons ennemis. Puis, tandis que les dragons de Milhaud poussent devant eux la première ligne espagnole qui n'est plus qu'un vaste troupeau, la cavalerie légère attaque de flanc et de revers le second rideau des troupes espagnoles.

Dessolles s'est tenu jusque-là immobile, se contentant comme prévu de fixer les troupes qui lui font face. Il envoie maintenant ses voltigeurs pénétrer dans le village. Les liaisons entre les divisions espagnoles s'en trouvent coupées.

Zayas entreprend de reculer vers Dos Barrios, afin de préserver la ligne de retraite de l'armée espagnole. Girón l'accompagne. Vigodet parvient à sauver sa division en se frayant un chemin à travers Ocaña. À cet instant, ces trois divisions sont les seules forces espagnoles encore structurées. Vigodet a même réussi à conserver avec lui ses canons.

Pendant que Sénarmont et ses artilleurs s'avancent vers le sud pour battre de flanc les débris de l'armée ibère et achever de la désorganiser, Latour-Maubourg et ses dragons se présentent à leur tour sur le champ de bataille pour participer à la curée. Tout ce que les Espagnols ont massé sur leurs arrières - parcs d'artillerie, bagages, réserves - tombe aux mains de la cavalerie lourde française. La poursuite vers le sud est confiée au maréchal Victor et à son corps d'armée de 18 000 hommes, tout juste arrivés à marche forcée. Elle ne prend fin qu'après vingt-trois kilomètres, à La Guardia, du fait de la tombée de la nuit. L'incendie de cette ville, pillée tout comme Dos Barrios vient d'être mis à sac au passage, illumine le campement des vainqueurs.

Bilan

Pertes

Armée française : 2 000 tués ou blessés

Armée espagnole : 1 800 morts, 2 700 blessés, 17 000 prisonniers, 40 canons

À l'issue du combat, la plus considérable des armées espagnoles est détruite. 25 000 de ses hommes à peine, sur 55 000, se regrouperont un peu plus tard dans la Sierra Morena. Aux 5 000 morts et aux 20 000 prisonniers laissés sur le terrain, il faut donc ajouter environ 10 000 déserteurs (dont certains probablement passés par la suite dans les rangs des guérilleros).

Cette victoire ouvre la route de l'Andalousie aux Français, qui s'en empareront durant les premiers mois de l'année suivante. Elle provoque également la retraite de Wellington vers le Portugal.

24 NOVEMBRE

23-24 novembre 1795 : LOANO

Bonaparte entre autres dons eut celui de la publicité, si bien que, lorsque l'on parle de la campagne d'Italie, on pense à celle de 1796-97, avec Lodi, Rivoli, Arcole, etc. Mais lorsque Bonaparte est nommé au commandement de l'armée d'Italie, celle-ci est déjà à pied d'œuvre, sous le commandement du général Scherer. Il est vrai que celui n'a pas été très heureux. On lui doit néanmoins la bataille de Loano.

L'armée d'Italie ne tenait que l'ouest de la Ligurie, s'adossait à la frontière française et regardait vers l'est. Elle se préparait à terminer la campagne de 1795 en livrant une bataille décisive. Le centre, aux ordres de Masséna, était formé par deux divisions de l'ancienne armée d'Italie ; une troisième division de la même armée formait l'aile gauche que commandait le général Sérurier ; la droite, sous Augereau, se composait des divisions récemment arrivées des Pyrénées avec Schérer. Une autre division, restée au col de Tende, couvrait Saorge. Toute cette armée s'élevait à peine à 40 000 hommes manquant de pain, d'habillement et de munitions, ses communications avec Gênes étant interrompues par la flotte anglaise.

L'armée austro-sarde était forte de 53 000 hommes aux ordres de Wallis et d'Argenteau. Elle **regardait vers l'ouest et s'appuyait à gauche sur la mer à Loano et s'adossait à droite au Piémont sur les places de Ceva, de Coni et de Mondovi**. Loano est une commune de la Ligurie, à mi-chemin d'Albenga et de Finale Ligure, près de la mer. Elle faisait alors partie du royaume de Piémont-Sardaigne.

Cette position se composait de postes inexpugnables, liés les uns aux autres par des retranchements, et défendus par cent pièces d'artillerie. Schérer arrivant dans un pays qui lui était inconnu, fut assez modeste pour se défier de lui-même et offrit généreusement au plus digne de ses généraux la direction des plans d'attaque. Masséna, proclamé le plus habile par ses collègues, en fut chargé et s'en occupa sur-le-champ.

Le 17 novembre, le général Charlet attaqua les Austro-Sardes à Campo di Pietri, les culbuta, détruisit leurs retranchements et prit trois pièces de canon et 500 prisonniers, mais un brouillard épais ayant forcé Masséna à renoncer à l'attaque qu'il projetait sur la droite, il résolut d'opérer sur le centre de l'ennemi, de s'emparer de ses positions, de les dépasser et d'en prendre d'autres en arrière de sa ligne. Masséna se chargea d'exécuter lui-même ce plan hardi.

Déroulement de la bataille

Les Français comptaient former trois attaques, une fausse et deux sérieuses. Augereau, avec l'aile droite, devait chercher à déborder la gauche de l'ennemi ; Sérurier, avec l'aile gauche, était chargé de tenir en échec l'ennemi qu'il avait en présence ; Masséna partit le 22 novembre à la nuit tombante avec deux divisions pour attaquer le centre. Au point du jour, il fit une courte harangue à ses troupes pour leur dire que la victoire était dans leurs baïonnettes, puis l'attaque commença aussitôt. Masséna s'empara au pas de course de toutes les positions jusqu'à Bardineto. Là, les Autrichiens opposèrent une vive et longue résistance. Masséna, s'indignant de cette perte de temps, fit approcher sa réserve et le combat recommença avec fureur. Le général Charlet, se précipitant le premier dans les retranchements, y tomba frappé d'un coup mortel. Sa mort excita la rage des soldats, qui, les rangs serrés et la baïonnette en avant, se ruèrent en masse compacte sur les ennemis et les mirent dans une déroute complète.

Pendant ce temps, Augereau attaquait l'aile gauche avec succès depuis Loano jusqu'aux hauteurs occupées par Argenteau. Toutes les positions furent successivement emportées. Le mamelon, dit le grand Castellaro, défendu par le général milanais Roccavina avec 1 200 hommes, opposa plus de résistance.

Augereau somma Roccavina de mettre bas les armes. Celui-ci consentit à quitter la redoute avec armes et bagages. Augereau rejeta cette offre avec dédain et lui donna dix minutes pour se rendre à discrétion. « Dix minutes, répondit le Milanais, il ne m'en faudra pas tant pour passer par là » et il montra la brigade Victor déployée devant lui. On crut d'abord que c'était une bravade ; mais Roccavina, déterminé à succomber avec gloire, sortit de sa redoute, tomba en furieux sur les 117^e et 118^e demi-brigades, les culbuta, et malgré le feu du reste de la brigade, parvint à effectuer sa retraite, au grand étonnement des Français, que sa résolution pénétrait d'admiration.

Cependant, les Austro-Sardes s'étaient ralliés sur le mont Carmelo pour arracher la victoire à un ennemi qu'ils croyaient épuisé par dix heures de combat. Schérer, devinant leur projet, s'avança contre eux avec sa droite, mais, incertain de ce qui s'était passé au centre avec Masséna et craignant de tout compromettre, il hésita. Un message de Masséna vint le rassurer ; il continua son mouvement ; mais tout à coup, un brouillard humide, accompagné de tourbillons de neige et de grêle cacha la lumière du jour et mit fin à la poursuite. Des rangs entiers furent renversés par les rafales de la tourmente, et l'on compta sur le champ de bataille des morts et des blessés que n'avait pas frappés la main des hommes. **Les Autrichiens profitèrent des ténèbres pour fuir, abandonnant tentes, artillerie et caissons.** Augereau les poursuivit avec ses troupes légères ; Masséna, qui avait marché malgré la tourmente, avait fait occuper par Joubert les défilés de Saint-Jacques ; il ne resta aux Autrichiens que les sentiers des montagnes et la vallée de la Bormida.

Ce fut alors le tour du **général Sérurier** qui, pendant les journées du 23 et du 24, s'était borné à contenir l'aile droite austro-sarde. Il **exécuta dès lors sur l'armée piémontaise une attaque impétueuse, la battit complètement, lui enleva toute son artillerie** et la contraignit de se réunir dans le camp retranché de Ceva aux débris d'Argenteau.

La victoire de Loano livra aux Français d'immenses approvisionnements et leur ouvrit les portes de la Péninsule italienne.

30 NOVEMBRE

30 novembre 1808 : Somosierra

La bataille de Somosierra se déroula durant la guerre de conquête de l'Espagne, en 1808. Une armée espagnole inférieure en nombre, en position défensive dans les gorges de Somosierra, dans la Sierra de Guadarrama, au nord de Madrid, est battue. Cette victoire permet à Napoléon de prendre Madrid.

Situation avant la bataille

Fin novembre 1808, l'armée française déborde et détruit les deux ailes de l'armée populaire espagnole. Afin de parachever la reconquête de l'Espagne, Napoléon s'avance sur Madrid avec 45 000 hommes.

Pour défendre la ville, le général Benito de San Juan rassemble une armée faite de miliciens, réservistes et de différents régiments réguliers encore sous le coup des précédentes défaites, en tout à peu près 20 000 hommes. Pour couvrir les nombreuses voies d'approche de la ville, San Juan est obligé de disperser ses forces déjà très inférieures en nombre. Sous ses ordres, 8 000 hommes sont envoyés à l'ouest pour garder le col de Guadarrama, 3 500 occupent un poste avancé à Sepúlveda, il laisse 8 000 hommes et 16 canons sur les hauteurs de Somosierra.

Les gorges de Somosierra

Les gorges du col de Somosierra forment de nombreux lacets le long d'un chemin large de quelques dizaines de mètres seulement. À chaque lacet est placée une batterie d'artillerie comptant de deux à trois canons (la dernière batterie, au sommet du col, en compte environ une dizaine selon les estimations d'officiers français), rendant la progression de toute troupe, cavalerie ou infanterie, extrêmement difficile.

La nature du terrain et leur ténacité permettent aux Espagnols de résister dans un premier temps aux attaques. Au soir du 29 novembre, la brigade postée à Sepulveda repousse une attaque française en infligeant de lourdes pertes aux attaquants, puis s'échappe à la faveur de la nuit. Le matin suivant, Napoléon fait avancer son infanterie directement vers le col, pendant que de petits détachements progressent en se dissimulant sur les flancs. Échangeant des salves de mousquet avec les défenseurs, ils sont repoussés par une défense espagnole très déterminée. Les Français font malgré tout de lents mais sensibles progrès vers les canons ennemis.

La charge de la cavalerie

Les forces espagnoles ne pouvant être prises de flanc par des mouvements d'infanterie, Napoléon donne l'ordre au régiment de cheveau-légers polonais de charger les Espagnols et leurs batteries d'artillerie retranchées. On prête à l'empereur d'avoir répondu à ses lieutenants lui disant que cela était impossible : « Comment ? Impossible ! Je ne connais point ce mot-là ! Il ne doit y avoir pour mes Polonais rien d'impossible ! » et qui popularisera plus tard l'expression « Impossible n'est pas français ».

Kozietulski rassemble le 3^e escadron composé des 3^e et 7^e compagnies, et ordonne la charge sabre au clair.

Accueillis par les balles et la mitraille espagnole qui fauchent par dizaines les cheveau-légers, les Polonais, en colonne par quatre, franchissent les batteries successives, sabrant les servants, en

semant leurs morts tout du long de leur charge. Seuls quelques cheveu-légers atteignent la dernière batterie mais les Espagnols réussissent à la reprendre. C'est alors que Napoléon engage les autres escadrons polonais et les chasseurs à cheval de la Garde impériale pour soutenir les survivants du 3^e escadron. À l'approche de cette nouvelle vague d'assaut, les Espagnols, qui viennent de reprendre la troisième batterie se débandent rapidement, laissant les Polonais maîtres des canons.

La première charge de la cavalerie, qui a emporté les quatre batteries, permet à l'infanterie de pousser l'attaque contre les Espagnols. La seconde charge permet de reprendre la dernière batterie et de provoquer un repli en masse de la milice irrégulière espagnole d'Andalousie et, de ce fait, la retraite de toute l'armée. Les artilleurs espagnols ont fait preuve d'une bravoure exceptionnelle en choisissant de mourir plutôt que d'abandonner leurs positions.

Suites de la bataille

San Juan replie rapidement son armée sur Madrid. Bien que la victoire de Somosierra soit plus précisément le résultat d'une attaque combinée d'infanterie et de cavalerie; l'infanterie supportant le plus gros du combat, les rapports ultérieurs mettent l'accent sur la charge polonaise.

Les patrouilles françaises atteignent les faubourgs de Madrid le 1^{er} décembre. San Juan tente, sans conviction, de défendre la capitale. Le 4 décembre, un barrage d'artillerie dévastateur met à mal la défense espagnole. San Juan capitule avec ses 2 500 soldats réguliers, les 20 000 civils enrôlés sous ses drapeaux se dispersent. Les Français entrent à Madrid pour la deuxième fois cette année-là.

La bataille Somosierra n'est pas la bataille dont les Français aient à être les plus fiers, mais, dans un souci d'exhaustivité et de cohérence dans notre démarche, il a semblé justifié de la relater.

2 DECEMBRE

2 décembre 1805 : Austerlitz

Surnommée la « bataille des Trois Empereurs », la bataille se déroula à Austerlitz (aujourd'hui Slavkov u Brna, en République tchèque), le lundi 2 décembre 1805 dans le sud de la Moravie, et plus précisément entre Brünn (en tchèque, Brno) et Austerlitz. Après neuf heures de combats, l'armée française bat les armées russes et autrichiennes, ce qui met fin à la Troisième Coalition.

Outre son importance stratégique, cette bataille, ainsi que la campagne qui l'a précédée, menant la Grande Armée de Boulogne-sur-Mer jusqu'à Austerlitz, est considérée comme le chef-d'œuvre tactique de Napoléon Bonaparte et est encore de nos jours enseignée dans de nombreuses écoles militaires.

Austerlitz semble être la seule bataille où Napoléon ait pu choisir le terrain, y amener l'ennemi et lui imposer son plan : les autres furent soit des batailles de rencontres plus ou moins improvisées (Marengo, Iéna, Eylau, Lutzen, Dresde), soit des batailles consistant à forcer les positions où l'ennemi préféra attendre l'Empereur (Friedland, Wagram, la Moskowa).

Prélude

Le tsar Alexandre I^{er} de Russie, sacré en 1801, adhère à la coalition pour des raisons de prestige : vaincre l'Empereur des Français confirmerait la puissance de la Russie en pleine expansion depuis cinquante ans (partitions de la Pologne et traité d'Iași contre les Ottomans).

L'empereur François II d'Autriche connaît le talent de Napoléon, qui, par deux fois déjà, a battu les armées autrichiennes (voir Première et Deuxième Coalition). Mais l'annexion de l'Italie du Nord par la France (Napoléon s'étant fait couronner roi d'Italie) et les premières tentatives pour réunir les États allemands sous protectorat français, prérogative autrichienne depuis des siècles, poussent François II à adhérer à la coalition. Enfin, toutes les cours européennes ont vivement réagi à l'exécution du duc d'Enghien et au sacre de Napoléon.

Le 4 juillet, la Russie et l'Autriche signent une alliance défensive et offensive aux termes de laquelle les Russes s'engagent à fournir 140 000 hommes pour appuyer 100 000 Autrichiens en passe d'envahir la Bavière. Les Anglais financent, en versant à leurs alliés 1 250 000 livres (environ 400 M euros 2016) pour 100 000 hommes mis en campagne. Cette somme, énorme pour l'époque, oblige le gouvernement anglais à un emprunt supplémentaire.

Mouvements préliminaires

Mi-août 1805, alors que l'essentiel de la Grande armée est rassemblée au camp de Boulogne en vue d'une hypothétique invasion de l'Angleterre, la Bavière, alliée de la France, est envahie par les troupes du général autrichien Mack. Napoléon décide le 23 août de faire pivoter l'armée vers le Rhin.

Après près de cinq années de paix (depuis Hohenliden – voir 3 décembre -), l'armée française rentre en campagne. Le 29 août, 150 000 fantassins, 40 000 cavaliers et 350 canons quittent le littoral de la Manche pour gagner l'Allemagne en un mouvement précis : chaque unité a un itinéraire et des lieux d'étapes à respecter. Cette marche rapide (jusqu'à 40 km par jour) à travers le nord de la France et

l'Allemagne a pour but d'atteindre Vienne avant que les Russes rejoignent les Autrichiens, et qu'ils bénéficient ainsi de la supériorité numérique.

Le 26 septembre, après trois jours de repos, les 7 corps de la Grande Armée traversent le Rhin en direction de la Bavière envahie. Mack attend de pied ferme Napoléon à Ulm, verrou de la route la plus courte entre le Rhin et Munich, la capitale bavaroise, c'est-à-dire à travers la Forêt-Noire. Napoléon décide alors de contourner la Forêt-Noire par le nord pour arriver à Ulm par l'est, puis de couper Mack des Russes en insérant le gros de ses troupes entre Ulm et la ville de Ratisbonne. Pendant ce temps, Lannes et la cavalerie de Murat font diversion en faisant croire aux Autrichiens que la Grande Armée est toujours face à eux. Après la victoire de Ney à la bataille d'Elchingen (voir 14 octobre), Mack doit se replier avec ses 25 000 hommes dans Ulm. Après une semaine de siège, la meilleure armée autrichienne se rend ; les simples soldats sont emmenés en France comme prisonniers de guerre et les officiers sont libérés en prêtant serment de ne plus prendre les armes contre la France. La route de Vienne est ouverte.

L'entrée dans Vienne

Même si Napoléon a vaincu une première fois les Autrichiens, il est loin d'avoir vaincu l'ensemble des forces de la coalition : Napoléon poursuit l'armée russe de Koutouzov. Au fur et à mesure que celui-ci bat en retraite, il ne cesse de se renforcer, tandis que la Grande Armée se dilue, à 1 000 km de ses bases. En Italie, Masséna est incapable de battre l'archiduc Charles malgré sa supériorité numérique ; Napoléon doit alors se priver de Ney et de Marmont, qui partent pour le Tyrol afin d'éviter que l'archiduc Charles échappe à Masséna puis menace l'aile droite de l'armée française. L'empereur doit aussi se priver d'Augereau, car un autre archiduc, Jean-Baptiste, tente de lever une armée en Bohême. Pis encore, la Prusse prépare son entrée en guerre et promet à Alexandre I^{er} d'attaquer les Français à la mi-décembre, lors d'une réunion secrète du tsar Alexandre et du roi Frédéric-Guillaume III de Prusse fin octobre au château de Potsdam. L'empereur a donc besoin d'une victoire rapide et décisive.

Le lendemain de la capitulation d'Ulm survient la défaite navale de Trafalgar, mais Napoléon n'apprend cette nouvelle que le 1^{er} novembre. Après avoir libéré Munich, la Grande Armée descend le Danube pour prendre Vienne et chercher la bataille décisive avec les Russes. Napoléon estime les effectifs de Koutouzov à plus de 100 000 hommes. En fait, le maréchal russe ne dispose que de 36 000 soldats fatigués, renforcés par 22 000 Autrichiens démoralisés après la reddition d'Ulm, Koutouzov décide de battre en retraite pour faire liaison avec des renforts russes et autrichiens, malgré les supplices de François II pour défendre Vienne, et il charge Bagration, son meilleur subordonné, de couvrir sa retraite avec ses divisions.

Pendant ce temps, Napoléon espère livrer bataille à Saint-Polten (Sankt Pölten), mais, le 11 novembre, Koutouzov, renforcé par 10 000 Autrichiens et ayant repris de l'assurance, fond avec 15 000 hommes sur la division de Mortier, dans le défilé de Dürrenstein. Pris de front, de flanc et par l'arrière, les Français résistent et combattent à un contre trois, et mettent finalement hors de combat 2 600 Russes.

Napoléon ordonne à Murat de prendre Vienne, l'accusant d'avoir laissé Mortier seul et de ne pas avoir contre-attaqué les Russes, tandis que Bernadotte franchit difficilement le Danube à cause d'une subite crue du fleuve. Le 13 novembre, Murat et Lannes entrent à Vienne sans coup férir.

Les deux lieutenants de Napoléon parviennent alors à s'emparer du pont de bois de la ville en affirmant à l'officier autrichien chargé de le faire sauter qu'un armistice a été signé entre Napoléon et François II. Aussitôt, Bessières et Soult franchissent le fleuve. Le lendemain, Murat attaque avec sa cavalerie l'arrière-garde de Bagration. Les Russes parviennent à s'échapper en employant le même stratagème, laissant croire à Murat qu'une négociation d'armistice est en train de se dérouler. Celui-ci arrête son attaque.

Koutouzov est à Olmütz (en tchèque Olomouc), en Moravie, où il opère sa jonction le 19 novembre avec la 2^{ème} armée russe du général Buxhowden et le corps autrichien du prince de Liechtenstein. L'armée ennemie compte alors 86 000 hommes. Le surlendemain, Napoléon arrive à Austerlitz, à 100 km au nord-est de Vienne, avec 73 000 hommes.

Le piège de Napoléon

Ce piège consiste à faire croire à l'ennemi, en utilisant de nombreuses ruses, que les forces françaises sont trop faibles pour vaincre. Les ennemis pensent alors que Napoléon ne dispose que de 40 000 hommes. Koutouzov n'en est pas persuadé, mais les jeunes généraux (nobles ayant acheté leur charges, peu expérimentés) veulent briller devant le tsar et foncent dans le piège, sans attendre les renforts du sud.

Le terrain

Le champ de bataille d'Austerlitz est un rectangle de huit kilomètres sur douze. Il est délimité au nord par la route Olmütz-Brünn et à l'ouest par la route Vienne-Brünn. Au sud, des étangs gelés ferment le champ de bataille. Entre le Goldbach et la Littawa, deux ruisseaux formant un V, le plateau de Pratzen est la pièce maîtresse de la zone. La neige hivernale, encore peu épaisse, gomme les dénivellations. La température oscille entre 1 et 5 ° ; le temps est à la brume, à la pluie et à la neige.

Pendant deux jours, Napoléon étudie scrupuleusement le futur champ de bataille qu'il a choisi. Il conseille à ses maréchaux : « *Jeunes gens, étudiez bien ce terrain, nous nous y battons ; vous aurez chacun un rôle à jouer* ».

Le plan et le dispositif français

Après la réunion des armées alliées, les Austro-Russes ont une nette supériorité numérique. Napoléon se résout donc à une bataille défensive ; il rassemble ses forces et convainc ses adversaires qu'il refuse la bataille en battant en retraite et en abandonnant, le 28 novembre, le plateau de Pratzen, de haute valeur tactique. Le même jour, il sacrifie aux Cosaques les cavaliers du général Treillard. Après une marche offensive de trois mois, ce repli et cette défaite apparaissent aux yeux des coalisés comme un aveu de faiblesse et confortent le tsar, qui a refusé la proposition de Koutouzov de retraiter jusqu'en Galicie.

Napoléon, pour persuader ses adversaires qu'il est à la veille d'une défaite certaine, envoie Savary, son aide de camp, faire des propositions de paix. Le tsar refuse mais, le 30 novembre, il envoie tout de même Dolgoroukov, un prince arrogant et impertinent. « *Celui-ci, plus habitué aux bals à Saint-Petersbourg qu'aux bivouacs, est saisi de surprise quand il voit Napoléon sortir d'un fossé, la figure sale et mal accoutré* » raconte dans ses Mémoires le général Andrault de Langeron, un émigré français qui a proposé ses services au tsar. Dolgoroukov donne les conditions de paix du tsar : l'abandon de la rive gauche du Rhin par la France. Napoléon refuse net, mais Dolgoroukov est convaincu de la victoire des coalisés. À son retour, il déclare : « *Napoléon tremblait de peur. J'ai vu l'armée française à la veille de sa perte. Notre avant-garde suffirait à l'écraser* ».

Pour persuader tactiquement les alliés, Napoléon place peu de troupes sur son flanc droit. Il prévoit que les Alliés, voyant le point faible du dispositif français, quitteront leur position dominante, c'est-à-dire le plateau de Pratzen, pour envelopper les Français et leur couper la route de Vienne, car ils croient que cette route est indispensable aux Français pour battre en retraite en cas de défaite. Au centre, Soult et ses 20 000 hommes contre-attaqueront et couperont l'armée ennemie en deux, en attaquant le plateau de Pratzen laissé sans défense. Lannes (15 000 fantassins) et Murat (8 000 cavaliers), au nord, défendront leurs positions. Pour renforcer son flanc droit, Napoléon ordonne à Davout de quitter Vienne, où ses troupes sont stationnées, et de le rejoindre à marche forcée. Les 8 000 soldats de Davout parcourront alors les 110 km qui les séparent du champ de bataille en 48

heures (36 heures de marche). De plus, il place la cavalerie de Margeron au château de Sokolnitz et dispose la division Legrand à Sokolnitz (il ordonne également au 3^e régiment de ligne de Legrand de tenir Telnitz jusqu'à l'arrivée de Davout). Enfin, la Garde Impériale (5 000 grenadiers) et le 1^{er} corps de Bernadotte (12 000 hommes) restent en réserve. Le positionnement des Français pour la bataille est envoyé aux différents maréchaux dans le bulletin intitulé « Dispositions générales pour la journée du 2 décembre 1805 ». L'artillerie française compte 139 canons.

Le plan et le dispositif allié

Le 1^{er} décembre, un conseil de guerre se réunit pour discuter du plan de bataille pour l'affrontement du lendemain. Koutouzov et Andrault de Langeron, méfiants devant la conduite de l'empereur des Français, veulent temporiser pour attendre l'archiduc Charles. Celui-ci, parti d'Italie, est le seul qui puisse se mesurer à Napoléon, l'ayant déjà beaucoup rencontré dans le passé (l'archiduc Charles a conduit la retraite de l'armée autrichienne pendant la 1^{re} campagne d'Italie). Mais le tsar, encouragé par les jeunes nobles, choisit Weyrother, un général autrichien. Celui-ci a organisé les manœuvres de l'armée des Habsbourg l'année précédente sur ce même emplacement. Son plan d'attaque prévoit d'utiliser le corps de Bagration pour faire une attaque de diversion au nord, tandis que la majeure partie de l'armée alliée attaquera au sud le flanc droit dégarni des Français avec 40 000 hommes en quatre colonnes et prendra les Français dans un mouvement tournant : « J'emploierai demain contre Bonaparte la même manœuvre qui lui avait servi à battre les Autrichiens à Castiglione. La victoire est certaine » déclare Weyrother au tsar.

L'armée austro-russe compte 85 000 hommes, dont 15 000 Autrichiens. À la droite du dispositif allié se trouve le corps de Bagration (environ 15 000 hommes) ; au centre, Kolowrat (17 000 hommes) et à gauche, 43 000 hommes (formés en quatre colonnes) sous les ordres de Przybyszewski, Langeron, Dokhtourov et Kienmayer. En réserve, Weyrother place les 4 000 hommes de la Garde Impériale russe (sous les ordres du frère du tsar, le grand-duc Constantin) et la cavalerie du prince de Liechtenstein (7 000 cavaliers). L'ensemble de l'artillerie alliée compte 278 canons.



La nuit du 1^{er} décembre au 2 décembre

Les bivouacs d'Austerlitz, par L.-F. Lejeune

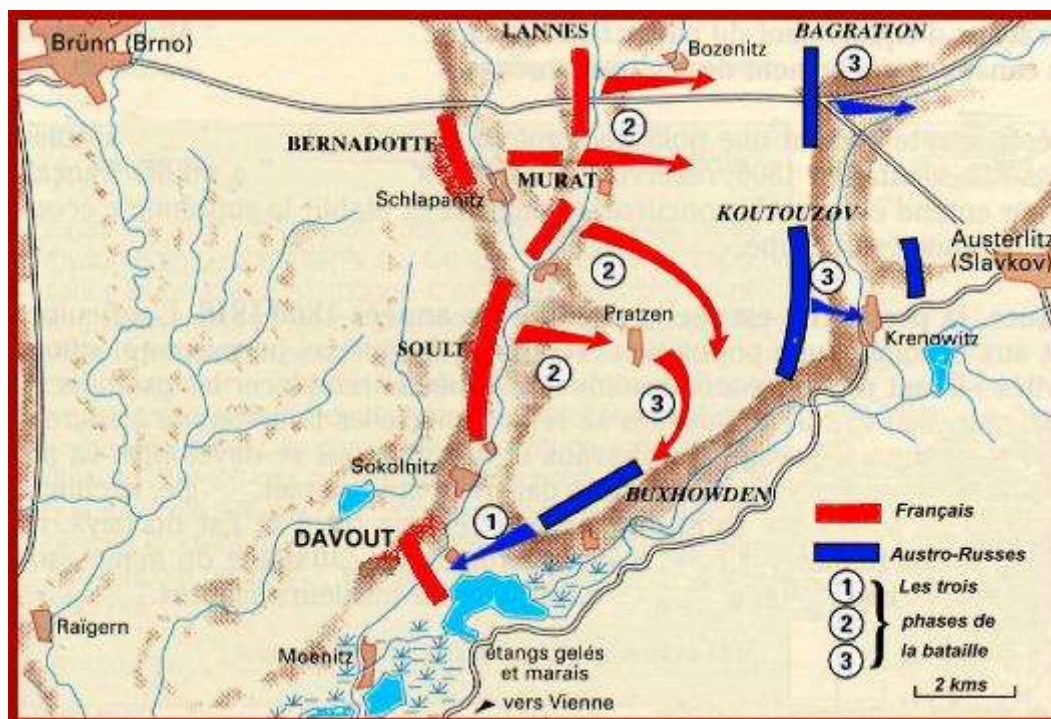
Le 1^{er} décembre, à 20 heures 30, Napoléon réunit ses maréchaux pour un dernier conseil : chacun désormais sait précisément son rôle pour le lendemain. À 22 heures, il part à cheval avec une escorte de vingt chasseurs rejoindre le sud du champ de bataille afin d'entendre les Russes prendre leurs positions sur le plateau de Pratzen. Dans l'obscurité, ils dépassent les positions françaises et des Cosaques surgissent de la nuit,

mais l'escorte de l'empereur les repousse. De retour dans les lignes françaises, ils s'arrêtent dans le bivouac du 13^e de ligne, des régiments de Vandamme et du corps de Soult. Dans l'obscurité, l'Empereur se heurte à une souche d'arbre : un chasseur de son escorte l'éclaire en allumant une poignée de paille et en la fixant sur un bâton. Un an jour pour jour après le sacre de Napoléon, toute la compagnie l'imita et 70 000 hommes répartis en douze bivouacs, font de même, puis

renouvellent les feux pendant plus d'une heure. Voyant ce spectacle, les Russes et les Autrichiens croient que les Français brûlent leurs campements, sûrs de leur défaite.

Dans la nuit, des patrouilles de reconnaissance françaises remarquent que les Russes marchent plus au sud que prévu : Napoléon ordonne alors à Davout de gagner Telnitz, à l'extrême sud du champ de bataille, afin de les bloquer entre ce village et Sokolnitz, distants l'un de l'autre de 800 mètres. La division Friant, composée de vétérans d'Italie et d'Égypte et surnommée « la division de fer », harassée de fatigue après sa marche, quitte son bivouac vers 4 heures et part pour Telnitz.

La bataille



Les assauts sur Telnitz et Sokolnitz

Le 2 décembre 1805, à 4 heures du matin, les 4 colonnes ennemies quittent le plateau de Pratzen et marchent sur le flanc droit des Français. À 6 heures, les divisions de Soult (Vandamme et Saint-Hilaire), cachées par le brouillard, franchissent le Goldbach en silence et attendent le signal de l'attaque.

À 7 heures, Kienmayer envoie son avant-garde à l'assaut de Telnitz, mais elle est repoussée par le 3^e régiment de ligne de Legrand. Quelques minutes plus tard, Kienmayer lance 3 000 Autrichiens et 600 cavaliers pour prendre la petite bourgade. Ceux-ci arrivent à percer la ligne française jusqu'à l'église du village, mais les Français culbutent les Russes dans une contre-attaque. À 7 heures 30, les troupes de Davout relèvent le 3^e régiment.

À 8 heures, l'état-major allié s'impatiente : Kienmayer a perdu l'ensemble de ses troupes dans une troisième attaque vaine tandis que la 2^e colonne de Langeron a perdu une heure dans l'exécution de sa manœuvre. En effet, à 6 heures, Langeron est bloqué par 4 000 cavaliers de Jean de Liechtenstein ; or cette cavalerie devrait se trouver à 2 km derrière lui. Excédé, il alerte le général de cavalerie et lui démontre son erreur : ce dernier a confondu les villages de Krzenowitz et de Pratzen. Mais le général préfère attendre le jour pour replacer son unité car il ne veut plus se perdre dans l'obscurité. Langeron finit par passer outre et fait marcher sa colonne devant les Autrichiens, tandis que Dokhtourov, ne voyant ni les troupes de Langeron sur sa droite, ni Kienmayer devant lui, arrête sa colonne. Tout le plan de Weyrother est compromis.

À partir de 8 heures 30, Langeron attaque Sokolnitz. Après un violent bombardement, sa colonne pénètre dans Sokolnitz que les Français ont abandonné. Mais ceux-ci se reforment à l'arrière tandis qu'une poignée d'hommes se réfugie dans le château, résistant à tous les assauts des Russes. Finalement, les Français contre-attaquent et repoussent les Russes hors du village. Au même moment, Dokhtourov lance régulièrement plusieurs attaques sur Telnitz, forçant les Français à battre en retraite derrière le village, mais à chaque fois, une charge de dragons force les Russes à quitter la bourgade. Telnitz change ainsi trois fois de mains en une demi-heure. Finalement à 9 heures, Dokhtourov et Langeron prennent Telnitz et Sokolnitz dans une dernière attaque. Davout et ses aides de camp se demandent alors combien de temps ils pourront encore empêcher avec 1 500 hommes l'avancée des Russes. Mais ceux-ci ont cessé leurs attaques, car Napoléon vient d'attaquer.

L'attaque du plateau de Pratzen

La surprise est totale chez les Russes : les colonnes de Przybyszewski et de Kolowrat sont assaillies de flanc et en plein mouvement. Les divisions Saint-Hilaire et Vandamme chargent à l'arme blanche et s'enfoncent dans les rangs russes. Le combat, d'une rare violence, ne dure que quelques minutes. Les Russes de Kolowrat sont culbutés, entraînant les soldats de Przybyszewski dans leur débandade. À 9 heures, les Français sont maîtres du plateau, au sommet duquel Soult installe ses canons.

Koutouzov, voyant ses pires craintes se confirmer, prélève alors des unités des troupes de Langeron et de Dokhtourov pour reprendre Pratzen. Ces ordres provoquent ainsi dans la 1^{ère} et 2^e colonne une véritable cohue entre les unités descendant du plateau et celles montant à l'assaut. Le général Langeron envoie un de ses régiments à l'attaque : l'artillerie de Soult le harcèle pendant qu'il remonte le plateau, creusant de larges trous dans les rangs serrés des Russes, puis une décharge de la mousqueterie de Saint-Hilaire force Langeron et ses troupes à abandonner. Pour soulager Soult, Napoléon envoie Bernadotte, jusque-là tenu en réserve, au nord du plateau, tandis que la Garde Impériale est envoyée à Pratzen.

Vers 11 heures, Koutouzov envoie toutes ses réserves reconquérir le plateau : il envoie les 4 000 soldats de la garde à pied russe. Mais celle-ci, mal commandée et peu entraînée, part de trop loin et arrive essoufflée devant le 4^e régiment de ligne français. Commandés par Joseph Bonaparte, le frère aîné de Napoléon, les voltigeurs français prennent rapidement le dessus sur l'élite de l'armée russe et les poursuivent.

Profitant de la faiblesse de cette unité de voltigeurs, infanterie légère peu armée qui n'aura pas le temps de se former en carré, seule formation d'infanterie efficace contre la cavalerie, Koutouzov contre-attaque en envoyant dix escadrons de cavalerie lourde. Le choc est brutal et après une vaine résistance des Français, les cavaliers russes s'emparent de l'aigle du régiment. Aussitôt, Rapp et Bessières, accompagnés de 375 chasseurs à cheval de la Garde, de 48 mamelouks et de 700 grenadiers à cheval de la Garde, chargent les Russes en deux vagues. À un contre quatre, les Français se battent furieusement et les chevaliers de la Garde de Constantin sont battus.

Avec l'échec de la Garde russe, la bataille est perdue pour les Alliés : l'armée est coupée en deux. Au sud, Langeron et Dokhtourov, isolés, battent en retraite ; au nord, Bagration, après avoir résisté aux assauts de Lannes et Murat bat également en retraite, en bon ordre malgré de lourdes pertes.

L'hallali

À 14 heures, l'armée austro-russe est coupée en deux : Napoléon attaque son aile sud sans se préoccuper de l'aile nord, provoquant la débandade à travers les étangs gelés de Menitz et Satschan.

À 14 heures, Koutouzov étudie seul les voies de retraite, le tsar et tout l'état-major ayant déjà fui une heure plus tôt. Au centre, Kollowrath, la Garde russe et la cavalerie de Liechtenstein sont en

pleine déroute et retraitent vers l'est. Au sud, Napoléon ordonne à Soult de quitter le plateau de Pratzen et de couper la retraite aux 1^{re} et 2^e colonnes russes, tandis que Davout fait pression à l'ouest et reprend Sokolnitz.

À 15 heures 30, n'écoutant plus leurs officiers, 20 000 Russes fuient en désordre et espèrent échapper à l'encerclement en traversant les marais et les étangs gelés proches des villages de Menitz et de Satschan. Mais l'artillerie française tire pour briser la glace et les hommes et leur matériel s'enfoncent dans l'eau. Paniqués et gelés, 2 000 Russes parviennent à regagner la rive où ils sont immédiatement faits prisonniers. La question de l'enfouissement dans les étangs de Menitz des 10 000 Russes a longtemps fait débat : Suchet, chargé par Bonaparte de vider les étangs de Menitz et de Satschan, ne trouva le 4 décembre que 36 canons, 138 chevaux et 3 cadavres ; mais il n'exclut pas que les villageois des alentours aient enterré précipitamment des centaines de noyés. La victoire française est écrasante.

Langeron décrit la panique des Russes : « *Il faut avoir été témoin de la confusion qui régnait dans notre retraite (ou plutôt dans notre fuite) pour s'en faire une idée. Il ne restait pas deux hommes d'une même compagnie ensemble [...] les soldats jetaient leurs fusils et n'écoutaient plus leurs officiers, ni leurs généraux ; ceux-ci criaient, fort inutilement, et couraient comme eux.* »

Les pertes



Ordre du jour de la Grande Armée, au camp d'Austerlitz, 7 décembre 1805. Archives nationales.

Les Français comptent 1 537 morts, 6 943 blessés et 573 prisonniers. À chaque blessé, Napoléon accorde 3 napoléons (60 francs-or), de 500 à 2 000 francs aux officiers selon leur grade et 3 000 francs¹¹¹ aux généraux. Ils ont récupéré 173 prisonniers (la plupart appartiennent à la division Friant ou à la division Legrand) mais ont perdu le drapeau du 4^e de Ligne : l'Empereur est particulièrement fâché de la perte de cette aigle impériale.

Les Austro-Russes comptent 16 000 morts et blessés et 11 000 prisonniers. Ils déplorent également la perte de 45 drapeaux, remis aux maires de Paris dans une cérémonie au château de Schönbrunn. Ils iront orner la cathédrale Notre-Dame de Paris pendant un mois avant d'être placés à la voûte de l'église Saint-Louis des Invalides.

Les 185 canons pris sont employés pour fondre une partie de la colonne Vendôme à Paris.

Conséquences militaires

Koutouzov, qui a perdu son gendre Ferdinand von Tiesenhausen, organise inlassablement la retraite de l'armée russe : celle-ci se regroupe dans la nuit et part pour Göding en franchissant la March, une rivière large comme la Marne servant de frontière entre la Moravie et la Hongrie, puis il retourne en Russie via la Galicie. Langeron présente sa démission, Pryzbyszewski est ramené au rang de simple soldat tandis qu'Alexandre éloigne Koutouzov de l'armée en le nommant gouverneur de Kiev.

¹¹¹ 1 franc-or = environ 10 euros 2017 en parité or.

Le 3 décembre, Napoléon envoie la cavalerie de Murat poursuivre les Russes, sans succès.

Conséquences politiques

Au soir du 3 décembre, Napoléon reçoit un émissaire de François II : le prince de Liechtenstein. Celui-ci demande l'arrêt des combats pour négocier la paix. Le lendemain, Napoléon et François II se réunissent au Moulin Brûlé, à une vingtaine de kilomètres au sud d'Austerlitz. Les deux souverains conviennent d'un armistice et des principales conditions de paix autour d'un simple brasier. Ils s'entendent même sur la responsabilité du conflit : « *Les Anglais sont des marchands de chair humaine, ils payent les autres pour se battre à leur place* » s'exclame l'empereur autrichien. Après une heure d'entrevue, Napoléon demande : « *Votre Majesté me promet donc de ne me plus faire la guerre ?* » et François II répond : « *Je le jure et je tiendrai parole* ». De retour à Vienne, acclamé par ses sujets, François II dit à l'ambassadeur de France : « *Croyez-vous, Monsieur, que votre Maître pourrait ainsi retourner à Paris, ayant perdu une bataille comme je l'ai perdue ?* ».

Le 26 décembre, l'Autriche signe le traité de Presbourg (aujourd'hui Bratislava). Elle perd 4 millions de sujets et la Vénétie, capitale pour son commerce à cause de la présence du seul port de l'Autriche, Venise ainsi que ses dépendances d'Istrie et de Dalmatie. En outre, elle doit céder ses territoires allemands, comme le Tyrol, au profit de la Bavière et du Wurtemberg. La France a alors les mains libres pour réorganiser l'Allemagne : le Bade devient un grand-duché tandis que la Bavière et le Wurtemberg deviennent des royaumes. Ces trois États forment en juillet 1806 le noyau de la Confédération du Rhin. Le 6 août 1806, François II renonce à son titre d'empereur germanique et devient alors l'empereur François I^{er} d'Autriche, et dissout le Saint-Empire romain germanique. Enfin, l'Autriche paye une indemnité de 40 millions de florins, soit un 1/7 de son revenu national.

La Prusse, effrayée par ce coup de tonnerre, signe, le 16 décembre, à Schönbrunn, un traité d'échange de territoires favorable à la Prusse. Napoléon donne à la Prusse le Hanovre, domaine du roi d'Angleterre, en échange de sa renonciation à ses droits sur les villes de Neuchâtel, Clèves et Ansbach.

À la nouvelle du désastre de l'armée alliée, le Premier ministre anglais William Pitt, responsable de la coalition, demanda à son valet de détacher la carte d'Europe accrochée au mur : « *Roulez-la, elle ne servira plus pendant les dix prochaines années* ».



Grenadiers, armée impériale.

3 DECEMBRE

3 décembre 1800 : Hohenlinden

Contexte

Cette rencontre intervient à la fin de la guerre de la Deuxième coalition. Si la victoire de Marengo (voir 14 juin) a mis fin aux hostilités sur le théâtre italien, celles-ci se poursuivent en Allemagne. Accaparé par les affaires intérieures, Bonaparte laisse au général Moreau le soin de terminer cette campagne.

Préliminaires

L'armée de Moreau progresse durant le printemps 1800 en descendant la vallée du Danube et en livrant des combats victorieux. Elle a pour objectif d'atteindre Vienne. Après qu'elle s'est emparée d'Ulm, le maréchal autrichien Kray sollicite un armistice le 15 juillet 1800, à Parsdorf. Moreau, en manque de munitions, accepte. Mais rapidement, des désaccords éclatent entre les deux camps, rendant inévitable la reprise du conflit. Le cabinet de Vienne, jugeant que Kray manque de pugnacité, le relève de son commandement et le remplace par l'archiduc Jean-Baptiste d'Autriche. La guerre reprend à la fin du mois de novembre. L'archiduc commence par concentrer son armée austro-bavaroise devant Munich. Ayant repris sa marche en direction de Vienne, Moreau place ses forces dans la clairière de Hohenlinden, un plateau boisé situé entre l'Isar et l'Inn, près de Munich. C'est ici qu'il compte enrayer la marche en avant des Autrichiens. Ayant remporté un combat contre les Français à Ampfing, le 1^{er} décembre, Jean-Baptiste approche, deux jours plus tard, des positions de Moreau. C'est sur un sol gelé que vont s'affronter les troupes françaises et autrichiennes.

Déroulement

L'armée française s'appuie, à gauche, sur Hartofen et Hohenlinden, pour consolider la garde des défilés de l'Isar avec les unités commandées par les généraux Bastoul, Grenier et Legrand. Le centre, composé des unités de Ney et de Grouchy, est situé au sud-est de Hohenlinden. La droite, commandée par Richepanse, se trouve entre Ebersberg et Sankt-Christoph et emprunte le sentier de Maitenbeth. Elle doit déboucher sur les arrières de l'ennemi qui progresse dans la forêt.

Le 3 décembre, les Autrichiens avancent dans les bois en 4 colonnes distinctes qui n'ont aucune liaison entre elles :

- Sur la droite, le général Kienmayer avance sur l'Isar.
- Au centre, le général Kolowrath, accompagné de l'archiduc Jean-Baptiste, s'achemine vers Hohenlinden par le défilé de Maitenbeth.
- À gauche, Riesch se dirige sur Sankt-Christoph.

L'affrontement commence à 8 heures quand Kolowrath attaque le centre français, fermement défendu par Ney et Grouchy. Au même moment, Richepanse marche sur Sankt-Christoph, surprenant les troupes de Riesch. Le général français, engageant le combat, lance l'une de ses brigades à travers bois pour prendre l'ennemi à revers.

Parvenu à Maitenbeth, Richepanse, soutenu par les unités de Decaen, laisse une de ses demi-brigades face à l'arrière-garde autrichienne et engage le reste de ses moyens sur les arrières de l'ennemi dans le défilé de Maitenbeth. Pris à revers, les Autrichiens accusent un certain flottement. Au même moment, Moreau ordonne à Grouchy et Ney d'aller de l'avant, dans le but d'aborder l'ennemi de front et de flanc. Les troupes de Kolowrath se retrouvent débordées et doivent se disperser dans les bois.

Pendant ce temps, les divisions Grenier, Bastoul et Legrand, attaquées par Kienmayer, lâchent pied quelque temps. Mais la situation se rétablit et, appuyées par Ney, les trois divisions repartent à l'attaque et repoussent l'adversaire, qui s'enfuit vers Isen dans le plus grand désordre.

Le bilan autrichien fait état de 978 tués, 3 687 blessés et 7 195 prisonniers pour l'Autriche ainsi que 50 canons et 85 caissons d'artillerie. Les pertes bavaroises sont de 24 tués, 90 blessés et 1 754 prisonniers, plus 26 canons et 36 caissons perdus.

Conséquences

La bataille de Hohenlinden est la dernière de la guerre de la Deuxième coalition. La France élimine l'un de ses principaux adversaires. Deux mois plus tard, la paix de Lunéville est signée, le 9 février 1801, qui confirme, tout en les étendant, les conditions du traité de Campo-Formio. Désormais, et jusqu'à la paix d'Amiens (1802), l'Angleterre est seule contre une France victorieuse sur tous les fronts.

4 DECEMBRE

4 décembre 1370 : Pontvallain

Pontvallain est une bataille de la guerre de Cent Ans, livrée dans la Sarthe, près de La Flèche.

Le contexte

Au cours de l'automne 1370, la guerre franco-anglaise a été relancée depuis un an par Charles V. Après avoir donné un nouvel essor à l'économie en débarrassant le pays des Grandes Compagnies, il a instauré des impôts durables qui lui permettent de financer une armée permanente afin de reconquérir méthodiquement les territoires concédés au Traité de Brétigny. Les Anglais, ruinés par leur participation à la première guerre civile de Castille, n'ont plus les moyens de se lancer dans des chevauchées qui pourtant ont le mérite de s'autofinancer. Le roi Édouard III d'Angleterre envoie donc Robert Knolles dans le nord de la France, espérant ainsi détourner des troupes françaises pour soulager la Guyenne et leur infliger une défaite similaire à celles de Crécy ou de Poitiers.

Charles V n'est pas dupe et applique la stratégie de terre brûlée. De ce fait, Robert Knolles et Thomas Granson ne trouvent devant eux que le vide ou des villes solidement défendues et portes closes. Après avoir pillé le nord de la France et la Beauce, l'armée anglaise arrive dans le Maine. Mais les pillages ne laissent pas les Français indifférents, les troupes sont massées dans les villes, et les citadins, voyant les fumées des faubourgs incendiés, grondent.

Charles V doit reprendre l'initiative pour justifier les impôts prélevés : le 2 octobre 1370, il nomme connétable de France Bertrand du Guesclin, auréolé de ses victoires à Cocherel et en Castille. Accompagné par Olivier de Clisson et Jean de Vienne, du Guesclin est envoyé aux trousses des Anglais, après le sac de La Rochelle.



Charles V remet l'épée de connétable à du Guesclin

Les événements

Manœuvres préliminaires

Au mois de novembre, la situation évolue. Fiers de leurs succès et las de leurs chevauchées, les soldats anglais commencent à relâcher leurs efforts. Les chefs de l'armée anglaise se querellent entre eux. Le 1^{er} décembre 1370, après avoir levé une armée en Bretagne et en Normandie, du Guesclin se lance à l'attaque de l'armée anglaise.

Ayant appris que Robert Knolles et Thomas Granson étaient avec 3 000 hommes sur les bords du Loir, entre Vendôme et Château-du-Loir, le connétable dirige ses troupes vers Le Mans, aux mains des Anglais. La ville ouvre ses portes à l'arrivée des Français. Du Guesclin se dirige ensuite sur Viré-en-Champagne où il reçoit un

hérald d'armes envoyé par Thomas Granson qui, certain de la supériorité tactique de l'arc long anglais, voulait profiter de l'absence de Robert Knolles pour demander bataille et récupérer seul les rançons prélevées sur les prisonniers. Le connétable remet à l'envoyé dix marcs d'argent et le fait retenir le plus longtemps possible par quelques hommes, afin de prendre les devants avec le gros des troupes. Le soir même, par une pluie battante, il franchit à marche forcée les quarante-huit kilomètres qui le séparent de l'ennemi : l'armée française se dirige vers le sud, traverse la Sarthe au-dessous de Parcé, s'avance vers le sud-ouest, passe entre La Fontaine-Saint-Martin et Courcelles et arrive le lendemain matin dans la plaine du Rigale, près du bourg de Pontvallain.

La bataille

Du Guesclin sait qu'il ne faut pas laisser les archers se retrancher, sinon ils seront en mesure de décimer leurs assaillants. À l'aube du 4 décembre, après une heure de repos donné à ses soldats, du Guesclin et ses compagnons chargent, à pied et par surprise, le camp anglais (les chevaux non protégés sont des cibles faciles particulièrement vulnérables aux flèches de l'arc long) et mettent en déroute les troupes de Knolles et Granson. Cependant, une centaine d'entre eux résistent pendant qu'un des leurs, Orsèle, rassemble les fuyards dans le bois de Fautreau. Il est surpris par le maréchal d'Audrehem, et les Anglais sont de nouveau bousculés. Le soir, 2 000 Anglais arrivent en soutien et il faut reprendre le combat. L'arrivée opportune d'Olivier de Clisson avec 500 hommes fait tourner l'affrontement à l'avantage des Français. Les Anglais se replient au château de Vaas, une bonne dizaine de kilomètres plus au sud.

Cette défaite des Anglais fait ressortir le génie de du Guesclin, qui lui permet de s'affranchir des conventions de l'époque et d'user avec une grande liberté d'esprit de toutes les ressources de l'art militaire : combat à une saison où d'ordinaire les armées hivernaient, vision stratégique, recherche de l'effet de surprise, marches rapides, attaque nocturne, séparation des forces de l'ennemi. Elle est due également à la valeur de Guy XII de Laval et Charles V le reconnut lui-même par le don qu'il lui fit de quatre mille livres d'or avec une pension de trois cents livres par mois pour son état.

Cette bataille, 14 ans après la défaite de Poitiers, où le feu roi Jean avait été fait prisonnier et 24 ans après Crécy, redonne confiance aux Français et commence la reconquête à laquelle Charles V et du Guesclin vont se consacrer pendant 10 ans¹¹².

La reconquête du Maine

Le 5 décembre, du Guesclin rejoint les Anglais retranchés au château de Vaas et leur inflige une nouvelle défaite, faisant un grand nombre de prisonniers. Granson lui-même est pris par Olivier de Clisson. Le 6, il enlève Saumur : le Maine est libéré.

L'armée anglaise est défaite. Parmi les chefs anglais, certains se sont enfuis pour retourner sur leurs terres, d'autres, capturés au combat, ont été libérés contre rançon. Les garnisons d'Anjou sont dissoutes. Bertrand du Guesclin fait soigneusement enterrer ses morts et placer sur leur tombe une croix de bois que les habitants ont toujours renouvelée jusqu'en 1828, époque à laquelle un châtelain voisin des lieux, fit élever un obélisque en pierre.

¹¹² Ils meurent l'un et l'autre en 1380.

8 DECEMBRE

8 décembre 1710 : Brihuega

Cette bataille fut remportée par le duc de Vendôme avec le roi d'Espagne Philippe V, durant la guerre de Succession d'Espagne. Brihuega se trouve dans la province de Guadalajara, à l'est de Madrid, en Castille.

Prélude

Après les défaites franco-espagnoles d'Almenara (le 27 juillet 1710), et de Saragosse (le 20 août), les alliés soutenant l'archiduc Charles conquièrent Madrid pour la seconde fois. Le 21 septembre 1710, l'archiduc rentre dans Madrid.

L'invasion de 1710 est une répétition de celle de 1706. L'armée impériale, qui a perdu 2 000 hommes, sur les 23 000 qu'elle comptait au départ, dans les actions d'Almenara et de Saragosse, dans les fréquentes escarmouches avec les guérilleros, ou par maladie, est incapable d'occuper les deux Castilles. Les Portugais ne sont d'aucune aide.

L'armée espagnole réorganisée par le duc de Vendôme, mis au service de Philippe V par son grand-père, Louis XIV, est rejointe par des soldats de la Brigade irlandaise, et par le corps expéditionnaire français, et avance vers Madrid.

La position des alliés à Madrid, ville abandonnée de tous excepté des plus pauvres de ses habitants, est devenue insoutenable. Le 9 novembre, les Anglo-allemands évacuent la ville et commencent à se replier sur la Catalogne. L'archiduc a laissé à Barcelone 2 000 cavaliers, et se dépêche d'évacuer la ville. Par manque de provisions, le reste de l'armée s'est séparé en deux détachements. Le corps principal, composé de 12 000 hommes menés par le général Starhemberg, dispose d'un jour d'avance sur les 5 000 hommes du détachement britannique commandé par Lord Stanhope. Ce dernier, isolé, constitue ainsi une proie tentante pour un général aussi aguerri que le duc de Vendôme.

Bataille

Dans une telle situation, Vendôme donne toute sa mesure. Il quitte Talavera avec ses troupes, et poursuit les alliés en retraite, avec une vitesse inimaginable en cette saison et dans cette région. Il marche nuit et jour, à la tête de sa cavalerie, et en quelques jours, rattrape Stanhope qui est arrivé à Brihuega avec l'aile gauche de l'armée alliée.

Stanhope n'a que le temps d'envoyer un messenger au gros de l'armée, qui est à quelques lieues de Brihuega, avant que Vendôme fonde sur lui dans la soirée du 8 décembre.

Le matin suivant, la ville est assaillie de tous côtés. Les murs sont abattus à coups de canon. Une mine explose sous une des portes. Les Anglais maintiennent un feu terrible jusqu'à épuisement de leurs munitions. Ils combattent alors à la baïonnette, avec l'énergie du désespoir, parvenant à incendier des maisons prises par les assaillants. Mais c'est sans espoir. Le général britannique se rend compte que la résistance conduit désormais à un carnage inutile, et capitule avec les honneurs.

Conséquences

À peine la capitulation signée, Vendôme apprend que Starhemberg arrive au secours de Stanhope et marche à sa rencontre

10 DECEMBRE

10 décembre 1710 : Villaviciosa



Le duc de Vendôme

Après sa victoire sur les Anglais à Brihuega, Vendôme s'attaque au corps d'armée de Starhemberg. Celui-ci, informé tardivement du péril qui menace les Britanniques, tente de les secourir, mais arrive trop tard, rejoignant Vendôme à Villaviciosa de Tajuña.

La bataille commence par un duel d'artillerie (modeste : 20 pièces chez les coalisés, 9 chez les franco-espagnols). Elle se poursuit par une charge de la cavalerie franco-espagnole, conduite par le roi en personne. Starhemberg forme alors sa meilleure infanterie en carré, comme l'avait fait le comte de Fontaine à Rocroi (voir 19 mai) face à l'assaut des Français. Il intercale les canons de la première batterie et dispose ce qui lui reste de cavalerie sur les ailes du carré, les dragons derrière. « *On ne pouvait voir plus belle ordonnance* » (Bellerive).

Contre le carré des Impériaux, Vendôme lance les gardes wallones¹¹³, commandées par leur colonel, le comte de Mérode. Accueillis par 5000 coups de fusils et de carabines, les gardes fléchissent. Starhemberg les charge et, pendant deux heures, de carnage, l'issue est indécise. Vendôme se jette dans la mêlée avec la Maison du Roi et la cavalerie de l'aile gauche. Starhemberg lui tient bravement tête. Sans l'intervention du roi, accouru de l'aile droite avec ses Gardes espagnoles et le régiment de la Reine, qui achève d'envelopper le carré, il aurait fallu renoncer à le rompre. Vendôme déborde enfin la face droite du carré et enlève 9 canons. L'infanterie allemande et portugaise décimée se rallie par petits pelotons et opère fièrement sa retraite, s'obstinant à mourir plutôt qu'à se rendre. Les dragons de Caylus envahissent le camp ennemi et s'emparent de 80 chariots de butin.

L'affrontement a été sanglant. Les Franco-espagnols perdent 2500 à 3000 morts, Starhemberg en abandonne 6000, plus 3000 prisonniers. Les Franco-espagnols prennent aux ennemis 54 drapeaux et 14 étendards anglais, hollandais, allemands, portugais et catalans, dont Vendôme couvrira le lit de fortune de Philippe V, qui couche sur le champ de bataille, à même la neige durcie, au soir de la bataille.

Les troupes du prétendant allemand refluent sur Saragosse, que les franco-espagnols prennent le 12, faisant 12 000 prisonniers.

Conséquences

Harcelée à chaque étape par la cavalerie et les guerilleros espagnols, l'armée impériale est réduite à 6 ou 7 000 hommes quand, le 6 janvier, elle atteint Barcelone, une des dernières villes d'Espagne à reconnaître l'autorité de l'archiduc Charles.

¹¹³ Les Pays-Bas, c'est-à-dire l'actuelle Belgique, sont encore espagnols à cette date.

Cette victoire ruine les espoirs du prétendant autrichien et amorce le retournement de la guerre, que Denain achèvera.

18 DECEMBRE

18 décembre 1779 : La Martinique

Cet affrontement naval de la guerre d'indépendance des États-Unis d'Amérique se déroule devant Fort Royal (aujourd'hui Fort-de-France) à la Martinique et oppose une escadre anglaise de treize vaisseaux commandée par Hyde Parker aux trois vaisseaux de La Motte Piquet, qui couvrent l'entrée dans le port d'un important convoi venu de France.

Le contexte : la stratégie de la guerre des convois

La guerre d'indépendance des États-Unis n'oppose pas seulement de grandes escadres qui cherchent la victoire décisive, mais comporte aussi un important volet économique : tous les pays engagés dans le conflit cherchent à protéger leurs voies commerciales en essayant par ailleurs de couper celles de l'adversaire pour ruiner ses affaires. C'est ainsi qu'est mise en place ce que les historiens appellent la « stratégie des convois. » Elle n'est pas nouvelle, car elle est utilisée lors de tous les conflits navals depuis le XVII^e siècle. Les navires de commerce, pour éviter les interceptions, se forment en convois, qui traversent l'Atlantique sous l'escorte des navires militaires. Les gros convois profitent des départs des grandes escadres pour naviguer sous leur protection directe, mais les petits ou moyens groupes de marchands ne bénéficient la plupart du temps que d'une petite escorte de quelques navires de guerre, le plus souvent des frégates. Ses escortes légères sont suffisantes pour se protéger des corsaires, mais il en va tout autrement en cas de rencontre avec une importante force ennemie, ce qui est le cas ici.

À l'automne 1779, une escadre anglaise aux ordres de Hyde Parker stationne sur l'île de Sainte-Lucie, prise par les Anglais l'année précédente et que les Français n'ont pas encore reconquis. Sainte-Lucie fournit à la *Royal Navy* un excellent mouillage pour surveiller Fort Royal, capitale de la Martinique, qui accueille de son côté l'essentiel des escadres et les convois qui arrivent de France. La fin de l'année approchant, les opérations navales sont presque achevées : l'escadre du comte d'Estaing, qui a mené la guerre pendant deux ans dans la région, a pris le chemin du retour après l'échec du siège de Savannah (octobre), ne laissant que quelques vaisseaux dispersés dans les Antilles françaises. Quant aux forces de Hyde Parker, qui attendent l'arrivée de Rodney pour la campagne de 1780, elles sont au repos avec des équipages à terre et des réparations en cours pour certains navires.

Trois vaisseaux français face à treize anglais

Le 18 décembre, vers 8 h, le *Preston* (50 canons), qui stationne dans le chenal entre les deux îles, hisse le signal indiquant qu'une flotte inconnue est sur l'horizon. Il s'agit d'un convoi de 26 navires marchands et de ravitaillement arrivant de Marseille et qui cherche à atteindre la Martinique. Il n'est escorté que d'une seule frégate, l'*Aurore*, de 32 canons. Son chef, le marquis de La Flotte, s'approche sans méfiance car une fausse information lui a laissé croire que Sainte-Lucie a été reprise par les Français. Parker réagit immédiatement et fait appareiller 5 vaisseaux qui se portent au-devant du convoi alors que celui-ci est en train de s'engager dans le chenal au sud de la Martinique. Le convoi, sous la pression anglaise, se fractionne en deux tronçons : nombre de navires sont capturés alors que d'autres préfèrent s'échouer. Côté français, la division navale qui stationne à Fort-Royal est au repos, ses équipages dispersés à terre. Aucune frégate n'est en patrouille, ce qui explique aussi que le convoi ait été repéré d'abord par les Anglais. Enfin alerté, on bat le rappel des hommes qui s'embarquent aussi vite que possible. Sur les 7 vaisseaux de la division, quatre sont totalement désarmés. On ne dispose donc que de 3 vaisseaux, alors que Hyde Parker, qui a fait appareiller toutes ses forces, aligne maintenant 13 navires de guerre. Le combat s'annonce perdu d'avance,

mais La Motte-Picquet, qui commande les forces françaises, est un rude combattant doublé d'un excellent manœuvrier.

Le convoi, qui serre la côte au plus près, s'approche de l'immense rade de Fort-Royal, appelée à l'époque le « Cul de Sac Royal » (il faut contourner l'île pour y entrer lorsque l'on arrive d'Europe). La frégate l'*Aurore*, qui s'est placée en queue, se bat déjà vigoureusement. La Motte-Picquet décide de fermer la rade aux forces de Hyde Parker en s'appuyant sur les batteries côtières de la pointe des Nègres et du fort Saint-Louis (au nord), de l'îlot à Ramiers et du cap Salomon (au sud). La Motte-Picquet engage ses 3 vaisseaux au centre de la rade, étant lui-même en tête sur l'*Annibal* (74 canons), bientôt suivi du *Réfléchi* (64) et du *Vengeur* (64) qui ont eu plus de mal à rassembler leurs équipages. La manœuvre est loin d'être facile car les Français se retrouvent presque contre le vent, contrairement aux Anglais et au convoi. L'*Annibal*, engagé le premier, dégage rapidement la frégate l'*Aurore* et 8 marchands. Quand les deux autres vaisseaux arrivent, la petite division navale se retrouve face à 7 des 13 vaisseaux de Hyde Parker. Le combat, très vif, est mené à portée de mitraille puis de fusil. L'*Annibal*, à contre-bord de l'arrière-garde anglaise, est soutenu par la batterie de l'îlot à Ramiers et échange les coups les plus violents avec le *Conqueror* (74). Le *Réfléchi* bataille seul au centre et le *Vengeur* affronte l'avant-garde de Parker avec le renfort des canons de la pointe des Nègres et du fort Saint-Louis. La canonnade, fort longue, est suivie par une foule considérable qui se masse sur le rivage. Le combat s'achève peu avant 19 h, lorsque Hyde Parker fait cesser le feu et profite de la nuit pour s'esquiver sur Sainte-Lucie.

Le bilan : le convoi en grande partie sauvé avec une lettre de félicitation anglaise

Les trois vaisseaux rentrent criblés de boulets et les voiles en lambeaux. Côté anglais, on compte de multiples avaries dont 2 vaisseaux démâtés. Les pertes anglaises se montent à 150 tués et blessés, dont le capitaine du *Conqueror*, emporté par l'une des dernières bordées. Les pertes françaises ne sont pas connues avec précisions mais sont peu importantes. Le convoi, sauvé pour plus de moitié, entre dans Fort Royal. Dix des 26 transports ont été capturés par la *Navy* et quatre se sont échoués. Les cargaisons ne sont cependant pas perdues : des norias de chaloupes récupèrent munitions et marchandises avant d'incendier les épaves. Quelques jours après l'engagement, Hyde Parker, impressionné par les manœuvres de La Motte-Picquet, se fend d'une lettre de félicitation qui mérite d'être citée :

« La conduite de Votre Excellence dans l'affaire du 18 de ce mois justifie pleinement la réputation dont vous jouissez parmi nous, et je vous assure que je n'ai pas été témoin sans envie de l'habileté que vous avez montré à cette occasion. Notre inimitié est passagère, et dépend de nos maîtres [rois], mais votre mérite a gravé sur mon cœur la plus grande admiration à votre égard. Je prendrai toujours le plus grand soin pour que vos parlementaires et vos prisonniers soient bien traités, et je saisirai avec plaisir toutes les occasions qui pourront se présenter pour vous donner des preuves de la considération et de l'estime avec lesquels je suis de Votre Excellence. »

Ce courrier admiratif restera justifié jusqu'à la fin du conflit, puisque La Motte-Picquet va accomplir avec succès toutes ses missions d'escorte au point d'apparaître comme l'un des meilleurs officiers français de la guerre d'Indépendance américaine. Trois mois plus tard, avec 4 vaisseaux, il repousse encore une fois une division anglaise qui veut s'en prendre aux marchands qu'il protège et saisira en 1781 un énorme convoi anglais richement chargé avant de terminer la guerre invaincu alors même que Versailles, qui tarde à reconnaître ses talents, ne lui a jamais confié le commandement d'une grande escadre. Quant à Hyde Parker, il ne rencontrera plus La Motte-Picquet et ne jouera qu'un rôle secondaire lors de la campagne de 1780. Il rentrera en Europe en 1781 pour combattre contre les Provinces-Unies (bataille de Dogger Bank) sans d'ailleurs voir la fin de la guerre, puisqu'il disparaîtra en 1782 dans un naufrage sur la route des Indes.

20 DECEMBRE

21 février – 18 décembre 1916 : Verdun

Bien qu'elle soit purement défensive, qu'elle s'étale sur 10 mois et qu'elle prenne place au sein d'un front continu, il nous paraît légitime de retenir Verdun au nombre des batailles gagnées par l'armée française, d'abord parce que la notion de *bataille de Verdun* est profondément ancrée dans le souvenir et revêt une valeur symbolique, ensuite parce qu'elle respecte au moins deux des éléments de la règle des trois unités : unité d'action (la volonté allemande de percer le front français) et unité de lieu (un front d'une vingtaine de kilomètres de part et d'autre de la Meuse), parce qu'en cette guerre de coalition, elle a été supportée par la seule armée française et qu'enfin, l'armée allemande a clairement échoué à atteindre son objectif, entraînant la démission de son commandant en chef.

Parallèlement, de juillet à novembre, l'armée britannique ainsi que l'armée française sont engagées dans l'offensive de la Somme, encore plus sanglante. De plus, du 4 juin au 20 septembre, l'armée russe est engagée dans l'offensive Broussilov, la plus grande offensive de l'armée russe de toute la guerre : elle contraint l'état-major allemand à retirer des divisions du front de l'ouest pour les envoyer à l'est, ce qui contribue à alléger une partie de la pression allemande sur Verdun, car la guerre peut s'analyser comme un jeu de bascule entre les deux fronts, dans lequel les Russes d'un côté, les franco-anglais de l'autre, s'efforcent de soulager l'autre front à chaque fois qu'il est sous la pression allemande.

Contexte militaire au début de l'année 1916

A la suite de la bataille de la Marne (voir 12 septembre), où les forces franco-anglaises repoussent les armées allemandes le long de l'Aisne, et de la contre-attaque française, les deux belligérants tentent de déborder le flanc de leur adversaire par le nord : c'est la course à la mer. Finalement, le front se stabilise sur une ligne de 750 km, de la mer du Nord à la Suisse, en passant par Nieuport, Compiègne, Reims, Verdun et la région de Nancy. Les armées s'enterrent. La guerre de mouvement est terminée.

Durant l'année 1915, le nouveau commandant en chef des forces allemandes, von Falkenhayn, souhaite concentrer son attention sur le front oriental. L'état-major allemand, après les difficiles batailles sur l'Yser et à Ypres à la fin de l'année 1914, prend conscience que toutes les percées sur le front occidental ne pourront avoir lieu, dans la guerre nouvelle, qu'au prix de pertes immenses. La décision est donc prise de profiter de la position du front, lequel est presque totalement en territoire français, pour y conserver une position généralement défensive. Le haut-commandement peut ainsi tenir ce front avec des unités en moins, lesquelles seront redéployées à l'est en vue d'une importante offensive. Le plan de Falkenhayn mise sur la faible densité défensive du front et sur les problèmes logistiques de l'armée russe pour pousser le tsar Nicolas II à signer une paix séparée. En février 1915, une première offensive en Prusse orientale, conduite par le maréchal von Hindenburg, obtient des succès limités. Ce n'est qu'à partir du 2 mai qu'une nouvelle offensive, menée cette fois-ci par le maréchal von Mackensen, permet la poussée décisive : sur un front de 160 km, les troupes russes sont bousculées de toute part ; le 22 juin la Galicie est occupée.

Sur le front occidental, les alliés lancent les offensives d'Artois et de Champagne pour essayer de ralentir le déplacement des troupes allemandes vers l'est. Faute d'artillerie lourde suffisante, ces tentatives de percée se terminent en combats locaux sans importance stratégique tout en faisant entre 310 000 et 350 000 pertes dans les rangs français.

Au cours de l'hiver 1915-1916, les états-majors adverses préparent leurs plans de campagne pour l'année à venir. Forts de leurs succès offensifs en Russie, les généraux allemands se questionnent sur la marche à donner aux opérations pour l'année 1916. Falkenhayn reste sceptique quant à l'opportunité de poursuivre l'offensive sur le front oriental. La campagne précédente a démontré que la stratégie adoptée par le haut-commandement russe empêchera les forces allemandes de réussir toute manœuvre d'encerclement. De plus, il craint les effets pervers d'un engagement trop profond en Russie : les distances séparant le front de l'état-major et la déficience des moyens de communication en Russie pourraient entraîner les troupes allemandes dans une situation identique à celle de la Grande Armée un siècle plus tôt.

C'est donc sur le front occidental que l'armée allemande devra prendre l'initiative. Falkenhayn choisit d'adopter une stratégie novatrice : au lieu de tenter une rupture sur un endroit particulier du front, il décide d'amener l'armée française au bout de ses ressources matérielles et morales. Par une suite ininterrompue d'attaques répétées, il souhaite user l'ennemi dans son ensemble alors que l'armée française compte déjà 600 000 morts dans ses rangs.

Du côté des forces de l'Entente, la priorité revient à l'organisation concertée des forces sur les deux fronts, afin de fixer les troupes des puissances centrales en position. Entre les 6 et 8 décembre 1915, une conférence interalliée à Chantilly adopte le principe d'une offensive simultanée au début de l'été 1916, entreprise « avec le maximum de moyens » sur les fronts occidental, italien et russe. Contrairement au plan allemand, le but de l'offensive est encore ici de créer une percée dans les lignes ennemies. Toutefois, les moyens, eux, seront les mêmes : l'avancée des soldats sera précédée à chaque fois d'une gigantesque préparation d'artillerie répartie sur plusieurs jours. Le nouveau *credo* français est celui du général Foch : « L'artillerie “conquiert” le terrain, l'infanterie [l']“occupe”. » Toutefois, la coopération entre les différents alliés demeure très déficiente ; seuls les Français et les Britanniques réussissent à élaborer un plan commun. Les états-majors prévoient d'engager conjointement, autour du 1^{er} juillet, une attaque massive sur un front de 70 km dans le secteur de la Somme.

Stratégies pour débloquer la situation

Pour le commandement français, la guerre de mouvement reste d'actualité. Le chef des armées, Joffre, prête toute son attention à la préparation de l'offensive de la Somme. Il faut percer, reprendre la guerre de mouvements et en finir.

Pour le commandement allemand, en la personne du général von Falkenhayn, chef de l'état major impérial, ce n'est pas tout à fait la même façon d'aborder le problème. Effectivement, il faut en finir avec ce conflit, car pour lui, l'Angleterre cherche à asphyxier les empires centraux dans une guerre d'usure. Mais pour cela il faut rendre la guerre coûteuse aux Anglais par une nouvelle méthode, la guerre sous-marine, et surtout il faut détruire les forces françaises : « les forces de la France seront saignées à mort... que nous atteignons notre objectif ou non ». Face au risque d'invasion du territoire, l'armée française ne peut reculer et devrait donc s'accrocher à défendre tout objectif sous le feu allemand. D'après la version que Falkenhayn donne de son plan dans ses Mémoires après la guerre, le but est d'engager une bataille au ratio de pertes favorable à l'armée allemande, et donc de décourager la France, pour obtenir l'arrêt des combats.

Le site de Verdun est finalement un choix stratégique raisonné pour de multiples raisons : Tout d'abord, c'est une position stratégique, car le « saillant » se trouve à proximité immédiate du bassin minier et des usines d'obus de Briey-Thionville, ainsi que du complexe ferroviaire de Metz, Verdun pouvant servir de base de départ à une offensive française pour menacer l'approvisionnement et les communications allemands.

Le saillant de Verdun¹¹⁴ est entouré par les forces allemandes de trois côtés, qui bénéficient d'un réseau logistique de voies ferrées performantes, alors que, du côté français, Verdun ne peut être approvisionné que par une mauvaise route et une ligne de chemin de fer à voie étroite. La région fortifiée de Verdun, une des principales places du système défensif Séré de Rivières, est plutôt isolée par rapport au reste du front français (mais son désarmement par Joffre est ignoré par l'état-major allemand). Vu l'impossibilité de rompre le front continu sur le théâtre d'opérations occidental, Falkenhayn voit dans la vulnérabilité tactique de Verdun la possibilité de concentrer ses attaques sur ce secteur en n'engageant que des forces limitées en nombre en raison des conditions géographiques (vallonnement qui permet de cacher ses pièces d'artillerie, présence de la Meuse) et des facilités de communication.

Verdun est une ville mythique pour les Français : elle a subi onze sièges au cours de l'histoire depuis la conquête par Clovis en 502, avant d'être rattachée au Saint-Empire romain germanique, puis d'être annexée en 1559 au titre des « Trois-Evêchés ». C'est également le lieu du traité de Verdun en 843 qui déchira à jamais l'unité de l'empire de Charlemagne. Falkenhayn pense ainsi tirer un énorme prestige vis-à-vis de ses troupes et du peuple allemand.

Toutefois, des travaux historiques récents, notamment ceux de l'historien allemand Afflerbach, mettent en doute la version de Falkenhayn, qui prétendait avoir eu l'intention de « saigner à blanc » l'armée française. Selon eux, il s'agit d'une justification imaginée après-coup et la « note de Noël 1915 » (Weihnachtsmemorandum) de Falkenhayn envoyé au Kaiser, serait un faux, rédigé après la guerre. La bataille aurait plus classiquement eu pour objectif la prise du saillant de Verdun et par là même la prise symbolique de la ville frontière dont la portée politique est importante. C'est seulement l'échec de l'armée allemande et les lourdes pertes qu'elle subit, qui auraient conduit Falkenhayn à imaginer de justifier son plan par un objectif d'attrition de l'armée française. À l'appui de cette thèse, on peut notamment signaler que les commandants d'armée allemands à Verdun ont nié avoir eu connaissance d'un plan ayant comme objectif une simple attrition.

Depuis fin 1915, les services de renseignement français ont de plus en plus d'éléments indiquant que l'offensive allemande va se porter sur Verdun, des renseignements faisant état de transferts d'artillerie et de rassemblements de troupes dans la région allant de Sedan aux abords de Metz. Bien que le général Herr, commandant de la région, avertisse son supérieur qu'il n'est pas en mesure de défendre le secteur, Joffre le laisse dégarni pour préparer l'offensive de la Somme, laissant moins de 600 pièces d'artillerie et des unités à faible valeur combattante, ce qui devrait permettre aux Allemands de prendre l'avantage en première partie de bataille.

Enfin, il est clair que les Allemands cherchent à mettre en œuvre leur plan d'attaque plus rapidement que les Français. Sinon, la confrontation aurait très certainement lieu sur la Somme.

État de la défense de Verdun début 1916

Verdun est bordée à une dizaine de kilomètres, par le front allemand qui, à l'est-sud-est, forme un saillant autour de Saint-Mihiel, la Meuse compliquant la défense du secteur. Dans le secteur fortifié de Verdun se trouve une double ceinture de 34 forts et ouvrages fortifiés, dont ceux de Douaumont et de Vaux. Mais depuis la destruction des fortifications de Liège, Namur et Maubeuge par les obusiers allemands, le commandement français ne croit plus aux places fortes, vouées à la perte de leur armement et la capture de leurs garnisons en raison des progrès de l'artillerie. Les canons des forts de Verdun ont donc été retirés en 1915, Joffre en ayant besoin pour l'offensive de la Somme. De même, les garnisons des forts sont bien souvent réduites à quelques dizaines de combattants,

¹¹⁴ En fait, le véritable saillant de ce front est celui de Saint-Mihiel, occupé par les Allemands, au sud-est de Verdun, C'est ce saillant allemand, qui avance dans le front français, qui fait apparaître Verdun comme un saillant dans le front allemand.

voire moins. Le système de défense est lui aussi parfois ramené à une tranchée au lieu de trois, et les barbelés sont en mauvais état.

Pour ravitailler le secteur, il ne reste qu'un chemin de fer à voie étroite (le « Meusien ») reliant Bar-le-Duc à Verdun, la prise de Saint-Mihiel par les Allemands en 1914 ayant coupé la ligne de chemin de fer à voie normale reliant Verdun à Nancy par Saint-Mihiel. Parallèlement au Chemin de fer meusien se trouve une route départementale. Ce manque de voies de communication avec l'arrière rend encore plus fragile cette partie du front.

Préparatifs

Falkenhayn choisit donc Verdun pour sa vulnérabilité et aussi du fait qu'il n'aura pas à déplacer beaucoup de troupes. Comptant sur la supériorité allemande en artillerie lourde, il va employer la méthode du *Trommelfeuer* (feu roulant) : les canons ne tirent pas par salves mais font feu à volonté, réalisant un pilonnage continu des objectifs. La préparation d'artillerie devrait permettre de détruire les défenses du terrain à conquérir. L'opération, appelée *Jugement (Gericht)*, est prévue pour le 10 février, mais reportée pour cause de mauvais temps.

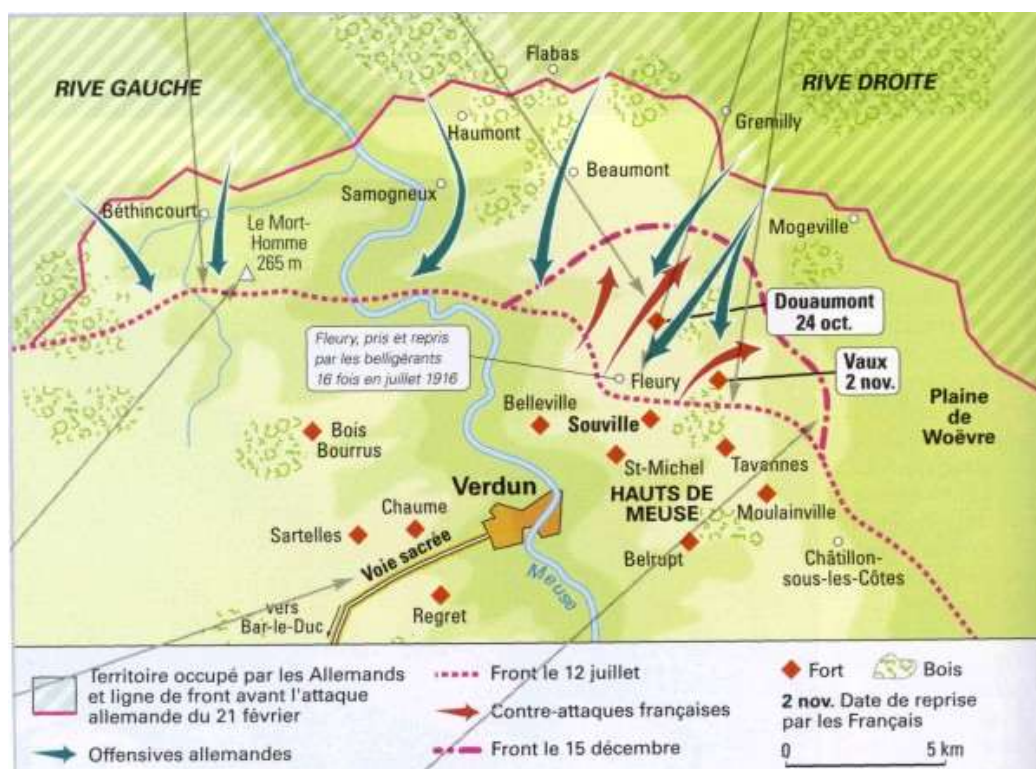
Les Allemands rassemblent face à Verdun quelque 1 225 pièces d'artillerie de tous calibres dont 542 obusiers lourds. En moyenne, on peut compter un obusier rapide de 210 mm tous les 150 m. Ils déploient 13 obusiers Krupp de 420 mm, 17 obusiers Skoda de 305 mm, 2 pièces de marine de 380 mm et les munitions en conséquence, environ 2 500 000 obus. Falkenhayn masse 72 bataillons d'infanterie dans des abris enterrés (*Stollen*) et ne prévoit que d'attaquer les forts de la rive droite de la Meuse alors le général Knobelsdorf, initiateur de l'opération « Gericht », avait insisté sur l'importance d'une attaque générale sur les deux rives pour « obtenir la forte impression morale désirée ».

Sur les vingt divisions affectées à l'opération, dix sont prévues pour la bataille proprement dite, les dix autres étant réservées pour une éventuelle bataille décisive sur un autre secteur dégarni en conséquence.

Tous ces préparatifs ne peuvent échapper à l'attention des défenseurs de Verdun qui ne manquent pas de rapporter le renseignement aux plus hautes instances militaires. Ainsi le lieutenant-colonel Driant, commandant des 56^e et 59^e bataillons de chasseurs, profite de sa qualité de parlementaire, membre de la commission de la défense nationale, pour attirer l'attention du commandement sur le secteur.

Joffre envoie un détachement du génie, mais il est bien tard. Le général Herr, chef de la région fortifiée de Verdun, dit lui-même « chaque fois que je demande des renforts d'artillerie, le GQG répond en me retirant deux batteries ! »

Depuis la mi-janvier, les préparatifs allemands sont confirmés par le 2^e bureau (service de renseignement militaire français), par la reconnaissance aérienne qui prend des photographies inquiétantes et par des déserteurs alsaciens et lorrains. Joffre reste sourd à ces renseignements.



Le début de la bataille sur la rive droite de la Meuse

Le lundi 21 février 1916 à 4 heures du matin, un obus de 380 mm explose dans la cour du palais épiscopal de Verdun. Ce n'est qu'un réglage de tir, le véritable déluge de feu commençant à 7 h 15 avec un obus de 420 mm.

Sur la partie centrale, les Allemands ont installé 800 canons qui pilonnent les tranchées françaises, sur un front d'environ 30 kilomètres, jusqu'à 16 heures. Au bois des Caures, 80 000 obus tombent en 24 heures. Le bombardement est perçu jusque dans les Vosges, à 150 km.

À 16 heures, le même jour, 60 000 soldats allemands passent à l'attaque sur un front de six kilomètres au bois des Caures. Croyant s'attaquer à des troupes à l'agonie et totalement désorganisées, ils se heurtent à une résistance inattendue. Le 7^e corps rhénan, le 18^e corps hessois et le 3^e corps brandebourgeois, effectuent une progression limitée, aménageant immédiatement le terrain afin de mettre l'artillerie de campagne en batterie. Leur portée ainsi augmentée, les canons allemands menacent directement les liaisons françaises entre l'arrière et le front.

Les forces françaises sont écrasées par cette pluie d'acier. Le lieutenant-colonel Driant trouve la mort le 22 février au bois des Caures. Avec lui, 1 120 hommes tombent. Il n'y aura que 110 rescapés parmi ses deux bataillons de chasseurs. Sur le reste du secteur, les défenses sont broyées, disloquées, écrasées. En quelques heures, les massifs forestiers disparaissent, remplacés par un décor lunaire. Les massifs de Haumont, d'Herbebois et des Caures sont déchiquetés, hachés, nivelés. Derrière le feu roulant, les 3 corps d'armée allemands avancent lentement.

Deux millions d'obus — un obus lourd toutes les trois secondes — tombent sur les positions françaises en deux jours.

Le fort de Douaumont, qui n'est défendu que par une soixantaine de territoriaux, est enlevé dans la soirée du 25 février 1916 par le 24^e régiment brandebourgeois. Ce succès reçoit un immense retentissement de la propagande allemande et sème la consternation chez les Français. Par la suite, 19 officiers et 79 sous-officiers et hommes de troupes de cinq compagnies différentes occupent

Douaumont qui devient le point central de la défense allemande sur la rive droite de la Meuse. Par cette prise, les Allemands ne sont plus qu'à 5 km de la ville de Verdun et se rapprochent inexorablement.

Malgré tout, la progression allemande est très fortement ralentie. En effet, la préparation d'artillerie présente des inconvénients pour l'attaquant. Le sol, labouré, devient contraignant, instable, dangereux. Bien souvent, la progression des troupes doit se faire en colonne, en évitant les obstacles.

Contre toute attente, les Allemands trouvent une opposition à leur progression. Chose incroyable, dans des positions françaises disparues, des survivants surgissent. Des poignées d'hommes, souvent sans officiers, s'arment et ripostent, à l'endroit où ils se trouvent. Une mitrailleuse suffit à bloquer une colonne ou la tête d'un régiment. Les combattants français, dans un piteux état, résistent avec acharnement et parviennent à ralentir ou à enrayer l'avance des troupes allemandes.

Un semblant de front est reconstitué. Les 270 pièces d'artillerie françaises tentent de rendre coup pour coup. Deux divisions françaises sont envoyées rapidement en renfort, le 24 février 1916, sur ce qui reste du front. Avec les survivants du bombardement, elles arrêtent la progression des troupes allemandes. Joffre fait appeler en urgence le général de Castelnau à qui il donne les pleins pouvoirs afin d'éviter la rupture des lignes françaises et une éventuelle retraite des troupes en catastrophe. Le général donne l'ordre le 24 février de résister sur la rive droite de la Meuse, du côté du fort de Douaumont, au nord de Verdun. Grâce aux renforts demandés par Castelnau, la progression des troupes allemandes est bloquée jusqu'au lendemain, jour de la prise du fort de Douaumont.

C'est la fin de la première phase de la bataille. Manifestement, les objectifs de Falkenhayn ne sont pas atteints. Un front trop limité, un terrain impraticable et la hargne du soldat français semblent avoir eu raison du plan allemand.

Le commandement français réagit

Le 24 février 1916, suite aux recommandations du général de Castelnau, Joffre décide l'envoi à Verdun de la II^e Armée, qui avait été placée en réserve stratégique, et dont le général Pétain, en poste à Noailles, est le commandant depuis le 21 juin 1915.

Pétain est un fantassin de formation, qui n'ignore pas que « le feu tue », comme il le répète. Pour lui, la progression de l'infanterie doit s'effectuer avec l'appui de l'artillerie. L'année précédente, la justesse de sa tactique a été démontrée. Il est économe des efforts de ses hommes et veille à adoucir au maximum la dureté de leurs épreuves.

Dans un premier temps, le général Pétain réorganise la défense. Il l'articule sur les deux rives de la Meuse, en quatre groupements : sur la rive droite Guillaumat, Balfourier et Duchêne, sur la rive gauche Bazelaire. Une artillerie renforcée dans la mesure des disponibilités couvre les unités en ligne. Les forts sont réarmés. Pour ménager ses troupes, il impose le « tourniquet » ou « noria ». Les troupes se relaient pour la défense de Verdun. En juillet 1916, 70 des 95 divisions françaises auront participé à la bataille, soit un million cinq cent mille hommes, les soldats restant quatre ou cinq jours en premières lignes, puis la même durée en secondes lignes et dans les villages de l'arrière-front (alors que les soldats allemands restent sur place et voient leurs effectifs reconstitués au fur et à mesure des pertes).

Dans un second temps, il réorganise la logistique. La route départementale d'accès à Verdun ne fait que sept mètres de large et se transforme en borbier dès les premières pluies. Sur ces 56 km de piste, il fait circuler une succession ininterrompue de camions roulant jour et nuit. Cette artère vitale pour le front de Verdun sera appelée la « Voie sacrée » par Maurice Barrès. Il y circule plus de

3 000 camions, un toutes les quinze secondes. 90 000 hommes et 50 000 tonnes de munitions sont transportés chaque semaine.

Des carrières sont ouvertes dans le calcaire avoisinant. Des territoriaux et des civils réempierrent en permanence la route. Des milliers de tonnes de pierres sont jetées sous les roues des camions qui montent et descendent du front. Les deux files font office de rouleau compresseur et dament les pierres.

Un règlement draconien régit l'utilisation de cette route. Il est interdit de stationner. Le roulage se fait pare-chocs contre pare-chocs, de jour comme de nuit. Le flot ne doit s'interrompre sous aucun prétexte. Tout véhicule en panne est poussé dans le fossé.

La voie ferrée est intensément exploitée à partir du matériel roulant d'origine, mais, comme cela ne suffit pas, l'armée utilise aussi des locomotives, voitures et wagons en provenance de toute la France. Alors que le réseau n'est pas dimensionné pour absorber un tel trafic, aucun accident n'est à déplorer. Dans le même temps, les sapeurs construisent une nouvelle voie de chemin de fer, à écartement normal cette fois, pour desservir Verdun : la ligne 6 *bis*. Construite en un temps record, elle contribue à la victoire française, en particulier en évitant les transbordements.

Enfin, Pétain réorganise l'artillerie. L'artillerie lourde restante est récupérée. Un groupement autonome est créé et directement placé sous ses ordres. Cela permet de concentrer les feux sur les points les plus menacés. Ces changements apportés à cette partie du front font remonter le moral de la troupe qui sent en Pétain un véritable chef qui la soutient dans l'effort et la souffrance.

Pour la première fois depuis le début de la guerre, l'aviation intervient de manière véritablement organisée avec la création de la première grande unité de chasse, chargée de dégager le ciel des engins ennemis, et de renseigner le commandement sur les positions et les mouvements de l'adversaire : « *Je suis aveugle*, dit Pétain aux aviateurs, *dégagez le ciel et éclairez-moi* », leur dira-t-il. Les Allemands sont arrêtés à quatre kilomètres de leurs positions de départ, avance très faible eu égard aux moyens qu'ils ont engagés.



Les combats se livrent sur les deux rives de la Meuse

Le Kronprinz supplie Falkenhayn d'attaquer la rive gauche pour faire taire les canons français. Les Allemands attaquent autour du Mort-Homme, du côté de la rive gauche, du bois Bourrus, du bois de Cumières et du bois des Corbeaux. Puis ils attaquent sur la rive droite autour du fort de Vaux, de la Côte du Poivre et d'Avocourt. Ce sont à chaque fois des boucheries pour les

deux camps. En ces lieux, tant du côté français qu'allemand, ces hommes ont fait preuve d'un courage désespéré, d'esprit de sacrifice et d'abnégation.

Sur ces positions, les armées françaises et allemandes sont impitoyablement usées et saignées à blanc. Nombreuses sont les unités qui doivent être entièrement reconstituées à plusieurs reprises ou qui disparaissent.

Le 6 mars 1916, les Allemands pilonnent et attaquent le Mort-homme sur la rive gauche. Mais le feu français les arrête. Cette « bataille dans la bataille » va durer jusqu'au 15 mars. Au cours de ces 10 jours, le secteur est transformé en désert. Les combattants des deux bords y connaissent toutes les souffrances.

Simultanément, le 7 mars, les Allemands lancent une offensive sur la rive droite, à partir de Douaumont. Cette partie du front sera le secteur le plus durement touché de la bataille. Le fort de Souville (aujourd'hui totalement en ruine), l'ouvrage de Thiaumont (totalement rayé du paysage), l'ouvrage de Froideterre (qui a bien résisté, bien que les différents organes du fort ne soient pas reliés par des souterrains) permirent à l'armée française de s'accrocher sur la dernière position haute dominant la ville de Verdun. Le village de Fleury-devant-Douaumont fut le théâtre de combats particulièrement intenses, il est pris et repris seize fois. Mais les Allemands n'iront pas plus loin. Ce village, qui fait aujourd'hui partie des six communes mortes pour la France (qui ont un maire, mais n'ont plus d'habitants), a représenté l'avance extrême de l'armée allemande devant Verdun.

Pétain réclame des renforts à Joffre. Mais ce dernier privilégie sa future offensive sur la Somme. Cela fait dire à Pétain « *Le GQG me donne plus de mal que les Boches* ».

Le 20 mars, la 11^e division bavaroise investit la cote 304, qui couvre de son feu le Mort-Homme. Malgré ce succès, l'offensive générale allemande sur les deux rives de la Meuse est arrêtée par les Français. « *Les assauts furieux des armées du Kronprinz ont partout été brisés. Courage... on les aura !* » dira Pétain dans un ordre du jour.

Au début de la bataille les effectifs français étaient de 150 000 hommes. En avril, ils s'élèvent à 525 000 hommes. Cette concentration humaine sur une si faible surface pourrait expliquer dans une certaine mesure le bain de sang que constitue Verdun. Cependant, les Allemands étant arrêtés, Joffre veut quelqu'un de plus offensif pour diriger la bataille. Le 1^{er} mai 1916, il nomme Pétain chef du groupe d'armées Centre (qui inclut le secteur de Verdun) et le remplace par le général Nivelle à la tête de la 2^{ème} armée, à Verdun. C'est au général Nivelle que reviendra le mérite de l'enrayement définitif de l'offensive allemande (juin - juillet 1916), puis de la reconquête du terrain perdu entre octobre et novembre 1916.

Nivelle charge le général Mangin de reprendre le fort de Douaumont. La bataille s'engage par six jours de pilonnage du fort par les Français. L'infanterie prend pied sur le fort le 22 mai, mais en est chassée le 24.

Durant ce temps, 10 000 Français tombent pour garder la cote 304 où les Allemands sont accrochés sur les pentes.

On dirait que Verdun agit comme catalyseur. Les belligérants ne semblent plus pouvoir renoncer et sont condamnés à investir de plus en plus de forces sur ce champ de bataille qui a déjà tant coûté.

La supériorité en artillerie, pièce maîtresse de ce champ de bataille, penche toujours du côté allemand avec 2 200 pièces à ce moment-là pour 1 800 pièces côté français. Falkenhayn reprend l'offensive sur la rive droite de la Meuse. Sur un front de six kilomètres, les Allemands sont à quatre contre un. Ils mettent les moyens pour emporter la décision qui tarde depuis si longtemps. À trois kilomètres au sud-est de Douaumont se trouve le fort de Vaux. Il est défendu par une garnison de 600 hommes. L'eau, les vivres et l'artillerie sont en quantité insuffisante. Après une intense préparation d'artillerie, le 1^{er} juin 1916, l'infanterie allemande se lance à l'attaque du fort. Le 2 juin, elle pénètre dans l'enceinte. Toutefois, il faut encore « nettoyer » la place. Les combats se livrent couloir par couloir. Il faut gazer la garnison pour la réduire. Une expédition de secours est anéantie

le 6 juin. Finalement, le commandant Raynal, commandant du fort, capitule le 7 juin¹¹⁵ car les réserves d'eau à l'intérieur du fort sont tombées à zéro.

Les Allemands sont tout près de Verdun. Falkenhayn croit la victoire à sa portée. Le 18 juin 1916, il fait bombarder le secteur avec des obus au phosgène. Mais les 70 000 Allemands doivent attendre, l'arme à la bretelle, que le gaz se dissipe pour attaquer. Ce temps précieux est mis à profit par les forces françaises pour renforcer la position. Lorsque l'assaut recommence, le 23 juin, il parvient à faire une percée de 6 kilomètres et à occuper la crête de Fleury.

Le sort de la bataille bascule

Le 1^{er} juillet 1916 au matin, les Alliés ont attaqué sur la Somme. Les Russes avancent sur le front oriental (Offensive Broussilov) et les Italiens font reculer les Autrichiens (Batailles de l'Isonzo). Le commandement allemand prélève des troupes et de l'artillerie sur le front de Verdun ce qui complique la situation pour continuer les opérations.

Le 11 juillet, Falkenhayn lance l'offensive de la dernière chance, son obstination pouvant s'expliquer par les rivalités au sommet de la V^e armée, exacerbées par la crainte de l'humiliation qu'entraînerait l'aveu d'une erreur stratégique.

Les Allemands repartent à l'assaut après une préparation d'artillerie de trois jours visant le fort de Souville. Ce dernier est écrasé par les obus de très gros calibre car il est le dernier arrêt avant la descente sur la ville de Verdun. Néanmoins, l'artillerie de 75 lointaine ainsi que des mitrailleurs sortis des niveaux inférieurs du fort de Souville portent un coup d'arrêt définitif aux vagues d'assaut allemandes. Une cinquantaine de fantassins allemands parviennent quand même au sommet du fort mais ils sont faits prisonniers ou regagnent leurs lignes : le fort de Souville était définitivement dégagé le 12 juillet dans l'après-midi. Souville marque donc l'échec définitif de la dernière offensive allemande sur Verdun en 1916

À ce moment, les Allemands perdent l'initiative et Falkenhayn doit démissionner le 26 août.

Du 21 au 24 octobre, les Français, enfin suffisamment dotés en artillerie lourde, pilonnent les lignes ennemies. Ecrasés et gazés par les obus de 400 mm, les Allemands évacuent Douaumont le 23 octobre. Les batteries ennemies repérées sont détruites par l'artillerie française.

Puis, le 24 octobre, trois divisions françaises passent à l'attaque sur un front de sept kilomètres. Douaumont est repris et 6 000 Allemands sont capturés.

Le 2 novembre, le fort de Vaux est évacué par les Allemands. Au 18 décembre, la plupart des positions perdues en février sont récupérées par les Français.

La dernière offensive française, en décembre, a pour but le dégagement des forts, la reprise des observatoires et de leurs points d'accès. Elle se termine le 18 décembre (fin officielle de la bataille de Verdun) par la reprise de la ferme de la Chambrette. C'est une pleine réussite ; 11 387 Allemands sont faits prisonniers, dont 284 officiers. 115 canons, 44 lance-bombes et 170 mitrailleuses sont pris à l'ennemi ou détruits. L'hiver et l'état du champ de bataille ne permettent pas sérieusement à l'Allemagne de tenter une contre-offensive. Il n'y en aura plus.

Bilan

¹¹⁵ Il communique avec l'état-major par messages transmis par pigeons voyageurs. Le dernier est devenu légendaire : *"Nous tenons toujours, mais nous subissons une attaque par les gaz et les fumées très dangereuses ; il y a urgence à nous dégager. Faites-nous donner de suite communication optique par Souville qui ne répond pas à nos appels. C'est mon dernier pigeon. Raynal."*

Si le but de l'attaque allemande était, comme l'affirma par la suite Falkenhayn, de « saigner à blanc l'armée française » sous un déluge d'obus dans un rapport de pertes de un pour deux, elle se révèle en fait presque aussi coûteuse pour l'attaquant : elle fait plus de 700 000 pertes soit une moyenne de 70 000 victimes par mois. Après 10 mois de souffrances pour les deux camps, la bataille aura coûté aux Français 378 000 hommes (62 000 tués, plus de 101 000 disparus et plus de 215 000 blessés, souvent invalides) et 337 000 aux Allemands. Selon une estimation, 53 millions d'obus (30 millions d'obus allemands et 23 millions d'obus français, aucun chiffre officiel n'existant) y auraient été tirés, dont un quart au moins n'ont pas explosé (obus défectueux, tombés à plat, etc.) ; 2 millions par les Allemands pour le seul 21 février 1916. Si l'on ramène ce chiffre à la superficie du champ de bataille, on obtient 6 obus par mètre carré. Ainsi, la célèbre cote 304, dont le nom vient de son altitude, 304 mètres, ne fait plus que 297 mètres d'altitude après la bataille et le Mort-Homme a perdu 10 mètres. L'armée française fait passer à Verdun, par rotation, 70% de ses soldats, ce qui contribua à l'importance symbolique de cette bataille et à la renommée du général Pétain qui en commanda la première partie.

Bien que cette bataille ne soit pas décisive, sans conséquences stratégiques directes, la mémoire collective en a tôt fait une victoire défensive de l'armée française, jugée a posteriori par les Allemands comme de même nature que la victoire de l'armée rouge dans la bataille de Stalingrad.

Verdun est, comme la Somme, une leçon que certains théoriciens militaires allemands, analysant des causes de la défaite de 1918 sauront comprendre. L'immobilité du front, malgré les moyens engagés, est due à l'absence de moteur : à l'inverse, en 1940, soumise au feu motorisé des Panzers, Verdun tombe en 24 heures. La théorie du Blitzkrieg (guerre éclair) triomphe sur la guerre de positions surestimée par les théoriciens français. Paradoxalement, alors que c'est la guerre de mouvement qui a permis aux alliés, sous le commandement de Foch, de terminer la guerre à l'automne 1918, les dirigeants français des années 1930, dépensant dans la construction de la ligne Maginot des crédits qui auraient pu être consacrés à la mécanisation de l'armée, prépareront la France à une nouvelle bataille de Verdun, et non à une nouvelle offensive de l'automne 1918.

Quoi qu'il en soit, c'est une des plus longues et des plus dévastatrices batailles de l'Histoire, ce qui a donné lieu au mythe de Verdun, la « mère des batailles », qui apparaît comme le lieu d'une des batailles les plus inhumaines auxquelles les hommes se soient livrés et il convient que ce soit elle qui close cet ouvrage, dédié aux officiers, sous-officiers et soldats qui, pendant 1300 ans, se sont battus et sacrifiés pour leur pays.

* *
*

22

Décembre

22 décembre 1793 : Wœrth-Frœschwiller

Cette bataille s'est déroulée au début de la guerre de la 1^{ère} coalition. En Rhénanie, après une phase d'offensive à l'automne 1792 (Custine), l'armée française subit la contre-offensive des alliés. Ceux-ci reconquièrent la rive gauche du Rhin et mettent le siège devant Landau, près de l'actuelle frontière entre le département de la Moselle et l'Allemagne (28 juillet 1793)¹¹⁶. L'armée de Moselle, commandée par Hoche (25 ans) s'était retirée dans les positions de Pirmasens, de Hornbach et de Deux-Ponts.

Les prémices

À l'automne 1793, le Comité de salut public pousse les armées de l'est à lancer la contre-offensive contre les Autrichiens et les Prussiens vers le Rhin afin de récupérer des territoires riches et ainsi de trouver des vivres pour le pays qui connaît de grosses difficultés alimentaires. Le dégagement de Landau, encerclée, devient le leitmotiv : les troupes avancent en criant « Landau ou la mort ! »

Hoche voyant que sa position débordait la droite de Wurmser, et pensant que l'armée, réduite à la défensive sur le revers occidental des Vosges, pourrait être plus utilement employé en agissant de concert avec celle du Rhin, commandée par Pichegru, sur le revers oriental, y porta un corps de 12 000 hommes. Les lignes autrichiennes établies en avant de la Moder se trouvaient couvertes par les positions de Wœrth et de Frœschwiller qu'occupaient les divisions prussiennes du général allemand Hotze. Un triple rang de redoutes disposées en échelons et garnies d'une nombreuse artillerie défendait deux postes.

Du 22 au 29 novembre, Lazare Hoche, poussé par le Comité, décide d'attaquer Kaiserslautern avec son armée de la Moselle. Mais, mal informées sur l'ennemi, ses armées errent jusqu'au 30 novembre, où elles sont bloquées par l'artillerie prussienne. Les Français reculent sur Pirmasens et Deux-Ponts. Hoche sait à présent qu'il a besoin de l'appui de l'armée du Rhin de Pichegru.

Hoche pense que, pour dégager Landau, il vaudrait mieux attaquer sur la Moder, afin de repousser Wurmser et appuyer Pichegru.

Hoche sait que Charles-Guillaume-Ferdinand de Brunswick-Wolfenbüttel et les Prussiens se sont retirés de l'Eberbach sans prévenir Wurmser, à la tête des Autrichiens. Hoche voit là une occasion, malgré son infériorité numérique, d'attaquer les Prussiens dont le flanc est à découvert.

Pendant ce temps-là, Landau assiégée résiste toujours. Mais Dentzel, représentant du peuple, et le commandant de la place Labaudère font savoir qu'ils ne résisteront plus très longtemps. Après avoir mis en état de défense Pirmasens, sa base arrière, Hoche divise son armée en deux parties : l'une doit tenir l'Eberbach et être prête à reprendre la direction de Kaiserslautern et l'autre s'engage le 8 décembre par Bitche dans la vallée de la Zinsel. Taponnier s'empare de Niederbronn le 13, tandis qu'une division forte de 10 000 hommes franchit les gorges de la Lauter.

La bataille

¹¹⁶ La place forte de Landau était française depuis 1680 et le restera jusqu'en 1815 (135 ans).

Le 22 décembre, Hoche réunit toutes ses troupes et décide de passer à une offensive massive entre Reichshoffen et Frœschwiller¹¹⁷, là où sont positionnées les troupes autrichiennes du général Hotze.

En pleine tempête de neige, Hoche donne ses derniers ordres quand un boulet tranche en deux l'arbre sous lequel il se tient. Impassible, il continue son discours. Un deuxième boulet tue son cheval et le fait tomber : « Ces messieurs voudraient sans doute me faire servir dans l'infanterie ! ».

Hoche partagea ses troupes en trois colonnes, deux pour attaquer de front, la 3^{ème} tournant par les bois les lignes formidables. Un brouillard épais favorisa d'abord quelque temps sa marche, mais comme il se dissipa avant que les colonnes ne fussent sur les batteries, un mouvement d'hésitation saisit les soldats à la vue des bouches à feu qui hérissaient les hauteurs. 20 pièces d'artillerie crachaient le feu et répandaient le sang dans les rangs des lignards. Pour soutenir le moral des jeunes troupes, Hoche enfourche son cheval et sillonne les avants des bataillons en hurlant : « Allons camarades, les canons à six cents livres la pièce ! ». Les grenadiers reprennent alors leur marche en avant en clamant : « Adjugé ! Général... À nous les canons ! ». Les redoutes autrichiennes sont emportées à la baïonnette¹¹⁸.

Deux des redoutes étaient déjà emportées quand la colonne qui avait tourné par les bois se montra sur les derrières de l'ennemi. Un cri de victoire accueillit cette apparition qui força les Prussiens à dégarnir leur front. Hoche en profita et les derniers retranchements furent pris. Deux régiments de cavalerie s'étant mis à la poursuite des Prussiens, ceux-ci, ralliés au-delà de Werdt, sous la protection de troupes qui n'avaient pas donné, opposèrent à ces régiments une résistance qui leur eût été funeste, si le 14^{ème} dragon ne fut arrivé à leur secours. Sa présence rétablit le combat.

Les Prussiens furent culbutés et laissèrent 1200 prisonniers et 6 pièces de canons. Wumser déjà débordé sur la Surbach, se retira le 24 décembre derrière Wissembourg, où il fut suivi pied à pied par les armées du Rhin et de la Moselle. Le déblocage de Landau, auquel tendaient tous les efforts de Hoche semblait impossible à moins qu'il ne résultât de l'action simultanée des deux armées. Les représentants Lacoste et Baudot, convaincus de cette vérité, ordonnèrent cette réunion. Les 2 armées durent aussi reconnaître un chef unique, Hoche. Deux jours après cette nomination qui eu lieu le lendemain 23 décembre, le nouveau général donna l'ordre d'une bataille, destinée à décider de l'issue de la campagne.

L'armée Française s'étendait de Steinfeld jusqu'en face d'Ober-Lauterbach. Mieux liés avec le duc de Brunswick, les Autrichiens et les Français émigrés étaient postés en avant de Wissembourg, la droite aux hauteurs de Roth, la gauche à Ober-Lauterbach.

Les Prussiens gardaient les gorges de Bodenthal où ils avaient élevé de fortes batteries. Du côté des français, 35 000 hommes menaçaient au centre les positions de Geisberg et de Wissembourg. Deux divisions étaient opposées vers Lauterbourg. Leur droite, dans les gorges des Vosges, avait en face trois divisions de la Moselle. L'armée républicaine allait se mettre en mouvement, lorsque arriva la nouvelle de la prise de Toulon avec le général Bonaparte. Les conventionnels firent connaître aux troupes ce succès glorieux qui excita encore leur ardeur. La droite commandée par Desaix, assaillit Lauterbourg et l'emporta. La droite des coalisés, se trouvait pendant ce temps tournée par les gorges des Vosges où s'avançaient les divisions de la Moselle. Celle de Hatry, de Ferino, et de Taponnier réunis au centre se portaient sur le Geisberg. Le château près duquel se trouvait le centre de l'armée ennemie était défendu par trois bataillons autrichiens, et fut emporté après une vive

¹¹⁷ Wœrth et de Frœschwiller sont situées en Alsace. Des batailles s'y dérouleront au début de la guerre de 1870, qui seront bien moins favorables à l'armée française.

¹¹⁸ Hoche tint ses promesses : le 3^e hussards reçut 3 000 livres pour 6 pièces ; le 14^e dragons, 2 400 pour 4 pièces ; le 2^e bataillon du 55^e de ligne également 2 400 pour 4 pièces ; et le 4^e bataillon du Bas-Rhin également 2 400 pour 4 pièces ; soit 18 pièces prises à l'ennemi.

résistance. L'avant-garde ennemie engagée entre le Schleithal et le Geisberg, fut vivement chargée par la division Ferino, et rejetée sur Wissembourg.

Hoche tint ses promesses : le 3^e hussards reçut 3 000 livres pour 6 pièces ; le 14^e dragons, 2 400 pour 4 pièces ; le 2^e bataillon du 55^e de ligne également 2 400 pour 4 pièces ; et le 4^e bataillon du Bas-Rhin également 2 400 pour 4 pièces ; soit 18 pièces prises à l'ennemi.

Les conséquences

La retraite ennemie se fit alors en désordre. La première ligne de cavalerie autrichienne qui n'avait pas pu entamer la ligne française, se replia sur la seconde. Celle-ci résista un peu mieux, mais ne tarda pas à s'ébranler, et bientôt l'armée coalisée, forcée de recevoir une bataille qu'elle s'était proposé de donner, se rejeta précipitamment sur la rive gauche de la Lauter, abandonnant l'artillerie et les bagages.

Les Autrichiens sont obligés de lâcher leur position sur la Moder. Il s'agit donc de ne pas relâcher l'étreinte. Il parut évident sur place comme à Paris qu'il fallait regrouper temporairement les armées du Rhin et de la Moselle présentes en Basse Alsace. La chose fut faite trois jours plus tard, le 25 décembre, à Soultz-sous-Forêts où Hoche obtient le commandement provisoire de l'armée de Rhin-et-Moselle.¹¹⁹

¹¹⁹ Source complémentaire : Monique Hermite Historia mensuel - 01/01/2006 - N° 709, Hérodote, Dictionnaire le Petit moure, encyclopédie Imago Mundi, Wikipédia, Louis XV de François Bluche, La révolution française tome 1 à 5 de Michel Vovelle Edition Messidor/livre club Diderot. H. Léonardon....

29 décembre

29 décembre 1793 : Geisberg-Wissembourg

Cette bataille oppose une armée française commandée par le général Hoche aux armées de la Première Coalition. La colline du Geisberg, dominant au sud Wissembourg, a été le théâtre de plusieurs batailles : en 1705 (guerre de succession d'Espagne) par Villard, en 1744 par le maréchal de Voigny (guerre de succession d'Autriche), en 1793 et le 4 août 1870.

Après sa victoire de Woerth-Frœschwiller le 22 décembre, Hoche (25 ans) a été nommé le 25 décembre à Soultz-sous-Forêts commandant d'une nouvelle armée de Rhin et Moselle, résultant de la fusion de son armée de Moselle avec l'armée du Rhin de Pichegru, au détriment de ce dernier.

Les prémices

Dès le lendemain, le 26 décembre, les coalisés aux ordres du maréchal de Wurmser (Autrichien) et du duc de Brunswick (Prussien) se regroupent et décident de tenter à nouveau d'envahir l'Alsace en repassant la Lauter en direction du sud. Une bataille de rencontre, imprévue et spectaculaire, se prépare. Hoche a en effet prévu de faire mouvement vers le nord, vers Wissembourg. Il peut cette fois-ci prendre l'offensive, car il a le bénéfice de la surprise, bien informé par son service de renseignement, alors que les Austro-Prussiens marchent à l'aveugle.

L'armée alliée, sous le commandement des généraux Wurmser, Brunswick, Rüchel et du bavarois Minucci est forte de 35 000 à 38 000 hommes. L'armée française, sous le commandement des généraux Hoche et Pichegru est forte de 35 000 soldats.

La bataille

Le 27 décembre, Wurmser envoie sa droite vers Rott. Son centre se dirige vers Wissembourg, son aile gauche prend position sur Oberlauterbach et trois bataillons occupent le Geisberg, en avant de Wissembourg. Quant aux Prussiens, ils occupent le défilé de Bobenthal avec leurs canons. Hoche envoie Desaix sur Lauterbourg avec deux divisions, Michaud sur Schleithal, et Ferino, Taponnier et Hatry au centre à l'attaque de Wissembourg. Il fait marcher sa gauche (trois divisions) sur Bobenthal *via* Lembach. Pour faire diversion, il ordonne au général Moreau de foncer sur Kaiserslautern.

Le 28 décembre au soir, veille de la bataille, Hoche écrit une lettre à Le Veneur de Tillières dans laquelle il indique qu'il est sûr de sa victoire : « Landau sera libre ».

Au matin du 29 décembre, l'avant-garde autrichienne abandonne d'excellentes positions sur le plateau du Geisberg situé sur les hauteurs de Wissembourg pour traverser la Lauter et se porter aux avant des Français. Aussitôt alerté, Hoche lance Ferino et Hatry qui repoussent des hommes surpris qui se rejettent dans la Lauter appuyés par une artillerie de sept pièces mise en batterie à la hâte. Incapables de se ressaisir, les fantassins se replient dans la ville où Ferino s'apprête à les poursuivre. Informé de la tournure des événements, Saint-Just pousse Pichegru à profiter de ce succès pour prendre Haguenau. Brunswick, positionné au col du Pigeonnier, envoie ses troupes prendre les Français à revers. Mais Hatry accourt immédiatement à la rescousse de Ferino et le dégage au cri devenu traditionnel de « Landau ou la mort ».

Entre autres faits d'armes, l'adjudant-général Vernier (72 ans), prend le château du Geisberg avec une simple section. Le lendemain, 30 décembre, Desaix parachève la victoire en prenant Lauterbourg, abandonnée par les Prussiens qui ont négligé de vider les magasins de vivres et de munitions, tandis que, informé de la situation, Pichegru réoccupe Haguenau.

Les conséquences

Au soir, les Autrichiens et les émigrés de Condé font retraite vers Germersheim où ils repassent le Rhin. Brunswick se replie vers Mayence en rendant Wurmser responsable de la débâcle. Le siège de Landau est levé. Du haut des remparts où flotte toujours le drapeau tricolore, les habitants et leurs défenseurs voient s'enfuir les tuniques blanches houspillées par l'avant-garde de Hoche qui, Wissembourg passé, avait fait tirer le canon pour annoncer l'arrivée des Républicains aux assiégés. Landau est débloqué !

Cette victoire permet de dégager toute l'Alsace. De plus, elle brouille définitivement les Autrichiens et les Prussiens qui se rejettent mutuellement la responsabilité de la défaite.

Sommaire

JANVIER		
1 ^{er}		
2		
3		
4		
5	5 janvier 1675	Turckheim
6		
7		
8		
9		
10		
11		
12		
13		
14		
15		
16	14-6 janvier 1797	Rivoli La Favorite
17	17 janvier 1941	Koh Chang
	13 - 17 janvier 1951	Vinh Yên
18		
19		
20		
21		
22		
23		
24		
25		
26		
27		
28		
29		
30		
31		
FEVRIER		
1 ^{er}		
2		
3		
4		
5		
6		
7		
8	8 février 1807	Eylau

9		
10		
11	11 février 1675	Stromboli
12		
13		
14		
15		
16		
17		
18		
19		
20		
21		
22		
23		
24		
25		
26	26 février 1266	Bénévent
27		
28		
29		
MARS		
1 ^{er}		
2		
3	3 mars 1677	Tabago (ou Tobago)
	2 - 3 mars 1885	Hoa-Moc
4		
5		
6		
7		
8		
9		
10		
11		
12		
13		
14		
15		
16		
17		
18		
19		
20	20 mars 1800	Héliopolis
21		

22	22 mars 1421	Vieil Baugé
23		
24		
25		
26		
27		
28		
29		
30		
31		
AVRIL		
1 ^{er}		
2		
3		
4		
5		
6		
7		
8		
9		
10		
11	11 avril 1512 11 avril 1544 10 et 11 avril 1677	Ravenne Cérisoles Cassel
12	12 avril 1796	Montenotte
13	13 avril 1759 13 avril 1796	Bergen Millesimo
14		
15	15 avril 1450 14 -15 avril 1796	Formigny Dego (2 ^{ème} bataille)
16	16 avril 1799	Mont-Thabor
17		
18	18 avril 1781 18 avril 1797	Praïa Neuwied
19	19 avril 1706	Calcinato
20		
21	21 avril 1796	Mondovi
22	22 avril 1676 22 avril 1809	Agosta Eckmühl
23		
24		
25	25 avril 1707	Almanza
26		
27		
28		
29		
30		
MAI		
1 ^{er}		

2		
3	3 mai 1800	Engen et Stockach
4	4 mai 1734	Ettlingen
5		
6		
7		
8		
9		
10	10 mai 1796	Lodi
11	11 mai 1689 11 mai 1745	Bantry Fontenoy
12		
13		
14	14 mai 1509	Agnadel
15		
16	16 mai 1364	Cocherel
17		
18	17-18 mai 1794	Tourcoing
19	19 mai 1643	Rocroi
	15, 17 et 19 mai 1780	Sainte-Lucie
20	20 mai 1635 20 mai 1756	Les Avins Minorque (ou Port Mahon)
21	11-21 mai 1944	Le Garigliano
22		
23		
24		
25		
26		
27	27 mai 1694	Torroella (rivière du Ter)
28		
29	29 mai 1692	Barfleur
30		
31		
JUIN		
1 ^{er}		
2	2 juin 1676	Palerme
3		
4	4 juin 1859	Magenta
5	5 juin 1595	Fontaine-Française
6		
7		
8		
9	9 juin 1800	Montebello
10		
11		

12		
13		
14	14 juin 1658	Les Dunes
	14 juin 1800	Marengo
	14 juin 1807	Friedland
	14 juin 1862	Le Borrego
15		
16		
17		
18	18 juin 1429	Patay
	18 juin 1783	Gondelour
	30 mai-18 juin 1951	Ninh Binh (Le Day)
19	19 juin 1800	Hochstadt (3 ^{ème} bataille)
20		
21		
22	22 juin 1372	La Rochelle
23		
24	24 juin 888	Montfaucon
	24 juin 1859	Solférino
25		
26	26 juin 1794	Fleurus (2 ^{ème} bataille)
27	27 juin 1693	Lagos
28	28 juin 1495	Seminara
29	29 juin 1694	Le Texel
	29 juin 1734	Parme
30		
JUILLET		
1 ^{er}	1 ^{er} juillet 1690	Fleurus (1 ^{ère} bataille)
2	2 juillet 1214	La Roche-aux-Moines
	2 juillet 1747	Lauffeld
3	29 juin-3 juillet 1642	Barcelone
4		
5		
6	6 juillet	Fornoue
	6 juillet 1746	Negapatam (Madras)
	6 juillet 1779	La Grenade
	6 juillet 1782	Negapatam (2 ^{ème} bataille)
	5-6 juillet 1809	Wagram
7		
8	8 juillet 1758	Fort Carillon
9		
10	10 juillet 1690	Bévezier
11	10-11 juillet 1809	Znaïm

12		
13		
14		
15		
16		
17	17 juillet 1453	Castillon
18		
19		
20		
21	21 juillet 1242	Taillebourg
	21 juillet 1798	Les Pyramides
22		
23	23 juillet 1242	Saintes
24	24 juillet 1712	Denain
25	25 juillet 1799	Aboukir
26	26 juillet 1757	Hastenbeck
27	27 juillet 1214	Bouvines
	27 juillet 1778	Ouessant
28		
29	29 juillet 1693	Neerwinden
30		
31		
AOUT		
1er		
2		
3	3 août 1645	Nordlingen
	3 août 1692	Steinkerque
4		
5	5 août 1796	Castiglione
6		
7		
8		
9	3-9 août 1644	Fribourg en Brisgau
10		
11	11 août 1674	Seneffe
12		
13	13 août 1554	Renty
14	14 août 1844	L'Isly
15		
16	16 août 1705	Cassano
17		
18		
19		
20	20 Août 1648	Lens

21		
22	22 août 1638	Guétaria
23	23 août 1884	Fou Tchéou
	23 août 1268	Tagliacozzo
24	24 août 1665	Cherchell
	24 août 1704	Vélez-Málaga
25		
26		
27	27 août 1798	Castelbar
	27 août 1810	Grand Port
28		
29		
30		
31		
SEPTEMBRE		
1 ^{er}		
2		
3		
4		
5	5 septembre 1781	La Chesapeake
6	6 septembre 1778	La Dominique
7	7 septembre 1812	La Moskowa
8	8 septembre 1793	Hondschoote
	8 septembre 1796	Bassano
9		
10		
11		
12	12 septembre 1213	Muret
	5 - 12 septembre 1914	La Marne
13		
14	13 - 14 septembre 1515	Marignan
15		
16		
17		
18	18 septembre 1691	Leuze
	17 - 18 septembre 1794	Sprimont
19	19	Guastalla

	septembre 1734	
	19 septembre 1759	Bergen
20	20 septembre 1703	Hochstedt
	20 septembre 1792	Valmy
	20 septembre 1854	L'Alma
21	21 septembre 1794	Dego (1 ^{ère} bataille)
22		
23	23 septembre 1338	Arnhem
24		
25		
26	26 septembre 1799	Zurich
27		
28		
29		
30		
OCTOBRE		
1 ^{er}		
2		
3		
4	4 octobre 1693	La Marsaille
5		
6	6 octobre 1799	Castricum
7		
8		
9		
10		
11	11 octobre 1746	Raucoux
12		
13		
14	14 octobre 1702	Friedlingen
	14 octobre 1805	Elchingen
	14 octobre 1806	Iéna
	14 octobre 1806	Auerstaedt
15		
16	15 - 16 octobre 1760	Clostercamp
	15 - 16 octobre	Wattignies

	1793	
17		
18		
19		
20		
21	21 octobre 1707	Le cap Lizard
22		
23		
24		
25	25 octobre 732	Poitiers
26		
27		
28		
29		
30		
31		
NOVEMBRE		
1 ^{er}		
2		
3		
4		
5		
6	6 novembre 1792	Jemappes
7		
8		
9	9 novembre 1870	Coulmiers
10		
11		
12		
13		
14		
15	15 novembre 1703	Spire
16		
17	15 au 17 novembre 1796	Arcole
18		
19	19 novembre 1809	Ocana
20		
21		
22		
23		
24		

25		
26		
27		
28		
29		
30	30 novembre 1808	Somosierra
DECEMBRE		
1 ^{er}		
2	2 décembre 1805	Austerlitz
3	3 décembre 1800	Hohenlinden
4	4 décembre 1370	Pontvallain
5		
6		
7		
8	8 décembre 1710	Brihuega
9		
10	10 décembre 1710	Villaviciosa
11		
12		
13		
14		
15		
16		
17		
18	18 décembre 1779	La Martinique
	21 février – 18 décembre 1916	Verdun
19		
20		
21		
22	22 décembre 1793	Woerth- Froeschwuller
23		
24		
25		
26		
27		
28		
29	27 décembre 1793	Geisberg- Wissembourg